

1B

1569

/1793

Res. VA

①

JOURNAL DE LAUSANNE.

5 JANVIER 1793.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 58 minutes, & se couche à 4 heures 2 minutes.

ORIGINE des Etreannes du jour de l'an:

L'USAGE de se donner des signes de bienveillance & le nom par lequel on designe les presens réciproques qu'on se fait les jours de l'an, déjà observé chez les Romains, sont attribués par quelques anciens auteurs au collègue de Romulus, Tatius, Roi des Sabins.

On avoit apporté à ce Prince le premier jour de l'an quelques branches coupées dans un bois consacré à Strenua, Déesse de la force. Le Roi paroissant prendre ce don en bon augure, & flatté de cette attention, il n'en fallut pas davantage pour donner cours à cette coutume; on continua donc à s'offrir des palmes au commencement de l'année; & en mémoire de ce que les premiers venoient d'une forêt consacrée à Strenua, le Roi nomma ces presens strenua, d'où il n'a pas été difficile de former le mot *etrennes*, sous lequel se comprirent ensuite non-seulement les palmes (\*), mais encore des figues, des dattes, du miel que les Romains s'offroient réciproquement, pour témoigner à leurs amis qu'ils leur souhaitoient du bien & une vie douce & agreable. Les cliens, c'est-à-dire ceux qui étoient sous la protection des grands, portoient cette sorte d'*etrennes* à leur patron, & y joignoient une petite piece d'argent. Sous l'empire d'Auguste, le Sénat, les Chevaliers & le peuple lui présentoient des *etrennes*, & en son absence, les dépoisoient au Capitole; on employoit le produit de ces presens à acheter des statues de quelque Divinité, l'Empereur ne voulant point appliquer à son profit les libéralités de ses sujets. De ses successeurs, les uns adopterent cette coutume, d'autres l'abolirent, mais elle n'en subsista pas moins entre les particuliers; & les Romains qui célébroient ce jour-là une fête de Janus, & qui honoroient en même tems

Junon, se rendoient des visites, & se faisoient réciproquement des complimens avant la fin du jour, offrant aux Dieux des vœux pour la conservation les uns des autres; sans s'abstenir pour cela du travail, car ils croyoient que s'ils fussent restés sans rien faire ce jour-là, ils auroient été paresseux tout le reste de l'année.

Comme toutes ces coutumes avoient trait aux cérémonies & superstitions du paganisme, les premiers chrétiens les désaprouverent, sans pouvoir les détruire entièrement, mais depuis qu'elles n'ont plus d'autre but que d'être un témoignage d'estime, de respect ou de bienveillance, liens nécessaires dans la société, elles s'y sont conservées malgré l'ennui qu'elles occasionnent souvent.

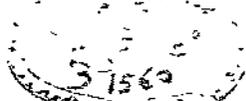
EXTRAIT du Voyage dans les Alpes, par M. DE SAUSSURE.

Nous aurions désiré donner les extraits tirés des Voyages dans un ordre chronologique, mais comme il faut du tems pour se les procurer; nous commencerons par ceux que nous avons sous les yeux, esperant qu'en avançant dans la carrière que nous parcourons, nous ferons à même de présenter à nos Lecteurs, dans une de nos Feuilles, une table sur laquelle, s'ils veulent jeter les yeux, ils verront le tableau chronologique du tems dans lequel ces voyageurs ont vus la Suisse & en ont parlé.

Quoique, pour ne point confondre des genres trop disparates, M. de Saussure se soit imposé la loi de n'insérer, dans ses Voyages aucune discussion historique, on ne peut que se féliciter qu'il se soit écarté de cette règle dans la notice intéressante qu'il a donné de l'hospice du St. Bernard, établissement remarquable dans tous ses rapports.

La partie la plus élevée du passage du St. Bernard est un vallon étroit & allongé, dont un lac occupe le

(\*) La coutume d'offrir des branches d'arbre décorées de sacrieries & d'autres brinborions existe encore en Allemagne.



fond, à l'extrémité opposée du côté de l'Italie est une petite plaine dans laquelle étoit autrefois un temple consacré à *Jupiter*. La montagne même, se nommoit Mons-Jovis d'où lui étoit venu par corruption, celui de Mont de Joux qu'elle a porté jusqu'à ce que la célébrité de l'hospice, fondé par St. Bernard, ait fait oublier le nom de son ancien patron.

Le grand nombre d'ex-voto trouvés en fouillant dans les ruines du temple, prouve que ce passage étoit très-frequenté, & en même tems qu'il étoit regardé comme une entreprise périlleuse; car on ne fait pas un vœu pour une chose facile & sans danger.

De Rivaz, Auteur Valaisan, prétend que vers l'an 336, Constantin le jeune fit abattre la statue de Jupiter qui étoit au haut du passage, & que l'on mit à la place une colonne militaire dédiée à ce Prince, colonne qui se voit encore au pied du St. Bernard dans le bourg de St. Pierre. Le tems où le culte des faux Dieux fut aboli sur cette montagne est très-incertain; les mêmes Auteurs se contredisant à cet égard, établissent, d'un côté, que ce fut St. Bernard, le fondateur de l'hospice actuel, qui abolit ce culte; & paroissent supposer, de l'autre, qu'avant St. Bernard il y avoit déjà sur cette montagne un monastere destiné à la réception des voyageurs, dont Hermann, qui en étoit le chef, fut élu Evêque de Laufanne en 851.

Il y a plus, ajoute notre savant Auteur, il paroît par un traité conclu l'an 859, entre Lothaire, second Roi de Lotharingie, ou Lorraine, & l'Empereur Louis II son frere, que ce monastere a porté son nom actuel plus d'un siecle avant le grand personnage auquel on l'attribue; car Lothaire, en cédant à Louis Geneve, Laufanne, Sion, se réserva particulièrement l'hospice de St. Bernard, ce qui prouve tout-à-la-fois l'importance dont ce passage paroissoit être alors, & l'ancienneté du nom qu'il porte; & comme Bernard, oncle de Charlemagne, s'étoit précédemment servi de ce passage pour sa fameuse expédition contre le dernier Roi des Lombards, il ne seroit pas impossible que la montagne dût son nom à la mémoire de cet exploit. En effet, tout ce qui concerne la brillante expédition de Charlemagne a été saisi avidement par les Auteurs des Legendes, & respecté par les traditions populaires.

Cependant puisque la fondation de l'hospice actuel est unanimement attribuée à St. Bernard, & que l'on rapporte cette fondation à l'an 962, il est possible que dans l'espace de cent ans & tant d'années qui s'étoient écoulées depuis les dates citées, le monastere eut été détruit, transféré ailleurs, ou que sa pauvreté le mit lors d'état de remplir les devoirs de son institution. St. Bernard étoit originaire de Savoye, de la famille noble de Monthon, Chanoine régulier, Archidiacre d'Aost. Il gouverna pendant quarante ans

le monastere qu'il avoit fondé, & mourut l'an 1008. Deux incendies du convent, dont l'un est si ancien qu'il n'est connu que par la tradition; l'autre, arrivé en 1555, ont consumé les monumens qui auroient donné le plus de lumieres sur les premiers tems de cette fondation.

Cependant ce monastere acquit bientôt une grande célébrité; le Pape Léon XI, en allant en Allemagne, passa par le Mont de Joux, & en reconnaissance de l'hospitalité que les Chanoines de ce monastere exercent envers lui, le Comte de Ferrete son cousin, tira de leur convent les premiers Chanoines qui desservirent dans la v. l. de Ferrete en Sundgau, la prévôté des Chanoines réguliers de St. Augustin, qui est aujourd'hui l'Eglise paroissiale de cette ville.

Ces biens possédés alors par le monastere étoient très-considérables, mais en raison de la grande opulence dont il jouissoit en 1460, les Papes ayant nommé des prévôts commandataires qui ne résidoient point dans l'hospice, cet abus qui dura depuis l'an 1440 jusqu'à l'année 1587, où l'on rétablit des prévôts religieux à résidence, fut la cause que le monastere perdit, par sa négligence ou les aliénations des prévôts commandataires, les biens qu'il possédoit dans la Sicile, la Pouille, les Pays-Bas & l'Angleterre; & qu'il ne resta à la Communauté que ce qu'elle possédoit dans le Valais, le Pays-de-Vaud, la Savoye & la vallée d'Aost; & le monastere a encore été dépouillé des biens situés dans ces deux dernieres provinces. Au commencement de ce siecle, la Congrégation étoit composée de Religieux de différentes nations, particulièrement de Suisses & des sujets du Roi de Sardaigne; la discorde se glissa parmi eux & passa bientôt à leurs Souverains respectifs, chacun d'eux prétendit avoir la nomination du Prevôt, & comme les parties se fondoient, l'une & l'autre, sur des bulles accordées en differens tems, la difficulté fut portée à Rome où elle fut agitée pendant dix-sept ans, & au bout de ce terme, Benoît XIV, par une bulle superéminente du 14 Août 1752, laissa aux Religieux la liberté de se choisir un Prevôt de leur Corps avec la charge d'exercer l'hospitalité comme auparavant; mais en les dépouillant de tous les biens qu'ils possédoient dans les Etats de Sa Majesté Sarde, lesquels furent transportés à l'Ordre hospitalier de St. Maurice & de St. Lazare.

( La suite dans le Numero suivant. )

## É C O N O M I E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevey, le 26 Décembre 1792.

MESSIEURS,

Nos payfans sont dans l'habitude de semer par

pose un sac de bled, pesant 200 liv. de 16 onces, & ils en récoltent quatre, cinq, rarement six sacs, par pose. J'observerai d'abord que chaque épi de bled donnant environ trente grains, c'est-là le produit d'un seul, que conséquemment nous devrions récolter trente pour un; mais on m'objectera que tous les grains ne germent pas; he bien, supposons qu'il s'en perde la moitié, même les deux tiers, nous devrions récolter au moins dix pour un: est-ce donc là notre produit ordinaire?

Il est bien démontré que la terre donne ce qu'elle peut donner: est-elle riche, bien ameublée, a-t-elle suffisamment d'engrais, elle donne beaucoup. Est-elle pauvre, maigre, mal travaillée, elle donne peu, quelque quantité de graines que l'on y répande. Prenons pour exemple une piece de champ qui peut nourrir dix épis; jetez dix grains, vous aurez dix épis; jetez vingt grains, aurons-nous vingt épis? Non, vous en aurez peut-être quinze qui seront petits, retraits, & n'en vaudront pas dix bons; jetez-y cinq grains, ils talleront & vous aurez dix épis.

En général, on pense que si la terre est bonne, on peut semer rare, & que si elle est mauvaise, il faut semer épais: c'est une erreur, si la terre est bonne on peut semer rare parce que le grain talle, si elle est mauvaise il faut semer rare parce qu'elle n'en peut nourrir beaucoup. Dans ma jeunesse je me suis amusé à suivre les opérations de mon granger sur un petit domaine voisin de Vevey, consistant en pré, vigne & une piece de champ partagée en deux portions égales, dont l'une se sème annuellement en bled, l'autre en grains du printemps; je le sollicitai longtems de diminuer la quantité de semaille, enfin je voulus une fois être le maître, & je lui fis retrancher un quart ou un tiers des grains qu'il avoit accoutumé de répandre, je m'en tins là pendant qu'il semoit en murmurant.

L'été suivant la piece fut plus belle & plus fournie qu'aucune piece de la même *Fin*, & j'espérois que cette expérience ameneroit mon granger à voir l'utilité de ma methode. Le tems vint de semer l'autre moitié du champ, & la premiere chose qu'il me dit fut: *voulons-nous semer aussi peu que l'année passée?* mais oui, n'avez-vous pas été content? Oh! c'est bien vrai qu'il n'a jamais tant donné, mais c'étoit semé trop clair. Que répondre à un tel langage, il fallut le laisser maître de suivre sa routine.

(La suite à l'ordinaire prochain.)



FRAGMENT d'un Journal sur mes enfans, traduit de l'allemand.

La manie générale, dans ce siecle, d'écrire & de

raisonner sur l'éducation, a produit tant de systèmes & de méthodes nouvelles, qu'il paroît au premier coup-d'œil, que l'on n'a plus autre chose à faire qu'à suivre l'une ou l'autre des théories indiquées pour être sûr de réussir, du moins la methode employée dans ces traités réussit-elle toujours sur le sujet *idéal* & quelquefois impossible à trouver, qu'on y donne pour exemple. C'est cette idée, très-dangereuse par le tems précieux qu'elle fait perdre aux instituteurs, que notre auteur cherche à combattre en établissant que la théorie doit toujours céder aux observations journalieres, & qu'il ne peut y avoir de regles prescrites du moment que les êtres qu'on veut élever ne sont pas formés exprés pour le plan qu'on se propose.

J'ai trois enfans, deux filles & un fils: Frédéric atteint sa quatorzieme année, Julie la douzieme, Charles sa neuvieme; aucun pere n'aime ses enfans plus tendrement que moi. Il ne me manque pas de pénétration; j'ai lu tons les excellens écrits dont on nous enrichit chaque jour sur l'Education, j'en ai formé la plus utile bibliotheque, mes vues sont droites, bonnes, les moyens que j'emploie tous, s'il plaît à Dieu, propres à réussir. Ainsi le Journal que je me propose de tenir sur mes enfans deviendra un livre d'éducation pratique, très-utile, car il s'entend que je le ferois imprimer; il soulagera d'ailleurs ma mémoire lorsque je voudrois, comme c'est d'usage, entretenir mes connoissances de la gentillesse de mes enfans; prouver par des faits la supériorité de ma methode; enfin, mes enfans eux-mêmes auront un motif d'émulation journalier en voyant qu'on imprime leur louange; je dis louange, parce que je suis convaincu qu'étant les meilleurs & les plus jolis enfans que je connoisse dans cette ville, ils ne peuvent mériter que des eloges; mais commençons.

Le 1 Mai, je rentrai chez moi la tête remplie de mon Journal, exalté par l'idée de tout le bien qu'il va produire, des lumieres qu'il va répandre, & disposé à porter mon attention sur les plus petites bagatelles.

J'entends des pleurs... Marthe! Marthe!... personne ne répond! — Elle s'amuse sans doute dans la cuisine, & laisse crier l'enfant à plein gosier! Diable! voilà bien les domestiques, soyez un instant absens de la maison, on diroit qu'ils éprouvent un vrai plaisir à aigrir les jeunes ames. De-là tant de caprices, de bouderies chez les enfans; car je le répète sans cesse, l'éducation fait tout. Marthe! Marthe! — Monsieur! — Hé bien! pourquoi Charles pleure-t-il encore?

Comme toujours, pour rien, parce qu'on ne fait pas toutes ses fantaisies; — Hé! que vouloit-il donc?

Ce qu'il vouloit ! qui peut le deviner ? tantôt ceci , tantôt cela , peut-on jamais le satisfaire ? Quand il est revenu j'ai voulu le déshabiller , il a crié , je l'ai laissé ; dans ce moment où je suis occupée pour votre souper , il veut qu'on le déshabille ; il est , ma foi , assez grand pour s'aider tout seul , il n'aura pas toujours des Marthe à son commandement — Où est-il ? — Sous le berceau : il gâtoit , dérangeoit & brisoit tout ici , je l'ai renvoyé , en le traitant comme il l'a mérité — Quoi , l'auriez-vous frappé ? hé ! pour-quoi pas , Monsieur , quand les enfans sont insensibles à la douceur , & que le pere ne veut pas les foumettre , il faut bien que ceux qu'on charge de veiller sur eux les mettent à la raison. — Hum... écoutez , Marthe , ne vous en avisez plus , où je vous renvoie , vous n'avez qu'à m'avertir , je saurai le ranger , allez l'appeller. (Marthe s'en va)... Je l'entends murmurer entre ses dents , elle parle d'injustice , d'enfant gâté. Quoi , je gâteroie Charles ! Marthe est cependant une fille de bon sens ; depuis trente ans dans la maison , elle m'a élevé , je connois son caractère , & je lui ai remis en effet le soin de veiller sur mes enfans ; oh ! je suis bien convaincu de ses bonnes intentions , même de l'expérience qu'elle a acquise en nous élevant ma sœur & moi... Oui , mais elle n'a jamais rien lu sur l'éducation ; tous les instituteurs conviennent qu'il ne faut jamais laisser des enfans sous l'inspection des domestiques , que les meilleurs ne les reprennent qu'avec humeur , qu'ils n'ont ni principes , ni idées justes , ni des sentimens relevés ; que répondre à tout cela ? J'ai eu tort , cependant , mes occupations le matin , mes sociétés le soir , m'empêchent de rester chez moi , & ils sont avec Marthe. Ha ! voici un moyen , c'est elle qui doit leur obéir , mais on dira peut-être , que je risque par-là de les rendre vains , orgueilleux , capricieux , erreur toute pure.

L'orgueil bien dirigé devient sentiment , l'opiniâtreté fermeté : & l'on verra le parti que je saurois tirer de tout cela.

Charles vient en pleurant , — Point de larmes , mon fils , tu fais que je ne puis souffrir ces tons dolens. Mais , papa , je voudrois bien ne pas pleurer , Marthe m'a maltraité , hé... ! Tu l'auras mérité. — Non , papa , je l'ai priée de me déshabiller , elle n'a pas voulu , je me suis fâché , j'ai dit qu'elle étoit notre servante , que papa le vouloit , elle m'a donné un soufflet ; ho ! Marthe ne m'aime pas , elle m'appelle enfant gâté. — Mais pourquoi , Charles , n'as-tu pas voulu te déshabiller lorsqu'elle n'avoit rien à faire ? — Pourquoi , papa , parce que je voulois me mettre à la fenêtre , & vous m'avez défendu de m'y mettre dans mes habits du soir. — Allons , à la bonne heure ; cependant , pour punition du train que tu as fait à Marthe , déshabille-toi toi-même , ou bien tu ne

souperas pas , & une autrefois prends garde. Il s'en alla en pleurant.

Sa justification me plaisoit , & me peinoit en même tems. — Quelle attention à mes ordres , d'un côté ! — Quelle fermeté de volonté & de caractère de l'autre , il croyoit avoir raison & ne cédoit point ; c'étoit tout simple. Ho ! s'il plait à Dieu , cet enfant deviendra un homme qui jugera & se conduira d'après ses propres principes. Mais , d'un autre côté , il ne m'a pas dit la vérité , il a cassé , brisé dans sa colere , je connois Marthe , elle auroit ri de son ton de maître ; le soufflet a donc une autre cause , il me la cache. — D'après l'Emile de Rousseau , j'ai adopté pour principe de montrer la plus grande confiance à mes enfans , aucun d'eux ne m'a non plus jamais menti , il est vrai que je n'examine jamais ce qu'ils me disent , je pourrois pourtant , dans ce cas , le confronter avec Marthe , mais non , il ne verroit plus en moi que le juge sévère qui croit plutôt un étranger que lui. — Voyons , feuilletons mes livres ; quoi , dans tous ces volumes pas un cas semblable à celui où je me trouve , cela seroit inconcevable ! ho ! je n'aurois pas sù le trouver ; — N'importe , je vois clairement que Charles n'a point voulu mentir , il n'est coupable que d'une petite réticence , très-naturelle au fond , puisqu'il ne me savoit pas instruit. — Oui , tout compté & tout rabaissé , j'ai lieu d'être content de la tête & du cœur de cet enfant.

*La suite renvoyée à une autre Feuille.*

## A V I S.

Pour nous conformer à l'usage observé en pareil cas , nous adressons gratis le premier Numéro de notre Journal à tous les souscripteurs de celui que nous continuons ; & attendrons pour leur en expédier la suite qu'ils aient sonnerit à un de nos Bureaux. — On s'abonne , à Lausanne , chez Madame la Chanoinesse de Polier , & ailleurs chez tous les principaux Libraires. L'abonnement est de 5 liv. de Suisse pris à Lausanne , & de 7 liv. aussi de Suisse franc de port jusqu'aux frontieres. Lettres , argent & envoi quelconque relatifs à la rédaction de cette Feuille doivent être affranchis. Ceux qui désireront y faire annoncer quelque ouvrage de littérature , sautont sans doute déjà qu'ils doivent en faire passer un exemplaire au Rédacteur.

## M O R T S.

Demoiselle Susanne Mercier , de Lausanne , âgée de 76 ans. Elisabeth Abetel , veuve d'Henri Lederrey , de la paroisse de Vidette , âgée de 75 ans  
Un enfant mort en venant au monde.  
Françoise Lucie Lugard , fille mineure.  
Esther Marguerite Noverraz , femme de Jean Pierre Bur-nat de Peyrens Possens , vigneron , âgée de 60 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

12 JANVIER 1793.

LE SOLEIL se leve à 7 heures 40 minutes & se couche à 4 heures 20 minutes.

## *Suite du Voyage des Alpes.*

L'HOSPICE du St. Bernard ne possède donc plus aujourd'hui que quelques fonds & quelques rentes dans le pays de Valais & dans le canton de Berne; car celui-ci, malgré la différence de religion, ayant égard à l'utilité de cet établissement, n'a point voulu le dépouiller de ce qu'il possédoit anciennement dans ses Etats; mais ces fonds & ces rentes ne pourroient point suffire à l'entretien d'une maison qui exerce gratuitement une hospitalité aussi étendue que dispendieuse, si les Républiques de Berne, de Fribourg, de Geneve & la principauté de Neuchâtel ne permettoient pas aux religieux du St. Bernard des quêtes annuelles dans leurs Etats. Les autres cantons de la Suisse permettent aussi des quêtes periodiques en leur faveur; ils sont même honorés des bienfaits & de la protection de Sa Majesté Très-Chrétienne: connus & estimés, comme ils le sont dans toute la Suisse, ils reçoivent des aumônes qui les mettent en état de remplir envers les pauvres voyageurs, les devoirs de leur institution; la seule chose qu'ils auroient à demander, c'est que l'on veillât avec plus de soin à écarter des imposteurs, qui, sous leur nom & leur habit, ou sous le nom de quelqu'autre hospice imaginaire, vont avec de fausses patentes recevoir les aumônes qui leur sont destinées.

Les religieux de cette communauté sont des Chanoines réguliers de S. Augustin. Leur supérieur a le titre de Prévôt, il est croisé & mitré, & reçoit ses bulles du Pape après qu'il a été élu par le Chapitre. Sa place est à vie, les autres emplois du Monastere ne se donnent que pour trois ans. Comme la dignité de Prévôt ne s'obtient qu'après avoir consacré sa jeunesse à l'exercice de l'hospitalité dans le couvent, celui qui en est revêtu a la liberté de vivre à Martigny au pied de la montagne, où le chapitre possède une maison. M. Louis Antoine Luder, Prévôt actuel, est un homme infiniment respectable par son caractère personnel & par ses lumieres. La premiere per-

sonne après le Prévôt est le prieur claustral qui vit toujours dans l'hospice & gouverne la communauté. Les autres offices sont celui du sacristain qui a soin de l'église, celui du cellerier ou procureur qui veille sur les provisions & les affaires extérieures; du claudier, qui distribue aux religieux & aux voyageurs les vivres & les choses qui leur sont nécessaires, & enfin celui de l'infirmier qui a soin des malades.

Le nombre des religieux n'est point fixé; il est ordinairement de vingt à trente; dont dix ou douze résident au couvent & sont affectés au service immédiat de l'hospice, huit desservent des cures dépendantes du Chapitre; & ceux, qui par leur grand âge ou leurs infirmités ne peuvent plus supporter l'air de la montagne, vivent dans la maison de Martigny avec leur Prévôt.

Il est intéressant de voir, dans les jours du grand passage, tous ces bons religieux empressés à recevoir les voyageurs, à les rechauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la vivacité de l'air ou la fatigue ont épuisés ou rendus malades. Ils servent avec un égal empressement & les étrangers & leurs compatriotes, sans distinction d'état, de sexe, ou de religion; sans s'informer même en aucune maniere de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent: le besoin ou la souffrance sont les premiers titres pour avoir droit à leurs soins. Mais c'est surtout en hiver & au printemps que leur zele est le plus méritoire, parce qu'il les expose alors à de grandes peines & à de très-grands dangers. Dès le mois de Novembre, jusqu'au mois de May, un domestique de confiance, qui se nomme le *Maronnier*, va jusqu'à la moitié de la descente au-devant des voyageurs, accompagné d'un ou deux grands chiens, qui sont dressés à reconnoître le chemin dans les brouillards, dans les tempêtes & les grandes neiges, & à découvrir les passagers qui se sont égarés. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cet office pour donner aux voyageurs des secours temporels & spirituels: ils volent à leur aide toutes les fois que le Maronnier ne peut

*Suite de la lettre aux Auteurs du Journal insérée dans le précédent Journal*

Vevey, le 26 Décembre 1792.

pas seul suffire à les sauver, ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusques dans le couvent. Souvent ils sont obligés d'user d'une espece de violence envers les voyageurs, qui, engourdis par le froid & épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige; il faut les secouer, les arracher de force à ce sommeil perfide qui les conduiroit infailliblement à la congélation & à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continu qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid. Lorsque les religieux sont obligés d'être en plein air dans les grands froids, & que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds & leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux; sans quoi ces extrémités s'engourdissement & se gèlent sans que l'on s'en aperçoive.

Malgré tous leurs soins, il ne se passe presque pas d'hiver ou quelque voyageur ne meure, ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés. L'usage des liqueurs fortes est extrêmement dangereux dans ces momens-là & cause souvent la perte des voyageurs; ils croient se réchauffer en buvant de l'eau-de-vie, & cette boisson leur donne en effet pour quelques momens de la chaleur & de l'activité; mais cette tension forcée est bientôt suivie d'une atonie & d'un épuisement qui devient absolument sans remède.

C'est aussi dans la recherche des malheureux passagers qui ont été entraînés par les avalanches & ensevelis dans les neiges que brille le zèle & l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidens ne sont pas enfoncées bien profondément sous la neige, les chiens du couvent les découvrent; mais l'instinct & l'odorat de ces animaux ne peut pas pénétrer à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent pas retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place; l'espece de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connoître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent; dans ce dernier cas, ils déblayent la neige, & ils ont souvent la consolation de sauver des hommes, qui sans eux, n'auroient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par le gel, ils les gardent chez eux, & les soignent jusqu'à leur entière guérison. J'ai moi-même rencontré en passant la montagne, deux soldats Suisses, qui l'année précédente en allant au printemps rejoindre leur régiment en Italie, avoient eu les mains gelées; & on les avoit guéris & gardé pendant six semaines au couvent sans exiger d'eux la moindre rétribution.



Désirant faire mes épreuves plus en grand & convaincre les payfans par des exemples, seule maniere de les forcer à changer de routine. J'ai acquis depuis un vaste domaine au Jura, dans un district froid, mauvais sol & totalement négligé: au lieu d'un sac par pose, je me suis borné à semer un tiers de sac. J'ai eu beaucoup de peine à amener les journaliers que j'emploie à semer aussi rare, maintefois j'ai aperçu mes becheurs s'approcher furtivement du sac où étoit la semence, en remplir leur chapeau & la répandre sur ce qui étoit déjà semé, jamais ils n'ont pu reconnoître les places qu'ils avoient doublées. Il y a deux ans qu'un payfan de mon voisinage vint me voir; je montai d'abord sur mon dada, en l'exhortant à épargner la semence, je lui proposai de voir mon bled levé depuis environ quinze jours; nous nous y rendimes à un jet de pierre de la maison; là je lui proposai de mesurer des yeux l'étendue de ce champ. il l'estima cinq jours de charrue; je lui dis que mes chevaux le labourent dans quatre jours, que véritablement ils vont plus vite que des bœufs. . . Oh! nous avons de bons chevaux & ils mettroient cinq jours, enfin il y a quatre fort jours de charrue. — Hé bien! combien croyez-vous que j'y aie semé? il me répond quatre sacs. . . Oh! non, pas tant, . . . & combien donc trois? Onze quarterons. Il fit un mouvement de surprise, & dit, si c'étoit quelqu'un d'autre, je ne le croirois pas. — Mon maître-valet, qui enfin, se livre à ma marotte, a contre mon attente en Septembre dernier, semé sur une même étendue seulement neuf quarterons. Il en est de même pour les semailles du printemps; nos payfans jettent jusqu'à douze quarterons d'avoine par pose, je n'en mets pas quatre quarterons; je sème beaucoup de primavaux, deux quarterons à deux quarterons & demi par pose, & c'est assez.

Nos Colons disent qu'il faut semer le bled épais, parce qu'il se perd en hiver: mais qu'on observe les places où il se perd, ce sont celles où l'eau & la neige stagnent; j'ai fait remarquer à mes voisins des places vuides, en leur disant: quand j'aurois semé là un quarteron il se seroit également perdu. Ils me répondirent: il en seroit de même quand vous y auriez mis un sac, & l'hiver dernier l'a bien prouvé; ceux qui ont semé le plus épais n'ont pas eu plus abondante moisson.

J'ai toujours observé que par la méthode ordinaire, si l'année est favorable, le bled s'étouffe, verse, reste petit & donne peu de grain; si l'année est fâcheuse,

il se perd totalement dans les mauvaises places qui restent vuides, quelque quantité qu'on y ait semé.

Et qu'on ne croye pas que cette épargne soit un objet minime, en se bornant à semer, non pas trois quarts de sacs, mais demi sac par pose; nos payfans épargneroient, l'un dans l'autre cent francs par an, ce qui seroit très-intéressant pour cet ordre de gens.

Il en resulteroit un gain immense pour notre canton, qui est plus que jamais dans le cas de chercher à se suffire à lui même, & à ne plus dépendre de ses voisins pour sa subsistance; mais je n'entrerai pas dans ce détail qui meneroit trop loin, ma lettre est déjà si longue, que peut-être ne pourrez-vous lui donner place dans votre Feuille.

J'ai l'honneur d'être &c.

J. E. F.

ANECDOTE concernant la découverte de l'isle de Madere.

\* \* Sous le regne d'Edouard III, Robert Machin, jeune Seigneur Anglois devint éperduement amoureux d'Anne d'Arcit qui le paya du plus tendre retour; mais comme il n'étoit point d'une noblesse aussi ancienne que son amante, les parens d'Anne lui refuserent sa main & obtinrent même un ordre pour le faire enfermer jusqu'à ce que leur fille fut mariée; quelques jours après son mariage son époux la mena à Bristol, lieu de sa résidence ordinaire; mais Robert remis en liberté, aidé de ses amis cherchoit à se venger; l'un d'eux s'introduisit dans la maison des nouveaux mariés en qualité de domestique, il parvint à instruire la jeune épouse du dessein qu'avoit formé Robert de l'enlever, Anne saisit avec empressement cette occasion de rompre des liens que son cœur détestoit, & tout étant disposé pour l'exécution de ce projet, sous le prétexte d'une promenade, elle sortit uniquement suivie du faux domestique ami de Robert. Arrivée sur le bord de la riviere elle entra dans une barque qui la conduisit au vaisseau où son amant l'attendoit. On fit voile pour la France; mais un vent impétueux & contraire les éloigna du port, & le lendemain ils se trouverent en pleine mer, jetté çà & là pendant quelques tems: ils découvrirent enfin au bout de treize jours, une terre inconnue, couverte d'arbres; & une foule d'oiseaux également inconnus vinrent se percher sur les mats & les cordages. On envoya la chaloupe reconnoître le pays. Machin conduisit son amante à terre avec ses meilleurs amis, & laissa les autres dans le vaisseau. Cette terre déserte offroit par-tout des collines chargées d'arbres fruitiers ou de vallons arrosés par plusieurs ruisseaux, une multitude de bêtes sauvages approchoient des voyageurs sans les craindre, & sans leur

faire de mal. On pénétra plus avant dans le continent, & l'on découvrit une vaste plaine entourée de lauriers & traversée par un ruisseau; ils y bâtirent une cabane, & ils remercioient déjà la Providence de les avoir conduit dans ce beau pays, lorsque le troisième jour après leur débarquement, un violent ouragan jetta & brisa leur vaisseau sur la côte de Maroc. Tous ceux qui se trouverent à bord furent chargés de fer. Machin & sa suite ne voyant plus leur vaisseau se livrerent à la plus vive douleur: & une affreuse mélancolie enleva au bout de trois jours Anne d'Arcit: son amant ne put lui survivre, tout deux furent réunis & enterrés dans le même tombeau, au pied d'un autel que Machin avoit dressé sous un grand arbre avant que d'expirer, & l'on mit sur leur tombe une croix & une inscription faite par Machin lui-même, & après avoir exposé en peu de mots son aventure, il prioit les Chrétiens qui s'établirent dans cette isle de bâtir une chapelle sur ce monument. Les amis de Machin voulant retourner en Angleterre subirent le même sort que leurs compagnons, & retenus dans les fers à Maroc, ils charmoient leur ennui en parlant de cette isle qu'ils avoient découverte. Un Espagnol nommé *Morelle*, leur compagnon d'esclavage en garda le souvenir, & ayant été racheté & pris ensuite sur le vaisseau espagnol qui le reconduisoit dans sa patrie, par Jean de Gonsalve, Amiral Portugais, il lui fit part de ce qu'il avoit appris; l'Amiral présenta *Morelle* au Prince Henri & au Roi de Portugal, & après bien des difficultés il fut résolu qu'on chercheroit cette isle; Gonsalve accompagné de *Morelle* fut chargé de l'expédition, & surmontant tous les obstacles, ils parvinrent enfin dans une baie entièrement semblable à celle que les Anglois avoient dépeints à *Morelle*. On mit pied à terre, on trouva la tombe des deux amans, & Gonsalve après avoir pris possession de l'isle au nom du Roi son maître & du Prince Henri, fit élever un autel à côté de celui de Machin & d'Anne, & après avoir reconnu le pays il revint à Lisbonne vers la fin d'Août 1440; presenta au Roi diverses productions de cette isle, que le Souverain appella *Madere*, a cause des différentes espèces de bois qui y croissent.

PORTRAIT d'une personne aimable.

Sur-tout elle avoit une grace,  
Un je ne fais quoi qui surpasse,  
De l'amour les plus doux appas,  
Un ris qui ne peut se décrire.  
Un air que les autres n'ont pas,  
Que l'on voit & qu'on ne peut dire.

La Bergere & le Rossignol, Fable.

Affise à l'ombre d'un feuillage,  
 Une bergere avec attention,  
 D'un rossignol écoutoit le ramage,  
 Admiroit de son chant la douce expression,  
 Et son cœur des forêts le nommoit l'amphion.  
 Mais le chantre bientôt s'abattant sous l'ombrage,  
 Fond sur un pauvre essaim de tranquilles fourmis,  
 Qui veillant aux soins du ménage,  
 Des fertiles moissons recueilloient les debris.  
 En conquérant cruel, sans écouter les cris,  
 Les clameurs, les vives prieres,  
 De nos paisibles ouvrières,  
 Il les croque, & les mange, elles & leurs petits.  
 „ Eh quoi ! dit la bergere, en voyant ce carnage,  
 „ Ce même oiseau dont les aimables chants,  
 „ Ont seul tantôt ravi mes sens,  
 „ Est à présent si plein de rage !  
 „ Un vil bourreau d'insectes innocens !  
 „ Ah ! combien je le hais ! Cette haine étoit juste,  
 Des cœurs que les forfaits n'ont jamais corrompus,  
 Voulez-vous, enfans de Phœbus,  
 Mériter le suffrage auguste ?  
 A vos talens alliez vos vertus.



COMPLAINTÉ de la Fauvette sur la mort de son  
 ami tué par un chasseur, imitée de l'allemand.

1.  
 Fuyez mes cheres sœurs, évitez ce bocage,  
 Vous y verriez encor la trace de mes pleurs.  
 Un chasseur inhumain tel qu'un tigre sauvage,  
 A détruit mon asile & cause mes malheurs.

2.  
 Quels cœurs à ma douleur pourroient être insensibles,  
 J'ai perdu le soutien de mes jeunes enfans :  
 Un époux adoré qui de mes jours paisibles,  
 Par les plus doux plaisirs marquoit tous les instans.

3.  
 Quand le printemps venait ranimer la nature ;  
 Que le soin de renaitre excitoit nos desirs :  
 De notre nid ensemble arrangeant la structure,  
 Il soulageoit ma peine en chantant nos plaisirs.

4.  
 Quel pere, quel amant ! quelle vive tendresse !  
 Quels soins il prodiguoit aux fruits de nos amours,  
 Quand soutenant dans l'air leur craintive jeunesse,  
 A leurs premiers essais il prêtoit son secours.

5.  
 Trois ans de notre amour attestoient la constance.  
 Périssent les cruels dont les barbares mains,  
 Sans respect pour les Dieux, & pour notre innocence,  
 Nous livrent à la mort, dans leurs jeux inhumains !

6.

Un jour je l'attendois, un doux battement d'ailes ;  
 M'annonçoit son retour, j'entendois ses chansons,  
 Il vient, disois-je, il vient à son devoir fidele,  
 Apporter la becquée à ses chers nourissons.

7.

Il s'abattoit déjà sur sa couche innocente,  
 Quand un plomb meurtrier vint lui percer le flanc ;  
 Ses petits allarmes, sa malheureuse amante,  
 Le nid, tout fut hélas inondé de son sang !

8.

Je le vis au moment qu'il reçut sa blessure,  
 Voler encor vers moi, m'appeler au secours,  
 Et dans le vain espoir, d'une retraite sûre,  
 Expirer sur ce nid témoin de nos amours.

9.

Cruel, que te faisoit son innocente vie ?  
 N'aimois-tu pas ses chants, ils étoient si joyeux !  
 Peut-être nos plaisirs excitoient ton envie,  
 Mais c'étoit loin de toi que nous étions heureux.

10.

Puisse un jour un démon sortir du noir tartare,  
 T'enlever tes enfans, tes amours, tout ton bien. . . .  
 Mais non, ainsi que toi je ne suis pas barbare :  
 Pourquoi vouloir ton mal ? il ne me rendroit rien.

11.

Depuis ce jour fatal, solitaire, éplorée,  
 Je ne puis me résoudre à former d'autres nœuds,  
 Ma vie est pour toujours aux regrets consacrée ;  
 Et la mort la plus prompte est l'objet de mes vœux.

B.



TRAIT plaisant.

On apporta dans une église un enfant à baptiser ;  
 le Curé qui venoit de boire avec ses amis un peu  
 plus que de coutume, ne pouvant trouver l'endroit du  
 baptême dans son rituel, disoit, tout en feuilletant :  
 que cet enfant est difficile à baptiser !



M O R T S.

Sr. Jean Jaques Mègevan, orfèvre, de Lausanne, âgé de  
 45 ans.  
 Jaques Lousteau, fils mineur.  
 Catherine Marguerite Hubler, femme de Jean Louis Du-  
 nand, de Lausanne, âgée de 45 ans.

E R R A T A.

Faites à remarquer dans le premier numéro du 5 Janvier.  
 Page 3, deuxième colonne, ligne 16, Frédéric, lisez Fré-  
 derique.  
 . . . 4 ligne 43, hé. . . ! lisez & . . . ;

JOURNAL DE LAUSANNE.

19 JANVIER 1793.

LE SOLEIL se leve à 7 heures 40 minutes & se couche à 4 heures 20 minutes.

CONTINUATION du Voyage des Alpes, par M. DE SAUSSURE.

D'APRÈS les observations de M. Pictet, en 1778, le couvent du grand St. Bernard est élevé de 1246 toises au-dessus de la mer; mes observations lui donneroient même onze toises de plus. Or c'est indubitablement l'habitation la plus élevée qu'il y ait, non-seulement en Europe, mais dans tout l'ancien continent. On ne voit même aucun chalet à cette hauteur: sa position est très-voisine du terme des neiges éternelles, parce qu'elle est dominée par des sommités, qui étant fort élevées au-dessus de ce terme, demeurent éternellement couvertes de neige, & refroidissent continuellement tout ce qui les environne. Ce qui contribue encore à rendre ce séjour extrêmement froid, c'est qu'il est situé dans une gorge percée à-peu-près du Nord-Est au Sud-Ouest, dans la direction générale de cette partie des Alpes, & par cela même dans celle des vents, qui prennent toujours une direction parallèle à celle des grandes chaînes de montagne. Aussi même au plus fort de l'été, le plus petit air de brise amène-t-il toujours un froid extrêmement incommode. Le 1er. Août 1767, à une heure après midi, le thermomètre en plein air étoit à un degré au-dessous de zéro, quoique le soleil, qui n'étoit caché que par de petits nuages passagers, frappât fréquemment la boule du thermomètre, & tous les environs du couvent étoient couverts de glaces nouvelles.

Il est aisé de comprendre par-là que l'on ne recueille absolument rien dans les environs du couvent; j'ai dit ailleurs, que les jardins des religieux, situés sur de petits terre-pleins entre les rochers les mieux abrités du voisinage, ont peine à produire à la fin d'Août quelques laitues & quelques choux de la plus petite espèce; & ils les cultivent pour leur amusement, pour le plaisir de voir croître quelque chose, bien plutôt que pour l'utilité qu'ils en retirent. Ils sont donc obligés à faire venir du fond des vallées voisines toutes les denrées nécessaires. Le bois à brû-

ler, dont ils font une consommation immense, doit être voituré à dos de mulets, de la distance de quatre lieues, & par un sentier escarpé, qui n'est guère praticable que pendant six semaines. On comprend que tous les transports exigent des frais considérables, & l'entretien d'un grand nombre de domestiques & de chevaux.

Que l'on joigne à tous les inconvéniens de ce séjour, des hivers de huit mois de longueur, & pendant ces longs hivers, une solitude qui n'est interrompue que par des voyageurs en souffrance, qu'il faut secourir au péril de la vie; l'ennui, pire que tous les dangers, de se voir entouré de ces neiges éternelles, de ces rochers stériles, de ce lac noir toujours à demi gelé; la santé altérée par cette perpétuité de froid & d'ennui. Les rhumatismes, la goutte, les fluxions de poitrine, effets inévitables du froid & des brouillards qui les obsèdent presque continuellement, & l'on conviendra que la dévotion seule & l'aspect des récompenses à venir, peut engager des hommes d'une condition honnête à se vouer à un genre de vie aussi triste & aussi pénible.

On demandera, peut-être, si l'utilité réelle de cet hospice est proportionnée à la dépense & aux peines de ceux qui le desservent: on seroit même autorisé à faire cette question par la lettre d'un voyageur, insérée dans le Journal de Paris, N°. 13 de l'année 1782. L'auteur anonyme de cette lettre a trouvé de l'exagération dans une autre lettre anonyme que contenoit le N°. 341 de l'année précédente du même Journal, & qui portoit à 30 ou 35 mille le nombre des voyageurs, qui dans une année traversent les Alpes par ce passage. Mais ce critique s'est aussi jetté dans l'excès contraire, en affirmant que cette route n'est fréquentée que par "des contrebandiers, des déserteurs, ou quelques voyageurs, dont la curiosité l'emporte, dit-il, sur le danger & la difficulté de ce passage pénible". Le même critique ajoute. "Le chemin, couvert de glaces & de neiges pendant huit mois de l'année, est si étroit

qu'aucun mulet chargé ne pourroit passer dans plusieurs de ses parties. Les précipices, sur le bord desquels on marche continuellement, rendent l'aspect de cette route très-effrayant".

Toutes ces assertions sont infiniment exagérées; il est de notoriété publique dans toute la Suisse, que les mulets chargés y passent avec la facilité & la sûreté la plus grande; dans la disette de grains qui affligea la Suisse & une partie de la France en 1771 & 1772, il vint d'Italie par ce passage une quantité de bled & de ris, très-considérable. On vit alors jusqu'à 300 mulets chargés de grains traverser la montagne dans le même jour. Le transit des marchandises est même un objet si intéressant pour le pays, que les Etats de Valais font la dépense considérable d'entretenir une voie charrière en très-bon état jusqu'au bourg de St. Pierre, qui est presque à la moitié de la hauteur de cette montagne. Il n'y a de danger que dans les grands froids & dans la saison des avalanches. Le chemin côtoie en quelques endroits des pentes assez rapides, mais de précipices proprement dits, je n'en connois sur cette route absolument aucun, & si l'on en excepte quelques ponts ou quelque place unique, dont ma mémoire ne me retrace pas même le souvenir; il n'existe aucun endroit du chemin où un homme ne pût faire impunément une chute.

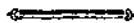
Mais il est vrai qu'il y a des gens, qui, courageux d'ailleurs, sont organisés de manière à ne pouvoir pas soutenir la vue d'une pente un peu roide; j'ai rencontré moi-même sur le St. Bernard un voyageur qui ne put se résoudre à se mettre en route pour descendre à St. Remi, qu'entre quatre hommes qui le soutenoient de tous côtés. Mais ceux que ces terreurs paniques faisoient sur le St. Bernard, les auroient sur le Mont-Cenis, sur le St. Plomb, & en general sur presque tous les passages des Alpes.

Quant au nombre des passagers, il faut avouer que le St. Bernard est moins fréquenté depuis qu'on ne voyage plus qu'en voiture; parce qu'on préfère le Mont-Cenis, où l'on a plus de facilité pour les faire monter & transporter. D'ailleurs pour le midi de l'Europe, le Mont-Cenis est la route la plus courte quand on va à Turin ou à Rome, de même que le Tirol & le St. Gothard conviennent mieux à ceux qui viennent du côté du Nord. Cependant il y a des saisons où le passage du St. Bernard est extrêmement fréquente; dans le tems des foires de la Lombardie, par exemple, dans la saison des semailles, lorsqu'un côté des Alpes souffre une disette de quelque denrée qui abonde dans l'autre, comme cela se voit très-fréquemment. Je ne parle pas des tems où il y a guerre en Italie; on sent assez que toutes les communications sont alors extrêmement précieuses & fréquentées. Pour les contrebandiers & les déserteurs,

je puis assurer l'auteur de la lettre, que ces gens-là choisissent des passages moins connus; j'en ai rencontré sur le col de la Saigne, sur le Bon-Homme, sur le col Ferret, mais point au St. Bernard; & dans les quatre voyages que j'ai faits sur cette montagne, j'y ai rencontré comme dans les autres passages des négocians, des soldats, des payfans, des officiers, des gens de qualité, en un mot, des gens de tout ordre; & pour terminer cette controverse par une raison péremptoire, je dirai que les républiques Suisses, à la porte desquelles est situé ce passage, n'accorderoient pas la protection & les secours effectifs qu'elles accordent à cet établissement, si elles n'étoient pas persuadées de son utilité; celles sur-tout comme Berne, Geneve, Neuchâtel, qui, certainement ne le font pas par amour pour les institutions monastiques.

Plusieurs d'entre les religieux employent à l'étude les momens de loisir que leur laissent leurs occupations; car sans parler de ceux qui veillent à l'instruction des novices & à l'éducation des pensionnaires qu'on leur confie. M. Murrich, qui dessert actuellement la Cure de Liddes, dependante du St. Bernard, aime & cultive avec beaucoup de succès l'Histoire Naturelle; un autre Chanoine tient un Journal d'observations météorologiques, avec des instrumens qui ont été envoyés au couvent par la société économique de Berne, & ces observations ont été régulièrement insérées dans les mémoires imprimés de cette société. D'autres s'occupent de recherches sur l'histoire, & en particulier sur celle de la Suisse.

J'ai cru devoir travailler à détruire les impressions qu'auroit pu produire la lettre anonyme, imprimée dans le Journal de Paris: il y avoit lieu de craindre qu'elles ne refroidissent le zèle des personnes charitables, dont les aumônes contribuent à l'entretien de cet hospice. Je suis persuadé que l'auteur, quel qu'il soit, n'a pas eu l'intention de produire cet effet, car il rend justice à l'humanité, aux soins & au zèle infatigable des religieux de cet hospice; ce sont là ses propres termes, & j'aime à croire qu'il seroit affligé de leur ôter les moyens de sauver la vie à un passager, fût-ce même un contrebandier ou un déserteur.



*NOTICE d'un ouvrage Anglais, qui a pour titre, Observation faite dans un voyage de Bengale en Perse, l'année 1786, par M. Guillaume Francklin, enseigne dans la Compagnie des Indes; avec une relation abrégée concernant les ruines célèbres de Persepolis & d'autres événemens intéressans.*

Ces observations intéressantes, par leur objet, &

par leur caractère de simplicité & de vérité , ainsi que par la manière dont elles sont rapportées dans l'ouvrage même, ont été le fruit du désir qu'avoit l'Auteur, Officier surnuméraire dans les établissemens du Bengale, d'employer le loisir dont il jouissoit à se perfectionner dans la langue persanne, & a acquis quelques lumières sur l'histoire & les mœurs de cette nation. On lit avec plaisir dans l'ouvrage même la description qu'il y a ajoutée sur les ruines célèbres de Persepolis, mais sans nous y arrêter, non plus qu'aux récits des horribles suites de la révolution qu'occasionna en 1788, la mort de Nadir Shah, duquel les neveux, & les petits enfans se disputoient le trône, nous nous contenterons d'extraire à nos lecteurs les passages qui donnent une idée des mœurs & des opinions des Persans de nos jours.

Quoique M. Franklin parle très-peu de lui-même, & quoiqu'il ne lui arrive aucune de ses aventures extraordinaires, si communes aux autres voyageurs, la description des lieux où il ne fait que passer, les détails qu'il donne de l'isle de Bombai, dans laquelle il est forcé de s'arrêter sept mois pour attendre un vaisseau; enfin la description du passage de la caravane, à laquelle il s'est joint, depuis Abusher pour passer les montagnes de l'Arabie sont intéressantes à lire, dans l'ouvrage même, par la netteté & la simplicité de ses récits; mais c'est de son arrivée à Schiras, capitale de la province de Ferfistan, ou Perse proprement dite, que datent les détails qu'il donne des mœurs, & des coutumes des Persans, objets qu'il est d'autant plus à même de bien observer qu'il avoit adopté le costume de la nation, avec laquelle il vivoit, & qu'il passe les huit mois qu'il séjourna dans cette capitale, chez des natifs du pays, vivant avec eux comme s'il eut été des leurs.

Quoique Mahométans, les Perses n'ont contre les Chrétiens aucun des préjugés qui caractérise les Turcs & les Maures; non-seulement ils ne croient point comme eux, être souillés par l'attouchement d'un Chrétien ou de ses vêtemens, mais sans aucun scrupule ils mangent avec eux du même plat, boivent de la même coupe, fument de la même pipe, ainsi qu'ils le feroient avec leurs propres enfans; au moins M. Franklin, doit-il l'avoir constamment éprouvé, durant son séjour en Perse, pendant qu'il vivoit dans une famille indigène.

Très-différens des Turcs, sur plusieurs autres points, ils ont un tel éloignement pour eux, qu'ils regardent un Juif, ou un Chrétien, comme leur étant supérieur & infiniment plus assuré de son salut que ne le sont les disciples d'Omar. Maudissant publiquement Abubeker, Omar & Osman, les trois premiers Caliphes, successeurs de Mahomet, il les regardent comme des tyrans & des usurpateurs du droit qu'ils supposent

qu'avoit au trône leur prophète Ali. Il est impossible de se former une idée de la vénération qu'ils témoignent pour lui, soit dans leurs conversations, soit dans leurs écrits, ils le regardent comme étant le plus excellent & le plus instruit des hommes qui aient jamais existé, & n'étant inférieur à Mahomet lui-même, que parce que celui-ci a eu une mission Divine.

( *La suite dans une autre Feuille.* )

### Une idée sur l'agriculture.

Lorsque l'on voit la multitude d'expériences, de livres, de Journaux qui ont été faits sur l'agriculture; on espere qu'ils auront été utiles aux payfans cultivateurs; cependant malgré toutes les améliorations proposées, il n'a rien changé à sa routine, depuis des siècles il suit la même méthode, & là-dessus on l'accuse d'opiniâtreté, de bêtise routinière; on a tort; le payfan n'a qu'une donnée très-circonscrite sur son tems, sur ses engrais, sur ses terres, dès qu'on lui propose une pratique hors de cette donnée, il ne peut l'adopter sous peine de manquer du nécessaire jusqu'à la jouissance de cette amélioration, qui souvent ne vient que long-tems après qu'elle a été essayée. Il est connu que notre pays ne produit que les trois quarts ou les quatre-cinquièmes du grain nécessaire à sa consommation, le quart ou le cinquième qui manque doit venir de l'étranger, & il en résulte toujours une cherté dans une saison de l'année, cherté qui n'est jamais au profit du cultivateur payfan, parce qu'il est pressé de vendre & qu'il vend tout dans la même saison, ce seroit donc une pratique bien précieuse que celle qui pareroit à cet inconvénient, sans demander aux payfans plus d'engrais qu'il n'en a, plus de travail qu'il n'en fait & d'autres terres que les siennes; je n'ai, il est vrai, sur celle que je propose, qu'une expérience de douze ans, sur des champs, dont la terre étoit plutôt mauvaise que bonne; les cultivateurs effectifs commencent à reconnoître que le repos des terres est un erreur, & le payfan lui-même en revient tous les jours, dans beaucoup de villages ils sement des treffles pour ne pas perdre une année de produit, ils tatonnent encore & ils n'ont pas là-dessus une pratique sûre; on connoit la manière usitée aujourd'hui de gouverner les champs, voici celle que je propose, & qu'il vaudroit la peine d'essayer dans les fins, ou enclos de champs d'un village; l'année que l'on semera en froment, on labourera trois fois, on mettra tous les engrais que l'on pourra avoir comme à l'ordinaire; on fera bien d'y ajouter les terres tirées des fossés, celles qui sont autour des haies, toutes les terres qui ont pourri avec de l'eau & des feuilles sont un bon

engrais, & il ne faut pas les négliger; on brisera la terre, & on l'aplanira autant qu'il se pourra, cette année de culture demanda tous les soins; au mois de Février suivant par un tems humide & de petite pluie, on semera de la graine de treffle par dessus le froment, on traînera après le sèmeur un léger f-got d'épine qui fasse tomber la graine sur la terre; après la moisson, suivant la saison, on aura une petite coupe de treffle, l'année suivante il en fournira trois ou quatre; à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre on labourera le treffle comme à l'ordinaire; on semera après la charrue & dans les sillons du froment, sans autre culture ni fumier, seulement on semera deux sixièmes plus épais; on brisera la terre & on hersera aussi bien qu'il sera possible, l'année suivante on aura une très-bonne récolte de froment, qui vaudra au moins deux fois celle que l'on auroit faite en graine de printems. Le treffle, labouré au bout d'une année, est un très-bon engrais; après cette moisson, on labourera tout de suite & avec les engrais ordinaires, on fera les cultures nécessaires pour ressèmer du froment, en sorte que dans les trois années on aura deux années de froment & une année de treffle, & jamais de guereux ni de repos, on sentira la différence du produit, & les engrais & le travail auront été les mêmes. Les paysans n'auroient peut-être pas de la graine pour la seconde année de froment; le Souverain & les Seigneurs de terre qui auroient deux dîmes de froment, au lieu d'une en froment & une en graine de printems, seroient bien intéressés à leur en procurer: il seroit trop long de faire ici toutes les considérations qui se présentent sur un motif aussi intéressant, on les fera naturellement; on invite les grands cultivateurs dans les villages & les Seigneurs de terre à faire l'essai, & à donner l'exemple dans leurs domaines.

*Par un Abonné des Champs.*

*FABLE. — Xénocrate & le Moineau.*

Poursuivi par un épervier,  
Un moineau, tout tremblant, vient se réfugier  
Sur les genoux de Xénocrate,  
Ce tendre Philosophe, étendant son manteau,  
En couvre le petit oiseau,  
Puis dans son sein, le réchauffe & le flatte.  
Hélas! dit-il, on en veut à ses jours;  
Il est foible, innocent... je lui dois mon secours.

Dans un pays soumis aux loix de Mahomet,  
Mes cinq pieds réunis font un conseil suprême,  
Dont souvent un funeste arrêt  
A proscriit le maître lui-même,  
Mon chef ôté, je fus un jeune infortuné,  
Revêtu peu de tems d'un pouvoir despotique,  
Mais bientôt arraché du trône où j'étois né,  
J'ar un arrêt du ciel ou de la politique,  
Mon sang souilla l'asile où j'étois confiné.  
Tranchés ma tête encore, d'un enveloppe vile,  
J'aide le laboureur à dépouiller ses grains,  
Que ne peut-on ainsi d'un entour inutile,  
Dépouiller aux besoins les coupables humains.  
Otez toujours, mon chef, je partage votre être,  
En espaces égaux qu'on voit se succéder,  
Un seul instant me voit passer,  
L'instant suivant me voit renaître.

B.

(Le mot *au numero prochain.*)

R E C E P T E.

Un cultivateur Anglais a fait inférer dans les papiers publics de Londres, la recette suivante, comme un moyen efficace pour préserver le lin, les choux, les navets & autres végétaux, du ravage des mouches: mettez chaque jour, pendant trois jours consécutifs, une once de fleurs de soufre & trois livres de graines de navets, dans un pot de terre vernissé: ayant soin de bien couvrir ce pot, & de le remuer pendant quelque tems, toutes les fois que vous y ajouterez du soufre & de la graine, pour que celle-ci soit mieux imprégnée de celui-là. Semez ensuite cette graine de la manière ordinaire; que la saison soit humide ou sèche, vous n'aurez point à craindre que les mouches & autres petits insectes approchent de vos plantes, qui conserveront du moins pour quelque tems un petit goût d'amertume.

M O R T S.

Jeanne Susanne Jannin, fille mineure.  
Jeanne Louise Rochat, fille mineure.  
Jacob François Laube, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

26 JANVIER 1793.

LE SOLEIL se leve à 7 heures 23 minutes & se couche à 4 heures 37 minutes.

NOTICE du Théâtre Allemand.

IL n'existe aucune trace avant le dixieme siecle qui puisse faire présumer, que les Allemands ayent cultivé, ou même connu la poésie dramatique, jusqu'au tems de la fameuse Roswitha, Chanoinesse de Gandersheim, qui, tandis que l'Europe étoit plongée dans l'ignorance & la barbarie, cultivoit les lettres au sein de la vertu & de la pieté la plus exemplaire, traduisoit les comédies de Terence, & composoit elle-même des Drames, auxquels elle donnoit le nom de comédies, quoique le sujet en fut véritablement tragique. Mais quelque estimable que fut Roswitha, d'oser, dans cestems d'ignorance & de superstition, cultiver les lettres, les six pieces de théâtre qu'elle publia & fit représenter, paroissent aussi ridicules à présent, qu'elles parurent alors excellentes & sublimes: il faut cependant convenir qu'elles valaient autant & beaucoup mieux que les monstrueuses farces qui faisoient alors les délices de la France. Cette barbarie, plus ou moins absurde, régna sur le théâtre allemand jusqu'au dix-septieme siecle, & les Drames allemands auxquels on donnoit le nom de jeux de carnaval, pouvoient lutter avec les pieces qu'on représentoit en France, sous le nom de mystere avec la mere Sotte. Mais pendant que le théâtre se perfectionnoit en France & que des pieces moins absurdes préparoient peu-à-peu les François à la révolution opérée par Corneille, le spectacle Germanique restoit encore enveloppé dans la barbarie, comme le prouvent les pieces de ce théâtre jusqu'au tems d'Opitz, qui, réformateur de la poésie, peut être regardé aussi comme le réformateur ou le créateur de la poésie dramatique, & mérita par ses pieces de théâtre d'être comparé à Corneille, puisqu'il faisoit chez sa nation ce que le grand Corneille faisoit pour l'honneur de la France; mais ces efforts ne furent pas aussi heureux, Opitz n'eut que de foibles successeurs, espece de pédans qui ne furent que substituer l'esprit, & souvent l'esprit faux au sentiment, le clinquant au sublime. De nouveaux

Poètes qui vouloient éviter l'ensure inintelligible de ces premiers, y substituerent le trivial & le bas, & tel étoit l'état du théâtre avant Messieurs Gellert & Gottsched, regardés en Allemagne comme les deux meilleurs Auteurs dramatiques de leur tems, & qui ont épuré le goût & amené la révolution prodigieuse qui s'est faite depuis eux dans cette partie de la littérature allemande, que nous tâcherons de faire connoître à nos Lecteurs, autant que le permettront les bornes de cette Feuille.



SUR la multiplication des arbres au moyen des boutures.

Il n'arrive que trop souvent, que malgré toutes les attentions qu'on apporte à la multiplication des végétaux au moyen de la bouture ou des marcottes, la partie insérée dans la terre, loin de pousser des racines, se pourrit, & la bouture ou la marcotte périt. Il y a même des végétaux sur lesquels ni l'une ni l'autre méthodes ne réussissent pas; d'ailleurs, quand même le procédé auroit le succès désiré, cette méthode ne permet point d'augmenter assez considérablement le nombre des plantes; attendu que les branches qui sont propres à cet objet, ne sont pas assez nombreuses. M. Barnes, Auteur Anglois, assure qu'après un examen réitéré des boutures qui ont péri, il a constamment observé que la cause de leur dépérissement venoit de ce que l'écorce de la partie, d'où devoient sortir les racines, étoit corrompue: en conséquence, il s'est appliqué à la recherche d'un moyen qui pourroit s'opposer à la putréfaction de l'écorce, comptant s'assurer par-là de la végétation de la bouture.

Voici le composé qui, parmi un grand nombre de cires qu'il a essayées, a le mieux réussi. Faites fondre dans une terrine deux litres & demi de poix, & une demi livre de térébenthine; lorsque tout sera en liquéfaction, ajoutez-y six gros d'algues pulvérisées,

mêlez le tout exactement, approchez-le du feu, & aussitôt qu'il se fera enflammé couvrez-le bien exactement; lorsque la flamme sera étouffée, remuez le tout avec soin, approchez-le de nouveau du feu pour l'enflammer une seconde fois, couvrez & remuez encore; vous répérez cette opération trois fois consécutivement: il est bon d'observer qu'il faut faire cette opération en plein air, de peur de mettre le feu à la maison. Après la troisième fois, vous ferez encore fondre votre mélange pour le remuer, & pour y joindre trois onces de cire jaune coupée par tranches minces, & six gros de mastic. Vous mêlerez le tout bien exactement, vous le passerez dans un linge, & laisserez refroidir dans une poêle de cuivre.

Pour s'en servir, on en rompt un morceau, on le met dans un petit pot de terre pour le faire liquéfier à un feu très-doux; quand il est ramolli autant qu'il faut, vous en revêtirez la partie dénudée de la bouture, mais il faut avoir soin que vous ne l'appliquiez pas trop chaud. Au moyen de cet enduit, vous conserverez à la bouture toute la sève qu'elle a, & la partie revêtue ne pourrira jamais. Mais nous avons déjà remarqué que la multiplication ne seroit pas bien nombreuse, si l'on ne pouvoit employer que des branches tendres. On fait que presque tous les arbres ont, à l'insertion de leurs feuilles, un bouton ou oeuillet; ce bouton est un petit arbre en racourci, & contient toutes les parties d'un grand arbre: c'est l'emploi de ces boutons qu'il s'agit d'introduire. Cette ressource paroitra peut-être aussi étrange que celle des boutures en général, lorsque Lauremberg les conseilla le premier: cependant aujourd'hui tout le monde fait des boutures, tout le monde fait des marcottes, & il y a tout à parier, que tout le monde emploiera bientôt, pour faire des boutures, les boutons dont on parle ici, & pourvu qu'on y apporte les soins & les attentions nécessaires, on réussira également.

Il y a en effet plusieurs arbres & arbrisseaux qui n'ont pas de boutons, tels sont, presque sans exception tous ceux qui viennent dans les pays chauds. D'autres ont des boutons; mais ces boutons ne contiennent pas indistinctement toutes les parties du végétal. L'alaternus, l'oléandre, le sureau d'Espagne, la fabine & la sensitive n'en ont pas: l'aubépine en a, mais ils ne contiennent que des feuilles & point de fleurs. Le peuplier a des boutons particuliers pour la feuille, & d'autres pour la fleur. Le coudrier a des boutons qui renferment des fleurs femelles & des feuilles; au lieu que le pin & le sapin poussent des boutons qui contiennent des fleurs mâles. Il seroit intéressant de faire des essais avec ces différens boutons. Cette méthode de multiplier les végétaux est non-seulement avantageuse, mais elle

donne encore des arbres bien plus beaux que la greffe & la marcotte, attendu qu'en se servant des boutons, la végétation donne à l'arbre sa croissance en ligne horizontale; au lieu qu'au moyen des marcottes & de la greffe, le cours des sucs & la direction des vaisseaux sont détournés.

Enfin, pour se procurer des plantes de ces végétaux, qui ne peuvent se multiplier, ni par la bouture, ni par la marcotte, voici le procédé que M. Barnes a mis en œuvre. Il faut ôter avec précaution toute la terre d'une racine, qui, selon la crue de l'arbre, a plus ou moins d'un demi pouce de diamètre. Sortez la racine de la terre, faites-y une incision transversale aux deux tiers de l'épaisseur, émondez cette racine principale, à la hauteur de cinq à huit pouces, de toutes fibrilles & petites racines, & couvrez toutes les petites playes avec de la cire, dont il est parlé ci-dessus; coupez le bout de la racine à cinq pouces au-dessus de la surface de la terre; dressez cette partie au moyen d'un petit bâton, & couvrez le reste de terre. Cette méthode fait végéter le bout en feuilles & branches; ce qui est conforme aux expériences, par lesquelles on a constaté que les racines des arbres ne diffèrent des branches & des rameaux, qu'en ce que la végétation des unes se fait en terre, & celle de l'autre en plein air.



*Le Philosophe. Conte Oriental, tiré du Londen Magazine.*

Que les douceurs de l'amitié sont agréables & flatteuses! O divine amitié, que tes attrails sont séductions! mais, où existe-tu? Dans quels cœurs te trouve-t-on? Je vois partout tes simulacres, & nulle part toi-même. Nous nous aimions jadis, Abunecker & moi; notre union étoit intime, elle étoit embellie par les grâces de notre jeunesse, elle étoit cimentée par l'énergie que lui donnoit notre situation commune, au-dessous de l'humble médiocrité. L'Ange distributeur de la fortune, conduisit mon ami par la main. Abunecker trompa l'œil du méchant; les perfides regards du faux ami, & eut le bonheur d'éviter les pièges des traîtres; son cœur noble & ingénu, plut au Maître de l'univers, qui le combla de ses bienfaits. Le généreux Abunecker ne se crut opulent que lorsque je cessai d'être dans l'indigence, & que sa bienfaisante main m'eut élevé au-dessus de la dépendance. Notre fortune n'ayant plus à redouter des événemens imprévus, Abunecker alla se fixer dans l'une des provinces de Cachemire, je choisis pour mon séjour les plaines de Schiros: deux ou trois ans après, m'attachant aux délices de ma retraite, je

volai chez mon ami, il ne m'attendois pas; sa joie fut extrême, nous étions si contents de nous revoir après trois ans d'absence, que nous donnâmes la première journée aux doux transports de l'amitié.

La maison d'Abunecker, située sur le penchant d'une colline, dominoit sur une plaine immense, agréable & riant; c'est la plus fertile des plaines de la Cachemire entière, qui passe avec tant de raison pour le jardin de l'Asie.

Dans le canton le plus fertile de cette déficieuſe contrée, Abunecker possédoit un terrain étendu qu'il cultivoit avec soin; occupé continuellement à passer de l'une à l'autre de ses fermes, il avoit l'œil à tout, dirigeant les travaux avec la plus grande intelligence. Ses femmes (il en avoit deux) sincèrement amies, veilloient aux intérêts de leurs époux, présidoient aux travaux des jardins, à l'économie intérieure de la maison; chaque jour lorsque l'aurore décoroit le ciel de ses couleurs, l'Iman rassembloit tous ses domestiques, & alloit s'acquiescer avec eux du devoir de reconnoissance envers l'Être Suprême; ensuite ils se livroient tous au travail, qu'ils ne quittoient pendant la grande chaleur du jour, que pour s'y livrer encore quand l'air seroit moins embrasé.

Cette vie active & paisible me ravissoit; je restai trois mois chez mon ami, & pendant ce séjour je n'apperçus ni mécontentement, ni négligence dans aucun de ses domestiques, chacun d'eux avoit sa tâche, & chacun d'eux la remplissoit avec plus d'assiduité que s'il eut travaillé pour lui-même; bénissant l'Être Suprême & leur généreux maître.

La brillante situation d'Abunecker, la concorde qui régnoit dans sa maison me pénétoient de la plus douce joie; un seul homme chez lui m'étonnoit, & m'irritoit par le contraste de sa vie inactive avec les jours laborieux de tout ce qui l'environnoit. Cependant Abunecker avoit pour lui la plus grande amitié: cet homme ne commandoit pas, il ne faisoit qu'un signe, & tout le monde s'empresſoit de lui rendre service; les femmes de mon ami, ses domestiques traitoient cet étranger avec des égards infinis. Cet homme désœuvré au milieu d'une famille aussi active me remplit d'indignation, & ne pouvant me contenir, je ne vous conçois point, dis-je, à Abunecker, vous êtes le meilleur des hommes, mais votre complaisance s'étend un peu trop loin; quel grand intérêt avez-vous à souffrir l'inutilité de Zuliman, quel droit son indolence lui donne-t-elle de partager avec moi le cœur d'Abunecker? Oh Abdallah! répondit mon ami, respectez, je vous en conjure, le sage Zuliman; craignez d'outrager sa vertu, il vous paroît oisif, ses mains, il est vrai, ne cultivent pas la terre; mais apprenez que sa raison donne de l'en-

tendement à ceux qui la cultivent & à ceux qui recueillent. Avant que Zuliman vint chez moi j'igno- rois également les limites de la rigueur & les bornes de l'indulgence; la douce paix n'habitoit point dans ma famille, & encore moins dans mon cœur: je m'é- tois éloigné de la Perse, parce que j'abhorrois la ty- rannie, & j'étois un tyran inflexible dans ma mai- son, mais à peine le respectable Zuliman eut-il daigné m'éclairer par les leçons de la sagesse que tout changea de face; je connus les loix de la justice & de l'humanité, mes esclaves devinrent des hom- mes à mes yeux, & je devins leur père, mes fem- mes jalouses se haïssoient alors; grace à Zuliman, elles s'aiment aujourd'hui. L'aimable Nicera étoit vive, capricieuse, les entretiens du sage l'ont rendue la plus douce, la plus complaisante des femmes; la belle Fatmé étoit timide, foible, superstitieuse, elle doit à ses leçons du courage, & la vraie dévotion envers l'Être Suprême.

Nos domestiques enfin, ont appris de Zuliman, que dans leur condition même la vertu procure le bonheur & la considération; il les console, & n'oublie jamais de leur rappeler quelque circonstance qui leur prou- ve qu'ils sont réellement heureux; enfin Zuliman connoit le ciel & la terre, les causes de la plupart des phénomènes, il nous prémunit contre les erreurs & les superstitions, il est profondément versé dans la connoissance de la nature des divers animaux, il sait, & nous apprend qu'elles plantes, qu'elles grai- nes, ou quels arbrisseaux conviennent aux différens sols, il a perfectionné l'agriculture & les outils dont on se sert pour fertiliser la terre. C'est à Zuliman que nous devons nos richesses, & même l'art d'en jouir, en un mot c'est à lui que nous devons l'exis- tence, parce que l'existence n'est un bienfait que par la jouissance des douceurs de la société.

Le récit d'Abunecker m'enchantait, je sentis des larmes de tendresse & de vénération pour Zuliman s'échapper de mes yeux, j'éprouvai des remords de l'avoir si mal jugé: je l'examineois, & chaque jour je me convainquis davantage combien l'homme qui tra- vaille & l'homme qui gouverne, ont besoin de l'homme qui pense.



\* \* FABLE. — *Le Perroquet & le Sanſonnet.*

Dans un lieu fort connu par leur brillant caquet,  
Un Sanſonnet logeoit avec un Perroquet.  
Ces oifeaux avoient l'avantage  
De servir aux amusemens  
D'une jeune beauté, qui touchoit à cet âge,  
Où notre jeune cœur ne veut qu'un passe-tems;

Ils couchoient tous les deux dans son appartement,  
Ils étoient aimés sans partage;  
Mais nourris bien différemment.

Le perroquet, ami de la liqueur vermeille,  
Avoit du pain trempé dans le jus de la treille.  
Quant à son camarade, on l'avoit mis au vert,  
Il vivoit de persil ; mais aussi le plus tendre,  
Lorsqu'on lui mettoit son couvert,  
Ne se faisoit jamais attendre ;  
Et tous les jolis noms dont l'amitié se sert,  
N'étoient pas oublié quand venoit le dessert.  
Quelle félicité ? trouvez m'en dans le monde  
Une pareille à celle-ci :

Le Sansonnet vivoit dans une paix profonde,  
Sans soins, sans desirs, sans souci ;

Le perroquet devoit aussi  
D'un pareil fort être fort aise,  
Mais le voilà, par parenthèse,  
Que la tête lui tourne, & qu'il vent du persil,  
" On en sert bien à mon confrere :

" Dois je faire moins bonne chère ? ...  
" De tes jours, mon ami, veux-tu rompre le fil ?  
Lui dit son aimable maîtresse ;

" Le persil, bon au Sansonnet,  
Est pour les perroquets une plante traîtresse ;  
En un mot, par la belle il fut refusé net ;  
Mais il saisit l'instant d'une absence funeste,  
Pour toucher au fruit défendu ;  
Pourrai-je vous couter le reste ?  
Quel coup pour un cœur éperdu !  
Hélas ! la pauvre Demoiselle  
A son retour trouva chez elle,  
Le perroquet tout étendu.

Sur ce qui lui convient, heureux celui qui cède  
Aux lumières de la raison ;  
Ce qui pour l'un est un remède,  
Pour l'autre est souvent un poison.



*CHLOÉ, Romance imitée de l'hollandois.*

*Sur l'air : Au printemps j'aime les bocages.*

I.

Il est tant de jeunes bergeres  
De qui l'on vante la beauté,  
Leurs chaines sont toujours légères,  
Et l'on craint peu leur cruauté.  
Pourquoi donc mon ame sensible  
Ne peut elle aimer que Chloé ?  
Ha ! c'est un charme irrésistible  
Dans mon cœur l'amour l'a formé.

2.

De ces yeux ce n'est point le charme,  
Quoiqu'ils expriment le plaisir,  
En les fixant je sens de larmes  
Quelquefois les miens se remplir.  
Pourquoi donc mon ame sensible &c.

3.

Ce n'est point sa bouche de rose,  
Pour qui mes sens sont embrâser.  
Car jamais, non jamais je n'ose  
Lui donner un seul baiser.  
Pourquoi &c.

4.

Ce n'est point par sa voix touchante  
Qu'elle a pénétré dans mon cœur,  
Mieux que Chloé liffette chante,  
Et je l'écoute avec froideur.  
Pourquoi &c.

5.

Chacun vante l'esprit d'Hortence,  
On l'applaudit de toute part,  
Chloé n'a point d'autre éloquence  
Qu'un tendre & timide regard.  
Pourquoi &c.

6.

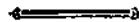
Lorsque ma main touche la sienne,  
Mon cœur fremit, je perd la voix,  
Quand Aglaé presse la mienne  
A peine je m'en aperçois.  
Pourquoi &c.

7.

Si je la loue en sa présence,  
Chloé baisse les yeux, rougit,  
Doris a bien plus d'indulgence,  
Dès que je parle elle sourit.  
Pourquoi &c.

8.

Si la jeune Chloé m'enflamme,  
Ce n'est pas par ses seuls attraits,  
C'est par la beauté de son ame  
Qu'elle répand sur tout ses traits :  
Voilà pourquoi mon cœur sensible  
Ne sauroit aimer que Chloé :  
Oui, c'est un charme irrésistible,  
Dans mon cœur l'amour l'a formé.



Le mot du Logogriphe du numero précédent est  
*Divan.*



*M O R T S.*

Un enfant mort en venant au monde.  
Elizabeth Guery, veuve de Pierre Abraham Raymond, de  
Chambon, âgée de 74 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

Z FÉVRIER 1793.

LE SOLEIL se leve à 7 heures 28 minutes & se couche à 4 heures 32 minutes.

*EXTRAIT de la collection des lettres de M. de Voltaire, sur son Théâtre en Suisse, à Lausanne, aux Délices & à Ferney.*

**A**CCABLÉ d'infirmités & plus encore du chagrin que lui avait occasionné ses fameuses querelles avec Maupertuis & la Baumelle, M. de Voltaire, après avoir passé deux ans & neuf mois à la Cour du Grand Frédéric; désirant recouvrer son indépendance & son bonheur, & se servant du prétexte de sa santé & du besoin qu'elle avait des eaux de Plombière pour se remettre, il demanda & obtint un congé pour s'y rendre pendant que le Roi faisait sa tournée annuelle en Silésie. - Mais arrêté à Leipzick par une maladie, à Gotha, par les charmes de la société de la plus aimable des Princesses de son tems, Mme. la Duchesse de Gotha & à Cassel par les bontés d'un Landgrave, auquel il donna dans la suite le surnom de juste & bienfaisant; Voltaire n'arrive enfin à Francfort que pour y être arrêté par les ordres du Roi de Prusse, qui le croyoit l'auteur d'un libelle infâme, sous le titre de la vie privée du Grand Frédéric, & qui se doutait déjà que le voyage de Plombière n'était qu'un prétexte pour s'eloigner de lui.

L'ordre du Roi donné dans un premier mouvement de colere fut exécuté avec une rigueur excessive par les agens subalternes, qui se disputèrent l'honneur de les remplir & de les étendre. L'oncle, la niece, le secrétaire, furent tous trois prisonniers, on relâcha cependant les deux premiers au bout de quelques jours; mais Voltaire dut attendre au *Bouc*, chétif cabaret, qui lui servait de prison, que de prétendus ordres fussent venus de Potsdam; & il les eut attendus longtems, s'il n'avait trouvé le moyen d'écrire lui-même au lecteur du Roi, dont il reçut courrier sur courrier une reponse claire & décisive, dans laquelle on vit que le Roi ignorait la vexation odieuse qu'il avait essayée. Pour montrer même publiquement combien il l'improuvait, Frédéric ne fit point terminer cette affaire par ceux qui l'avaient si indignement com-

mencée, & ce fut le Magistrat qui, à leur insçu, rendit la liberté à M. de Voltaire.

De Francfort il vint à Colmar: & quoique très-incertain de l'endroit où il s'établirait, il paraît cependant qu'il avait déjà quelque envie de venir se reposer en Suisse. Imaginez-vous, dit-il dans une de ses lettres (\*) à M. d'Argental; que les Suisses ont pris la methode d'inoculer la petite vérole, & que Mme. la Duchesse d'Aumont vivrait encore, si M. le Duc d'Aumont était né à Lausanne. Ce Lausanne est devenu un singulier pays, il est peuplé d'Anglais & de Français philosophes qui sont venus y chercher de la tranquillité & du soleil; on y parle français, on y pense à l'anglaise; on me presse tous les jours d'y aller faire un tour. Mme. la Duchesse de Gotha demanda à grand cris la préférence, mais son pays n'est pas si beau, & on n'y est pas à couvert du vent du nord, il n'y a à présent que les montagnes cornues de Plombière qui puissent me plaire; si vous y venez nous verrons si-je les changerai en eau d'hipocrene. Que je serais enchanté de vous revoir, mon cher & respectable ami, écrit-il au même (Lettre 47.) N'allez pas vous aviser de vous bien porter, n'allez pas changer d'avis, croyez fermement que les eaux sont absolument nécessaires pour votre santé, pour moi je suis sûr qu'elles sont nécessaires à mon bonheur; mais ce sera à condition, s'il vous plaît, que vous ne vous moquerez point des délices de la Suisse. Je suis bien aise de vous dire qu'à Lausanne il y a des côtes méridionaux, où l'on jouit d'un printemps presque perpétuel, & que c'est le climat de Provence, j'avoue qu'au nord il y a de belles montagnes de glace; mais je ne compte plus tourner du côté du nord.

Ce ne fut cependant pas de Colmar où Voltaire écrivait ces Lettres qu'il vint en Suisse. M. le Comte d'Argental, qui l'était venu joindre, lui proposait de retourner à Paris; des Genèveois le sollicitaient de

(\*) La 45me. à Mons, le Comte d'Argental.

s'établir sur leur territoire; il se décida à aller à Luneville voir le bon Roi Stanislas, qui le retint dans son palais, ou il eut quelque desagrément avec le nomme Aliot, chargé de veiller à la dépense, & qui, comme tous les gens de son état, faisait sa fortune en parlant d'économie & en criant contre les déprédations. Du palais d'un Roi, le Philosophe passe dans les cellules des Moines de Seneser: leur Abbe, Don Calmet, trompé par le zèle avec lequel Voltaire, occupe alors des Annales de l'Empire, fouille dans leur bibliothèque religieuse, croit l'avoir converti. Il lui échappa cependant & vint à Lyon, où le Maréchal de Richelieu lui avait donné un rendez-vous; où il fut reçu avec enthousiasme. Mais résolu, dit-il, à chercher la solitude & la santé, il vient attendre au château de Prangin, dans le Pays-de-Vaud, le 19 Decembre 1754, la saison où il pourra aller aux Bains d'Aix en Savoye, & le moment où les Delices & Monrion qu'il fait arranger, seront prêts à le recevoir. J'ai choisi, dit-il, ce Canton, séduit par la beauté inexprimable de sa situation & par le voisinage d'un fameux médecin; & dans une Lettre (\*) qu'il écrit à Mme. Fontaine, sa niece, venez, lui dit-il, raccommodez votre estomac avec les truites du lac de Geneve; il y en a qui pesent plus que vous, & qui sont assurément plus grasses que vous & moi: je n'ai pas un aussi beau château que M. de Prangin, cela est impossible, c'est la maison d'un Prince. Mais j'ai certainement un plus beau jardin, avec une maison très-jolie. Le palais de Prangin & ma maison sont dans la plus belle situation de la nature. Vous serez mieux logée au château de Prangin que chez moi; mais j'espère que vous ne mépriserez pas absolument mes petits pénates, & que vous viendrez les embellir de votre présence & de vos desseins; apportez-moi sur-tout les plus immodestes pour me réjouir la vue, les autres sens sont en un pitteux état; je dégringole assez vite, j'ai choisi un assez joli tombeau, & je veux vous y voir. Les environs du lac de Geneve sont un peu plus beaux que Plombiere, & il y a tout juste dans Prangin même une eau minérale très-bonne à boire, & encore meilleure pour l'estomac; je la crois très-supérieure à celle de Ferney, venez en boire avec nous ma chere niece, tâchez d'amener Thiriot, il veut venir par le coché, il serait roué & arriverait mort; songez d'ailleurs qu'il faut être les plus forts à Prangin. Vous trouverez des Suisses, amenez-y des Français, pour ma maisonnette, elle n'est point en Suisse; elle est à l'extrémité du lac entre les territoires de France, de Geneve, de Suisse & de Savoye, je suis de toutes les nations. On nous a très-bien reçus par-tout; mais

le plus grand plaisir dont nous jouissons est ce'ui de la solitude.

En venant en Suisse, dit-il à M. Thiriot ( Lettre 97.) vous n'irez point en cour, mais dans le pays de la tranquillité & de la liberté; si je suis à Prangin, vous serez dans un grand château; si je suis chez moi, vous ne serez que dans une maison jolie, mais dont les jardins sont dignes des plus beaux environs de Paris; le lac de Geneve, le Rhône qui en sort & qui baigne ma terrasse n'y font pas un mauvais effet: on dit que la Touraine ne produit pas de meilleurs fruits qu'à les miens, & j'aime à le croire. Le grand plaisir de cette maison, c'est qu'elle a été bâtie apparemment par un homme qui ne songeait qu'à lui, & qui a oublié tout net de petits appartemens commodes pour ses amis.

Je vais remédier sur le champ à ce défaut abominable. Si vous n'êtes pas content de cette maison je vous menerai à une autre que j'ai auprès de Lausanne, bien entendu qu'elle est aussi sur les bords du grand lac; j'ai acquis cet autre bouge par esprit d'équité. Quelques amis que j'ai à Lausanne m'avaient engagé les premiers à venir rétablir ma santé dans le bon petit pays Roman: ils se font plaint avec raison de la préférence donnée à Geneve, & pour les accorder j'ai pris encore une maison à leur porte; rien n'est plus sain que de voyager un peu & d'arriver toujours chez soi. Vous trouvez plus de bouillons que n'en avait le Président de Montesquieu. Le hazard qui m'a bien servi depuis quelque tems, m'a donné un bon cuisinier; mais malheureusement je ne l'aurai plus aux Delices, il reste à Prangin où il est établi: je ne m'en soucie guère, mais Mme. Denis, qui est très-gourmande, en fait son affaire capitale. Ja n'aurai ni Castel, ni Neuville, ni Route pour m'entendre en confession, mais je me confesserai à vous, & vous me donnerez mon billet. Venez, mon cher & ancien ami, il est bon de se retrouver le soir après avoir couru dans cette journée de sa vie.

(La suite dans le numero suivant.)

*L'Enfant de l'amour, ou le fils naturel, Drame en cinq actes, de M. de Kotsbue, représenté pour la première fois le 10 Février 1790, sur le théâtre de la société établi par l'Auteur à Revel, au profit des pauvres.*

Cette piece, selon ce que dit son Auteur dans la préface qui la précède, a eu trois éditions avant qu'il l'eût livrée lui-même au public, & ceux qui la donnerent à l'impression prirent la liberté d'y faire des changemens peut-être avantageux, ajoute M. de Kotsbue; mais qu'il ne put se résoudre à laisser subsister;

(\*) La 96.

parce qu'il ne veut pas se parer de plumes étrangères : ainsi remettant la pièce dans l'état où elle étoit en sortant de ses mains , il en donne une première édition exactement conforme à son manuscrit , & de laquelle nous tirons l'extrait de ce Drame qui jouit en Allemagne de la plus grande réputation.

C'en est qu'à la huitième scène du premier acte que commence à se développer le canevas historique de la pièce. *Frits Botcher* , qui en est le Héros , soldat depuis cinq ans , revient chez sa mère *Wilhelmine Botcher*. Exténué de chaleur , de fatigue , le jeune soldat calcule si l'argent qui lui reste lui permet de se désaltérer dans un cabaret devant lequel il passe. Prêt à y entrer , ses regards le portent sur une femme assise à l'ombre d'un arbre & au bord du chemin ; la maladie , la misère ont altéré ses traits , il ne la connoît pas , mais c'est un être souffrant , trop fier pour demander , trop foible pour continuer sa route , elle semble attendre que quelques bonnes ames dévinent ses besoins. A cet aspect *Frits* oublie ses siens , un bienfait qu'il exerce est une jouissance pour son ame sensible , & en faisant le sacrifice de ce qu'il destinoit à se soulager lui-même , il n'éprouve d'autre regret que celui de ne pouvoir donner davantage , s'avançant avec précipitation : déjà la petite aumône passe de sa main dans celle de la pauvre malade ; elle lève la tête , le considère , jette un cri perçant , & prononce le nom de *Frits*. Ému , interdit , celui-ci fixe les yeux sur elle , reconnoît sa mère , se jette dans ses bras :

Il faut entendre & voir cette scène , on ne peut la décrire. La marche du sentiment , le plus naturel , est observé dans cette reconnaissance ; les mots entrecoupés qui leur échappent , le silence qui les suit , le jeu muet qui accompagne ce silence , font de ce morceau , tel que l'a conçu l'Auteur & qu'il doit être rendu , le tableau le plus sublime & le plus vrai de la tendresse filiale.

Révenus à eux-mêmes , *Frits* rend compte à sa mère des motifs de son retour ; trop jeune , trop étourdi , lorsqu'il l'a quittée , il n'a point pensé à lui demander son extrait baptistère , oubli qui l'expose à tout plein de désagremens , par l'impossibilité où il est de connoître le lieu de sa naissance & le nom de son père.

Pendant ce récit , que nous abrégeons beaucoup , & qui donne un tableau des suites qu'entraîne le préjugé cruel dont les batards font les victimes , le trouble & l'embarras de *Wilhelmine* augmentent à chaque instant. *Frits* a fini , il attend sa réponse ; elle ne peut plus lui taire le secret qui fait depuis vingt ans le tourment de sa vie ; mais comment pourra-t-elle se résoudre à apprendre à son fils qu'il est un enfant de l'amour ? Un torrent de larmes précède &

accompagne cet aveu , & l'impression qu'elle voit qu'il produit sur lui déchirant son ame , les sanglots étouffent sa voix , elle est prête à expirer. — Mais quelque vivement affecté que soit le jeune homme , il fait se contenir pour ranimer sa malheureuse mère , il la conjure de calmer sa douleur , il la tranquillise par les témoignages de sa vive tendresse ; & moins agités , l'un & l'autre , il lui demande enfin de lui dire quel est l'auteur de ses jours.

*Wilhelmine* : — Vois-tu de loin ce clocher , ce village , c'est-là le lieu de ma naissance ; simple paysanne d'origine , mais élevée par Mme. la Baronne de *Wildenhain* , je dois aux soins de ma protectrice des qualités & des talens qui ne se trouvent pas dans la classe d'où elle m'a fait sortir

J'avois atteint dix-sept ans , le fils de ma bienfaitrice , jeune militaire , absent du château avant que j'y fusse entrée , revint y passer un semestre qu'il venoit d'obtenir. Inconnus l'un à l'autre , le jeune Baron parut faire attention à la pupille de sa mère , il me parla d'amour , de mariage ; aimable , séduisant , il étoit de plus le premier qui rendit hommage à mes charmes , — Je crus à son amour , à sa fidélité , à sa constance , & je ne doutois point qu'il ne m'épousât , lorsque la mort de sa vieille mère le laiseroit le maître de disposer de sa main. — C'en fut fait de mon innocence , j'oubliai mes honnêtes parents , les leçons du respectable Pasteur qui m'avoit instruit , & jusqu'aux bienfaits de ma mère adoptive.

Bientôt les remords succédèrent à la douce illusion à laquelle nous nous étions livrés ; l'avenir nous effraya , je n'avois plus rien à perdre , mais le Baron craignoit le ressentiment de sa mère , bonne au fond , mais aussi sévère qu'inexorable lorsqu'elle se croyoit offensée. Entièrement à mon amant , je n'ai plus d'autres craintes que les siennes. Et rassurée par ses sermens de tout réparer si je ne trahis point notre secret , consolée par la tendresse avec laquelle il flatte ma douleur , je lui donnois parole de taire le nom de mon séducteur , de l'ensevelir dans mon cœur avec son image chérie , en un mot de tout souffrir pour lui. Il part tranquillisé sur les suites de son aventure : pour moi , victime de mon silence obstiné , je fus chassée du château , repoussée de la maison de mon père que j'avois déshonoré , & déchirée par l'inutile pitié de ma mère , prête enfin à succomber à mon désespoir , je ne trouvois de ressource que dans les conseils remplis d'humanité & dans les leçons charitables qu'y ajouta le Pasteur du village , que je quittois pour me rendre dans une ville voisine , chez une veuve à laquelle ce digne Ecclesiastique me recommanda.

( La suite dans une autre feuille. )

*L'ESPÉRANCE.—Fable Orientale.*

Que le prophète soit avec le célèbre Aïsher ! Voici ce que m'a dit Aïsher dans les jours de sa vieillesse.

“ Le ciel a béni le cours de mes années ; si mon pays est devenu la proie des enfans d'Omar, & si j'ai cessé d'avoir une patrie ; retiré dans la Perse, j'ai cherché à être utile aux hommes, en leur inspirant les vérités & les sentimens qui servent par-tout au bonheur. Le Roi des Rois m'a comblé de ses grâces : mon épouse & mes enfans ont joui de mes richesses & de mon cœur. Le tems, qui a courbé mes reins & sillonné mon visage, n'en ôta jamais le doux souvenir de ma vie passée, mais il me déroboit l'avenir ; j'ai senti que je perdois l'espérance ”.

“ La perte de l'espérance est le tourment de la vieillesse ”.

“ Le printemps ramenoit aux environs de Shiras les parfums, les couleurs & l'harmonie. J'allai à la campagne, & les délicieuses sensations que me donnoient toutes les beautés & tous les changemens de la nature, rajeunissoient mon cœur ”.

“ Je portois souvent mes pas vers une métairie située au bord d'un petit lac couronné de bois & de côteaux ; j'étois charmé de ce paysage, & j'achetai la métairie ”.

“ Je ne tardai pas à m'occuper des productions de ces champs & de ces jardins qui avoient réjoui ma vue. Là, je fis planter des arbres, qui devoient, dans peu, me donner des fruits savoureux. Ici, je fis semer des graines, qui pouvoient me rendre cent fois la semence que je confiois à la terre. Au pied de ce côteau, je vis fleurir une vigne qui me promettoit des vins dignes de la bouche du Roi des Rois. Dans le terrain le plus près de ma maison, des légumes croissoient pour ma table, & à ces légumes d'autres devoient succéder ”.

“ Le Dieu du ciel n'ajoutoit pas un jour à la chaîne de mes jours ; il ne remplaçoit pas une saison par une autre saison, sans me faire jouir de quelques biens, & sans m'en promettre de nouveaux ”.

“ Je retrouvai l'espérance ; je la retrouvai cette source des pensées, cette ame de la vie, ce charme de tous les âges ; au pied de mes arbres, dans mes allées, je la rencontre tous les jours. Les fruits que je cueille me disent qu'elle ne m'a pas trompé. Les fleurs qu'elle me présente, ne me tromperont pas davantage ”.

“ Vivez, ô jeunesse, dans le sein des villes opulentes ! elles sont le séjour de l'instruction & des

plaisirs. Jouissez-y des délices de votre âge, instruisez-vous avec les hommes dans l'art de les servir un jour ”.

“ Vous qui parvenez à l'âge mûr, habitez les camps & les cours, remplissez les tribunaux, volez sur les mers, servez ou protégez la société qui vous fait jouir de ses biens ”.

“ Et vous dont la course s'est ralentie, & qui arrivez à la fin de votre carrière, ô vieillards ! habitez les champs. Là, dans un repos, interrompu par de douces occupations, vous jouirez du passé, vous saisissez le présent, & les illusions de l'espérance vous amuseront encore le jour même où le tems ouvrira pour vous les portes du tombeau ”.

*C H A R A D E.*

L'homme, dans mon premier, trouve sa nourriture ;  
Mon second très-souvent l'empêche de mourir ;  
Mon tout, apôtre des plaisirs,  
De la volupté douce & pure,  
Nous enseigne l'art de jouir.  
De tous les dons de la nature,  
Philosophe charmant tu t'appelles.

*Cours de Paris du 24 Janvier 1793.*

Ancienne Compagnie des Indes, 1875.

Caisse d'Escompte, 3710 à 20.

Amsterdam, 27½.

Nouvelle, 815 à 10.

125 millions 9½ perte.

Londres 14½.

Payemens des rentes des six derniers mois 1792. Lettre A.

*M O R T S.*

M. Jean Philippe Dutoit, Ministre du St. Evangile, bourgeois de Moudon, âgé de 72 ans.

Un enfant mort avant le baptême.

Jeanne Louise Rochat, veuve du Sr. Jaques Louis Chapuis, de Larocne, âgée de 77 ans.

Jeanne François Mullener, femme du Sr. Abraham Auguste Cacheux, Teinturier, âgée de 28 ans.

Di.c. Marianne Johnson, fille mineure.

Jeanne Simone Chapuis, femme d'Antoine Mainaud, de la Corporation François, âgée de 81 ans.

Ro.e Martin, femme de Jean Isaac Faton, maçon, âgée de 66 ans.

No.ile & Généreux Salomon de Charriere, Seigneur de Severy, Citoyen de Laufanne, âgé d'environ 69 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

9 FÉVRIER 1793.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 10 minutes, & se couche à 4 heures 46 minutes.

CONTINUATION des extraits sur le théâtre de M. de Voltaire en Suisse.

Toujours très-occupé des réparations qu'exigeait les Délices, pour s'y loger lui & ses amis, M. de Voltaire présidait à tout, dirigeait tout lui-même. Je ne vous ai point écrit depuis longtems : mon ancien ami, manda-t-il à M. Thiriot (\*) je me suis fait maçon, charpentier, jardinier ; toute ma maison est renversée ; & malgré tous mes efforts, je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne sera prêt pour le mois de Mai ; il faudra absolument que nous passions deux mois à Prangin avec Madame Fontaine, avant qu'on puisse habiter mes Délices. Ces Délices sont à présent mon tourment. Nous sommes occupés, Mme. Denis & moi, à faire bâtir des loges pour nos amis & pour nos poules. Nous faisons faire des carottes & des brouettes ; nous plantons des orangers & des oignons, des tulipes & des carottes ; nous manquons de tout ; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'est guere plus grand que celui de ce cuir de bœuf qu'on donna à la fugitive Didon ; mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maison est dans le territoire de Geneve, & mon pré dans celui de France. Il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout-à-fait en Suisse ; elle, est aussi un peu bâtie à la Suisse. Je l'arrange en même tems que mes Délices ; ce sera mon palais d'hiver, & la cabane où je suis à présent fera mon palais d'été.

Prangin est un véritable palais ; mais l'architecte a oublié d'y faire un jardin, & l'architecte des Délices a oublié d'y faire une maison. Ce n'est point un Anglais qui a habité mes Délices, c'est le Prince de Saxe-Gotha. Vous me demanderez comment un Prince a pu s'accommoder de ce bouge ; c'est que ce Prince étoit alors un écolier, & que d'ailleurs les Princes n'ont guere à donner des chambres d'amis.

Je n'ai trouvé ici que des petits salons, des ga-

leries & des greniers, pas une garde-robe. Il est aussi difficile de faire quelque chose de cette maison, que des livres & des pieces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui. J'espere cependant qu'à force de soins je me ferai un tombeau assez joli, je voudrais vous engraifiser dans ce tombeau & que vous y fussiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruine les Princes aussi bien que les particuliers. Il est triste que le Duc de Deux-Ponts, ôte à son agent litteraire ce qu'il donne à ses maçons. Je vous conseillerais, pour vous remplumer, de passer un an sur notre lac ; vous y feriez alimenté, défaitéré, rasé, porté de Prangin aux Délices, des Délices, à Geneve, à Morges, qui ressemble à la situation de Constantinople, à Monrion qui est ma maison près de Lausanne ; vous y trouveriez par-tout du bon vin & bon visage d'hôte ; & si je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours qu'il faudrait que M. de Prangin vous amena avec Mme. de Fontaine à la fin de Mai. Je viendrais vous joindre à Prangin dès que vous y feriez, & je me chargerais de votre personne tout le tems que vous voudriez philosopher avec nous. Ne repoussez donc pas l'inspiration qui vous est venue de revoir votre ancien ami.

J'attends Lekain ces jours ci ; nous le coucherons dans une galerie, & il déclamera des vers aux enfans de Calvin. Leurs mœurs se sont fort adoucies ; ils ne brûleraient pas aujourd'hui Servet, & ils n'exigent point de billet de confession. Lekain arriva en effet aux Délices dans le mois de Mars de l'année 1755 ; il a été bien étonné, dit M. de Voltaire à son ange, le Comte d'Argental (\*). Il a cru retrouver en moi le pere d'Orosmane & de Zaire, il n'a trouvé qu'un maçon, un charpentier, un jardinier. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait pleurer presque tout le Conseil de Geneve. La plus part de ces Messieurs étoient venus à mes Délices ; nous nous mimes à jouer Zaire pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu

(\*) Lettre 99, des Délices, le 24 Mars.

(\*) Lettre 101, des Délices, le 2 d Avril.

verser plus de larmes ; jamais les Calvinistes n'ont été si tendres. Nos Chinois ne sont pas malheureusement dans ce goût ; on n'y pleurera guere , mais nous esperons que la piece attachera beaucoup : nous l'avons jouée , Lekain & moi ; elle faisait un grand effet. Lekain réussira dans le rôle de Gengis , aux derniers actes , mais je doute que les premiers lui fassent honneur. Ce qui n'est que noble & fier , ce qui ne demande qu'une voix sonore & assurée périt absolument dans sa bouche. Ses organes ne se déploient que dans la passion ; il doit avoir fort mal joué *Catilina*. Quand il s'agira de Gengis , je me flatte que vous voudrez bien le faire souvenir , que le premier mérite d'un acteur est , de se faire entendre.

Conduisant à-la-fois ces ouvriers, Gengis-Kan & son histoire générale , M. de Voltaire eut été heureux dans la retraite qu'il s'était choisie , sans la rapacité des libraires qui le pilloient , & l'acharnement de ses ennemis qui le déchiroient. Mais profondément affecté de la falsification de quelques-uns de ses ouvrages publiés sans son aveu. Les désagréables affaires que cela lui occasionnoit , interrompirent du mois de Mai à celui d'Août 1755 , ses amusemens ordinaires & son travail sur l'Orphelin de la Chine ; je voudrais encore , écrit-il à M. le Comte d'Argental (\*), venir mes magots ; mais tout ce qui arrive à Jeanne gâte mes pinceaux Chinois. C'est ma destinée que la calomnie me poursuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter aux pieds des Alpes. Vous si-je mandé que ce misérable Graffet était venu dans ce pays-ci chargé de cet impertinent ouvrage , avec des vers contre la France , contre la maison régnante , contre M. de Richelieu ? Ceux qui l'ont envoyé sachant que j'étais auprès de Geneve , n'ont pas manqué de faire paraître Calvin dans cette rapsodie ; cela fait un bel effet du tems de Charles VII.

Thiriôt trompette , me mande qu'il y avait , dans le seul premier chant qui court à Paris , cent quatre-vingt vers falsifiés , tout ce qu'on m'a envoyé est de la plus grande platitude. Gare que ces sortes d'horreurs ne passent sous mon nom ; ce maraut de Fréron en fera un bel extrait.

Je vous demande en grâce , au moins qu'on ne falsifie pas mon pauvre Orphelin. Je vous conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition Un Tronchin, Conseiller d'Etat de Geneve, auteur d'une certaine *Marie Stuart*, a joué , ou plutôt lû sur notre petit théâtre , le rôle de Gengis passablement ; il a fort bien dit vos vertus , & tout le monde a conclu que c'était un solécisme épouvantable de dire quelque chose. Après ce mot , ce serait tout gâter ; la seule idée m'en

fait frémir. La scene du poignard a bien réussi ; des cœurs durs ont été attendris

La satisfaction que causait à M. de Voltaire l'effet qu'avait produit cette piece , fut bientôt altérée par les contradictions qu'il éprouvait à Paris , de la part des comédiens , qui retranchaient , ou ajoutaient des vers , & par les copies de cet ouvrage qui circulaient dans tout Paris , on le vendait en manuscrit comme la Pucelle ; & tout aussi défiguré. M. de Voltaire se pressa de le faire imprimer , pour prevenir par cette prompté édition le mal qu'il craignait qu'on lui fit par une édition subreptice dont il était menacé ; se proposant de retoucher la piece lorsque sa santé dérangée par les peines qu'il a éprouvées , le lui permettra. Les forces & le tems me manquent , écrit-il à son Ange (\*), pour donner à cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite , & les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigns prendre , tant de tribulations jointes aux souffrances du corps , des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire , un voyage à mon autre hermitage qu'il faut faire , tout m'arrache à présent à l'Orphelin , mais rien ne m'ôtera jamais à vous.

Cette course à Monrion dont parle M. de Voltaire , fut cependant différé , mais il parait par une de ses lettres au Comte d'Argental (\*) qu'il y renonça avec peine. Tout va de travers dans ce monde , lui dit-il , il m'est mort un petit Suisse charmant , qui m'avait fait avoir une maison assez agréable auprès de Lausanne , me l'avait menblée , ajustée , & qui m'y attendait avec sa femme , j'allais à cette maison où j'avais fait porter mes livres ; je comptais y travailler à votre Orphelin. Mon Suisse est mort dans ma maison ; ses effets étaient confondus avec les miens , j'ai été très-affligé , très-dérangé , je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne savez pas vous autres Conseillers d'honneur ce que c'est que de faire bâtir en Suisse en deux endroits à la fois , de planter & de changer des vignes en pré , & de faire venir de l'eau dans un terrain sec , pendant qu'on a une histoire générale sur les bras , & une maudite Pucelle qui court le monde en dévergondée , & un petit Suisse qui s'avise de mourir chez vous , faites comme il vous plaira avec votre Orphelin ; il n'a de pere que vous ; il me faudrait un peu de tems pour le retoucher à ma fantaisie. Et les petits changemens que je ferais à présent ne produiraient pas un grand effet ; M. de Voltaire s'en occupa cependant , & déroba quelques momens à ses travaux , historiques , à ses maladies , à ses chagrins ; pour faire cette petite besogne avant de quitter ses Délices pour se rendre à Monrion son palais d'hiver ; il envoya à M. d'Argental deux exemplaires de l'Orphelin , un peu corrigé , mais non , autant que vous & moi , lui dit-il , voudrions qu'il le fut.

(\*) Lettre 124.

(\*) Lettre 138, 20 Septemb. (\*) Lettre 145 , le 15 Oct.

*NOTICE sur l'origine & l'état actuel de la poésie allemande.*

Nous étant aperçus qu'en continuant l'analyse du *Drame allemand*; dans les mêmes Feuilles, où nous donnons les extraits du théâtre de M. de Voltaire en Suisse; il en résulteroit, vu les bornes de cette Feuille, qu'elle n'auroit point la variété que nous lui desirons. Nous commencerons dès ce numéro à traiter alternativement ces deux sujets; & nous remplaçons aujourd'hui l'analyse du drame, en donnant à nos Lecteurs un tableau succinct des variations par lesquelles la Poésie allemande a passé, pour acquérir la réputation dont elle jouit aujourd'hui, même en France, par les traductions qu'on a faites de Haller & de Gesner, surnommé le peintre de la nature. Depuis les premiers chants des Bardes auxquels on fait remonter l'origine de la poésie allemande, son histoire peut se diviser en quatre périodes, comprenant dans la première le tems des anciens Germains; la poésie n'offroit alors que des images terribles & guerrières. & les Bardes convaincus que l'on ne peignoit jamais bien que ce que l'on voyoit, suivoient leurs compatriotes à la guerre. Les hommes les plus vaillans formoient une enceinte autour d'eux, & ils étoient obligés de les accompagner par-tout où ils pouvoient être spectateurs du combat. Aux chœurs des héros succéderent les *Minnesingers* ou chanteurs d'amour, vraisemblablement formés par les *Troubadours* Poètes Provençaux, appelés en Allemagne par l'Empereur *Barberousse*, & qui y répandirent un autre genre de poésie. Chaque possesseur de château étoit, dans ce tems-là, à-peu-près Souverain chez lui. Les différentes expéditions des Empereurs en Italie & même en Orient, fournissaient aux Poètes l'occasion d'enrichir leur imagination d'une variété étonnante, de mœurs, d'usage & de religion, qui contraisoient parfaitement avec les leurs. Et ces *Minnesingers* ou chanteurs d'amour formoient un ordre respectable, dans lequel se trouvoit des Empereurs, des Ducs, des Comtes & des Nobles.

Depuis ces chœurs d'amour qui datent du treizième siècle jusqu'à *Opitz*, la poésie dechut, il parut cependant quelques poètes de génie, & si *Martin Luther* s'étoit borné à la culture des belles-lettres: on a quelques cantiques de lui qui décèlent un génie vraiment poétique. Les guerres cruelles que la réformation suscita, empêchèrent la poésie de faire des progrès.

Le troisième période commença à *Opitz*, il introduisit le rythme dans la versification, il ramena la poésie à son origine, à célébrer la Divinité, & à instruire les hommes. Cependant elle retomba encore, mais le *Baron de Kanitz* la releva & montra le premier de la correction dans le style; enfin le quatrième

période commença à *Hagedorn* & à *M. de Haller* son contemporain, & loin de déchoir après ces deux grands hommes, la poésie allemande, a pris un vol très-distingué. Et une saine critique éclairant l'Allemagne, elle fournit depuis cette époque des littérateurs & des poètes très-distingués; *M. Gottsched*, quoiqu'il fut inférieur au *Bodmer* & *Breitinguer*, répandit le goût des belles-lettres, & excita l'émulation parmi les beaux esprits de l'Allemagne; en 1741, il présidoit à un ouvrage périodique: intitulé les amusemens de l'esprit & de la raison. Parmi les pièces de ses disciples, on remarque celles de *Cramer*, de *Klopstock*, *Gellert*, *Kleist*, *Rabener*, *Zacharie* & plusieurs autres. Ces beaux génies avoient formés une société, & quoique séparés ensuite par la distance des lieux, ils furent liés par les nœuds de l'amitié. Sans aucune protection de la part des Princes de l'Allemagne, ils ont produit des chefs-d'œuvres dans presque tous les genres de poésie; ce qui rend leurs ouvrages infiniment estimables, c'est que la religion, & les mœurs y sont généralement respectées, que leur muse ne se prostitua point au service des grands, ni à l'adulation. Et l'on ne peut nier que dans le genre héroïque, dans lequel se sont distingués *Klopstock*, *Louise Karch*, *Ramler*, *Cramer* & plusieurs autres auteurs encore vivans. La poésie allemande ne porte l'empreinte du génie, qu'on n'y trouve une imagination élevée, des idées grandes, sublimes & profondes. Qu'entre les mains de *Haller*, *Kleist*, *Rabener*, *Zacharie*, *Gesner*, *Lefling*, *Wieland*, *Jacobi* & une foule d'autres auteurs justement célèbre dans les divers genres de poésie, la poésie allemande ne réunisse en général à la chaleur du sentiment, des images touchantes, naïves & pittoresque; de la finesse; dans les idées, & souvent même des graces, & de la légèreté dans les pièces fugitives qui composent leur almanac des muses, quelquefois si défigurées dans la traduction, qu'on ne peut juger de l'original; mais le traducteur de celle que nous donnons ici, connoissant le génie de deux langues, n'a point altéré l'allemand pour rendre ces vers plus agréables.



*VERS traduits de l'allemand.*

A sa maman la jeune Aline,  
Un jour vint montrer en pleurant,  
Son petit doigt encor saignant,  
De la piquure d'une épine.

Je viens, dit-elle, de cueillir,  
Dans le pré ce bouton de rose:  
De ma souffrance il est la cause,  
Et semble fait pour le plaisir.

Ta douleur fera passagere,  
Lui répond sa bonne maman ;  
On guérit bien facilement,  
D'une blessure aussi légère.

Mais apprens, que ce qu'on chérit,  
Rend souvent notre sort à plaindre,  
Et qu'il faut toujours un peu craindre,  
Ce qui nous flatte & nous séduit.

Ainsi cette rose nouvelle,  
Qui cache un aiguillon vengeur,  
De ce qu'éprouve un jeune cœur,  
Est une image assez fidèle.

Il est un mal qu'on nomme amour :  
Ce mal qu'aisément on pardonne,  
Au bel objet qui nous le donne,  
Se prend & se rend tour à tour.

D'abord cette agréable flamme,  
Ne paroît que nous éteindre,  
Mais un regard la fait passer,  
Des yeux jusqu'au fond de notre ame.

Alors troublant notre raison,  
De repentirs elle est suivie,  
Et sur tout le cours d'une vie,  
Souvent elle verse un poison.

Que cette rose ainsi t'apprenne,  
Que nul bien n'est ni pur, ni parfait,  
Le désir est près de la peine,  
Le plaisir est près du regret.

#### ANECDOTE Languedocienne.

Une femme des environs de Marjevois, fort jalouse, apprenant que son mari étoit à danser dans une maison où se trouvoient plusieurs jeunes filles, attendit son retour au logis, dans l'état où pouvoit la réduire une passion aussi violente. En le voyant rentrer elle s'emporta au point de s'évanouir. Son fils qui la crut morte, poussa des cris qui firent accourir tous les voisins. Cet évanouissement dura peu ; mais en reprenant ses sens, cette femme s'écria qu'elle étoit empoisonnée, son mari lui ayant demandé aussi-tôt qui elle accusoit de ce crime : vous, repliqua-t-elle vivement. Ah ! Messieurs ! répondit le mari, on n'a qu'à l'ouvrir tout à l'heure : on verra la calomnie ; à ces mots chacun éclata de

rire ; la femme reprit sa bonne humeur, & se reconcilia, au moins pour le moment, avec son époux.

#### R E C E P T E.

On lit dans les annonces de Leipzig l'avis suivant, publié par un économiste anonyme. Les pluies des mois de Juillet & d'Août ayant occasionné une prodigieuse multiplication d'insectes, qui attaquoient particulièrement les oyes, un agriculteur expérimenté visita les siennes avec la plus grande attention, & leur trouva le cou chargé d'une espèce de petits poux, différents de ceux qui s'attachent ordinairement à cette volaille. Instruit qu'on avoit quelquefois délévé les chevaux de petits insectes qui les rongent, avec du mercure & de la graisse liquide, il essaya de sauver ses oyes par ce moyen : il mêla du mercure, de la grosseur d'un pois, avec de la graisse de porc, & il en fit frotter celles qui étoient tourmentées par cette vermine ; il n'y en eut point à qui ce remède ne fut très-favorable. Les voisins, témoins de cette cure employèrent avec un égal succès le même traitement.

Le mot de la Charade inséré dans la Feuille précédente est *Epicure*.

#### En place d'un errata.

Le désir que nous avons eu de remplir le vœu que nous exprime la plupart de nos Lecteurs, d'avoir le plutôt possible les numéros de Janvier. Nous sommes obligés à mettre tant de rapidité dans notre travail, que nous nous sommes aperçus avec peine qu'il s'est glissé plusieurs fautes de copiste & d'impression dans le numéro 5 de notre Feuille, leurs bornes ne permettent point un errata assez long pour les indiquer toutes ; mais nous espérons que moins pressés à l'avenir elles seront aussi plus correctes.

#### Cours de Paris du 31 Janvier 1793.

Caisse d'Escompte, 3710 à 20.

Nouvelles Indes, 815 à 10.

125 millions 87 perte.

Amsterdam, 28.

Londres 15.

Payemens du dernier semestre 1792. Lettre C.

#### M O R T.

Christian Wenger, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

16 FÉVRIER 1793.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 53 minutes, & se couche à 4 heures 46 minutes.

CONTINUATION de l'analyse du Drame allemand,  
*l'enfant de l'amour.*

**N**OUS avons laissé Wilhelmine, racontant à son fils les evenemens qui precederent sa naissance...

Ce fut, dit-elle, en continuant son recit, dans l'asile que m'avoit procuré mon digne protecteur que tu vis le jour; que de chagrin, que de plaisir me causa ta naissance; j'écrivis deux lettres à ton pere, elles resterent sans réponse; mais nous avions la guerre; au milieu des camps, des marches, des batailles; — qu'il est aisé que deux lettres s'égarerent! Non, il ne les a certainement point recue; il peut n'être pas coupable, tout annonçoit en lui l'ame la plus honnête. — Trop fiere, cependant pour lui écrire encore, je n'ai plus fait la moindre démarche; quoique ignorée du monde entier, j'aimois à me persuader que le Baron sauroit me découvrir: il ne vint pas, — quelques années s'écoulerent, il ne vint point encore, — & j'appris enfin par hasard qu'il étoit marié depuis quelques mois...

De ce moment affreux je ne fus plus que mere, retirée dans une chétive chaumiere; l'éducation que j'avois reçue me mit à même d'instruire quelques enfans du voisinage; mais toi, mon fils! mon unique consolation, tu fus aussi le premier objet de mes soins; je m'épargnois jusqu'au nécessaire pour te donner une bonne éducation, tu m'en récompensa en annonçant des vertus; en profitant des instructions qu'on te donnoit. Fils, aussi tendre qu'obéissant, tu ne pouvois que réussir; mais ton ardente vivacité, ton désir de te pousser dans le monde, me causerent bien des inquiétudes, préférant cependant ton bonheur au mien, je cédat à ton goût la profession des armes. Nous nous séparâmes, cinq ans se sont écoulés depuis ce douloureux moment, sans que j'eusse de tes nouvelles. Isolée sur la terre, plongée dans la plus affreuse pauvreté par une longue maladie, qui m'étoit les moyens de travailler, je me suis vue

réduite à abandonner ma retraite, & à vivre des secours que me tendent les bonnes ames.

Frits aussi tendre, aussi bon fils qu'il l'étoit à l'âge de quinze ans qu'il quitta sa mere, ne peut entendre ce récit sans la plus vive douleur, son ame est déchirée par tout ce qu'elle a souffert, elle s'étoit dépouillée pour lui du fruit de ses épargnes; il se reproche son silence, & tous les momens de jouissance qu'il s'est permis la croyant heureuse. L'expression des sentimens qu'il éprouve est rendue dans cette scène avec autant de chaleur que de naturel; ce ne sont point des phrases, mais l'abandon total du cœur le plus pénétré; Wilhelmine consolée par le dévouement de son fils, à ne plus la quitter, à ne vivre que pour elle, oublie ses peines. Un peu calmé tous deux, Fritz apprend d'elle que le Baron de Wildenhain, son pere, a quitté le château qu'il voit, le village où ils sont, pour habiter la Franconie, il veut y courir, y porter sa mere; forcer enfin le Baron à leur rendre justice; mais si le Baron est un méchant. — Non, il ne veut pas le connoître, s'il doit le haïr.

Sa mere, qui lui apprit, à aimer lui suffit, il ne veut vivre que pour elle; Wilhelmine, cependant trop agitée par tout ce qu'elle vient d'éprouver se trouve mal. Frits la voit pâlir, elle a besoin de repos, & le désir de lui en procurer lui fait appercevoir qu'ils sont tous deux sur un grand chemin, sans secours, sans refuge, qu'un cabaret voisin dont elle a été expulsée le matin même; l'état violent de Fritz, la dureté de l'Hôte qui lui refuse brusquement l'asile qu'il demande pour sa mere; enfin, l'humanité avec laquelle ils sont accueillis dans une chaumiere, dont les maîtres n'ont eux-mêmes que le strict nécessaire, tous ces divers mouvemens donnent une marche aussi rapide qu'intéressante aux deux dernieres scènes du premier acte que nous venons d'analyser.

Le même naturel & la même chaleur se retrouvent dans la premiere scène du second acte, supposée se passer dans la chaumiere où ils ont été si charita-

blement accueillis, & l'empressement du paysan & de la femme pour secourir Wilhelmine, a tous les caracteres de la bonhomie & du babil du village.

Ces bonnes gens ne savent qu'imaginer pour lui faire du bien, du lard, des groseilles fraîches, de l'eau-de-vie, chaque offre nouvelle, chaque commentaire qui la suit presente le tableau le plus pittoresque d'un menage villageois. Mais la bonne volonté de Peter & de Life, ne suffit pas pour ranimer la défaillante Wilhelmine; son fils la croit prête à expirer; égaré, éperdu, l'idée qu'elle va périr faute de secours; qu'il pourroit la sauver s'il avoit de quoi lui en procurer, le jette dans un tel delire qu'il sort de la chaumière, resolu d'en implorer des passans, & d'en obtenir par la force, s'il ne peut en arracher à la pitié.

Resté seule avec l'honnête couple, aux soins duquel son fils l'a confiée, Wilhelmine les entend désirer que Frits rencontre le Pasteur du village, duquel l'active bienfaisance n'a jamais renvoyé sans secours ceux qui s'adressent à lui. Ces mots raniment la malade, l'espoir renaît dans son ame, elle se flatte que le digne Ecclésiastique qui la sauva du désespoir vit encore. Hélas, il n'est plus! mais son successeur annonce les mêmes vertus. Cependant il est bien jeune, c'est un défaut aux yeux de Life qui s'empresse d'apprendre à Wilhelmine, qui ne l'écoute pas, qu'il a été l'instituteur de leur jeune Demoiselle; & que M. le Baron, pour le récompenser, lui a donné cette cure. Cette récompense, selon Péter, est d'autant plus juste, qu'Amélie est la bonté, l'affabilité même; qu'elle n'a point de fierté, qu'elle salue à droite & à gauche les paysannes lorsqu'elle entre dans l'église, & qu'enfin elle prie avec recueillement derrière son éventail, sur quoi Life ajoute bonnement qu'elle ne détourne pas les yeux de dessus le prédicateur pendant tout le sermon.

Peu attentive au commencement de l'entretien, les éloges d'Amélie réveillent Wilhelmine, elle s'informe avec émotion, qu'elle est cette jeune demoiselle? Son émotion redouble en apprenant que c'est la fille de son amant, & que lui-même est de retour dans son château. Life & Péter sont tout étonnés qu'elle ignore des événemens aussi considérables dans leur village. Ils lui racontent que l'épouse de leur Seigneur est morte, que tant qu'elle a vécu ils ont été privés de la personne du Baron, ce qui les a bien chagrinés & leur a fait bien du tort, puisque les paysans vivent par leur Seigneur. Mais qu'enfin la défunte Baronne étoit fière, qu'elle portoit de haut bonnets, de belles robes. Pour notre Seigneur, ajoute Peter, c'est un bon maître. A peine la femme a-t-elle eu fermés les yeux, vite il fit atteler. — A Wildenhain, cria-t-il au cocher, & le voilà parmi nous. Mais

aussi ce village est-il son lieu natal, il y a cru; Péter, s'est peloté mille fois avec lui sur la prairie commune; & Life, combien n'a-t-elle point dansé avec lui sous le grand tilleul.

Ils entrent tous deux dans les détails & les souvenirs de ces tems heureux; cependant le Baron est devenu un peu libertin en devenant Officier. Mais jeunesse n'a pas sagesse, & Peter est indulgent, parce que le meilleur terrain porte quelquefois des mauvaises herbes; Life, plus sévère, rappelle l'aventure de la pauvre Wilhelmine, elle se fâche contre Peter qui voudroit excuser le Baron, parce que Wilhelmine, dit-il, ne l'a jamais inculpé; & Life est si sûre de son fait, qu'elle parie son corset des dimanches, son bonnet à treffe, tout ce qu'elle possède que le Baron est coupable, & s'appitoyant sur le malheureux sort de la pauvre Wilhelmine, elle la suppose morte de honte & de misère, ajoutant que, sans cette fatale aventure, le pere Bottches vivroit peut-être encore.

L'état où Wilhelmine se trouve pendant ce Dialogue peut se concevoir, il est interrompu parce qu'elle perd connoissance; effrayé de cet accident dont ils sont bien éloignés de se croire la cause. Le mari & la femme tournant toute leur attention sur la malade, ils s'empressent de la secourir, de l'emmener. Le théâtre change, & le lieu de la scène est un salon dans le château, avec tous les apprêts d'un déjeuner.

Le Baron de Wildenhain attend sa fille, il pense à l'établir, mais en pere aussi tendre que sensé il ne veut pas la contraindre; un ancien ami, le Comte de Mulden lui propose d'unir leurs deux enfans; du côté de la naissance, de la fortune, le Comte est un très-bon parti, mais vraie caricature de tous les ridicules que prennent à Paris de jeunes têtes folles. Ce jeune homme n'a pas pû au Baron, cependant son cœur pourroit être bon, sa tête peut devenir raisonnable; il faut donc le connoître avant d'affliger son ami par un refus, & il faut avant tout, s'affurer des sentimens d'Amélie. Elle entre chez son pere, il la sonde sur l'impression que le Comte a fait sur elle, & toutes les réponses plus innocentes que naïves qu'elle fait aux questions de son pere, annoncent la plus grande indifférence pour le Comte, & la plus grande prévention pour Liebman son instituteur. Elle aimera le Comte si son pere l'ordonne, mais Liebman l'occupe, c'est l'objet de ses rêves la nuit, le jour celui de ses pensées; elle le cite à tout propos, & elle n'a enfin éprouvé de sentiment bien décidé à l'égard du jeune de Mulden, qu'un mouvement d'humeur, parce que son arrivée a interrompu une promenade romantique qu'elle alloit faire avec Liebman.

Ce jeune Ecclésiastique, nouveau St. Preux, adore

son élève, il lui a inspiré, sans qu'elle s'en doute encore, la passion la plus forte, avec un noble mépris des prérogatives attachées à la naissance par un effet du hasard. Le Baron, homme raisonnable en convient; mais il est dans l'idée que ces deux choses peuvent être réunies, & qu'alors il n'en est que mieux.

Peu observateur, ou peut être trop préoccupé lui-même en faveur de Liebman, le seul confident des peines que lui causent le souvenir de Wilhelmine. Le Baron n'aperçoit dans l'empressement naïf de sa fille pour son instituteur, que la reconnaissance qu'elle doit à ses soins; & il propose à Amélie de le faire appeler pour qu'il l'éclaire sur l'état qu'il veut qu'elle embrasse, & que, guidée par ses conseils, elle soit plus à même de se décider à l'égard du Comte. Celui-ci interrompt la conversation du père & de la fille; & dans cette scène, d'un assez mauvais genre, le Comte est si ridiculement extravagant, que lorsqu'il sort pour se préparer à suivre le Baron à la chasse, & qu'on annonce le Ministre, le Baron laisse entrevoir du refroidissement pour le mariage, & Amélie commence, dit-elle, à croire qu'elle ne pourra jamais aimer le Comte. Elle sort, Liebman la remplace, & le jeu muet de l'un & de l'autre en se rencontrant à la porte, suffiroit déjà pour indiquer leur sentiment secret; mais la scène qui suit développe encore mieux ceux du Ministre. Instruit par son bienfaiteur des vues du Comte sur Amélie, chargé du soin de conduire cette affaire, son trouble lorsqu'il se voit un rival, le transport qu'il a peine à contraindre lorsqu'il apprend du Baron qu'Amélie n'aime point encore, les observations qu'il glisse sur le Comte, enfin l'air timide & contraint avec lequel il consent à obéir aux ordres du Baron, devoit éclairer celui-ci, s'il n'étoit lui-même en proie à différentes inquiétudes; soulagé cependant sur celle que lui donnoit la crainte de contraindre sa fille, il témoigne à Liebman combien il voudroit de même pouvoir secouer le poids qui l'opresse depuis si long-tems. C'est Wilhelmine dont il s'agit, Liebman n'a pu la découvrir, le Baron s'en afflige.

On ne fait pas, dit-il, dans sa jeunesse combien le présent & l'avenir sont étroitement liés. Cette folie de jeunesse lui ôte le repos; il conjure Liebman de redoubler ces recherches sur Wilhelmine, de parler avec Amélie, & de se trouver au château pour dîner avec eux au retour de la chasse.

*Fin du second acte.*



*Second extrait des observations faites par M. Franklin dans son voyage en Perse.*

Nous avons vu dans le premier extrait que nous avons tiré de cet ouvrage; que l'Auteur, en nous faisant connoître les Persans, établit en même tems les diffé-

rences qui existent entre les sectateurs d'Aly, & leurs rivaux les sectateurs d'Omar, rapprochement qui jette autant d'intérêt que de clarté sur les rapides aperçus qu'il donne dans ce petit ouvrage.

Le titre de commandeur des croyans donné par les Turcs à tous leurs Caliphes; n'est employé par les Persans que pour Aly lui-même; ils font dans l'opinion qu'aucun autre que lui n'est en droit de se l'attribuer, & la vénération qu'ils ont pour lui est poussée à un tel excès chez le commun peuple, que M. Franklin, raconte que le chef de la caravane avec laquelle il fit le voyage, ayant entendu un passager, faire usage des exclamations usitées, ô Dieu! ô Aly! le reprit en disant: non, non, Aly le premier, & Dieu le second.

Supposant que Mahomet déclara de son vivant, Aly & sa famille, pour être les successeurs du trône spirituel & temporel, vacant par la mort; les Persans ne reconnoissent pour Caliphes légitimes, que les douze Imans, fils d'Aly, ou de ces deux fils, par la femme Fatmé, fille de Mahomet, & leurs descendans, qualifiés du titre de chefs des croyans, les douze Imans, tous morts de mort violente, sont regardés chez les Persans comme des martyrs, & par les Turcs, comme des rebelles, justement punis pour avoir voulu troubler le gouvernement établi par les trois premiers Caliphes, supposés par les Turcs, successeurs légitimes de Mahomet; ce qui concerne la religion & le culte est du ressort du Scheick, le chef des fidèles, & qui, dans les fêtes & occasions solennelles, prêche dans la grande Mosquée, & prend connoissance de toutes les affaires ecclésiastiques, office qui répond à celui de Musti chez les Turcs, avec la différence que le Scheick n'étant revêtu d'aucun des pouvoirs politiques ou civils accordé au Musti, son emploi est uniquement borné aux affaires religieuses.

La Cité de Schiras est divisée en douze districts, espèces de paroisses, chacune desquelles est présidée par un Iman ou chef des croyans comme par un Ange gardien: chaque nuit du jeudi au vendredi, les crieurs & officiers attachés aux Mosquées chantent une espèce de récitatif sur la vie & les bonnes actions de l'Iman qui préside sur ce district, & par l'influence duquel les habitans croyent pouvoir obtenir ce qu'ils désirent, ou être absous de leurs péchés. Ces Imans étant regardés par les Persans comme le sont les Saints chez les Catholiques, ils jurent par eux, ils les invoquent dans toutes les occasions de détresse ou d'adversité, & ils leur adressent l'expression de leur reconnaissance pour tous les biens qui leur arrive; leurs Mosquées servant d'azile ou de place de refuge, mais de toutes ces places, la plus sainte dans Schiras, et qui ne peut jamais être violée, c'est le sépulcre d'Ahumud, Ibn

Moufa, le frère d'un de leurs premiers Imans ou chefs des croyans, dont les anciennes chroniques, que M. Franklin prit la peine de rechercher, donnent des récits aussi longs que merveilleux. Mais quelque inviolable que soit cet azile, il n'est cependant point sûr pour ceux qui ont commis quelques crimes d'Etat; car, du moment que le gouvernement les redemande, les habitans de ces saints lieux les rendent sans hésiter.

(La suite dans une autre feuille.)



*La pitié filiale est une si belle vertu que nous nous félicitons d'être à même d'en donner un exemple, en insérant dans notre Feuille un article que la fille de feu M. Grasset nous envoie, pour justifier la mémoire de son pere, si faussement inculpée dans les écrits mille fois imprimés, & lu de M. de Voltaire.*

Le fameux excapucin Maubert, si connu par son Testament politique du Cardinal Alberoni, & quelques autres productions, s'étoit réfugié à Genève, terre de Geneve, M. de Voltaire vivoit alors dans ces Délices sous la même domination. Maubert, on ne sait comment, étoit le propriétaire d'un manuscrit, intitulé la P... d'Orléans, & l'avoit fait offrir en vente au Libraire Grasset: celui-ci, après en avoir copié seize, ou dix-huit vers, qu'il apprit par cœur, répondit: qu'il ne-vouloit pas s'attirer de mauvaises affaires par l'impression d'un ouvrage aussi scandaleux, & le rendit au commissionnaire de Maubert. Grasset fit alors un voyage à Lion; pendant son absence le bruit courut qu'il étoit allé faire imprimer Jeanne, à son retour, & encore muni de son épée de voyage, il fut faire visite à M. de Voltaire, qui l'invita poliment, & peut-être encore plus politiquement à dîner.

Au dessert il fut question de l'impression de Jeanne, que Voltaire nia d'abord être de sa composition, Grasset récita les vers qu'il en avoit appris, mais en faisant quelques fautes, & par lesquelles l'Auteur prétendoit prouver que cet ouvrage n'étoit pas & ne pouvoit être de lui, & qu'enfin, si ce poëme s'imprimoit sous son nom, il n'en faudroit pas d'avantage pour lui attirer de très-mauvaises affaires, que le fanatisme & l'hypocrisie s'armeroient contre lui... Mme. Denis, sa niece, & qui seule étoit présente à cette scène, l'interrompit, en disant: *Et quand il seroit de vous, quel mal y auroit-il? C'est un badinage que vous faites à Berlin pour amuser le Roi, & réjouir vos amis.* Taisez-vous, reprit Voltaire, taisez-vous petite sotte, vous ne savez ce que vous dites, & dans le même instant gonflé de fureur, il sauta à la gorge du Libraire, & l'empoigne en criant de toutes ces forces, co—in rends-moi ma P..., rends-moi

ma Jeanne; Grasset n'eut pas beaucoup de peine à se dégager des mains d'un homme qui n'avoit que les os & la peau, mais qui croit de toute sa force, au vol & à l'affaîlin, ses gens armes de bâton & de pèles à feu accoururent, & Grasset eut toutes les peines du monde de sortir sain & sauf de chez ce favori des muses.

Cette affaire eût des suites fâcheuses par les tracasseries que M. de Voltaire suscita à Grasset, qui se vit contraint de transporter son établissement à Lausanne, & la, sous une domination plus douce & plus tranquille il a vécu pendant près de quarante années.

Dufournet, née Grasset.



*Le Rédacteur du Journal, à l'Anonyme qui lui a envoyé une pièce de vers.*

L'engagement que nous avons pris avec le public, d'écarter de notre Feuille, ce qui peut avoir rapport aux affaires du tems, nous mettant dans l'impossibilité de donner à nos Lecteurs une pièce de vers relative à un événement tragique & récent, nous témoignons ici nos regrets à l'anonyme qui nous l'a envoyée, regrets d'autant plus sentis que cet ouvrage est digne d'être admiré, non-seulement des Connoisseurs en poésie, mais encore de toutes les ames sensibles; quelles que soient leurs opinions.

=====

### LOGOGRAPHE.

Une occupation fréquente à la cuisine  
Est mon entier, mon chef ôté,  
Il est aisé de juger à ma mine,  
Que je suis fils de la gayeté,  
Tranchez ma tête encore, j'offre un mot dont l'usage  
Mal à propos peut-être, est proscrit dès long tems,  
Pour exprimer un trouble dont le sage,  
Par sa raison, calme les mouvemens.  
Coupez toujours mon chef, comme syllabe unique,  
Je ne sers que dans la musique.

(Le mot au numero prochain.)

Cours de Paris du 7 Février 1793.

Caisse d'Escompte, 3275.

Nouvelles Indes, 838.

125 millions 9½ perte.

Amsterdam, 28½ à ½.

Londres 14½.

Payemens du dernier semestre 1792. Lettre C.



### M O R T.

Anne Louise Chambaz, fille mineure.

Jean Blanc, citoyen de Lausanne, âgé de 53 ans.

Daniel Hadorn, de Gourtzalen, Canton de Berne, âgé de 21 ans.

Jean Louis Moysè Cueret, de Villards Ste. Croix, âgé de 20 ans.

Un enfant mort en venant au monde.

JOURNAL DE LAUSANNE.

23 FÉVRIER 1793.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 40 minutes, & se couche à 5 heures 18 minutes.

CONTINUATION des extraits tirés des lettres de M. de Voltaire, sur son théâtre en Suisse.

DEPUIS la répétition de l'Orphelin de la Chine, plutôt lue que jouée, que M. de Voltaire annonce s'être faite aux Délices, il paraît par ses lettres que ses inquiétudes sur le sort de ses manuscrits & ses occupations, pour de nouveaux ouvrages auxquels il s'étoit engagé, ou que les circonstances lui dictoient, ne lui permirent pas de se livrer aux amusemens d'un théâtre de société, & que toute la fin de l'année 1755, ainsi que l'année 1756, se passèrent sans qu'il en fut question. En venant à cette époque dans son palais d'hiver, M. de Voltaire cherchait, dit-il à sa niece Mad. Fontaine, le régime du repos, mais il se connoît trop bien pour ne pas supposer qu'il ne lui vaudrait rien, & qu'il serait obligé d'y renoncer. Il fut en effet tellement occupé dans ce premier séjour de ses querelles littéraires, qu'il en perdoit le repos & la tranquillité, que son indépendance, ses richesses, & la gloire dont il jouissoit auroit dû lui procurer. Il projettoit cependant le plan d'une nouvelle tragédie, " mais je ne puis, dit-il, au Comte d'Argental (1), faire des vers que dans le jardin des Délices, il faut à présent que ma vieille muse se promène un peu pour se dé-gourdir".

Retourné au mois d'Avril à ses Délices, il s'occupait pendant tout le tems qu'il y fut de la révision de ses ouvrages, dont Cramer avoit entrepris l'impression sous ses yeux : édition dont il paraît avoir été content, & à laquelle il ajouta des notes assez curieuses, à ce qu'il dit lui-même au Duc d'Uzès. Un peu tranquillisé, à ce qu'il paraît, après cette édition, sur l'effet que pouvoit produire celle qu'il défavoit, M. de Voltaire quitta les Délices dans le mois de Janvier 1757, & arriva à Lausanne, où il passa quelques jours dans la maison qu'il avait loué

au Chêne, & que Madame Denis faisait ajuster, dit-il (1), comme si elle étoit située sur le palais Royal. " Il est vrai, ajoute-t-il, que la position en vaut la peine, la pointe du Serail de Constantinople n'a pas une plus belle vue, & si vous veniez, ma chère niece, passer l'hiver à Lausanne, & l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles situations de l'Europe. Je ne suis incommode que des mouches; au milieu de l'hiver, je voudrais vous tenir dans cette maison délicieuse; je n'en suis point sorti depuis que je suis à Lausanne; je ne peux me lasser de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins; des campagnes de la Savoie, & des Alpes qui les couvrent dans le lointain".

M. de Voltaire quitta cependant sa maison; & toutes ces lettres, datées de Monrion, prouvent que ce fut dans cette demeure qu'il passa l'hiver, mais moins retiré qu'il ne l'avait été dans son premier séjour, il se livra à tout l'empressement qu'on lui témoignoit à Lausanne, préférant le genre de vie qu'il menait dans ces deux retraites, à tout ce que l'Impératrice de Russie & le Roi de Prusse employaient de séduisant pour l'avoir dans leurs Etats.

" Je ne crois pas, dit-il à M. d'Argental (2), que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg; je m'accommode fort de mes Suisses & de mes Genevois. Je passe mon hiver près d'une ville où il y a de l'esprit & du plaisir (3); on me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites; on trouve bon qu'en qualité de malade, je n'aille chez personne, je leur donne à dîner & à souper, & quelquefois à coucher. Madame Denis gouverne ma maison, j'ai tout mon tems à moi: je griffonne des histoires, je songe à des tragédies, & quand je ne souffre point je suis heureux".

Il y avoit alors à Lausanne (4) une Société choisie,

(1) Lettre 219, à Madame Fontaine, le 10 Janvier.

(2) Lettre de Monrion, le 6 de Février.

(3) Lettre à M. de Cideville, Monrion, le 9 Février.

(4) Hist. litt. de M. de Voltaire.

(1) Lettre 156, de Monrion, le 8 Janvier.

composée de femmes aimables & d'hommes instruits, qui mettoient leurs ressources en commun, & donnoient à leurs talens une activité, dont à chaque instant naissoient de nouveaux plaisirs. Un des plus agréables étoient de jouer la Comédie; mais la timidité, ou plutôt l'amour-propre alloient interrompre ces amusemens, car, qui oseroit jouer devant l'Auteur de Zaire? Lui-même fut au-devant de cet inutile embarras, & desira de prendre part à leurs jeux, où l'esprit entroit toujours pour quelque chose. Celui qui plaît à tout les instans regnoit dans cette Société charmante, & le talent de la déclamation, à un degré de perfection bien plus rare alors que de nos jours. Ce fut à l'un des membres de cette société que M. de Voltaire, écrivoit:

„ De nos hameaux vous êtes l'enchanteur,  
 „ De mes écrits vous voyez la faiblesse,  
 „ Vous leur donnez par un art séducteur,  
 „ Ce qu'ils n'ont pas, la grace & la noblesse,  
 „ C'est bien raison qu'un forcier si flatteur,  
 „ Pour son épouse ait une enchanteresse ”.

Il paraît que Gengiskan & Mérope, devaient être jouées, du moins M. de Voltaire écrivit à sa niece Fontaine (1), en lui annonçant son portrait, “ quelque répugnance que j'aye à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre, & être complaisant, c'est bien l'être, que de jouer la comédie à mon âge, & de souffrir qu'on m'envoie de Paris des habits de Zamti & de Narbas, c'est une fantaisie de votre sœur: elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes ”.

Spéctateur avant d'être acteur, M. de Voltaire vit représenter le devin de village, & plusieurs autres de ces opéras, nommés improprement opéras bouffons, & il se reconcilia avec un genre qu'il méprisoit pour ne l'avoir pas examiné, qu'il aima lorsqu'il le connut.

L'on vouloit jouer Zaire & quelques autres de ses pièces; mais M. de Voltaire en sollicita une de Racine, & Pon choisit celle dont il faisoit le plus de cas, Iphigénie; cet essai, lui prouvant les talens de la Société dans laquelle il vivoit, non-seulement Zaire fut jouée dans le mois de Février, mais il se chargea lui-même du rôle de Lufignan; “ j'ai fait un effort, dit-il à Mad. de Fontaine (2), pour jouer Lufignan; votre sœur a été admirable dans Zaire, nous avons un très-beau & bon Orofmane, un Nereftan excellent, joli théâtre, une assemblée qui fondait en lar-

mes: & c'est en Suisse que tout cela se trouve, tan-  
 dis que vous avez à Paris des Margoillistes ”.

*La suite à une autre Feuille.*



*SECOND Fragment du Journal d'éducation pratique, traduit de l'allemand.*

A neuf heures du soir, prêt à nous mettre à table, je vois Julie les yeux mouillés de larmes, — la questionnerois-je sur la raison qui les occasionne? Que de diverses opinions sur ce point parmi nos éducateurs modernes! Questionner un enfant, c'est gêner sa liberté, — c'est l'exposer à mentir. — Il faut tout attendre du besoin qu'il a de celui qui l'éleve, — de la confiance qu'inspire inévitablement les méthodes nouvelles. Pendant que concentré en moi-même, je cherchois à combiner ensemble les différens préceptes de nos divers systèmes. Julie me regardoit, ne mangeait pas, & les sanglots éclatèrent enfin; c'en étoit trop; mon cœur paternel ne put y tenir; qu'as-tu Julie? — Rien, papa; — mais, tu pleure, — quelle est donc la cause de tes pleurs? Vous seriez-vous querellées tes amies & toi? Oh non papa, des filles de douze ans ne se disputent plus; mais, — ses pleurs redoublent, elle ne peut achever. Ah sans doute, son cœur sensible a rencontré à la promenade quelque objet malheureux, cette idée rappelle à mon imagination toutes les belles scènes de l'enfance d'Adèle; je ne peux attendre l'intéressant aveu qui me développera la même sensibilité dans le cœur de Julie. — Je la questionne encore. Calmée par ma tendresse. — Oui papa, me dit-elle, mes amies causent mes pleurs. — Elles étoient toutes si parées, & moi! — Cette Egyptienne; oh, comme elles s'en moquoient! — C'étoit sans doute la robe de noce de feu ta mere, disoit Charlotte; il faudroit aussi la garder pour ta noce à toi, reprenoit Wilhelmine, — je vous prie mon cher papa, de m'acheter une robe neuve, je ne puis supporter les railleries de mes compagnes, car je les vaudrais bien.

Quoi que je fusse privé de la satisfaction que m'auroit donné une scène sentimentale, du genre de celle qu'on trouve dans la plupart des livres d'éducation, & à laquelle je m'attendois, & quoique le récit de Julie ne fût tout uniment que l'histoire de la plupart des petites filles de son âge, je n'en fus pas moins vivement affecté; quel tact! quelle délicatesse! me disois-je, développent en elle cette petite aventure, que j'aime à lui voir cette noble fierté, qui lui dit qu'elle vaut autant que ses compagnes; ce sentiment d'honneur, l'aiguillon de toutes les vertus. — Il faut convenir que cette Egyptienne, objet de la

(1) De Lausanne, le 10 Janvier.

(2) Monroia, le 19 Eévrier.

raillerie de ces jeunes filles, est toute neuve, le dessein en est charmant, la couleur sied au mieux à Julie, elle en étoit enchantée lorsqu'elle la reçut; " mais, n'importe il faut descendre à tout ce qui peut faire un plaisir réel aux enfans; irriter leur désir par des refus, c'est y donner de l'importance". On a perdu, grace au ciel, l'idée absurde de soumettre leur volonté, les motifs de Julie sont raisonnables, ses amies se moquoient d'elle, elle craint le ridicule, quel merveilleux parti ne peut-on pas tirer de cette disposition? Oui, ma Julie, oui tes vœux seront satisfaits. Je ne puis attendre le moment, où, avec le sourire des grâces, tu remercieras ton père, & que ne lui fais-tu pas espérer pour l'avenir? La plus frivole, la plus vaine & la plus ignorante des femmes; dit Marthe, en interrompant mon transport! Pauvre Marthe, vous n'y comprenez rien, la frivolité est comme le luxe, blâmable chez le pauvre, très à sa place pour les riches.

Quant à la vanité, sous un vêtement de laine, on trouve souvent plus d'orgueil que sous la soie la plus brillante, c'est le cœur qui fait la chose, & vous voyez que Julie, ne voulant pas supériorité, mais seulement *égalité* avec ses compagnes, n'a tout au plus qu'un amour-propre, louable, & qu'il faut ménager; pour l'ignorance, j'en conviens, elle ne fait encore ni sa religion, ni l'histoire, ni la morale, elle ne connoît pas même les ouvrages de son sexe; mais tous les grands écrivains sur l'éducation, établissent que la première doit être purement négative, & que la règle la plus utile de la seconde, n'est pas de gagner du tems, mais d'en perdre, & lorsqu'à l'âge où est Julie, on commence la troisième éducation, une demi année de leçons de religion, d'après les méthodes nouvelles, suffit; l'histoire s'apprend par la lecture; la vertu, par les Annales de Mme. de G\*\*. Une année de mariage lui apprendra l'économie dans la maison. Et vous verrez, ma bonne Marthe, les prodiges que produisent les nouveaux principes.

## A G R I C U L T U R E.

*Sur la culture de l'Esparcet ou Sainfoin, par M. RIGAUD.*

L'objet que l'Auteur de ce mémoire s'est proposé, a été de faire connoître la bonne culture du sainfoin, que l'on nomme communément esparcet en Dauphiné. Depuis neut à dix ans, on a beaucoup parlé des prairies artificielles; & l'on n'en est point pour cela guère plus avancé: on convient que l'Esparcet doit tenir le premier rang parmi les prairies, parce qu'il est très-propre à l'engrais des fonds & à la nourriture des bestiaux. Il est donc très-utile de connoître la bonne méthode de cultiver une plante qui

promet de si grands avantages. Nous ne faisons aucune difficulté de rapporter ici tout l'ouvrage de cet habile cultivateur en faveur de ceux qui ne sont pas à portée de se le procurer.

*Du terrain qui est le plus propre à l'Esparcet.*

L'Esparcet a la double propriété d'engraisser le sol, & de donner du foin excellent. Il engraisse toujours quelque part qu'on le sème; mais il produit davantage dans les sols qui lui conviennent le mieux.

Les terres compactes, argilleuses, & qui ne craignent pas la sécheresse, pourvu qu'elles ne soient pas marécageuses, sont les plus propres au sainfoin. Il réussit moins dans les terres sablonneuses; la côte du sainfoin qu'il y donne est plus dure, & le gros bétail la mange avec moins d'appétit.

On peut cependant remédier en partie à cet inconvénient, en le laissant pendant quatre à cinq ans, parce qu'après avoir jeté des racines plus profondes, cette plante se défend mieux contre la sécheresse, qui la rend plus dure.

Quoique la principale propriété de cette plante soit d'engraisser, elle réussit mieux, & donne plus de foin à proportion que le sol est meilleur.

Dans un fonds fromental, & dont on ne veut perdre aucune récolte en froment, il faut jeter une plus grande quantité de semence, que dans un sol maigre, & que l'on veut engraisser en y laissant le sainfoin pendant cinq ou six ans.

Les racines dans ce dernier cas ont le tems de grossir, deviennent plus vigoureuses, & donnent beaucoup plus abondamment la troisième année que la seconde; la quatrième & la cinquième presque autant que la troisième.

Ceux qui ont beaucoup de mauvais terrain dans leurs métairies, n'ont rien de mieux à faire que de le diviser en deux ou trois portions égales, & d'en avoir toujours la moitié ou le tiers en sainfoin: on peut chaque année y prendre une récolte médiocre de foin, en le défendant pendant les deux premières années & les suivantes, jusqu'à ce qu'il ait été coupé, & ensuite on en fait un pâturage excellent pour le gros & menu bétail, en le ménageant avec économie, & lui donnant le tems de repousser, lorsqu'il a été rongé par le bétail.

De cette manière on peut engraisser les fonds les plus maigres; ceux même qui ne produisoient rien; & après avoir rompu le sainfoin, on peut en tirer neuf ou dix récoltes alternatives en grains, avant que de les remettre en sainfoin.

Si l'on a, par exemple, soixante fêterées de mauvais terrain, on en sèmera vingt fêterées de sainfoin, que l'on laissera pendant six ans sans le rompre, & ainsi du reste, après les dix-huit ans, les soixante

séférées seront en produit; vingt en foin & le reste en culture ordinaire.

(*La fin à une autre Feuille.*)

═══════════  
*A N E C D O T E* Patriotique.

Lorsqu'une partie des troupes du Pays-de-Vaud fut commandée au mois de Septembre dernier, pour se porter sur la frontiere; non-seulement toutes les communautés donnerent à ceux de leurs bourgeois qui devoient marcher une petite somme à leur départ; mais comme ce départ tomboit au moment des semailles d'Automne, plusieurs de ces communautés résolurent de labourer & de semer en commun, les terres des absens sans distinction de bourgeois ou d'habitans, ce qui fut exécuté avec une telle exactitude, que je connois un de ces soldats commandés, assez mauvais sujet, & sur-tout négligent & paresseux, accoutumé à laisser son terrain la plupart du tems en friche, qui, à son retour, fut très étonné de trouver ses champs bien labourés & enseimencés, pour ainsi dire, malgré lui.

Ces mêmes communautés lors de la distribution du bois de commune, pour l'affouage d'hiver aux communiers, couperent en commun la portion de bois qui revenoit aux absens, & la voiturèrent devant leurs maisons.

═══════════  
*VUE pitoresque de la Jamaïque, avec une description détaillée de ses productions, sur-tout des cannes à sucre, des travaux, du traitement & des mœurs des Negres &c. traduit de l'Anglais de M. W. Bcdford (1), par J. S. P. nouvelle édition en deux volumes in-12, à Lausanne, chez Durand l'aîné & compagnie, 1793.*

Annoncer une seconde édition d'un ouvrage, c'est déjà un préjugé en sa faveur. L'objet de celui-ci est de jeter quelques lumieres sur l'importante question de l'esclavage des Nègres, & dans ce but, l'Auteur donne une vue générale du Pays, de la culture dont il est susceptible. S'arrêtant sur-tout à suivre les procédés relatifs aux cannes à sucre; il les prend au moment de leur plantation, il les suit dans leur végétation & leur progrès, & ne les quitte qu'à l'instant où leurs cendres retournent fertiliser le sol même, où elles ont commencé à végéter. Donnant ensuite une idée du climat, des mœurs, des occupations, du caractère, des amusemens des blancs; M. Bcdford examine quelle étonnante influence morale leur conduite a sur celle de leur esclave; il revient à ceux-ci, à leurs travaux, & en les suivant dans leurs occupations journalieres, il cherche à donner une idée

(1) Cousin de celui, si connu par ses immenses richesses.

juste de leur état & de leur situation, si souvent exagérée.

L'original, ainsi que la traduction de cet ouvrage, ayant déjà été annoncé dans leur nouveauté, nous ne rendrons point un compte détaillé de toutes les parties; mais nous nous réservons, cependant de revenir sur quelques-uns des morceaux les moins connus de cette production intéressante par son but, & qui dans ses descriptions inspire les sensations les plus variées (même dans la traduction) par la chaleur du coloris & les graces qui en animent les différens tableaux.

═══════════  
Monsieur le Professeur Struve, ouvrira lundi, 25 Février, de midi à une heure, un cours de Chymie où il s'attachera principalement à montrer son application à l'économie & aux arts, & à faire connoître les nouvelles découvertes qu'on a fait dans cette science. La durée du cours sera de trois mois, & le prix de la souscription de deux louis & demi. Il ouvrira aussi un cours d'Histoire Naturelle, s'il se trouve des souscripteurs.

═══════════  
Le mot du Logogriphe du numero précédent est *Frirc.*

═══════════  
A V I S.

La foire qui se tient au mois de Mars à Geneve, n'aura pas lieu cet année.

*Cours de Paris du 14 Février 1793.*

Caisse d'Escompte, 3330.  
Nouvelles Indes, 843.  
125 millions 93½ perte.  
Amsterdam, 29½.  
Londres 15½ à ½.  
Payemens du dernier semestre 1792. Lettre C.

═══════════  
*ERRATA à corriger au N°. 4 du 26 Janvier, page 16, seconde colonne, troisieme quatin, lisez.*

Ce n'est point sa bouche de rose  
Pour qui je me sens embrâser;  
Car jamais, non jamais, je n'ose  
Lui dérober un seul baiser.  
Pourquoi donc &c.

═══════════  
M O R T S.

Susanne Deleffert, veuve de Jean Marc Menétray, de Pully le Grand, âgée de 78 ans.  
Jean Louis Mailliard, fils mineur.  
Jeanne Marie Cueret, femme de Benjamin Louis Marguerat, de Lutry, âgée de 55 ans.  
Susanne Peytrignet, veuve d'Antoine Porchet, de Moudon, âgée de 58 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

2 MARS 1793.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 29 minutes, & se couche à 5 heures 31 minutes.

*CONTINUATION de l'analyse du Drame allemand, l'Enfant de l'Amour, acte troisième.*

LES premières scènes de ce troisième acte, supposées se passer en pleine campagne, ramènent le spectateur à l'intérêt principal de la pièce, dont les scènes qui se sont passées dans le château nous ont détournés, pour nous faire connoître le Baron de Wildenhain, l'amant de Wilhelmine & le père de Frits. Celui-ci repairoit, errant dans les champs, livré au désespoir le plus amer; ses tentatives pour émouvoir la pitié ont été vaines, il considère avec indignation quelques petites pièces de monnoye qu'on lui a jetté avec insouciance, ou donné avec dureté; — si elles étoient du moins suffisantes au besoin pressant de sa pauvre mere, — il l'entend encore lui demander un peu de vin, un peu de bouillon, il ne lui faudroit qu'un florin pour les lui procurer, & cette modique somme n'est pas en son pouvoir.

S'il pouvoit vendre sa liberté pour elle, mais il ne se presente point d'enrôleur qu'on rencontre si souvent dans d'autres momens; faudra-t-il donc que sa mere perisse? Cette idee déchirante, mise en opposition avec le tableau de l'aisance qu'offroient à sa vue, ceux dont il a imploré les secours, irritent encore son désespoir, son cœur se brise, une angoisse affreuse le saisit. — Dans un espece de delire, il appelle sur la tête de son pere tous les maux dont il le rend responsable, toutes les suites de ce que son désespoir peut lui faire entreprendre; en proie aux pensées les plus sinistres, anéanti dans sa douleur, la nature entiere est voilée à ses yeux. — Un bruit de chasse, un coup de fusil, les aboyemens d'une meute se font entendre; l'espoir se ranime dans son ame, il s'avance, le Comte de Mulden, auquel il s'adresse, le mesure de la tête au pied, & le renvoye durement. Frits indigné de cet accueil inhumain, s'adresse au Baron, quoique fort occupé de ses chiens; celui-ci tire quelque monnoye de sa poche, la lui donne, & l'exhorte avec bonté à travailler pour cette

pauvre mere, au nom de laquelle il demande, — travailler, s'écrie Frits! — Travailler, dans ce pressant besoin! Le Baron s'éloigne, Frits regarde ce qu'il a reçu, ce ne sont que quelques creutzer, il lui faut un florin, il ose le demander: surpris de cette nouveauté, le baron rit: Frits insiste; sa jennesse, sa figure, son air égaré, son ton, son habit enfin qui n'annonce point la misere, persuadent le Baron que ce jeune homme est fou. Il s'éloigne avec le Comte; Fritz répète sa demande, il se met à genou; mais le tumulte de la chasse qui redouble, le gibier qui paroît captivent l'attention du Baron, & entraîné par les chasseurs, il s'éloigne encore. Fritz alors hors de lui, saute le sabre à la main au devant du Baron, le saisit au collet, & lui demande la bourse ou la vie M. de Wildenhain effrayé appelle au secours, le Comte s'enfuit, les chasseurs se rassemblent, on desarme le jeune insensé, revenu à lui-même, morne, interdit, il ne se défend point, sa punition est juste, mais sa mere! — pour elle il s'est rendu coupable, il mourra volontiers s'il peut la sauver; au nom de l'humanité, s'écrie-t-il en se jettant aux pieds du Baron; envoyez à cette chaumiere là bas, je n'en impose point, elle est expirante, qu'on la secoure, & je meurs volontiers. Son ame est déchirée, il ne peut achever; on l'emmene, il maudit en partant l'auteur de ses jours.

Le Baron cependant ému, touché jusqu'au fond de l'ame, après avoir donné sa bourse à un chasseur, avec ordre de courir à la chaumiere indiquée, se hâte lui-même de revenir au château pour y approuver cette étonnante aventure.

Le théâtre change, la scène est au château dans le salon de compagnie, Amélie n'a point encore vu Liebman, trop ému, pour venir la trouver en se séparant du Baron, il est allé prendre des forces dans une promenade sentimentale, mais elles s'évanouissent bientôt par l'accueil qu'il reçoit d'Amélie, qui dans toute l'innocence de son ame, se livre entièrement au sentiment qu'elle éprouve pour lui: & si

Liebman se contraint encore un peu, l'on voit cependant dans toute cette scène, artivement conduire, qu'en obéissant au Baron qui l'a chargé d'instruire Amélie des devoirs & des sentimens que demande le titre d'épouse; qu'en lui traçant le tableau de la félicité que procure une union bien assortie, le tendre instituteur se trahissant lui-même à chaque instant, indique clairement à son élève qu'il est seul capable de la rendre heureuse.

Quand deux cœurs à l'unisson se rencontrent, lui dit-il, le mariage n'a point d'épine, & s'ils s'en trouvent dans la carrière que parcourt ce couple heureux, marchant toujours ensemble, ils les écartent de sa route. S'il se rencontre un torrent, s'il faut gravir un rocher, le plus fort portant le plus foible, ou l'un tendant une main secourable, tous deux surmontent ces obstacles passagers, amour & patience sont leur compagne; ce qui seroit impossible à l'individu est un jeu pour deux êtres unis: ont ils atteint le but, que d'attention, que de soins, le plus foible prodigue à l'autre pour le soulager de sa fatigue, la joie & la douleur, la peine & le plaisir, tout est commun entr'eux; & si l'inquiétude altère les traits de l'un, si ses yeux se remplissent de larmes, le plaisir ne peut animer la figure de l'autre, ni le sourire s'asseoir sur ces lèvres. La joie ou la douleur sont aussi plus vives chez eux que chez le célibataire; car la première est augmentée, la seconde est adoucie, lorsqu'elles sont partagées. Ainsi la vie de ces deux êtres est semblable à un beau jour d'été, toujours agréable, même lorsqu'un orage en ternit l'éclat, car l'orage ranime la nature & donne des sensations nouvelles pour un ciel sans nuage.

Se tenant ainsi étroitement unis jusqu'au soir de la vie, environne des fleurs qu'ils ont eux-mêmes plantées & cultivées, ils attendent la nuit prête à paroître; alors, oui alors, — heureux celui qui s'endort le premier, celui qui survit, isolé, errant, pleure de ce qu'il ne peut le suivre. Et c'est-là, Amélie, le seul côté malheureux d'une telle union.

Cette peinture ravissante produit l'effet qu'elle doit produire, Amélie veut se marier, & Liebman approuve ce désir; mais ce n'est point assez pour lui de l'avoir fait naître, il veut encore qu'Amélie ne se trompe point dans le choix de celui qui pourroit réaliser pour elle ce tableau enchanteur. N'oubliez pas, lui dit-il, que cette peinture ravissante est la copie du tableau que forme deux cœurs à l'unisson, deux âmes attirées l'une à l'autre par une douce sympathie; mais si les froides convenances, les relations extérieures, la frivolité, le caprice, nouent les liens du mariage, alors le couple infortuné que nous avons à peindre, se traîne dans le sentier de la vie, dans lequel le premier couple marche d'un pas léger, &

il n'offre à la vue que le tableau désagréable de deux êtres enchaînés & gémissant sous le poids de leurs pesantes chaînes. Sur leurs fronts siège l'ennui, le dégoût, l'inquiétude, les images d'un bonheur peut-être imaginaire, d'une félicité qui n'eût peut-être jamais existé, viennent s'offrir à leur pensée, comme des biens qu'il n'eût tenu qu'à eux de posséder sans les insupportables entraves qui les lient.

C'est ainsi qu'on s'habitue à regarder le compagnon importun de sa vie, comme la source des maux qu'on éprouve, l'amertume se glisse dans l'âme, elle s'insinue dans la conversation, la froideur domine jusques dans les démonstrations que la bienfaisance exige, & s'avancant ainsi avec impatience & lassitude jusqu'au bout de leur course: le moment où l'un des deux s'endort, est celui dans lequel l'autre relevant la tête commence à respirer, & ne rêve que de liberté, & c'est là, Amélie, le seul instant heureux de cette espèce d'union.

Cette peinture horrible produit l'effet qu'il en attend, Amélie ne veut plus se marier; mais son habile instituteur tient les ressorts de son âme en son pouvoir, il l'amène à comprendre qu'elle n'a point ces maux à craindre si son cœur fait un choix. C'est un trait de lumière pour l'innocente Amélie, elle sent que ce choix est fait, elle le dit tout uniment, c'est lui, c'est Liebman, qu'elle veut épouser, leurs deux cœurs sont à l'unisson, elle n'en doute point, il en convient, & s'il osoit choisir il n'auroit d'autre épouse qu'elle; cependant il ne peut prétendre à cet honneur, dans les idées reçues, elle doit épouser un gentilhomme; mais heureusement pour lui, Amélie se rappelle que dans toutes les instructions qu'il lui a données, il lui apprit à mépriser ce préjugé; & qu'elle trouve un rapport frappant entre la peinture qu'il lui a faite de la vraie noblesse & les qualités qu'il possède, en vain Liebman paroit-il essayer de combattre la résolution qu'il a fait naître, ses objections comparées aux principes qu'il a inculqués sont si foibles, qu'Amélie elle-même lui dit en riant, qu'il n'a jamais été moins éloquent; il ne fait que répondre, combattu par la violence de sa passion & un reste de scrupule, il allégué enfin ce qu'il doit à son bienfaiteur le Baron, mais Amélie a des réponses à tout. Et comme Liebman n'aura jamais le courage de la demander à son père, elle se charge de ce soin.

Le Baron arrive, rempli de son aventure de la chasse il la leur raconte, & plus il y réfléchit, plus il est convaincu que Frits n'est point habitué au crime, & que c'est le premier dont il s'est rendu coupable, un scélérat, dit-il, ne tremble pas lorsqu'il commet le mal, & un enfant auroit pu renverser le jeune homme, il se reproche la distraction que la chasse lui a occasionnée, il veut le sauver,

l'arracher à la justice, mais il faut se hâter, il vient chercher Liebman pour lui aider à ranger cette affaire. Quelque pitié qu'inspire à Amélie le sort du jeune homme, sa tête & son cœur sont si pleins qu'elle veut parler à son père; Liebman craint cette explication. Tous deux parlent à la fois, l'un pour l'amener, l'autre pour la détourner, & Liebman fait enfin un prétexte pour s'évader, le Baron le suit, Amélie restée seule, voyant de la fenêtre la tour qui renferme le prisonnier, oublie ce qui l'occupe pour songer à Frits, négligé peut-être par le géolier, & qu'elle veut soulager.

*Fin du troisième Acte. La suite à une autre feuille.*



### ALLÉGORIE, tirée de l'italien.

J'ai toute ma vie entendu parler de la mer, dès mon jeune âge on m'annonçoit qu'un jour je serois embarqué sur cet élément, toute ma jeunesse fut employée à me rendre le pied marin, & à former ma pacotille; on me parloit de naufrage, de fortune, de succès; on appuyoit de ces idées tout l'ennui qu'on me causoit.

Pour me faire le pied marin, on s'attachoit à me rendre les jarets fort souples, à me faire marcher avec un certain balancement qui m'empêchoit de voir où je voulois aller; & pour ma pacotille, les uns disoient qu'il falloit y mettre beaucoup de *Raison*, drogue fort utile; les autres, que sans *Esprit* je ne feroit rien, parce que c'est l'ingrédient qui joint l'agréable à l'utile; des troisièmes me feroient de fourrer dans mon équipage beaucoup de *Savoir*, marchandise qui vient de l'étranger, & qui doit faire valoir les deux autres.

Enfin, quand j'eus été bien ennuyé, bien persécuté, & que l'on jugea mon équipage assez fourni, on me fit partir pour cette mer, dont j'avois une idée terrible, qui me donnoit la plus grande curiosité, & qui devoit décider de ma vie. J'avois la tête si pleine de tout ce qu'on m'avoit promis, que je ne m'embarassois guère de tout ce dont on m'avoit chargé, je n'étois occupé que de l'envie de voir & d'arriver.

De fort loin j'entendis le bruit des vagues, il porta dans mon ame une espèce d'effroi qui combattoit ma curiosité & qui m'empêchoit d'avancer; je me trouvois enfin sur le rivage, tant d'objets s'offrirent à ma vue, que d'abord je ne pus point les distinguer, je m'étonnois des vagues immenses qui se levoient jusqu'aux nues, & qui venoient se briser, s'anéantir sur le sable, je cherchois leurs traces, mon étonnement étoit extrême de voir tant de bruit, tant de mouvement se confondre, se perdre avec l'eau commune des bords. La plage que je regardois n'étoit pas un

port, c'étoit une espèce de rade, où il y avoit une quantité de vaisseaux de toute espèce, des grands, des petits; les uns magnifiquement ornés, les autres armés en guerre, d'autres en vaisseaux marchands, tous avoient plus ou moins de voiles; je demandois où étoit le port, on me montra une rive que mes yeux pouvoient à peine découvrir, & que je ne distinguai que par une quantité de débris de vaisseaux qu'on y voyoit. Je voulus aussi m'informer des écueils dont on m'avoit tant parlé; mais au lieu de m'instruire, la foule qui venoit après moi me poussa sur le vaisseau qui se trouva là, & me voilà en pleine mer.

Je voulus alors me rappeler tout ce qu'on m'avoit dit, mettre en usage la façon de marcher qu'on m'avoit appris, le bruit, les vagues, le nombre de vaisseaux qui m'entouroient & qui alloient me choquer à tout moment à ce que je croyois, me firent perdre la tête; je ne sus plus quelles manœuvres faire, la crainte de périr me fit cependant revenir à moi; je me souvins de ma pacotille, je regardois mon vaisseau, j'examinai l'équipage qui le montoit, je vis aussi celui des autres: comme le vent n'était pas bien fort, & que j'étois peu avancé dans la mer, j'eus le tems d'étudier la marche des autres vaisseaux.

Je tâchai d'abord de voir quel pilote ils avoient mis au gouvernail; jamais je ne pus le découvrir, je voulus me servir du télescope, mon œil n'y étoit pas encore fait, il me fut impossible de percer le brouillard qui me déroboit ce que je cherchois; je voyois seulement que tous les vaisseaux avoient à la proue la même lanterne, j'appris qu'elle se nommoit *Espérance*, & qu'elle ne quittoit jamais le bâtiment dans quelque état qu'il fut. Lorsque je vis que je ne tirois que peu d'instruction des autres vaisseaux, je recourus à mes propres forces; comme il s'agissoit de confier le gouvernail à des mains sûres, je cherchois un Pilote parmi mes gens, il s'en présenta d'abord un, dont la taille paroissoit gigantesque aux yeux des autres, & très-petite aux miens; je m'appelle *Amour-propre*, dit-il, confiez-vous à mes lumières, nous avons une excellente artillerie, de très-bonnes voiles, une bouffole sûre, le corps de notre bâtiment est bel & bon, voguez.

Un vaisseau de la première grandeur qui, dans ce moment, passa près de moi en lâchant toute sa bordée, fit presque chavirer le mien & me donna de la défiance. Un petit pilote qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour ne point tenir de place, s'empara du gouvernail, son nom étoit *Timidité*; il ralentit la marche, il fit fermer les sabords, il empêcha le pavillon de Boter, souvent il vouloit en changer, & toujours il disoit beaucoup de mal d'*Amour-propre*.

Nous allions si lentement que j'eus tout le tems

d'examiner la quantité de bâtimens qui nous croi-  
soient, nous devançoient, nous suivoient, nous  
heurtoient quelquefois, c'étoit un spectacle fort di-  
vertissant; il y avoit des vaisseaux, qui à force  
de mettre des voiles n'avançoient point & qui se  
tourmentoient beaucoup, d'autres avoient charg-  
gé leur proue de tant d'ornemens qu'on en étoit  
ébloui; mais quand on examinoit leur marché, on  
voyoit qu'ils étoient fort mal lestés, tout d'un coup  
ils se trouvoient sur le côté fort embarrassés de se  
relever; d'autres avoient mis toute leur confiance  
dans l'artillerie, & s'étoient chargés des plus grosses  
pièces, sans penser que leur poids les feroient cou-  
ler à fond; on voyoit de petites barques qui avec  
une seule voile, un simple aviron, dévançoient les  
grands vaisseaux, & faisoient la route la plus heu-  
reuse sans craindre ni l'artillerie des uns, ni les voiles  
des autres.

(La suite dans une autre feuille.)

Le Théâtre Italien & même le Théâtre François,  
viennent de perdre le fameux Goldoni, qui né à Ve-  
nise en 1707, avoit depuis l'année 1761, adopté la  
France pour sa patrie, âgé de quatre-vingt-six ans,  
ses infirmités ont terminés sa carrière la veille du  
jour où la Convention Nationale avoit décrété de lui  
rendre la pension de 4000 livres que lui payoit la  
Liste Civile, & qu'il avoit perdu depuis la révolution.  
Il laisse une veuve âgée de septante-six ans, pour  
laquelle Chenier a demandé au nom du Comité d'in-  
struction publique le payement des arrérages dûs à  
son mari, & une pension de 1200 livres.

Désigné par M. de Voltaire, sous le nom du Mo-  
lière Italien, M. Goldoni, dominé dès l'enfance par  
le génie comique, a réformé le théâtre de sa nation,  
& mérité la réputation qu'il s'acquît dans le pays qui  
le vit naître, & celle dont il jouissoit dans sa seconde  
patrie. Il a donné dans les mémoires qu'il publia en  
1787, l'histoire de sa vie & l'idée de son caractère,  
& sa mort ajoutant un intérêt de plus à quelques-uns  
des détails que contient cet ouvrage; nous nous ré-  
servons de donner à nos lecteurs une notice succincte  
des traits les plus propres à faire connoître le carac-  
tere & le génie de cet homme célèbre.

(La suite dans une autre Feuille.)

Différentes lettres adressées à Lausanne, annon-  
cent un événement désastreux arrivé mardi après

midi le 12 Février, dans plusieurs endroits des mon-  
tagnes voisines d'Aigle, & occasionné par une (1)  
avalanche ou lavange de neige, qui a emporté trente-  
deux bâtimens, maisons (ou chalets) & granges à  
Ormond dessus près du Lavanchi, qui avoit été écrité  
en 1753. On croit qu'il n'y a qu'un homme & sa fille  
qui ayent été les victimes de ce triste accident; ils  
alloient abreuver leur bétail qui a péri comme eux,  
à l'exception cependant d'une genisse, qui a été en-  
traînée sous un rocher d'où on l'a retirée saine &  
sauve. Un homme qui étoit sur son lit a été emporté  
avec sa maison jusques près du torrent appelle la  
Grande Eau. Le toit de la maison a été enlevé, & il  
s'est trouvé enseveli sous la neige, heureusement  
que lorsque la maison, (de bois comme le sont  
toutes celles de ces contrées) s'est arrêtée, il s'est  
cassé une poutre sous son lit qui l'a dégagé, & il  
en a été quitte pour la peur, & quelque légère con-  
tusion. Le même accident, selon une lettre de Bex,  
adressée à un Citoyen de Lausanne, a aussi emporté  
douze bâtimens sur les Mosses, Vallée, situé à deux  
heures de distance du Lavanchi, principal théâtre  
de cette horrible avalanche. Enfin quelques chalets  
ont encore été entraînés à Plianpraz au-dessus de  
Leyssin. La quantité de neige dans ces montagnes  
doit être étonnante cette année, & les chemins sont  
tellement gâtés par la chute des lavanges qu'on a  
beaucoup de peine à y aborder.

(1) Avalanche, est le mot Suisse, lavange, le mot em-  
ployé dans l'Histoire Naturelle, pour un amas de neige qui  
s'éboule ou se détache d'un rocher.

#### Cours de Paris du 21 Février 1793.

Caisse d'Escompte, 3335.  
Nouvelles Indes, 839.  
125 millions, 5 p.  $\frac{2}{3}$  perte.  
Amsterdam, 29 $\frac{1}{2}$ .  
Londres, 15 $\frac{1}{2}$ .  
Payemens du dernier semestre 1792. Lettre E.

#### M O R T S.

Sigismond Frédéric Corday, de Chapelle Vaudannaz, âgé  
de 33 ans.  
George Philippe Frédéric Brot, fils mineur.  
Un enfant mort avant le baptême.  
Henriette, fille de Pierre Laurent, de Fey, âgée de six  
semaines.

JOURNAL DE LAUSANNE.

9 MARS 1793.

LE SOLEIL se leve à 6 heures 17 minutes & se couche à 5 heures 43 minutes.

CONTINUATION des extraits tiré des lettres de M. de Voltaire, sur son théâtre en Suisse.

Nous avons vu dans notre précédent extrait M. de Voltaire fort occupé de la représentation de Zaire, jouée dans le mois de Février sur son théâtre en Suisse, & fort content des Acteurs.

“ Je voudrais, dit-il à M. Thiriot (1), que vous eussiez passé l’hiver avec moi à Lausanne. Si vous n’aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes & belles Dames, vous auriez vu jouer Zaire en Suisse mieux qu’on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la Serva Padrona sur un joli théâtre; vous y verriez des piéces nouvelles exécutées par des Acteurs excellens: & les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, & mon pays Roman, mes beaux rivages du lac Léman devenus l’asyle des arts, des plaisirs & du goût, tandis qu’à Paris la secte des Margouillistes occupe les esprits.

“ Vous m’approuverez, dit encore M. de Voltaire, dans une lettre à M. d’Argental (2), de passer mes hivers dans un petit pays où l’on ne vit que pour son plaisir, & où Zaire a été mieux jouée à tout prendre qu’à Paris. J’ai fait couler des larmes de tous les yeux Suisses; Mad. Denis n’a pas les beaux yeux de Gauffin, mais elle joue infiniment mieux qu’elle. On vient de trente lieues pour nous entendre, ensuite on soupe chez moi, nous mangeons des gélinotes, des coqs de Bruyere, des truites de vingt livres; & dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet hermitage des Délices, qui mérite son nom.

Avant ce départ qu’annonce M. de Voltaire, plusieurs autres de ses piéces furent encore jouées, & il écrit à Mad. Fontaine (3), “ que le bon homme Lugi-

gnan est devenu le bon homme Euphémon, dans l’Enfant prodigue; c’est un bon homme, ajoute-t-il, qui aime la bonne compagnie, jugez s’il vous chérit. “ Est-il bien sûr, lui dit-il encore, qu’on a fait partir cinquante mille hommes, qu’on va faire une guerre très-vive au-dehors? Pour nous pauvres Suisses, nous ne songeons qu’à des plaisirs tranquilles. On croit, chez les Badauds de Paris, que toute la Suisse est un pays sauvage: on seroit bien étonné si on voyoit jouer Zaire à Lausanne mieux qu’on ne la joue à Paris: on seroit plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu’il y en ait en Europe.

“ Il y a dans mon petit pays Roman, car c’est son nom, beaucoup d’esprit, beaucoup de raison, point de cabales pour persécuter ceux qui rendent service aux belles-lettres. Nous sommes libres, libres comme l’air (1), libres du matin au soir; mes vignes, mes jardins & moi ne devons rien à personne, il n’y a ici ni margouilliste, ni convulsionnaire, ni de Robert d’Amiens (2); nous détournons les yeux de ces abominations, dans notre petit pays Roman: le long des bords du lac Léman, nous y faisons ce qu’on devoit faire à Paris; nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les lettres sans cabale.

“ Tavernier disoit que la vue de Lausanne sur le lac de Genève ressemble à celle de Constantinople; mais ce qui m’en plaît davantage, c’est l’amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lausanne. On ne vous a point trompé, quand on vous a dit qu’on y avoit joué Zaire, l’Enfant prodigue & d’autres piéces, aussi bien qu’on pourroit les représenter à Paris; n’en soyez point surpris, on ne parle, on ne connoit ici d’autre langue que la nôtre, & il y a ici autant d’esprit & de goût qu’en aucun lieu du monde.

(1) De Monrion, le 3 Mars.

(2) Du 3 de Mars.

(3) Du 6 de Mars.

(1) Lettre 240, à M. de Monrion, le 27 Mars.

(2) Lettre à M. Thiriot, de Monrion.

C'étoit avec une esbèce d'amour-propre que M. de Voltaire parloit du local de ce pays qu'il avoit choisi, & du théâtre de société duquel, de spectateur & d'acteur, il étoit devenu directeur, on jouoit ses piéces imprimées, on essayoit celles qui ne l'étoient pas, Zulimo corrigée par lui pour M. d'Argental, fut représentée à Lausanne avant d'être envoyée à Paris. "Je ne travaille plus, dit-il à Mad. Fontaine, que pour notre petit théâtre, & je suis très-join de regretter le parterre de Paris".

Tout entier en effet à ses amusemens de Société, M. de Voltaire les alléguoit à M. de Burigni comme une excuse de son silence ( 1 ).

"On ne se douteroit pas, Monsieur, lui dit-il, qu'un théâtre établi à Lausanne, des acteurs peut-être supérieurs aux comédiens de Paris. Enfin une piéce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connoissance & de lumière; en un mot tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empêchés de vous écrire plutôt.

Dans la satisfaction qu'éprouvoit M. de Voltaire, de voir ses piéces aussi bien rendues, il s'approprioit, & à sa nation les talens qu'il avoit trouve, & ceux qu'il développoit. "J'ai établi un théâtre à

Lausanne, écrit-il à M. de Moncrif ( 2 ), où nous jouons Zaïre, Alzire, l'Enfant Prodigue, & même des piéces nouvelles, n'allez pas croire que ce soient des piéces, & des acteurs Suisses: j'ai fait pleurer moi, bon homme Lufignan, un parterre très-bien choisi; & je souhaite que les Clairon & les Gaussin jouent comme M. Denis. Il n'y a à Lausanne que des familles Françaises, des mœurs Françaises, du goût Français, beaucoup de noblesse, de très-bonnes maisons dans une très-vilaine ville, nous n'avons de Suisse que la cordialité; c'est l'âge d'or avec les agrémens du siècle de fer.

"Le Roi de Prusse, écrit-il dans une autre lettre au Maréchal de Richelieu ( 1 ), paroît toujours fort gai; il disoit que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers, il se trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi se peigner, à ce que disent les polissons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre; nous avons fait à Lausanne une troupe excellente, & je vous souhaite d'aussi bons acteurs; M. d'Argental prétend toujours que la comédie est un des premiers devoirs d'un honnête homme".

Ce devoir étoit une passion chez M. de Voltaire, en donnant de la célébrité au théâtre de So-

ciété de Lausanne, il fournissoit lui-même un spectacle aussi curieux que ( 1 ) rare, celui d'un vieillard aussi célèbre, quittant à chaque instant les pinceaux de l'histoire, pour se livrer avec toute la joye d'un enfant aux plus petits détails d'une troupe de société, ses faillies, son assiduité aux répétitions, en faisoient des amusemens bien au-dessus de la chose même. Dans toutes ces scènes l'instruction étoit à côté de ce qui peut piquer & plaire; parce que son ame se développoit en entier dans ces amusemens. Dès le matin on le voyoit se promener dans ses jardins vetu en Arabe, avec une longue barbe, lorsque le soir il devoit jouer Mohadar dans Fanime, où avec un habit à la Grecque, montrant Nabas à ses ouvriers étonnés.

On l'a vu un jour sortir d'une coulisse en habit de Lufignan, suivre tout hors de lui la dernière scène de Zaïre, se glisser sur son tabouret sans s'en apercevoir, jusqu'au milieu du théâtre, & se trouver à côté d'Orosmane, à l'instant où la jalouse & pardonnable fureur lui fait poigner son amante.

Une autrefois, dans Alzire, on le vit se précipiter sur la scène, & embrasser les genoux d'une actrice, qui disoit un morceau comme il l'avoit conçu.

Est-il bien vrai que ce soit moi qui ait fait ces vers, disoit-il en fondant en larmes, & pendant la belle scène du quatrième acte de Tancrede ( 2 )?

( La suite à un autre Numero. )

### Second extrait de l'Allégorie Italienne.

J'étois fort incertain, j'aurois voulu avoir les ornemens des grands vaisseaux & cheminer comme les petits.

Je n'étois point content de la route que je faisois, elle étoit lente & embarrassée, *Amour-propre* recommença ses cris, il m'exhortoit au courage & à profiter du vent, j'étois assez disposé à lui laisser prendre le gouvernail dont il s'emparoit tout doucement, lorsque *Cœur* vint me faire ses représentations d'un ton de voix doux & insinuant, je vais vous tirer d'embaras me dit-il, j'entends la navigation à merveille, je connois la route, je puis vous servir de pilote & de boussole.

*Amour-propre* fait beaucoup de bruit il n'y entend rien, & vous fera briser contre quelque écueil; je vous avertis aussi que ce qui dérange la marche du vaisseau, c'est cette quantité de *Raison*, d'un poids lourd & pesant, il faut en jeter à la mer la plus grande partie, vous avez ce qu'il vous faut de *Esprit*

( 1 ) De Moncrif, le 20 Mars.

( 2 ) Moncrif, le 27 Mars.

( 3 ) Du 6 d'Avril, Moncrif.

( 1 ) Histoire Littéraire de M. de Voltaire.

( 2 ) Histoire Littéraire de Voltaire.

& de *Savoir*, cela vous suffit ; je vous dirai d'ailleurs que jusqu'à présent vous avez négligé le but principal du voyage, qui est de recueillir & d'accumuler certains bijoux qui se trouvent sur le chemin, ce sont les *Sensations* ; ces bijoux ne se voyent pas trop à l'œil, ils se sentent mieux qu'ils ne le décrivent, la grande habileté des navigateurs est de s'en procurer beaucoup, ils rendent le voyage agréable & consolent des orages qu'on effuye.

J'avois assez envie de suivre les conseils de *Cœur*, mais comme il ne parloit qu'à l'oreille je me défiai de lui, & je l'envoyai s'occuper des *Amis*, espece de matelots qui promettoient beaucoup ; je pris le parti de laisser aller le vaisseau un peu au gré des vents, comptant sur l'habileté d'*Amour-propre* qui était toujours prêt à prendre le gouvernail, je cherchai à démêler quel était le but des autres vaisseaux dans leur route, je n'étois pas d'accord avec moi-même sur le mien : pour me décider, j'aurois voulu suivre l'exemple du bâtiment qui me paroît faire la route la plus heureuse ; mes observations m'aiderent fort peu, tel vaisseau dont j'admire la marche, ou donnoit contre quelque écueil, ou avoit une voye d'eau, ou se trouvoit tout d'un coup sans provision : on entendoit à tout moment tirer le coup de détresse, & on alloit si lentement au secours que souvent un bâtiment périssoit avant qu'on s'approchât de lui : plusieurs même se plaisoient à voir faire naufrage & à voir périr les plus foibles ; quelquefois je voyois deux vaisseaux voguer ensemble avec le meilleur vent & l'air du bonheur, j'enviois leur sort, mais bientôt ils se choquoient, s'embarassoient, ils ne marchaient plus qu'avec peine, & finissoient par périr ensemble, ou l'un après l'autre.

Plus j'avançois, plus mon embarras augmentoit, moins je savois où je pourrois arriver, dans ce moment *Cœur* vint me dire qu'il ne pouvoit rien faire avec les *Amis*, qu'ils ne faisoient que parler, & qu'ils n'avoient ni bras ni jambes, il se plaignit de notre navigation, il la trouvoit lente & ennuyeuse. Nous perdons notre tems, s'écria-t-il, nous voyageons sans aucun profit, notre vaisseau tout neuf, bien équipé, bien armé, sera usé avant que nous ayons ramassé ce qu'il nous faut de *Sensations*, & notre voyage sera bien triste ; allons, mon cher maître, cherchons ces bijoux, je m'y connois, je suis très-bon bijoutier, je puis vous assurer que ce n'est qu'avec moi qu'on les trouve & qu'on connoît leur prix, il ne s'agit que de les bien choisir ; je vous dirai en secret que pour faire une bonne récolte pour s'enrichir, il faut s'associer avec quelque autre vaisseau, on ne fait rien tout seul, on dépend trop des vents ; voyez, dit-il, ces deux navires qui cheminent de concert comme ils s'entendent ! combien ils ramassent de *Sensations* !

ils sont bien riches. Mais, dis-je, il me semble que leur marche se ralentit, ils ont l'air d'être embarrassés l'un de l'autre & d'attendre qu'un coup de vent les sépare ; cela est vrai dit *Cœur*, c'est qu'ils n'ont pas fait assez d'usage de leur *Esprit*, ils ont laissé leur *Raison* à fond de cale, ils n'ont pensé qu'aux *Sensations*, & n'ont point mis d'économie dans leur dépense, fatigués de leurs richesses ils se sont blasés ; mais je vous conduirai mieux, dépechons-nous seulement de trouver un vaisseau qui nous convienne, n'écoutez pas trop là-dessus les contradictions d'*Amour-propre*, & jettez à l'eau cette pesante *Raison*. Voyez ces deux vaisseaux qui sont équipés à-peu-près comme nous, comme ils voguent agréablement. Ce sont les Zéphirs qui enflent leurs voiles, leurs agrès sont des chaînes de roses, ils feront la route la plus heureuse ; ils me paroissent mal lestés, lui dis-je, ils ont tant de légèreté dans leur marche, qu'ils ne pourront éviter les écueils ; c'est, me répondit *Cœur*, qu'ils se pressent trop d'arriver, ils oublient le plaisir d'être en chemin, ils n'examinent rien sur leur route, l'ennui les attend au port, nous ferons mieux qu'eux. Et ces deux vaisseaux, lui dis-je, qui ont une marche si différente, & qui cependant voudroient voguer ensemble, périront-ils, ou arriveront-ils ? C'est qu'ils n'ont pas le même Pilote, me répondit-il, l'un est gouverné par *Intérêt* & l'autre par *Sentiment*, ils seront malheureux ; tenez voyez ce vaisseau qui nous aborde, je crois qu'il nous convient, son pavillon est libre, laissons-le approcher ; tout ce que je vois, lui dis-je, me donne de la défiance, je crains que tu ne me trompes, pourquoi cette envie d'aller toujours avec un autre vaisseau ? Je te crois plus de foiblesse que d'habileté, tu causes toujours, tu me dis du mal de cette *Raison* que l'on m'a tant recommandée, & tu ne veux pas que j'écoute *Amour-propre* qui parle presque autant que toi, vous êtes bien insupportables de ne pas vous entendre, je voudrois vous jeter tous deux à la mer & cheminer sans vous. Oui, vous feriez un beau voyage me dit *Cœur*, ce seroit celui d'un portefaix qui porte toujours le bien des autres & jamais le sien, je vous aime trop pour vous abandonner jamais, quand même vous conheriez le gouvernail à d'autres ; voilà ce vaisseau qui nous suit encore il baisse pavillon devant nous, son artillerie nous conviendrait beaucoup, quelle charmante route nous ferions avec lui.

( La fin au numero prochain. )

Sur Goldoni. Extrait des mémoires de sa vie, publiés par lui-même l'année 1787.

« Il n'est pas d'Auteur bon ou mauvais, dit M.

Goldoni (1), dont la vie ne soit à la tête de ses ouvrages, ou dans les mémoires de son tems. Mais les portraits faits après coup ressemblent-ils aux originaux ? Si c'est un ami qui s'en charge, les éloges altèrent la vérité; si c'est un ennemi, on trouve la satire à la place de la critique. Ma vie n'est point intéressante, ajoute M. Goldoni, il peut cependant arriver que d'ici à quelque tems on trouve dans un coin d'une ancienne Bibliothèque que une collection de mes œuvres, & qu'on sera peut-être curieux de savoir qui étoit cet homme singulier, qui a visé à la réforme du théâtre de son pays, qui a mis sur la scène & sous presse cent cinquante comédies, soit en vers, soit en prose, tant de caractère que d'intrigue, & qui a vu de son vivant dix-huit éditions de son théâtre. J'ai imaginé que l'Auteur pouvoit lui seul tracer une idée sûre & complete de son caractère, des anecdotes de sa vie, & de ses écrits, & j'ai cru qu'en faisant publier de mon vivant ces mémoires, & n'étant pas démenti par mes Contemporains, la postérité peut s'en rapporter à ma bonne foi.

Celle de M. Goldoni ne peut en effet être suspecte, il parloit de lui-même comme s'il eut parlé d'un autre, & la franchise & la bonhomie avec laquelle il fait son propre portrait, au moment où il écrit sont des garants qu'il veut se faire connoître tel qu'il se croit en effet. Il étoit borgne par accident: "cette incommodité, dit-il, ajoute à mes ridicules, je suis désagréable au jeu, il faut que la lumière soit placée de mon côté, au wisth & au tresset, où l'on change de place, il faut la transporter; de plus, je crains la chaleur en hiver, le froid en été, il faut des écrans, des fenêtres fermées, cependant on me souffre; mais c'est que les Dames sont honnêtes, c'est que je joue à tous les jeux, & tous les jeux, c'est qu'enfin malgré mes singularités & mes défauts je suis un assez bon diable".

La même bonhomie se retrouve dans la manière dont il raconte les aventures de son enfance & de sa jeunesse, dominé par le génie comique qui s'annonça chez lui dès son enfance; à l'école, au collège, la lecture de Plaute, de Térence, d'Aristophane & de Menandre, prenoit tout son tems, remplissoit son esprit, lui donnoit enfin un dégoût insurmontable pour le jargon scolastique, en vogue alors dans les écoles d'Italie. Ses parens le destinoient au Barreau; il obéit, mais il nous apprend qu'il suivit mal les études que demandoit cette vocation: qu'insoûciant & facile, avec la meilleure volonté du monde d'être à la chose qu'il devoit faire, ou à celle qui l'intéressoit, des misères, des inepties l'arrêtoient, le

détournoient & lui faisoient perdre beaucoup de tems; que son goût décidé pour le théâtre empêcha ses progrès dans d'autres études, que son caractère doux, facile & crédule, l'entraîna dans maints écarts de jeunesse, que ses parens furent souvent très-embarrassés du parti qu'ils prendroient avec lui, & qu'il fut enfin fort étonné lui-même, lorsqu'après la mort de son pere, il fut reçu Docteur en droit sans, dit-il, avoir les connoissances que demande le Barreau.

(La suite est la fin au numero prochain.)

#### Sur le départ d'une femme qui quittoit la société.

Sur ce départ dont j'ai l'ame fletrie,  
Vous verrez pleuvoir maints sonnets,  
Pour moi je n'ai point la manie  
De défigurer mes regrets;  
Des mots rangés en simetrie  
Sont-ils le langage du cœur?  
Le mien ne trouve en sa douleur  
Que ces trois mots, elle est partie!

#### Recette pour la destruction des Taupes.

Un cultivateur du Vallais propose pour la destruction des taupes les moyens suivans, qu'il assure avoir éprouvé avec le plus grand succès. 1°. On introduit dans les trous de ces animaux parasites de petits rameaux, des chicots, ou des brins d'aubépine, contre lesquels ils viennent se piquer le nez & périssent. 2°. Lorsqu'on a des eaux à sa disposition, il faut tout d'un coup inonder les trous des taupes, lorsqu'ils sont encore récemment faits. 3°. On peut employer pour ce même effet, de petits pelotons de vers de terre, qui auront restés enfermés pendant vingt-quatre heures dans un pot de terre, & sur lesquels on aura rapé de la noix vomique, ou jetté de la poudre d'arsenic, qui empoisonnera les taupes que l'odeur des vers ne manquera point d'attirer.

#### Cours de Paris du 28 Février 1793.

Caisse d'Escompte, 3342.  
Nouvelles Indes, 836.  
125 millions, 4½ p. ½ perte.  
Amsterdam, 29½.  
Londres, 15½.  
Payemens du dernier semestre 1792. Lettre F.

#### M O R T S.

Jeanne Françoise Blanc, fille mineure.  
Jean Samuel Müller, fils mineur.  
Julie Georgette Dessel, fille mineure.  
Françoise Viat, veuve de Paul Louis Mayor, d'Echalens, âgée de 52 ans.  
Anne Marie Chatelan, fille mineure.  
Un enfant mâle mort avant le baptême.  
Un enfant fille, trouvé mort au bord du Flon.

(1) Préface de ses mémoires.

JOURNAL DE LAUSANNE.

16 MARS 1793.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 29-minutes, & se couche à 5 heures 31. minutes.

CONTINUATION de l'analyse du Drame allemand, quatrième acte.

NOUS espérons que le Lecteur n'a point oublié la position critique dans laquelle nous avons été forcé de laisser le héros du Drame que nous analysons; de la pitié qu'éprouve le Baron pour ce jeune homme qu'il ne connoît point encore, mais qu'il ne peut croire meurtrier, ni voleur; des angoisses auxquelles la malheureuse Wilhelmine est en proie, & enfin de la situation où se trouvent Amélie & Liebman à la fin du troisième acte.

Les premières scènes de celui que nous allons analyser, sont supposées se passer dans une vieille tour, prison du château, Frits seul, abîmé dans sa douleur fait un triste rapprochement de l'état où il se trouve aux dispositions qu'il avoit, lorsque pour se rendre chez sa mere il a quitté à l'aube du jour l'auberge où il a couché. Dans l'espoir de revoir cette mere si tendrement aimée & pour hâter ce moment si délicieux il marchoit avec rapidité; occupé du desir de lui faire une surprise agréable, il se glissoit en idée le long de la maison où il l'avoit laissée, il touchoit légèrement la sonnette, respirant à peine; il la voyoit quittant son ouvrage, ouvrant la porte, son cœur battoit d'impatience, il se jettoit dans ses bras, l'ame tranquille, la conscience pure, il ne voyoit que bonheur: songes agréables qu'étes-vous devenus! — Le premier objet qui s'offre à ses regards est sa mere mourante, sa premiere demeure est une prison, & sa premiere course sans doute à l'échafaud; juste Dieu! — Mais, a-t-il mérité son sort? — Ou le crime du pere rejailit-il sur son fils? — Son cœur se révolte; cependant il apprit de sa mere à souffrir sans murmurer, il s'en remet à Dieu de son sort. Un bruit se fait entendre, c'est Amélie, nous l'avons vue décidée à soulager le prisonnier, Frits ne peut profiter de la collation qu'elle apporte, mais sa mere. — Courez, dit-il à Amélie, bienfaitants mortelle, sauvez ma mere si elle vit en-

core, vous ferez mon ange tutelaire. Les transports de Frits, son ame entiere qui se développe dans ce peu de mots, fortifie Amélie dans l'idée qu'un aussi bon fils ne peut point être un vil scélérat; non, répond Frits, Dieu soit béni, je mérite encore l'intérêt des ames honnêtes, & il la conjure de se hâter; prête à fortir il la rappelle pour savoir le nom de sa bienfaitrice; elle se nomme, terrassé par le nom de Wildenhain, Frits le repete d'une voix étouffée, c'est mon pere dit Amélie. — Mon pere! repete Frits d'un air égare: Amélie s'effraye & fort. — Mon pere, repete Frits: Justice Divine tu ne dors donc jamais; mon pere! un seul instant de plus j'étois un paricide! Un frisson mortel le saisit. — Ses cheveux se hérissent; — un crêpe noir couvre sa vue, — des cris inarticulés annoncent l'état de son ame, cependant une idée plus douce le calme un moment. Amélie, cet ange qui sauvera sa mere, est sa sœur! — Mais alors le jeune fat qui accompagnoit le Baron est aussi son frere! — Il ne peut supporter cette idée, — elle le ramène à toutes celles qui le tourmentent & dont il n'est plus distraité que par l'arrivée de Liebman, chargé par le Baron de lui rendre sa liberté, de sonder les causes du désespoir qui l'a portée au crime, & de les faire cesser.

Dans cette scène, vrai modèle de la maniere dont un ministre des autels doit exhorter & consoler un coupable, Frits developpe une instruction & des sentimens qui étonnent Liebman, & l'intéresse encore plus à ce jeune homme; celui-ci ne se découvre point à Liebman, & ne veut point accepter les bontés du Baron, que sous la condition qu'il osera lui parler sans témoin; ils sortent ensemble de la prison: la scène change, & l'on se retrouve dans le salon de compagnie, où le colonel, la fille & le Comte sont rassemblés; ce dernier, toujours ridicule, rebute tellement & le pere & la fille, que lorsqu'il sort, l'un déclare qu'il ne le veut pas pour gendre, l'autre avoue qu'elle ne le veut pas pour époux, quoi- qu'elle veuille bien se marier, ce que le Baron ap-

prouve; mais il n'est pas trop content, lors qu'avec l'innocence, qu'il a pris jusqu'ici pour la narveté de l'enfance, Amélie lui raconte que Liebman l'aime, qu'elle l'aime, & qu'elle le veut pour époux: la conduite de l'instituteur paroît peu honnête au Baron, Amélie le justifie en disant qu'elle s'est offerte, alors le Baron espérant que cette fantaisie passera à sa fille, se contente de traiter la chose en badinant. Liebman arrive, annonce Frits, qui demande un entretien secret; le Baron hésite, mais l'accorde, en ordonnant à Amélie & à son instituteur de rester dans son anti-chambre.

Frits introduit, est étonné de l'accueil que lui fait le Baron, de sa grandeur d'ame, de la générosité du secours qu'il lui tend. Il seroit content, si le Baron n'étoit son pere; mais il veut se faire connoître, il veut venger sa mere, & par exaltation de vertu il va se rendre encore criminel, ou forcer le Baron à leur rendre justice. Cette scène est déchirante; il demande les secours du Baron contre un pere dénaturé, qu'il désigne, sans le nommer, sous tous les rapports qui doivent inspirer pour lui l'estime & le respect; & pourtant il abandonne son fils, dit le Baron; & pourtant il m'abandonne, répond Frits, cela n'est pas naturel! le Baron soupçonne la conduite du jeune homme, on a voulu le corriger sans doute en le laissant soldat. Il ne m'a jamais vu, reprend Frits, il m'a repoussé dès avant ma naissance, je n'ai hérité de lui que les larmes de ma respectable mere indignement trompée; — ému, troublé, le Baron condamne ce pere inconnu. Frits, sans paroître s'en apercevoir, raconte avec ce feu qui règne dans tout son rôle l'histoire de sa mere, la sienne, & l'ironie amere avec laquelle il fait le tableau des maux qu'ils ont éprouvés, des préjugés attachés au titre de bâtard; & du tranquille bonheur dont jouit celui qui causa tout leur malheur, seroit le chef-d'œuvre de l'art & du sentiment, si l'on pouvoit supposer que Frits ignore qu'il parle à son pere; mais quelque sublime que soit cette scène, on ne peut excuser le jeune homme, qui paroît se plaire à déchirer graduellement l'ame sensible de son pere, & qui lorsqu'il s'est fait connoître, rejette le pardon qui lui est offert, veut être puni comme meurtrier, demande que son pere lui-même le conduise à la potence, qu'il entende ses dernieres imprécations contre lui, & profitant enfin de la stupeur dans laquelle cette scène jette le Baron, s'abandonne à toute la rage du désespoir le plus amer, & lui présente les remords, comme des furies vengeresses s'attachant à ses pas. Liebman, épouvanté du bruit qu'il entend, survient, le fougueux jeune homme toujours hors de lui-même, lui dit qu'il s'est chargé de son emploi, qu'il a remué l'ame d'un pécheur, qu'il s'est dédommagé par là de tout ce qu'ils ont souffert sa mere & lui, & qu'il

va se livrer lui-même à la justice, & sceller de son sang le témoignage qu'il rend contre son pere.

Interdit, immobile, le Baron, lorsqu'il est sorti, ne peut dire autre chose à Liebman étonné, sinon, que c'est son fils. Il s'en remet à Liebman de tout ce que celui-ci jugera convenable; il n'est pas à lui-même, mais son cœur paternel oubliant l'injure pour ne voir que le bonheur dont il peut jouir, en retrouvant un fils dont il ignoroit l'existence. Il va, vient, sonne, appelle, ses gens accourent, son empressement pour son meurtrier étonne; mais on obéit, on court le chercher, le Baron ordonne qu'on lui prépare la plus belle chambre, le Comte l'occupe, il faut l'en chasser, il ne veut point de gendre. Il a un fils, un fils qui lui fermera les yeux, qui sera son héritier, il va tout réparer, & Frits sera légitimé; mais qu'il vienne, & tous les domestiques avec lui, il appelle encore, on court, on arrive, Frits vient suivi de tous les habitans du château, le Baron se jette dans ses bras, le nomme son fils, & cette scène finit le quatrieme acte avec autant d'intérêt qu'on a éprouvé de déchirement.

( *Le cinquieme acte au numero prochain.* )

#### *ANECDOTE Suisse envoyée aux Rédacteurs.*

Le canton de Schwitz, dont le gouvernement est Démocratique, avoit un régiment en France, dont M. de Réding étoit Colonel. La Cour proposa aux Suisses en général un changement dans leur capitulation, plusieurs Cantons l'accepterent; celui de Schwitz y vit des inconveniens, & des esprits inquiets firent croire à ce Peuple Souverain que sa liberté alloit être compromise, de proche en proche, le patriotisme devint fanatisme. M. de Réding fut sommé deux fois inutilement de demander la démission de son régiment; en vain Madame de Réding harangoit-elle le peuple depuis une tribune élevée au niveau de ses fenêtres, distribuant de l'argent, elle ne recevoit que des pierres. Bientôt on en vint aux amendes pécuniaires partagée entre le peuple, & M. de Réding vit tous ses biens dispersés. Enfin, il se rendit à la troisieme sommation, demanda sa démission & celle de son régiment; tous les Schwitzer répandus dans le Royaume eurent ordre d'en sortir, ils suivirent de près le régiment, qui, en passant devant le château de Versailles, joua l'ancienne marche Suisse. Ils eurent mille désagrémens à essuyer en traversant la France; une fois arrivés en Suisse, les Cantons de Basle, de Soleure & de Berne, sur le territoire desquels ils passaient, eurent soin de les en dédommager par une réception helvétique.

Enfin après une longue marche ils arriverent abîmés de fatigues, au bourg qui fait la Capitale du Canton de Schwitz; Officiers, soldats, artisans, Suisses de portes, femmes & enfans, tout arriva presque à



cria qu'il annonçoit le plus grand orage, & que nous ferions battus par tous les vents, appelés *Passions*.

Je pris le parti d'assembler tous les Officiers de l'équipage pour tenir conseil sur ce qu'il y auroit à faire, *Amour propre* vint accompagné d'une femme qui avoit assez d'apparence & que je n'avois point encore vue, c'étoit *Ambition* sa compagne. il me dit qu'ils ne se quittoient presque jamais, qu'ils se faisoient valoir l'un l'autre, elle est de bon conseil, ajouta-t-il, elle aspire aux grandes choses, & vient souvent à bout de les obtenir, il faut l'écouter.

Avec eux se glissa un petit être d'assez mauvaise façon, d'assez triste mine, la doublure de son habit valoit mieux que le dessus, voyant que je m'étonnois de ce qu'il osoit prendre sa place, il me dit d'une voix argentine, c'est moi qui fais durer la route, je suis *Intérêt*, & vous vous trouveriez fort mal de me mépriser. Enfin *Cœur* entra tenant un enfant par la main. je lui demandai ce qu'il vouloit faire de ce plaisir conseiller.

J'ajoutai que sans doute il ne me vanteroit pas son expérience, & qu'au moins il falloit le mettre en perruque & en manteau. *Amour* n'est qu'un enfant, dit *Cœur*, mais il a bien ses droits, il a d'autant plus d'influence sur la marche du vaisseau que souvent il est compté pour rien, sa nativité vaut mieux cent fois que la prétendue habileté des autres, vous entendrez souvent parler de lui. Dans ce moment le conseil se trouva beaucoup plus nombreux que je m'y attendois, & lorsqu'il fallut opiner, ils se mirent à parler tous à la fois : en sorte que je ne pus rien conclure de leurs avis. Mon embarras augmentoit, je courus à mes provisions de *Raison*, d'*Espérance*, de *Savoir*, je n'en fus pas plus avancé, & avec toutes les belles allégories je me trouvai à vingt-cinq ans, sans savoir, ni ce que je faisois, ni ce que j'avois à faire, attendant quelque Diable d'événement qui me convint, ou qui ne me convint pas, & trouvant que le monde est, ou une mer, ou un torrent, ou un labyrinthe, ou une lotterie, ou un tourbillon, ou tout ce qu'il vous plaira, dont on a bien de la peine à se tirer, & où il faut crier sauve qui peut.

Siam navi all' onde argenti  
Lasciate in abbandono  
Impetuosi venti  
I nostri affetti sono  
Ogni diletto è scoglio  
Tutta la vita è mar  
Ben guai nocchiero in noi  
Veglia ragion mia poi  
Per d'alf' ondoso orgoglio  
Si lascia trasportar.

METASTASE.

F A B L E.

Pour inventer une fable nouvelle  
Il ne faut point épuiser sa cervelle.  
A faire entr'eux parler des animaux,  
Dites qu'on voit des objets plus nouveaux,  
Deux cœurs s'aimer sans trouble & sans partage,  
La bonne humeur ne point fuir avec l'âge,  
L'amour jamais n'écouter l'intérêt,  
Et les discours au dessous de l'effet,  
Tendre bergere à son berger si lele,  
Plaire à lui seul, pour lui seul être belle ;  
Un époux insensible à la dot,  
Un lendemain où personne n'est sot ;  
Jeune beauté qui chérit sa rivale,  
Belle aux yeux noirs, d'humeur toujours égale,  
Amant heureux, sans devenir léger,  
Que le plaisir ne fit jamais changer ;  
Ces êtres-là, dans le siècle où nous sommes,  
Des fables sont, pour le malheur des hommes.

É N I G M E.

Dire ce que je suis n'est pas ce que je veux,  
Je voudrois cependant le dire aux curieux,  
Paroitre & me cacher, est, dit-on, de mon sexe,  
Plus d'un esprit pour moi se tourmente & se vexe,  
Et tel qui me chercha trop longtems ou trop bien  
Me hait, s'il ne me voit, me jette, s'il me tient,  
Je fais à mon amant, en femme très-habile,  
Cacher ce qu'il désire & crains d'être facile ;  
Je ne plais qu'un instant & borne mon desir  
A retarder un peu le moment du plaisir ;  
Mon portrait est beaucoup celui d'une coquette,  
D'intéresser le cœur jamais je ne projette,  
Et même dans le tems où je veux occuper,  
Je cherche ami, Lecteur, à pouvoir s'échapper.

Cours de Paris du 7 Mars 1793.

Caiffe d'Escompte, 3342.  
Nouvelles Indes, 847.  
125 millions, 7½ p. ½ perte.  
Amsterdam, 29½.  
Londres, 15.  
Payemens du dernier semestre 1792. Lettre G.

M O R T S.

Jeanne Elizabeth Glaufs, fille mineure.  
Françoise Berguer, fille mineure.  
Bénédict Samuel Fohrny, bourgeois de Nidstok, Bailliage de Thous, âgé de 83 ans.  
Jean Etienne David Mungler, fils mineur.  
George Jacob Gilleyron, fils mineur.  
Anne Marie Schopffer, âgée de 34 ans.  
Sr. Abel Raymond, de la Vallée du Lac de Joux, âgé de 68 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

23 M A R S 1793.

LE SOLEIL se lève à 5 heures 53 minutes & se couche à 6 heures 7 minutes.

*SUR les dangers & les maux qu'entraîne l'irréligion.*

SI l'irréligion prenoit le dessus, disoit-il y a quarante-trois ans notre illustre Haller (1), si elle devenoit dominante, si un nouveau Flaminius venoit annoncer aux peuples, vous êtes affranchis de ce Dieu que vous redoutez, vous êtes libres, vivez désormais selon vos desirs; quelle face pensez-vous que prendroit ce monde?

Plus frappante de nos jours qu'elle ne l'étoit alors, la solution donnée par M. de Haller à cette importante question est devenue l'image de ce qui se passe dans les pays où l'irréligion a prévalu, & nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en insérant ici une lettre que nous avons reçue sur cette importante matière.



*Lettre aux Auteurs du Journal.*

Lausanne, le 10 Mars 1793.

MESSIEURS,

En nous parlant dans quelques-unes de vos Feuilles du séjour qu'a fait M. de Voltaire parmi nous, vous n'avez extrait de ses écrits que les tableaux qu'il fait du local du pays, de ses amusemens de société, & de l'agrément qu'il goûtoit à jouir du charme d'une liberté aussi sage que bien entendue; & sous ces rapports, il est en effet aussi intéressant de voir la manière dont cet homme célèbre parloit de notre ville, qu'il seroit douloureux de se rappeler son séjour; si au lieu d'y chauffer le cothurne, il s'y étoit montré sous le manteau du philosophe, qu'il eut entrepris, & qu'il eut réussi à nous rendre philosophe dans son genre.

Qu'est-elle en effet cette doctrine nouvelle qu'on

décore d'un si beau nom? On le donnoit dans l'antiquité à l'amour de la sagesse & de la vertu, à l'étude sérieuse des grands principes moraux, sur lesquels reposoit la prospérité des peuples & le bonheur des particuliers; à ce titre Socrate, cet apôtre des mœurs & de la Religion, mérita dans la ville même qui l'avoit immolé l'apothéose philosophique que tous les siècles suivans lui ont confirmée.

Mais à qui l'accorde-t-on aujourd'hui, qui le croiroit? à ces hommes qui anéantissent tous les principes de la Religion & de la vertu, qui ne s'appliquent qu'à répandre des doutes sur les vérités les plus évidentes, qu'à nous dispenser des devoirs les plus sacrés, qui, possédés par la fureur du paradoxe & de la singularité, semblent avoir fait vœu de ne rien croire de ce qui a été, dit, ou pensé avant eux; qui, tantôt avec une éloquence toute sophistique, tantôt avec l'arme du ridicule, & toujours avec ce ton d'insulte & de supériorité qui en impose aux ignorans, s'appliquent à renverser toutes les idées reçues; à déforger tous les Etats, à faire taire toutes les loix, & à rendre l'homme aussi libre, mais plus féroce & plus dangereux que le tigre sanguinaire, qui promène sa fureur dans les déserts de l'Afrique.

Ce tableau n'est point outré, & le spectacle affligeant que présentent les tristes suites pratiques de l'irréligion, attristeroient ceux mêmes qui en furent les premiers instrumens. Oui, je suis persuadé que si l'auteur gracieux & sensible de la Henriade, si l'ingénieur & bon Rousseau pouvoient être témoins des conséquences de leurs rêves philosophiques, ils répandroient des larmes sur les statues que l'enthousiasme irréligieux leur a consacrées, & maudiroient la funeste ambition qu'ils eurent de s'ériger en réformateurs du culte & des loix: en ôtant à l'homme le frein puissant de la religion, on n'anéantit pas seulement ses espérances à venir; mais on le dépouille encore d'un guide, d'un appui, d'une consolation journalière, on brise les liens de la so-

(1) Dans son discours sur l'irréligion, Gottingue, le 26 Décembre 1750, ce discours a été traduit par M. Seigneux de Correvon.

ciété, les bases morales des vraies vertus, & celles qu'on prétend leur substituer provoquent par leur nature même le bouleversement total de toutes les institutions Divines & humaines.

Nous ne croyons pas avoir de tels dangers à craindre dans notre pays. Nous avons encore le bonheur de croire en Dieu, de l'adorer; nous chérissons notre gouvernement, qui protège nos droits & nos propriétés; nous obéissons aux lois qui ne gênent notre liberté qu'autant qu'il est nécessaire pour l'empêcher de dégénérer en licence; nous respectons la vertu, non celle qui se fonde sur des considérations humaines & qui est muable comme elles, mais celle qui repose sur les bases éternelles de l'autorité du Souverain Législateur, du sentiment intérieur & de l'espérance de l'immortalité.

Nous aimons la Patrie, non, de cet amour intéressé qui ne voit que soi dans le public, mais de cette affection pure qui regarde à tous, & ne separe point son intérêt de l'intérêt général; nous honorons la Religion, parce que nous ne trouvons qu'en elle des secours contre nos passions, des consolations dans nos épreuves, & des garants de notre glorieuse destination: voilà notre philosophie, elle est en tout l'antipode de celle qu'on professe ailleurs. Mais simple comme nos mœurs, elle n'est ni farouche, ni misanthrope, ni querelleuse; on peut avec elle pleurer à la représentation de Zaïre, admirer le génie de Voltaire sans approuver ses sentimens, & s'attendrir sur les malheurs de Rousseau en condamnant ses erreurs.

J'ai l'honneur d'être &c.



*CONTINUATION du Drame Allemand, acte cinquième.*

Quatre heures se sont écoulées, du moment où Fritz a quitté sa pauvre mère, à celui où le cinquième acte du Drame nous ramène dans la chaumière des honnêtes payans ses protecteurs qui cherchent à calmer les angoisses qu'elle éprouve de la longue absence de son fils.

Elle a reçu la bourse envoyée par le Baron, le chasseur qui l'a remise, plus discret que ne le font d'ordinaire les domestiques, n'a point parlé de l'avenue de la chasse, mais il a nommé son maître; & Wilhelmine, au nom de son amant, à la vue d'une bourse pleine d'or, est convaincue que celui qui l'envoie est instruit que c'est à elle qu'il l'adresse, qu'il imagine payer par-là son déshonneur, & vingt ans d'abandon; cette idée la révolte; elle a tous les sentimens que donne une bonne éducation, malgré sa chute, toute la fierté d'une âme vertueuse; elle excusait le Baron lorsqu'elle a cru qu'il ignoroit son sort;

elle ne peut lui pardonner du moment où elle l'en croit instruit. L'arrivée de Liebman fortifie ce soupçon; il lui avoue que ce n'est point le hasard qui l'amène, qu'il espère trouver en elle une personne qu'il cherche depuis longtems; il est donc l'envoyé du Baron, l'agent de son séducteur, du meurtrier de son père, quel que puisse être l'objet de sa visite, elle n'a qu'une prière à lui faire, celle de reporter cette bourse à celui qui l'a envoyée; dites-lui, ajoutez-elle, que je ne me suis point vendue, qu'aucun trésor sur la terre ne peut me rendre le repos, ni anéantir la malédiction paternelle qu'il m'a attirée, que Wilhelmine couverte de haillons est encore trop fière pour accepter des bienfaits de la main de son séducteur. Il a méconnu mon cœur, je méprise son or; mais qu'il soit tranquille, ma vue ne le gênera pas longtems, aussi tôt que mes forces seront un peu revenues je quitterai ces lieux où le nom de Wildenhain & le tombeau de mon père me creuseroit ma fosse; dites-lui sur-tout que je n'ai point lu son retour; il pourroit croire que j'ai voulu le poursuivre. — Dieu! — épuisée, anéantie par la violence des divers sentimens qu'elle éprouve, elle prie Liebman de s'en aller; — elle n'a plus rien à faire dire à celui qui l'envoie, elle ignore aussi ce qu'il pourroit lui vouloir; — cependant, oui, — peut-être se souvient-il encore qu'elle ne se rendit qu'au serment qu'il lui fit de s'unir avec elle, qu'il prit Dieu pour témoin, & son honneur pour garant de cette promesse; — peut-être les remords vengeurs du parjure altèrent-ils sa tranquillité? — Cette idée arrache un rire amer à Wilhelmine, & elle charge Liebman d'assurer le Baron qu'elle a dès longtems oublié ses perfides promesses.

Liebman n'a point interrompu la véhémence explosion d'un cœur aussi plein qu'ulcéré. Il vouloit connoître Wilhelmine, ses sentimens à l'égard du Baron, sa façon de penser, trop affectée elle n'a pu se déguiser; il se félicite de la trouver digne de ce qu'il a résolu de faire pour elle au moment où le Baron lui a donné plein pouvoir d'arranger les choses. Il commence par rectifier l'erreur où l'envoi de la bourse a jeté Wilhelmine, & il passe qu'un événement imprévu, & la bienfaisance naturelle au Baron ont décidé ce don; mais Wilhelmine ne peut le croire; on envoie quelques florins, quelques écus à une infortunée, mais une bourse pleine d'or!

Liebman en convient, cependant un événement singulier, — son fils.

Wilhelmine. Quel! mon fils? — Liebman, rassurez-vous, votre fils; un bon fils ne craint pas de mandier pour sa mère; il — enfin le Baron touché. — Wilhelmine. Mon fils! il mandieroit; — au Baron, à son père?

Liebman. Mais ; — oui, cependant vous comprenez bien qu'ils ne se connoissoient pas ; ainsi la mere n'a reçu de bienfait que par l'interêt qu'inspiroit le fils.

Wilhelmine. Ils ne se connoissoient pas.

Où est mon fils ?

Liebman. Au château.

Wilhelmine. Eh ! ils ne se connoissent pas encore ?

Liebman dans sa réponse apprend à Wilhelmine que la reconnaissance s'est faite, qu'au même instant il a reçu l'ordre du Baron de venir la trouver, & la commission d'en agir avec elle selon ce que son cœur pourra lui dicter. Mais Wilhelmine ne croit plus aux sentimens du Baron, ses doutes & ses craintes annoncent la mere la plus tendre, son injustice à l'égard du Baron l'amante la plus ulcérée, & Liebman pour la ramener à des sentimens plus justes, lui développe l'enchaînement des circonstances, par lesquelles son image fut affoiblie dans le cœur de son amant. Obligés lors de leur séparation de suivre son régiment, dangereusement blessé, fait prisonnier, & ne pouvant écrire, il n'a point non plus reçu de ses nouvelles ; il doit la vie à celle qui devint sa femme, la reconnaissance produisit peut-être un sentiment plus tendre, & le Baron devenu époux & pere, & éloigné des lieux qui pouvoient lui retracer Wilhelmine, parut l'oublier un moment ; mais bientôt elle en est cruellement vengée, la femme du Baron d'un tempérament bilieux, d'un caractère altier, fait le malheur de sa vie, le souvenir de Wilhelmine se retrace alors dans son ame avec tous les tourmens du remords, Liebman a vu de près ses souffrances ; il a encore toutes les lettres du Baron, il les montrera à Wilhelmine, elle y verra son amour, ses regrets, son désir de la rendre heureuse, désir auquel la mort de la Baronne lui permet de se livrer. Wilhelmine attendrie, convaincue enfin que le Baron n'est point coupable, consent à suivre Liebman, quitte avec lui la chaumière ; le théâtre change, & l'on se retrouve au salon du château.

Le pere & le fils sont ensemble, un calme délicieux a succédé aux violentes agitations qu'ils ont éprouvés, le Baron contemple Frits avec l'amour-propre du pere le plus tendre. Il veut lui faire oublier les mauvais momens de sa premiere jeunesse ; il veut le legitimer, il fera son hentier, il laissera Wilhelmine maîtresse de se choisir le séjour qu'elle veut habiter ; si elle choisit Mollendorf, il y a une maison charmante, un jardin, une contrée délicieuse, c'est un vrai paradis ; ils iront la voir son fils & lui. Son imagination s'exalte, il est tout feu ; mais Frits veut savoir sous quel nom sa mere habitera cette agreable retraite ; la question étonne le Colonel, il l'écoute ; Frits, quoique moins violent que dans sa premiere entrevue avec son pere, est tout aussi ferme,

& il lui déclare que son sort est inséparable de celui de sa mere ; qu'il restera Frits Bortcher avec elle, ou qu'elle deviendra avec lui Wilhelmine de Wildenhain. C'est aussi trop exiger s'écrie le Baron, resté seul : il croyoit avoir tant fait, il étoit si content ; mais Frits demande trop : Liebman arrive, le Baron espère qu'il mettra le jeune homme à la raison ; il s'empresse de lui raconter tout ce qu'il vouloit faire pour son fils : Liebman l'approuve, mais il n'est pas aussi satisfait du plan du Baron à l'égard de Wilhelmine. Nous avons vu celui que Liebman formoit pour elle, quittant le rôle de confident, il prend celui de directeur, & bien plus éloquent qu'il ne l'a été lorsqu'il s'est agi de convaincre Amélie des obstacles qui s'opposent à leurs penchans mutuels. Il amène le Baron. non-seulement à convenir qu'il ne peut refuser sans crime d'épouser Wilhelmine, mais à regarder encore ce mariage comme le seul moyen de bonheur qui lui reste ; & le Baron convaincu & soutenu par Liebman contre le blâme & le ridicule qu'il craint, ne peut plus attendre le moment de déclarer sa résolution. On appelle Amélie & le Comte, la premiere apprend avec transport qu'elle a un frere ; mais le Comte qui veut une héritiere qu'il ne trouvera plus dans Amélie, demande ses chevaux & part.

Très-satisfait d'être débarrassé de cet être ridicule, & enchanté de la tendresse de sa fille, le Baron rappelle à celle-ci les inquiétudes auxquelles elle l'a vu en proie, lui en apprend les causes, & ajoute que par les conseils de Liebman, il a trouvé enfin le moyen d'être heureux, mais elle y perd deux terres qu'il va donner à son fils ; l'amitié fraternelle m'en dédommagera répond Amélie ; & ma tendresse, dit le Baron en l'embrassant. — Pourquoi ne puis-je parler de la mienne, s'écrie tout bas Liebman.

Les vœux de cet honnête instituteur sont accomplis ; il a si bien disposé l'ame du Baron à se mettre au-dessus des préjugés, que celui-ci, qui désire d'eux leurs de récompenser Amélie de la maniere dont elle prend son mariage, n'hésite point à les unir Liebman & elle. Au comble de leurs vœux, les deux jeunes gens ne pensent qu'à leur bonheur ; mais le Baron veut Wilhelmine, Liebman court la chercher ; on appelle Fritz, l'agitation du Baron est à son comble, Wilhelmine entre, conduite par Liebman, le Baron court à elle, elle perd connoissance ; on l'a place sur un fauteuil, le Baron est à ses genoux, Frits accourt s'y précipiter à côté de son pere, des mots entrecoupés, des soupirs, des sanglots, l'action la plus rapide compose cette scène, qui finit le Drame avec autant d'intérêt qu'il en a inspiré pendant sa durée.

*Second extrait du mémoire de M. Rigaud sur l'espèce de sainfoin.*

De la préparation des terres avant que de semer le sainfoin.

Comme l'on sème le plus souvent le sainfoin sur le froment en Septembre ou Octobre, suivant l'usage de chaque pays, & le plus souvent en Février ou Mars; il n'y a dans ces deux cas aucunes autres cultures à donner que celles qui ont été faites pour semer.

Mais lorsqu'on veut semer le sainfoin dans un mauvais terrain, où il doit rester cinq ou six ans, il réussira mieux à proportion que la terre sera mieux préparée; un labour bien profond est indifféremment nécessaire pour que les racines du sainfoin puissent s'étendre & se fortifier; on peut y ajouter une seconde culture avec le binet ou charrue à deux bêtes, en observant de croiser les deux labours.

*De différentes manières de semer le sainfoin.*

La manière la plus générale de semer le sainfoin, est d'en jeter la graine sur le froment au mois de Février, dans les endroits les plus chauds, & au mois de Mars, dans ceux qui sont plus froids. Il faut seulement choisir le tems disposé à la pluie: cette graine lève très-bien sans qu'il soit nécessaire d'y passer la herse. Quoique cette graine ne soit pas enterrée par la pluie, au bout de huit ou dix jours on y aperçoit du côté où elle touche à la terre une petite racine blanche qui s'enfonce perpendiculairement dans la terre.

Comme il est arrivé plusieurs fois que les chaleurs de l'été ont fait périr le sainfoin qui avoit été jeté sur la superficie, & n'avoit pas eu le tems de prendre des racines assez profondes pour se défendre contre les chaleurs de l'été, il y a des cultivateurs qui sèment le sainfoin sur le froment en Septembre ou Octobre, & le couvrent seulement avec la herse; mais si l'hiver est bien froid, il est dangereux qu'il ne périsse par les gels profonds. D'autres ne sèment le sainfoin qu'après la moisson, & après une légère pluie, on laboure alors avec la petite charrue à deux bêtes; on sème le sainfoin & on se contente de passer la herse dessus pour conserver la fraîcheur de la terre.

(*La suite dans le numero suivant.*)

### LOGOGRIPE.

Je ne fais point des dieux le sublime langage,  
Cependant jusqu'au ciel je m'éleve souvent,  
Rousséau, plus d'une fois, m'a dû ce juste hommage

Que lui rend le monde-savant;  
Coupez mon chef, Lecteur, (ainsi que c'est l'usage)  
Je deviens une fleur, des jardins l'ornement.  
Otez ma tête encore... ha garde-toi bergere,  
Lorsqu'un amant aimé vient te vanter les feux,  
De prononcer jamais ce mot si dangereux,  
Tu le verrois, hélas ! mériter ta colere,  
S'il pouvoit seulement le lire dans tes yeux.  
Tranchez toujours mon chef, après ce coup funeste,  
Vous verrez que de mes cinq pieds,  
Ainsi retranchés, mutiles,  
Un pronom personnel est tout ce qui me reste.

(*Le mot au numero prochain.*)

### ÉVENEMENT.

Tout ce qui peut encourager la vertu & le zèle pour le bien public est de notre ressort. Quoi de plus propre à produire cet effet que la publication des récompenses qu'accorde notre Souverain à ces deux titres ? Nous croyons donc de notre devoir de consacrer dans nos Feuilles le don qu'il vient de faire à Monsieur Antoine de Polier de St. Germain, Bourguemaitre du Conseil de notre Ville, de la médaille de Hedlingue, pendant à une chaîne en or, pour la porter en sautoir, décoration aussi rare dans ce pays qu'elle est magnifique, & qui est accompagnée d'une lettre par laquelle le Souverain témoigne à ce digne chef de notre Magistrature, & à tout le corps qu'il préside, sa bienveillance & son contentement, de la sollicitude avec laquelle ils ont veillés au bien public.

Le mot de l'énigme du numero précédent, est *énigme.*

*Cours de Paris du 14 Mars 1793.*

Caisse d'Escompte, 3350.  
Nouvelles Indes, 878.  
125 millions, 6 p.  $\frac{2}{3}$  perte.  
Amsterdam, 28  $\frac{1}{2}$ .  
Londres, 14  $\frac{1}{2}$ .  
Payemens du dernier semestre. Lettre I.

### MORTS.

Jeanne Susanne Janot, veuve du Sr. Jean George Hoffmann, Bourgeois de Chavannes Bougy, âgée de 65 ans.  
M. Etie Paps, de la Corporation François de Lussanne, âgé de 30 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

30 MARS 1793.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 43 minutes, & se couche à 6 heures 17 minutes.

ARTICLE concernant M. Lavater, extrait de la gazette de Schaffouse, N°. 20, le 9 Mars.

UNE lettre anonime adressée à la Municipalité de Strasbourg, lue dans une de ces séances & insérée dans la gazette de cette ville, accusoit le célèbre Lavater d'avoir, dans un sermon prononcé à Zurich le 28 Octobre 1792, attaqué la révolution & la constitution Française, ajoutant, que l'impression de ce sermon avoit été défendue, & que M. Lavater avoit même été contraint de se retracter publiquement, soit en chaire, soit à la maison de ville, de ce qu'il avoit dit dans ce sermôn.

C'est à l'occasion de cette lettre que M. Gesner, Bourgeois de Zurich, mais habitant alors Strasbourg, publie dans la gazette de Schaffouse une lettre qu'il a reçu de Zurich même, en réponse aux questions qu'il a faite à un de ses amis aussi bourgeois de Zurich, sur la vérité ou la fausseté des imputations de l'anonime; & M. Gesner ainsi que son ami, desiré donner la plus grande publicité à ces éclaircissements, pour mettre le public impartial à même de juger d'après ce récit authentique de la conduite de leur digne compatriote.

M. Lavater avoit en effet prêché, le 28 Octobre 1792, sur ces paroles du Roi Salomon (1). Telles que sont les pommes d'or damasquinées d'argent, telle est la parole dite comme il faut.

La premiere & la troisieme partie de son discours ne rouloient que sur des objets relatifs à Zurich même, mais dans la seconde, il parloit, il est vrai, de la grande révolution qui absorbe tous les esprits, & de la guerre qui menaçoit l'Europe, & après s'être occupé des événemens aussi inouis, qu'inconcevables dont elle est le théâtre actuel, il en tiroit des conséquences politiques, morales & religieuses, dont les premieres ne rouloient que sur les mesures adoptées dans la sagesse des divers gouvernemens Suisses, &

sur celles qui étoient convenables aux circonstances de sa Patrie en particulier.

Plus étendu dans les conséquences morales, il déduit le préjudice qui peut résulter de l'indifférence avec laquelle on entend ou l'on voit des événemens importans, du danger auquel on s'expose en suivant précipitamment des traces nouvelles, il prémunit ses Auditeurs contre la légèreté ou l'inconsidération, source de tant de maux; il leur recommande l'amour de la justice; le même respect pour les propriétés d'autrui que pour les leurs; les mêmes égards pour les autres qu'ils exigent pour eux; enfin la même attention pour la liberté des autres, & les mêmes soins pour leur sûreté & pour leur vie, qu'on en déploie pour la sienne propre.

Développant encore avec plus de chaleur & plus d'étendue les conséquences religieuses qu'il tire de son sujet, M. Lavater établit, que la Religion est l'unique base du bonheur des Etats, & que l'irréligion est la premiere source de tous les maux d'un gouvernement; la dissolution, la corruption des mœurs, la misere, la ruine sont, dit-il, les suites inévitables de son funeste empire, & tandis que tous ces maux en sont une suite, tous les biens accompagne la Religion, qui est aussi nécessaire aux Etats & aux individus, que l'air est nécessaire à l'homme pour respirer, & la lumiere pour voir.

S'adressant enfin au Clergé à l'occasion du synode prêt à s'assembler à Zurich, il déploie le zele le plus apostolique dans le tableau qu'il lui trace de ses devoirs. Relevant l'utilité de l'état Ecclésiastique, il recommande à ses Auditeurs le respect envers ceux qui l'embranchent; mais il supplie ses collègues de mériter ce sentiment, en s'attachant à être les dignes Ministres de l'Evangile, le modele de leurs troupeaux, l'exemple de la simplicité, de la tempérance, de l'austérité dans leurs mœurs, de la patience & de l'indulgence, de montrer enfin dans toutes leurs actions que leur emploi leur est sacré, leurs devoirs importans, & qu'ils n'ont d'autre sollicitude que le bien de leurs Eglises.

Ce fut, il est vrai, avec la plus grande force que

(1) Proverbes, Chap. XXV, v. 11.

M. Lavater parla des atrocités impunies, dont le récit si souvent répété, paroît accoutumer les ames les plus sensibles aux détails les plus révoltans, mais quelques fortes que soient ses expressions sur ce terrible sujet; elles conservent toute la dignité de la chaire & celle de son propre caractère. Tel fut le sermon du digne Lavater, qui, pour les personnes intelligentes & les bons cœurs, étoit au-dessus de tous les éloges, mais il se trouva un petit nombre d'esprits malveillans, qui tordant le sens de ses pensées, & lui attribuant des choses qu'il n'avoit point dites, interpréterent mal ses meilleures intentions.

Ce sermon fit bientôt du bruit. Par différens motifs tout le monde en demandoit l'impression, & M. Lavater le destinoit à paroître dans la feuille du dimanche (1), s'il méritoit, ou non cet honneur; c'est un point, ajoute le correspondant de M. Gesner, qui ne peut être décidé que par ceux qui l'ont lu ou entendu; le manuscrit passa à la censure, rien n'en fut effacé, les censeurs au contraire témoignèrent leur satisfaction de trouver le sermon si différent de ce qu'on en avoit dit; mais, malgré ce jugement unanime, la prudence de quelques-uns d'entr'eux les portoit à désirer qu'il ne fut point imprimé, & M. Lavater, non sur une défense, mais par les insinuations de quelques gens respectables, retira son manuscrit.

( La suite au numero prochain. )

*Suite du mémoire de M. Rigaud, sur l'esparcette & le sainfoin, troisieme extrait.*

On prétend que l'on peut semer le sainfoin dans toutes les saisons de l'année; mais quand on le sème en automne, il est à craindre qu'il ne soit endommagé par les gelées; si on le sème l'été, il arrive souvent que la graine reste en terre sans germer, ou si elle lève, la sécheresse ordinaire dans cette saison fait languir, & souvent périr les jeunes plantes; ainsi le meilleur est de semer le sainfoin à la fin de l'hiver, & quand les gelées ne sont plus à craindre.

Quand on sème le sainfoin au printemps, il a déjà mis des feuilles assez larges dans le tems de la moisson, & si le terrain est gras & convenable, on pourroit y faucher dans le mois d'Octobre; cependant les bons cultivateurs ne le font pas, & trouvent que la récolte en est plus abondante l'année suivante; il faut avoir attention, comme on l'a déjà dit, de le défendre contre les bœufs & les chevaux, & sur-tout contre le même bétail qui le détruit en le broutant jusqu'aux racines.

La quantité de grain que l'on doit jeter sur chaque sétérée de terrain est en général le double de

(1) Feuille qui paroît toutes les semaines, & où l'on trouve souvent des extraits de sermons.

la quantité de froment: si quelques personnes en mettent le triple, c'est parce qu'elles employent de la mauvaise graine qui n'est pas venue à maturité, ou dont le plus grand nombre des germes s'est étouffé en le préparant mal, ce qui est fort ordinaire.

Il faut observer aussi de ne pas mettre autant de semence dans un terrain maigre, & qui a peu de fonds, que dans une terre grasse & profonde; celle-là ne peut pas fournir tout le suc qui est nécessaire à la multitude de racines que cette plante donne.

On doit faire la même remarque entre les terres dans lesquelles on veut laisser le sainfoin en prairie pendant six ou sept ans, qui est à-peu près le terme de sa durée, & les terres dans lesquelles on ne jette du sainfoin que pour avoir une récolte de foin la seconde année qu'elle seroit en jachère, & le rompre au premier tems convenable, pour y semer la même année du froment ou du seigle.

( La suite au numero prochain. )

*NOTICE des observations faites par M. Francklin dans son voyage de Bengale en Perse, troisieme extrait.*

Nous avons déjà vu dans les extraits précédens que M. Francklin, en nous faisant connoître les Perses, par les rapprochemens instructifs & agréables qu'il fait des différences qui se trouvent entr'eux & les Turcs, nous donne une idée plus avantageuse des spectateurs d'Ali, que de ceux d'Omar. Les premiers, dit l'auteur, infiniment plus tolérant dans leurs opinions religieuses, & n'étant point assujettis aux préjugés dominant chez les autres nations Mahométanes, n'ont pas pour les Chrétiens le mépris & l'éloignement que leur montrent les Turcs; caractérisés, dit M. Francklin, par leur rudesse & leur insolence à l'égard des étrangers & des Chrétiens, tandis que la conduite des Perses envers eux seroit digne de la nation la plus civilisée; courtois, polis, obligeant dans leurs manieres; ils aiment à s'informer des coutumes & des mœurs Européennes, & sont toujours prêts à vous rendre compte des leurs.

L'hospitalité est regardée par eux comme un devoir, on les honore si l'on entre chez eux, & c'est un affront qu'on leur fait; si l'on en sort sans avoir accepté, soit quelques rafraichissemens, soit de fumer la pipe qu'ils vous présentent.

Fort exagéré dans leurs démonstrations polies & dans leurs complimens, un étranger crédule pourroit s'imaginer qu'ils sont toujours prêts à sacrifier leur vie & leur bourse pour lui rendre service, & ce ton règne, non-seulement entre les gens de la classe la plus distinguée, mais encore dans celle du peuple, duquel le moindre individu vous offrira sérieusement la ville de Schiras & toutes ses dépendances, comme

un présent qu'il dépend de lui de vous faire ; mais il ne faut que peu de tems à un étranger pour apprécier la valeur de ces démonstrations extérieures, qui ne sont, selon M. Francklin, qu'un reste de l'urbanité, par laquelle cette nation s'est rendue si fameuse dans les anciens tems, & que les guerres fréquentes dans lesquelles cette contrée s'est vue presque continuellement enveloppée depuis l'extinction de la famille de Sefi, ont considérablement diminuée, en altérant aussi beaucoup les sentimens d'honneur & d'humanité qui se trouvoient dans la première Classe.

Naturellement enclins à la colere, prompt, fier, sensible aux affronts, qu'ils vengent à l'instant, les Persans sont en général braves & courageux ; le peuple de Schiras est querelleur, & dès ce qu'il s'éleve une dispute entre deux individus, une foule immense se presse, se ferre autour d'eux, prend chaudement parti pour l'un ou pour l'autre des combattans, & il en résulte des tumultes qui ne finissent que par la présence & l'entre-mise de l'officier de police.

Aussi communicatifs que les Turcs sont taciturnes & silencieux, les Persans, toujours gais dans leurs propos, aiment passionnément la raillerie & la plaisanterie qu'ils manient avec ironie & finesse. Ils entremêlent leurs conversations de citations tirées de leurs poètes favoris, Hafiz, Sadi, Jami, même dans la classe du peuple, ceux auquel l'éducation n'a pas procure l'avantage de lire & d'écrire, y suppléant par l'excellence de leur mémoire, & apprenant par cœur les vers qu'ils entendent, les répètent à leur tour, & une chose digne de remarque, c'est l'attention qu'ils apportent dans leurs conversations à ne jamais interrompre celui qui parle.

Spirituels, ingénieux, actifs, habiles dans tout ce qu'ils font ; on peut dire qu'à plusieurs égards, les Persans, dont la figure est en général aussi bien que celle des Européens ; sont sociables & aimables ; mais ils joignent à ces beaux dehors un manque absolu de bonne foi & de probité, & aussi menteurs qu'intéressés & frippons ; ils commettent de l'air le plus propre à vous inspirer de la confiance, les faussetés les plus insignes ; & loin de se déconcerter si elles sont découvertes, ils leur donnent un tour de plaisanterie, ou se croient justifiés lorsqu'ils confessent qu'ils ont mentis, parce que dans leurs principes le mensonge n'est point blâmable, du moment qu'il leur procure quelque avantage.

Aussi superstitieux que le sont les autres peuples Mahométans, les Persans croient fermement à l'efficacité des talismans, des charmes, des présages ; ils ont même conservés plusieurs pratiques de leurs ancêtres, ordonnées par les Mages & tolérées par Mahomet. De tous les peuples de l'Asie, il est celui qui croit le plus à l'influence des jours, des heures, des

minutes, faisant scrupuleusement attention dans les choses les moins importantes à choisir leur moment. Ils consultent chaque matin un livre de présage, dont chaque chapitre commence par une lettre particulière de l'alphabet, estimée heureuse ou malheureuse, & s'ils rencontrent au commencement du chapitre une de ces dernières, la journée ne peut qu'être remplie de contrariétés ou de malheurs. Ils apportent la même attention & le même scrupule dans l'heure qu'ils choisissent pour signer leur contrat de mariage, & dans le choix du jour des noces, sans quoi le couple qui s'unit seroit malheureux ; & ceux qui sont à leur aise font appeler un astrologue lors de la naissance de leurs enfans, pour qu'il tire son horoscope.

Convaincu qu'il y a des mauvais génies ou Deebes qui rodent sur la terre pour y causer tout le mal qu'ils peuvent ; ils ne doutent point que les talismans de toutes les sortes qu'ils portent sur eux, & sur lesquels sont gravés des passages de l'alcoran, n'écartent ces mauvais génies, & chez les personnes d'un rang distingué ces talismans sont aussi magnifiques qu'ils les croient salutaires.

(La suite au numero prochain.)



Article d'Histoire Naturelle, envoyé aux Rédacteurs du Journal de Lausanne, par M. J. Brez de la Société d'Histoire Naturelle de Paris.

Utrecht, le 29 Novembre 1792.

On voit ramper dans les fenêtres, dès le printemps, sur-tout lorsque le soleil brille, un petit insecte d'un naturel bien surprenant par la constance & l'opiniâtreté qu'il montre à se tenir dans une tranquillité parfaite dès qu'on vient à le toucher. Il a été décrit par GÉOFROY, sous le nom de *Vrillette Savoyarde*, par LINNEUS, d'abord sous celui de *Cassida nigra*, ensuite, sous celui de *Dermestes pertinax*, & enfin, sous celui de *Phnus pertinax* ; l'illustre de GÈÈR, lui a donné le nom de *Vrillette opiniâtre* (1). Notre dessein n'est point d'entrer ici dans les détails de la description de cette villette ; on peut les chercher chez les auteurs que nous avons nommés ; son caractère seul, si l'on peut parler ainsi, fera l'objet de cette notice.

Dès qu'on vient à toucher notre *Vrillette opiniâtre*, elle fait à l'instant la morte, baisse la tête, l'enfoncée dans le corcelet, contracte les pattes & les applique fort exactement contre le corps, cache ses antennes, & garde si longtems cette attitude gênée, sans ce donner le moindre mouvement, que qui ne seroit pas instruit de son naturel la prendroit

(1) Mémoire sur les insectes.

décidément pour morte; mais ce qui a plus droit de nous étonner encore, c'est qu'on est presque incapable de la forcer à faire le moindre mouvement; le feu, l'eau, aucune espece de torture n'est suffisante pour faire remuer cet insecte opiniâtre. Ils se laisse brûler tout vif, dépecer & estropier sans donner le plus petit signe de vie, de Geer en a tenu un dans une cuillère d'argent, sur la flamme d'une bougie: il s'est fait brûler ainsi à petit feu, sans chercher à s'enfuir, & sans remuer même une seule patte. Un sens froid si constant & si opiniâtre, semble passer les bornes de la nature; nôtre foible esprit ne sauroit le concevoir: admirer doit être nôtre unique partage. Ce que l'on a dit de la constance héroïque des Sauvages prisonniers de l'Amérique, qui se laissent déchirer le corps par pieces par leurs ennemis qui mangent leur chair; sans faire la moindre grimace, sans donner le moindre signe de douleur, n'est rien auprès de ce que font voir nos vrillettes opiniâtres. Mais les laisse-t-on longtems tranquilles, & ne les touche-t-on plus, elles sortent alors par degrés de leurs assoupissemens & recommencent à remuer, à marcher, toujours cependant avec beaucoup de lenteur & d'indolence.

*Monologue de Caton, dans Adiffon, traduit par M. le Comte de L\*\*. T\*\*\*.*

C'est là ce qu'il faut croire, — oui j'adopte ô Platon,  
L'oracle qu'a dicté ta sublime raison  
Et quel autre principe auroit mis dans nôtre ame,  
Ce besoin si pressant, ce désir tout de flamme,  
Ce vœu d'un noble orgueil qui se sent emporté,  
Par un élan vainqueur vers l'immortalité  
D'où naît ce sombre effroi, cette crainte cruelle  
De tomber dans les bras d'une mort éternelle?  
Et d'où vient que l'esprit accablé de terreur  
A l'aspect du néant recule avec horreur?  
Ah! tous ces mouvemens, c'est Dieu qui les fait naître,  
C'est le ciel, qui par eux nous mène à nous connoître,  
C'est Dieu qui vit en nous, & de qui la bonté  
Dans le cœur des humains grava l'éternité.  
L'éternité! touchante & sublime parole!  
Mot, qui tout à-la-fois m'effraye & me console,  
Sous quels traits inconnus dois-je encore exister,  
Combien de lieux nouveaux dois-je encore habiter?  
Un lointain s'offre à moi d'une vaste étendue,  
Mes pas y vont entrer, elle échappe à ma vue,  
N'importe, s'il est vrai qu'au-dessus des mortels  
Un Etre quel qu'il soit mérite nos autels;  
(Et comment en douter, lorsqu'avec son essence,  
La nature par tout proclame sa puissance,)  
Cet Etre doit chérir les humains vertueux,  
Et tout ce qu'il chérit sera sans doute heureux.

Mais quand?... Mais dans quel lieu?... Ce n'est pas dans ce monde

Il est fait pour Cesar... Obscurité profonde,  
Mon esprit se fatigue à vouloir te percer;  
Que de doute! (*Il prend son épée:*) voilà qui les  
fera cesser;

(*Il prend de l'autre main le livre de Platon,*)  
Chacune de mes mains différemment armée,  
Offre donc à mes yeux ma double destinée,  
Ce glaive en un instant va me faire périr!  
Et ce livre m'apprend que je ne puis mourir,  
Dans le fort qui l'attend mon ame se confie,  
Sourit à ce poignard, l'appelle, le défie,  
Les astres tomberont, le soleil s'éteindra,  
Dans l'abîme des tems l'Univers se perdra,  
Mais toi mon ame, toi dans une paix durable,  
Tu vivras toujours jeune, impassible, immuable,  
A travers le fracas des élémens troublés,  
Debout sur les débris des mondes écroulés.

### M A D R I G A L.

Tircis se crut heureux, Tircis étoit content,  
Il possédoit en paix, fortune, esprit, talent.  
Resolu de jouir, il ne faisoit que rire  
Des langueurs de l'amour, & de son doux martire.  
Tircis vous vit, Tircis ne posséda plus rien,  
Vous voir, n'aimer que vous, fut pour lui le seul bien.  
Adieu flatteur espoir, adieu toute allégresse,  
Vous lui refusé tout, il n'a dans sa détresse  
Que deux genoux pour adorer  
Et deux poulmons pour soupirer.

Le mot du Logographe du numero précédent est  
*Prose.*

Errata pour le numero 12, article événement, lisez  
*Bourguemaître de nôtre Ville, au lieu de Bourguemaitre du Conseil.*

*Cours de Paris du 21 Mars 1793.*

Caisse d'Escompte, 3342.  
Nouvelles Indes, 368.  
125 millions,  $\frac{5}{8}$  p.  $\frac{1}{2}$  perte.  
Amsterdam, 28 $\frac{1}{2}$ .  
Londres, 14 $\frac{1}{2}$ .  
Payemens du dernier semestre 1792. Lettre I.

### M O R T S.

Suzanne, fille de M. Henri Emanuel Vincent, de Moutreux,  
} âgée de 9 ans.  
Jeanne Marguerite Meylan, du Lieu, en la Vallée du Lac-  
de-Joux, âgée de 20 ans.  
Jean Antoine Cretenoud, de Renens, vigneron, âgé de 85 ans.  
Catherine Herleizen, fille mineure.  
Louise Decastel, de Lutry, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

6 AVRIL 1793.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 43 minutes, & se couche à 6 heures 17 minutes.

SUITE de l'article Concernant M. Lavater, tiré de la gazette de Schaffouse.

Nous avons vu que M. Lavater retira son manuscrit, mais en se prêtant aux circonstances, il prédit que sa complaisance l'exposeroit à des discours & à des imputations désagréables; il ne se trompoit pas, on raisonna a tort & à travers sur la non impression du sermon, & quelques jours après, deux potences se trouverent le matin avoir été dessinées sur les murs de sa maison; les uns craignoient, les autres souhaitoient que cette méchanceté excitasse son courroux, mais il se tut, & le Bourguemaitre ayant fait effacer cet objet de scandale, il n'en fut plus question, & on ne le renouvela point, comme le dit faussement la lettre anonyme; mais peu de jours après, il parut dans le courrier de Strasbourg, un article vraiment révoltant contre le digne Lavater. Son ami fut le premier qui l'en instruisit, sa patience, sa douceur, sa fermeté se montrèrent encore à cette nouvelle insulte. « Rien ne m'étonne, répondit-il, Dieu connoit mon cœur & mes actions, je ne mis jamais mon espoir en vain dans la Providence, car elle ne m'a jamais abandonné, ma conscience est mon témoin le plus irrecusable. Qu'il paroisse celui qui peut m'accuser avec justice d'avoir violé mes devoirs d'époux, de pere, de concitoyen & de Pasteur.

Lavater se contenta donc de faire insérer dans la gazette de Zurich, que l'article, contenu dans celle de Strasbourg, en date de Zurich, le 16 Octobre 1792, (le style mis à part, dont il ne dit rien) est rempli d'inexactitude & de fausseté. Ceci peut suffire, ajoutez-il, jusqu'au moment où l'auteur trouvera à propos de se nommer. Pour moi je réponds de mes actions, de mes paroles, de mes écrits par ma signature.

JEAN GASPARD LAVATER.

Mercredi, 5 Décembre 1792.

En finissant ce récit, le correspondant de M. Gesner ajoute qu'il est faux que M. Lavater ait été obligé

de se retracter, ou de demander excuse, ni en chaire ni à la maison de ville; & passant à des détails qui concernent Zurich même, il apprend à M. Gesner que contre l'attente des envieux & des mechans, le jour où la Bourgeoisie de cette ville choisit dans son sein une partie des membres de la Magistrature, s'est passé dans la plus admirable concorde: c'est avec joie que je vous annonce encore, lui dit-il, que différentes tribus ont priés leur Président de remercier en leur nom les chefs de la Magistrature de leur activité infatigable, de leurs soins aussi constants que sage à conduire & à diriger avec modestie prudence, & un véritable amour de la Patrie, les affaires importantes desquelles dépendent le bien public & particulier de notre pays.

Enfin, c'est encore avec la même satisfaction que je vous apprend la proposition faite par les différentes tribus de rechercher légalement & juridiquement les auteurs de la méchanceté commise par la peinture de deux potences sur les murs de la maison de M. Lavater. Pour l'honneur de notre ville, dit l'orateur, chargé de faire la proposition, & pour qu'un innocent ne soit pas soupçonné, je desire qu'on trouve le coupable; je ne puis croire qu'il soit notre concitoyen; mais s'il l'étoit, quel est l'honnête homme qui pourroit le tolerer dans nos cercles; & quel est celui qui ne desirera & n'aidera à en exclure un être aussi mauvais que dangereux?

Hautement applaudies, ces deux propositions ont été unanimement adoptées dans la ville & par le pays.

Vous voyez par tout ceci mon ami, & le public impartial, verra comme vous que, Dieu soit loué, la paix, le repos, l'ordre, l'union & l'affection réciproque regnent complètement à Zurich, & que les citoyens & le paysan vivent heureux, les uns avec les autres, sous la protection de loix aussi douces que sages.

Communiquez ce récit, dont je réponds, nommez-moi s'il le faut, & pour l'honneur de notre patrie, répandez-le, le plus promptement possible, soit par des copies de ma lettre, soit par l'impression.

J. H. B.

CONTINUATION des extraits des lettres de  
M. de Voltaire.

Le retour du printems avoit ramené M. de Voltaire aux Délices, & depuis le mois d'Avril qu'il étoit arrivé jusqu'au mois de Juin, il paroît uniquement occupé de sa campagne; "hiftrion les hivers à Lausanne, dit-il à M. de Moncrif (1), je réuffis dans les rôles de vieillard: je fuis jardinier au printems à mes Délices près de Geneve, dans un climat plus méridional que le vôtre".

Il avoit repris fes travaux littéraires, & il promet à M. de Buriigni (1), qu'il lui présentera dans un an cette hiftoire des mœurs, dont il a souffert l'effufiffe, l'hiftoire des dates, des généalogies, des villes prifes & reprifes à fon mérite; mais l'hiftoire des mœurs vaut mieux à mon gré; en tout cas, j'écrirai fur les hommes moins qu'on n'a écrit fur les insectes".

En partant pour les Délices, M. de Voltaire avoit conservé Monriou; mais décidé à s'établir dans la ville même de Lausanne pour les hivers: il vint à cette campagne le 2 de Juin, pour y passer quelques jours, & il écrit à M. Thiriot (3). "Je reçois, mon ancien ami, votre très-agréable lettre du 25 Mai, dans mon hermitage de Monriou, auquel je fuis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville; elle a quinze croiffées de face, & je verrai de mon lit le beau lac Léman & toute la Savoie, fans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui font au si gai en été que ma maison de Lausanne le fera en hiver, Mad. Denis a le talent de meubler des maisons & d'y faire bonne chere, ce qui joint à ses talens de la musique & de la declamation, compose une niece qui fait le bonheur de ma vie.

Cette maison de M. de Voltaire, située au Chêne, l'occupoit agréablement, il en parloit avec complaisance, il demandoit à M. Fontaine (4) des peintures. Vous ornerez, lui dit-il, ma maison du Chêne, comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus réguliere; elle a même un plus bel aspect; mais c'est le palais d'hiver, c'est pour le tems de nos spectacles; les Délices font pour le tems des fleurs & des fruits, ce n'est pas mal partager la vie pour un malingre. Votre fœur est actuellement toute occupée des meubles pour la maison du Chêne. Elle infifte beaucoup sur une

boule de lustre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle sera occupée en hiver de ses habits de théâtre. Nous espérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a passé le tems des premieres illusions; & en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui".

Privé l'été de son théâtre de société, M. de Voltaire s'amusoit cependant d'une troupe établie aux portes de Geneve, dans laquelle, écrit-il à M. d'Argental (1), "il y a quelques acteurs passables. J'ai eu le plaisir de voir jouer l'Orphelin de la Chine pour la premiere fois de ma vie. J'ai dans plus d'un endroit souhaité des Clairon & des le Kain; mais on ne peut tout avoir. C'est vous mon cher & respectable ami, que je souhaite toujours, & que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devois être encouragé à en donner; que je devois vous envoyer Fanime dans son cadre pour le mois de Novembre; mais je vous conjure de vous rendre aux raisons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en supplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce seroit actuellement un très-grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un tems plus favorable, & alors vous gratifierez les comédiens de cette Fanime, quand vous la jugerez digne de paroître. Nous nous amusons à donner des essais sur notre petit théâtre de Lausanne, & nous vous enverrons ces essais; mais point de Paris à présent".

M. d'Argental le sollicitoit cependant toujours à ce qu'il paroît de lui envoyer Fanime, c'est toujours beaucoup, "répond M. de Voltaire (1), que je vous donne des vers quand je fuis abimé dans la prose, dans les bâtimens & dans les jardins. J'ai bien moins de tems à moi que je ne croyois; on s'est mis à venir dans mes retraites: il faut recevoir son monde, diner, se tuer, & qui pis est, perdre son tems; j'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime, mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'est-à-dire coupable d'aimer comme une folle, sans avoir d'autres motifs de sa fuite, que les craintes que l'amour lui a inspiré pour son amant. Je serais d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuse; plus favorablement que Rome sauvée, & qu'Oreste; cela n'est pas juste, une scène de Ciceron, une scène de Cesar, font plus difficiles à faire & ont plus de mérite que tous les emportemens d'une femme trompée & délaiffée. Le sujet de Fanime est bien tri-

(1) Lettre 243.

(2) Lettre 243, des Délices, le 10 de Mai.

(3) Du 2 Juin, de Monriou.

(4) Lettre 248, de Juin.

(1) Lettre 264, des Délices, le 1 Octobre.

(2) Des Délices, le 8 de Novembre.

29 vial, bien usé; mais enfin vos premières loges sont  
 29 composées de personnes qui connoissent mieux l'a-  
 29 mour que l'Histoire Romaine. Elles veulent s'at-  
 29 tendrir, elles veulent pleurer, & avec le mot d'a-  
 29 mour on a cause gagnée avec elles. Allons donc,  
 29 mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire, oublions  
 29 mon âge. Je ne devrois ni planter des jardins, ni  
 29 faire des vers tendres, cependant j'ai ces deux  
 29 torts, & j'en demande pardon à la raison. Vous  
 29 avez un cœur plus tendre que le mien, dit M. de  
 29 Voltaire au même (1), mon cher ange; vous aimés  
 29 mieux mes tragédies que moi; vous voulez qu'on  
 29 parle d'amour, & je suis honteux de nommer ce  
 29 beau mot avec ma barbe grise. Toutes mes bou-  
 29 teilles d'eau rose sont à l'autre bout du grand lac  
 29 à Lausanne. J'y ai laissé Fanime & la femme qui a  
 29 raison, & tout l'attirail de Melpomene & de Tha-  
 29 lie; c'est à Lausanne qu'est le théâtre. Nous plan-  
 29 tons aux Délices, & actuellement je ne pourrai  
 29 que traduire les Géorgiques.

(La suite à une autre Feuille.)



Aux Auteurs du Journal de Lausanne.

M.

Je vous envoie une traduction très-libre de la veille des Fêtes de Vénus, ou du *Pervigilium Veneris*.

Je voudrais, suivant l'usage uniforme des traducteurs, pouvoir prodiguer des éloges de toute espèce au petit ouvrage que j'ai traduit; mais je suis obligé d'avouer que le *Pervigilium Veneris* ne me paroît point un chef-d'œuvre, comme le Président Buhier, qui l'a traduit en vers avant moi, & comme le pere Sanadon qui l'a traduit en prose, voudraient nous le persuader. Cependant si ce petit poëme n'est point parfait, s'il pêche par des répétitions, par un langage qui ne paroît pas des plus purs, & par un style qui ne semble pas assez correct, s'il a souffert par la faute des copistes, il a cependant des beautés, & il présente les idées les plus gracieuses & les peintures les plus séduisantes. Il est précieux, parce qu'il est avec le poëme séculaire d'Horace, le seul cantique sacré, le seul hymne religieux qui nous reste de Rome Payenne. C'est une espèce de liturgie de Venus, un monument du culte qu'on rendoit à cette Déesse regardée par l'antiquité comme la cause productrice & conservatrice de tous les êtres, comme la force expansive & sympathique, répandue dans la nature, ou, si vous voulez, comme la nature elle-même.

(1) Des Délices, le 19 Novembre.

Cette fable de la céleste Vénus toujours accompagnée des graces décentes, parée de leur magique ceinture, suivie de l'amour, de cet enfant qui foumet les Dieux & les hommes, ses flèches, son arc, son carquois, son bandeau, ses ailes, sont des allégories ingénieuses autant qu'agréables & fécondes en moralités.

Les savans rangent l'hymne à Vénus, dont nous parlons dans la classe des hymnes populaires ou poétiques, qui se chantoient publiquement dans les temples à la fête de quelque Dieu & qui contenoient son histoire, ses attributs, ses louanges. On appelle hymnes Theurgiques, ceux que les initiés aux mystères chantoient dans leurs cérémonies religieuses, & ceux d'Orphée sont les seuls de ce genre qui nous restent. Ces initiés étoient chez les Payens, à-peu-près, ce que les mystiques sont chez nous, on croit avec assez de vraisemblance, qu'on enseignoit dans ces mystères le dogme de l'unité de Dieu.

Enfin les hymnes qu'on nomme philosophiques, sont des espèces de prières ou d'invocations adressées au Dieu unique & Suprême, que des philosophes ont composés d'après le système qu'ils avoient embrassé.

Je ne dirai que deux mots de ma traduction: elle est des plus libres, on l'appellera, précis, imitation, comme on voudra, peu importe. Je ne me suis point assujetti à l'ordre de mon original, les différens éditeurs ne font même pas d'accord là-dessus.

Si j'ai réussi à rendre l'esprit & les images de ce petit poëme, cela me suffit & doit suffire au Lecteur.

Ce petit ouvrage que j'ai fait dans le printems de ma vie, seroit resté avec beaucoup d'autres dans mon porte-feuille, si l'envie de contribuer de quelque chose à votre Journal ne l'en eut fait sortir. Voyez si vous le jugez digne d'y être inféré, dans ce cas je vous en communiquerai plusieurs autres qui y reposent depuis longtems.

J'ai l'honneur d'être &c.

L. D. M.

Lausanne, ce 2 Avril 1793.



Quatrième extrait du mémoire sur la culture de l'esparcette & du sainfoin.

On a déjà remarqué qu'il n'étoit pas à propos de faucher le sainfoin en Septembre ou Octobre de la première année, quoique l'on peut en retirer une récolte médiocre, ni d'y faire paître le menu bétail, quoiqu'on puisse l'y faire paître légèrement; sur quoi il est prudent de ne pas s'en rapporter aux domestiques; mais point de gros bétail qui fouleroit trop les jeunes plantes: il faut donc attendre l'année suivante pour avoir une bonne récolte. Le tems de fau-

cher le sainfoin est sur la fin de Mai, ou dans le commencement de Juin, eu égard aux climats plus ou moins chauds. Le sainfoin est dans sa maturité, lorsque les fleurs qui sont à l'extrémité de la tige commencent à grainer. Pour recueillir le sainfoin qui se brise facilement, il ne faut le toucher ni en rompre les ondains le premier ni le second jour qu'il a été fauché.

Le troisième jour, il faut le ramasser le matin avant la grande chaleur, & dès que la rosée est entièrement dissipée par le soleil, c'est-à-dire vers les huit ou neuf heures du matin, & même avant s'il n'y avoit pas de forte rosée, ou si elle étoit dissipée plutôt. Il n'est pas nécessaire de rompre les ondains pour les faire sécher également des deux côtés. On pourroit cependant les retourner, s'il avoit fait une pluie bien considérable, mais avec précaution, parce qu'il se brise facilement.

On ramasse ainsi le sainfoin le troisième jour, & l'on en fait des meulons d'environ 30 l. sur la place, que l'on y laisse pendant deux ou trois jours, eu égard à la chaleur plus ou moins grande. Ce tems suffit pour que la chaleur pénètre à fond les meulons & les sèche suffisamment. Il faut ensuite charger le fourage sur les voitures pour le mettre dans le grenier à foin, & il faut observer de le faire de grand matin, lorsqu'il est humecté par la rosée, ou vers le soleil couchant, tems auquel le serain commence à tomber, ce qui le ramollit & empêche qu'il ne se brise autant qu'il le fait quand il est bien sec. On met le foin dans le grenier, sans le presser en le posant légèrement avec des fourches, & sans que personne y passe dessus; de cette manière il s'entasse peu à peu par son propre poids, sans s'échauffer, sur-tout si le grenier & bien aéré, ce qui est très-convenable pour le bien conserver.



### LIVRE NOUVEAU.

Le Livre de Famille, ou Journal des enfans, contenant des historiettes morales & amusantes, mêlées d'entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journellement dans la nature & dans la société, par M. Berquin; pour servir de suite à l'Ami des Enfans & des Adolefcens du même Auteur, deux volumes in-8°. à Lausanne, chez Durand l'ainé, de l'imprimerie d'Henri Vincent 1793.

Plus à la portée de ceux auxquels il est destiné que ne le sont la plupart des livres du même genre, & n'ayant pas l'inconvénient de dévoiler aux yeux des enfans les ressorts secrets, employés pour leur éducation, cet ouvrage posthume de l'estimable M.

Berquin, se distingue comme ses autres ouvrages par la morale excellente qui y règne, par la manière ingénieuse, dont les divers sujets y sont naturellement amenés, & enfin par la simplicité des explications: mérite rare dans ces sortes d'ouvrages. En regrettant que les bornes de notre Feuille ne nous permettent pas un plus long détail aujourd'hui, nous nous réservons d'y revenir dans un autre numero.



### CHARADE.

On plante mon premier & toujours l'alégresse  
En accompagne le moment,  
Mes deux derniers d'Iris ornent le front charmant.  
Mon tout, objet choisi d'une vive tendresse,  
Par l'austère raison est condamné souvent,  
Ou, sous un autre aspect pour me rendre plus claire,  
Je suis ce que jadis fut Rome de la terre.

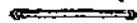
( Le mot au numero prochain. )



### ÉNIGME.

Rarement dans ma poche, & toujours dans mon cœur.

( Le mot au numero prochain. )



### MADRIGAL.

Un discours trop rangé part rarement du cœur,  
L'amour ne laisse pas à l'esprit tant d'aisance,  
Il faut quand un amant veut prouver son ardeur,  
Que la tendresse soit son unique éloquence.



Cours de Paris du 28 Mars 1793.

Caisse d'Escompte, 3345.

Nouvelles Indes, 870.

125 millions. 6  $\frac{1}{2}$  p.  $\frac{1}{2}$  perte.

Amsterdam, 26  $\frac{1}{2}$ .

Londres, 13  $\frac{1}{2}$ .

Payemens du dernier semestre 1792. Lettre K.



### MORTS.

Françoise Michaud, veuve de Jean François Emery, carrier, Bourgeois d'Etagnieres, âgée de 50 ans.

Mlle. Susanne Marie Miol, de Vevey, âgée de 58 ans.

Un enfant mâle mort avant le baptême.

Un enfant mâle mort dix jours après sa naissance.

Marie Delessert, femme de François Barraud, Bourgeois de Villards Tiercelin, jardinier, âgée de 59 ans.

Un enfant venu mort au monde.

Jean Léonard Foguelman, Bourgeois de Pizy, âgé de 68 ans.

Jean Pierre Schoug, de Mahnbachel, dans la Jurisdiction de Lichtenberg, Principauté des Deux-Ponts, garçon tailleur, âgé de 26 ans.

Jean Baptiste Emery d'Etagnieres, carrier, âgé de 63 ans.

Anne Marie Regamey, fille mineure.

Un enfant mâle, venu mort au monde.

JOURNAL DE LAUSANNE.

13 AVRIL 1793.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 19 minutes, & se couche à 6 heures 41 minutes.

*Traduction libre du Pervigilium Veneris, ou la veillée  
des fêtes de Venus.*

STROPHE PREMIERE.

QUE tout mortel aime & soupire  
Jusqu'au plus novice en amour!  
Que de Venus & du Zéphire  
Tous demain fêtent le retour.

Par une éternelle alliance  
Que cimentà Venus, qui précéda les tems,  
De l'Echer amoureux la suprême influence,  
Ranime la terre au printems  
Et rappelle son abondance;  
Demain sur cet heureux valion  
Il versera de fertiles rosées,  
Et l'arc d'Iris tracé dans les nuées  
Embellira notre horizon;  
Au sein de la terre engourdie  
Coulent déjà ces sucz puiffans,  
Cette fête qui rend la vie  
Aux plantes qui couvrent nos champs.  
Ainsi Déesse de Cithere  
Nous vous devons ces biens divers,  
Vous êtes notre tendre mere  
Et l'ame de cet univers,  
Par de secrettes sympathies  
Vous en rapprochez les parties,  
Et des mains de la volupté  
Et sous l'attrait des jouissances,  
Par tout vous versez les semences  
D'une heureuse fécondité.

STROPHE II.

Que tout mortel aime & soupire  
Jusqu'au plus novice en amour!  
Que de Venus & du Zéphire  
Tous demain fêtent le retour.

Des voluptés mere immortelle,  
Belle Cipris, Déesse de Paphos,  
C'est dans ce jour de mémoire éternelle  
Où tu nâquis de l'écume des flots,  
Que féconda le pere de Cibeie.  
Dès que tu parus sur les mers;  
Autour de toi les Nimphes s'empresferent,  
Et des Tritons les éclatans concerts,  
D'un pôle à l'autre aussitôt annoncerent  
La Reine de cet univers.

STROPHE III.

Que tout mortel aime & soupire  
Jusqu'au plus novice en amour!  
Que de Venus & du Zéphire  
Tous demain fêtent le retour.

La douce haleine de l'aurore  
Verse un rezeau de diamans  
Sur les jeunes roses que Flore  
Livre aux baisers de leurs amans,  
Cette fleur, des fleurs la plus belle,  
Qui nâquit du sang d'Adonis,  
A Venus sans cesse rappelle,  
Tant de plaisirs évanouis  
Par la mort sanglante & cruelle!  
Du plus cher de ses favoris,  
Lorsqu'Ojet d'un amour coupable,  
L'infortune fils de Mircha,  
Périt sous la dent redoutable  
Du monstre qui le déchira.

*Continuation & fin de la notice du voyage de M.  
Franklin, de Bengale en Perse, quatrieme extrait.*

Ne se bornant pas aux idées qu'il nous a donné  
jusqu'ici des Persans en general, M. Franklin nous

apprend que les femmes de Schiras, dans tous les tems les plus renommées en Perse pour la beauté, justifient leur réputation, & que toutes celles qu'il a eu le bonheur de voir pendant son séjour dans cette ville, (ce qui ne s'étend cependant point au-delà des parentes ou des relations les plus intimes de la famille dans laquelle il vivoit) étoient grandes & bienfaites, le brulant de leurs yeux est surtout d'une beauté frappante, qu'elles doivent en grande partie à la poudre noire d'antimoine appelée surma, avec laquelle elles se frottent les sourcils & les paupières, & qui ajoute un brillant incomparable à leur éclat naturel.

Les grands yeux noirs sont les plus estimés des Persans, & les plus communs à Schiras. Comme les femmes Mahométanes vont toujours voilée de la tête aux pieds, on ne peut les voir dans la rue; mais, M. Francklin a quelquefois été à même d'en voir chez ses patrons, soit à travers de la porte lorsqu'elles y étoient en visites familières, soit dans la même chambre, lorsque la curiosité de voir un Européen les amenoient; car ce motif applanissant toutes les difficultés. Elles ne regardoient alors M. Francklin que comme un membre de la famille, elles ne se faisoient aucun scrupule d'ôter leur voile & conversoient avec lui avec autant de familiarité que de curiosité sur les mœurs & coutumes Européennes, paroissant fort satisfaites de sa complaisance à répondre à leurs questions, & lui donnant le titre d'honnête & bon Férengi, désignation donnée par les Persans aux Européens en général.

Avant leur mariage, & pendant qu'on les recherche, l'empire des femmes est vraiment despotique, & plusieurs d'entr'elles profitant de ce moment de règne, obligent leurs amans à passer des journées entières devant la porte de leur maison paternelle à y repeter des vers en l'honneur de leur beauté, ce qui est l'unique hommage qu'elles puissent recevoir, un amant n'étant jamais admis à voir sa belle que le jour même du mariage; depuis ce moment, plutôt esclaves qu'épouses, elles ne jouissent d'aucune distinction dans la maison de leurs maris, & on offenserait même ceux-ci en lui demandant des nouvelles de son épouse; il faut, si l'on veut en savoir le service de la tournure suivante: puisse la mere d'un tel fils ou d'une telle fille être heureuse! j'espère qu'elle est en bonne santé.

La couleur générale & favorite des Persans est le vert; tous leurs habillemens jusqu'à leurs souliers sont de cette couleur, tandis que chez les Turcs toute personne qui n'est point un Seïd, ou descendant du prophète, & qui porteroit du verd étonneroit & scandaliseroit tout le monde. Les mêmes différences se remarquent dans les pratiques extérieures & journalières de dévotion auxquelles ces deux

sectes sont assujetties; mais quoique les Persans soient moins minutieux que les Turcs; ils ont cependant des actes extérieurs & journaliers de dévotion à remplir, consistant en ablution & prières, dont les momens invariablement fixés détermine leur mode de vivre; ainsi ils sont obligés de se lever avant le soleil, parce que leur première priere doit être faite avant le lever de cet astre, & qu'ils ne peuvent déjeuner avant cette action sainte.

Ce déjeuner consiste en raisins ou autres fruits de la saison, un petit pain & du fromage de chèvre, après quoi ils boivent une tasse de café extrêmement fort, sans lait, sans sucre, auquel succède le cafean ou pipe, car les Persans de toutes les classes fument journellement du tabac.

D'obligation de faire leur seconde priere pendant que le soleil décline du merdien, ils n'osent diner qu'après ce second acte de dévotion; & le repas qui le suit consiste comme le premier en fruits, lait & pain; car le repas principal des Persans ne se fait que le soir après le coucher du soleil, avant lequel ils ont leur troisième & quatrième priere, l'une d'abord après le diner, l'autre, lorsque le soleil est couché, libres alors de souper; ce dernier repas consiste dans un pilau, servi avec différentes sauces, assaisonné des plus fortes épices, & quelquefois du roti; ces mets préparés, un serviteur vient les avertir, apportant en même tems un bassin & de l'eau pour se laver les mains, coutume constante chez eux après & avant le repas, ils mangent vite portant la nourriture dans la bouche avec les doigts, les couteaux & fourchettes leur étant inconnus. Le premier service fini, on apporte différentes espèces de turbets, & le repas se termine par un dessert splendide, composé des fruits les plus délicieux. Le souper fini, toute la famille s'assied en cercle & s'entretient par des récits, ou contes plaisants qu'ils aiment passionnément, ou en repétant des passages de leurs poètes, & s'amusant enfin à toutes sortes de jeux; après quoi se fait encore une heure après souper la dernière priere, ou priere de nuit qui termine la journée, & après laquelle ils vont se coucher.

En terminant ici la notice des observations faites par M. Francklin, sur les opinions, le caractère, les mœurs, le mode de vivre des Persans; nous regrettons que les bornes de notre Feuille nous empêchent de nous arrêter aux descriptions intéressantes qu'il donne des cérémonies pratiquées aux mariages, à la naissance, aux funérailles des Persans, on les lit avec plaisir, dans l'ouvrage même qui porte en général, par la simplicité & la modestie qui règne dans le ton de l'auteur, un caractère de véracité vraiment précieux dans ces sortes d'ouvrages.

*Lettre à l'Auteur du Journal.*

M.

La lettre qui vous a été adressée & que vous avez bien voulu insérer dans votre Journal (1), aura sûrement fait un extrême plaisir à vos Lecteurs, ce qui ramené à la réflexion intéressera toujours les esprits bienfaits: la decadence des Empires a exercé le génie d'auteurs distingués, on admire la finesse de leurs observations, la justesse des conséquences qu'ils en tirent, & ils montrent si bien la chute progressive de ces colosses, qu'il semble qu'on auroit pu aisément l'arrêter. Ce qui frappe aujourd'hui dans un événement de ce genre, c'est la dégradation de l'humanité, à laquelle les principes de M.M. les philosophes ont tant contribué, véritables Syrènes, nous sommes les victimes de leurs enchantemens, & nous aurions besoin, ce me semble, d'être instruits de la manière dont les principes d'une fausse sagesse ont détruit ceux de la véritable.

J'avoue que la vérité & la force du tableau très-bien-fait dans cette lettre des suites de l'irréligion, m'effraie sur la contagion d'une épidémie si générale & me font désirer qu'on nous éclaire sur ces symptômes, qu'on nous fasse voir comment les peuples qui rentrent dans la barbarie y ont été graduellement conduits. Ce sont des hommes corrompus qui n'ont plus voulu de Religion, l'esprit a réduit en système la perversité du cœur, afin de la justifier, & on a fait l'homme de la nature, celui qui ne met de bornes à ses desseins que celle de ses forces; intéressé à les augmenter par le concours de celle de ses semblables, il devient dogmatiseur afin de former le faisceau des dards de la fable.

Peut-être que si de vrais philosophes, habiles observateurs de la filiation de nos sentimens, faisoient appercevoir le danger de petits riens qu'on traite de bagatelles, effrayés de leurs conséquences, on les arrêteroit avant que la mode en eut fait des usages. Il s'en présente plusieurs à mon esprit, mais les développemens qu'ils exigent n'est point du ressort d'un solitaire, qui toujours la serpe à la main, n'a d'autre talent que celui de retrancher toutes les mauvaises branches des arbustes de son jardin, aussi j'ai le plaisir de les voir d'une beauté ravissante, & s'il y en a, qui malgré mes soins prennent une croissance tortueuse, je les arrache bien vite de peur que s'enlaçant avec ceux qui les avoient, leurs tiges ne soient courbées.

Recevez, M., l'hommage de ma reconnaissance pour le plaisir que je vous dois chaque semaine, ne voulant point que l'impatiente & inquiète curiosité, appanage de la politique, puisse troubler ma

solitude, votre Journal est le seul qui y soit admis, & vous n'avez pas d'abonnés qui vous soit plus dévoué que le  
CAMPAGNARD.

*Cinquieme extrait sur l'Espargette & le sainfoin.*

Quoique le sainfoin, recueilli comme nous l'avons dit dans le numero précédent, se brise plus facilement que les autres fourages, il n'y a rien de perdu; les bestiaux en ramassent jusqu'aux moindres brins. Ce fourage est si excellent, que les chevaux n'ont pas besoin d'avoine, dans les tems même les plus pénibles de l'année; quand on les nourrit avec le sainfoin. On peut aussi faucher le sainfoin avant que ses fleurs soient épanouies; le fourage en est alors beaucoup plus fin; il est même à propos de le faire ainsi dans les terres extrêmement grasses. Les sainfoins ainsi fauchés de bonne heure, fournissent beaucoup plus de regain dans les terres où on les laisse pendant plusieurs années, & cette seconde coupe dédommage amplement de ce que l'on a perdu à la première, en ne laissant pas parvenir cette plante à toute sa longueur. Si le tems est à la pluie, on peut différer de faucher le sainfoin, quoique toute la tige soit épanouie & même fanée; les bestiaux s'en accommodent encore très-bien; il faut seulement observer, en le faisant, de conserver les fleurs autant qu'il est possible, parce que c'est la partie du fourage que les bestiaux aiment le mieux. Si la pluie continue, l'on peut encore laisser le sainfoin sur pied, jusqu'à ce qu'il soit en fleur & en graine. La récolte est alors plus abondante, soit parce que la plante est parvenue à toute sa grandeur, soit parce que l'herbe étant mieux formée, elle diminue moins en se fanant, soit parce que les chevaux & les bœufs, ainsi que le menu bétail, aiment à trouver sous leurs dents les graines de sainfoin qui commencent à se former. Enfin si la pluie est si persévérante, qu'il n'y ait aucune espérance de pouvoir faucher le sainfoin, il faut le laisser grainer; & la graine qu'on resueillera, remplacera la plus grande partie de la récolte du foin que l'on n'a pu faire: les bestiaux préfèrent cette graine à l'avoine, & deux mesures de cette graine leur profitent autant que trois mesures d'avoine. Au reste, la pluie qui endommage considérablement toutes les autres espèces de fourages, lorsqu'elle continue longtems, ne nuit point au sainfoin quand il est en ondin; il n'est véritablement altéré que lorsqu'il est pourri dans le champ.

(La suite au numero prochain.)

*Véracité & franchise.*

On est franc par caractère, & vrai par principe: on est franc malgré soi, on est vrai parce qu'on le veut; la franchise interrogée souvent ne peut pas gar-

der un secret; mais la vérité étant une vertu, cède toujours le pas à une vertu d'un ordre supérieur lorsqu'elle la rencontre.

La franchise se trahit, la vérité se montre: la vérité est courageuse, la franchise est imprudente; un menteur qui se répent peut devenir vrai, mais jamais franc; on pourroit persuader à un homme franc, qu'il doit mentir, mais cela n'avanceroit à rien, car il ne pourroit pas exécuter sa résolution; si un homme vrai l'avoit prise, le plus difficile seroit fait.

Je regarde le visage d'un homme franc, & j'écoute les paroles d'un homme vrai: il faut souhaiter de traiter avec un homme franc, mais remettre les intérêts à un homme vrai, car la vertu est plus maîtresse d'elle-même que le caractère. Dans les négociations la vérité a de l'avantage sur la franchise, la vertu déconcerte le vice, mais la franchise ne déconcerte pas la fausseté, c'est une manière d'être contre une manière d'être. Cependant si j'avois à choisir, j'aurois mieux vivre avec un homme franc, car je saurois de lui ce qu'il me doit dire, & quelquefois ce qu'il me doit cacher; je le préférerois aussi, parce qu'il auroit toujours l'air d'être entraîné par moi, & qu'on trouve plus de plaisir à obtenir qu'à recevoir ce qu'on a résolu de vous donner. Je le préférerois enfin, parce que les qualités ont pour les autres cet avantage sur les vertus, qu'elles exigent moins de respect, en donnant les mêmes jouissances.

═══════════

*FABLE. La Taupe & sa mere.*

\* \* J'ai lu dans un auteur (cet auteur est Anglois)  
 Parlant peu, diseur de sornettes,  
 Qu'une Taupe, après maints essais,  
 Tentés, éprouvés sans succès,  
 Pour prolonger sa vue eut recours aux lunettes,  
 Quoi! des lunettes sur son nez!  
 Vous nous croyez donc bien bornés.  
 Bien dupes... Car enfin comment les eut-on faites?  
 Comment? Messieurs, je ne sçais point:  
 Elle en avoit, c'est là le point.  
 Si-bien qu'elle fut à sa mere,  
 Les montrer d'un air triomphant,  
 Toute la Taupinée admiroit l'instrument,  
 La vieille fit tout le contraire,  
 Elle lui dit: va mon enfant,  
 Ce meuble n'est pas nôtre affaire,  
 L'homme s'en trouve bien; mais avons nous des yeux?  
 Pour une taupe, elle narloit au mieux,  
 Des préceptes voilà l'image,  
 Les appliquer à tout, c'est en manquer l'usage.

═══════════

*Méthode pour élever les Dindons, pratiquée dans les pays du Nord.*

Ce n'est pas toujours ce qui est le plus agréable qui plaît le plus au Lecteur sene, il exige aussi qu'on lui presente des objets utiles & vraiment dignes des amusemens du sage, tout ce qui intéresse l'économie domestique, est, & doit être de ce nombre, dans cette idee nous allons rapporter la maniere dont on élève les dindons en Suede, & dans quelques contrées de l'Allemagne.

On plonge le poussin dans l'eau froide aussi-tôt qu'il est sorti de l'œuf, ou du moins dans le courant de la journée, & ensuite on lui fait avaler quelques grains de poivre, après quoi on le remet avec la mere. Comment concilier cette immersion avec les précautions que l'on prend presque partout, de ne laisser sortir la couvée que quand il fait soleil, de la faire rentrer aussi-tôt que le tems est pluvieux, & de la tenir dans un endroit chaud? Les habitans du nord prétendent qu'il vaut mieux les endurcir au froid, & que c'est le seul moyen de les rendre aussi vigoureux que les autres animaux de basse-cour.

Les dindonneaux sont sujets à une maladie, qui peut quelquefois les faire périr tout de suite ou en très-peu de jours; mais aussi-tôt qu'on s'aperçoit que la maladie règne parmi eux, il faut avoir l'attention d'examiner les plumes du corps de tous les poussins les uns après les autres, & si l'on en trouve dont le tuyau soit imbibé de sang il faut les arracher, ce qui opere la guérison infiniment mieux que de leur donner du vin & de la thériaque, comme cela se pratique dans beaucoup de pays.

═══════════

Le mot de la Charade du numero précédent, est *Maitresse.*

═══════════

Le mot de l'Enigme, du numero précédent, est *Louis,* par un Emigre.

*Cours de Paris du 3 Avril 1793.*

Caisse d'Escompte, 3360.  
 Nouvelles Indes, 895.  
 125 millions, 6 p.  $\frac{2}{3}$  perte.  
 Amsterdam, 24.  
 Londres, 12.

Payemens du dernier semestre 1792. Lettre L.

═══════════

*M O R T S.*

Louis Etienne Lafond, de la Direction Françoise, âgé de 39 ans.  
 M. Gabriel Marchendon, dit Des Marets, Régent, bourgeois de Prilly, âgé de 75 ans.  
 Samuel, fils de Christian Liekty, bourgeois de Biglen, Bailiage de Signau, âgé de 71 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

20 AVRIL 1793.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 10 minutes, & se couche à 6 heures 50 minutes.

*Suite du Pervigilium Veneris, & fin.*

STROPHE IV.

QUE tout mortel aime & soupire  
Jusqu'au plus novice en amour!  
Que de Vénus & du Zéphire  
Tous demain fêtent le retour.

Vierges! de la Reine de Gnide  
Connoissez les divers accens,  
Sa voix vous appelle & vous guide,  
Aux seins de nos bois renaissans.  
Que tardez-vous, troupe timide?  
Vous fuyez le fils de Vénus,  
Vous craignez que d'un trait perfide  
Il trouble vos cœurs ingénus;  
Venez, pour calmer vos allarmes,  
Vénus lui fait quitter ses armes,  
On vient d'éteindre son flambeau  
Et ses flèches lui sont ôtées.  
Par sa feinte docilité;  
Nymphes vous êtes rassurées,  
Mais les traits qu'amour a quitté  
Le rendoient-ils plus formidable,  
Ton arme la plus redoutable,  
Aimable enfant, c'est la beauté.

STROPHE V.

Que tout mortel aime & soupire  
Jusqu'au plus novice en amour!  
Que de Vénus & du Zéphire  
Tous demain fêtent le retour.

Diane! une troupe choisie  
De filles chastes comme vous,  
Au nom de Vénus vous supplie  
De suspendre demain vos combats & vos coups.  
Demain de vos meutes guerrières,

Arrêtez les cruels exploits,  
Ne troublez point nos augustes misteres,  
Ni le silence de vos bois;  
Pourquoi faut-il, fière Déesse,  
Que nos jeux vous soient interdits?  
Vous verriez l'aimable jeunesse  
Par trois fois dans l'ombre des nuits,  
Conduite par ses goûts volages  
Se répandre dans vos bocages,  
Et former des cercles badins.  
De fleurs nous ornerons nos têtes,  
Cérés, Bacchus & le Dieu des poètes  
Présideront à nos festins,  
Et leurs présens divers embelliront nos fêtes.  
Trois fois l'aurore dans son cours  
Nous trouvera dans vos asiles,  
Diane! cédez quelques jours  
L'empire de vos bois tranquilles  
A la Déesse des amours.

STROPHE VI.

Que tout mortel aime & soupire  
Jusqu'au plus novice en amour!  
Que de Vénus & du Zéphire  
Tous demain fêtent le retour.

Vénus guida vers l'Italie  
Les Dieux fugitifs d'Ilion,  
Et d'Énée avec Lavinie  
Elle cimentait l'union,  
Elle livra la chaste Ilie  
Dans les bras de Mars amoureux;  
Les filles des Sabins à nos braves ayeux;  
Et de cette source féconde  
Descend le Romain belliqueux,  
Et César le maître du monde  
Issu du même sang des Dieux.

( La suite à une autre Feuille. )



*Continuation & fin des extraits sur le Théâtre de M. de Voltaire en Suisse.*

De retour à Lausanne le 20 Décembre 1758, M. de Voltaire étoit arrivé dans la maison du Chêne.

« Il n'y a pas de plus bel aspect dans le monde, écrit-il à M. d'Argental (1), que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze-croisées de face en ceintre, un canal de douze grandes lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élevent jusqu'au ciel en amphithéâtre; enfin, une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Mad. Denis l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que Pyrrhus; mais il faudrait un estomac: c'est un point sans lequel il est difficile aux Pyrrhus & aux Cynéas d'être heureux. Nous répétons hier une tragédie, si vous voulez un rôle vous n'avez qu'à venir ».

En arrivant à Lausanne, M. de Voltaire avoit écrit à son ami d'Argental qu'on essayeroit Fanime & la Femme qui a raison, & qu'il les lui enverroit si elle réussissoit sur ce théâtre. Gengis & Mérope devoient aussi être jouées, Il écrit à Mad. Fontaine (2).

« Votre sœur attend l'habit d'Idamée avec plus d'impatience que je n'attends ceux de Narbas & de Zamti. Si elle avoit bienfait, elle se feroit habillée à sa fantaisie, sans suivre la fantaisie des autres, & sans vous donner tant de peine, pour moi; avec sept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurois très-bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme: je n'aime à imiter ni le jeu, ni le style, ni la manière de se mettre; chacun a son goût, bon ou mauvais. Mad. Denis a cru qu'on ne pouvoit avoir une jarretière bien faite sans la faire venir de Paris à grands frais: elle vouloit que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris; mais comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier & je m'en trouve bien ».

Les habits arrivés, le spectacle se mit en train, on redonna des piéces déjà jouées l'hyver précédent, & Fanime se joua le 24 Février.

« Je jouai Mohadar, dit M. de Voltaire (3), nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que Sarrazin: ce n'est point vanité, c'est vérité. Quand je dis mieux, j'entends si bien

que je ne voudrois pas de Sarrazin pour mon facristain. J'avois de la colère & des larmes, & une voix tantôt forte tantôt tremblante, & des attitudes! & un bonnet! Non, jamais il n'y eut de si beau bonnet.

« Si vous aviez vu hier Fanime, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille, tout le monde joue avec chaleur; vos acteurs de Paris sont à la glace. Nous eûmes après Fanime des rafraichissemens pour toute la salle; ensuite le joli opera des Troqueurs, épuis un grand souper: c'est ainsi que l'hyver se passe, cela vaut mieux que Mad. Geofrin ».

Quelque content que fût M. de Voltaire, de la manière dont il avoit passé son hyver à Lausanne, il n'y revint pas l'année suivante; il avoit acheté Tournay, petite terre entre Geneve & la France; il y avoit établi un théâtre qu'il ne pouvoit avoir aux Délices, & l'on y avoit donné Tantrède, piéce nouvelle; il avoit acheté Ferney, où il faisoit rebâter un château, ces deux terres touchant presque aux Délices, lui composoient, dit-il à M. d'Argental, un petit royaume dans une république (1): malgré les soins que lui donnoit son petit royaume à créer & à bâtir; malgré les querelles qu'il avoit avec les Genevois, & les procès qu'il soutenoit pour les droits de Ferney; enfin malgré ses maçons & ses charrués, il s'occupoit toujours de son théâtre & écrivoit à M. d'Argental (2), Acteurs moitiés Français, moitiés Suisses, décorateurs de mon théâtre de polichinelle.

Durant quelques momens souffrez que je respire,

« Et que je réponde à mon Ange; il est bien petit ce théâtre de polichinelle, je l'avoue; mais mon divin Ange; nous y tinmes hier neuf en demi cercle, assez à l'aise; encore avoit on des lanées, des boucliers, & on attachoit des écus & l'armet de Mambri à nos bâtons verts & clinquans, qui passeront, si l'on veut, pour pilastre vert & or.

« Une troupe de racleurs & de sonneurs de cor Saxons, chassés de leur pays par Luc (3), composoient mon orchestre, que nous étions bien vêtus! Nous avions un Tantrède admirable, je crois jouer parfaitement le bon homme, en tout je souhaite que la piéce soit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma maison de Tournai ».

Mahomet, Aizire, Tantrède, Gengis, Fanime, furent successivement données & répétées dans le cours de cette automne, & M. de Voltaire attendoit avec impatience une piéce de M. Goldoni pour la faire jouer sur son théâtre.

Son château de Ferney étoit fini, il fut s'y établir

(1) Lausanne, le 8 Janvier.

(2) Lausanne, le 26 Janvier.

(3) M. D'Argental, Lausanne, le 25 Février.

(1) Des Délices le 19 Décembre 1758.

(2) Tournay, le 22 Octobre 1759.

(3) Luc, le Roi de Prusse.

dans le mois de Janvier de 61, & ne revint plus à Lausanne, il avoit pris chez lui la jeune Corneille, dont il forma une nouvelle actrice, il attendoit le Kain; mais il ne put venir, & les affaires que s'attiroit M. de Voltaire, ses procès, ses querelles avec les Genevois à l'occasion de son spectacle de Tournay, l'occupèrent tellement qu'on ne joua que Mérope & le droit du Seigneur sur la fin de l'automne; mais il remit son théâtre en train au printems de 62, & après avoir répété plusieurs piéces, il fit essayer Cassandre ou Olimpie, piéce nouvelle qui l'occupoit beaucoup. "Notre salle, écrit-il à M. le Duc de Villars (1), est sur le modele de celle de Lyon; le même peintre a fait nos décorations, la perspective en est étonnante; & la scène a été tellement disposée, que tout a été exécuté avec la précision nécessaire. Deux fermes, sur lesquelles on avoit peint des charbons ardents, des flammes véritables qui s'élançoient à travers les découpemens de la première, ferme percée de plusieurs trous; cette première ferme s'ouvrant pour recevoir Olimpie, & se refermant en un clin d'œil; tout cet artifice enfin a été si bien ménagé, que la terreur & la pitié étoient au comble; les larmes ont coulé pendant toute la piéce, les larmes viennent du cœur, trois cent personnes ne s'entendissent pas, à moins que la nature ne s'en mêle; mais pour produire un tel effet, il falloit des acteurs de l'action, tout a été tableau, tout a été animé. Mad. Denis a joué Straira, comme Mlle. Dumefnil joue Mérope, Mad. d'H. . . qui faisoit Olimpie, a la voix de Mlle. Gaussin, avec des inflexions & de l'ame; mais ce qui m'a le plus surpris, c'est notre ami Gabriel Cramer, je n'exagere point, je n'ai jamais vu d'acteur, à commencer par Baron, qui eut pû jouer Cassandre comme lui. M. Rillet a joué le grand Prêtre, comme je voudrois que Sarrazin l'eut représenté; Antigone a été rendu par M. d'H. . . avec la plus grande noblesse, je ne reviens pas de mon étonnement".

Au contentement qu'éprouvoit M. de Voltaire des miracles dramatiques opérés aux pieds des Alpes, se joignoit la satisfaction que lui procura l'arrivée de le Kain son élève; mais qu'il n'avoit jamais vu, & qu'il ne vit jamais sur le théâtre de Paris.

"Enthousiasme de son jeu dans Zamore, il en a, dit M. de Voltaire (2), jouez le second acte de façon à me faire rougir d'avoir autrefois donné des éloges à Baron Dufresne, je ne croyois pas qu'on put pousser aussi loin l'art tragique; il est vrai qu'il

ne fut pas aussi brillant dans les autres actes, il a quelquefois des silences trop longs; il en faut comme en musique, mais il ne faut pas les prodiguer, ils gâtent tout lorsqu'ils n'embellissent pas.

Le départ de le Kain & une maladie mortelle de M. de Voltaire mirent fin aux plaisirs de Ferney, & pendant les années 63 & 64, M. de Voltaire, occupé de l'édition de Corneille, des soins qu'il se donnoit pour les Calas & les Sirvin, & livrés aux inquiétudes que lui donnoient ses querelles littéraires, n'eût ni le loisir, ni l'envie de continuer son spectacle: "je suis si dégoûté du triport, dit-il au Duc de Richelieu (1), que je me suis défait du mien; j'ai démoli mon théâtre, j'en fais des chambres à coucher & à repasser du linge, je me trouve si vieux que je renonce aux vanités du monde".

Décidé à se fixer à Ferney, il avoit aussi rendu les Délices; mais l'affluence des étrangers qui abordoient chez lui ne lui permettoit pas de se livrer à son goût de retraite, son théâtre fut rétabli; ce fut avec transport & enthousiasme qu'il vit Mlle. Clairon y jouer les rôles d'Amenaïde & d'Electre, & il conserva toujours un tel goût pour le spectacle, que lorsqu'il n'eut plus de théâtre de société, il s'amusoit encore à voir jouer la troupe comique de Geneve qu'il faisoit venir à Ferney.



#### *Anecdote Suisse envoyée au Rédacteur.*

Pendant que les affaires du régiment Suisse de Réding agitoient le Canton de Schwitz, celui de Glaris eut des troubles pour le même sujet. Un homme sage voyant que des esprits ardents gagnoient tous les autres en jettant des soupçons mal fondés sur les chefs de la Nation, fit imprimer secrettement dans une ville voisine une brochure, par laquelle il leur développoit leurs erreurs & ses causes primitives; la brochure fut répandue, & anima contre l'auteur, qui fut décrété traître à sa patrie. Il étoit question de le connoître, on promit une somme, & on trouva des gens qui s'engagerent de produire l'auteur de la brochure au premier Landtag (assemblée générale de la Nation) quelques amis de l'auteur vinrent le conjurer pendant la nuit de se sauver, lui disant qu'on le soupçonnoit, & que quoiqu'innocent, il pouvoit dans le premier moment payer de sa vie un tel soupçon; sa femme & ses enfans insistèrent & tous inutilement. Je n'ai point fait de mal, dit-il, & dans une assemblée générale je dois payer de ma personne & contribuer au bonheur public, en tâchant d'adoucir des esprits

(1) Lettre 180.

(2) A M. d'Argental, lettre 188.

(1) Lettre 9 du tome 8.

échauffés. Il se rendit au lieu de l'assemblée ; un murmure confus ne lui promit rien d'heureux ; il essaya dans la foule de tranquilliser les plus ardens ; on crut à ses raisonnemens reconnoître l'auteur de la brochure. Montez, montez sur la tribune, lui criaient, & dites vos raisons si vous l'osez : plusieurs bras étoient déjà armés de pierres. Il monta & leur dit à haute voix : *c'est moi qui ai fait la brochure. Nommez vos complices ? Je n'en ai point & me voici.* Un silence profond suivit ce second aveu ; il en profita & les harangua avec force, leur représentant sans ménagement la sottise de leur conduite, & leur nommant les brouillons qui les échauffoient, & les motifs personnels qui les y engageoient, ceux-ci s'enfuirent prudemment, & l'orateur descendit de la tribune aux acclamations du peuple.



*Sixieme extrait du mémoire sur la culture de l'esparcette ou du sainfoin.*

Il n'y pas de meilleure méthode de recueillir & conserver la graine de sainfoin, que celle de M. Thull, & elle convient également à tous les pays & à toutes fortes de terres. Lorsqu'on veut tirer la graine de sainfoin des terres dans lesquelles on veut la laisser pendant six ou sept ans. La meilleure graine est celle de la troisième année ; la plante est alors dans sa plus grande force ; elle commence à décliner pour lors dans les terres légères & maigres. Ceux, au contraire, qui ne veulent retirer qu'une récolte de leur sainfoin, & qui ne veulent pas acheter chaque année leurs graines, peuvent en laisser grainer une partie de celui qui est le plus beau, & que l'on ne fauche point. Comme toutes les fleurs du sainfoin ne s'épanouissent que les unes après les autres, & que les plus basses sont les premières, la graine ne meurt pas non plus tout-à-la-fois, si l'on coupoit la tige du sainfoin, lorsque les graines d'en bas sont mûres, on perdroit celles de la pointe qui ne le seroient pas, & qui ne pourroient pas mûrir. Si on attendoit au contraire pour faucher le sainfoin que la graine de la pointe fut mûre, celle d'en bas tomberoit & seroit perdue. Il faut donc choisir un état moyen, & alors les graines qui sont encore vertes achevent de mûrir, & au bout de quelque tems elles sont aussi bonnes que les autres, parce qu'elles profitent du reste des sucs qui sont dans la tige quoique coupée.

( La suite au numero prochain. )



*FABLE. Le Torrent & les Docteurs modernes.*

Un Poète Indien, peu connu jusqu'ici,  
Conte la Fable que voici.

Dans un pays charmant, mais voisin des montagnes,  
Un torrent quelquefois desoloit les campagnes.  
Dans les siècles passés les sages habitans  
Par d'utiles travaux défendant leurs rivages,  
Mirent un terme à ses ravages.  
Et prévirent si bien tous les débordemens  
Qu'on ne les craignit plus, & même avec le tems ;  
Plus d'un Docteur soutint que c'étoit des chimères,  
Des contes, bons pour les enfans.  
Chacun fait que les fils pensent mieux que les peres.  
Ils radotoient nos bons ayeux,  
Dirent-ils, de travaux ils étoient bien prodigues ;  
Comblons tous ces fossés, rasons toutes ces digues  
Qui limitent nos pas, qui fatiguent nos yeux,  
Un pays tout uni fera délicieux,  
Plus de haut, plus de bas, rien n'est beau que la  
plaine,  
C'est une maxime certaine,  
Et si l'expérience a pu dire autrement  
Nous lui ferons voir qu'elle ment.  
Ainsi dit, ainsi fait ; on achevoit à peine,  
Quand le fougueux torrent qui n'est plus contenu,  
S'élève sur ses bords de cent ruisseaux accru,  
Inonde en fremissant les campagnes fertiles,  
Engloutit les vergers, les prés brillans de fleurs,  
Les troupeaux, les moissons, espoir des laboureurs.  
Tout est enseveli sous les sables stériles,  
La famine & le deuil le suivent dans les villes.  
Et tous les citoyens en pleurs  
Maudissent, mais trop tard, les modernes Docteurs.

*Par X. Z. de Geneve.*



*Cours de Paris du 13 Avril 1793.*

Caisse d'Escompte, 3580.  
Nouvelles Indes, 944.  
125 millions, 1 p.  $\frac{1}{2}$  perte.  
Amsterdam, 24 $\frac{1}{2}$ .  
Londres, 12 $\frac{1}{2}$ .  
Payemens du dernier semestre 1792. Lettre L.



M O R T.

Judith Tailfen, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

27 AVRIL 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 58 minutes, & se couche à 7 heures 1 minutes.

*Suite & fin du Perwigilium Veneris.*

STROPHE VII.

QUE demain tout aime & soupire  
Jusqu'au plus novice en amour!  
Que de Venus & du Zéphire  
Tous demain fêtent le retour.

Jour fortuné! tu vit naître le monde,  
L'ordre succéder au chaos,  
La lumière à la nuit profonde,  
Le mouvement à l'éternel repos:  
Tu vis à ta chaleur seconde  
Pour la première fois le limon s'annimer,  
De l'Âge d'Or les jours paisibles,  
Et les premiers êtres sensibles  
Se livrer au plaisir de vivre & de s'aimer.  
Le tableau de ce premier âge  
Dans ce siècle de fer fait encore nous charmer,  
Et le printems en est l'image,  
De mille & mille oiseaux il excite la voix  
Au fond de ces rians bocages,  
Sans nos vergers & dans nos bois,  
Et leurs amoureux badinages  
Agitent les naiffans feuillages.  
Ainsi par les feux du printems  
La terre prend une nouvelle vie,  
Nos arbres, déjà verdoyans  
Arrosés d'une douce pluie,  
De mille fleurs vont se couvrir.  
Sous leurs délicieux ombrages,  
Des amours les troupes volages  
Demain doivent se réunir;  
Demain la Reine du plaisir  
Doit descendre des cieus dans toute sa parure,  
Son trône est fait de fleurs, de mousse & de verdure,  
Sa voix est celle du désir,  
Et son empire est sa nature.

STROPHE VIII.

Que demain tout aime & soupire  
Jusqu'au plus novice en amour!  
Que de Venus & du Zéphire  
Tout annonce l'heureux retour.

Des Cignes atroupés la voix majestueuse  
Résonne au loin sur les eaux,  
Philomèle, quittant sa plainte douloureuse,  
Répond d'une voix amoureuse  
À l'amant qui l'appelle aux bords des clairs ruisseaux,  
Ainsi quand tout ce qui respire,  
Chante l'amour & le printems,  
Je joins, ô Philomèle, à vos accords savans,  
Les accens de ma voix, les accords de ma lyre,  
Appollon fourit & m'inspire  
Cet hymne, par ma main tracé,  
Il a puni souvent un coupable silence,  
Et la ville d'Amyle éprouva la vengeance  
Du Dieu contre elle courroucé.

Que tout aime & que tout soupire  
Demain & Venus & l'amour,  
Et le printems & le Zéphire  
Sur nos bords feront de retour.

*La Promenade d'Alrachid, philosophe Arabe, morceau traduit de l'allemand.*

Le Calife Musa-Al-Hadi, avoit un Philosophe à sa Cour, nommé Alra-chid; vieillard, l'objet des sarcasmes de tous les petits maîtres, que les Dames souffroient avec peine, & qui pendant 76 ans avoit été exilé quatorze fois de la présence de son Souverain parce qu'il avoit toujours quelque vérité désagréable sur les lèvres, & quatorze fois rappelé de son exil, parce qu'il montrait qu'il pouvoit se passer de la Cour,

& que le spectacle de la belle nature étoit pour lui la meilleure des sociétés.

Pendant le cours d'une de ses disgrâces, Alra-chid s'abandonnant à la méditation & à l'étude, parvint à acquérir la connoissance du langage des animaux, de ce moment sa plus grande jouissance fut d'épier leur diverses espèces, & il trouva qu'elles raisonnaient plus sensément que la plupart des soi-disans philosophes de l'espèce humaine.

Se promenant un jour, il remarqua sur les feuilles d'un buisson une colonie de ces insectes, nommés *éphémères*, dont le Créateur a déterminé la fin de l'existence dans la même journée qui les voit naître. Alra-chid s'approcha doucement & remarquant une forte agitation parmi ces petits insectes, il s'aperçut qu'ils disputoient vivement ensemble, mais parlant tous à la fois il ne put saisir d'abord l'objet de leur contestation; bientôt, cependant ceux qui croient le plus s'étant fatigués, il put comprendre que l'arrivée de deux virtuoses étrangers, un bourdon & un cousin, dont les talents partageoient l'assemblée, occasionnoient les débats dont il étoit le témoin, les uns accordant la supériorité au Bourdon, affuroient qu'il avoit la meilleure voix de basse qui pût se trouver parmi les insectes, & les autres relevoient le mérite de la voix claire du cousin.

Quoi, s'écria Alra-chid, malgré leur courte existence, ces insectes se recréent-ils cependant de la basse du bourdon & du fausset du cousin; peuple heureux, puisse-t-il n'avoir jamais d'autres débats!

Souriant à cette idée, il aperçoit un éphémère vieillard seul sur une feuille, il paroît méditer, il s'entretient avec lui-même, Alra-chid s'approche avec curiosité & entend le monologue suivant. Le monde ne peut durer plus longtems que dix-huit heures, tous les anciens philosophes de ma nation l'ont dit, & mettant à part le respect légitime dûs à ceux qui ont vécu quelques heures avant moi, il me paroît par ma propre expérience qu'ils ont raisonnés assez juste; car en observant en effet, seulement depuis que j'existe de combien la lumière du Soleil qui vivifie la nature s'est inclinée contre la mer qui environne le globe terrestre, je ne puis qu'imaginer comme eux que c'est là que finira son cours, que son flambeau s'éteindra dans les ondes, qu'ainsi la terre roulera dans l'abîme des ténèbres éternels, ce qui amènera naturellement une destruction totale. J'ai vécu sept heures de ces dix-huit, ce sont 420 minutes, âge auquel bien peu de mes semblables parviennent, j'ai vu des générations entières croître & disparaître, mes amis présents sont les enfans & les petits enfans de mes amis de jeunesse, ils m'ont dès long-tems devancés; hélas! je vais les suivre! Cependant, malgré mon grand âge, je

me porte assez bien, Dieu merci; mais je ne puis d'après les loix de la nature compter tout au plus qu'environ huit minutes de vie, à quoi m'auront donc servi toutes mes peines, tout mon travail: à quoi me sert cette provision de douce rosée, ramassée avec tant de soin sur cette feuille, & dont ma fin ne me permettra pas de jouir; en vain me suis-je hasardé souvent dans les batailles pour le bien de ma nation, en vain éloigne du tumulte du monde, j'ai travaillé à former cette colonie par des loix justes & sages. — Mes amis me flattent, il est vrai, que je laisserois mon nom; — mais dans quel espace, s'il est vrai que le soleil s'éteigne & que le monde s'anéantisse? Ah! si je pouvois compter au moins sur une immortalité de trente à quarante heures?

Alra-chid sourit, mais il frémit au même instant d'avoir ri; car, des heures, des années, n'est-ce pas la même chose lorsqu'elles sont écoulées?



*Lettre à l'Auteur du Journal de Lausanne, le 26  
Mars 93.*

M.

Permettez que je réclame une place dans votre Journal, en faveur d'un objet essentiel, la première éducation des enfans.

Tous les maris se plaindront avec moi, de ce que la nature ayant donné aux Dames le grand privilège de nourrir leurs enfans, on fait au père l'injure sensible de les croire incapables de veiller à l'âge de l'enfance, & de lui rendre même les soins les plus légers; ils n'y entendent rien, disent les femmes, & fière du noble emploi que la Providence leur confie, elles en voudroient exclure totalement les hommes, sous le prétexte injuste que ce ne sont pas leurs affaires.

Sans doute les mains des grâces sont mieux faites que les mains des hommes pour l'âge délicat & les membres mignons de leurs jeunes nourrissons; & Rousseau qui a rappelé éloquemment les mères à leurs devoirs, & à qui nous devons ce commencement de réforme, à côté du mal qu'il a fait; Rousseau, dis-je, savoit bien ce qu'il disoit quand il recommandoit aux femmes cette tâche importante.

Mais aussi le bon cœur, l'affection maternelle, l'instinct naturel ne font pas tout dans cette affaire, & souvent une tendresse aveugle a nuï d'une manière fâcheuse à la santé & au développement de l'enfance.

Une femme de mérite, mais jeune encore & sans

expérience, ignorant les effets des eaux tièdes ou chaudes, pour épargner à son enfant les cris qu'il faisoit quand elle le lavoit dans de l'eau froide, avoit adopté l'usage de l'eau chaude ou tiède pour les yeux & la tête, comme pour le reste du corps, sans penser que les yeux en souffroient, & sans savoir attribuer à cette cause leur foiblesse & leurs maladies.

Le pere moins foible s'en étant apperçu, exigea l'eau froide, & dès le premier jour les yeux furent propres, brillans, & purent supporter le grand jour. Malgré toutes les bonnes intentions l'activité le génie des meres, leur tendresse maternelle a souvent fait retarder trop longtems le moment de donner d'autre nourriture que leur lait; la satisfaction de nourrir absolument elles-mêmes, l'emportoit chez elles sur le besoin des enfans de recevoir une nourriture plus solide, & ce retard a causé bien des maux.

Il en est de même des heures de sommeil & de repas, qu'il est très-essentiel de régler, de l'aveu de tous les medecins; les femmes n'ont pas toujours cette attention. Il faut des principes sur toutes ces choses, comme sur le moment de donner un remède, avant ou après la nourriture, plutôt ou plus tard, pour ne gâter la digestion.

( La suite au numero prochain. )

—————

*Suite du mémoire sur l'esparcette & le sainfoin.*

Le tems de la maturité de la graine est lorsqu'elle commence à perdre sa couleur verdâtre, pour prendre une couleur un peu rembrunie. Il faut avoir attention de ne pas couper les tiges qui portent cette graine dans la chaleur du jour, on en perdrait la plus grande partie, à cause de la grande facilité avec laquelle elle se detache; le vrai tems pour ce travail est le matin ou le soir, quand la rosée ou le serain rendent la plante plus souple. Dès que le sainfoin est scié ou fâché on en fait des petits meulons, pesant secs de douze à quinze livres; on les laisse ainsi sans les remuer, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs, est alors on les enleve le grand matin avec la rosée dans des draps, pour ne point perdre de graine. On prepare ensuite une aire dans une partie du champ, deux manoeuvres secouent le sainfoin avec des fourches, parce que cette graine se detache très-facilement, pendant que deux autres personnes leur en portent dans des draps ou dans des corbeilles, & deux autres n'étoient grossièrement avec un crible la graine qui est battue. La graine ainsi criblée & entreposée dans

des sacs, est portée dans le grenier, où l'on doit l'étendre tout de suite. A l'égard de la paille, on la ramasse en meules pour la nourriture du gros bétail, qui la mange très-bien; mais il faut qu'elle soit bien seche, sans quoi elle ne seroit plus bonne à rien.

Un article très important, & cependant très-difficile, est de conserver cette precieuse semence; celle qui est dépouillée de la paille, a une disposition très-grande à la fermentation: de sorte qu'un tas de deux ou trois setiers, est assez considerable pour que la graine du fonds s'échauffe & que les germes perissent; il ne suffit pas même de l'étendre dans un grenier à deux pouces d'épaisseur, il faut encore avoir attention de la remuer avec un rateau une fois par jour au moins pendant l'espace de huit jours, après cela, on peut la mettre dans des sacs, on la laisse en monceau dans le grenier. Pour s'assurer de la bonté de la graine que l'on achete, il faut ouvrir quelques-unes des gouffes qui contiennent la semence: la graine a été recueillie à propos, si la sève est d'un roux tirant sur le jaune, si la sève est noire ou ridée, elle est échauffée, & ne lève point; si la graine est blanche & ridée, elle a été cueillie avant le tems de sa maturité, & le germe ne peut pas se développer,

( La suite au numero prochain. )

—————

*Anecdote Suisse du XIV<sup>e</sup> siecle, extraite & traduite de Muller, histoire de la Suisse, Tom. II, pag. 99.*

L'histoire de tous les siècles nous présente des peuples combattant pour la liberté, mais dans un siècle barbare, dans lequel on se croyoit tout permis contre l'ennemi, les habitans de Soleure se distinguèrent par une humanité dont on ne peut trop éterniser le souvenir; peu d'années après que le Comte Hugo de Buchbeck eut reçu de l'Empereur Henri la dignité d'Avoyer, comme fief héréditaire, & dans la guerre qu'occasionnoit la double élection d'un Roi des Romains; Soleure étant du parti de Louis de Baviere, fut assiégée par le Duc Léopold d'Autriche, frere de Frederic concurrent de Louis; vivement pressé pendant dix semaines, les assiégeans aidés par les Bernois qui avoient envoyés 400 hommes à leur secours, soutinrent les efforts du Duc, ils avoient jettés un pont sur l'Aar, mais cette riviere excessivement grossie par de fortes ondes de pluie, son courant devint si rapide qu'il déranger & gâta non-seulement toutes les machines des assiégeans, mais que le pont même étoit en danger, d'être emporté par la violence des flots, le Duc pour le retenir le fit charger de grosses pierres, après

quoi il ordonna à ses troupes de le passer, mais l'eau soudainement augmentée par une abonde (1), s'étant fait un passage, heurta violemment contre le pont qui fut brisé de ce choc subit, aussitôt les Soleurois oubliant que ceux qui voulaient le passer étoient leurs ennemis, & ne sentant à la vue du danger que couroient ces malheureux troupes, que le sentiment d'humanité qui devoit prédominer toujours, & unir tous les hommes, ils se hâtèrent au risque de leur propre vie, de sauver dans leurs bateaux ceux qui venoient pour les détruire, ils les amenèrent dans leurs maisons, les sécherent, les nourrirent & les renvoyèrent au Duc; alors celui-ci prenant avec lui trente cavaliers, demanda d'entrer dans la ville, mais ce ne fut plus en ennemi qu'il s'y présenta, la grandeur d'ame des Soleurois, leur générosité avoit change les sentimens de Léopold, il leur donna une bannière, & en faisant la paix avec eux, il termina mieux cette guerre qu'aucune de celle qui l'avoit précédée.

### É N I G M E.

Lorsque la nature sommeille  
Je fais paroître ma beauté,  
Des champs que le jour-a quitté  
Je suis la petite merveille,  
Mon éclat n'est point emprunté,  
Ma semence croit, diminue,  
Mais souvent on veut m'approcher,  
Quand je me dérobe à la vue  
Et l'on ne sait où me chercher.

(Le mot au numero prochain.)

### QUESTION envoyée à l'Auteur du Journal de Lausanne.

De tous les coups du Triffet, le plus avantageux est sans doute le Galadontrion; mais l'existence & la possibilité de ce coup est-elle bien assurée?

Tel est le doute important proposé à tous les amateurs du Triffet, en priant ceux qu'une longue habitude de ce jeu a mis à même d'en parcourir toutes les chances, de vouloir se rappeler, s'ils ont jamais

(1) Eaux qui proviennent des fontes de neiges entassées pendant l'hiver dans les bois de sapins, qui se trouvent aux pieds des Alpes & du Jura, & qui ne fondent qu'à l'époque de la cascade.

fait, ou vù faire le Galadontrion? Auquel cas on les prie encore de consigner dans notre Journal toutes les combinaisons & les circonstances par lesquelles ce coup peut se réaliser?

### C O N T E.

Une mere & son fils passoient un acte chez un Notaire, & dans cet acte, il falloit que leur âge fut énoncé; le fils avoit accusé le sien vingt-quatre ans, dit-il; la mere se présente à son tour, qui, n'ayant point entendu son fils, & ne voulant avouer que l'âge qu'elle se donnoit dans le monde; dit aussi, vingt-quatre. „Ma mere, lui dit tout bas son fils, dites vingt-cinq, pour raison. — pour quelle raison, reprit-elle avec impatience? — c'est à cause que j'en ai vingt-quatre, & comme vous êtes ma mere; il faut absolument que vous soyez née avant moi”.

### A C R O S T I C H E.

Triompher par son art des maux les plus aigus,  
—lustrer par cet art son nom & sa patrie.  
Se plaire à consacrer sa vie,  
Sans gêne & sans orgueil à toutes les vertus,  
Comme tel bienfaisant que ces traits font connoître,  
Son siecle s'applaudit de l'avoir donné l'être.

### Cours de Paris du 22 Avril 1793.

Caisse d'Escompte, 3570.

Nouvelles Indes, 789.

125 millions,  $\frac{1}{2}$  p.  $\frac{1}{2}$  perte.

Amsterdam, 24 $\frac{1}{2}$ .

Londres, 12.

Payemens du dernier semestre 1792. Lettre L.

### M O R T.

M. Ferdinand Rosset, Citoyen de Lausanne, Lieutenant au service de Prusse, âgé de 26 ans.

Un enfant mâle, mort avant le baptême.

Jaqueline Izaline Gischon, fille mineure.

Jacques Parilod, de la Paroisse de Vilette, âgé de 81 ans.

Jean David Baudet, fils mineur.

Marc Renou, fils mineur.

Pierre Daniel Forhny, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

4 MAI 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 48 minutes, & se couche à 7 heures 12 minutes.

*Traduction manuscrite, de Tristram Schandi, par M. L. V. Séjour à Lyon, Vol. V.*

**C**RAC, crac, — crac, — me voici à Lyon avec ma chaise de poste en mille morceaux. — J'en suis charmé, disois-je en moi-même, au moment où je mettois le pied dans la ville, — ma chaise trainée péte-mêle avec mon bagage dans un char qui rouloit lentement devant moi. — Je suis enchanté me disois-je qu'elle soit en piece; car il dépend de moi de gagner incessamment Avignon par eau, ce qui avancera mon voyage de soixante lieues, & ne me coutera pas 7 livres. — Arrivé à Avignon, — continuai-je, poussant mon raisonnement plus loin; je puis louer un couple de mulet ou d'ânes si je veux, (car personne ne me connoit,) & traverser les plaines du Languedoc presque pour rien; — ma bourse gagnera 400 liv. — j'y gagnerois le double; — avec quelle rapidité continuois-je, en pressant mes deux mains l'une contre l'autre, avec quelle rapidité je vais me voir entraîné par le courant du Rhône; — le Vivarois à ma droite, — le Dauphiné à ma gauche; — à peine aurai-je le tems de fixer mes regards sur ces anciennes cites de Vienne, de Valence, de Vivier. — De quelle huile ne vais-je pas ranimer ma lampe, en arrachant quelques grappes pourrées d'Hermitage ou de Côte-Rôtie tout en passant au pied de leurs côtes, & de quelle nouvelle source ne va pas rafraichir mon sang, la vue de ces châteaux célébrés dans les Romains s'avançans sur les bancs saillans, & rentrans de la riviere, de ces châteaux d'où sortirent autrefois tant de preux Chevaliers pour aller au secours des malheureux. — Je verrais avec un tournement de tête ces rocs, ces montagnes, ces cataractes, & tout ce riche désordre de la nature & de ses grands ouvrages.

En m'entretenant ainsi, il me sembla que ma chaise de poste, dont la fracture m'avoit offert au premier coup-d'œil un aspect assez piteux, étoit plus petite

qu'au paravant; — l'éclat de la peinture avoit disparu, la dorure avoit perdu son lustre, enfin le tout ensemble me sembloit si misérable que j'allois ouvrir la bouche pour la donner à tous les diables, — lorsqu'un garçon seiller, fort éveillé, traversant lestement la rue, demanda si Monsieur vouloit qu'on raccommoda sa chaise. — Ah pour cela non, lui dis-je en secouant ma tête de côté; — Monsieur, — préféreroit-il donc de la vendre, repartit le seiller? — de toute mon ame lui dis-je, — le ferage vaut 40 liv. les glaces en valent 40 autres, quant au cuir, vous n'avez qu'à le garder pour votre entretien. — Quel trésor me disois-je en moi-même, tandis qu'il me comptoit mon argent, quelle mine cette chaise m'a ouvert! — Car c'est là ma maniere ordinaire de tenir mes comptes, du moins avec les malheurs de la vie; — je tire parti de chacun d'eux au moment où ils m'arrivent. — Chaque événement est bon à quelque chose, me dis-je toujours, si j'ai quelques plaintes à faire contre la fortune, c'est pour m'avoir tourmenté par tant de petits maux; je ne me plains que de ce qu'elle ne m'en a pas décoché de grands; — une pelotte de quelques bons gros désastres, m'auroit fait autant de plaisir qu'une pension. Un malheur, comme qui diroit de 100 liv. sterling par an, est tout ce que je lui demande, quoique je ne fusse nullement embarrassé de payer l'impôt d'un plus grand.

(*La suite à une autre Feuille.*)

*Suite de la lettre sur l'éducation.*

Témoin de plusieurs petits écarts de ce genre, je me permettrai d'en citer un, dont le récit peut être utile; une mere digne d'éloge à tous égards, entr'autres pour son dévouement entier à son enfant qu'elle nourrit elle-même, lui donnoit une panade, que l'enfant ne prenoit pas avec plaisir; en criant il avala mal, le besoin de respirer & d'avaler en même tems manqua

suffoquer l'enfant, il devenoit rouge & violet, la mere s'épouvante, s'émeut, les assistans disent : *panchez-la en avant*, la mere le fait, & c'est toujours pire, parce qu'on excitoit ainsi au besoin de vomir, pendant que ce n'étoit qu'un besoin d'avalier; le pere saisit alors l'enfant & le redresse, en faisant promptement un tour de chambre & en donnant du mouvement à l'enfant; dès les premiers pas, l'enfant avala, fut tranquille & reprit son teint ordinaire, tandis que du bout de la chambre on lui crioit encore longtems après, *panchez-la en avant! panchez-la en avant!* Sa réponse fut de montrer l'enfant tranquille, sans embarras au gosier & content, & s'il eut fait ce qu'on lui disoit, le pauvre enfant etouffoit peut-être.

En général, les femmes sentent bien, mais ne font pas toujours raisonner. Je réclame donc en faveur des maris & des peres la liberté de dire leur avis, de ramener à des manieres plus sûres, à des methodes plus approuvées. Je les encourage même à prendre à tous ces égards un peu de fermeté pour le bien de leurs enfans. Ils sont sans doute autant intéressés que les meres à ne pas se tromper, & l'œil prudent, l'affection d'un pere valent bien celle d'une mere, peuvent suppléer utilement à un peu de gaucherie & de mal adresse qu'on reproche à quelques-uns.

Une jeune femme, sans experience dans cette partie, environnée de conseils, officieux sans doute, mais souvent tous differens & très-oppoés les uns aux autres, mal secondées par des domestiques, a besoin pour se décider de s'appuyer de quelques directions sûres: après celles d'un sage medecin quand le cas l'exige, quel avis, qu'elle maniere doit-elle préférer à celle d'un mari? Sur-tout lorsque des études l'ont mis en état de concourir avec un medecin, d'appliquer à propos des instructions souvent laconiques, & lorsqu'enfin les idées d'un mari se trouvent d'accord avec les décisions de la Faculté.

Malgré donc, qu'un plaisant ait dit aux hommes, que quand une femme accouche & nourrit son enfant, le mari doit vider la maison, parce que les femmes y sont trop fieres; je leur dis au contraire: restez, veillez, abandonnez sans doute aux femmes les détails & la maniere; mais sachez aussi jouer votre rôle dans l'occasion, ne vous laissez pas décourager par les contradictions, si vos femmes sont raisonnables, elles céderont aux raisons; si elles ne le sont pas, c'est un motif de plus pour insister, & quand la fanté, le bien-être de vos enfans le demandent, foyez fermes, foyez peres.

*L'Ami des Enfans.*

Lausanne, le 26 Mars 93.

*AVIS. Extrait de la Bibliothèque Suisse, Journal imprimé à Berne, chez Emanuel Horting.*

L'on désire d'établir à Zurich un spectacle Suisse & National, qui se donneroit sur un théâtre particulier, par de jeunes gens de douze jusqu'à seize ans, ceux qui voudront coopérer à cet établissement ont à remplir les conditions suivantes.

1°. Le sujet des pieces doit être pris dans l'Histoire Suisse, en évitant cependant de toucher à tout ce qui pourroit conduire au ressouvenir des démêlés nationaux.

2°. La vraisemblance théâtrale, mais surtout la vraisemblance historique doit être observée le plus possible, soit dans l'exposition, soit dans la conduite du drame; mais l'Auteur est libre dans quelque siècle qu'il choisisse son sujet de substituer à l'ancien allemand, l'allemand moderne.

3°. Soit dans le sujet, soit dans l'action, il faut éviter tout ce qui peut choquer la morale ou la décence.

4°. Il ne doit point y avoir de rôle de femme, mais il est permis d'en supposer dans l'intrigue.

5°. L'on désire beaucoup d'acteurs, beaucoup de changemens de théâtre, beaucoup d'action, très-peu de declamation.

6°. Le prix proposé pour le meilleur drame est de 24 ducats d'Hollande; mais l'on se réserve la propriété de la piece couronnée, les juges, sont M. le Conseiller Fuesli, M. le Professeur de Orell & M. H. L. Wirty, instituteur du collège de la Caroline à Zurich. Quelques entraves que donnent au génie ces diverses conditions, le vrai patriotisme qui s'est conservé à Zurich, ainsi que le goût des lettres a déjà engagé plusieurs Auteurs à travailler pour ce théâtre national.

Entre les cinq pieces qui concoururent l'année passé, celle de M. Ambuhl, intitulée Guillaume Tell, a été jugée la plus digne du prix, non-seulement, parce qu'elle remplit les conditions prescrites; mais encore par son mérite intrinseque; & quoique ce trait d'histoire ait déjà souvent paru sur la scène, il est traité si supérieurement dans ce dernier drame, qu'il a tout le mérite de la nouveauté; il respire par tout l'esprit de liberté, sans jamais approcher de la licence; la façon de penser des interlocuteurs, les expressions, les images, les allusions, & sur-tout l'action, tout est adapté au siècle où la scène est supposée se passer, & sans aucun préjudice au plan & au dessein de la piece; l'auteur reste aussi fidele à l'histoire que cela se peut, en observant l'unité de lieu & de tems.

Cette piece en cinq actes a été, selon sa destination, jouée par la jeunesse de Zurich, le 2 Janvier 1792, & a obtenu le plus grand succès.



*Septieme extrait du mémoire sur la culture de l'esparcette ou sainfoin.*

Il ne faut point perdre de vue la distinction que l'on a fait ci-devant entre les sainfoins que l'on a laissé en prairie pendant six ou sept ans, & ceux que l'on ne laisse que pendant environ quinze mois, pour engraisser & avoir une récolte en fourrage, sans interrompre la culture ordinaire du froment ou du seigle. En général il ne faut rompre le sainfoin, qu'après une pluie très-abondante, qui ait pénétré à un pied de profondeur au moins; on ne s'apercevrait pas de cet engrais si la charrue mettoit la terre sèche avec la terre humide de la superficie. On doit se servir pour cela de la grande charrue à quatre ou six bêtes, en raison de ce que la terre est plus ou moins forte. Lorsque le sainfoin a été fauché, & la graine recueillie, si l'on en conserve, il faut la rompre de la manière dont on l'a observé ci-devant, c'est-à-dire, après une pluie qui ait pénétré d'un pied dans la terre; on tourne par ce moyen en dessous le regain que les plantes ont poussés, & plus il est grand, mieux il engraisse la terre. Il faut en suite passer la herse sur ce premier labour, pour que le gueret conserve sa fraîcheur, & que la plante & ses racines soient plutôt pourries. Environ un mois avant les semences, il faut repasser le gueret avec la petite charrue à deux oreilles, en croisant les sillons, & y passer en même tems la herse.

Lorsque le tems des semences est arrivé, il faut choisir un tems humide pour semer; on enterre le blé avec la petite charrue, & l'on passe encore la herse par-dessus. Quand on dit qu'il faut herse à toutes les cultures que l'on donne après avoir rompu le sainfoin, & qu'il faut donner les cultures avec un tems humide de préférence à un tems sec, c'est principalement pour détruire les limaçons, & pour que le froment lève plus vite, & se garantisse des dommages que ces insectes ne manqueraient pas de faire si l'on semoit avec la sécheresse, & que la terre ne fut pas bien aplaniée par la herse.

Si l'on observe exactement de préparer la terre, & de semer avec les précautions que l'on vient d'indiquer, il est certain que l'on aura l'année suivante une abondante récolte de froment ou de seigle très-beau & bien net. Il pourra même arriver, eu égard à la bonté naturelle du terrain & de l'engrais qu'il aura

reçu par le moyen du sainfoin, que les épis seront couchés en plusieurs endroits; ce qui pourroit faire croire au laboureur qu'il n'y auroit aucun inconvénient de semer le même fond l'année suivante, sans le laisser reposer à l'ordinaire; mais on s'en trouveroit trop mal; car l'engrais qui procède du sainfoin, sur-tout quand il a resté plusieurs années en terre, dure au moins de quinze à dix-huit ans, en laissant reposer la terre à l'ordinaire; au lieu qu'il disparaîtra à la deuxième ou troisième récolte, qui ne peut être encore que très-médiocre.

Telle est la méthode qu'il faut employer pour cultiver cette plante avec succès: on peut assurer sur l'expérience constante des meilleurs cultivateurs, qu'en l'observant exactement, il n'y a point de prairie artificielle qui soit d'un aussi grand rapport.

Un citoyen zélé & chargé par le Gouvernement de repandre des lumières sur le labourage, en donnant aux charrues toute la perfection dont elles sont susceptibles, a regardé la culture du sainfoin, comme un moyen assuré de s'enrichir en peu de tems, par la facilité qu'il donne de multiplier les bestiaux & les fumiers. On ne peut pas dissimuler qu'il ne règne un peu trop d'enthousiasme dans les assertions de cet Auteur; mais on ne sauroit disconvenir assez de la plus grande partie des avantages qu'il promet au laboureur de la culture de cette plante.

On finit en observant que le plus haut degré de production que l'on pourroit donner à une métairie, seroit d'avoir alternativement le tiers des fonds en sainfoin, que l'on laisseroit subsister pendant trois récoltes, le tiers en semence & l'autre tiers en jachère.

*Fin du Mémoire.*



*LE PRINTEM S.*

Le Printems va reparoitre,  
Suivi des jeux & des ris,  
Les fleurs s'empresent de naître  
Sous les pas de ma Philis.

Le papillon près d'éclorre  
Va reprendre ses couleurs,  
Et se replonger encore  
Dans le calice des fleurs.

Déjà l'aimable hirondelle  
Qu'éloignerent les frimats,  
Dans les airs à tire d'aile  
Vient rejoindre nos climats,

Hiver! sous ta main pesante  
Le Zéphir va s'échapper,  
Et bientôt à son amante  
Donner un premier baiser.

Il viendra sur la fougere  
Où repose ma bergere,  
Entre le mirthe & le thim  
Agiter pour me complaire,  
La gaze fine & legere  
Dont elle couvre son sein.

Oui, tout renaît, tout respire,  
Par tout l'amour est vainqueur,  
La Nature, d'un fourire  
Semble appeller le bonheur.

Mais qu'importe à mon martyre  
La renaissance des fleurs  
Et le retour du Zéphire ?  
Je ne connois, ne désire,  
De Printems que tes faveurs;  
Et ne vois, dans mon délire  
D'autre hiver que tes rigueurs.

ANECDOTE ANGLAISE.

MM. Swift, Arburthnot & Partuell, amis intimes du Lord Balhurst, partirent un jour à pied, par une petite gelée pour le rendre au château de ce Seigneur, éloigné seulement de onze milles de Londres. Swift avoit pour principe de tâcher par tous les moyens possibles de se procurer le meilleur appartement dans les maisons où il alloit. Lorsqu'ils furent en route, il se plaignit que ses compagnons marchaient trop doucement; car quoique d'un certain âge, il étoit encore bon piéton; enfin il résolut de prendre le devant, alleguant qu'il iroit plus à son aise, & qu'il annoncerait ses amis à Milord. Ceux-ci devinèrent l'intention de Swift, & pour payer sa ruse de la même monnoye, ils le laisserent aller avec une sorte de borbommie; mais dès qu'ils l'eurent perdu de vue & qu'ils furent arrivés au premier village, ils dépêchèrent un homme à cheval pour instruire le Lord de leur dessein. Le messager prit un chemin détourné & néanmoins arriva longtems avant Swift. Dès que Milord vit entrer le Docteur dans l'avenue, il courut au-devant de lui, lui témoigna tout la joye qu'il avoit de le voir, & lui dit qu'il étoit extrêmement mortifié de ne pas le recevoir dans son château, parce que la petite-vérole y étoit; qu'il savoit

qu'il ne l'avoit point eue, & qu'il la craignoit beaucoup; qu'ainsi il étoit obligé de le loger dans le petit bâtiment qui étoit au bout de l'avenue; mais qu'il feroit tout son possible pour le rendre digne d'un si bon ami. Swift, qui ne vouloit pas s'exposer à cette maladie contagieuse, accepta la proposition sans délibérer, sçut gré au Lord de son attention, se renferma dans cette cabane, & n'osa presque parler à personne; on lui porta à dîner dans sa hutte; mais sur le soir, quand on se fut bien amusé de cette aventure, tous les convives se rendirent chez lui en corps. On lui avoua la vérité, & on ajouta que, puisqu'il étoit certain qu'il n'avoit devancé ses compagnons de voyage que pour s'assurer du meilleur lit & de la chambre la plus commode, il convenoit que pour cette fois, il eut les moindres. Swift étoit pris pour dupe quelque déplaisir secret qu'il eut, il ne put s'empêcher d'en rire: la gaieté devint générale, & le séjour que nos Savans firent chez Lord Balhurst fut tel qu'on peut se l'imaginer.

CHARADE.

Il faut que mon premier  
Devienne mon dernier,  
Pour être mon-entier.

Le mot de l'Enigme du numero précédent, est *ver luisant*.

Cours de Paris du 27 Avril 1793.

Caisse d'Escompte, 3560.  
Nouvelles Indes, 739.  
125 millions,  $\frac{1}{2}$  p.  $\frac{3}{8}$  perte.  
Amsterdam, 23 $\frac{1}{2}$ .  
Londres, 11 $\frac{1}{2}$ .  
Payemens du dernier semestre 1792.

MORTS.

Jaques Louis Dizerens, fils mineur.  
Sabine Cueret, fille majeure.  
Jeanne Elizabeth Glaus, fille mineure.  
Jean Abram Louis Champoud, fils mineur.  
Marie Madelaine Steenvirs, femme de Jean Pierre Raymond de Vauhon, Bailliage de Romaniunôtier, âgée de 66 ans.  
Louise Galand, femme du Sr. Jean Pierre Agassis de Bavois, âgée de 57 ans.  
Lonise Minger, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

II MAI 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 38 minutes, & se couche à 7 heures 22 minutes.

*Différence de la Religion & du Fanatisme, Songe  
extrait du Rémber, N<sup>o</sup>. 44.*

Je songeois que j'étois au milieu d'une compagnie aimable & gaie, je jouissois avec délices de l'agrément & de la vivacité de la conversation, quand tout-à-coup je vis le spectre le plus affreux qu'il soit possible d'imaginer s'avancer lentement vers moi, son vêtement étoit noir, sa peau se partageoit en mille rides, ses yeux creux, son teint pâle & livide lui donnoit tout le sinistre aspect de la mort même, ses regards exprimoient la plus inflexible sévérité, ses mains étoient armées de fouets & de scorpions. Cet horrible fantôme s'approcha de moi en fronçant les sourcils, & d'un ton qui me glaça d'effroi, il m'ordonna de le suivre; j'obéis, & me laissois conduire par des sentiers rudes & escarpés, bordés de ronces & d'épines jusques dans une vallée profonde & solitaire. L'herbe par-tout se fanoit sous ses pas; son haleine pestiférée infectoit l'air de vapeurs malignes qui obscurcissoient l'éclat du soleil, & couvroient le ciel le plus sercin d'épais & sombres nuages; de tristes gémissemens rétentissoient dans les forêts, dont chaque arbre sembloit être la demeure de quelques oiseaux funestes qui remplissoient l'air de leurs cris; autour de nous tout portoit l'empreinte de la terreur & de la desolation; ce fut au milieu de ce spectacle d'horreur, que mon exécration guide m'adressa la parole en ces termes :

C'est ici, mortel indiscret & téméraire que tu dois fuir avec moi les dangereuses amorces d'un monde vain & trompeur; apprends que le plaisir ne fut jamais destiné à faire le partage de l'humanité, l'homme est né pour souffrir & pour être malheureux, c'est le sort de tout ce qui existe sous le soleil, & quiconque entreprend de se soustraire à cet arrêt du ciel est en contradiction avec la volonté Suprême; suis donc l'enchantement fatal de la jeunesse & des plaisirs de la société, & consacre en ce lieu tes heures solitaires aux larmes & aux gémissemens. Vivre misérable est

un devoir imposé à tous les êtres sublunaires, chaque mouvement de joie qu'ils éprouvent est une offense envers Dieu, qui ne peut être dignement servi que par le sacrifice de tout sentiment de plaisir, & par un exercice perpétuel de pleurs & de soupirs.

Cette triste peinture de la vie abattit entièrement mes esprits, & je crus sentir anéantir en moi jusqu'au moindre principe de joie; je m'é couchois au pied d'un If que la foudre avoit frappé; les vents déchainés souffloient autour de ma tête, & les plus cruels mouvemens d'appréhension & de frayeur glaçoient mon cœur & mes sens. C'est là que je résolus de demeurer jusqu'à ce que la mort, dont j'invoquois avec impatience le propice secours, vint mettre fin aux peines d'une vie si déplorable. Dans cette affreuse situation, j'aperçus à quelques pas de moi une rivière profonde, & dont les ondes agitées formoient en se suivant un seul, une triste murmure. Je me lève, déterminé à m'y jeter; & déjà j'étois sur les bords prêts à me précipiter lorsque je me sentis violemment tirer en arrière; je me retournai soudain, & quelle ne fut pas ma surprise, de voir auprès de moi la femme la plus aimable que mes yeux eussent jamais contemplé. Tous les traits de la beauté brilloient sur son visage, & les charmes les plus séduisants des graces & de la jeunesse ornoient sa figure élégante; une splendeur majestueuse brilloit dans ses yeux, dont l'éclat étoit adouci par des regards où se peignoient la bonté, la compassion & la paix. A sa vue, le spectre épouvantable qui venoit de me tourmenter disparut, & avec lui toutes les horreurs que sa présence avoit fait naître, les sombres nuages se dissipèrent, & firent place aux rayons d'un soleil éclatant. Les boçages reprirent leur verdure, & toute la scène autour de moi sembla se revêtir de l'aspect brillant & fleuri des jardins d'Eden; ce changement inespéré me transporta de joie; je sentois le plaisir renaître dans mon cœur, quand ma belle libératrice, avec des regards dont les charmes & la douceur étoient inexprimables, m'adressa en ces mots ses divines instructions

Je suis la Religion, fille de l'amour & de la vérité, mere de la bienveillance, de l'espérance, de la joie; le monstre de la tyrannie duquel je viens de te débarrasser. est la superstition, fille du mecontentement, & toujours accompagnée par le chagrin & par la crainte; quelque différens que nous soyons, elle a souvent l'audace d'insérer mon nom & mes attributs pour séduire d'infortunés mortels, & leur faire croire qu'elle est moi-même, jusqu'à ce qu'enfin elle les attire jusqu'au bord du desespoir, cet abîme profond dans lequel je t'ai vu prêt à te précipiter. Jette les yeux autour de toi, considère les beautés variées de ce globe que le ciel a destiné pour être la demeure du genre humain. Peux-tu croire qu'un monde construit avec tant de soin, tant d'art, ait été formé pour être le séjour de la peine & du malheur. Dans quel dessein la main libérale de la Providence y auroit-elle répandu tant d'objets différens de plaisir, si ce n'est qu'afin que tout ce qui respire ait un juste sujet de se réjouir de l'avantage d'exister, & d'être pénétré de gratitude pour le bienfaisant Auteur de son être? Jouir ainsi des biens qu'il dispense, c'est obéissance, c'est vertu; s'y refuser par la seule raison que ce sont des objets de plaisir, c'est une pitoyable ignorance ou une absurde perversité.

(La suite au numero prochain.)

—  
Suite de la traduction manuscrite de *Frisban Schandi*,  
Ve. Volume.

Je demande à ceux qui savent ce qu'emporte le terme de contre-temps, s'il en peut exister un plus grand que celui de passer la plus grande partie du jour à Lyon. cette ville si opulente, si florissante, enrichie de tant de monumens de l'antiquité, — sans pouvoir en examiner un seul; — en être gorgé sans raison, est certainement un grand contre-temps; mais en être empêché par un contre-temps, — c'est ce qu'on est en droit d'appeler philosophiquement — contre-temps, sur contre-temps.

Je venois de prendre mes deux tasses de café au lait, (ce qui, pour le dire en passant, est excellent contre la consommation, mais pour cela il faut que le lait & le café cuisent ensemble, autrement ce n'est que du café & du lait;) il n'étoit que huit heures du matin, & le bateau ne partant que sur les midi, je me croyois entre les mains justement assez de loisir pour laisser par mes remarques sur Lyon, la patience de tous mes amis sur la face de la terre. — Je vais, me dis-je en moi-même, jettant les yeux sur ma liste, faire un tour à la Cathédrale, y voir en premier lieu l'admirable mécanisme du grand horloge de Lippius de Basle; — cependant pour le dire

en passant, de tout ce qui peut exister au monde, la mécanique est ce que je suis le moins en état de comprendre; — je n'ai sur cet article ni genie, ni goût, ni imagination, — & mon cerveau est si inepte en ce genre, que je déclare solennellement, n'avoir jamais été capable de saisir le principe du mouvement d'une cage d'écureuil ou d'un humble cristallin, — quoique j'aye passé bien des heures en ma vie à observer avec la plus scrupuleuse attention le premier, & avec une patience non moins chrétienne, le second de ces objets.

Mon premier soin, me dis-je, fera d'aller voir la marche surprenante de ce fameux horloge, — de là j'irai visiter la grande Bibliothèque des Jésuites, & me procurer, si je puis, la vue de ces trente volumes de l'histoire générale de la Chine, écrite, non en langue tartare, — mais en langue chinoise, & qui plus est, en caractère Chinois. — Avouons cependant que je suis aussi peu instruit du langage chinois, que du mécanisme de l'horloge de Lippius; — pour-quoi donc ces deux objets venoient-ils se coudoyer dans les deux premiers articles de ma liste? — Je présente ceci aux curieux, comme un problème de la nature. — J'avoue qu'il a tout l'air d'un caprice de cette belle Dame, — ceux qui lui font la cour sont aussi intéressés que moi à en découvrir la cause.

Quand j'aurois vu ces deux caricatures, dis-je en m'adressant à mon valet de place qui étoit debout derrière moi, il n'y aura pas de mal d'aller dans l'église de St. Irène, voir le fameux pillier où notre Sauveur fut lié; — après quoi la m. son où demeurait Ponce-Pilate; — celle-ci est à Vienne, me dit le valet de place. — Tant mieux, reparti-je en me levant brusquement de ma chaise, & traversant la chambre avec des enjambees le double plus grandes que mon pas ordinaire; — tant mieux, car j'en ferois tant plutôt à la tombe des deux amans. — Quelle étoit la cause de ce mouvement précipité & de ces enjambees? — je pourrois laisser aux curieux le soin de la deviner; — mais comme il n'y a point ici de mécanisme d'horloge, cela n'en ira que mieux, si je prends moi-même la peine de l'expliquer.

(La suite au numero prochain.)

—  
*La vie de l'Homme.*

Tout homme est charlatan, tout homme a sa folie.  
Chacun vante son art, son talent, ses travaux,  
L'un se dit sage & l'autre s'humilie;  
Mais dans le fond chacun déprise ses rivaux.  
Épicure met l'homme au rang des animaux,  
Lorsque Zénon le dénie,  
Et tel qui rit de leur double manie,

Oppose à leurs erreurs des sophismes nouveaux.  
 Au milieu des écarts de la philosophie,  
 Tâchons d'apprécier le songe de la vie,  
 Nos craintes, nôtre espoir, nos p'irs & nos maux.  
 Ce moment précieux qu'on appelle jeunesse,  
 Moment si court, moment fait pour jouir

Et conforme par le désir  
 Qui nous sollicite sans cesse  
 A préparer un lointain avenir.  
 Plus instruit sans être plus sage,  
 Dans la plus utile saison,  
 L'homme à l'abri de la raison  
 Se croit à l'abri de l'orage.

Foible Ancre, que l'orgueil vainement veut saisir;  
 Tout échappe à nôtre foiblesse,  
 On manque le bonheur, comme dans la jeunesse  
 On avoit manqué le plaisir.

Les fruits tardifs de la sagesse  
 Sont à peine meuri, que la froide vieillesse  
 De sa tremblante main ne peut plus les cueillir.  
 L'un dans le sein de la richesse  
 Possède & ne fait pas jouir;  
 Celui que la gloire caresse

Par de nouveaux succès veut sans cesse s'agrandir.  
 La beauté n'a qu'un jour, l'esprit n'a que des heures,  
 Le plaisir des instans, la raison des travers  
 Et la fortune des revers.

Ici bas nôtre espoir, nos plaisirs sont des leurre.  
 Hélas ! à tant d'erreurs, à tant de maux divers,  
 Joindrai-je de ma fin l'effroi pusillanime ?  
 Pourquoi dans l'avenir ne voir qu'un sombre abîme ?  
 Soupçonner la honte du maître que je fers,  
 Est à mes yeux le plus grand crime.

Quoi ! la raison de l'univers,  
 Des mondes trévis le principe sublime  
 Auroit créé quelque victime ?

Non ! s'il s'est réservé le secret de mon sort,  
 De l'homme au Créateur s'il cache le rapport,  
 Il veut ma confiance & ma crainte pour usage,  
 Je ne peux voir en lui qu'un père tendre & sage,  
 Je jouis de la vie & ne crains point la mort,  
 De son trône caché, j'approche avec courage:  
 La vie & son bienfait, le trépas un passage,  
 Un detroit qui conduit au port.

*Faits d'Histoire Naturelle, envoyés par M. J. Brevé,  
 de la Société d'Histoire Naturelle de Paris, &c. à  
 MM. les Rédacteurs du Journal de Lausanne.*

Utrecht, le 29 Novembre 1792.

Il n'est aucun de vos Lecteurs qui ne connoisse les  
 pucerons ; & l'on peut sans être fort initié dans leur  
 histoire : savoir , qu'elle présente les faits les plus in-  
 téressans ; mais aucun, peut-être , n'est aussi extraor-

dinaire que celui de leur multiplication. — Les ob-  
 servations de M Bonnet nous ont appris qu'il peut y  
 avoir cinq générations de ces petits animaux, dans  
 l'espace de trente-six jours. Ne calculons d'abord que  
 d'après ce nombre :

Une puceronne pouvant mettre au  
 jour 90 à 95 petits . . . . . Pucerons  
 La première génération sera de . . . . . 90  
 Si chacun de ceux-ci donne à son tour 90  
 La seconde génération sera de . . . . . 8100  
 Multipliez 8100 par 90, & vous aurez  
 pour la troisième génération . . . . . 729,000  
 Ce dernier nombre encore multiplié par  
 90, la quatrième génération sera de . . . . . 65,610,000  
 Et enfin, en multipliant encore par 90,  
 on aura pour la cinquième génération . . . . . 5,904,900.000

Assurement, il n'en faut pas davantage pour acca-  
 bler l'imagination la plus hardie ; mais nous n'avons  
 fait entrer que cinq semaines dans nôtre calcul, & il est  
 avéré que les pucerons produisent pendant sept mois  
 consécutifs, en mettant les choses au rabais, il pourra  
 donc y avoir plus de vingt générations par année.

Qu'on essaye de dresser pour ces vingt générations  
 le calcul qui a été fait pour cinq seulement, & qu'on  
 se fasse si l'on peut, une idée du nombre prodigieux  
 qui en résultera. Pour moi je ne puis m'empêcher,  
 chaque fois que j'y pense, de m'écrier avec le Roi Pro-  
 phète ; *O Éternel ! que tes œuvres sont merveilleuses.*



*Lettres d'anciens Héros Bernois, écrites des Champs  
 Elisés aux Bourgeois de Berne & à leurs parents  
 & amis, publiées par un ami de la patrie, Berne,  
 chez Rodolphe Atbrecht Haller, 171 pages in-8°.*

Le jubilé de la fondation de la ville de Berne, qui  
 devoit se célébrer l'année 1790, & qui n'eut pas lieu,  
 a été l'occasion de ces lettres dans lesquelles l'auteur  
 fait raconter à différens héros des anciens tems l'his-  
 toire des scènes qu'on se proposoit de représenter dans  
 cette fête nationale

Bertholde V, Duc de Zähringue, est supposé écrire  
 la première lettre à la jeune noblesse bourgeoise de  
 Berne; il leur témoigne sa joie sur la fête qui se pré-  
 pare, & leur raconte son histoire & celle de la fon-  
 dation de Berne. Il desiroit qu'entre Erbourg bâti  
 par son père, & Berthou où il résidoit lui-même,  
 il existât une troisième ville, qui le mit en état de  
 réprimer l'audace toujours croissante de la haute no-  
 blesse de Bourgogne. Pour effectuer ce projet, il  
 choisit la place on est située Berne, immédiatement  
 alors sur le terrain de l'Empire, & regardant plus à  
 la force naturelle qu'à l'agrément de la situation, ou à la  
 commodité des avenues. Il plaça la ville sur une colline  
 entourée de trois côtes par l'air, & coupée à l'ouest

par un ravin profond, qui aboutissoit des deux parts à la riviere. Le sol étoit couvert d'une forêt. A l'extrémité orientale le Duc avoit une maison de chasse, appelée Nideck, dans laquelle il tenoit quelquefois ses audiences. La nouvelle ville fut occupée par des familles nobles & par des habitans des pays circonvoisins, comme paroît l'annonce de l'extinction de quelques villages & hameaux, dont le nom subsiste encore dans des campagnes aux environs de Berne. En s'établissant dans cette ville, les paysans furent affranchis de corvées; la constitution fut originairement aristocratique; les Avoyers & les bannerets étoient les chefs supérieurs, le Conseil étoit seul Souverain, & la plus ancienne charte sur le 200 est de 1294; ainsi 103 ans après la fondation de Berne, bâtie en 1191. Son fondateur finit cette lettre par des exhortations aux Bernois, de conserver les principes de sagesse & de vertus qu'ils ont manifestés dans les premiers tems de leur Etat naissant.

La deuxième lettre de ce recueil, est adressée à plusieurs corps militaires de la ville & de la République. Nicolas Brugker, Banneret, supposé l'avoir écrite, leur raconte que Rodolph de Habsbourg, alors Empereur, tenta deux fois dans la même année 1288 le siège de Berne, avec une armée de 30000 hommes, sous prétexte de protéger les Juifs qu'on avoit chassés de la ville. Et ces deux entreprises ayant eu aussi peu de succès l'une que l'autre, le Duc Albert d'Autriche, fils de l'Empereur, voulant l'année suivante 1289, venger l'affront qu'avoit essuyé son père devant Berne; il assembla avec beaucoup de diligence un corps de troupes choisies, & les mit en embuscade à un endroit qu'on nomme la Schoshalten. Sur la première nouvelle qui en vint à la ville, le Banneret Brugker qui avoit les clefs de la porte de la ville qui donnoit de ce côté, suivi d'une famille considérable alors, nommée Neuhaus, & de quelques volontaires, sans avoir demandé l'ordre de l'Avoyer ni du Conseil, & sans prendre d'autre mesure que leur courage, sortirent de la ville dans l'espoir de tomber sur l'ennemi, dont ils ne connoissoient ni les desseins, ni le nombre; mais victimes de leur téméraire patriotisme, ils furent enveloppés; Brugker fut mortellement blessé, toute la famille de Neuhaus resta sur le champ de bataille, & la Bannière des Bernois eut été prise par l'ennemi, sans la valeur de Walon de Griens qui la sauva; le Duc Albert obligé de se retirer, fit la paix le mois de Mai suivant avec les Bernois, & pour éterniser cette bataille & le souvenir de l'étendard teint du sang des valeureux Brugker, on changea le champ d'argent des armes de la ville, en champ de Geule.

( La suite au numero prochain. )

LOGOGRIPE. A Mlle. D. ....

En dix pieds, Euphrosine, est renfermé mon être;  
Mais lui-même contient mille objets plus charmans;  
A son aspect l'amour commence à naître,  
Sa présence réveille & rejouit nos sens.  
Son port s'annonce avec noblesse,  
Dans son sourire on lit son amabilité,  
Ses yeux respirent la finesse,  
L'on reconnoît bientôt sa sensibilité,  
Et ce je ne sais quoi de riant & d'affable  
Qui touche, émeut, entraîne & fait toujours charmer.  
Ce n'est pas tout, il faut décomposer.  
Vous trouverez d'abord cette fleur agréable,  
Qui de tout tems reçut l'hommage des humains;  
Ce qui sert à propos supplée à la puissance;  
Un oiseau des pays lointains;  
Notre soutien dans toute circonstance,  
Un mot qui suffit seul pour fixer le bonheur;  
Des grâces & des jeux les compagnons fideles;  
Ce que souvent l'amant attend avec ardeur;  
Un titre auquel jamais ne renoncent les belles;  
Ce que certain bourgeois faisoit sans le savoir;  
Pour les vaisseaux un arbre fort utile;  
Ce que les vrais François souhaitent de revoir;  
Ce que l'on trouve en toute ville;  
Un fruit rafraichissant & de plusieurs saisons;  
Un métal qui nous fait envie;  
Ce qui dès le matin brille sur les gazons;  
Ce qui donna naissance à l'harmonie;  
Un titre que l'on donne aux Rois;  
Un fleuve qui nous avoisine;  
Ce que souvent vous tenez dans vos doigts;  
Mais j'en dis trop, devinez Euphrosine.

Le mot de la Charade du numero précédent, est  
*vinaigre.*

Cours de Paris du 4 Mai 1793.

Caisse d'Escompte, 3560.  
Nouvelles Indes, 739.  
125 millions, au pair.  
Amsterdam, 23½.  
Londres, 11¼.  
Payemens du dernier semestre 1792. Lettre M.

M O R T S.

Marianne Herren, fille mineure.  
Jean Louis Corbaz, fils mineur.  
Jean Etienne Trolliet, fils mineur,  
Isaac François Rosier, fils mineur.  
Un enfant mâle mort avant le baptême.  
Noble Demoiselle Marie Elisabeth de Polier de Bottens;  
âgée de 76 ans.  
Jean Daniel Henri Fritsche, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

18 MAI 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 30 minutes, & se couche à 7 heures 30 minutes.

*Continuation de la différence de la Religion & du Fanatisme, extrait du Rambler.*

« **T**OUTES les Créatures doivent leur existence à une bonté infinie. Le véritable but d'un être raisonnable depuis l'ordre le plus épuré des brûlans séraphins, jusqu'au rang le plus bas entre les hommes, doit être de s'élever sans cesse d'un moindre degré de-bonheur à un degré plus grand & plus parfait, & il leur a été donné à chacun en particulier des facultés qui les rendent susceptibles de différentes espèces de plaisirs ».

Quoi ! m'écriai-je, est-ce là le langage de la Religion ! Conduit-elle ainsi ses sectateurs par des chemins semés de fleurs, & peut-elle leur ordonner de passer leur vie dans la mollesse & l'oisiveté ? Où sont donc les combats pénibles de la vertu, les macérations de la pénitence, les mortifications & les sacrifices journaliers de ses saints & de ses héros ?

La véritable jouissance seule digne d'un être raisonnable, me répondit-elle avec douceur, ne consiste jamais dans une indulgence sans bornes pour tous ses goûts, à s'y livrer sans réserve, ou à mener une vie molle & voluptueuse dans le tumulte des passions, la langueur de la paresse ou l'agitation des amusemens frivoles, les plaisirs impurs & grossiers corrompent l'ame, l'inertie & l'inutilité la dégradent ; l'une & l'autre dans leurs différens degrés lui font perdre de sa valeur originelle, & la livrent au malheur & au repentir. Celui qui cherche véritablement à se rendre heureux doit s'étudier sur-tout à exercer ses facultés supérieures & intellectuelles, il doit adorer & méditer sans cesse les perfections de son Créateur ; exprimer par toutes ses actions de la bienveillance pour ses semblables ; & cultiver sans relâche & avec soin la rectitude morale, & l'équité dont il trouvera les principes dans son cœur ; mais il doit aussi ne pas refuser à ses facultés inférieures les douceurs & les soulagemens qui leur sont nécessaires pour rétablir

leurs forces, & pour suivre avec plus de vigueur des desseins plus nobles & plus importans.

Dans les heureuses régions habitées par des substances purement spirituelles, on voit fleurir à jamais une félicité pure & sans mélange. C'est là que des torrens de délices roulent à grands flots sans qu'il soit nécessaire d'opposer des digues à leur cours. Mais des êtres convaincus de la foiblesse d'une constitution originairement corrompue & malade, telle qu'est celle de la nature humaine, doivent observer le régime le plus exact & le plus sévère. Celui qui se sent coupable d'excès volontaire est obligé pour se rétablir, de se soumettre également & aux pénibles efforts de la Nature, & à l'amertume des remèdes propres à le soulager ; mais il n'en conserve pas moins ses droits à la jouissance modérée des douceurs que ce beau séjour, présent d'un Pere bienfaisant, peut offrir à ses habitans, pourvu qu'elle n'aye rien qui puisse mettre obstacle à sa guérison ; & à mesure qu'il sentira cette guérison s'avancer, la joye la plus vive naîtra du sentiment secret de son amendement & de ses progrès dans la perfection.

Tel doit être le plus coupable même, éloigné des horreurs du désespoir. Tremble, infortuné mortel ! à la seule idée de ce gouffre épouvantable où je t'ai vu prêt à te plonger ! Puisque ceux qui ont le plus de fautes à se reprocher ont tant de raison de s'encourager à la repentance, combien des ames plus innocentes n'éprouveront-elles pas de secours & de consolations dans les infirmités & les foibleses auxquelles leur mauvaise constitution les soumet ? Soutenues par la douce certitude que chaque effort sincère qu'elles feront pour en déraciner le principe, sera accepté & récompensé. Pour des ames de cette espèce, l'humiliation la plus profonde devient le fondement solide des plus hautes espérances ; ceux qui s'examinent de bonne foi & reconnoissent ce qu'ils sont, feront par mon secours mis en état de devenir ce qu'ils désirent être.

Le Chrétien & le Héros sont inséparables ; & les désira

fondés sur une confiance humble & entière, n'ont point de bornes prescrites. Celui qui se sent animé par le désir d'obtenir l'approbation du Souverain Maître de l'univers ne trouve point de difficultés insurmontables, assuré de tous les secours nécessaires pour le second. ses combats contre les peines & les plus rudes épreuves ne lui paroissent guères plus pénibles que l'exercice ordinaire des facultés d'un esprit sain & vigoureux. Son humble confiance dans cette Providence, dont les vues perçent l'éternité, sa résignation muette & profonde, l'entier & prompt acquiescement de ses pensées & de ses actions à ses voyes impénétrables, sont en même tems la meilleure abnégation de soi-même & la source des plus vifs transports.

La véritable sphère des vertus humaines est la société. Une vie active & sociable offre à chaque instant quelque obstacle à vaincre, quelque combat à soutenir; on est forcé de s'y gêner, de s'y contraindre sans cesse. Et s'étudier à se bien conduire à ces différens égards est une sorte de discipline pour le cœur, aussi utile aux autres que capable de nous perfectionner nous-mêmes. Souffrir n'est un devoir que lorsqu'il le faut pour éviter le mal ou faire le bien; & le plaisir ne devient crime, que lorsque ce plaisir est de nature à fortifier les mauvaises inclinations, ou qu'il peut affaiblir la généreuse activité de la vertu. Le bonheur accordé à l'homme ici bas, n'est, il est vrai, que foible & fragile, comparé à ses espérances immortelles & à la grandeur de ses facultés; mais quelle que soit la part que la bonté Divine en distribue à chaque individu, c'est un secours nécessaire pour le soulagement du moment actuel, dont il lui est permis de jouir pourvu qu'il ne mette point d'obstacle à sa destination finale....

Reviens donc avec moi d'un état continuel de peines & de misère à la jouissance modérée des douceurs de la vie, livres-toi sans crainte à une gaieté sage & reconnoissante envers l'Être Suprême, la piété n'est point confinée dans la solitude, ni contrainte à habiter des déserts; c'est là la sombre doctrine de la superstition, c'est par ce moyen qu'elle s'efforce à rompre les chaînes de bienveillance & d'affection qui attachent le bien de chaque individu en particulier au bien général de tous.

Remplis donc tes devoirs réels d'être relatif & dépendant, & souviens-toi que la meilleure manière d'honorer son Créateur, est de montrer par ses actions & sa sérénité un esprit satisfait de ses sages dispensations.

Ici mon institutrice s'arrêta, j'allois lui témoigner ma reconnoissance, lorsque le bruit des cloches du village mirent fin à mon songe en m'éveillant.

Lorsque M. Johnson repoussoit dans ce songe ingénieux l'arme la plus ordinaire des prétendus philoso-

phes, qui se plaisant à confondre le fanatisme avec la religion, attribuent à celle-ci les maux produits par le premier; on ne connoissoit pas en Europe combien plus terrible encore sont les suites du fanatisme de la soi-disante philosophie, dont les detestables & faux principes, non-seulement privent l'individu qui les adopte, de la seule consolation qui puisse lui faire supporter les misères inséparables de la vie humaine, mais entraînent encore le bouleversement & la dissolution de tout ordre social; parce que celui-ci, (comme l'expérience nous le prouve,) ne sauroit subsister du moment où l'on ôte à l'homme le seul frein capable de le contenir, & le seul motif qui puisse résister au choc des passions, & produire des vertus réelles.



*Suite de la traduction manuscrite, de Tristram Schandi, & explication de la cause des enjambées qu'il faisoit, en disant tant mieux j'en serois plutôt à la tombe des deux amans.*

O-quelle époque ravissante dans la vie de l'homme lorsque son Cerveau se trouvant tendre & flexible, & plus semblable à la bougie qu'à tout autre chose L'historien des deux tendres amans séparés l'un de l'autre par des parens cruels, & par la destinée plus cruelle encore vient s'y tracer.

Lui Amandus

Elle Amanda,

Ignorant l'un l'autre leur différente marche, — lui courant à l'Orient, — elle à l'Occident: Amandus captif chez les Turcs, conduit à la Cour de l'Empereur de Maroc, — où il est détenu par la Princesse de Maroc qui étoit amoureuse de lui, prisonnier pendant vingt ans & cela pour l'amour qu'il gardoit à Amanda. Elle, Amanda, errante tout ce tems pieds nus, les cheveux épars, demandant aux montagnes & aux valons des nouvelles de son Amandus: — Amandus, — Amandus, — faisant réentir tous les échos de ce nom — Amandus, — Amandus — demandant aux portes de chaque ville, — mon Amandus y est-il entré; — puis retournant, courant de-ci, de-là, — par tout le monde, — jusqu'à ce qu'un hasard inattendu les fait se rencontrer au même moment de la nuit venant de différens côtés aux portes de Lyon leur patrie, demandant l'un l'autre d'une voix qui leur étoit bien connue, — Amandus vit-il encore?

Amanda vit-elle encore? — ils volent dans les bras l'un de l'autre, & meurent tous deux de joye. Il y a dis-je, une heureuse époque dans la vie des cœurs sensibles, où une histoire de ce genre donne plus de pâture au cerveau que tous les fragmens, toutes les croûtes, toutes les rouilles de l'antiquité

accommodées par les voyageurs cuisiniers les plus habiles, n'en peuvent donner.

C'est là tout ce qui avoit pu filtrer à travers de la passoire de mon cerveau de tout ce que Spon & d'autres historiens de Lyon avoient cherché à y faire entrer, — & trouvant dans un itinéraire, Dieu fait lequel, — qu'en mémoire de cet exemple de la fidélité d'Amandus & d'Amanda, on avoit élevé hors des portes une tombe à ces deux amans — & par laquelle tous les amans juroient jusqu'à ce jour. — Je ne pouvois entendre parler de quelque chose de relatif, sans que cette tombe des deux amans vint d'une manière ou d'une autre se présenter à ma pensée, — cela en étoit au point même, que je ne pouvois, ni penser à Lyon, ni parler de Lyon, ni même d'une veste de Lyon, sans que ce morceau d'antiquité vint se présenter à mon imagination : — je disois même souvent dans ma manière inconsidérée de parler, quoi que j'appréhende avec trop peu de révérence — que je croyois ce reliquaire, quelque négligé qu'il fut, aussi digne d'un pèlerinage que celui de la Mecque ou de la Santa-Casa, aux richesses près, & que j'irai un jour ou l'autre à Lyon pour visiter en pèlerinage ce tombeau. Ainsi donc dans ma liste des choses à voir à Lyon, celle-ci, quoique la dernière, n'étoit certainement pas la moindre. — Voilà pourquoi, faisant une douzaine ou deux d'enjambées dans ma chambre, au moment où cette idée passa par mon cerveau, je descendis tranquillement dans la basse-cour dans le dessein de sortir, — & ayant demandé mon compte, je le payai, ignorant si je rentrerais à l'auberge, — j'avois même donné 12 sols à la servante, j'en étois à recevoir le dernier compliment de mon traiteur M. Le Blanc, lorsque je fus arrêté à la porte.

(*La suite au numero prochain.*)



*Suite de la notice des lettres écrites des Champs Elisés, par d'anciens Héros Bernois à leurs parens & amis.*

La paix conclue entre Albert d'Autriche & les Bernois ne fut pas de longue durée, & l'année 1298, il fit une seconde tentative contre Berne; fortifié du secours de ses Vassaux & des Fribourgeois sujets depuis 1279 de la Maison d'Autriche, il s'avança contre la ville, & se campa avec son armée sur le Tonnerbühl, vallée située du côté de la porte supérieure de la ville. Avertis à tems du danger qu'ils courroient, les Bernois suivis de leurs Alliés, & ayant Ulrich d'Erlach à leur tête, marcherent à la rencontre de l'ennemi: longtems la victoire fut incertaine, & la

bataille sanglante, mais d'Erlach remporta enfin la victoire complète; c'est cependant avec beaucoup de modestie, qu'en racontant ces faits dans la lettre qu'il écrit des Champs Elisés à l'honorable tribus des Tireurs de Berne; il paroît peiné qu'on ne l'appelle pas en qualité de Général à la fête du jabilité de cette mémorable bataille, se contentant d'alléguer que, malgré le mérite & la valeur qu'y déploya le digne Cuno Muntzer, il n'a jamais formé aucune prétention à la glorieuse victoire remportée ce jour là sur leurs puissans ennemis.

La quatrième lettre écrite par Rodolph d'Erlach, fils d'Ulrich, aux tribus des Bouchers & à celle des Courroyeurs, roule sur la fameuse bataille de Laupen, dans laquelle les jeunes gens de ces deux tribus se distinguèrent, & contribuèrent à la victoire glorieuse remportée par ce Général.

L'auteur de ces quatre lettres a suivi, pour l'historique de son ouvrage, les auteurs connus, Stetler, Lauffer, Muller & Waither, il les a même souvent copiés. Son but, à ce qu'il paroît, est de rappeler aux Bernois d'une manière agréable & amusante l'histoire de leur patrie; — il promet un second volume, mais en attendant qu'il paroisse, nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en leur donnant quelques morceaux détachés de ces tems-là, extrait des mêmes sources que celles où il puise lui-même.

(*La suite au numero prochain.*)



*Les charmes de la solitude, traduit de l'Anglais, de Pope.*

O D E.

Heureux, qui satisfait dans un champêtre asile,  
Du sort de ses ayeux,  
Peut cultiver en paix un champ toujours fertile  
Qu'il a reçu des Dieux.

Qui contemple les biens que le destin lui donne  
D'un œil toujours serein;  
Content de respirer l'air pur qui l'environne  
Sur son propre terrain.

Ses Champs couverts d'épis qui couronnent la pleine  
Repondent à ses soins;  
Ses vaches par leur lait, ses moutons par leur laine  
Remplissent ses besoins.

Ses arbres dans l'été par leur épais feuillage  
Lui donnent la fraîcheur,  
Et dans l'hiver leur bois, par un contraire usage  
Supplée à la chaleur.

Heureux , qui peut ainsi voir couler ses années  
 Dans d'innocens travaux !  
 La paix & la sante les rendent fortunées ,  
 Et l'exemptent de maux.

D'un tranquille sommeil , de l'étude & l'aisance  
 Il goûte les plaisirs ,  
 Pourroit-il en jour si toujours l'innocence  
 Ne guidoit ses desirs ?

Dieux exaucés mes vœux ! qu'ignoré je respire !  
 Loin de regrets trop vains que je meure en repos ,  
 Sans qu'une pierre même aux hommes puisse dire ,  
 Ou reposent mes os.

\*\*\* R E C E P T E .

On a publié depuis peu à Leipfig, une méthode aussi simple qu'efficace pour preserver les pommes de terre de la pourriture & les disposer à donner un pain meilleur & en plus grande abondance. On les coupe par tranches, que l'on fait sécher au four après qu'on en a retiré le pain; ces tranches ainsi séchées se conservent très-longtems dans un lieu sec, de même que la farine qu'on en retire, & qui, pétrie à part, & mêlée ensuite avec celle de seigle déjà pétrie fait un pain très bon, quoiqu'il n'y ait qu'un tiers de seigle sur deux tiers de patates. On a observé que plus cette dernière farine vieillit sans se corrompre, plus le pain en est léger, sain, savoureux & abondant. Suivant l'expérience faite à Leipfig, quarante livres de farine de pommes de terre quand elles ont été séchées au four, ont été réduites à onze; & trois livres de la farine de ces racines ainsi séchées, ont produit quatre livres & un huitième de pain cuit.

*Anecdote concernant Gustave III, envoyé de Stockholm, le 20 Août 1792, aux Rédacteurs de la Gazette Universelle qui s'imprime à Jena.*

On connoissoit en Europe les grandes qualités qui faisoit de Gustave III, un habile Régent & un Héros; mais les annonces littéraires que nous avons sous les yeux, nous apprennent encore qu'il fut aussi écrivain, & qu'il a laissé un grand nombre de manuscrits que l'on conjecture être des mémoires du tems, & de son propre gouvernement, avec les pièces justificatives qui s'y rapportent & beaucoup d'autres papiers. On remarquoit déjà depuis quelques années avant

que la guerre éclata entre la Russie & la Suède, que le Roi passoit ses heures de loisir à écrire, & qu'il enfermoit soigneusement ses papiers. Lorsqu'il prit le commandement des troupes qui marchèrent en Finlande, il déposa à l'arsenal une cassette bien fermée, contenant ses écrits, la paix conclue, il se la fit rapporter, & s'occupa chaque jour à grossir le trésor historique & littéraire qu'elle renfermoit.

Il est à regretter que Gustave ait rendu ses travaux inutiles pour notre génération; car peu de tems avant le crime affreux qui abrégé la glorieuse carrière, il avoit ordonné, que cette cassette qui renfermoit ses écrits seroit remise à sa mort à l'Université d'Upsal, avec la défense formelle de l'ouvrir & de publier les manuscrits qu'elle contient qu'après cinquante ans écoulés depuis le moment de sa mort. Quels que fussent les motifs de cette défense, les députés arrivés à Stockholm pour prêter leur hommage au successeur de Gustave, ont reçu avec ce dépôt précieux l'ordre qui le concerne, & il a été déposé dans la salle la plus sûre de la Bibliothèque de cette Université, qui est déjà dépositaire sous la même condition d'une très-grande collection de mémoires & de lettres ministérielles rassemblées par le Comte de Rudenschold, défunt Chancelier de l'Université, pendant longtems Ministre d'Etat à Berlin, & honoré de la confiance particulière de Frédéric II, circonstance qui augmente de beaucoup l'idée qu'on se forme de ses manuscrits, & l'empressement qu'on a de les voir publier.

Le mot du Logogriphe de la feuille précédente, est *Euphrosine*.

*Cours de Paris du 11 Mai 1793.*

Caisse d'Escompte, 3570.  
 Nouvelles Indes, 860.  
 125 millions,  $\frac{1}{4}$  p.  $\frac{2}{3}$  bénéfice.  
 Amsterdam, 20 $\frac{1}{2}$ .  
 Londres, 9 $\frac{1}{2}$ .  
 Payemens du dernier semestre 1792. Lettre M.

M O R T S.

Jeanne Laurent, fille mineure.  
 Demoiselle Anne Frédérique Guillemine Armand, âgée de 14 ans.  
 Jaques Salomon Perrot, fils mineur.  
 Marie Marguerite Pantry, fille mineure.  
 François Joly, fils mineur.  
 Jeanne Louise Dorez, veuve de maître Daniel Esfate Masfard, âgée de 75 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

25 M A I 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 23 minutes, & se couche à 7 heures 33 minutes.

*Suite de la traduction manuscrite de Tristram Schandy,  
& par qui il fut arrêté à la porte de l'auberge.*

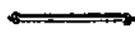
C'ÉTOIT par un pauvre âne, qui chargé d'un couple de larges paniers sur son dos, s'étoit présenté à l'entrée de la porte, pour recueillir en aumône quelques racines, & quelques feuilles de choux : il étoit incertain sur ce qu'il devoit faire; ses deux pieds de devant étoient en dedans du seuil de la porte, ses pieds de derrière étoient dans la rue, il ne savoit s'il devoit entrer, ou sortir. — C'est ici un animal, je vous l'avoue, que je ne puis prendre sur moi de maltraiter dans quelque embarras que je me trouve, — son maintien, & son regard ont un caractère de patience endurente empreint avec si peu d'affectation, que cela semble plaider puissamment en sa faveur; aussi me sens-je toujours desarmé vis-à-vis de lui, au point même que je ne me permettrai pas de lui parler durement, — au contraire, où que je le rencontre, soit en ville, soit en campagne, — soit au char, soit sous des paniers, — soit en liberté, soit sous le joug, — j'ai toujours quelque chose d'honnête à lui dire; — & comme un mot en amène un autre, lorsqu'il se trouve aussi peu occupé que moi j'entre ordinairement en conversation avec lui, — & pour certain, mon imagination n'est jamais plus agréablement occupée qu'à chercher la réponse dans les différens caractères de son attitude, — & lorsque cette observation ne me permet pas de pénétrer assez sa pensée, je me mets à sa place, & cherche ce qu'un âne doit naturellement penser dans la circonstance. — De fait, c'est la seule créature d'entre toutes les classes d'être placées au-dessous de moi avec qui je puis faire cela; — car avec les péroquets, les singes, il ne m'arrive jamais d'échanger un seul mot, — & cela, parce que les derniers agissent, & que les premiers parlent par routine, & me font taire tous les deux; — je ne parle pas même avec mon chien, non plus qu'avec mon chat, quoique je fasse grand cas de l'un & de l'autre; — (car, pour mon chien, il parleroit

s'il le pouvoit), je ne fais cependant pourquoi, ni l'un ni l'autre ne me semblent avoir le talent de la conversation; — je ne puis avec eux aller au-delà de la proposition, de la réponse & de la réplique, après quoi se termine notre dialogue. — Mais avec un âne je puis converser sans fin. — Approche honnête animal; voyant que je ne pouvois passer entre lui & la porte, veux-tu entrer ou sortir; — l'âne tourna sa tête pour regarder dans la rue; je te comprends lui dis-je, nous attendrons un moment ton maître; — il tourna encore la tête d'un air pensif & regarda attentivement de l'autre côté; — je te comprend parfaitement lui dis-je, si tu te hasarde à faire un faux pas dans cette affaire, ton maître t'assomera de son gourdin. — Allons prenons patience, une minute n'est qu'une minute, & si elle peut sauver la bâtonnade à un camarade, je ne la croirai pas mal employée. — Il mangeait pendant notre entretien la tige d'un artichaut: & dans les petits démêles de la nature, entre la faim & l'insipidité de la nourriture, il avoit lâché à plusieurs fois la tige d'artichaut, & l'avoit reprise autant de fois. Pauvre Jack lui dis-je, tu as là, un déjeûne bien amer, — & des fatigues bien dures, & pour ton salaire des coups plus durs encore à ce que je crains; oui pour toi, — la vie n'est qu'amertume, — & maintenant ton palais, si quelqu'un pouvoit le sentir, — ton palais est aussi amer que de la fuye; — car il venoit de rejeter son tronçon d'artichaut, — & tu n'as pas peut-être un seul ami sur la terre qui daigne te donner un macaron. — En disant, ceci j'en sortis un paquet de ma poche que je venois d'acheter, & je lui en donnai un, — & dans ce moment où je vous le raconte, mon cœur me reproche de l'avoir donné plus par plaisanterie, afin de voir comment un âne mangerait un macaron, — que par bienveillance.

Lorsque mon âne eut mangé son macaron, je le pressai d'entrer; le pauvre animal étoit pesamment chargé, ses pieds trembloient sous lui, — il étoit plutôt tourné en arrière, & comme je voulois le rame-

ner en tirant son licol, le licol se rompit dans ma main ; il me regarda alors d'un air pensif, — ne me frappe pas avec me dit-il, — si cependant tu le veux, — cela est en ton pouvoir ; — si je le fais lui dis-je, puis-je être damné : — le mot n'étoit qu'à moitié prononcé, lorsqu'une personne s'approchant déchargea une bâtonnade sur la croupe du pauvre diable qui mit fin à la cérémonie. (Hors d'ici cria-je, — mais cette interjection me fut fâcheuse, car l'extrémité d'un osier s'étant détachée d'un des paniers de l'âne, accrocha la poche de mes colottes comme il passoit auprès de moi, & me la déchira dans la direction la plus défaitreuse qui se puisse imaginer, de manière que.)....

( La suite au numero prochain. )



*Dangers imminens que court la République de Berne. Bataille de Laupen en 1379, victoire remportée par Rudolph d'Erlach, la mort & sujet d'une tragédie Nationale.*

La République de Berne, fondée depuis 107 ans, commençoit à étendre son territoire ; sa jeunesse guerrière & hardie repoussoit par les armes ceux qui attaquoient cet Etat naissant : d'habiles negociations terminoient ces petites guerres, & mettoient les Bernois en état de s'arrondir par des achats de juridictions, ou de se fortifier par des alliances nouvelles, & enfin la sagesse de l'administration des Nobles, auxquels, dès les premiers instans de la fondation de Berne le Gouvernement fut remis, assuroit la tranquillité intérieure & le bonheur du peuple ; mais les progrès de cette République étoient trop rapides, pour ne point exciter la crainte & la jalousie des Princes Souverains & des Seigneurs dont elle étoit entourée.

Une ligue formidable, composée de tous les Comtes & Barons de l'Ouchland, de l'Argow & de presque toute la petite Bourgogne se forma contre elle, & l'Empereur Louis de Baviere, irrité contre les Bernois, qui, par attachement pour le Pape, avoit abandonné le parti de ce Prince mis au banc de l'église, se joignit à leurs nombreux ennemis, & envoya des Ambassadeurs à Nidau, où les Comtes de Gruyère de Kibourg, d'Arberg, de Neuchâtel & de Valengin, chefs de la ligue, dans laquelle entrèrent aussi les Fribourgeois s'étoient assembles pour conférer sur les moyens de détruire entièrement la ville de Berne.

Dans ce pressant danger Berne ne chercha point de protecteur on ne vit point de chaleur aveugle ou d'enthousiasme téméraire chez le peuple de la ville : le Conseil assemble par l'Avoyé Jean de Budenberg, l'ancien, tint sa séance & la conclut avec sa dignité accoutumée, il fut résolu qu'on céderoit à toutes les de-

mandes justes ; mais qu'on repousseroit la force par la force.

Chaque Prince avoit ses griefs particuliers, ils furent discutés dans une conférence qui se tint à Berthoud, proposée par les Bernois, acceptée par les Princes, & par laquelle furent exposées les prérogatives qu'ils formoient ; la République les trouva fondées sur plusieurs articles sur lesquels elle leur rendit justice.

Quelque équitable que fut cette conduite, les Princes & leurs Alliés n'abandonnerent pas leur projet, & Fribourg restant si le à la ligue, malgré tous les efforts des Bernois pour l'en détacher : les envoyés de la République ne rapporterent de leur inutile tentative pour la paix, que la certitude d'une guerre dans laquelle les Bernois abandonnés de tous leurs Alliés devoient lutter seul contre les forces réunies de leurs nombreux ennemis.

On ignoroit cependant encore quels pouvoient être les projets de la ligue ; mais le Sénat sentoit de quelle importance il étoit de ne donner ni à l'ennemi, ni au peuple aucune marque de frayeur ; & quand Antoine de Blanckenbourg, Gouverneur de Laupen, demanda qu'on lui envoyât sans délai un renfort, appelant à son secours Jean de Budenberg, le Conseil & tous les bourgeois distingués, alors l'Avoyé de Budenberg quittant son siège, levant la main, jura par Dieu, & par les saints, de sacrifier sa vie & sa fortune à la conservation de Laupen, aussi-tôt tout le Conseil & tous les honorables bourgeois répétèrent ce serment. Pour intéresser chaque citoyen personnellement à la défense de cette place, on choisit de chaque maison le pere, le fils ou l'un des freres pour composer le secours demandé ; & six cent hommes partirent sous le commandement de Jean de Budenberg, Chevalier, & de Rodolph Mueleren.

Les hostilités avoient commencés, & les Bernois avoient envoyé des troupes contre la ville d'Arberg pour en former le siège ; mais apprenant que toutes les forces ennemies se rassemblaient autour de Laupen ; ils prirent le parti de faire rentrer leurs troupes dans Berne.

( La suite au numero prochain. )



*Notice sur la vie du Docteur Johnson, extraite d'une nouvelle biog aphie de cet homme célèbre. sous le titre d'essais sur la vie & le génie de Samuel Johnson, par Arthur Murph, Esqu. 1792.*

Quoiqu'il y aye peu d'écrivains sur lequel on aye plus écrit qu'on ne l'a fait en Angleterre sur le célèbre Johnson, Auteur du Rembler, Journal qui nous a fourni le songe que nous avons donné à nos Lecteurs dans notre précédente Feuille. M. Murph, l'Auteur de cette nouvelle Biographie, ami particulier pendant

treize ans de M. le Docteur Johnson, à cédé au désir qu'on lui montrait d'avoir une nouvelle édition, plus abrégée, mieux ordonnée, plus caractéristique de la vie de M. Johnson, & dont il fût plus directement l'objet. Profitant des ouvrages déjà répandus en Angleterre sur la vie de son ami, M. Murphi a choisi avec goût ce qu'ils contiennent de plus authentique & d'impartial, il a mis de l'ordre dans les traits épars, dont il a fait un tout. & il a déterminé les époques de la vie du Docteur par la date de ses ouvrages.

Dès sa première jeunesse M. Johnson fut forcé par les circonstances de regarder le titre d'auteur comme un moyen de subsistance, & son grand Dictionnaire est une preuve de son application au travail. Comme son Journal de Rembler nous montre aussi la constance de cette application; les articles qu'il contient étant au nombre de 108, & quoiqu'Adisson dans son Spectateur en eût davantage, ceux du Rembler par leur étendue sont infiniment plus considérables. Adisson d'ailleurs n'étoit point lié à des jours fixes, il avoit la liberté de suivre le flux & le reflux de son génie, & de donner ses feuilles à l'impression lorsque cela l'accumuloit. Johnson au contraire écrivoit une feuille qui paroissoit toutes les semaines, il en étoit seul auteur à dix articles près qui lui furent envoyés, & quant à ce qui concerne les autres, il faut l'entendre lui-même sur les difficultés & les désagrémens d'un tel travail.

« Celui, dit-il, qui s'est condamné à écrire pour de certains jours, va souvent à son ouvrage avec distraction, l'esprit rempli d'inquiétude, le corps mal disposé, il travaille sur des sujets peu fertiles, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour changer de matière; sa mémoire souvent ingrate augmente son travail; s'il a l'imagination exaltée, dans la chaleur de son sentiment il laisse courir sa plume & ses pensées; les bornes de sa feuille demandent qu'il abrège, & l'heure pressante de la publication arrivant, il ne peut ni revoir, ni changer son ouvrage ».

Cet excellent Journal n'eut que peu de débit dans ses commencemens; mais la générosité de l'Editeur qui payoit à Johnson quatre louis par semaine, fut récompensée lorsque cette collection parut par volumes. & Johnson vécut assez pour voir la dixième édition de son ouvrage & son immortalité commencer de son vivant.

Plusieurs anecdotes rendent l'ouvrage de M. Murphi intéressant, & donnent une très-bonne idée de M. Johnson: entr'autres traits, l'auteur raconte que peu de jours après la publication des Œuvres posthumes de Lord Bolingbroke, Garrick demanda à Johnson s'il avoit vu cet ouvrage, je l'ai vu, répondit le Docteur: qu'en pensez-vous lui dit Garrick? ce que j'en pense? & gardant un moment le silence, il reprit B.

est un coquin & un poltron; un coquin, parce qu'il a passé sa vie entière à ourdir un tissu contre le Christianisme; un poltron, puisqu'il a eu peur d'entendre le bruit du canon qu'il avoit chargé, & qu'il laissa à un pauvre Ecoquois une demi couronne pour faire cette explosion après la mort.

A une très-mauvaise santé, le Docteur joignit une humeur chagrine, peu étonnante vu l'anecdote que raconte M. Murphi sur les causes de cette humeur. Incommodé à l'âge de vingt ans, M. Johnson avoit consulté par écrit le célèbre Docteur & Médecin Swinfen sur sa santé, & la réponse de celui-ci fut, que tous les symptômes qu'il lui donnoit de son mal indiquoient une disposition à la folie; il n'étoit pas étonnant que la crainte de voir réaliser ce pronostic fâcheux lui donnasse de la tristesse; & qu'ayant toujours en perspective le plus grand des maux auquel l'humaine Nature puisse être sujette, il s'abandonna souvent aux impressions mélancoliques, suite de cette idée.

La répugnance qu'avoit M. Johnson pour les Ecoquois étoit connue; son ami le Docteur Rose de Schifwick, disputant un jour avec lui sur le mérite des écrivains Ecoquois, alléguoit pour exemple l'ouvrage prêt à paroître du Docteur Fergusson sur la société civile; que nous dira-t-il de neuf, repartit Johnson, Aristote, Polibe, Grotius, Puffendorf & Burlamaqui n'ont-ils pas tout épuisé sur cette matière; mais il nous la présentera d'une manière nouvelle, répondit le Docteur: d'une manière nouvelle! — Bukinker n'avoit point de main, il écrivoit son nom pour une demi couronne avec les doigts du pied, étoit aussi une nouvelle manière d'écrire. Hé bien? reprit M. Rose, puisque vous n'êtes pas content de mon exemple, je vous en alléguerois un autre que vous reconnoîtrez pour le meilleur écrivain du Royaume: qui donc demanda Johnson? le Comte Bute qui a écrit votre brevet de pension; je suis pris, s'écria Johnson, & je me vois obligé de convenir de tous ces éloges que vous lui donnerez sur cet écrit.

Le style pompeux & recherché de M. Johnson, étoit d'autant plus extraordinaire chez lui, qu'il prioit la noble simplicité d'Adisson, & qu'il le nommoit le Raphaël des Auteurs; mais Johnson étoit plus original qu'Adisson, penseur plus profond: Adisson donnoit des agrémens & de la parure à la vérité; Johnson de l'énergie & de la force: Adisson rendoit la vérité aimable, Johnson la représentoit comme un devoir respectable: Adisson nous persuade par la manière modeste, Johnson commande en dictateur, revêtu de ses habits de cérémonie; & si Adisson peut être comparé au Jupiter de Virgile, Johnson est le Jupiter tonnant, qui lance ses éclairs & roule son tonnerre pour les intérêts de la vertu & de la religion.

Peu favorisé de la fortune & malheureux comme nous l'avons vu par sa santé & ses dispositions mélancoliques : M. Johnson le fut encore dans un attachement qu'il avoit formé avec une femme d'esprit, mais peu digne de lui par son cœur ; car il paroît que Madame Thrales avec laquelle il vécut vingt ans, étoit peu estimable, qu'elle n'avoit d'autre règle que ses passions, & qu'elle ne lui fut attachée que par l'envie de passer pour un bel esprit. Mauvaise mere, elle se remaria au maître à chanter de sa fille, le Sr. Piozi. Nos Lecteurs trouveront dans le prochain numero la lettre originale qu'elle écrivit à Johnson, & la réponse aussi caractéristique que pleine de sentiment que lui fit le Docteur.

( La suite au numero prochain. )

\*\*\* Les Animaux. FABLE.

Les animaux à Jupiter  
Députerent une ambassade ;  
Un merle fut choisi. Fier de son nouveau grade,  
L'oiseau fend les plaines de l'air,  
Dès qu'il a vu la demeure éthérée,  
Il dit, pere des animaux,  
Daigne, placer loin d'eux les besoins & les maux,  
Daigne, encore de leurs jours prolonger la durée,  
Et que de l'homme altier devenant les rivaux,  
La terre soit à tous également livrée.  
Il faudroit, dit Jupin, vous donner la raison,  
Or à peine auriez-vous ce don,  
Que vous m'apporteriez des vœux d'une autre espece ;  
Le passé causeroit des pleurs ou des remords,  
Le présent des chagrins, & l'avenir des craintes,  
Vous n'auriez plus que des déhors,  
De réelles noirceurs, & des amitiés feintes,  
Tout deviendroit besoin ; vous perdriez vos jours  
En désirs superflus, en projets inutiles ;  
Vous voudriez bientôt en abrégier le cours  
Et vos souhaits seroient stériles ;  
Allez, dites à ceux qui vous ont député  
Qu'occupé tout entier du bonheur de la terre,  
Je fais ce que je peux, si je pouvois mieux faire  
Leur bien ajouteroit à ma félicité.

Extrait du Journal de Paris, du 10 Mai.

Monsieur de la Place depuis longtems par son grand âge, Doyen des gens de lettres, est mort dernièrement ; il est connu principalement par la composition de plusieurs Romans estimés.

Recepte contre les punaises.

On lit dans les annonces d'Hanovre, que pour se préserver de cet insecte incommode, il ne s'agit que de faire bouillir, pendant une demi-heure des feuilles de noyer dans une quantité suffisante d'eau, qu'on verse ensuite dans un autre vase, au-dessus duquel on presse les feuilles, pour en faire decouler le jus. Il suffit ensuite de frotter de cette decoction les lits & les murailles infectées de punaises. L'auteur de cette recepte assure que c'est pour elles & pour beaucoup d'autres insectes un vrai poison.

Le Voyageur ingénieux. CONTE.

\*\*\* Un voyageur transi de froid, en descendant dans une auberge du Comté de Kent, & trouvant la seule cheminée de la maison si remplie de monde qu'il ne pouvoit en approcher, demande à l'hôte si les huitres sont bonnes : — excellentes, Monsieur ; — portez-en donc une cloyère à mon cheval ; — à votre cheval, dites-vous ! — sans doute, allez, faites ce que je vous dis.

L'hôte obéit en haussant les épaules, & tous les assistans le suivirent, en riant aux dépens du voyageur, qui alors se chauffe à son aise.

Je vous le disois bien, s'écria l'hôte, en revenant, je l'aurois gagé sur ma tête, le cheval n'en veut pas. — Eh bien ! dit le voyageur qui n'avoit plus froid, il faut donc que je le mange.

LIVRE NOUVEAU.

Histoire de Miss Julie Greville, traduite de l'anglois par Mad. B\*\*\*, trois volumes in-12. Chez Louis Luquiens Libraire à Lausanne, prix 3 liv. de Suisse. Nous nous proposons de faire connoître à nos Lecteurs cette nouvelle production qu'on vient de nous remettre.

Cours de Paris du 18 Mai 1793.

Caisse d'Escompte, 3605.  
Nouvelles Indes, 860.  
125 millions. 4 $\frac{1}{2}$  p.  $\frac{1}{2}$  bénéfice.  
Amsterdam, 203.  
Londres, 97.  
Payemens du dernier semestre 1792.

M O R T S.

Jeanne Françoise Madelaine Regamey, fille mineure.  
Anne Margot, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

I J U I N 1793.

Le SOLÉIL se leve à 4 heures 17 minutes, & se couche à 7 heures 43 minutes.

*Suite de la traduction manuscrite de Tristram Schandy, conversation avec le Commissaire.*

QUAND tout fut remis en ordre, je descendis pour la seconde fois dans la basse-cour avec mon valet de place, dans le dessein de m'acheminer à la tombe des deux amans, — & je fus une seconde fois arrêté à la porte, non par l'âne; — mais par la personne qui venoit de le frapper, & qui dans ce moment venoit de prendre possession (ce qui n'est pas extraordinaire après une défaite) de la même place que l'âne avoit occupé: — c'étoit un Commissaire qui m'étoit dépêché de la maison de poste, avec un ordre en main pour le paiement de 6 liv. & quelques sols; — de la part de qui lui demandai-je, exigez-vous ceci, — ce n'est que de la part du Roi, me répliqua le Commissaire en soulevant ses deux épaules. — mon bon ami, lui dis-je; — aussi certain que je suis moi, & que vous êtes vous: — & qui êtes-vous? me dit-il, — ne m'inquietez pas lui dis-je. — Ce qui est indubitablement vrai continuai-je, m'adressant au Commissaire, ne faisant que changer la forme de mon assertion, — c'est que je ne dois rien au Roi de France, si ce n'est ma bonne volonté; — car je le tiens pour un très-honnête homme, & je lui souhaite toute la santé & toutes les recreations possibles. — Pardonnez-moi reprit le Commissaire, vous lui devez 6 liv. 4 sols pour la première poste d'ici à St. Trons dans votre route pour Avignon, — laquelle poste, étant poste Royale, vous la devez payer double pour les chevaux & pour le postillon, — autrement la somme ne seroit que de 3 liv. 2 sols.

Mais je ne voyage pas par terre lui dis-je.

Vous en êtes le maître, si cela vous fait plaisir, me répliqua le Commissaire.

Votre très-humble serviteur lui dis-je, en lui faisant une profonde révérence.

Le Commissaire, avec toute la grave simplicité d'une bonne éducation, m'en rendit une tout aussi profonde.

Je ne fus jamais plus décontenancé en ma vie, — le diable emporte le caractère sérieux de cette nation, me dis-je en moi-même, ils ne s'entendent pas plus en ironie que cet. . .

L'objet de ma comparaison étoit à la main chargé de ses paniers; — mais je ne fais ce qui ferma ma bouche, — je ne pus en prononcer le nom.

Monsieur, lui dis-je, en me remettant un peu, — mon intention n'est pas de prendre la poste.

Mais, Monsieur, vous en êtes le maître me répondit-il en persistant dans son idée: — vous êtes en droit de prendre la poste si vous le voulez.

Comme je suis en droit de prendre du sel avec mes harangs, — mais je ne m'en soucie pas.

N'importe, Monsieur, il faut payer, que vous en preniez ou non.

Pour le sel, Monsieur, j'en étois instruit.

Vous l'êtes aussi pour la poste, me répliqua-t-il.

Est-il bien possible m'écriai-je, je voyage par eau, je descends le Rhône après dîner; — mon bagage est transporté au bateau, & j'ai déjà payé 9 liv. pour mon passage.

C'est tout égal me dit-il.

Bon Dieu! — quoi, payer pour le chemin par où l'on va, & pour celui par où on ne va pas?

C'est tout égal reprit le Commissaire; c'est là le diable lui dis-je, aussi je me laisserai plutôt conduire dix mille fois à la Bastille.

O Angleterre! Angleterre! — pays de liberté, — climat du bon sens, Angleterre, la plus tendre des meres, m'écriai-je, en mettant un genou en terre, au moment que je commençois mon apostrophe. — J'allois continuer sur ce ton, lorsque le directeur de conscience de Madame le Blanc entra dans la cour, & voyant un homme vêtu de noir, occupé à faire ses dévotions, aussi pâle que des cendres, paroissant plus pâle encore par le contraste de sa draperie, demanda bonnement si j'attendois l'extrême-onction; — en voilà bien d'autre, m'écriai-je, je m'en vais par

eau, on me fait payer pour aller par terre, & en voir un troisième qui va me faire payer pour m'expédier par la mer.

( La suite au numero prochain. )

Second extrait sur la bataille de Laupen.

Les Bernois qui n'avoient d'autre but que de défendre la liberté & les droits dont ils avoient joui dès la fondation de leur ville, & qui leur avoit été confirmée par plusieurs Empereurs, voyoient sans crainte les immenses préparatifs de la ligue; mais ils étoient trop sages pour ne pas être inquiet & embarrassés sur le choix du général entre les mains duquel ils devoient remettre le salut de l'Etat. Aucun de ces Héros, dont la valeur s'étoit montrée avec éclat dans les petites guerres particulières, & qui dans ce moment étoient disposés à sacrifier leur vie pour la patrie, ne se croyoient la capacité nécessaire pour servir d'aide à la petite armée de la République.

Au moment où cette méfiance d'eux-mêmes, plus glorieuse qu'une victoire, occasionnoit au Senat & à son Avoyer de Budenberg une incertitude cruelle, Rodolph d'Erlach, Chevalier, arrive à cheval dans la ville.

Issu de la Noblesse qui avoit fondé Berne, & qui l'avoit gouvernée dès sa première origine, Rodolph étoit dans l'âge où le corps a toutes ses forces & l'esprit toute sa maturité: fils aîné d'Ulrich d'Erlach, il avoit hérité de son pere plusieurs terres situées dans différens lieux, achetées par celui-ci de l'Avoyer de Budenberg, & de Pierre, Comte d'Arberg, bourgeois de Berne mais au service du Comte de Nidau, il étoit le Gouverneur du jeune Comte.

Dans l'embarras qu'occasionnoit à Rodolph des relations si contraires au désir qu'il avoit de se rendre à Berne, il étoit trop loyal pour tenir une conduite indéfinie, & s'adressant au Comte de Nidau lui-même, il lui représenta que la guerre qui s'étoit allumée entre lui & Berne lui causeroit un préjudice que le Comte ne pourroit réparer. Celui-ci lui permettant alors de rejoindre ses concitoyens & de combattre avec eux, ajouta qu'il pouvoit lui être fort indifférent, se voyant entouré de 200 caques & de 140 Chevaliers qui lui étoient dévoués; de perdre ou non un seul homme. Sur quoi Rodolph prenant congé du Comte, lui dit, vous ne me comptés, Monsieur, que pour un homme, & c'est comme tel que je vais me montrer.

A la vue de d'Erlach, la plupart des citoyens de Berne se rappellent la bataille de Donnerbühl, & la glorieuse victoire qu'ils remportèrent il y a 41 ans, sous le commandement d'Ulrich, pere de Rudolph,

contre une ligue à-peu-près semblable à celle qu'ils ont à combattre. A ce souvenir, d'une voix unanime, on défère le généralat à Rodolph, l'Avoyer lui présente la bannière; mais Rodolph avant de l'accepter se leve, & dit à ses compatriotes assemblés.

« J'ai assisté à six batailles, dans chacune desquelles le plus grand nombre a été vaincu par le plus petit, le bon ordre & la subordination est le plus sûr moyen d'obtenir la victoire; car si la multitude ne peut rien contre d'habiles dispositions, la valeur est de même inutile lorsqu'il n'y a pas d'ordre & de discipline. Vous, gens de professions qui n'obéissez pas volontiers, vous êtes des hommes libres, & vous conserverez votre liberté si vous savez obéir à ceux qui doivent vous commander; je ne crains pas l'ennemi, avec Dieu & vous je soutiendrai le combat, nous en viendrons à bout comme du tems de mon pere, mais je ne veux pas être votre Général, si vous ne me déférez un pouvoir absolu: à ces mots, la Commune des Bourgeois levant les mains, jure par Dieu & par les Saints d'obéir sans murmure, sans exception & au risque de leur propre vie à tout ce qu'exigera le Chevalier d'Erlach.

( La suite au numero prochain. )

Lettre de Madame Pioxi au Docteur Johnson.

J'enferme ici, mon cher Monsieur, une lettre circulaire que j'envoie à tous mes tuteurs, votre amitié, demande quelque chose de plus; je dois vous demander pardon pour vous avoir caché mes liaisons, dont vous aviez sûrement entendu parler, mais que je suppose, que vous n'avez pas crues, effectivement mon cher Monsieur, nous désirions d'en faire un secret. Pour ne pas nous exposer, l'un & l'autre, à rejeter des conseils qui m'auroient fait mourir si je les avois suivis; je vous en fais part à présent, à cause que tout est rangé d'une manière irrevocable & qu'il est hors de votre pouvoir de prévenir: je vous dirois cependant que la crainte de votre désapprobation m'a causé, quelques désagréables momens, quoique je sois devenue, par plusieurs privations, la plus indépendante de toutes les femmes; je sens que j'ai agi sans le consentement d'un parent, & ne ferai parfaitement contente, que lorsque vous m'aurez écrit obligamment, je suis votre fidèle servante.

PIOXI.

R É P O N S E ,

Chere Madame, je puis m'affliger de ce que vous avez fait, & n'ai aucun prétexte pour chercher à vous

faire de la peine, ce n'est pas à moi que vous avez fait tort. par conséquent, je soupire de tendresse : peut-être bien inutile, mais au moins, sincère. Je souhaite que Dieu vous accorde chaque bénédiction, que vous puissiez être heureuse dans ce monde, pour le peu de momens que nous avons à y être, & une éternité bien heureuse dans un meilleur; en quoi que je puisse y contribuer, je serai prêt à le faire, ne pouvant trop reconnoître la bonté avec laquelle vous avez adouci pendant vingt ans une vie remplie d'amertume.

Ne traitez pas légèrement les avis que je prends la liberté de vous donner, engagez M. Piozi à s'établir en Angleterre, vous pouvez vivre ici avec plus de dignité qu'en Italie, & avec plus de sûreté, la profession de votre mari sera plus honnête, & votre fortune plus sous vos yeux; je ne vous détaillerai point mes raisons; mais chaque argument de prudence, d'intérêt, doit décider pour l'Angleterre: uniquement quelque phantôme d'imagination vous ont séduit pour l'Italie: je suis effrayé que mon conseil soit inutile: mais j'aurois satisfait mon cœur en vous le dormant.

Quand la Reine Marie prit la résolution de se mettre sous la protection de l'Angleterre, l'Archevêque de St. Andre essaya de l'en dissuader: il la suivit dans son voyage, quand elle arriva à la rivière qui sépare les deux Royaumes, marchant à côté dans l'eau; il faisoit la bride de son cheval, & lui montra tout le danger qu'elle courroit à poursuivre sa route; la Reine ne l'écouta pas: si cet exemple ne vous frappe point, une larme coule sur mes joues.

Je vais à Derbshire, j'espère d'être suivis par vos bons souhaits, étant avec beaucoup d'affection, votre &c.

J. JOHNSON.



*Lettre à l'Auteur du Journal.*

M.

Dans un moment où les Conseils s'occupent de l'emploi des cimetières cancelles, il peut y avoir quelque utilité à répandre le fragment ci-joint, tiré d'un petit ouvrage anonyme imprimé il y a quelques années sans avoir été publié, si vous le trouvez comme moi, veuillez le faire reimprimer dans votre Journal.

*De l'emploi des Cimetières.*

Il y a deux questions à faire sur l'emploi des Cimetières que l'on cancelle; l'une est physique; quand peut-on, sans danger, employer le sol des Cimetières

à un autre usage? La seconde tient à une convenance morale; à quoi doit on les employer?

Il paroît d'abord fort aisé de répondre à la première; on seroit porté à croire qu'on peut les employer, au bout du terme nécessaire, pour pouvoir rouvrir les fosses sans crainte, & ce terme a été fixé plus haut à cinq ans; mais je crains que l'on ne se trompât dangereusement, en admettant cette conclusion, & il est important de ne pas se tromper. L'observation de tous les siècles a appris que l'on ne faisoit jamais de remuemens de terres considérables sans quelque danger, il s'en exhale constamment une vapeur qui infecte l'air voisin d'une façon plus ou moins fâcheuse, suivant la nature du terrain. Un Cimetière qui a servi pendant très-long-tems, est sûrement chargé par-tout de parties méphytiques; & quoiqu'elles ne soient nulle part assez abondantes pour que le creusage de quelques pieds puisse nuire, sur-tout, si comme on doit toujours le faire quand on ouvre une ancienne fosse, on creuse avec précaution, on ne peut pas se dissimuler que puisque de grands travaux dans un terrain neuf ont du danger, des travaux semblables dans un terrain chargé tous les jours de méphytisme pendant des siècles, en auront infiniment davantage; bouleverser un Cimetière, c'est remuer des cloaques; ainsi, on ne doit le faire qu'avec précaution; on pourroit avoir celle de ne creuser d'abord qu'une bande de sept ou huit pieds, & de ne la creuser qu'à deux pieds & demi; dix ou douze jours après, on la creuseroit jusques à cinq ou cinq & demi; on passeroit ensuite à une autre bande que l'on traiteroit de la même façon; & ce ne seroit qu'après tout ce premier travail fini, & laissé en repos pendant quelques semaines, (plus ou moins suivant la saison) que l'on se permettoit des travaux plus considérables.

Quant à la seconde question, il ne faut pas perdre de vue, en l'examinant, ce sentiment de respect pour les restes des morts, qu'il est si important de conserver, & qui, quoiqu'il puisse être poussé trop loin chez quelques personnes & dégénérer en préjugé, seroit un préjugé qu'il faudroit bien se garder de tourner en ridicule. Les cendres des morts doivent être respectées, elles l'ont été de tout tems & par tout; & le terme où ces cendres ne sont plus, c'est-à-dire, où ces ossemens secs sont réduits en terre meconnoissable & véritablement *retournés en poudre*, ce terme, dis je, est sans doute fort long; il seroit même très-difficile de le fixer; ainsi il faudroit des circonstances bien pressantes pour qu'une Magistrature respectable permit que l'on consacraît le terrain qui les recèle à des emplois qui exigeroient des cavages, & qui déplaceroient ces ossemens; mais rien n'empêche que l'on ne puisse permettre des emplois qui n'occupent que la surface, & cela même au bout de peu

d'années. Il y en a une que j'ose proposer pour le Cimetière de St. François; c'est d'en faire une promenade publique. Les promenades ont un but d'utilité si marqué pour la santé, qu'il est du devoir des Magistrats, de qui dépendent les soins dûs à la santé publique, de s'en occuper, & de les multiplier autant qu'il est nécessaire; & il le seroit beaucoup d'en avoir une en ville, à portée des plus grands quartiers qu'il ne fallut pas aller chercher aussi loin que Montbenon, qui ne fut pas inhabitable dès qu'il fut un peu frais, qui ne fut point un passage continué de chevaux, de mulets, de chariots, dont on ne fit pas une des places de la foire (1), & où par-là même, les vieillards, les enfans, les personnes vulgaires, les convalescens pussent aller sans peine & sans danger respirer le grand air, & prendre un exercice qui leur est si utile & dont ils sont si souvent privés (2). Les personnes qui ne sortent de chez elles que pour aller à l'Eglise, entraînées par la facilité, iroient, au sortir du sermon, faire quelques tours, & s'en retourneraient mieux portantes qu'elles n'étoient arrivées. Cette promenade seroit pour une partie de la ville ce que la Terrasse est pour l'autre.

Pour rendre ce Cimetière propre à cet usage, qu'à près y avoir jetté quelques poignées de graines de plantes aromatiques, on le ferme pendant deux ans; qu'au bout de ce terme on égalise le terrain, ce qui se faisant sans creuser, se fait sans aucun danger, & qu'on le couvre, d'un pouce de chaux; que quelques mois ensuite on en gazonne une partie, que l'on sable le reste, & que l'on plante au midi deux rangs d'arbres d'ombrage, qui rendront cette promenade agréable, même en été, & n'empêcheront pas qu'elle ne soit délicieuse au printemps, en automne & dans les beaux jours de l'hiver. Je suis bien trompé ou la réalisation de ce projet seroit un vrai service rendu au Public, & ce seroit sans doute employer cette place de la façon la plus avantageuse & la plus convenable au respect que l'on doit aux cendres des morts; le sol qui les recèle, serviroit à affermir la santé de leurs peres, de leurs enfans, de leurs proches, de leurs amis, de leurs concitoyens, de leur postérité.

(1) Il est défendu dans plusieurs endroits de laisser danser & tenir des foires ou des marchés sur les Cimetières

(2) La hauteur des murs au midi de la promenade de derrière Bourg, fait que pendant trois mois de l'hiver le soleil n'y donne que très-peu de momens; dès qu'il fait chaud on y étouffe; s'il y a un peu de poussière elle y est plus incommode que par tout ailleurs; & enfin, comme elle est aussi passante qu'aucune rue, & que l'on n'y a point la ressource de se réfugier dans les boutiques & dans les allées, elle est réellement très-peu agréable & très-dangereuse.

### Recette pour la conservation de la viande.

On éprouve très-souvent à la campagne le désagrément des viandes gâtées en été par la chaleur, & pour le prévenir, on se sert en Allemagne de la méthode suivante pour conserver pendant l'été les viandes de boucheries ou autres sujettes à corruption. On met dans un pot de terre très-profond, par exemple, une pièce de rôti de mouton ou de veau; on jette par-dessus du lait bien écume (1), jusqu'à ce que la viande en soit entièrement couverte, lorsqu'il fait extrêmement chaud, on change le lait tous les jours; mais pour peu que le tems soit frais, il suffit de le changer tous les trois jours; non-seulement la viande se conserve ainsi très-fraîche; mais elle acquiert encore un meilleur goût, pour le gibier. Le bœuf & autres viandes, on les enveloppe d'un linge blanc, pendant qu'ils sont encore frais, ensuite on les met dans un coffre que l'on couvre de sable, la viande s'y conserve pendant trois semaines, & elle devient fort tendre; que le coffre soit dans un endroit sec ou humide, aéré ou non, la viande ne se corrompt pas, pourvu qu'elle soit bien enterrée dans le sable.

### C H A R A D E.

Les blonds cheveux d'Eglé flottoient sur mon premier;  
J'aime de Philomèle entendre mon dernier;  
Chaque soir Apollon va revoir mon entier.

Par un enfant de dix ans.

(Le mot au numero prochain.)

(1) Le lait écumé en Allemagne, est d'ordinaire aigre & caillé.

### Cours de Paris du 27 Mai 1793.

Caisse d'Escompte, 3620.

Nouvelles Indes, 832.

125 millions, 3½ p. ½ bénéfice.

Amsterdam, 20.

Londres, 9½.

Payemens du dernier semestre 1792. Lettre P.

### M O R T S.

Samuel Roseng, âgé de 17 ans.

Mme. Jeanne Julie Sophie Joly, épouse de M. Jean Mafméan, négociant, bourgeois de Lausanne, âgée de 38 ans.

Elizabeth Desiré, fille mineure.

Jean Samuel Dalgas, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

8 JUIN 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 12 minutes, & se couche à 7 heures 48 minutes.

*Suite de la traduction manuscrite de Tristram Schandy, conversation avec le Commissaire.*

**V**OYANT alors que le Commissaire de la poste ne vouloit pas me relâcher de ses 6 liv. 4 sols, — je ne vis d'autre parti à prendre, que de lui décocher quelque chose de piquant à ce sujet, & qui pût m'indemniser de mon argent; — étant ainsi décidé, je débutai de la manière qu'on va voir.

Je vous prie, M. le Commissaire, par quelle loi de courtoisie, un pauvre étranger sans appuis, doit il se voir traiter précisément au rebours d'un François? Aucunement me dit-il.

Vous m'excusez, repris-je; — car vous avez commence Monsieur, par me déchirer mes culottes, & maintenant vous voulez en vider le gousset, je dis donc, que si vous eussiez commencé à me vider le gousset comme vous avez coutume de le faire avec vos sujets; — qu'ensuite vous m'eussiez mit le derriere au vent, j'eusses été un animal de me plaindre; mais vous vous y prenez d'une manière qui est contraire aux loix de la nature,

A la raison,

A l'Évangile,

N'importe, me dit-il, cette méthode n'est pas contraire à ceci, me mettant un papier imprimé dans la main.

*De par le Roi.*

Voilà, m'écriai-je, un exorde bien moëlleux; & je continuai à en faire la lecture.

D'après ceci, il me semble, lui dis-je, après avoir parcouru son imprimé un peu trop rapidement, — il me semble que si un homme part de Paris en chaise de poste, — il doit continuer à voyager dans sa chaise de poste tous les jours de sa vie, — ou payer pour s'en dispenser. — Excusez-moi, me dit le Commissaire, l'esprit de cette ordonnance est, que si vous

partez de Paris dans l'intention de vous rendre à Avignon en poste, vous ne devez pas charger d'intention, ou de manière de voyager, sans avoir au préalable payé au fermier deux postes au-delà du lieu où vous venez à changer d'idée, — & cet arrangement est fondé sur ce que les revenus des fermiers ne doivent pas souffrir de votre légèreté.

O ciel! m'écriai-je, si la légèreté est soumise en France aux taxes; nous n'avons rien de mieux à faire qu'à conclure avec ce pays la meilleure paix possible, — & en conséquence la paix fut faite.

Que, s'il arrivoit que ce fut une paix défavorable, — Tristram Schandy en ayant posé la première pierre, — mérite seul d'être pendu.

Quoi que je fusse convaincu avoir dit en choses piquantes, à mon Commissaire, pour la concurrence de ces 6 liv. 4 sols, je n'eus pas moins la résolution de noter sur mon Journal cette action au nombre de mes remarques, & cela avant de quitter la place, — de manière que mettant ma main dans la poche de mon habit pour y prendre mes remarques, & ceci doit servir de leçon, pour le dire en passant aux voyageurs, pour qu'ils prennent à l'avenir un peu plus de soin de leurs remarques. je m'aperçus que mes remarques m'avoient été volées. Jamais voyageur désolé ne fit plus de fracas & de tintamare pour des remarques, que je n'en fis en ce moment.

Ciel, — terre, — mer, — feu, m'écriai je, m'adressant pour avoir du secours à tous les objets de la nature, à ceux-là près qui eussent dû m'être en aide. — Ciel! mes remarques sont perdues, — que ferai-je; — M le Commissaire, je vous prie, m'avez vous vu sortir mes remarques pendant le tems que j'ai passé avec vous? — Vous en avez laissé fortir de fort originales, me dit-il, — c'étoit bien peu de chose, tout au plus pour la valeur de 6 liv. 2 sols; — mais ce que je demande, c'est un grand paquet de remarques: le Commissaire ne fit que secouer la tête. — M. le-Blanc, Mare.-le Blanc, — n'avez-vous point apperçu de papier qui m'appartienne? — Hola!

la fille courez à ma chambre ; — François, cours après elle : — je veux avoir mes remarques , — c'étoient les meilleures de toutes les remarques , — les plus sages, les plus ingénieuses , — Que ferai-je , de quel côté me tourner !



*Suite de l'extrait sur la bataille de Laupen.*

Pendant que tout se préparoit à Berne, pour marcher contre l'ennemi, le Baron de Krambourg, ancien Avoyer, se rendit par des chemins détournés dans les petits Cantons, leur alliance avec Berne venoit de finir; mais arrivé à Undervald, le Baron représenté au peuple assemblé par ses deux Baillifs, que la liberté de leurs anciens Alliés court les plus grands dangers. " Un seul jour, dit-il, une seule bataille, qui va se livrer entr'eux & leurs nombreux ennemis décidera du sort de notre République. La vraie amitié, répondent les Suisses au Baron, se montre dans le besoin, retournez à Berne, & dites à vos concitoyens, que le peuple des trois Cantons forestiers va leur montrer sa façon de penser : au même instant des messagers sont dépêchés, ils parcourent le pays, Jean d'Attinghausen rassemble les Communautés d'Uri, & Wiedmann celle de Schwitz. Teil, vivoit encore dans le premier, & Werner Stauffacher dans le second de ces Cantons tous deux dans l'âge le plus avancés. Bientôt 900 guerriers agiles sont sous les armes, traversent les vallées, paroissent à Muri, non loin de Berne, auprès des portes duquel ils vinrent se camper". D'Erlach cependant assemble un Conseil de guerre dans la soirée qui précède le jour de la bataille, les Officiers des trois Cantons y sont appelés, & lorsqu'on délibère sur le moment & la manière dont le combat se livrera; c'est sans délai, répondent-ils, & jusqu'à la dernière goutte de sang qu'il faut combattre. "Aucun autre allié des Bernois ne leur étoit resté fidèle que les Soleurois, qui, malgré les menaces de l'armée Autrichienne, envoient à leur secours 80 cavaliers.

Ces renforts arrivés le 20 Juin devant la ville de Berne, le Prêtre Diebold Baselwind exhorte la troupe: " l'ennemi, dit-il, est vain de sa multitude; mais Dieu punit l'orgueil & bénit le courage, St. Vincent & St. Urs (1), ont acquis le ciel en sacrifiant leur vie pour une cause juste; dans un combat aussi légitime que celui qui va se livrer pour défendre la Patrie, la victoire est à vous, les Bourgeois qui mourront pour elle acquerront le ciel, &

celui qui survit est réservé pour jouir d'une glorieuse liberté".

Les exhortations furent suivies d'actes de Religion, tels que vœux, aumônes, processions solennelles, les hommes & les femmes employèrent au service divin le reste du jour, & une partie de la nuit. Car le délai entre l'arrivée des troupes & le moment de la bataille fut court. A minuit M d'Erlach donna le signal du départ, & l'armée se mit en marche, forte de 900 hommes des trois Cantons, de 4000 Bourgeois & dépendans de Berne, & 80 cavaliers de Soleure, à la tête de cette petite armée marchoit le Prêtre Baselwind, portant le St. Sacrement. Les femmes, les enfans montés sur les murs de la ville, suivoient des yeux leurs maris & leurs peres, bientôt cachés à leurs regards par les contrées boisées & inégales qu'ils ont à traverser. Cependant assemblés dans la salle du Conseil, l'Avoyé de Budenberg & les Anciens du Sénat portent l'attention la plus soutenue à chaque avis de la garde, à chaque message de l'armée, & pendant qu'ils veillent avec la plus grande sollicitude & sagesse sur la conservation de la ville; les femmes & les enfans descendus des remparts, passent ce jour solennel dans une attention inquisite aux pieds des autels des différentes Eglises & Chapelles.

L'armée cependant commandée par d'Erlach, s'avancant dans le plus grand ordre, & marchant dans un pays dont chaque détour lui étoit connu, arriva vers le midi du 21 Juin près de Laupen, & se campa sur une hauteur, dont les forêts couvroient le derrière de l'armée, & de laquelle elle pouvoit découvrir toute l'armée ennemie.

Mais plusieurs Chevaliers de l'armée des Princes s'approchant sous divers prétextes de celle des Bernois, dans l'intention sans doute d'en connoître la force; il s'éleva, comme dans les anciennes guerres des héros Grecs, des bravades, & des défis amers & pleins de sarcasmes entre les guerriers des deux partis. Jean de Makenberg, Avoyer de Fribourg, qui ne s'attendoit pas que les Bernois eussent autant de troupes à leur opposer, prétendit qu'ils avoient des femmes travesties dans leur armée. Vous éprouverez aujourd'hui si ce reproche est fondé, répondit Cuno de Rinkenbergh, Chevalier Bernois; nous sommes prêts, qui de vous veut l'essayer qu'il avance? s'écria aussitôt un citoyen de Schwitz. Plus sages que les autres, le Comte de Nidau voyant la téméraire impatience de quelques-uns des chefs de l'armée des Princes d'en venir aux mains, les assura qu'un ennemi pareil se trouveroit toujours.

Les armées se mirent en bataille, M. D'Erlach, sachant que tout ce qui est du ressort de la théorie de l'art militaire embarrasse & embrouille une milice peu exercée, ne voulut point opposer des manœuvres

(1) Patrons de Berne & de Soleure.

vres difficiles à celle de l'ennemi, il se borna à animer l'ardeur de ses soldats pour augmenter ses forces, & à déconcerter par des attaques imprévues & courageuses les dispositions savantes de l'ennemi; & dans toutes les guerres dont il avoit eu la conduite, il s'étoit appliqué à faire observer la plus exacte discipline, & à marcher contre l'ennemi sans jamais lui montrer le dos, telle étoit sa manière, telle est celle qui convient à l'esprit national Suisse, à la nature du pays qu'habite cette nation & à celle de ses guerres.

( *La suite d'une autre Feuille.* )



*Histoire de Miss Julie Greville, Roman traduit de l'Anglois par Mad. B\*\*\*. 3 vol. in-12. Se vend chez Luquens Libraire.*

Miss Julie Greville, l'héroïne de ce Roman, joint à un cœur sensible, à une ame exaltée aux principes de piété, qu'elle doit à l'excellente éducation de sa mère, toutes les qualités de l'esprit & les dons de la figure que la Nature très-libérale envers elle s'est pluë à lui accorder. Mais sa mère & elle sont les tristes victimes du caractère, des vices, de l'inconduite de M. Greville, qui ne voit d'autre moyen pour réparer le délabrement de sa fortune, que celui de marier sa fille au Lord Rochdale, aussi méprisable par ses mœurs qu'il est distingué par son rang & ses richesses. Aux chagrins domestiques, Julie joint tous ceux d'une passion malheureuse. M. Rivers, le fils cadet de Milord Cléveland leur voisin de campagne, lui a sauvé la vie dans une promenade, cet incident a produit la plus tendre liaison; Rivers est un homme accompli, mais les vues de Greville sur sa fille, & le mépris du Lord Cléveland pour M. Greville, sont des obstacles à leur union. M. Rivers a suivi son régiment en Amérique; tous deux à leur cruelle separation se sont promis fidélité éternelle; la plus tendre correspondance a consolé Julie pendant la première année; mais dans les deux suivantes qui viennent de s'écouler, l'artificieux Greville soustraisant les lettres des deux amans, leur fait éprouver le tourment de se croire réciproquement infidèle.

Les créanciers de M. Greville lassés de ses vaines promesses s'assemblent, pour mettre ses terres en vente; l'un d'eux a un jeune ami, Sir Charles Mortimer, fort riche, qui cherche à acquérir un fond; il l'amène, mais Sir Charles est instruit de la triste situation de la famille de Greville, il prête au père une somme considérable, la fait assurer sur la terre dont il laisse la famille en possession, en exhortant M. Greville à vivre avec plus d'économie.

La générosité de Sir Charles n'est pas sa seule vertu, il les possède toutes avec tous les agrémens de la figure & de l'esprit. Reçu tous les jours au château d'Harwood, les premières impressions que lui avoient faites la modestie, la simplicité & la douce tristesse de Julie, deviennent la plus forte passion. Il pense à l'épouser, mais il ne veut pas devoir sa main à la reconnaissance; Julie est touchée de la noblesse de ses procédés, elle y joint l'admiration & l'estime pour ses vertus; & ces sentimens se montrent quelquefois chez cette ame sensible, sous des traits si vifs, qu'il espère qu'enfin il pourra obtenir sa tendresse.

La mort imprévue de M. Greville à la suite d'une partie de débauche, laisse sa veuve & sa fille exposée à toutes les horreurs de la plus cruelle indigence, tout appartient aux créanciers, par pitié ils leur permettent de rester à Harwood jusqu'à la vente très-prochaine de cette terre.

La triste circonstance où se trouve Mad. Greville, est pour Sir Charles une nouvelle occasion de développer sa sensibilité, sa délicatesse. Il affranchit Harwood, & feignant de l'avoir acheté au-dessous de sa valeur, il rend en dédommagement 5000 livres sterling à Mad. Greville, qui doivent assurer l'indépendance de Miss Greville.

Ce dernier trait de la noblesse de l'ame de Sir Charles en augmentant le désir, que forme depuis long-temps Mad. Greville, de voir sa fille mariée à Mortimer, touche Julie au point, qu'elle se résout à surmonter sa passion pour Rivers, mais elle éprouve les combats les plus violents, l'image de Rivers la poursuit par-tout, elle craint sa propre foiblesse; dans cet état cruel, faisant une promenade avec Sir Charles, il fait une chute, le sang jaillit de son front, & Julie éprouve une si vive émotion sur le danger qu'il court, qu'elle se persuade d'avoir mal connu ses propres sentimens en se croyant indifférente pour lui, il est trompé comme elle, cette scène fort tendre finit par le consentement qu'elle donne à leur union; l'état de Mad. Greville l'accélère, & cette femme, dont les chagrins ont abrégé la vie, meurt contente & rassurée sur le sort de sa fille.

Rendant justice aux aimables & grandes qualités de son époux, touchée de sa vive tendresse pour elle, Julie commençoit à sentir cette douce sympathie qui tient lieu d'amour, & leur bonheur mutuel paroïsoit s'établir; mais le retour de Rivers, la fatale découverte que fait Julie de son innocence en troublant sa tranquillité à elle, détruit le bonheur de Sir Charles; il faut lire dans le Roman la conduite qu'observent ces deux époux dans cette circonstance délicate, une analyse ne permet point le détail des scènes touchantes & déchirantes qui se passent en-

tr'eux, dans une maladie dangereuse qu'occasionne à Julie ses combats pénibles, entre une passion trop chère & les devoirs qui la lient à Mortimer. Revenue des portes de la mort, elle a vû les objets sous son vrai point de vue. La vertu, la piété ont pris le dessus dans son ame, entièrement à son époux, elle lui rend le bonheur par l'aveu touchant de sa passion de ses combats, de sa victoire. Cet époux généreux ne l'en aime que plus, tous les deux ils s'occupent de l'infortuné Rivers; mais la tendre amitié qu'ils lui offrent pour consolation, ne répare point la perte qu'il a faite; il part pour l'Amérique, où, cherchant l'occasion de mourir avec gloire, il finit sa triste carrière, & celle des deux époux devient le modèle du bonheur, comme elle est celle des vertus.

Ecrit dans un bon style, ce Roman dont nous ne pouvons juger que par la traduction, n'ayant pas l'original sous les yeux, & duquel nous ne pouvons donner que la substance historique, est rempli de détail du plus grand intérêt & de descriptions charmantes, qui ne s'analysent pas: le sentiment aussi vif que bien gradué y est toujours subordonné à la plus saine, à la plus sublime morale. L'idée de conduire Ju'ie aux portes du trépas pour la rendre à elle-même, nous paroît aussi neuve dans un Roman qu'elle est belle en effet. Et enfin, malgré quelques invraisemblances & beaucoup de longueurs dans les lettres qui encadrent ce Roman, qui lui sont étrangère & qu'on auroit pu retrancher; celui-ci fera, nous n'en doutons pas, lu avec autant de plaisir que d'intérêt par toutes les ames sensibles.



#### *Recepte pour tirer du coton du saule, du peuplier.*

Tous les moyens inventés par l'industrie, pour tirer de nouvelles utilités des choses qu'on possède, doivent être précieuses à ceux qui aiment leur pays.

Voici le procédé qu'on suit dans plusieurs Provinces d'Allemagne, pour tirer du saule, du peuplier, & autres arbres semblables, un coton propre à faire diverses étoffes; après avoir recueilli les boutons ou bourgeons, qui contiennent un duvet fin, avant que ces coques s'ouvrent d'elles-mêmes, on les met dans une chambre bien aérée, où l'on a soin de les remuer souvent. En peu de tems, ces capsules s'ouvrent, le duvet sort. Dans le pays de Lunebourg, on se sert, pour séparer ce coton, d'un éventail de plume, avec lequel on fait assez de vent pour le pousser d'un autre côté, sans y rejeter les coques. Ce coton se file & se prépare à la manière accoutumée.



*Chronogramme ou inscription envoyée à l'Auteur du Journal, & dans laquelle les lettres numériques forment la date du triste événement qu'elles expriment.*

LVD OVICVs. XVI. INNOCENS MORTVVs.

#### LOGOGRIPHE.

En mes huit pieds, à mi Lecteur  
Est renfermé ce bonheur de la vie,  
Qui naît de la douce harmonie  
Des sentimens de nôtre cœur.  
A ma possession, chaque mortel aspire,  
Je suis l'objet de tous leurs vœux,  
L'espérance des malheureux,

Et toi-même Lecteur, certes tu me desires.  
Tandis que l'on me cherche au milieu des Palais,  
Je me trouve souvent dans une humble retraite,  
Il n'est, pour m'obtenir, ressources qu'on n'apréte;  
Mais sans un cœur content, l'on n'y parvient jamais.  
L'on trouvera d'abord, en me décomposant,

Une des saisons de l'année,  
Certain arbre étranger, des jardins l'ornement;  
Ce dont vous vous servez, cent fois dans la journée,  
Un personnage fabuleux,

Mais dont nous voudrions, obtenir la puissance.  
Ce que dans le malheur, fixent souvent nos yeux,  
Une époque de réjouissance,

Un piège, hélas, fatal à bien des animaux,  
Du peuple Juif un célèbre prophète,

Un meuble de tout tems nécessaire au repos,  
Qu'un voyageur, bien las, demande qu'on aprete  
Et cette illustre arène où de preux Chevaliers  
Cherchant à se couvrir de gloire,

Entroient la lance en main, sur de nobles coursiers  
Pour se disputer la victoire.



Le mot de la Charade du numero précédent, est  
*le couchant.*



*Les nouvelles de Paris ayant manqué, nous ne  
pouvons donner le cours du change.*



#### M O R T S.

Elizabeth Henriette Genaud, de Corzo sur Vevey, âgée de  
18 ans.

Mad. la veuve de M. le Ministre Fevot, en son vivant Pa-  
teur à Cotterd, Citoyen de Laufanne.

Anne Marie Perrin, fille mineure.

Elizabeth Henriette Brenner, fille mineure.

Charles François Arguste Cherpilloud, fils mineur.

Sr. Pierre André Rolaz, Citoyen de Laufanne, âgé de 73 ans.

Jean Louis Jaquerod, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

15 JUIN 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 10 minutes, & se couche à 7 heures 40 minutes.

*Suite de la traduction manuscrite & originale de Tristram Schandy, fin de la conversation avec le Commissaire, son chagrin sur les remarques qu'il a perdues.*

NON, S. Panza, au moment où il eut perdu le bat de son âne, ne put exhaler sa douleur en plaintes plus amères.

Ce premier transport étant évaporé, les registres de ma cervelle commençant à se remettre du désordre où les avoient jetté cette complication d'accidens venus à la traversé les uns des autres, — je me rappelai que j'avois laissé mes remarques dans la poche de ma chaise, & qu'en vendant ma chaise, j'avois vendus par cela de même mes remarques au sellier...

Je laisse ici une place voidé afin que le lecteur puisse y placer le juron dont il a accoutumé de faire usage en pareille circonstance. — Quant à moi, si jamais il m'est arrive de proférer un serment entier dans un de ces voides de la vie je crois que ça été.

Ainsi donc, m'écriai-je, mes remarques sur toute la France, aussi pleine d'esprit qu'un œuf est plein de matiere, & valant tout aussi bien 400 guinées, qu'un œuf peut valoir un sol. — Ainsi donc, mes remarques se trouvent vendues à un garçon sellier pour quatre louis d'or, avec une chaise de poste par dessus le marché, de la valeur en conscience de six louis au moins; — si du moins, c'eut été vendu à Dodley ou à Becket, ou à quelqu'autre fameux libraire, qui renonçant au commerce, eut cherché à acheter une chaise de poste, ou qui entrant dans le commerce, eut eu besoin de mes remarques & de deux ou trois guinées avec, je pourrois en prendre mon parti; — mais à un raccommodeur de chais-s — François, mène-moi chez lui à l'instant. — le valet de piasé prit son chapeau, & ouvrit la marche pour moi. j'étoi mon chapeau en passant devant le Commissaire & je suivis François.

Arrivé à la maison du sellier, la boutique & la

maison se trouverent fermées, — c'étoit le 8 de Septembre, jour de nativité de la Vierge.

Tantarra—ra—tan—tiri, tout le monde étoit en marche pour aller en réjouissance danser autour d'un mai; — gambade par-ci, — cabrioles par-là, personne au monde qui s'embarrassât de moi ou de mes remarques, non plus que d'un fêtu; — je fus donc réduit à m'asseoir sur un banc devant la porte, & à philosopher sur ma position; — j'en étois là depuis une demi-heure, lorsque, par un bonheur qui ne m'est pas ordinaire, la maîtresse de la maison entra pour arracher les papillotes de ses cheveux avant d'aller à la fête. — Les Françaises, pour le dire en passant, aiment la danse autour des mai à la folie; — c'est-à-dire, autant que leurs matines, — donnez-leur seulement une pareille fête, que ce soit en Mai, en Juin, en Juillet, ou en Septembre, — elles ne tiennent aucun compte des époques. — Z'est, les voilà parties, cela leur tient lieu de nourriture, de boisson, de lavage & de logement, — & si nous avions seulement la politique, n'en déplaise à vos Seigneuries de faire passer en France, où ce bois est rare, une bonne quantité de ces mai. — Les femmes les dresseraiént, & après les avoir dressés elles danseroient autour, & les hommes par compagnie jusqu'à en perdre la vue.

La femme du sellier entra comme je vous l'ai dit, pour arracher les papillotes de ses cheveux; sa toilette n'attendoit le secours de personne, — elle ne fit donc qu'ôter sa coëfe comme elle ouvroit la porte, & cela pour ne point perdre de tems; — tout en tirant ses papillotes, elle en laisse tomber une, — & à l'instant j'y reconnus mon écriture: — O Seigneur! m'écriai-je, vous avez, Madame, toutes mes remarques sur votre tete; — j'en suis bien mortifié me dit-elle. — C'est heureux, pensai-je en moi-même, qu'elles se soyent fixées là; car si elles eussent pénétrés plus avant, elles eussent occasionnés une telle confusion dans la caboche d'une Françoisé, qu'il eut m'eux valu pour elle, n'avoir jamais été papillotée. Tenez

me dit elle, sans paroître entrer dans la nature de ma peine; les voilà, me les mettant gravement une à une dans mon chapeau, à mesure qu'elle les ôtoit; — l'une tordue dans un sens, l'autre dans l'autre. — Hélas! me dis-je, quand on en viendra à les publier, — on les tordra bien plus cruellement.



*Notice sur la vie & les œuvres de Charles Bonnet, mort le 20 Mai (1).*

Jamais on n'a mieux dû sentir la perte d'un grand homme, que dans un tems où l'on est aussi peu content de ceux qui croyent l'être ou qui cherchent à le devenir; mais qu'est-ce que c'est qu'un grand homme? Cherchons-en la définition dans ce que nous voudrions que fussent ceux qui influent sur le sort des hommes & de la société; c'est celui qui joint les vertus au génie, dont les lumières & les connoissances font au profit de l'humanité, qui consacre ses travaux à éclairer l'esprit par la raison, & qui par son caractère fut le bonheur de ceux qui l'entourent: déjà j'ai tracé ici le portrait de celui dont la mort me fait verser des larmes.

Charles Bonnet, sa vie fut employée à nous faire admirer la nature, à nous élever jusques à son auteur & à te faire chérir par ses vertus. Tant longue qu'elle soit, toujours elle est trop courte, la vie de ces hommes qui ont porté la lumière dans les esprits & donné l'exemple d'une vie heureuse par le bonheur des autres. Charles Bonnet en finissant sa carrière à 73 ans, a trop peu vécu.

En considérant ses ouvrages, on est frappé de l'étendue de son génie; il embrasse la nature entière. Dès son jeune âge il montra le talent le plus distingué pour l'observation; il y porta cette attention scrupuleuse, ce discernement juste qui conduit à des résultats assurés, & lorsque son esprit se livra aux idées métaphysiques, il conserva cette suite de raisonnemens qui persuade des vérités qui tiennent à l'imagination; il sembloit par ses découvertes être admis aux secrets de la Nature, & par-là avoir le droit d'ajouter des vraisemblances aux vérités démontrées; c'est ainsi qu'en suivant la chaîne des êtres connus, il la continue par gradation jusqu'à celui qui l'a créé; il voyoit dans tous les êtres une perfectibilité, & son cœur de moitié à sa perfection, lui faisoit espérer la réalité de cette perfection: dans toutes ses observations on voit un homme laborieux & persévérant, qui cherche des raisons d'admirer & qui est sûr de trouver des preuves d'une fin & d'un but qui tiennent à la Toute-Puissance; & il sacrifia ses yeux à ses recherches pénibles & assidues; c'est dans les ouvrages de ce grand homme que

l'on doit puiser les traits qui serviront à son éloge, il faudroit presque son génie pour en donner par l'analyse l'idée qu'ils méritent. Dans le nombre des livres qu'il a composés, *la contemplation de la Nature* est le plus intéressant, *l'organisation des corps* le plus instructif & *l'essai analytique sur l'âme*, le plus profond; parce qu'il a raisonné analytiquement sur les opérations de notre âme, on a voulu dire qu'il avoit affaibli les preuves de sa spiritualité, comme si l'observateur, qui examine la marche d'un vaisseau, & observe la régularité de ses manœuvres, pouvoit être accusé de nier l'existence d'un Pilote.

M. Bonnet étoit membre de toutes les Académies des sciences de l'Europe; il étoit en relation avec tous les savans; il fut honoré & respecté de tous, il fut particulièrement en relation avec le grand Haëler, leur liaison étoit fondée sur la conformité de leur caractère, de leur façon de penser & du genre de leurs lumières, leurs simples observations sur le développement du germe dans l'œuf de poule, ébranla fortement le système ingénieux des moules intérieurs & des molécules organiques de Buffon; mais toujours ils rendirent justice & hommage au génie brillant & éloquent de l'orateur de la Nature. Il faudroit bien plus d'espace & de tems pour parler des vertus de M. Bonnet, le compte en est dans le cœur de ceux qui l'ont connu, le souvenir n'en seroit pas effacé: les étrangers, que sa célébrité attiroit auprès de lui, le trouvoient toujours bon, facile, honnête & affable, il étoit indulgent pour les ignorans, & toujours aimable & intéressant pour ceux qui l'écoutoient. Pour ses amis, il étoit un ami vrai & zélé, à moi qui étoit confondu dans la foule de ses admirateurs, & qui n'avois aucun droit de l'intéresser, il a donné des marques touchantes & délicates d'amitié & d'intérêt. Jusqu'à son dernier soupir, la douceur, la bienveillance de son caractère ne se sont jamais démenties un moment, ses maux n'ont jamais altéré sa sérénité. — Oh! vous qui vous intéressez à l'instruction des hommes, au bonheur de l'humanité, à l'honneur de notre patrie, pleurez Charles Bonnet.

A la gloire élevé par son vaste génie,  
Il fit de la vertu le bonheur de sa vie.



#### TABLEAU DU PAYS-DE-VAUD.

*Extrait des lettres d'un Saxon, écrites pendant son voyage & son séjour en Suisse, à son ami à Leipzig. Année 1780.*

Les différentes manières de voir de chaque voyageur tiennent à tant de circonstances qu'il n'est pas

(1) Cet article nous a été envoyé.

étonnant de trouver une très-grande variété dans les tableaux qu'ils donnent du même pays. Celui que nous habitons est devenu l'objet d'une multitude de relations, & quelque peu exact que puisse être par fois le coloris de ces différentes peintures, elles ont cependant le mérite réel de nous apprendre dans leur point de rapprochement le jugement général que portent sur nous les étrangers.

L'auteur de ces lettres, écrites en allemand, a passé sept ans en Suisse. De Bâle où il paroît avoir le plus séjourné, il faisoit des excursions fréquentes & longues à Zurich, Schaffouse, Lucerne, dans les petits Cantons, à Berne; & quittant enfin Bâle, il vint en 1780 dans le Pays-de-Vaud, passa dix mois à Vevey, quatre à Genève, seize à Lausanne, & de ces différens séjours, il parcourut toutes les autres villes, écrivant à son ami les observations qu'il faisoit sur le local, les occupations, les ressources des habitans leur caractère & leur genre de vie.

“N'ayant, dit cet observateur, aucune part au gouvernement, point d'emploi lucratif, aucune occasion ni aiguillon pour acquérir certaines connoissances savantes, les habitans du Pays-de-Vaud peu occupés en général, tournent leur attention sur la société; cette étude, est une partie de l'éducation, & c'est là ce qui les rend si aimables dans le commerce; mais s'ils possèdent au même point les vertus plus relevées, s'ils connoissent celle de sentiment, s'ils les possèdent avec quelque énergie, c'est ce que j'ignore, & j'ai peine à croire qu'un homme qui vit toujours dans le monde puisse les avoir dans un certain degré, l'on est complaisant, obligeant; on a toujours, même sans fausseté, quelque chose d'agréable à se dire, l'on cherche à se procurer des plaisirs, à passer agréablement sa vie, à se recréer par une conversation aisée; & vivant ainsi pour le général, on jouit peu du particulier, en un mot, mon ami, le genre de vie qu'on mène dans le Pays-de-Vaud, est un genre mixte entre la légèreté, la frivolité la vivacité Française, & le sérieux, la formalité, & quelquefois la roideur allemande.

Les femmes en général me frappent par leurs manières aisées, accoutumées à voir des étrangers; on ne les voit point embarrassées, & il en est beaucoup qui suront su se tenir très-longtems avec des gens qu'elles n'ont jamais vû. J'aime les femmes sans aucun attachement particulier, je jouis de tout ce que leur commerce a d'agréable, quand leur esprit est cultivé, & j'en connois quelques-unes dans ce pays qui possèdent tant de raison & d'esprit, que leur conversation est plus intéressante que celle d'un homme purement savant; elles ont cependant peu d'instruction, c'est, à ce que j'apperçois, ce qui manque le plus ici.

“Le caractère des habitans du Pays-de-Vaud est prévenant, excessivement poli & attentif envers les étrangers; ils observent soigneusement chaque vertu sociale; ils ont des cœurs & sont exempts des vices qu'entraînent le luxe des grandes villes riches.

“Le nombre des femmes l'emporte considérablement dans la Suisse Française sur celui des hommes, parce que ceux-ci pour suppléer aux ressources qui leur manquent dans leur pays pour soutenir leurs familles sur un certain ton, sont obligés d'aller en chercher dans l'étranger; ainsi les uns prennent du service militaire en France, en Hollande, en Piémont; les autres voyagent avec des Anglois, d'autres se vouent au commerce en Italie, en France, en Angleterre, d'où il résulte, que pour deux hommes on voit trois femmes, & beaucoup entre celles-ci qui ne se marient point”.

(La suite au numero prochain.)

*Article d'Histoire Naturelle sur les aphides, insectes que l'on trouve sur quelques arbres fruitiers, sur quelques arbrisseaux & sur-tout sur les rosiers.*

Ces insectes ovipares & vivipares en différentes saisons, & qui paroissent dès le commencement du printemps, sortent de petits œufs, déposés, en automne, sur les jets de l'année; ceux qui ont résistés à la rigueur de l'hiver, parviennent, pour l'ordinaire, au terme de leur accroissement au mois d'Avril; alors, après avoir eué deux fois, ils travaillent à se reproduire: cette seconde génération n'est composée que de femelles, qui reproduisent une très-grande quantité de petits mâles & femelles, sans devoir leur fécondité qu'à elles-mêmes. Ces aphides sont vivipares jusqu'en automne, & les petits que les femelles mettent au jour, naissent à recoupons. La multiplication de ces insectes est si considérable, qu'ils rongeroient les jets sur lesquels ils s'attachent, si une foule d'ennemis n'en détruisoient la plus grande partie; de ce nombre prodigieux d'ennemis qui les dévorent ou les tuent, l'auteur de ces observations ne cite qu'une petite mouche noire du genre de Pichneumon; elle a le corps très-délié & de très-longues antennes; elle enfonce sa queue pointue dans le corps des aphides, & y dépose un de ses œufs; un ver naît de cet œuf, il se nourrit de l'insecte qui lui a servi de berceau, jusqu'à ce qu'il se transforme en mouche; il ne parvient cependant pas toujours à cette métamorphose; très-souvent une autre petite mouche dépose un œuf dans son corps en perçant sa peau, & il reçoit ainsi

lui-même la mort de la même façon qu'il l'avoit donnée.

Observation d'un voyageur.

Le village de . . . fourmille d'horlogers, & cet art y est poussé à un très-haut point, cependant l'horloge de la Commune y est constamment dérangée. Je demandai la raison de cette singularité; on me dit que c'étoit parce que tous les habitans du lieu prétendoient être en droit de la gouverner.

\*\* La précaution. FABLE.

« Avant la fin du jour, je veux être à Paris »,  
Disoit un jeune fat; ses chevaux hors d'haleine  
Étoient tout en sueur. Que vous avez de peine,  
Pauvres chevaux, quand vous êtes conduits  
Par de tels étourdis!

Passé un manant : — bon homme, écoute :  
Arriverai-je avant la nuit ? — sans doute,  
Si vous faites aller lentement votre char :

Sinon vous coucherez en route.

« Ah ! tu fais donc le goguenard !

« Cela te convient bien » ! Notre fier personnage  
Lui donne de son fouet à travers le visage :

« Apprends à vivre, impertinent », . . . Il part,

Mais tandis que le jeune guide

Va comme un trait, l'eslieu perfide,

Crie & se rompt; Monsieur tombe dans le fossé;  
Monsieur n'arriva pas, pour s'être trop pressé.

Avis à nos Lecteurs.

Lorsque nous sommes parvenus à tirer du fond de quelque porte-feuille des traductions manuscrites qui n'ont jamais été imprimées, il est singulier d'être en butte aux reproches, qu'elles sont déjà connues de tout le monde, tel est le voyage à Lyon, de Stern, inséré dans nos dernières Feuilles.

M. L\*\*\* qui nous a permis de l'insérer dans notre Journal en a amusé en 1787 quelques sociétés de cette ville; mais ne les a point faites imprimer; cependant nous recevons des reproches, sur ce que ce fragment se trouve dans toutes les Bibliothèques, sur toutes les tables : — des lettres piquantes nous sont adressées à ce sujet.

Un Aristarque qui écrit, ou feint d'écrire de Ge-

nève, & qui se signe *Guillaume Lumineux* ou *W. Lightsome*, nous assure que ce fragment, & même tous ceux que nous pourrions mettre par la suite, se trouve mot à mot dans un recueil imprimé à Lausanne en 1785, chez Heubach, sous le titre, de *Nouveau Voyage de Stern en France*, suivi de l'Histoire de le Fevre, & d'un choix de lettres familières du même auteur, traduit de l'Anglois par M. D. L. Avocat général au Parlement de . . . . .

Nous avons à l'instant confronté cette traduction imprimée avec notre manuscrit, pour y chercher le mot à mot, de M. *Lumineux*, mais à notre grand plaisir, & grand étonnement, nous avons trouvé tout ce que la différence de style, de goût & de connoissance de la langue originale peut admettre de diversité entre deux traductions littérales du même auteur. (1) — Nous prions nos Lecteurs mécontents, ainsi que M. *Lumineux*, d'y regarder de plus près à l'avenir.

L'AUTEUR.

Le mot du Logogriphe de la feuille précédente, est *Félicité*.

La date contenue dans les lettres numérales du Chronogramme du numero précédent, est 1793.

(1) Ce jugement est celui que porte de ce manuscrit un célèbre auteur Anglois.

Cours de Paris du 8 Juin 1793.

Caisse d'Escompte, 3575.

Nouvelles Indes, 840.

125 millions. 4½ p. 2 bénéfice.

Amsterdam, 19½.

Londres, 9½.

Payemens du dernier semestre 1792. Lettre P.

M O R T S.

Marie Susanne Capt, fille mineure.

Jean Brot, fils mineur.

Louise Salomé Rouge, fille mineure.

Jeanne Madelaine Brugger, fille mineure.

Susanne Henriette Beney, veuve de Vincent Audibert, âgée de 85 ans.

Jeanne Kofach, femme de Jean Jaques Brügger, âgée de 35 ans.

Jean Henri Beney, âgé de 17 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

22 J U I N 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 9 minutes, & se couche à 7 heures 51 minutes.

*Fin du fragment, extrait de la traduction manuscrite originale du voyage de Lyon de Stern.*

A présent gagnons l'horloge de Lippius, m'écriai-je, du ton d'un homme qui vient de se dégager de tous ses embarras ; — personne ne m'empêchera de l'aller voir, non plus que l'histoire Chinoise &c., si ce n'est le tems, me dit François ; car il est près d'onze heures. — Eh bien, lui dis-je, allons-y tant plus vite, & me voilà arrivé à la Cathédrale. — Je ne saurois vous dire, pour vous parler de cœur, que ce fut à regret que j'appris de la bouche d'un jeune Chanoine au moment où j'entrois par la porte de l'orient, — que le grand horloge de Lippius étoit en désordre, & n'avoit pas marché depuis plusieurs années, j'en aurai d'autant plus le loisir de parcourir l'histoire Chinoise, — & de plus, je serois mieux en état de donner au public une idée de cet horloge dans son état de caducité, que s'il eut été dans une condition florissante.

Ainsi donc, j'arrive en poste au collège des Jésuites.

Je sentis qu'il en étoit de mon projet de jeter les yeux dans cette histoire de la Chine, écrite en caractères Chinois, comme de bien d'autres choses que je pourrois rapporter ici, qui ne frappent l'imagination qu'à une certaine distance ; car plus j'approchois de l'objet, & plus mon sang se refroidissoit ; — la fantaisie m'en passoit graduellement jusques à ce qu'à la fin je n'eusse pas donné un noyau de cerise pour la satisfaire. — Pour dire vrai, mon tems étoit court, & mon cœur étoit à la tombe des deux amans. — J'espère, me dis-je en moi-même, au moment où je portois la main au marteau de la porte ; — j'espère que la clef de la bibliothèque se trouvera perdue, mais je rencontrai l'équivalent ; — car tous les Jésuites avoient pris la colique, — & cela à un tel degré, qu'on n'en avoit eu aucun exemple de mémoire d'homme.

Comme j'érois instruit de la géographie de la tombe des deux amans, aussi parfaitement que si j'eusse sé-

journé vingt ans à Lyon. — Ent'autres qu'il falloit prendre à droite au sortir de la porte qui conduit au fauxbourg de Vaise ; — je dépêchai François au bateau, afin d'être en liberté de payer sans témoin de ma foiblesse, l'hommage que je désirois depuis si long-tems à ce monument ; — j'avançois avec une joye inexprimable vers ce lieu si intéressant ; — lorsque j'aperçus la porte qui m'interceptoit la vue de la tombe, mon cœur brûloit au-dedans de moi ; intelligence qui présidez à la fidélité & à la tendresse, m'écriai-je, en m'adressant à Amandus & Amanda, — depuis long-tems j'ai retenu cette larme que je vais porter sur votre tombeau ; — me voici, me voici, — étant arrivé, je ne trouve aucune tombe pour la recevoir ; — combien n'eussai pas donné pour entendre siffler à mon oncle Toby son lisabuzero : — n'importe comment, mais j'abandonnai la tombe des deux amans, ou plutôt je ne l'abandonnai pas ; car je trouvai qu'elle n'existoit plus, & je n'eus que le tems nécessaire pour gagner mon bateau ; — me voilà donc entraîné au confluent du Rhône & de la Saone ; — mais je vous ai décrit mon voyage sur le Rhône avant de l'avoir fait : — me voici donc débarquant à Avignon &c.

Suite de la bataille de Laupen.

Les trois Cantons, ainsi que les cavaliers de Soleure, avoient demandés de combattre contre la cavalerie ennemie M. D'Erlach leur accorde cet honneur, lui-même se met à la tête des Bernois pour arrêter l'infanterie ; il choisit pour l'exécution du plan qu'il médite, l'élite de la jeunesse des deux Tribus des Tanneurs & des Beuchers ; (1) "Où sont-ils à présent :

(1) Malgré ces noms collectifs pour désigner les Tribus, la plus grande partie des individus qui les composent ne font point de la profession qu'ils indiquent.

» s'écrie-t-il ( en leur adressant la parole ), ces jeu-  
 » nes gens alertes & dispos, qui journallement à  
 » Berne, pares de plumes & de fleurs, sont les pre-  
 » miers à chaque danse ? C'est sur eux que repose  
 » aujourd'hui l'honneur & le salut de notre ville ;  
 » ici la bannière, ici d'Erlach ».

Enflammé par cet appel honorable, cette jeunesse courageuse s'avance, entoure la bannière, & répond d'une voix unanime, oui, nous ferons tous avec vous

Le signal du combat se donne, le front de l'armée Bernoise étoit couvert par des chariots armés de faux (1), chaque confédéré étoit muni de trois poignées de pierres, ils s'avancent en bon ordre, roulant devant eux les chariots ; lorsqu'ils sont à la portée d'un jet de pierre, ils lancent celles qu'ils portoient contre les ennemis, rompent leurs lignes, & se retirent en arrière, animés & furieux de cette attaque, les Princes les poursuivent mais sans ordre, cette grele de pierres avoit épouvanté les chevaux, & ils furent obligés de rompre leur rang pour pénétrer entre les chariots, construits de façon à ne pas reculer ; cependant l'arrière-garde de l'armée Bernoise, peu au fait des ruses de la guerre, croit, en voyant le mouvement qu'ont fait les frondeurs pour se retirer, qu'ils sont mis en déroute, & prend elle-même la fuite dans la forêt, qui couvre les derrières de l'armée ; on le remarque, les esprits s'émeuvent, on avertit d'Erlach, aussitôt de l'air le plus assuré, le plus satisfait, ce général se retournant vers la troupe, amis, dit-il, nous triomphons, nous n'avons plus de lâches parmi nous, & en finissant ces mots, la bannière à la main, il se précipite à la tête de cette jeunesse l'élite de la petite armée, au travers de l'infanterie de l'armée ennemie, la met en fuite, & court avec sa vaillante troupe au secours des confédérés, alors vivement attaqué par la cavalerie ennemie, mais vainqueurs au moment de l'arrivée de D'Erlach.

Le combat qui ne dura qu'une heure & demi, fut aussi sanglant qu'il avoit été court, & couta 1500 cavaliers & 3100 fantassins à l'armée de la ligue ; la perte des confédérés fut, selon les uns de 75, selon d'autres de 122 hommes. Revenus de la poursuite des ennemis, l'armée des Bernois se jeta à genoux sur le champ de bataille, & rendit grâce à Dieu du succès qu'il avoit accordé aux sages mesures de leur général & à leur courage, d'Erlach de son côté loua leur obéissance, je n'oublierois jamais, leur dit-il, que je dois la victoire à la confiance de mes concitoyens ; « ainsi qu'au

( 1 ) Histoire de la Confédération par M. de Wagnville, selon M. Müller, c'étoient des chariots de fer, dont il n'est jamais fait mention dans l'Histoire de la Suisse qu'à cette occasion.

» secours généreux & à la valeur héroïque de nos  
 » fideles Alliés des trois Cantons & de Soleure ».

L'on s'occupait ensuite du soin de secourir les blessés, d'ordonner des escortes pour ceux qui desiroient enlever & conduire dans la tombe de leurs ancêtres, les héros tués dans ce mémorable combat & le reste des morts fut enseveli par les vainqueurs, sur la place même où ils avoient fini leur glorieuse carrière.

Selon les mœurs de ces tems-là, l'armée victorieuse passa la nuit sur le champ de bataille, mais dès le lendemain elle se mit en marche pour Berne, précédée & suivie des dépouilles guerrières prises sur l'ennemi ; d'Erlach, en arrivant dans la ville résigna l'autorité dont on l'avoit revêtu ; Berne, après avoir renouvelé son alliance avec les trois Cantons, leur marqua sa reconnaissance du secours prompt & désintéressé qu'elle en avoit reçu ; car ils étoient partis de chez eux pour se rendre à Berne, sans penser à demander la moindre chose aux Bernois ; mais ceux-ci leur donnerent 700 livres & les dédommagerent de la perte de leurs armes & de leurs chevaux.

Ce soin rempli, les Bernois instituèrent une fête religieuse annuelle, dont l'objet, selon les sages mœurs de ce tems-là, étoit d'entretenir l'amour de la patrie & l'émulation de la vertu, par le souvenir renouvelé chaque année, de la victoire remportée par M. D'Erlach, & par les vaillans guerriers auquel la République devoit sa conservation.

( La suite à une autre Feuille. )



Continuation du Tableau du Pays-de-Vaud, extrait de lettres écrites de la Suisse, par un voyageur Saxon, à son ami à Leipzig, année 1780.

Vevey.

J'ai du tems à moi, mon ami, & comme je n'ai rien de bien intéressant à vous dire ; je vais vous donner l'idée de la manière de vivre du ton & des mœurs du Pays-de-Vaud.

« Je vous ai déjà dit, que les habitans sont en général très-sociables, & passent la plupart de leurs soirées en compagnie. La première des Sociétés est celle du Château, composée du Baillif, de la Baillive, de la noblesse, & de familles qui n'ont point de profession & vivent des rentes de leurs biens fonds, ou de commerçans retirés du commerce qu'ils ont cultivés dans les pays étrangers, & enfin d'Officiers retirés du service & pensionnés par les Princes qu'ils ont servi

« Cette société consiste en plus de cinquante personnes ; elle s'assemble toutes les semaines une fois, & chaque femme la reçoit à son tour chez elle ; on

se rassemble à cinq heures (1), on prend du thé, du café, des gâteaux, après quoi l'on présente du fruit & des rafraîchissemens, ce qui employe à-peu-près une heure, pendant laquelle chacun cause avec celui qui lui convient le mieux; les sexes & les âges étant très-mêlés, le jeu occupe le reste de la soiree; il est généralement la base de toutes les sociétés, & j'ai remarqué que sur trente personnes, à peine peut-on en trouver dix qui préfèrent la conversation, & celles-ci sont d'ordinaire des femmes qui apportent leurs ouvrages; à huit heures on se sépare sans cérémonie. Les grands repas sont très-rare.

De cette grande société s'en forment de plus petites qui se rassemblent d'autres jours; car il y a beaucoup de personnes qui sortent tous les jours, & l'on trouve souvent trois ou quatre petites assemblées, qui sont composées de personnes de cette grande société, dont les individus étant, ou se croyant les premiers du lieu, ne se mêlent point avec la seconde ou troisième société, que dans de certaines occasions. Les femmes, sur-tout sont très-fermées à ne voir que leurs coterries; mais les hommes, moins gênés, vont quelquefois dans les autres.

Celle qui suit immédiatement la société du Château est moins nombreuse, & composée aussi de gens qui vivent de leurs rentes, soit celles qu'ils tirent des capitaux qu'ils ont en France, soit de leur domaine, soit enfin de leur pension, & si j'en excepte le Baillif & la Noblesse, je ne vois pas la ligne de démarcation qui existe entr'eux & beaucoup de membres de la première société, si ce n'est que ceux de la seconde ont moins de ton, d'usage, & qu'ils restent dans la coterrie dont ils ont toujours été; mais une chose qui m'a paru plaisante, c'est qu'un commerçant acquiert de la considération lorsqu'il a quitté le commerce, & que ceux qui reviennent avec une fortune gagnée dans l'étranger, sont, s'ils le désirent, admis sans difficulté dans la meilleure compagnie. Pour la troisième classe, elle consiste dans les marchands les plus distingués; car ils sont entr'eux bien plus délicats encore sur les différences qu'ils établissent, & il en résulte une quatrième classe de société; & tout cela dans une ville qui contient à peine quatre mille âmes! L'on compte que le nombre des personnes qui voyent & reçoivent compagnie; (c'est-à-dire), qui vivent d'une certaine manière, donnant du thé, passant la soirée à jouer, & suivant les modes dans leurs vêtemens, montent environ à 400: ce

que je vous dis de Vevey, va du plus au moins à toutes les petites villes du pays, Morges, Nyon, Rolle & les autres; il n'y a pas jusqu'à certains villages, où l'on ne trouve aussi des sociétés à la mode, & s'il y a trente ou quarante personnes elles ont leurs classes & leurs rangs très séparés.

Le nombre des femmes l'emporte toujours sur celui des hommes, non-seulement, parce que ceux-ci vont chercher fortune dans l'étranger, mais encore à cause des cercles particuliers qu'ils forment entr'eux; chaque coterrie a le sien, dont les membres se rassemblent tous les jours, & à toute heure ils lisent les papiers nouvelles, ils y font une partie & se rendent de là dans leurs sociétés.

Il n'y a pas ici beaucoup de familles riches, mais il y en a beaucoup d'aisées, & qui ayant des revenus fixes, savent par leur sage économie y assortir leur dépense. On a l'hiver des bals de soustractions, il y en a eu plusieurs de très-jols depuis que j'y suis, & auxquels tous les étrangers sont invités, on les commence à quatre heures, on donne une espece d'ambigu, & à huit, tout le monde se retire.

Il regne en général beaucoup de modération dans le plaisir; on vit d'une manière douce & tranquille, les assemblées ne sont pas bruyantes, & l'on y remarque plutôt une sérénité grave, que les éclats de cette grosse joie, qui se manifeste souvent dans les bruyantes parties de la Suisse Allemande.

Il ne faut pas chercher ici les douceurs de la vie privée & en famille, un étranger jouit rarement de cet avantage hors de son pays; mais elles ne se trouvent pas même ici pour les habitans, l'on se voit trop, en trop grand nombre, & l'on est trop généralement sociable pour jouir l'un de l'autre dans le particulier.

( La suite au numero prochain. )



*Sujet traité avec de jeunes personnes pour leur instruction.*

Quelle est la qualité de l'esprit la plus nécessaire dans le monde?

L'esprit proprement dit, consiste dans le nombre, la vivacité & la justesse des idées, un sujet présenté à plusieurs personnes, produira sur chacune d'elles un nombre d'idées en raison de son esprit; par exemple, on prononce le mot de pain, l'esprit borné n'y voit qu'un aliment utile quand on a faim, & reste là, un autre y ajoute la composition nécessaire à une bonne digestion. Un autre, l'objet de l'agriculture; un autre, celui

(1) C'est de Vevey dont parle l'Auteur.

du Gouvernement &c. Mais l'esprit supérieur; l'envisage tout d'un coup sous toutes ses relations possibles, & fait extraire de toutes ces idées celles qui sont nécessaires, utiles & agréables pour le moment: on seroit tenté de répondre d'abord à notre question, que la justesse est la qualité la plus nécessaire; mais je voudrois qu'il ne fut pas reçu, que l'esprit sans justesse fut de l'esprit, malheureusement c'est souvent celui qu'on encense le plus dans le monde, des traits plaisans, des idées extraordinaires, font rire, on dit c'est charmant, il a de l'esprit comme un ange, & cependant ce que vous avez entendu ne laisse aucune trace; vous ne sauriez le redire, quand, pour l'honneur de votre admiration vous cherchez à en rappeler le sujet, vous ne trouvez que des mots, vous regrettez votre encens, & lorsque par opiniâtreté d'amour-propre, vous voulez applaudir à ce faux clinquant, vous gênez votre esprit. Ce qui caractérise vraiment l'esprit, ce sont ces traits de lumière qui éclairent le vôtre, qui y placent des vérités, & qui paroissent si naturels, qu'il semble, qu'on n'ait dit, que ce que vous pensiez: quand vous éprouverez cette espèce de sensation, dites hardiment, voilà de l'esprit, & alors écoutez, retenez, tâchez d'imiter. Je comparerois volontiers l'esprit à ces feux, qui d'abord produisent une lumière douce, & qui de tems en tems jettent des étoiles brillantes qui ne fatiguent point la vue, & dont on désire le retour; c'est donc l'esprit le plus nécessaire dans ce que nous appellons le monde ou la société; tous les jours nous rencontrons des gens, qui avec de l'esprit nous déplaisent, pourquoi? c'est qu'ils manquent de goût, c'est qu'ils placent leurs idées mal-à-propos; on parle de buches, par exemple, ils vous diront sans pitié ce que c'est, combien elles content, comment elles chauffent, comment il faut les placer, & on pense tout bas, qu'on voudroit bien mettre au feu celles qui ennuient. Malheureusement le goût est rare; avoir des idées claires, les présenter avec grace; raison, vérité, nouveauté avec les hommes, gaieté, légèreté avec les femmes: voilà ce qu'on trouve rarement, & faute de quoi il faut se contenter de lieux communs, dits avec finesse, de jeux de mots, donnés comme traits d'esprit, de longues phrases lâchées comme épigramme; d'éclats de rire, de bruit au lieu de gaieté; il est du bon esprit de s'accommoder de tout cela; l'esprit supérieur sait même en tirer parti, comme de deux vils cailloux, il peut en tirer du feu, & les cailloux quelquefois se croient le feu.

*ÉNIGME, sur deux mots différens, tous deux monosyllables, l'un masculin & l'autre féminin.*

C'est elle qui le fait, elle est faite par lui,  
 Quelque élevé qu'il soit, il est au-dessous d'elle;  
 Il est son protecteur; mais elle est son appui.  
 Il la fait respecter; mais sans elle il chancelle,  
 Aimons-le, suivons-la, Londres, la méprisant,  
 Sur lui porta jadis une main criminelle,  
 Il eut toujours nos cœurs, & sur-tout à présent,  
 Chez nous pour le chérir, on n'a pas besoin d'elle.

### MADRIGAL.

Vous voulez, Licidas, soutenir que l'amour  
 De tous les sentimens est le plus agréable;  
 Eh! comment le prouver, quand je vois chaque jour  
 Qu'il suffit d'être amant pour être misérable?  
 Ah! ne me parlez pas de ses engagemens;  
 Ses plaisirs les plus grands ne sont que des tourmens,  
 Le plus doux de ses traits pour moi seroit terrible,  
 A ses trompeurs appas mon cœur est insensible;  
 Il est une union dont la simple douceur,  
 Seule plait à mes yeux, & peut toucher mon cœur.  
 L'amitié qui m'unit à ma chère Eugénie,  
 Suffit pour rendre heureux tous les jours de ma vie,  
 Oui, je préférerois de la voir un moment,  
 A tout ce que l'amour offre de plus charmant.

### Cours de Paris du 15 Juin 1793.

Caisse d'Escompte, 3590  
 Nouvelle Indes, 855.  
 125 millions, 5 p.  $\frac{2}{3}$  bénéfice.  
 Amsterdam, 181.  
 Londres, 9.  
 Payemens du dernier semestre 1792.

### M O R T S.

Jean Charles Margot, fils mineur.  
 Jean Rodolph Privat, fils mineur.  
 Noble Demoiselle Jeanne Justine Gandard, Bourgeoise de  
 Berne & Citoyenne de Lausanne, âgée de 81 ans.  
 Jean Pierre Louis Violon, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

29 JUIN 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 10 minutes, & se couche à 7 heures 50 minutes.

CONTINUATION des extraits traduits de Muller,  
 & de Stettler.

SI le succès décisif remporté à Laupen, avoit en délivrant cette ville anéanti les desseins de la ligue, il n'avoit pas mis fin à la guerre, toujours sous les armes, les deux partis se livroient sans cesse de petits combats; & ceux de Laupen ayant, au nombre de 40 guerriers, fait une petite incursion sur Fribourg, les habitans de cette ville en tuèrent 22; à cette nouvelle, d'Erlach craignant que ce petit succès n'enflamme le courage des ennemis, se déterminoient à venger la mort de ces braves gens. Il possédoit la supériorité d'ame, par laquelle l'on assujettit les volontés, & le bonheur le plus constant accompagnant ses entreprises, tous les bourgeois déferoient à ses avis, le cœur du peuple est toujours dans les mains d'un grand homme. On ignoroit les vues & les intentions de d'Erlach; mais la jeunesse s'arme avec joye, c'est sous son ordre qu'elle va marcher; le jour de l'armement, il fait fermer les portes de la ville, & la nuit venue, il se met en marche avec une bannière de cavalerie & une d'infanterie: arrive dans le bois sur le Schoenberg, près de Fribourg, il y poste une arriere-garde, avec défense de quitter ce poste jusqu'au moment où elle verra son épée s'agitant dans les airs, & la laissant après cet ordre, il s'avance vers la ville. Au-devant du bois sur la hauteur, étoit un pâturage de chevaux: attirés par la vue de ces animaux. huit hommes de l'arriere-garde, oubliant ou méprisant les ordres de leur Chef, sortent de leur poste pour s'en emparer. & sont aussitôt environnés d'ennemis; mais l'arriere-garde reste tranquille, car d'Erlach, auquel on apprend ce qui se passe, répond, ils ont préférés quelques chevaux au bien de leur troupe, je les regarde comme ennemis: lui-même bientôt attaqué par les gens de la ville, se retire au-delà du bois, on le croit en fuite, on le poursuit; mais agitant tout-à-coup son épée dans

l'air, l'arriere-garde attentive à ce signal, tombe sur le dos de l'ennemi, & d'Erlach se retournant aussitôt, leur inspire un tel effroi, qu'il les batit, leur en tua non-seulement 400, mais qu'il s'en noya encore beaucoup dans le torrent de la Sane par la précipitation avec laquelle ils cherchoient à s'échapper. Ce combat & plusieurs autres dans lesquels les Bernois eurent toujours l'avantage, intimidèrent enfin leurs ennemis: les Bernois, étonnés eux-mêmes de leurs fréquens succès, disoient que Dieu étoit devenu bourgeois de Berne, & pour perpétuer le souvenir de toutes ces victoires, le Gouvernement fonda une messe à l'honneur de Dieu le Pere.

Cependant Rodolph & Jacob, fils du Comte de Nidau, dignes héritiers dans la suite du tems de la valeur de leur pere, étoient par sa mort restés orphelins dans un âge qui demandoit conseil & protection; les Princes de la maison de Neuchâtel, trop foibles pour défendre les possessions qui formoient le patrimoine de leurs jeunes cousins, répugnoient à les mettre sous la tutelle des Princes étrangers, & par l'entremise de l'Evêque de Bâle, ils firent proposer à Rodolph d'Erlach, qu'ils connoissoient être aussi pieux que vaillant, de reprendre la tutelle des deux jeunes Comtes, dont il avoit été le Gouverneur avant la guerre.

La journée de Laupen avoit été brillante, mais ce monument de sa vertu est encore plus glorieux; car si le bonheur des armes accompagne d'ordinaire le plus habile, une telle confiance ne s'accorde qu'aux meilleurs des hommes, & l'histoire qui nous offre plus d'un Héros gagnant des batailles, nous présente peu d'exemples qu'on ait offert volontairement & sans repentir, la tutelle des fils & des pays de l'ennemi vaincu à celui qui fut leur vainqueur. On ne peut nier non plus que Pierre d'Arberg & Louis de Neuchâtel ne montrassent dans cette occasion qu'ils possédoient une grandeur d'ame & un bonheur souvent inconnus au plus puissant Roi; celui de croire à la vertu.

Enfin leur choix étoit auffi honorable pour Berne que pour M. d'Erlach ; car il annonçoit que, malgré la guerre qui durait encore ( 1 ). ces Seigneurs croyoient que le Senat étoit auffi incapable d'exiger quelque chose de M. d'Erlach qui fut incompatible avec les devoirs, que l'étoit ce grand homme de manquer à ses engagements ; la confiance des Comtes ne fut point trompée. les jeunes orphelins restèrent tranquilles dans l'heritage de leur pere, & dans le traité de paix qui fut conclu entre la maison de Nidau & Berne pendant la tutelle de d'Erlach ; les Bernois, malgré leur victoire, s'engagerent à tenir l'offre ( qu'ils avoient faite pour éviter la guerre ) de ne point accepter de sujets du Comté dans leur Bourgeoisie.

( La suite & la fin à une autre feuille. )



*Continuation des extraits des lettres d'un voyageur Saxon, à son ami à Leipzick. Année 1780.*

« J'ai passé quelque tems à Lausanne, je demou-  
rois chez D\*\*\*, si le tems eut été beau, ce séjour  
eut été le plus agréable de tous ceux que j'ai fait  
dans le Pays-de-Vaud ; je vous ait déjà dit, com-  
bien Lausanne me plaisoit. je vous le repete au-  
jourd'hui, j'y ait fait beaucoup de connoissances,  
qui m'ont procuré variété & diversité d'amuse-  
ment ; je ne fais si ce genre de vie me plairait, à  
la longue, peut-être, pourroit-il m'arriver de le trou-  
ver fatigant.

Il règne un ton plus distingué dans la première  
société de Lausanne, que dans aucune autre ville  
de la Suisse sans exception ; car, Genève n'appar-  
tient pas proprement à la Suisse ) la différence est  
frappante, l'on y trouve beaucoup de personnes  
desquelles les allures sont au-dessus de leur con-  
dition & de leur fortune, & ce ton paroît une suite,  
soit du commerce fréquent de cette société avec  
beaucoup d'étrangers d'un haut rang & de Princes  
régnaus, qui depuis environ une dizaine d'années se  
succèdent à Lausanne ; soit du soin avec lequel cha-  
que Lausannois cherche à se donner de la consi-  
dération ; soit enfin de la dignité réelle que les bon-  
nes familles ont mises de tout tems envers les  
étrangers ; quoiqu'il en soit, il est certain qu'on  
remarque en général chez les habitans de cette  
ville un soin particulier de s'élever, d'être censé  
avoir un bon ton, & appartenir à la bonne compa-  
gnie ; & qu'il y regne un luxe qui ne seroit pas

tel pour quelqu'une des villes de la Suisse Alle-  
mande ; mais qui, à Lausanne se trouve souvent  
en contradiction avec les revenus.

On dine d'ordinaire à deux heures dans le pre-  
mier cercle de la société ; on ne va qu'après six  
heures dans les assemblées, & l'on soupe à neuf  
heures & demi ; vous pouvez juger qu'avec un  
arrangement semblable, on ne se lève pas de bonne  
heure ; & si l'on danse, ce qui arrive souvent, la  
veillée se prolonge beaucoup. Il y a plusieurs fa-  
milles riches à Lausanne, & sur-tout beaucoup  
d'étrangers qui y sont établis depuis quelques an-  
nées, & qui se regardent comme naturalisés, la  
dépense qu'elles font & sur-tout celles des jeunes  
Anglois dont il y en a toujours en quantité, excitent  
l'émulation à la dépense, rencherit tout, & les  
familles Lausannoises qui vivent de leurs rentes  
qui ne s'augmentent point, se trouvent très-mal  
de cette cherté.

La différence des mœurs de Lausanne & de Ve-  
vey dont je vous ait parlé dans ma précédente,  
est frappante ; on regarde peu dans cette dernière  
ville à l'éclat extérieur ; avec autant & souvent  
plus de bien qu'à Lausanne, on fait moins de  
figure, on conçoit moins le luxe, en un mot, on  
vit plus bourgeoisement ; mais le ton de Lausanne  
est plus aisé ; l'on y parle mieux, l'on y fait plus  
de cas de l'esprit & des avantages extérieurs, l'on  
est plus ouvert, plus vif, moins solennel : quant  
au jeu, on l'aime également dans les deux villes ;  
mais à Lausanne il est du double ou du triple plus  
haut ; s'embarrassant peu les uns des autres, cha-  
cun à Lausanne en est plus libre, moins gêné que  
dans les autres villes ; ainsi Lausanne a plus d'at-  
traits pour la jeunesse, & Vevey est un séjour plus  
convenable à l'âge mûr. Les démarcations des dif-  
férentes classes de sociétés sont moins marquées  
à Lausanne qu'à Vevey ; enfin, il y a dans cette  
dernière ville, plus de solidité, de sérieux, de  
vertu, & à Lausanne plus d'aisance, d'amabilité,  
de frivolité & d'éclat extérieur.



*Loix somptuaires données à Zurich dans le quator-  
sième siècle.*

Au commencement de la seconde ligue, ou à Pé-  
poque de la fédération des huit Cantons ( 1 ). l'on vit  
s'introduire à Zurich, ( sans doute par l'influence de  
l'exemple donné aux Zurichois, ) par le séjour que

( 1 ) Il y avoit à peine trois semaines d'écoulées depuis la bataille de Laupen.

( 1 ) De 1350 à 1358.

fit l'Empereur Charles IV, dans leurs murs (1), ou par le pañ ge fréquent des armées étrangères, ) les modes nouvelles adoptées sous le règne de l'Empereur Albert.

Avant cette époque les habitans de l'Helvétie portoient généralement la tête découverte, & le bonnet designoit l'autorité des Chefs de la Magistrature; de longs cheveux que les femmes commencerent alors à friser en boucles, tomboient dans les anciens tems négligemment & sans art sur les épaules, les femmes les entremétoient de fleurs & de rubans.

Un gilet à manche pour les hommes, un corcet pour les femmes étoient la première pièce de leur habillement, sur lequel les hommes portoient un justeau corps, les femmes une robe, tous deux sans manches & descendant très-bas, sur-tout les robes des femmes qu'elles attachoient au bas de la taille, avec une ceinture; le général des hommes portoit des haut de chausses, du moins en hyver (2); d'autres se contentoient de tirer la toile de la genouillere de la botte aussi haut qu'elle pouvoit aller; & quand aux fouliers chacun les portoit sans art à la forme de son pied.

Peu à peu ces modes anciennés éprouverent quelque alteration, on commença par se peigner les cheveux; la manche gauche du gilet devint d'un autre drap que la droite, & la couleur qu'on lui donnoit, en désignant les divers partis, leur servoit de point de railllement; on les embellit aussi d'ornemens, d'or, d'argent, de foye, de petites pièces de différentes formes, sur lesquelles se brodoit en foye, or, ou argent, les signes du parti dont on étoit, ou les chiffres de noms chéris, se portoient comme on porte actuellement les décorations des divers ordres. Quelques-uns portoient pendu à leur col & reposant sur la poitrine, des portraits, & d'autres enfin s'entouroient le corps de rubans. Les bonnets des femmes brilloient de foye, d'or, d'argent ou de bijoux; mais la plus grande magnificence se remarquoit dans les ceintures, avec laquelle les femmes attachoient leurs robes bigarrées, & qu'elles decoroient de franges & d'autres ornemens. Quant aux fouliers à bec, ainsi que la bague au gros orteil ou à l'un des doigts du pied, c'étoit un raffinement de vanité qu'on n'apperçut que dans le seizième siècle.

Dans l'espace de trente ans, les modes qu'on vient de decrire passerent de la noblesse à la tourbe nom-

breuse de leurs familiers & de leurs domestiques. Le gilet à capuchon devint commun parmi les bourgeois, les payfans & même les bergers des montagnes; deux choses scandaloisient sur-tout les sévères amis des anciennes mœurs; la première, que le gilet, qui chez les anciens étoit très-large, fuisse grace aux modes nouvelles, tellement retreci au bas de la taille, qu'il étoit absolument juste, tandis qu'il avoit acquis tant d'ampleur dans le haut, qu'en rabattant le capuchon, une partie du col & de la gorge étoit à découvert; & la seconde, que les habits des hommes étoient devenus si courts, qu'ils descendoient à peine jusqu'au bas des reins, dans l'intention que les haut de chausses, qui se portoient alors fort bigarrées, pussent s'offrir aisément à la vue.

Allarme de ces innovations, le Magistrat de Zurich établit des loix somptuaires, par lesquelles ces abus, s'ils ne furent détruits, devinrent du moins beaucoup plus rares, & ne se bornant pas aux réglemens qu'ils donnerent pour l'habillement, ils s'occupèrent encore à réprimer le luxe qui commençoit à se montrer dans les mœurs, en donnant des ordonnances contre les trop grands repas usité dans les fiançailles, & contre les présens considérables que faisoit l'époux à son épousee le lendemain des nœces. Ils ne permirent la danse qu'à l'occasion de la prise d'habit d'une religieuse, ou pour une nœce, & mettant un frein aux dépenses inutiles de leurs envoyés, ils défendirent les repas de congé, & établirent enfin des peines sévères contre les femmes, qui, sous prétexte d'assister à la messe, attiroient à elles des jeunes gens.

MULLER, tome II, pag. 281.



### *Quelle est la différence de l'ame & de l'esprit.*

Sans nous attacher à faire une définition métaphysique de l'ame, nous dirons seulement que l'ame est cette étincelle qui anime la vie des mortels; nous ne parlerons ni avec les Theologiens de sa spiritualité, ni avec les Philosophes de son essence & de son siège, nous réduirons cette idée à celle que nous en avons communément & en nous rappelant ce que nous avons dit de l'esprit, nous trouverons que c'est l'esprit qui pense & l'ame qui sent; ce n'est pas que ce soit des parties distinctes l'une de l'autre, au contraire elles se confondent, & nous pouvons regarder l'esprit comme un membre de l'ame, si nous observons un peu ses opérations nous remarquerons que le sentiment précède toujours les idées; nous commençons par aimer ou par haïr, sans trop savoir pourquoi, par une espèce de sympathie ou d'antipathie, que nous ne croyons point raisonnée; & qui ne consiste en effet que dans l'accord ou la dissonance de

(1) Il s'y rendit à la réquisition du Duc Albert d'Autriche, & pour être médiateur entre lui & les Suisses.

(2) Un vieillard très-âge du Hasli, a dit à M. Muller, qu'encore au commencement de ce siècle on ne se servoit dans la Vallée de cette pièce de vêtement qu'au gros de l'hyver.

l'objet avec nos organes; une fois ce sentiment en jeu, l'esprit vient à son secours pour le justifier, pour le satisfaire, pour l'accorder avec l'ame propre; l'ame & l'esprit sont souvent en guerre, l'ame veut jouir & l'esprit dispute; mais c'est un ennemi précieux qu'il faut fortifier, nous lui devons la reconnaissance, comme à notre défenseur, il n'y auroit rien de plus doux que de se livrer aux premières impulsions de son ame, elle est toujours de bonne foi, elle ne veut ni tromper, ni l'être; mais les choses sont si mal arrangées que le poison est souvent caché sous cet attrait, & que presque toujours il faut combattre son premier sentiment; connoître son ame, fortifier son esprit, sont les vrais moyens de les faire vivre en paix, fortifier son esprit, c'est le forcer à chercher toujours la vérité.

### ANESSE BOURIQUE.

Désignations dont le commun des hommes se sert indifféremment pour exprimer la femelle d'un âne; les nuances cependant entre ces deux dénominations sont très-distinctes, & frappent les esprits subtils & profonds qui pèsent la valeur des termes, & veulent parler ou écrire avec éloquence; l'ânesse est une personne qui possède tous les avantages accordés à son espèce, elle est dans la vigueur de l'âge, douce, patiente, laborieuse, possédant les vertus de son sexe, & telle enfin que l'Évangile nous peint la femme forte, bonne mere, bonne nourrice, bonne ouvrière. La bourrique au contraire nous présente dans la même espèce un individu avili, & soit que la nature lui ait donné une constitution foible & vicieuse, soit que l'âge lui ait ôté ses forces & ses agréments; dans cet état de dépravation, on la désigne sous le nom honteux de bourrique; l'usage ce tiran des langues, vient à l'appuis de cette distinction; tout homme qui s'exprime bien, dit avec confiance, *l'ânesse de Balaam parle*, nul orateur n'auroit osé dire ou écrire la bourrique; lorsque Collé composa son immortel *Pot Pourri*, on y lut avec admiration les vers suivans.

Balaam avoit une ânesse  
 Qui se donnoit des grands airs de Duchesse,  
 Elle parloit gras,  
 L'orgnoit Duras  
 Et faisoit de beaux bras.

On sent bien que si cet illustre poëte avoit mit bourrique à la place d'ânesse, les Dames tirées auroient pu s'en offenser, & que l'amour-propre de M. le Maréchal eût été moins satisfait: si dans un cer-

cle on entend une personne d'esprit dire une bête, on dit, elle raisonne comme une bourrique; si au contraire on veut peindre une Dame qui a du caractère, ce qui demande plus d'elevation & d'énergie dans l'expression, on dit, *elle est têtue comme une ânesse*. Les femmes, ce précieux ornement du monde, qui sont dans la société ce que les fleurs sont dans les champs, doivent souvent leur fraîcheur & leur beauté au lait d'ânesse; nul docteur en médecine ne s'est avisé de leur ordonner le lait de bourrique; ces exemples me paroissent suffisant pour déterminer l'emploi que l'on doit faire de ces deux expressions, qui, comme je le prouve, ne sont point synonymes; si, cependant quelque âne donnoit la préférence à la bourrique, ce seroit un égarement de cœur, une pure illusion du sentiment qui ne doit pas tirer à conséquence.

### ÉNIGME.

Je blanchis,  
 Je noircis,  
 J'embellis,  
 J'enlaidis,  
 Je rougis,  
 Je fais,  
 J'éclaircis,  
 Je détruis,  
 Je guéris.

( *Le mot au numero prochain.* )

Les mots de l'Enigme du Journal précédent sont,  
*Roi & Loi.*

### Cours de Paris du 22 Juin 1793.

Amsterdam, 17½.  
 Londres, 8½.  
 Livourne, 300.  
 Gènes, 320.  
 Payemens du dernier semestre 1792.

### M O R T S.

Pierre Abram Buffat de Vuarrens, habitant à Lausanne, âgé de 47 ans.  
 Sr. Jean Isaac Rey, orfèvre, Citoyen de Lausanne, âgé de 43 ans.  
 Dame Angelique Françoisse, femme du Sr. David Jaqueroz, d'Ormont dessus, âgée de 69 ans.  
 Jeanne Catherine Regamey, fille mineure.  
 Jeanne Fornay, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

29 J U I N 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 40 minutes, & se couche à 7 heures 47 minutes.

*Continuation des extraits de Muller & Stettler, mort d'Erlach.*

QUOIQUE la ligue fut dispersée, & que les Fribourgeois eussent ainsi que les Comtes de Nidau, conclu une paix particulière avec les Bernois; ceux-ci eurent encore plusieurs petites guerres à soutenir, lesquelles amenoient toujours un accroissement de territoire. Mais il ne paroît pas que le vainqueur de Laupen prît part à ces combats, ou qu'il y parut autrement qu'en qualité de simple Chevalier, il ne remplît jamais, non plus la dignité d'Avoyer. Retiré du monde après son administration de Nidau, il vivoit solitaire & tranquille dans sa terre de Reichenbach, ancienne demeure de son pere; & il y jouissoit des charmes de la campagne. Il avoit eu deux fils & une fille de son épouse, Elisabeth de Ryeck; son fils aîné épousa Lucie, fille de Pierre de Krauchtal, Seigneur de Jagisdorf. Ulrich son fils cadet, avoit pour femme Anne de Stetlinguen, & fut l'héritier de Muller de Kien. Moins heureuse que ses freres, Marguerite fille de Rodolph, étoit la femme de Jost de Rudents d'Underwald, auquel elle avoit apporté une dot de 800 livres: mais quelque considérable que fut une telle somme dans ces tems-là, Rudents, peu rangé dans sa conduite & dans ses affaires, s'endettoit & se trouvoit sans cesse dans l'embarras, tandis que le Chevalier d'Erlach, aussi bon pere de famille qu'il étoit honnête homme & bon Général; veilloit avec soin à son économie. Ses valets & ses servantes cultivoient ses fonds; si l'une d'elle venoit un moment au château pour lui préparer un frugal repas, retournant aussitôt aux travaux de la campagne; son vieux maître resté seul, n'avoit pour compagnie & pour garde que ses chiens fideles; c'est ainsi que Rudents trouva son beau-pere un jour qu'il venoit le voir; ses besoins, ses plaintes sur la modicité de la dot de sa femme, en excitant les remontrances sévères du Chevalier sur son peu de conduite, occasionnerent un vif différent entr'eux; Rudents furieux aperçoit

à la muraille le glaive dirigé par d'Erlach contre les ennemis de la patrie, il s'en fâsit, & Rodolph appesanti par l'âge ne pouvant se défendre, reçoit de Rudents le coup mortel qui finit sa glorieuse carrière. Etonné du crime qu'il vient de commettre, le meurtrier s'enfuit, & les chiens du vieux Chevalier le poursuivent avec des hurlemens affreux jusques dans la forêt voisine.

A la nouvelle du meurtre de cet homme respectable, Berne agitée par les regrets de sa perte, par le désir de venger sa mort, fit des poursuites inutiles pour attrapper le meurtrier, qui peu de tems après finit sa malheureuse existence sans qu'on aye pu savoir le genre de sa mort.

Affassiné en Janvier 1360, d'Erlach n'eût d'autre maudolé que ses exploits; mais le souvenir de ses actions vivra toujours dans la mémoire de tous ceux, qui de même que lui chérissent la vraie liberté; & si dans les siècles suivant d'autres nations s'élèvent, il brillera toujours à côté des plus fameux héros Grecs & Romains, les surpassant de beaucoup, parce qu'aux vertus du héros il joignit toutes celles du chrétien & de l'honnête homme (1).

MULLER, 2 vol. pag. 187, 189, & STETTLER. 354, 454.

*Lettre à l'Auteur du Journal.*

M.

Vous vous êtes prêté à insérer dans vos Feuilles des observations sur l'agriculture, ce qui m'encourage à vous faire passer les miennes, & pour commencer, souffrez que je vous présente ma confession de foi: la voici. Les hommes tendent tous à leur intérêt particulier.

(1) Ce trait d'histoire a fourni une tragédie nationale que nous ferons connoître à nos Lecteurs.

L'intérêt général n'est composé que de l'intérêt des particuliers, donc tout homme qui tend à son intérêt particulier, concourt au bien général, car il fait partie du général.

Je laisse à part la démarcation du juste & de l'injuste du respect pour la propriété d'autrui &c.; c'est l'affaire du Magistrat, du Juge & des Chefs d'Etat.

D'après cette hypothèse, si nous considérons le penchant qu'ont les habitans de ce pays à se jeter sur le vignoble & abandonner leurs champs, ne devrions nous pas croire que cette dernière culture est moins profitable au Colon que celle de la vigne. Quelle en peut être la raison? La Suisse est un pays de pâturages & de grains plutôt qu'un pays de vignoble; transportons-nous à quelques siècles en arrière, tems où être patrie étoit couverte de forêts, conséquemment beaucoup plus froide; certes personne n'eût imagine alors qu'elle put produire autant de vin; & si nous sommes parvenus au point où nous sommes, ne peut-on pas dire que c'est en forçant la nature. Je vois que dans toute l'Europe on desire que le bled soit à bas prix; mais on ne pense pas que ce ne peut être qu'au dépend du laboureur, qui est aussi un homme qui a droit à la protection des Gouvernemens, tout comme l'artisan, le journalier, le rentier, & que si son travail ne lui procure pas le moyen de vivre, il se néglige, cultive mal ses champs ou les abandonne, & dès là résulte disette, besoin de s'approvisionner chez l'étranger, & par conséquent cherté. Au lieu que s'il étoit assuré de vendre son grain à un prix proportionné à ses avances, il s'évertueroit, cultiveroit mieux ses champs, en obtiendrait de plus amples productions, d'où naîtroit abondance & bas prix. Ce bas prix dérivant d'abondance, ne nuîroit point au laboureur, les fraix sont les mêmes pour récolter, battre quatre sacs sur une pose ou six sacs, il en coûte autant pour battre six gerbes, donnant deux quarterons, que six gerbes donnant trois quarterons, ce qui nous démontre la vérité de ce principe: à celui qui a, il lui sera donné, & à celui qui n'a pas, le peu même qu'il a lui sera ôté.

Cultivons donc mieux nos champs & nous obtiendrons suffi mment de grain pour nos besoins; mais comme la plupart de nos Colons sont pauvres, & ne peuvent faire des fraix extraordinaires; je leur proposerois de diminuer l'étendue de leurs champs; prenons pour exemple un domaine ordinaire de six poses par pie, le Colon donne à sa pie pour bled deux labours, & il répand tout son fumier; puis il y sème six sacs, & le produit sera vingt quatre sacs, déduction faite de la semence, il lui reste dix huit sacs. — Qu'au lieu de six poses, il se borne à quatre poses, auxquelles il donnera trois labours, qui ne lui cou-

terons pas plus que deux labours sur six poses, qu'il y répande tout son fumier, de son propre aveu trois sacs seront suffisant pour ensemençer les quatre poses bien fumées & labourées.

Je pose en fait que le produit sera de 24 sacs, déduction faite de la semence, il lui restera 21 sacs: Voilà donc trois sacs de profit net sur le bled & autant sur les femailles du printemps.

Il résulte de ceci un autre avantage, dans l'état ordinaire, ces six poses mal travaillées & mal fumées après avoir produit du bled, ensuite de l'avoine sont épuisées, il faut leur laisser un an de repos, & par la méthode que je propose, ces quatre poses après le bled & l'avoine auront encore la force de produire du trefle, esparçette &c. Que le propriétaire d'un domaine que nous supposons de dix huit poses, divisées en trois pies, se résolve à diviser en quatre pies de quatre poses, il lui restera d'excédent deux poses, dont il pourra à tout le moins faire un pâturoir, il aura par-là quatre poses en bled, quatre poses en grains de Mars & huit poses en prés artificiel, qui lui fourniront de quoi nourrir deux, peut-être trois vaches de plus, dès-là abondance d'engrais & moyen de fumer toujours mieux ses champs, qui parviendront peut-être à produire sept à huit sacs par poses.

Il seroit donc profitable de diminuer l'étendue de nos champs, & de semer en prés artificiels la partie que nous avons jusqu'ici laissée en jachère, par-là le Colon verroit augmenter son bien-être & le Décimateur son revenu; il est certain que mieux vaut deux poses bien travaillées & abondamment fumées, que trois poses mal tenues. Mais je le répète, il faut que le laboureur soit assuré de retirer de son grain un prix proportionné à ses sueurs; de tout côté j'entends dire que si le bled est cher on ne peut pas vivre; je ne fais ce que ceux qui parlent ainsi, entendent par cet *on*, j'avoue que je pense toujours au laboureur, qui est à mes yeux le premier être dans la société, & je dis, que si le bled est à bas prix, *on* ne peut pas vivre, il paroîtra d'abord que le haut prix du bled nuira au journalier, à l'artisan: voyons s'il en est bien ainsi.

Assez généralement le prix de la journée de travail est calqué sur le prix du bled, 24 francs, & la journée de travail 24 sols. Mais l'homme ne vit pas de pain seulement, il a bien d'autres besoins, & c'est beaucoup que d'admettre le pain pour le tiers de sa consommation, ce sera donc 8, qu'il dépensera en pain, il lui en restera 16 pour ses autres besoins; que le bled monte à 30 francs, la journée sera 30 sols, il en coutera 10 pour le pain, reste 20 pour les autres besoins: voilà donc la classe laborieuse de la

nation, qui se trouvera mieux de payer le pain un peu plus cher.

Dans ma jeunesse j'entendois dire, que pour que chacun pût vivre, il falloit que le vin fut à L 100 le char, & le bled à 25 batz notre quarteron; aujourd'hui, après une très-abondante récolte en vin, il se vend 150 le char, & personne ne se plaint. La dernière moisson a été très-chétive, le bled se vend 36 b 12 & tout le monde crie.

Observons en outre, que toutes les denrées ont augmenté de beaucoup plus que le bled, qui jadis dans les bonnes années se vendoit 15 batz le quarteron de Vevey, mais le beurre se vendoit 7 creutz, à présent 21 creutz; la viande à plus que doublé, le fer de même, il faut donc que le bled double de prix & au-delà, si nous voulons que nos champs continuent à produire; d'ailleurs tout nous invite à cette culture, s'il est bien averé qu'il est convenable de demander à un sol les denrées qu'il produit les plus parfaites, considérons que la Suisse produit d'excellent bled & meilleur que tous les Etats voisins, & cependant nous abandonnons cette culture; il y a quelques années que je fus appelé à travailler au bilan de notre public, qui desiroit augmenter les pensions de Mrs. nos Régents, & ne pût y parvenir; j'ai vu avec effroi qu'une petite dime qui lui appartient va progressivement en diminuant de valeur, preuve que les payfans sèment annuellement moins, sans doute, parce qu'ils n'y trouvent plus leur compte.

Soumettons-nous à la nécessité des choses, ne redoutons plus tant que le bled augmente de valeur, mais envisageons plutôt comme une calamité si son prix s'avilissoit, parce qu'il s'en suivroit nécessairement découragement chez le cultivateur, & par conséquent disette, car tout est lié, les hommes préféreront toujours les occupations qui leur donneront le plus de profit.

J'ai l'honneur d'être &c.

J. E. FRIQUET.

Vevey, le 10 Mars 1795.

## ANNONCE DE LIVRE.

*Extraits de plusieurs gazettes littéraires Allemandes & Suisse.*

Zurich & Winterthur, chez Fuesli & Steiner. Portraits des hommes célèbres de l'Helvétie, par Henri Pfeninger, peintre, avec des notices biographiques de Léonard Meister.

Les deux premières parties de cet ouvrage très-précieux, ont déjà paru en 1782 & 1784 sans préface l'une & l'autre, qu'on a cru inutile, sans doute, parce que les auteurs pouvoient se promettre que l'ouvrage même en diroit plus que tout ce que l'on pourroit annoncer. En effet, l'artiste de même que l'auteur des notices sont connus pour être à la mesure de tout ce qu'ils entreprennent d'exécuter. Le premier, en déployant toutes les ressources de l'art, dans la ressemblance des portraits destinés à rappeler le souvenir de la figure des hommes célèbres, s'est érigé à lui-même un monument qui le place à côté d'eux; & M. Meister saisissant toujours les traits les plus saillans, les plus caractéristiques, évitant également de surcharger ses notices biographiques par d'inutiles bagatelles, & de sacrifier les détails nécessaires à leur perfection, au désir d'être bref. On ne peut aussi qu'approuver le choix des hommes qui paroissent dans cette galerie, & le discernement avec lequel on les a classés. Savants, hommes d'Etat, artistes des tems les plus anciens jusqu'à nous, toutes les classes, tous les états ont fournis quelques individus dignes d'être immortalisés; les deux premiers volumes en renferment soixante-deux; & dans le troisième, dont il a déjà paru quatre parties, chaque partie en contient six. Nous reviendrons sur cet ouvrage avec plus de détail dès que nous aurons pu nous le procurer à nous-mêmes.

## APOLOGUE ORIENTAL.

Dans ce brillant hiver, où la jeune Azélie  
De Nouradin, son frere, embellissoit la cour,  
Et du sexe enchanteur déployoit le génie,  
Partageoit son empire, & régnoit par l'amour;

Abusey disoit à son pere.

Peut-il être à vingt ans un destin plus prospere,  
Est-il sur l'avenir, un coup d'œil plus flatteur?  
Favori de mon maître, & l'amant de sa sœur;  
Demain le Prince & moi nous allons à la chasse.  
Tout cela dit Thair, n'est qu'un éclair qui passe,  
Dessez-vous, mon fils, de la faveur des grands;  
Des beaux jours de l'hiver, des caresses des belles;  
On peut en profiter, mais l'homme de bon sens  
S'il compte peu sur eux, compte encor moins sur elles:

Thair le savoit bien; c'étoit un courtisan,  
Un orage imprévu fit manquer la partie.  
Un caprice bientôt fit changer Azélie,  
Et la belle, à son tour, fit changer le Sultan.

## L A B E A U T É.

Dans un bois voisin de Cithere,  
Mon cœur me conduisit un jour,  
Vers une route solitaire  
Qui mène au palais de l'amour.

En m'égarant dans cette route,  
Un temple s'offrit à mes yeux,  
C'est ici, disois-je sans doute,  
Qu'à l'amour, on offre ses vœux.

Mais mon erreur étoit extrême,  
C'étoit celui de la beauté,  
L'amour adorateur lui-même,  
Encensoit la Divinité.

La Beauté fière de ses charmes  
Sur la tendre Hébé s'appuyoit,  
Les grâces égaloient ses armes,  
La volupté lui fournoit.

Devant elle brûloit sans cesse,  
Le feu des amoureux desirs,  
L'encens fourni par la foiblesse  
Étoit offert par les plaisirs.

Je vis par le Dieu de Cithere,  
Des autels avec soin dressés,  
Du bout de son aile légère  
Presqu'au même instant renversés.

Ces autels n'étoient que de sable,  
Détruit par le moindre accident,  
L'amour seul n'est guère capable  
De bâtir plus solidement.

D'autres amours avec adresse  
S'empressoient à les rétablir,  
La Déesse de la Jeunesse  
Les aidoyent à les embellir.

O beauté ! disois-je en moi-même,  
L'amour même doit t'adorer,  
Être belle est le bien suprême,  
Qui peut ne pas le désirer !

Mais quoi, grand Dieu ! je parle encore,  
Et déjà j'apperçois le tems,  
Qui d'un air farouche dévore  
Le feu, la victime est l'encens.

Tremblante, inquiète, éperdue,  
Je me crus prête de périr,  
Quand du haut du ciel descendue  
La raison vint me secourir.

Suis-moi, me dit cette Déesse,  
Je fus toujours chère à ton cœur,  
Dans le temple de la sagesse  
Je aurai faire ton bonheur.

Là tu me trouvera suivie  
De plaisirs simples, mais constants,  
Le plus sûr bonheur de la vie,  
C'est d'en bien remplir les instans.

Sans vouloir paroître savante  
On peut occuper son esprit;  
Mais garde-toi d'être pedante,  
Plus d'une femme s'y méprit.

Raison, tu ne m'as point trompée,  
Je regrette peu la beauté,  
Son éclat qui m'avoit frappée,  
M'auroit caché la vérité.



Les habitans de Screwsbury, souhaitant à Jaques I., Roi d'Angleterre, que son règne put durer aussi long-tems que le soleil, la lune & les étoiles; ce Monarque leur répondit avec gaieté. " Messieurs, si vos vœux étoient exaucés, mon fils seroit obligé de régner à la chandelle ".



Le mot de l'Enigme du numero précédent, est *poudre dans toutes ces acceptions.*



( *Le cours du change a manqué.* )



## M O R T S.

Abram Corbaz, fils mineur.  
Louis Jaquilliard, fils mineur.  
Mathias Krieg, fils mineur.  
Anne Madelaine Regamey, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

13 JUILLET 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 18 minutes, & se couche à 7 heures 43 minutes.

*Des inhumations précipitées, mémoire envoyé sans nom d'Auteur, Imprimerie Royale, Paris 1790.*

Ce mémoire, est-il dit dans la préface, est le fruit d'observations longues & attentives, faites dans un hôpital par une personne qui l'a gouverné pendant dix ans, & dont le but aussi sage qu'humain est, en le publiant d'engager, soit le Gouvernement, soit les individus à veiller sur la meprise barbare, qui confondant la mort apparente avec la mort absolue occasionne beaucoup d'homicides, soit par la cessation des soins qui pourroit rappeler à la vie, soit par la précipitation de l'ensevelissement.

Pour rendre ceci sensible, l'auteur présente les différens états par lesquels l'homme doit passer avant de terminer entièrement sa carrière. L'agonie, ou mort commencée, la mort apparente qui lui succede, & enfin la mort absolue, ou état de cadavre; l'expérience prouve qu'il est un intervalle entre la mort apparente qu'on croit certaine, & l'état de cadavre où elle est absolue; & quoique les signes visibles de la vie soient disparu, la mort intérieure n'est pas encore terminée, car la cessation du mouvement, l'impassibilité totale qu'on nomme mort dans les premières heures, ne sont qu'une mort extérieure, où la vie est réduite au moindre degré possible. état intermédiaire entre la mort commencée & la mort complète, duquel il n'est point rare que l'on revienne. Mais personne ne sait quelle sera la durée de cet état incertain. Il dépend des circonstances, & si on pouvoit frapper les sens par le spectacle des effets funestes du défaut de soins, dans ces instans précieux, l'on tremeroit d'horreur; car ceux même qui ne sont par cette négligence, qu'abrégés de quelques minutes les instans d'une vie impossible à conserver, sont encore très-coupables. Le premier des devoirs étant de protéger la vie des hommes; on se rend donc coupable d'un homicide, soit en achevant ou causant la mort faite

de soins, soit en ensevelissant un corps avant qu'elle soit terminée.

Nos terribles usages semblent s'accorder pour hâter ce moment, & au premier signal donné d'une mort apparente, on ne peut obtenir même des plus compatissans pour les vivans, les soins qu'il faut rendre aux morts avant d'avoir la certitude que leur mort est complète.

Le plus essentiel de ses soins est, de laisser le mort dans son lit, la tête médiocrement élevée, de ne le gêner par aucune ligature au cou ni ailleurs, de lui découvrir le visage, & de ne fermer aucune ouverture naturelle; les usages contraires achevant nécessairement la mort commencée: après douze heures, le corps peut-être porté dans un autre lit; mais toujours avec les mêmes précautions & ménagemens qu'on prendroit pour un malade; le corps couvert & le visage découvert comme celui des personnes qui dorment, la possibilité du retour à la vie diminuant en raison de la longueur de la maladie qui précède la mort, l'intervalle de deux fois vingt-quatre heures suffiroit entre la mort & la sepulture, lorsque la maladie a duré plusieurs mois; mais il faudroit laisser couler trois fois vingt-quatre heures, quand la mort seroit survenue en moins de sept jours, & à plus forte raison, quand elle auroit été subite, & pour toutes les maladies nerveuses, sepeuses, convulsives & même chroniques; il n'y a de terme connu pour garder les morts, que celui où le visage se décompose & où l'odeur qu'exhalent le corps annonce la corruption. C'est un devoir d'attendre ces funestes symptômes; car on connoit l'exemple d'une personne chérie qui a recouvré la vie (après quinze jours de mort apparente) (1) parce qu'on n'avoit

(1) Ces exemples ne sont pas rares, quelquefois les morts apparentes sont une espèce de maladie périodique, pendant laquelle le corps est dans une insensibilité qui a tous les caractères de la mort & qui dure sept à huit jours, & plus. La femme d'un professeur à Tubingue étant grosse, tomba dans

pu se résoudre à se séparer d'elle tant qu'elle ne présentait rien d'hideux. Comme la répugnance du peuple, pour de longs soins dont l'utilité ne frappe pas les sens, seroit une difficulté à vaincre pour observer les précautions que demande la garde des morts, l'Auteur de ce mémoire propose au Gouvernement la construction d'un bâtiment bien aéré, avec des lieux nommés *loge d'attente*, qui serviroit de lieu de dépôt pour ceux qui ne voudroient pas garder leur mort plus de douze heures, lieu dans lequel il y auroit une salle bien aérée, avec des lits qui serviroient de dépôt à ceux qui ne veulent pas garder leur mort plus de douze heures, & où ceux-ci seroient soignés par une garde selon les précautions indiquées, auxquelles, soit dans la maison, soit dans ce lieu de dépôt, on doit joindre la conclamation, les frictions, l'insufflation, l'application d'un fer chaud, en un mot toutes les épreuves que l'art peut indiquer, tel est la substance de ce petit ouvrage, les bornes de notre feuille, ne nous permettent point d'entrer dans les détails, ni des abus qui se passent dans les Hôpitaux, ni du projet des articles d'une loi proposée par l'Auteur pour servir de base à des réglemens plus étendus, & mieux combinés encore. Sans attendre cette loi, qu'il demandoit au Gouvernement François. Nous ne saurions trop recommander à chaque individu les soins qui dépendent d'eux sur un objet si important, & dont la négligence entraîne des suites aussi funestes, qu'elles sont réellement criminelles.



*Fragmens traduits des Abdérites de M. Wieland.*

Les Abdérites, sujets de proverbes chez les Grecs, lorsque ceux-ci vouloient désigner l'étourderie l'inconsequence, l'ineptie, le manque de jugement & l'ignorance, eurent cependant des philosophes, le célèbre Sophiste Protagoras étoit Abdérite, & avoit laissé après lui nombre de disciples qui n'égalèrent pas leur maître en esprit & en éloquence, mais qui le surpassèrent de beaucoup en présomption & en extravagance. Ces Messieurs s'étoient fait une philosophie à eux, par laquelle ils rendoient raison de tout à la satisfaction de leurs auditeurs, pourvu que ces auditeurs fussent des *Abdérites*; car dans le fait a quelques grands mots près les philosophes d'Abdère, n'en sa-

voient pas plus que les ignorans, & c'est pourquoi ils aimoient par dessus toutes choses les problèmes au-dessus de la portée de l'esprit humain, dans lesquels l'imagination devance tellement la raison, que celle-ci ne peut jamais rattrapper l'autre.

Il paroient beaucoup, mais toujours sans réfléchir un instant à ce qu'ils vouloient dire, ou à la manière de le dire. Par malheur, cette mauvaise coutume s'étendoit jusques sur leurs actions; car d'ordinaire ils fermoient la cage quand l'oiseau s'étoit envolé. Cette conduite les fit accuser d'agir sans réflexion; mais l'expérience monroit qu'ils ne faisoient pas mieux après avoir réfléchi. Faisoient-ils quelques sottises, (ce qui arrivoit assez souvent,) ce n'étoit que parce qu'ils avoient voulu trop bien faire, ainsi lorsqu'ils examinoient long-tems & sérieusement les affaires de la république; on pouvoit compter qu'entre tous les partis ils prendroient le plus mauvais, & s'ils entreprennent quelque chose, on pouvoit être sûr qu'ils avoient tout combiné, excepté la possibilité de la réussite. On raconte entr'autres qu'ils avoient fait venir d'Athènes, un fameux sculpteur pour exécuter une fontaine publique; lorsque l'ouvrage fut prêt, il se trouva qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour mouiller le nez d'un des Dauphins qui ornoit ce chef-d'œuvre; mais ce qu'il y avoit de plaisant, c'est que celui qui monroit aux étrangers la sculpture de cette fontaine qu'on avoit transporté dans un magasin, deplorait au nom des Abdérites, qu'un si superbe morceau de sculpture fut rendu inutile par l'avarice de la nature.

Quelque peu favorisé que fût ce peuple du côté du bon sens, leurs moralistes ne cessoient de s'occuper de la perfection de la nature humaine, & de déclamer sur ce que le monde est, comme il est.

On questionnoit Démocrite alors de retour de ses voyages sur les pays qu'il avoit parcouru; on vouloit absolument qu'il y en eut qui ne ressemblassent en rien à Abdère, & le philosophe forcé par leur importunité leur décrit le pays de Cocagne.

C'est probablement une satire, dit finement un gros conseiller, contre les philosophes qui cherchent le souverain bien dans la volupté.

Vous avez mal deviné, M. le Conseiller, pensoit Démocrite, le pays que je viens de décrire n'est point une satire, c'est un pays où vous souhaitez tous de vivre, où vous travailliez à demeurer & où vos moralistes voudroient vous chasser par leurs déclamations, supposez pourtant qu'elles ayent un sens

« Un pays dans lequel règne une éternelle paix,  
 » & où tous les hommes sont également libres &  
 » heureux; où le bien n'est pas entremêlé de mal,  
 » où la volupté ne touche pas à la douleur, ni la  
 » vertu au vice, où tout est beauté, ordre, harmo-

monie ; — en un mot , un pays tel que vos moralistes prétendent que soit la terre ; *une parfaite égalité , un contentement entier , une concorde éternelle* , bref , l'âge d'or , dans lequel il n'y avoit ni rois , ni prêtres , ni soldats , ni conseillers , ni tailleurs , ni cuisiniers , ni médecins ; tout cela n'est possible que dans le pays de Cocagne , où les perdrix tombent toutes rôties dans la bouche , où ce qui revient au même dans un pays où l'on n'a aucun besoin ". Ceci est si clair , ajouta le philosophe , que ceux qui le trouveront obscur , ne le verraient pas mieux à la clarté du ciel de feu. Cependant nos moralistes se fâchent de ce que le monde est , comme il est ; " & lorsqu'un honnête homme de philosophe , qui sait pourquoi le monde ne peut être autrement , trouve risible la colère de ces Messieurs , ils le traitent sans pitié ; ce qui seroit encore plus risible , mais qui prend une fin passablement tragique dans les pays où ces Messieurs les Hypochondres sont les maîtres ".

Mais que voulez-vous que fassent nos moralistes , dirent les Abdérites ?

" Qu'ils apprennent à connoître la Nature avant de vouloir la corriger ; qu'ils soyent patient & supportent les folies & les défauts des autres , qui sont bien obligés de supporter les leurs ; qu'ils corrigent par leurs exemples , au lieu de glacer par leurs froides déclamations , ou d'irriter par leurs injures ; qu'ils n'exigent pas d'effets quand les causes manquent , & qu'ils ne prétendent pas que nous soyons au sommet d'une montagne avant d'y avoir monté ".

Personne n'est assez fou pour cela , dit un des Abdérites.

" Les neuf dixième des législateurs , des faiseurs de projets , des maîtres d'écoles , & de ceux qui prétendent corriger les hommes & réformer tous les abus , sont atteints de cette folie sur la surface de la terre , répondit Democrite ".



#### *Lettre à l'Auteur du Journal.*

Un fait singulier en lui-même , mais qui peut arriver à tout le monde , puisqu'il est arrivé à un individu , me paroît toujours devoir mériter l'attention du public. C'est d'après cette idée , & dans le désir d'être utile , que je veux , M. , consigner dans votre Feuille ce qui suit.

Ayant souffert pendant long-tems de violens maux de gorge & de tête , on me conseilla dernièrement d'appliquer des sangsues sur les parties souffrantes , je suivis ce conseil si simple , & qui me paroissoit si bien indiqué , & me fit mettre douze sangsues , trois à chaque côté du cou , & trois à chaque tempe. Je

dois observer que deux me firent éprouver au moment où elles s'attachèrent une douleur très-vive , tandis que les autres n'étoient que comme une forte piquure d'épingle , pendant six jours je n'ai ressenti d'autre inconvenient de cette opération , qu'un peu de tension dans les nerfs , & une légère douleur aux morsures , sur-tout à celles qui m'avoient fait tant de mal , & qui au lieu de se fermer comme les autres a toujours un peu supuré ; mais le septième jour toutes sont devenues très-dououreuses , un peu enflammées , & tous les nerfs voisins se sont tendus , au point même , de causer d'un côté une enflure assez forte qui s'est étendue sur une joue , & me faisoit souffrir au point de ne pouvoir rien supporter dessus , une mouffeline , un cheveu , le plus léger attouchement me faisoit jeter les hauts cris ; je n'ai pas tardé d'avoir encore de plus violentes douleurs dans la tête & dans le cou , assez ressemblantes à des crampes , & un secouement insupportables dans ces deux parties ; le siège du mal paroît visiblement & sensiblement de toutes les morsures de sangsues , & se répandoit dans toute la tête & tout autour du cou , cet état vraiment cruel a duré vingt-quatre heures , au bout desquelles l'enflure ayant augmenté , & un peu de transpiration ayant détendu les nerfs les douleurs ont diminués.

Je demande à présent aux gens de l'art.

1°. S'il n'y a point une espèce de sangsue plus venimeuse que celles dont on se sert ordinairement ?

2°. Si quelques circonstances ne peuvent point les rendre venimeuses , telles qu'une extrême faim , une grande chaleur , la privation trop longue d'eau , & le manque d'air ? ceci me paroît mériter d'autant plus d'attention que c'étoit précisément le cas. Nos sangsues ayant été apportées par un jour très chaud , dans une très-petite bouteille bien fermée , deux qui restèrent & passèrent la nuit dans de l'eau sucrée , & sans être fermées , furent appliquées le lendemain à une autre personne , & n'ont produit aucun mauvais effets.

3°. On demande encore si en s'attachant avec force , & suivant la place où elles se fixent , elles ne peuvent pas piquer un petit nerf , & si ce ne seroit point la cause de tout ce que j'ai éprouvé ?

4°. Pourquoi dans tous les cas , ce venin , ou ce mal ne s'est manifesté que le septième jour ?

5°. Et enfin , quel seroit dans ce cas là le meilleur remède , faut-il traiter cela comme la piquure de toute autre bête venimeuse , avec du thériaque , de l'alkali volatil &c. , ou bien avec des adoucissans ? je n'ai employé que ce dernier moyen , parfum de lait , application de sureau , & j'en ai éprouvé peu d'effet ; je crois très-utile que quelque personne entendue veuille bien faire attention à cet article , & y répondre sur votre Journal. Les sangsues sont devenues un

remède très-usité, & très-utile en certains cas; mais il faut prévenir de tels accidents, sans quoi quel que soit le mal, le remède est pire, & je ne conseille à personne de s'exposer légèrement à tout ce que j'ai souffert, & souffre encore.

*Une de vos Abonnés.*

*Lettre d'un Fermier Allemand Suisse, sur les nouvelles méthodes d'éducatons pour les enfans de la campagne.*

Je ne fais pas quelle idée est venue à Monsieur notre Diacre, mais tous nos jeunes garçons & filles doivent apprendre à lire & à écrire. Le catéchisme, d'après lequel il les endoctrine est aussi épais que mon livre de cantique, & lorsqu'il parle d'éducation, il ne dit autre chose, sinon, *heureux sont les enfans qui ne croissent pas comme des sauvages, mais auquel on apprend à lire, à écrire à savoir répondre à toutes les questions qu'on leur propose.* Me préserve le ciel, de vouloir condamner Monsieur notre Diacre; mais je sens cependant, que nos enfans devroient être tenus davantage aux travaux manuels; je vois que ces allées continuelles à l'école, cet épellage auquel on assujetti notre jeunesse la détourne de la filature. La lecture, m'a dit mon pere n'est devenue à la mode chez les gens de la campagne que dans sa jeunesse, & il avoit entendu dire à mon grand pere, que lors de son enfance, il n'y avoit que trois cantiques qui fussent chantés dans l'Eglise, chacun les savoit par cœur; comme on veut toujours mieux faire, on eut ensuite un petit livre de cantique, bientôt un plus gros, jusqu'à ce qu'enfin il s'est enflé au point où nous le voyons; mais quelle est aussi la suite de tout cela? nos enfans ont moins de goût, d'habileté, de force pour les ouvrages du corps; quel profit nous revient-il de leur mettre la plume dans les mains, au lieu du fleau, & de les amuser jusqu'à l'âge de seize ans par des inutilités, qui ne donnent point de pain: occupés de cette manière, leurs os ne s'endurcissent pas, leurs nerfs ne se fortifient pas, & combien n'y en a-t-il pas que l'écriture & la lecture tire de leur sphère pour les conduire à Amsterdam ou aux Indes. Pour ce qui est des filles; oh! je n'en épouserois jamais qui sache écrire & lire &c.

Quelque exagéré que soyent les réflexions de ce bon fermier, nous croyons qu'elles pourroient peut-être refroidir un peu l'enthousiasme tout aussi exagéré des modernes réformateurs des écoles, l'on peut tout outrer, le bien même n'est tel qu'avec certaine restriction; le paysan & l'homme de profession, qui au

lien de travailler joué le philosophe, feuillette des livres, & devient par cette manie, ou réformateur, ou libertin, ne peut être en vérité un membre bien utile, ni à l'Etat, ni à sa famille. (*Traduit & extrait d'un Journal Suisse, intitulé Bürger-Journal.*)

## ANNONCE DE LIVRES SUISSES.

*Etats géographique, physique & politique, ou statistique élémentaire de la Suisse, par J. F. DURAND, Professeur ordinaire de l'Académie de Lausanne, membre de diverses Académies.*

Suivant les indications données dans le prospectus de cet ouvrage, du plan que l'Auteur y suit, & des matières qu'il y traite, ce livre nous paroît réunir tout ce qu'on peut demander pour avoir une idée nette & juste de notre pays, sous les différens aspects sous lesquels l'Auteur les considère.

Le prix de cet ouvrage est 4 liv. de Suisse, soit 6 liv. de France, que Messieurs les amateurs peuvent à leur choix, faire parvenir, franc de port à Durand Painé & Compé Libraires à Lausanne, ou envoyer leur simple soumission de payer l'ouvrage à sa réception, il paroîtra à la fin de l'année.

## ERRATA.

Nous espérons que nos abonnés ne nous rendront pas responsable des fautes de l'imprimerie; mais nous nous empressons cependant de rectifier celle par laquelle on a fait paroître notre Feuille de samedi passé, sous le titre de N<sup>o</sup> 26, & avec la date du 29 Juin; tandis que c'étoit le N<sup>o</sup> 27, & la date le 6 Juillet.

*Cours de Paris du 8 Juillet 1793.*

Caisse d'Escompte. . . .

Nouvelles Indes, 1070.

125 millions, 8 $\frac{1}{2}$  p.  $\frac{2}{3}$  bénéfice.

Amsterdam, 13 $\frac{1}{2}$ .

Londres, 6 $\frac{1}{2}$ .

Payemens du premier semestre 1793. Lettre A.

## M O R T S.

Jean Daniel Albert Isaac Lichler, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

20 JUILLET 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 25 minutes, & se couche à 7 heures 35 minutes.

*Ecouter la critique judicieuse, mépriser la satire, s'amuser de la critique frivole & contradictoire, telle est Sadi la méthode à suivre lorsqu'on s'expose au jugement du public. Extrait d'un msc. Persan, traduit en anglais.*

Nous ne sommes point parvenus à l'époque de la demi-année de notre carrière journaliste, sans recevoir, ainsi qu'il est d'usage, maintes lettres, d'avis & de conseils salutaires sur la manière dont nous devrions nous y prendre pour satisfaire le public. Et convaincu que nos Lecteurs verront avec plaisir cette utile correspondance, nous employerons cette Feuille à mettre sous leurs yeux quelques unes des diverses lettres que nous avons reçues depuis le commencement de notre Journal, avec le sommaire de nos réponses.

*Lettre à l'Auteur du Journal de Lausanne, après la publication de son prospectus, le 30 Décembre 1792.*

M.

En lisant ce matin votre prospectus, il m'est venu une idée que je m'empresse à vous communiquer, vu l'intérêt que m'inspire votre entreprise. Vous annoncez le Tableau de ce pays sous les différens points de vue, sous lesquels il s'est présenté aux divers voyageurs, qui l'ont parcourus ou qui y ont séjournés. Cette idée heureuse en elle-même par les rapprochemens piquans qu'elle peut produire, va vous exposer beaucoup; car, si les jugemens que vous nous donnerez renferment nos éloges, notre modestie les trouvera fades; s'ils nous blâment, notre amour-propre les décidera faux; on croira souvent que vous faites parler selon votre manière de voir les objets, les voyageurs Allemands ou Anglois, dont les ouvrages ne sont pas traduits, gardez-vous donc, je vous en prie, de raconter ce qu'ils disent, à moins que vous ne citiez en notes le titre, le volume, la page. Mais il vaut mieux les faire parler eux-mêmes, vos Tableaux en seront plus animés. Vous en trouveriez de charmans

dans les lettres de Voltaire, sur le local du pays, sur le bonheur dont on y jouit par les charmes d'une liberté bien entendue, & sur les agrémens du genre de vie qu'on y mène. L'Histoire du Théâtre de Société qu'il établit en Suisse, noyée dans cette immense collection, seroit agréable à reunir dans quelques extraits, & elle est précieuse pour les amateurs du théâtre, par les anecdotes qu'on y trouve sur les pièces de cet homme célèbre.

Prêtez-vous à cette idée M. ... les lettres de Voltaire sont imprimées, direz-vous; eh! les relations des autres voyageurs ne le sont-elles pas aussi? En supposant même que chacun de vos abonnés possède les Œuvres de Voltaire, il ne s'ensuit pas qu'ils aient tous ces lettres, imprimées depuis ses autres ouvrages, & en vous accordant enfin qu'elles sont connues, lues de tout le monde, n'est-il pas intéressant de donner dans cinq ou six extraits le rapprochement de traits épars dans sept ou huit volumes? N'est-ce pas là en effet ce que vous vous proposez dans vos analyses & dans vos extraits? en commençant par ceux d'un ouvrage connu, vous mettez vos Lecteurs à même de se convaincre de votre fidélité à rendre les propres mots de votre Auteur, & le succès de ces morceaux peut-il être douteux, vu celui de l'ouvrage duquel vous les extrairez.

J'ai l'honneur d'être &c.

M.

LETTRE II, à l'Auteur du Journal.

Lausanne, ce 1 Mars 93.

Finissez, M. finissez, au nom du ciel, les extraits que vous nous donnez des lettres de Voltaire. Que nous importe son théâtre de société? son esprit, les saillies, la frivolité, la manière de déchirer d'un côté ce qu'il louoit de l'autre, tout cela est imprimé, connu, & si peu digne de l'être, que la répétition nous ennuie à la mort. Comme étranger, séjournant en Suisse, parlant de la Suisse, il avoit droit, direz-vous

F f

d'entrer dans vos Feuilles ; mais pourquoi ne pas vous borner à raconter ce qu'il a dit, sans nous rendre son bavardage en nature, voulez-vous qu'on nous croye flatté de ses éloges, pourquoi nous en entretenir ? Votre Feuille doit être utile, & il faut pour nous la rendre telle, nous donner le jugement bon ou mauvais que porte de nous gens impartial, Voltaire ne le fut jamais. Terminez le plus vite possible ces extraits, nous vous en prions par l'intérêt que nous prenons à votre Feuille.

*Vos Abonnés très-dévotés A C K. E<sup>s</sup>  
lu moitié de l'alphabet en signature.*

---

### L E T T R E III.

Le 4 Février.

M.

Un Journal est l'histoire des événemens journaliers qui se passent soit dans la ville dont il porte le titre, soit dans l'Europe ; voilà sur quoi je comptois en vous priant M. . . . de m'inscrire au nombre des Abonnés de votre Feuille : mais comme elle ne renferme que de la littérature, de la philosophie, de la morale, & que tout cela ne va, ni à mon esprit, ni à mon caractère : veuillez vous épargner la peine de me la faire expédier à l'avenir.

J'ai l'honneur d'être &c.

*B. Curé<sup>l</sup>\*\*\*.*

---

### L E T T R E IV.

Lausanne, ce 5 Mars.

Par l'intérêt que je prends à votre Journal, je désirerois que vous voulussiez y insérer de ces nouvelles qui ne se trouvent pas dans les gazettes, des anecdotes sur nos concitoyens, des bons mots, des récits, des événemens & des phénomènes remarquables, tels qu'incendie, orages, bouleversement physique, je ne doute point que votre Feuille, au moyen de ces ingrediens, ne devint aussi agréable & aussi piquante que le desiré celui qui a l'honneur d'être

*Votre Abonné.*

---

### L E T T R E V.

M.

Agriculteurs & campagnards, nous vous prions d'établir une correspondance d'agriculture dans vos Feuilles, le zèle qui nous anime dans ce pays, pour tous les arts utiles, l'énergie avec laquelle nous nous occupons de la seule vraie ressource que nous ayons, vous est garant M. . . . que les articles sur cette importante matière ne vous manqueront pas.

*Vos Abonnés.*

### L E T T R E VI.

Lausanne, ce 1 Juillet.

Les éloges que nous donne Voltaire nous ont ennuies, le tableau du Pays de-Vaud par votre Saxon nous fâche, & si vous voulez M. . . . nous dire ce qu'on pense de nous, que ce ne soit, ni en bien, ni en mal, évitez aussi la politique, l'histoire peut y conduire, nous ne voulons pas être instruit, ni instruire les autres sur les anciens événemens ; ne touchez pas non plus au local, tout le monde le connoit ; du reste, parlez nous de la Suisse tant que vous voudrez. cela en effet sera fort intéressant, & la Suisse doit être le premier objet d'une Feuille Suisse.

---

### L E T T R E VIII.

Tout intéressant qu'est votre Journal, je désirerois que vous supprimassiez les extraits de livres, dont le mérite est tel qu'il se trouve dans toutes les bibliothèques & sur toutes les tables

*Votre assidu Lecteur.*

---

### L E T T R E VIII.

Lausanne.

M.

J'ai aussi souscrit pour votre Journal *Littéraire*, mais pourquoi nous y parler de livres ? c'est des choses utiles qu'il nous faut, réceptes, projets, réflexions, contes à amuser ou fables. Je n'aime pas les énigmes & logoglyphes, car je n'en devine point. Mais l'âne de Lion, oh ! celui-là a du sel, & quelque commun que soient les ânes dans ce monde, il est assez rare d'en rencontrer de pareils.

*Votre Abonné.*

---

### L E T T R E IX.

Une Feuille d'un format aussi borné que l'est la vôtre, M. . . . ne doit contenir qu'une seule matière ; ces vers, ces chansons, fables, énigmes, logoglyphes, vrais articles de remplissage ne mènent à rien. Ces analyses éranglées pour les assujettir à un certain nombre de lignes ; ces extraits qu'il faut morceler, donnent de l'impatience : par l'intérêt que je prends à vos succès : je vous conseille de suivre la marche tracée par Addison, Johnson & d'autres Journalistes Anglois. & de nous donner sur un sujet suivi un discours ou une dissertation qui remplisse toute votre Feuille, en variant chaque semaine le sujet, il en résultera cinquante-deux matières diverses, dans lesquelles il est impossible que chacun de vos Lecteurs ne trouve quelque passage qui lui plaise. Je dis plus, car en vous supposant quatre cent abonnés, & en

établissant qu'ils ne s'en trouve que huit par samedi qui soient du même goût, vous devez voir clairement qu'au bout de l'année chacun d'eux aura eu un numero pour lui.

Vous pourriez même étendre leur jouissance, si vous prêtant à mes idées, vous supposiez un club (établissement devenu si commun, que votre imagination n'aura pas de grands efforts à faire pour en détailler les statuts.) Mais en nous donnant les portraits, les histoires, les projets de ceux qui le composent, vous auriez la ressource la plus assurée pour nous tracer les folies, les ridicules, les contrastes de l'esprit humain. J'ose vous promettre l'approbation générale si vous suivez ce plan, parce que chacun de vos Lecteurs verra dans les portraits tracés celui de son voisin, dans les histoires quelque application à faire, dans les projets quelque réformation à opérer. Quel apas plus séduisant pourriez vous présenter à vos Lecteurs! croyez-moi M. . .

Votre Abonné dévoué.



L E T T R E X.

Lausanne, ce 10 Avril.

M.

Nous sommes vingt Abonnés pour un exemplaire de votre Feuille, de façon, M. . . qu'elle nous revient à 5 sols par an; & dans les tems fâcheux où l'on vit, il faut que ces 5 sols nous rapportent leur intérêt, nous sommes fort contents que vous ne nous donniez pas de nouvelles politiques; car vu notre arrangement avant qu'elles eussent circulés entre nous, qui demeurons, les uns au sommet, les autres au pied des trois montagnes qui décorent notre ville, elles seroient trop vieilles pour conserver le moindre intérêt. Mais si nous vous remercions de votre attention à ne pas nous mettre, comme le font quelques gazettes, dans le cas de lire de vieilles nouvelles pour des nouvelles du jour, nous n'avons pas la même reconnaissance pour les travaux de mémoires auxquels vous nous forcez en nous morcelant vos extraits & vos analyses. Nous savons que Marmontel nous fait attendre pendant un, souvent deux mois la fin de ses contes, qu'à la rigueur, si vos extraits durent autant vous nous en donnez au moins tous les huit jours une partie. Vous voyez que nous sommes justes: mais Marmontel ne commerce pas plusieurs contes à la fois, au lieu que votre Feuille nous donne quelquefois trois ou quatre sujets interrompus & renvoyés à la feuille suivante; & comment voulez-vous qu'on se rappelle de ce qu'on a lu il y a huit jours, & souvent sans y avoir fait attention au moment où on l'avoit sous les yeux!

Comment les dix-neufs individus de notre société

qui font circuler votre Journal jusqu'au vingtième Abonné, qui le reçoit en lambeaux, peuvent-ils s'en rafraichir la mémoire? Il est cependant, tel morceau qui plait, les traductions angloises, allemandes surtout; mais cinq extraits pour un drame, y pensez-vous M. pourquoi ne pas nous donner simplement son squelette, en ajoutant au nom de chaque acteur un adjectif, ou quelque épithète qui désigne son caractère, sa figure, ses circonstances, en nous donnant le nombre des actes, des scènes, en traçant d'une marche rapide l'intrigue de la piece de théâtre, du conte, ou du roman que vous analysez, en y ajoutant enfin votre jugement ou celui d'autrui, nous aurons dans une cinquantaine de lignes plus ou moins tout ce qu'il nous en faut pour connoître à fond la littérature allemande; permettez qu'aux conseils nous joignons l'exemple d'une analyse donnée dans un Journal François d'une piece distinguée du théâtre allemand; intitulé, *le Ministre d'état* (1).

“ Le Comte de Hohenbourg remplit ce poste éminent à la Cour de \*\*\* , il possède à juste titre la faveur de son Roi, & c'est à lui qu'on doit le traité de paix conclu sous le règne précédent. Le Comte de Finckendal, aussi borné en mérite qu'en crédit, collègue de Hohenbourg est son ennemi par jalousie. Leur maître commun desirer reconcilier ses deux Ministres, l'ame honnête de Hohenbourg accepte & se prête avec joie à cette réconciliation, qui doit être scellée par le mariage de sa fille avec le fils de Finckendal; les jeunes gens s'aiment & soupirent après leur union, mais Finckendal n'a eu d'autres motifs en paroissant s'y prêter que celui de profiter de cette intimité apparente pour nuire à son rival, le secrétaire de celui-ci, séduit par Finckendal, enleve à son maître des papiers qui contiennent le dernier traité de paix, & passe au service de Finckendal, qui trouve dans un de ces paquets de papiers une lettre par laquelle le Ministre de la nation ennemie fait des offres considérables à Hohenbourg pour qu'il signe certains articles. Finckendal vole à la Cour avec cette preuve prétendue de la trahison de son rival: le Monarque indigné contre Hohenbourg, ordonne qu'on l'arrête, & son accusateur triomphant, se charge de le conduire lui-même à la forteresse désignée pour sa prison; mais pendant ces menées perfides, le secrétaire repentant & qui avoit soustrait à son complice les papiers justificatifs contenus dans ceux qu'il lui a remis, trouve un moyen de les faire parvenir au Roi. Aussi juste qu'il est prompt, le Monarque rappelle son Ministre, fait arrêter Finckendal, veut le faire punir, mais le généreux Hohenbourg obtient sa grace; le mariage des deux jeunes gens cimente la réconciliation des deux peres, & le Comte

(1) L'Auteur est M. le Baron de Korpel.

de Finckendal vaincu à force de vertus devint vertueux lui-même."

Vous voyez M. . . dans cet exemplaire, l'analyse d'une piece en cinq actes, renfermée dans un seul extrait , à la suite duquel on nous apprend que les caractères sont bien vrais , bien prononcés , fortement soutenus, l'action pleine d'intérêt, le dialogue vif, pressé, du meilleur ton ; nous en croyons le Journaliste , en faut-il davantage pour juger de la littérature allemande?

Veillez nous croire, Messieurs, que vos extraits soient courts, car il faut de la variété & au moins cinq ou six articles dans une même feuille, la vôtre contient 416 lignes , écarterez donc tout ce qui passe un certain nombre de mots , cela est si facile , alors vos extraits commenceront & finiront dans le même Journal, sans quoi il faut, ou une memoire énorme , ou garder toutes vos Feuilles pour y relire les morceaux interrompus qui nous intéressent.

Vos Abonnés de 5 sals.

LETTRE XI.

De Leipzig, ce . . Avril.

Nous vous envoyons, Monsieur, les ouvrages dramatiques du celebre Händ , & plusieurs ouvrages de nos Auteurs les plus réputés, anciens & modernes ; car nous autres Allemands nous relisons avec plaisir les traits saillans de notre Voltaire Germanique (1), quoiqu'il se trouve dans les bibliothèques. Mais nous fremissons en pensant au sort qu'éprouvent nos meilleurs productions dans les fabriques, des traducteurs, ou entre les mains des Journalistes étrangers. Comment, en effet, peut-on connoître & juger notre littérature, lorsque la plupart de ceux qui la traduisent s'attachent aux mots plutôt qu'au génie de notre langue , & lorsque ceux qui l'analysent se bornant à tracer l'exposé rapide d'une intrigue qui pourroit également appartenir aux François, aux Anglois, ou aux Allemands, ne nous présentent qu'un squelette décoloré & des linéamens desséchés.

C'est cependant sur de tels échantillons que se forment les éloges ou le blâme de ceux qui ne connoissent point notre langue , & qui certainement, sur de tels exposés, ne connoîtront jamais notre littérature. Veillez donc, M. . . pour son honneur, n'en point parler dans votre Feuille, ou donner des extraits assez longs pour qu'on puisse y appercevoir, non-seulement le dessein de l'ouvrage, l'usage & le rapport de chaque fils qui entrent dans son tissu ; mais encore la maniere de nos Auteurs dans les détails qui preparent les situations, ainsi que les diverses nuances qui composent leur coloris,

Quelles que soient les bornes de votre Feuille, elles ne peuvent être un obstacle à ce que je propose , puisqu'il n'existe pas un Journal littéraire qui ne présente des articles interrompus, par l'impossibilité d'atteindre à un même nombre de lignes & de mots des extraits d'ouvrages très-différens par leur volume ou par leurs matières. Ma's donnant votre Feuille toutes les semaines, l'interruption n'est pas longue, & mieux vaut un article interrompu qu'un article étranglé, ou tronqué faute d'espace.

Votre Abonnéd.

Avis de l'Auteur du Journal.

Nous regrettons que les bornes de notre Feuille nous empêchent d'insérer plusieurs autres lettres, vraiment dignes de notre reconnaissance , par les encouragemens qu'elles nous donnent, par l'honnété de du ton qui y regne , par les conseils judicieux dont elles sont remplies. Nous avons aussi compté pouvoir ajouter dans ce numero le sommaire de nos réponses aux lettres que nous avons communiqués à nos Lecteurs, mais nous nous voyons forcés de les renvoyer au numero prochain, & comme dans toutes les correspondances il faut attendre du plus ou moins le retour d'un courier sans oublier pour cela le sujet qui demande une réponse ; nous esperons que nos Abonnés de 5 sols n'auront point oubliés samedi prochain les observations qu'ils nous ont faites & que nous leur rappellons aujourd'hui.

Au moment ou nous livrons ceci à l'impression, nous recevons une nouvelle missive à l'occasion de la jolie dissertation sur Anette & Bourique qui nous a été envoyée ; & que nous avons insérée sam di 29 Juin ; nous remercions l'Auteur de ne s'être point nommé, car il nous laisse partà le plaisir de deviner à son style & à ses observations, que ses critiques sur l'otie animal, dont M. de Buffon fait un panégyrique si éloquent, t'enrent à une rivalité fort commune entre les êtres de même espèce.

Le cours du change a manqué.

M O R T S.

- Jean Michel Thuillard de Froideville, vigneron, habitant à Lausanne, âgé de 68 ans.
- Jacob Holtz, fils mineur.
- Elizabeth Regamey, fille mineure.
- Noble Barthélemi De Geneve, bourgeois de Pampigny, habitant à Lausanne, âgé de 86 ans.
- Louis Mazy, fils mineur.
- Henri Charles Regamey, fils mineur.

(1) Wieland.

JOURNAL DE LAUSANNE.

27 JUILLET 1793.

Le SOLÉIL se leve à 7 heures 32 minutes, & se couche à 7 heures 28 minutes.

*Sommaire des réponses de l'Auteur du Journal aux lettres contenues dans le numero précédent, avec une petite récapitulation de ces lettres.*

EN donnant dans la Feuille de samedi passé un petit échantillon des plans, des observations & des demandes les plus saillantes qui nous ont été adressées au nom de nos Lecteurs, nous nous sommes réservés d'y ajouter le sommaire de nos réponses faites ou à faire.

N<sup>o</sup>. I. & II. (1).

*Donnez-nous des extraits de Voltaire.*

*Finissez au nom du ciel ces extraits.*

Adopter le plan de notre correspondant, N<sup>o</sup>. premier, c'étoit lui répondre; l'abrégé & le finir, étoit aussi la meilleure réponse à faire à la seconde lettre.

N<sup>o</sup>. III.

Ce N<sup>o</sup>. est resté sans réponse; le bon Curé trouvera dans quelques petites affiches ce qui convient à son caractère & à son esprit.

N<sup>o</sup>. IV.

Si le correspondant qui nous demande des anecdotes sur nos concitoyens, & des récits d'orages & d'incendies, veut bien brûler sa maison & nous envoyer l'histoire de sa vie, nous ne doutons pas en effet, qu'il n'ajoute beaucoup à l'intérêt & au piquant de nos Feuilles.

N<sup>o</sup>. V.

*Dans lequel on nous demande avec EMPRESSEMENT des articles d'agriculture.*

(1) Nous avons numéroté ces lettres, non d'après leurs dates, mais d'après le sujet sur lequel elles roulent.

Très-convaincus de la vivacité du zèle infatigable de Messieurs les Agriculteurs, & de leur énergie à saisir tous les moyens de perfectionner cet art utile, vraie & seule ressource de ce pays, nous attendons avec la patience qu'encourage l'espoir depuis le PREMIER de JANVIER, où nous avons reçu leur lettre, la réponse à trois excellentes lettres que nous avons inséré sur cette matière.

Lausanne, ce 25 JUILLET.

N<sup>o</sup>. VI.

*Si vous voulez nous dire ce qu'on pense de nous, que ce ne soit ni en bien ni en mal; évitez de parler de l'histoire de la politique, du local Suisse; du reste parlez-nous beaucoup de notre pays.*

Né voulant pas abuser de la grande liberté que nous laisse l'Auteur de la sixième lettre, pour nos articles Suisses, nous le prions de vouloir bien nous dire, si nous osons parler de la population & donner le tableau des morts & des naissances; nous avons peur que non; car c'est un mal, & c'est un bien.

N<sup>o</sup>. VII.

*Supprimez les extraits de livres, dont le mérite est tel qu'ils se trouvent dans toutes les bibliothèques & sur toutes les tables.*

Nous félicitons l'Auteur de cette lettre sur ses lumières, sur son érudition, qui lui donne la connoissance de toutes les bibliothèques, sur son bonheur de rencontrer sur toutes les tables les meilleurs ouvrages, & enfin, sur sa fortune qui le met à même d'acquérir des ouvrages volumineux & chers: la possession de si rares avantages, ne lui laissent pas ignorer, sans doute, qu'on a calculé qu'à lire quatorze heures par jour, il faudroit 800 ans pour épuiser ce que la bibliothèque des Rois de France contenoit sur l'histoire seulement. Si cette disproportion fâcheuse de la durée de la vie, avec la quantité de livres, des-

quels chacun peut avoir quelque chose d'intéressant, prouve l'utilité des Journaux, & la nécessité des extraits, elle prouve aussi la possibilité de donner du nouveau, même en extrayant d'un livre ancien & généralement cité; les gens lettrés, relisant volontiers sous différens aspects, ce qui est d'un mérite reconnu, & les autres pour s'instruire, le lisant avec plaisir.

---

N<sup>o</sup>. VIII.

Nous attendrons pour répondre à plusieurs lettres pareilles que nous avons reçues, qu'il nous soit possible de satisfaire aux demandes contradictoires qu'elles contiennent.

---

N<sup>o</sup>. IX.

*Chaque Feuille ne doit traiter qu'une seule matière, il faudroit supposer un club, dont les individus écrivent les portraits, les histoires, les projets de ceux qui le compose, d'où résulteroit le tableau des folies, contraytes ridicules de l'esprit humain.*

En convenant avec notre correspondant, que cinquante-deux dissertations par an seroient la chose du monde la plus intéressante, en le remerciant du calcul par lequel il nous donne tout juste 400 abonnés, nous regrettons beaucoup de ne pouvoir adopter le plan qu'il nous propose par trois raisons.

1<sup>o</sup>. Parce que de nos jours on aime mieux disserter soi-même, que lire les dissertations d'autrui.

2<sup>o</sup>. Parce que la supposition d'un club où l'on parleroit d'autre chose que de législation, seroit au moment actuel de toutes les fictions la plus invraisemblable.

3<sup>o</sup>. Et enfin parce que depuis que dans ce siècle éclairé, le meilleur de tous les siècles, on est parvenu à la sublime découverte d'une égalité totale en physique, en morale & en politique, & cela par des argumens qui laissent sans réplique tous ceux qui voudroient se hasarder à les combattre; il est clair qu'il ne peut y avoir, ni variété, ni contraste dans l'espèce humaine, & que les esprits, les caractères, les tailles, les figures étant toutes au même niveau, comme le sont déjà les naissances, les fortunes, les propriétés, il n'existera plus qu'un seul portrait ressemblant à chaque individu de la race humaine.

---

N<sup>o</sup>. X.

*Beaucoup de variétés, petits articles, petits extraits, petites analyses, point d'article interrompu.*

Le N<sup>o</sup>. XI, préfère un article interrompu d'un article éranglé.

Avant que de répondre à nos Abonnés de 5 sols & à

notre Abonné de Leipzick, nous leurs raconterons une petite histoire. Un particulier de cette ville avoit fait, il y a quelques années, l'acquisition d'un fond, dont le terrain étoit fort borné, le rapport peu considérable, mais désirant en tirer tout le parti dont il étoit susceptible pour l'agrément & pour l'utilité, il combina un plan qui étoit en mesure avec ces deux objets. Les ouvrages commencés, les curieux entroient en foule dans la maison, dans le jardin. Chacun voit à sa manière, chacun a son goût, ses idées, & le jardinier frappé de leurs observations rendoit fidelement à son maître & les critiques & les projets, Pierre, lui dit un jour celui-ci, je t'ordonne de noter les nouvelles idées qu'on te donnera dans la journée de demain, & de me faire un devis du terrain & de la dépense qu'elles exigeroient pour être exécutées. Ses ordres furent suivis, Pierre lui présenta un mémoire dans lequel les conseils & les idées données pendant l'espace de deux heures, demandoient un terrain quatre fois plus étendu que n'étoit le sien, & des dépenses quatre fois plus considérables que n'étoit le rapport: prenant alors son parti, le propriétaire du fond en admirant les critiques, en y cédant autant que le rapport & le terrain pouvoient le permettre, en resta cependant au plan qu'il s'étoit tracé.

Le récit de cette aventure pourroit servir de réponse aux lettres 10 & 11; nous admirons la sagacité de leurs Auteurs, & quelques contradictoires qu'elles soient, ils ont raison l'un & l'autre, mais le format de notre Feuille a tort. Nous l'avons adopté le trouvant établi, & nous le conserverons cette année, comme le propriétaire a conservé son fond en imitant les soins qu'il s'est donné pour en tirer le meilleur parti dont il peut être susceptible; mais fort encouragés par l'augmentation journalière de nos Abonnés, à donner à notre Feuille le plus grand degré d'intérêt possible, nous nous proposons, ainsi que patoisent s'y attendre ceux de nos Lecteurs qui connoissent les inconvéniens nombreux d'être asservi à un tel format, de le changer pour l'année prochaine, & d'en choisir un qui ne nous assujettisse pas sans cesse au travail dégoûtant de calculer les lignes & les mots, à l'obligation pénible de mettre beaucoup de variété dans un très-petit espace; enfin à la dure nécessité d'exclure des morceaux charmans, ou de les dessécher & morceler, lorsque nous voulons les y insérer.

Notre Journal étant purement littéraire, & l'intérêt littéraire ne dépendant point du moment, nous ne le publierons qu'une fois par mois, & chaque premier du mois; mais loin que nos souscripteurs perdent à ce changement, pour ce qui concerne l'étendue du Journal, ils auront plus à lire encore puisque

nous leur donnerons quatre feuilles & demi par livraison, soit 72 pages.

Il paroîtra sous le format in-8. beau papier, caractère cicero, belle impression, avec une couverture contenant divers avis.

Il présentera deux parties, 1<sup>o</sup>. mélanges, 2<sup>o</sup>. partie littéraire.

Le Lecteur y trouvera tour à tour, des articles, sur l'agriculture, l'économie, l'éducation, des extraits historique de diverses anciennes chroniques nationales Suisses peu connues, ou des Auteurs Allemands les plus estimés, & le tableau des mœurs, du caractère, du genre de vie de ses habitans, anciens & modernes, tel qu'il s'est présenté aux yeux des voyageurs de diverses nations; la notice biographique des hommes célèbres de tous les pays, celle des artistes Suisses, soit du pays Allemand, soit du Pays-de-Vaud, qui auront mérité du public par des découvertes ou des inventions utiles. Il trouvera des contes, des anecdotes & des pièces fugitives en tous genres, en vers & en prose, logoglyphes, charades, énigmes, enfin des nouvelles littéraires & annonces des livres nouveaux, Suisses, Anglois, Italiens, Allemands, analises & extraits, quelquefois simplement historiques, quelquefois discutés, & des traductions, des morceaux choisis & les plus intéressans, allemands, anglois, italiens, dans les divers genres de littérature.

Nous n'avons pu, malgré nos desirs pour y parvenir, nous procurer dès les commencemens de notre entreprise tous les secours que nous avons actuellement, & les bornes de notre Feuille nous ont empêché, & nous empêchent souvent de profiter de ceux qu'on veut bien nous fournir; mais dans notre nouveau plan, quelque vaste champ que nous offre les quatre langues, dans lesquelles nous puiserons nos matériaux, nous recevons avec reconnoissance les envois utiles, intéressans, agréables qu'on voudra nous faire, à condition toutefois que nous n'aurons aucun compte à rendre des raisons pour lesquelles nous n'employerons pas tout ce que nous aurions reçus. Ceux qui désireront faire annoncer quelque ouvrage de littérature, sauront sans doute déjà qu'il doivent en envoyer un exemplaire au Rédacteur du Journal. Le prix de la souscription ne sera que de 6 livres de Suisse ou 9 livres de France pris à Lausanne; ceux qui voudront l'avoir franc de port dans toute l'étendue du Canton, payeront 8 liv. de Suisse ou 12 de France. Il est inutile de faire observer à nos nombreux souscripteurs étrangers, combien les frais du port seront considérablement diminués pour eux par ce nouvel arrangement.

Nous ne demandons point d'argent pour le moment, il suffira de se faire inscrire; & nous recevons

même des abonnemens pour trois mois à raison de 3 liv. de Suisse, pour six mois, à raison de 4 liv. aussi de Suisse, & pour l'année 6 liv. de Suisse, comme il a été dit plus haut.

Tel est le plan que nous nous proposerions, si à dater de la publication de ce Prospectus à la fin de Novembre prochain, nous recevons un nombre de Souscripteurs suffisant pour nous mettre à même de le remplir.

On s'incritra à notre Bureau à Lausanne, chez Madame la Chanoinesse de Polier, rue de Bourg, ou dans la même ville chez

L. Luquiens, Libraire.

Durand & Comp. Libraires.

Fischer, Libraire.

De plus, pour la commodité du public, nous avons établi dans différentes villes des Bureaux où l'on peut s'inscrire;

Geneve { Chez Barde & Manget, Libraires.

{ E. Didier.

Berne { Emanuel Halter.

{ E. Ochs.

Neuchâtel { Fauche-Borel.

{ Samuel & Abraham Louis Girardet.

Basle { Madame la veuve Serini.

{ Decker, Libraire.

Fribourg, Eggendorf.

Zurich, d'Orelli, directeur des postes.

Strasbourg { Amand König.

{ Treuttel.

Francfort, J. P. Streng.

Maestrict, J. P. Roux & Comp.

Bruxelles, Tulliot.

Liege, Desfer.

Gotha, Carl. Wilhelm Ettingen, & par-tout ailleurs chez les principaux Libraires de l'Europe & Directeurs des Bureaux des postes.

NB. On ne reçoit de lettres & de paquets relatifs au Journal, que franc de port; on les adressera à Madame la Chanoinesse de Polier, rue de Bourg à Lausanne.



*Réponse à la lettre insérée dans le numero 28. Eclaircissement sur l'effet des sangsues.*

L'observation insérée dans le Journal du 13, sur les accidens survenus à la suite de l'application des sangsues, pourroit augmenter la crainte que quelques personnes ont déjà de ces petits animaux, & contribuer à décréditer un remède très-utile & qu'aucun autre ne remplace complètement; je crois devoir rassurer les malades sur cet objet.

Il y a plusieurs espèces de sangsues; la plupart

ne se trouvent pas dans ce pays où je n'en ai vu que trois. L'une, & elle y est bien rare ; a la tête grosse, verdâtre & luisante ; on la croit venimeuse ; j'ignore si l'on a raison, mais elle est si différente des autres que l'on ne peut pas les confondre : les deux autres espèces ne le font point ; ici l'on employe constamment la même ; sa piquure n'a rien de dangereux, & il paroît par l'observation même de Mme. de\*\*\*, que la seconde personne à qui l'on en a appliqué des mêmes n'en a ressenti aucun mauvais effet. On voit cependant quelquefois après leur application une inflammation locale assez forte, & même une supuration opiniâtre, mais ce n'est point la faute des sangsues ; ces accidens dépendent d'une disposition malade de quelques peaux qui s'enflamment, supurent & s'ulcèrent trop aisément ; de cette disposition qui fait qu'une égratignure, une piquure, une coupure, à peine sensibles généralement, deviennent un mal grave pour un petit nombre de gens. On la remarque quelquefois chez les personnes qui ont un principe d'érysipelle, de goutte, de dartre, & il est possible que ce dernier, sans s'être manifesté jusques à présent, existe chez Mme. de\*\*\* ce n'est cependant point à cette cause que je crois devoir attribuer ce qu'elle a éprouvé, mais à une circonstance qui pouvoit produire des effets bien plus fâcheux, & dont je suis surpris qu'elle n'ait pas parlé. On appliqua les sangsues dans l'après midi, & les playes n'étoient pas fermées quand, à huit heures du soir, l'époux, justement chéri de la femme la plus sensible, se trouva tout-à-coup si mal, que pendant trois heures elle craignoit à chaque instant de le perdre, & elle en fut si affectée qu'elle même se trouva mal ; je la laissai avec beaucoup de fièvre entre minuit & une heure. Ceux qui savent que toutes les émotions peuvent rendre promptement mortelles des playes qui par elles-mêmes n'étoient point dangereuses, comprendront aisément que c'est cette émotion qui est la seule cause du mal, & que les utiles sangsues en sont très-innocentes.

17 Juillet 92

TISSOT.

—

*Extrait du Journal de Paris.*

Charles Villette, député de la Convention Nationale, est mort mardi dernier le 9 de ce mois.

Son mariage avec belle *É* bonne, fille, adoptive de Voltaire, l'a fait jouir d'une considération à laquelle ses principes en morale ne lui auroient pas per-

mis de prétendre. Il devoit sa réputation d'homme lettré à quelques poésies légères & à quelques lettres insérées dans le Journal de Paris, & écrite avec esprit & facilité ; enfin la révolution lui procura cette célébrité éphémère, dont elle a fait jouir tant d'autres individus.

—

L O G O G R I P H E.

En mes neufs pieds, je crois encor lecteur,  
Donner de l'exercice à ton intelligence ;  
Tout homme est bien à plaindre au tems de mon  
absence,

Sans moi, ni gaité, ni bonheur.

L'on me donne toujours les traits de la jeunesse ;

J'aime à secourir les mortels,

Et je soutiens encor la débile vieillesse.

Les Romains autrefois m'élevoient des autels.

J'offre d'abord un Royaume d'Asie,

Un synonyme de prairie.

Ce que nous faisons en marchant.

Ce Dieu, qui d'un roseau sa faire un instrument.

La Déesse de l'abondance ;

L'Auteur de notre existence ;

Ce que sans cesse l'on parcourt ;

Ce que nous prenons tous les jours ;

Un pauvre animal domestique,

Puis une note de musique ;

Une ville où l'on prend les Eaux.

Mais il faut mettre fin, Lecteur, à tes travaux,

Déjà de me trouver tu conçois l'espérance,

Adieu, j'ai beaucoup trop éprouvé ta constance.

( *Le mot au numero prochain.* )

—

*Cours de Paris du 22 Juillet 1793.*

Amsterdam, 10.

Londres, 5½.

On ne compte plus de fonds, la bourse étant fermée.  
Payemens du premier semestre 1793. Lettre C.

—

M O R T S.

Jeanne Henriette Favrat, fille mineure.

Jeanne Louise Henriette Matthieu, fille mineure.

Antoine Henri Frédéric Clerc, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

3 AOUT 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 41 minutes, & se couche à 7 heures 19 minutes.

*La mort d'Erlach, tragédie nationale en cinq actes, par M. Joseph Ignace Zimmerman, Professeur à Lucerne. Augsburg 1790.*

**N**OUS avons vu dans un de nos précédens numéros le fait historique sur lequel roule ce drame, dans lequel l'auteur conservant & dialoguant même avec art, tous les traits caractéristiques par lesquels l'historien dépeint Berne & le héros de Laupen, ajoute à l'intérêt de ces faits véritables, par des détails qui préparent, motivent & amènent dans la pièce le dénouement déjà connu.

Le premier acte est consacré à présenter aux spectateurs, avec le tableau de la vie patriarcale qu'on menoit dans ce tems-là, & celui des vertus domestiques du héros, l'exposition des faits sur lesquels sont fondés l'intrigue & la marche du drame.

La scène est supposée se passer à Reichenbach, 24 ans après la bataille de Laupen, le jour de l'anniversaire de ce mémorable événement.

M. d'Erlach est instruit par le public que Rudents, son gendre, follement dissipateur, & mari despote, rend sa fille chérie la triste victime des embarras où le jette son inconduite, il confie ses peines à son voisin de Habstat, qui élevé avec ses enfans le chérit comme un pere. Habstat ne peut croire aux bruits publics, comment un preux Chevalier pourroit-il s'abaisser à ce point, — la valeur héroïque de Rudents, combattant à Zurich aux côtés de d'Erlach, — oui, interrompt celui-ci, Rudents lion dans le combat, la terreur de l'ennemi, l'admiration de la ligue, me demanda ma fille, & j'étois fier de le nommer mon gendre; mais il a reconnu trop tard, ajoute-il, qu'avec le courage du héros Rudents n'en a pas les vertus. L'amertume des reproches que se fait d'Erlach de lui avoir donné sa fille, est augmentée depuis qu'il a appris d'Hanne, son ancienne domestique, — qu'Habstat & Marguerite formoient le vœu d'être unis; le silence qu'ils ont gardé, Rétonne, Habstat lui avoue que n'osant lui demander

sa fille, vu la médiocrité dont étoit sa fortune dans ce tems-là, il avoit conjuré son amante d'instruire son pere de leurs sentimens. Mais Berne entourée d'ennemis avoit besoin d'alliés, le nom de Rudents étoit considéré à Underwald: Attinghausen, son plus proche parent manioit à son gré l'ame des valeureux habitans d'Uri; — & d'Erlach voyoit dans ce mariage un moyen de resserrer les liens déjà formé entre la patrie & les trois cantons unis. L'ame exaltée par ces motifs patriotiques que lui présentoit son pere, Marguerite entierement à ses devoirs, leur fit le sacrifice de ses sentimens les plus chers, & s'il eut dépendu d'elle, son pere eut ignoré les tristes suites de son obéissance filiale.

Mais il a éprouvé lui-même l'arrogant orgueil de son gendre, qui par trois messages insolens, a voulu le forcer à donner des secours que d'Erlach eut accordé peut-être à une conduite plus réglée, à des demandes honnêtes, & qu'il lui a séchement refusé.

La fureur de Rudents au retour de ses envoyés, la résolution qu'il prend d'aller lui-même à Reichenbach, inspire la plus vive crainte à Marguerite, pour prévenir les scènes qu'elle prévoit; après neuf ans d'absence de la maison paternelle, elle y arrive ce jour-là sans y être attendue.

Son mari n'y est point encore, profitant de cette circonstance, elle cherche à adoucir l'esprit de son pere, trop aigri contre son époux pour lequel elle s'intéresse, & qu'elle dépeint sensible & tendre, lorsque l'impétuosité de ses passions & les tristes circonstances où ils se trouvent le laisseront à lui-même. Cette scène est du plus grand intérêt, la manière dont Marguerite le justifie, caractérise chez elle une ame noble & forte avec beaucoup de d'extériorité à saisir les motifs les plus propres à calmer l'ame sensible, & déchirée de son digne pere; elle parvient à le tranquilliser un peu, on annonce Rudents, toute la sensibilité de Marguerite est en jeu pour lui obtenir un accueil favorable; mais elle ne veut pas qu'il croye le lui devoir, & se retire dans la chambre voi-

fine, pendant que d'Erlach, pénétré d'admiration des vertus de sa fille, va au-devant de son gendre. Se contraignant tous deux par différens motifs, cette scène froide & indifférente au commencement, s'animant par degré devient de la plus grande chaleur, les sarcasmes amers de Rudents, ne peuvent déranger la dignité tranquille du vieux Chevalier, mais ses avis paternels révoltent son orgueilleux beau-fils, il veut des secours réels, il en attend, & lorsque d'Erlach paroît instruit de ses procédés envers Marguerite, & peu certain de l'usage qu'il fera de l'argent qu'il demande, sa colère longtems concentrée éclate enfin avec tant d'impétuosité, que Marguerite écoute espérant calmer ses violens transports, mais ils redoublent à sa vue, c'est elle sans doute qui l'a calomnié, — il la repousse avec violence contre d'Erlach, reprends-la, lui dit-il, & bénissez tous deux le ciel que je ne lave point dans votre sang l'outrage que je viens de recevoir. Il sort, & Marguerite tombe dans les bras de son pere éperdu de remors d'avoir formé cette union.

Rudents a quitté le château après cette scène qui finit le second acte; son ame est en proie à la rage que donne un orgueil blessé, il est étonné que d'Erlach ait osé lui dire ce qu'il a entendu, qu'il ait été lui-même assez lâche pour ne pas sacrifier son beau-pere à sa juste vengeance. Kunts, jeune homme élevé dans la maison d'Erlach, qui a passé ensuite au service de Rudents, est devenu le compagnon de son libertinage, le confident de ses peines, il partage le ressentiment que lui cause l'affront prétendu qu'il vient de recevoir. Connoissant cependant la susceptibilité de Rudents, il veut sa parole de Chevalier que d'Erlach, en offensant son honneur, a mérité la mort, & se dévouant alors aux intérêts de son maître, il s'engage à le venger, au moyen de quoi Rudents satisfait, mais innocent, ne perdra point les droits qu'il a à la fortune de son beau-pere. Kuntz connoît les avenues du château, il faut que Rudents y retourne, qu'il dissimule, qu'il dîne avec d'Erlach, après dîner les domestiques vont au champ, Rudents mène sa femme au jardin, d'Erlach dort, il ne reste que quelques chiens dans le château, Kunts s'y est glissé & le sommeil de d'Erlach devient le sommeil de la mort. Ce plan qu'on préfère voir former à Kuntz plutôt qu'à Rudents, est approuvé par celui-ci; ils sont interrompus par deux enfans, dont l'innocence, la naïveté, le tendre amour pour d'Erlach forme un contraste aussi saillant que touchant avec les dispositions qu'on conçoit à Rudents, lui-même ému de leur question, de leur discours, oublie un moment sa colère & ses noirs projets; mais bientôt, revenu à sa haine, il se félicite de rencontrer Habstat, qui lui fournira un moyen de rentrer au château.

Ce digne ami de la famille, vient en effet cher

cher Rudents, il est instruit de ce qui s'est passé. Il veut raccommoder le beau-pere & le gendre: celui-ci ne croit point aux dispositions généreuses qu'Habstat suppose au vieux Chevalier, & il accuse Marguerite d'avoir par ses plaintes aigri l'esprit de son pere contre lui; Habstat la justifie, & les détails de tout ce qu'elle a fait, au contraire pour détruire les bruits publics pour ramener d'Erlach, sont si vrais & si touchans, les éloges qu'il lui donne sont si chaud, que Rudents ébranlé, commence à craindre de l'avoir mal jugée. La vue de Marguerite qui survient, les vertus, la douceur qu'elle déploie dans cette circonstance & les innocentes caresses du petit Rudolph, son fils acheve d'attendrir l'impétueux, mais sensible Rudents, les deux époux restés seuls, Marguerite à laquelle il montre son vif repentir, & la résolution de changer envers elle, pour peu que d'Erlach fasse quelque chose pour lui, promet tout pour son pere, elle voit luire le bonheur après ce moment d'orage, & Rudents revenu à lui-même, témoigne dans un départ la joie qu'il ressent de ce que Kuntz n'aura rien à faire.

Revenu à de meilleurs sentimens, & rentré au château à la fin du troisieme acte, Rudents au commencement du quatrieme, rencontre la vieille Hanne; depuis 49 ans domestique au château; elle aime trop ses maîtres, elle est trop babillarde pour ne pas lui dire un mot sur ce qui s'est passé, & dans son zèle inconsidéré pour le bonheur de Marguerite qu'elle a vu naître, elle mêle aux éloges qu'elle lui donne quelques mots sur Habstat qui réveille dans l'ame de Rudents d'anciens soupçons passagers; & dupe de la bonhomie qu'il affecte, & de quelques mots qu'il jette au hasard sur Habstat pour la faire parler, la bonne Hanne, en s'exaltant que Marguerite, plus franche qu'elle ne le seroit en pareil cas, aye tout conté à son mari, l'instruit en effet de l'inclination qui a régné entre elle & Habstat, des vœux qu'ils ont formés pour leur union, de tout ce qu'a coûté à Marguerite l'obligation d'y renoncer: cette imprudence de Hanne paroît un trait de lumière aux yeux de Rudents, la jalousie s'empare de son ame, & lorsque l'innocente Marguerite vient lui porter la nouvelle que tout va s'arranger, que d'Erlach le demande, qu'Habstat a tout fait pour le servir, recevant d'un air sombre ces marques de son zèle; il a peine à cacher les nouveaux sentimens qui l'agitent. Il se remet cependant, Hanne sort très-contente de ce qu'elle a fait pour sa maîtresse: d'Erlach arrive, & sa conduite paternelle envers son gendre rappelle celui-ci à lui-même, ils s'en vont travailler ensemble à l'arrangement des affaires de Rudents. La scène qui se passe pendant son absence entre Habstat & Marguerite, prouve la fausseté des nouveaux soupçons de

Rudents. Entièrement à ses devoirs, la fille de d'Erlach écarte avec soin tous les souvenirs qui pourroient y être contraires, & Habstat aussi vertueux qu'elle, se restreint à l'amitié: tous deux s'occupent de Rudents, Marguerite craint des retours de colère, si d'Erlach ne ménage son honneur, & Rudents & lui ont sur cette matière des notions si différentes, que cela pourroit arriver; Rudents revient en effet, la rage dans l'ame, d'Erlach en s'engageant à payer ses dettes, ose lui proposer quelqu'un qu'il chargera du soin d'arranger ses affaires, — c'est un tuteur, qu'il lui donne, — & ce tuteur est Habstat, l'amant de sa femme! l'orgueil, la jalousie, toutes les passions se raniment dans son ame, mais il dissimule, & Marguerite est au comble de la joie. Cependant Habstat refuse la commission que d'Erlach veut lui donner, il sort avec Marguerite pour aller le trouver. Rudents resté seul se livre à toute la rage que lui inspire l'humiliation qu'il éprouve, l'affront qu'il reçoit ranime sa colère, l'amant de sa femme son tuteur, — & ceci n'est plus un simple soupçon, c'est une certitude, ils s'entendent pour l'avilir, mais il saura prévenir leur triomphe, & Kuntz exécutera son plan, dussent les portes d'enfer s'entr'ouvrir sous ses pas.

Croissant toujours en intérêt d'un acte à l'autre, les scènes qui composent le cinquième acte sont déchirantes, & malgré les invraisemblances dont elles sont remplies, elles doivent être du plus grand effet à la représentation.

Rien n'a arrêté Kuntz, il est parvenu heureusement à la chambre attenante à celle où dort M. d'Erlach; préférant le glaive de ce Héros à sa propre épée, Kuntz se détache de la muraille où il est accroché, le portrait de Mad. d'Erlach frappe ses regards, & lui rappelle les dernières exhortations qu'elle lui adressa sur son lit de mort, dans la même place où dort d'Erlach qu'il va assassiner. Ces yeux se fixent sur ce portrait, son imagination s'exalte, il croit le voir s'animer, il ne peut soutenir les regards de celle qu'il nomma sa mère, son ame attendrie se rappelle les premières scènes de son enfance, de sa jeunesse, les bienfaits paternels & maternels des deux époux, les vertus de celui qu'il se propose d'immoler; pour venger son maître il est vrai; mais est-il le juge de d'Erlach, & ne connoit-il pas le caractère fougueux de Rudents? — Le ciel même se déclare contre le forfait qu'il va commettre, le tonnerre gronde, une terreur salutaire s'empare de lui, il ne peut commettre le crime. Agité par les remords, la frayeur, & dans une angoisse mortelle, il veut fuir, Rudents arrive croyant le coup porté, mais Kuntz essaye de l'en détourner, Rudents furieux, veut le tuer lui-même, ils luttent ensemble, Kuntz échappe en laissant son chapeau; d'Erlach réveille par eux, crie au

meurtre, & Rudents dans le délire de la rage se précipite dans la chambre du vieillard en criant, oui je viens. Pendant cet affreux moment, l'orage toujours plus fort obscurcit le jour, le théâtre a changé, & représente une grande & antique salle vuide, servant de dégagement; entre chaque tonnerre, on entend le hurlement des chiens (1), Rudents arrive les yeux égarés, les cheveux hérissés, toute sa figure a l'empreinte du crime qu'il vient de commettre & le monologue qu'il tient tous les caractères du délire d'un criminel agité de remords & de terreur. L'orage se dissipe, un peu revenu à lui-même, & certain qu'aucun témoin ne déposera contre lui, Rudents veut du moins retirer quelque fruit de son crime, il est parvenu à reprendre une espèce de calme; mais il éprouve bientôt de nouveaux tourmens. D'Erlach avant son sommeil vaincu par les prières de Marguerite & les refus d'Habstat, de se charger des affaires de Rudents, avoit donné à sa fille une somme assez considérable pour payer les dettes de son gendre, & lui donner les moyens de recommencer un nouveau genre de vie, elle vient le lui apprendre, la somme est déposée dans une armoire près du lit sur lequel d'Erlach sommeille, elle n'attend que son réveil pour entrer avec lui chez ce bon pere. Palissant & frissonnant à ce récit, Rudents prétexte le passage trop subit de la douleur à la joie pour colorer son état aux yeux de Marguerite, la crainte qu'elle n'entre chez son pere en augmente l'horreur; il l'en empêche, elle va chercher son fils. Rudents, resté seul, s'abandonne au plus affreux désespoir, — d'Erlach innocent, d'Erlach remplissant ces vœux, c'étoit là sans doute ce qu'il a voulu lui dire au moment où il lui a percé le sein, — un cri inarticulé & plaintif se fait entendre, & Rudents au comble de la terreur s'échappe avec toutes les marques du désespoir.

Le théâtre change & représente la chambre à coucher de d'Erlach, expirant entre les bras de son fidèle écuyer, ses derniers mots sont un ordre qu'on salue son meurtrier. Peu-à-peu tout le monde se rassemble, la rapidité de l'action, le tumulte d'un tel moment ne peuvent se dépeindre. Le jeune Rudolph a trouvé le chapeau de Kuntz dans l'anti-chambre de son grand pere. Ce témoin muet dépose contre lui, tout le monde l'accuse; mais la conscience de Rudents lui fait souffrir mille morts, Marguerite exige de lui la vengeance d'un meurtre qui lui ôte le meilleur des peres, on amène Kuntz; dont Habstat a empêché la fuite, il faut lire ou voir cette scène aussi déchirante & sublime pour le sentiment, qu'in vraisemblable dans sa marche; Kuntz quoiqu'il n'ait pas consommé le crime, sent dans son ame qu'il en a formé le plan, &

(1) Selon l'histoire ils attaquèrent le meurtrier.

facilité l'exécution, il veut mourir. Pendant cette scène, la situation de Rudents est un enfer anticipé, & lorsqu'il entend l'éouyer de d'Erlach, annoncer à Kuntz le généreux pardon de son maître, sa frayeur est prête à le trahir, l'agitation des autres acteurs le sauve, & son attendrissement sur la grandeur d'ame de son beau-pere n'étonne personne; mais lorsque Marguerite, à l'exemple de son pere, pardonne à Kuntz, lorsque voulant engager Rudents à pardonner aussi, elle lui prend la main, qu'elle voit du sang à ses doigts, à ses habits, & qu'elle veut baiser ces restes sacrés du meilleur des hommes, alors Rudents ne peut plus résister aux tourmens qui le tuent, il tombe aux pieds de Marguerite, s'avoue le meurtrier de d'Erlach; on le croit en délire, Kuntz veut le faire taire, mais il persiste. L'horreur qu'inspire son crime est mêlée de la plus vive compassion par le repentir qu'il éprouve depuis qu'il sait d'Erlach innocent: Marguerite fidèle, & Habstat point perfide, Marguerite lui pardonne, on facilite sa fuite, & la piece finit au moment où on le fait partir Kuntz & lui.

LETTRÉ A L'AUTEUR DU JOURNAL.

M.

Si vous consacriez une partie de votre Journal à faire connoître le trait d'héroïsme, d'humanité & de bienfaisance, dont je vais vous faire le récit vous rendriez hommage à la vertu.

Aujourd'hui, environ les deux heures après midi, plusieurs personnes étant sur des galeries publiques, bâties sur le lac, y faisoit des observations avec des lunettes, excepté une seule qui péchoit avec un filet dit *trouble*, on avoit déplacé une planche pour donner plus d'aïssance à cet amusement; ce pêcheur avoit à ses côtés pour spectateur un enfant d'environ neuf ans, & une fille de sept ans: appelé à porter son attention ailleurs, il abandonna son filet à ce jeune homme, l'instant après cette jeune fille tombe accidentellement dans l'eau, à dix pieds d'hauteur & autant en profondeur, ce jeune homme (Jean Pierre Marguerat) effrayé sans doute, ne fut point décontenancé, approche son filet de l'enfant submergé, lequel revenu sur la surface, le saisit; ce jeune libérateur eut assez de force pour prévenir que l'infortunée ne replongea: aux cris de ces deux enfans en détresse, accoururent les personnes qui étoient occupées à d'autres récréations, l'une d'elle, Samuel David Wanner, âgé d'environ dix-neuf ans, ne consultant que son inclination à opérer le bien, & bravant tout danger, arrache ses souliers, & se précipite au lac à la même hauteur, s'élançe sur l'enfant, celui-ci l'acolat si vivement, que sa respiration en étoit raccourcie; harassé par son fardeau, par le poids

de ses haillons, & par la pression de cet enfant, il put à peine atteindre l'un des piliers des dites galeries, & là, ils attendirent dans l'angoisse & avec résignation le secours d'un bateau qui les rendit à bord où ils furent accueillis aux acclamations publiques, mêlées des pleurs des pere & mere de l'enfant sauvé.

Il paroît d'abord que l'expédient le plus naturel & le moins périlleux, étoit de lever l'enfant avec le filet, mais c'est encore un acte de prudence dont on est redevable aux assistans, puisque la corde étant mauvaise auroit pu céder au poids, & l'enfant derechef englouti.

Vous pouvez compter sur l'exactitude de cette relation.

J'ai l'honneur d'être &c.

B.

Lutry, ce 25 Juillet 1793.

*Inscription mise sur un monument élevé dans un jardin à Mlle. de P\*\*\*, morte à l'âge de dix-huit ans, quelques jours avant son mariage.*

Jeunes beautés qui venez dans ces lieux,  
Fouler d'un pied léger l'herbe tendre & fleurie,  
Comme vous, je connus les douceurs de la vie;  
Vos plaisirs, vos transports & vos aimables jeux.  
On louoit ma beauté, mes talens & mes graces;  
On envioit mon sort, il me paroïssoit beau;  
Des flots d'adorations suivoient par-tout mes traces:  
Que me reste-t-il? le tombeau.

A V I S.

Le Sieur Colondre, dentiste, prévient les personnes qui sont dans le cas d'avoir besoin de ses talens, qu'il fait toutes les opérations de la bouche quelconque, & qu'il a des remèdes pour prévenir la carie & ses progrès, raffermir les gencives & les dents, & détruire les mauvaises odeurs que la carie occasionne. Il remplace proprement & solidement les dents, de maniere que l'on peut en faire usage sans aucuns inconvéniens, & les ôter & les remettre soi-même pour se tenir la bouche propre.

Il ne peut rester à Lausanne que quatre à cinq jours.  
(Il est logé chez La Combe au Pont.)

Le mot du Logogriphe du numero précédent, est *Espérance.*

M O R T S.

Jean Marc Blanc, âgé de 15 Jours.  
Deux jumaux, garçon & fille, de Jean Baptiste Jaton, venus mort au monde.  
Abram Elie Séchaud, âgé de 38 ans.  
Jeanne-Cevey, veuve de Claude Louis Jordaa.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

10 AOUT 1793.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 53 minutes, & se couche à 7 heures 8 minutes.

## LITTÉRATURE INDIENNE.

ENTRE les peuples qui habitent les vastes contrées de l'Inde, il en est peu qui possèdent une littérature plus étendue que celle des Hindous ou habitans indigènes de l'Inde proprement dite; religion, politique, morale, médecine, poésie, sciences spéculatives & pratiques; ils ont des livres sur toutes les matieres sacrées & profanes.

Mais on n'avoit jusqu'à présent que des notions vagues & contradictoires sur la nature & les objets des livres, qu'on s'accordoit à supposer chez eux, plusieurs voyageurs modernes avoient même répandu des doutes sur l'existence de leurs baidis ou livres sacrés, d'autres les avoient confondus avec les Shastres commentaires de ces livres, & plus modernes par conséquent.

C'est aux conquêtes des Anglois dans l'Inde, à la confiance qu'ils ont inspirée aux habitans par la douceur de leur gouvernement, leur humanité individuelle, & enfin à leurs observations combinées & suivies que nous devons de nouvelles lumieres. Nous avons l'espoir d'en acquérir encore chaque jour davantage, sur ce peuple intéressant & bien moins réservé sur ses connoissances (qu'on ne s'est plu à le répandre) pourvu que ceux qui désirent les acquérir ayent l'air de vouloir réellement s'instruire, sans chercher à ridiculiser, blâmer, ou réfuter leurs opinions religieuses; ainsi que l'ont fait la plupart des voyageurs & tous les missionnaires: par une méthode contraire, un de nos compatriotes, M. le Col. de Polier, attaché au service de la Compagnie Angloise, & qui pendant 30 ans de séjour dans l'Inde & de commerce avec les Indiens, avoit acquis leur confiance, apprit enfin d'eux-mêmes la maniere dont il devoit s'y prendre pour parvenir à se procurer un exemplaire des quatre Baidis, devenus si rares par la persécution qu'avoient éprouvée les Hindous sous le règne d'Aurengzeb en 1779, qu'on ne pouvoit plus les trouver qu'à

Jaipour, ni en obtenir de copie que par la permission expresse de Pertabing, alors Rajah de cette ville.

Connoissant un peu le Rajah, M. de P. ne balança pas à lui écrire, son ami le Docteur Dom Pedro de Silva, médecin du Rajah se chargea de remettre la lettre, & d'obtenir de son Prince la grace demandée.

Pertabing sourit en lisant la lettre de M. de P., il ne comprenoit pas quel usage les Européens pouvoient faire des livres sacrés des Hindous, mais lorsque le Docteur lui eut appris qu'on rassembloit en Europe tous les livres précieux pour en former des bibliothèques publiques, qui présentassent le tableau des opinions & des connoissances répandues sur la terre, & que les Baidis très-recherchés n'avoient pu se trouver que chez lui, et se copier sans sa permission, il l'accorda sans hésiter. Au bout d'une année employé par les Bramins pour faire cette copie, M. de P. qui les payoit pour ce travail, recut à Lacknou, où il demouroit alors, ce précieux ouvrage, revu & corrigé par le Rajah Amunderam savant Bramin, connu de plusieurs personnes, actuellement en Angleterre. Amunderam ne se bornant pas à attester aux Européens incrédules l'authenticité de ces livres & à en corriger la copie, les divisa encore en volumes comme ils sont à présent, car ils avoient été remis en feuilles à M. de P.

Comme les Hindous ne reliant que très-rarement leurs livres sacrés, sur-tout les baidis; le Rajah fit promettre à M. de P., que si on les relioit en Europe, ils ne le seroient du moins jamais dans aucune espèce de peau, mais en soye ou en velours. Ce fut encore Amunderam qui écrivit de sa propre main en caractère persan, non-seulement le titre des pages de chaque volume, mais aussi celui de chaque section, ainsi que le nombre des feuilles qu'elle contenoit. De recour en Europe, M. de P. désirant que ce manuscrit précieux fut entre les mains de savans capables de le faire connoître en fit hommage au Musée Britannique, ne mettant d'autre condition à ce présent, que celle qu'il fust permis à M. Johns, actuellement dans l'Inde, & à M. Wilkins

aujourd'hui à Londres, les deux seuls Européens qui possèdent le manuscrit, d'avoir chez eux un des volumes de cet ouvrage, sous la déclaration expresse qu'ils ne le demandent que pour l'extraire & le traduire, & avec la promesse qu'ils le rendront au Musée.

*Extrait de la lettre manuscrite, écrite par M. de P. à M. Joseph Banks, président de la Société Royale. (La suite de cet article au numéro prochain.)*



*Plan d'une maison d'éducation établie à Couvet, Comté de Neuchâtel en Suisse.*

Le Ministre Molles, Diacre du Val-de-Travers dans la Principauté de Neuchâtel en Suisse, connu pour avoir été pendant quinze ans instituteur dans divers établissements d'éducation publique, tant à Berne, à Mulhouse qu'à Neuchâtel même, ayant fixe son séjour à Couvet, village qui, par sa situation sur les rives de la Reus, reunit, à un air pur & sain, tous les agrémens de la vie champêtre, annonce qu'il a établi depuis peu une maison d'éducation, & qu'il prendra chez lui tous les jeunes gens que l'on voudra lui confier.

Son but est de former des Citoyens éclairés & vertueux. Les différens objets d'instruction qu'il donne, sont : l'étude des langues françoise & latine, les mathématiques, la physique & l'histoire naturelle, la logique, le droit, la religion, la cosmographie & l'histoire universelle. L'écriture y est soignée, ainsi que l'arithmétique. On donnera des leçons de teneur de livres en parties doubles à ceux qui le désireront.

L'instruction se fait par forme d'entretien, afin de former le jugement des Elèves en même tems qu'on exerce leur mémoire. A la fin de chaque leçon, on exige des Elèves qu'ils fassent l'extrait de ce qu'ils y ont entendu.

L'objet le plus particulier qu'il se propose, c'est de former ses Elèves dans la pratique, plutôt que dans la spéculation des devoirs moraux, afin qu'ils soient déjà habitués, avant que d'entrer dans le monde, à toutes les vertus qui assurent le bonheur de la Société.

Des loix douces entretiennent un bon ordre parmi les Elèves, les peines sont toujours proportionnées aux délits, tout châtement ou tend à avilir & à dégrader l'ame est aboli. Les Elèves se jugent eux-mêmes d'après leurs loix, & le produit des amendes qu'ils paient est destiné à secourir les infortunés & à maintenir une bibliothèque à leur usage.

Des plaisirs innocens & variés, de petites promenades champêtres entretiennent la santé & la vigueur du tempérament.

Le logement qu'ils occupent est dans une belle expo-

sition & très-aéré. Les chambres sont claires, propres & agréables. La nourriture est bonne, saine & abondante.

Le prix de la pension est de vingt-cinq louis d'or neufs par an. Les Elèves ont :

1°. Le logement, la nourriture, le chauffage, le blanchissage, la lumière & le service domestique.

2°. L'instruction ci-dessus mentionnée.

3°. L'inspection dans leurs jeux & leurs promenades.

Le Ministre Molles tient un compte exact des frais qui sont irrispendables, & a soin de le faire parvenir tous les trois mois aux parens de ses Elèves, en même tems qu'il les informe de leurs progrès & de leur conduite. Il voit avec plaisir qu'on lui permette d'en exiger un des dépenses particulières des jeunes gens qu'on lui confie. Cette attention étant très-propre à les accoutumer à l'ordre.

Enfin, comme il est dans tous les tems l'air de ses Elèves, qu'il n'a pour eux que des procédés propres à gagner leur cœur, & qu'il justifie à tous égards, autant qu'il lui est possible, la confiance des parens qui les lui ont remis, il ne craint point que ceux-ci connoissent sa conduite : il ne gêne en aucune manière la correspondance de leurs enfans. Loin de les empêcher d'écrire à leurs peres & mères, il les y engage & ne cherche jamais à lire les lettres qu'ils écrivent ou qu'ils reçoivent.

Les pensionnaires doivent être fournis de douze chemises, douze paires de bas de fil, six paires de bas de laine, douze mouchoirs de poche, & du reste à proportion.

On s'adressera pour plus amples informations à M. Molles lui-même à Couvet, dans le Val-de-Travers, Principauté de Neuchâtel en Suisse, chez M. l'Avocat Favre, qui ainsi que Madame son épouse, a le plus grand soin des pensionnaires. On est prié d'envoyer les lettres franches de port.



PLAINTÉ D'UN HYPOCONDRE.

Sans doute c'est ma faute (& cette idée augmente mon tourment) j'ai trop joui de la vie, je n'avois pas trente ans lorsque mes souffrances commencerent, le cœur me battoit continuellement comme à un criminel, je respirois avec peine, chaque pulsation étoit pénible; ces tristes jours étoient suivis de nuits affreuses, j'avois le monde en horreur, je soupirois après la solitude, j'aurois voulu me sur moi-même. Un médecin François m'assura que je n'avois besoin que de quatre coups de lancette par année. Vous avez trop de sang dit-il, vos vaisseaux sont pleins, vos

nerfs tendus, & le jeu de vos poumons embarrassés. Je suivis son conseil pendant plusieurs années; mes maux s'accrurent horriblement.

Remerciez Dieu, m'écrivit un ancien praticien, vous l'avez échappé belle, la saignée est meurtrière, toute votre machine est actuellement énermée, les sucs, le sang, l'huile qu'il faut aux roues de votre machine lui manquent, votre estomac a perdu son élasticité, prenez de mes goûtes, sans vanité elles font des miracles, & buvez du vin vieux; je me trouvois soulagé, mais ma joie fut courte, c'étoit le mieux être de l'ivresse, la tranquillité que donne l'opium, & ma fanté s'enfuit avec les vapeurs du vin.

Je ne m'en étonne pas, me dit un savant Professeur, les stimulans produisent cet effet, on vous a tendu & non fortifié vos nerfs; ces goûtes sont une espèce de liqueur, le vin toujours falsifié est un poison, c'est de l'eau qu'il faut boire. Docile à ses avis je me noyais l'estomac sans que mes forces augmentassent, je me traînois à peine, chaque jour plus malade, j'étois une ombre mouvante.

Une de mes cousines m'envoya son jeune médecin; votre constitution a été violemment attaquée, me dit-il, il faut aller plus doucement, & flatter davantage les caprices de votre estomac, bûvez du lait, c'est un demi-sang qui épargne à la Nature l'ouvrage de la chilification, évitez la viande. Nous n'étions pas fait pour être Carnivores, le règne végétal nous offre une nourriture plus saine, des nations entières en font usage. Je l'écoutai, jamais régime ne m'a plus fait de mal. Un livre écossais me tomba sous les mains, il établissoit que tout est sain, que la quantité & non le mélange est la seule chose nuisible une nourriture corrigeant l'autre. Sa théorie, sa pratique, ses exemples tout m'enchantait, & sa tolérance surtout m'engagea à le suivre, mais ce fut pour mon malheur, sans doute ma constitution n'étoit plus ce qu'elle devoit être pour ce régime; d'ailleurs, je changeais à chaque instant de médecine la ciguë, le quina, les sucs d'herbes, l'assa foetida, les pillules de savon, en un mot, je vivois selon ce que je me croyois atteint d'asthme, d'hydropisie, ou de quelques-unes des cent maladies qui finissent en ic, — ayant trouvé enfin tous les symptômes de mes maux dans chacun des livres qui annoncent les diverses vertus des différentes eaux minérales; j'emploie actuellement depuis dix ans ce nouveau remède en suivant chaque année l'ordre géographique dans lequel se trouve ces différentes eaux relativement à l'endroit où je passe mon hyver. (Traduit de l'allemand.)

*Anecdote extraite de Stetler, année 1516.*

La guerre qu'occasionna entre Maximilien & François I la possession du Milanois, devint très-préjudiciable aux Suisses, chez lesquels, for que leur prodigierent les François pour acquérir leur alliance, introduisit, avec des divisions intestines un luxe aussi pernicieux qu'inusité jusqu'alors, Stetler nous raconte dans sa chronique qu'Albrecht de Stein, Gentilhomme Bernois, entièrement ruiné, ayant malgré les défenses réitérées à Berne de fournir du secours à François I, levé secrètement un corps de troupes pour ce Prince, il revint de cette expédition, tellement enrichi qu'il rapporta à sa femme un jupon de draps d'argent, des bonnets d'étoffes d'or, & tant de bijou qu'il ne s'étoit jamais rien vu de semblable en Suisse. Le Roi lui donna 10000 écus au soleil, un habit de drap d'or, la Seigneurie de Mont-Réal & 1400 livres de pension, de façon qu'Albrecht figura comme un Comte à Genève où il s'arrêta quelque tems; cette même campagne enrichit aussi Louis d'Erlach & le mit en état d'acheter la Baronaie de Spiez avec la maison de Budenberg à Berne, qu'il laissa ensuite par testament à Rodolph, fils de l'Avoyer.

Tous les autres Officiers furent récompensés à proportion, chaque Capitaine reçut un gilet de drap d'or, chaque Enseigne eut 100 ecus avec un gilet de velour, chaque Subalterne eut un écu & un harnois, ainsi ils revinrent de cette expédition avec beaucoup de richesses, de soie, de velours, d'orgueil & d'insolence. Ce fut à cette époque qu'on vit pour la première fois des culottes découpées & doublées de soie, en un mot, ajoute notre Auteur, ils introduisirent une inutile & dangereuse magnificence en Suisse.

Cependant ces troupes si utiles aux François par leur bravoure & si bien récompensée, furent à leur retour appelées en jugement pour leur défobéissance aux ordres de leurs Cantons respectifs. A Berne, surtout ceux qui avoient séduit les autres n'osèrent se montrer & tous sous la condition du serment, furent obligés de remettre au Souverain les dons qu'ils avoient reçus, & d'attendre d'ultérieures punitions. Mais ajoute Stetler, il ne leur arriva rien, parce que lorsque le Roi Midas répand ses trésors sur ceux qui conduisent le gouvernement. Lycurgue & Caton reparoîtroient en vain, ils ne seroient pas écoutés. Ainsi en arriva-t-il alors, & la corruption des mœurs, la magnificence, l'orgueil firent journellement de tels progrès qu'ils portèrent atteinte à la réputation des Suisses, que leur conduite dans les siècles précédens avoient rendus irréprochables.

*Stetler, pag. 560, 561.*

*Anecdote tirée de la gazette littéraire de Berlin.*

Les Turcs n'ont, ni instituts, ni code, ni digeste comme les Chrétiens, & cependant, ils ne laissent pas de juger très-bien des procès qui embarrasseroient souvent nos Juges les plus habiles.

Un marchand Chrétien s'accorda avec un Turc, chamelier ou conducteur de chameaux, pour le transport d'un certain nombre de balles de soie qu'il vouloit faire conduire d'Alep à Constantinople, & se mit en chemin avec lui, mais au milieu de la route, il tomba malade, & ne put suivre la caravane, qui arriva long-tems avant lui à cause de ce contre-tems; le chamelier ne voyant point venir le marchand au bout de quelques semaines, il s'imagina qu'il étoit mort, vendit les soies, & changea de profession, le Chrétien arriva enfin, perdit beaucoup de tems à le chercher, le trouva, & lui demanda ses marchandises; mais le fourbe feignit de ne le pas connoître, & nia d'avoir jamais été chamelier. L'affaire portée devant le Cadi ou Juge, celui-ci, dit au Chrétien, que demande-tu? "vingt balles de soie que j'ai remises à cet homme-ci, répondit le marchand". Et toi, dit le Cadi au chamelier, je ne fais, repliqua celui-ci, ce qu'il veut dire avec ces soies & ses chameaux, je ne l'ai jamais vu ni connu. Alors le Cadi se tournant vers le Chrétien, lui demanda quelle preuve il pouvoit donner de ce qu'il avoit avancé: le marchand n'en put donner d'autres, sinon que sa maladie l'avoit empêché de suivre le chamelier; sur cette réponse le Cadi les traita tous deux de bêtes, & leur ordonnant de se retirer de sa présence, il leur tourna le dos, mais pendant qu'ils sortoient ensemble, il se mit à une fenêtre, & cria assez haut chamelier, un mot! Le Turc tourna la tête, & lui demanda ce qu'il souhaitoit, sans songer qu'il venoit de renier cette profession; aussi-tôt le Cadi l'obligeant de revenir sur ses pas, lui fit donner la bâtonnade & avouer sa friponnerie; & il fut condamné à payer au Chrétien sa soie outre une amende pour les épices.

*Les deux roses, ou le bouquet idylle.*

Je viens t'offrir, disoit un jour  
Le tendre lis à Zélie,  
Deux roses telles que l'amour,  
Les cueille au bouquet d'Idalie.

L'une est plus blanche que le lis  
Qui naît de Phalcine de Flore:  
L'autre des lèvres de Cipris,  
A l'incarnat qui les colore.

L'une emblème de la candeur,  
T'offre l'image de mon ame:  
L'autre par sa vive rougeur  
Est le symbole de ma flamme.

Ah! puisse-t-elle t'arracher  
Le tendre aveu que je désire?  
Puisse-tu ne plus me cacher  
Le sentiment que je t'inspire?

Comment encor ne pas céder,  
Répond la bergere interdite,  
En vain je voudrois retarder  
L'aveu que ta flamme mérite.

Fais mon bonheur, reçois ma foi,  
Cher Isis, à toi je me livre:  
Heureuse d'être sous ta loi,  
C'est pour toi seul que je veux vivre.

Tu m'aimes, moment enchanteur!  
Reprend Isis dans son yvresse:  
Ah! je le sens, le vrai bonheur,  
Ne fut jamais sans la tendresse.

## C H A R A D E.

Mon premier mot, d'un jeu décide les hasards;  
Mon second est la source où nous puisons la vie;  
Et mon tout est un de ces arts  
Qu'aux beaux jours de la Grèce inventa le génie.

## E R R A T A.

Dans la pièce de vers qui termine le N<sup>o</sup>. 31. vers 7.  
au lieu des mots d'adoration, lisez *des flots d'adorateurs*.

(Le cours du change a manqué.)

## M O R T S.

Un enfant venu mort au monde de Jean Samuel Herren.  
Jean Daniel Laub, fils mineur.  
Louis Faure, âgé de 57 ans.  
Jean Louis Regamey, fils mineur.  
Emanuel Barbaz, fils mineur.  
François Louis Rouffet, fils mineur.  
Marguerite Charlotte Haizer, fille mineure.  
Jenny Pauline Dantz, fille mineure.  
David Louis Magnin, fils mineur.  
Jean Henri Sauthey, fils mineur.  
Jeanne Catherine Georgette Meyer, fille mineure.  
Abram Louis Favez, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

17 AOUT 1793.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 1 minutes, & se couche à 6 heures 59 minutes.

*Suite de la littérature Indienne. Extrait des mémoires asiatiques publiés par la société établie à Calcuta, présidée par M. Jones (1), & des Mss. de M. le Col. de Polier.*

**N**ous avons vu dans l'article précédent, que l'on possède actuellement à Londres les bairis, seuls écrits originaux existant encore de l'ancienne religion de Birmah : selon le mémoire que nous avons sous les yeux, ces livres rares aux Indes mêmes, composent avec cinq autres livres, dont ils font la base, six schastres fondamentaux ou corps de littérature sacrée.

Divisés & subdivisés à l'infini, ces livres tous composés en sanscrit, langue savante des Hindous, comprennent, selon l'analyse qu'en donne M. Jones dans les mémoires asiatiques, non-seulement les dogmes fondamentaux, spéculatifs & pratique de la religion, de la philosophie & de la morale des Hindous, mais encore toutes les connoissances scientifiques, divines & humaines, délivrées aux hommes par révélation ou inspiration de la Divinité.

En conséquence d'une telle idée, tous les livres de cette immense collection sont regardés comme étant des livres canoniques, dont l'étude & la lecture est réservée entièrement aux savans des trois premières classes (2); mais les bramins enseignent & expliquent au peuple les pouranam, partie de ces schastres, qui contient les points dogmatiques de leur religion populaire. Selon l'idée que l'on nous donne de ces pouranam, plus connus que les autres livres, ils forment à eux seuls un recueil immense d'anciennes traditions, embellie par la poésie & dégoussée sous la fable, de legendes saintes, d'histoire religieuse, concernant la création, les attributs & le pouvoir de Dieu, les incarnations de leur Déo-

tas (1), & les événemens arrivés à leurs Saints, à leurs Rajahs, ou à leurs hommes illustres; & ces histoires, la plupart très-ingénieuses, renferment le système complet de leur mythologie & les opinions de leurs diverses sectes religieuses.

Entre ces pouranam, les plus intéressans & les plus révéérés sont trois poèmes épiques, dont le plus ancien le Marconday, purement mythologique, renferme l'histoire d'une guerre entre les bons & les mauvais génies; tous les acteurs de cet ouvrage sont des êtres surnaturels, tous les faits sont merveilleux; & les fictions qu'il contient en nous donnant une idée de leur opinion à l'égard des êtres intermédiaires, surpassent en imagination & en extravagance tous ce que les Grecs, les Romains, ou tout autre peuple peut avoir inventé sur les combats des Dieux & des géans. Ainsi que dans le Marconday, les acteurs principaux du second poème, nommé *Ramayanam*, sont aussi des êtres surnaturels, doués de forces & de pouvoirs extraordinaires, revêtus comme les enchanteurs ou les Fées de formes corporelles & animales sous lesquelles ils exécutent les choses les plus merveilleuses, les exploits les plus étonnans. Les puissances célestes & terrestres sont en jeu. Mais la scène est sur la terre, au lieu que dans l'autre ouvrage elle est toujours dans les cieux. Sita, femme de Ramtchunt, incarnation de la Divinité, & Empereur d'une partie de l'Inde, est enlevée à son époux par Raveu, Prince conquérant, impie, cruel, devenu l'oppresser de l'univers. Cet enlèvement occasionne une guerre longue & sanglante entre ces deux Souverains, guerre décrétée dans les arrêts du destin pour amener la ruine de l'impie Raveu, après un nombre d'événemens merveilleux: le tyran géant & magicien succombe enfin au pouvoir divin de son adversaire, il est vaincu, détroné, & Ramtchunt retrouvant son épouse ramène la paix sur la terre, jouit d'un règne

(1) Le but de cette société est de faire des recherches sur les arts, les sciences, les monumens & la littérature asiatique, ancienne & moderne.

(2) Ou tribus des bramias Kaiteris & bais.

(1) Ou être intermédiaire entre Dieu & l'homme.

aussi glorieux que long, & laisse après lui son fils en possession de toute la souveraineté des Indes.

Moins ancien, moins invraisemblable, quoique encore très-fabuleux, le Mahabarât, beaucoup plus connu par la traduction qu'a donné M. Wilkins d'une de ses épiques, doit avoir environ quatre mille ans d'antiquité, son objet est l'histoire d'une guerre qu'eurent ensemble les deux plus grandes branches collatérales de la plus ancienne famille qui aye régné sur l'Indostan, la généalogie & l'histoire fabuleuse de cette dynastie sert d'introduction au poëme; l'auteur y parcourt toute la multitude des générations qui se sont succédées dans les âges mythologiques, jusqu'au grand-pere commun des chefs respectifs de ces deux branches, désignées sous le nom de Coros & de Pandos. La première est composée des cent fils de Diratch, Durdjohn l'ainé est censé leur chef, (quoique du vivant de son pere, que ses infirmités rendent incapable de régir l'Empire.

Bien moins nombreuse la famille de Pand, consiste seulement en cinq individus; mais ils sont tous des êtres extraordinaires par les qualités distinctes ou les attributs particuliers dont chacun d'eux est doué, & le mérite de ces cinq freres, les espérances qu'ils donnent de marcher sur les traces de Pand leur pere, dont l'administration avoit été généralement respectée, les fait cherir de la nation, autant que Durdjohn en est détesté par la tyrannie de son humeur & de son caractère, aussi cruel que rapace.

Les témoignages de cette différence de sentiment étoient chez le peuple dans toutes les occasions, & font naître dans l'ame de Durdjohn la jalousie la plus décidée, la haine la plus forte contre ses cousins. Des persécutions sourdes, ensuite des injustices manifestes qu'il leur fait éprouver, amène une suite d'avantures, de querelles & de rumeurs passagères, dans lesquels le chef des Coros toujours jaloux, vindicatif, perfide, cherche à dépouiller les Pandos de leur héritage, & à les faire périr par tous les moyens que l'artifice & la méchanceté peuvent employer. Les fils de Pand sont protégés par Kishèn leur cousin, incarnation du Deïotas Vishou; d'un seul mot il pourroit détruire les ennemis des Pandos, mais l'auteur du poëme ne fait intervenir cet être divin que de la même manière que les Dieux, ou demi Dieux d'Homère, interviennent entre les Grecs & les Troyens; & cette incarnation ne déploie son pouvoir surnaturel qu'au moment où les forces humaines, ou les grands attributs qui distinguent ses protégés ne peuvent leur suffire.

Après des attaques continuelles de la part de Durdjohn, la guerre si fameuse aux Indes, sous le nom de guerre entre les Coros & Pandos, ou de Mahabarât, commença enfin entre les deux familles, & cette

guerre qui changea réellement la face de l'Inde, est le sujet de ce poëme: tantôt ce sont des combats particuliers de chefs à chefs, tantôt des actions générales, dans lesquels les Pandos puissamment secondés par les conseils de Kishèn obtiennent enfin le dessus: malgré la supériorité du nombre les Coros sont détruits & les Pandos installés par leur protecteur sur le trône d'Hastenapour.

(La suite au numero prochain.)



*Extraits historiques sur le Pays-de-Vaud, de différens Auteurs Suisses, Allemands & François.*

Héritier & successeur d'Aimon de Mont-Faulcon, Sébastien son neveu, dernier Evêque de Lausanne, trouva à son avènement au trône Episcopal, un grand & long procès, établi entre l'Evêque & la Ville; procès qu'Aimon de Mont-Faulcon, son prédécesseur, avoit intenté aux Lausannois dès l'année 1503, à l'occasion de ce que ceux-ci avoient établis un hérault qui portoit leurs armoiries sur l'épaule (1), qu'ils avoient attachés des carquans à un pilier, & enfin de ce qu'ils avoient levés des collectes sans sa permission; trois choses qu'Aimon regardoit comme des attentats contre son autorité.

Déjà condamné dans deux différentes instances par un juge qu'avoit nommé le Pape, & par la Cour de Rome elle-même, les Lausannois n'ayant pas voulu se rendre à ce jugement, Sébastien en prenant possession du siège Episcopal, les trouva décidé à en appeler à la chambre Apostolique; les deux partis se préparoient à pousser vivement leurs prétentions, lorsque Charles III, dit le Bon, Duc de Savoie (2), passant Lausanne pour se rendre à Berne, & ayant appris la difficulté qu'il y avoit entre l'Evêque & la Ville, offrit sa médiation pour la terminer.

Gagné par ses promesses ou intimidés par les menaces qu'il y ajouta, l'Evêque & les Bourgeois le prirent pour mediateur & pour arbitre de leurs différens, par un compromis qu'ils lièrent ensemble le 20 Novembre 1517. A son retour de Berne, le Duc trouvant l'Evêque absent, profita de cette circonstance favorable, au dessein secret qu'il avoit de se rendre maître de Lausanne, & ne se bornant pas à prononcer une sentence fort arbitraire sur le procès, il se fit encore recevoir par le Conseil Général & la Bourgeoisie, comme protecteur & Haut Seigneur de

(1) Savoir l'écu coupé d'argent & de gueules ou blanc & rouge.

(2) Frere de Philibert, dit le beau, & mort sans enfans.

la ville, sous la réserve, cependant de ses droits & de ceux de l'Evêque son Seigneur immédiat.

Soit qu'il y eut un parti déjà formé en sa faveur dans la Bourgeoise, soit que les Lausannois mécontents de leur nouvel Evêque, ne fussent pas fâchés de changer de maître, ou de le chagriner, ils acceptèrent la proposition, & le Duc de son côté leur donna un acte, dans lequel en les traitant de ses *sujets*, il leur promettoit foi de Prince de conserver leurs franchises & leurs privilèges, de les protéger & défendre à leurs dépens contre toutes sortes de violence & d'opposans, réservant les droits de l'Eglise & de l'Evêque de Lausanne, cet acte est daté du même jour, 5 Décembre 1517.

L'Evêque à son retour apprenant ce qui venoit de se passer en fut très-irrité, & cita le Duc & les Lausannois devant le Pape, demandant à celui-ci de casser le traité conclu contre lui. Mais quoique cette cause fut plaidée en trois instances pendant l'année 1518, la chose traînoit tellement en longueur, que l'Evêque impatient d'en voir la décision, recourut aux villes Souveraines de son Diocèse, Berne, Fribourg & Soleure, & implora leur secours & médiation. Il étoit appuyé par le Chapitre de Lausanne & par ses autres sujets (1), qui avoient trouvé fort mauvais le traité que les Lausannois avoient fait avec le Duc contre les intérêts de l'Evêque leur commun Seigneur. Il y eut diverses négociations & assemblées à ce sujet pendant cette année, & l'Evêque convoqua enfin le 10 Octobre les trois Etats de Lausanne & de tout le Bailliage, & dans une assemblée où assistèrent à sa requête les députés des trois villes Souveraines (2) de son Diocèse; Sébastien exposa ses griefs contre le Duc & les Lausannois. Ceux qu'il avoit contre ces derniers rouloient sur l'établissement d'un conseil de 200 membres, & sur ce qu'ils s'appelloient co-seigneur de la Cité au mépris de son autorité. Il rappelloit les différens efforts qu'ils avoient fait pour se soustraire à sa domination, en recherchant des alliances & des protections étrangères, & enfin leur refus réitérés de se soumettre aux diverses sentences qu'il avoit obtenues contre eux de la Cour de Rome.

Passant ensuite à l'affaire actuelle, Sébastien prétendoit qu'après avoir refusé longtems la médiation offerte par le Duc, il n'y avoit enfin consenti que sous la réserve expresse qu'il ne toucheroit pas à la sentence de Rome, non plus qu'à la juridiction & aux droits de son Eglise, sans quoi sa prononciation seroit nulle à ses yeux.

Si ma confiance dans le Duc, ajouta l'Evêque, m'a

porté à ratifier sans la lire la sentence qu'il a prononcée, & dont on ne m'a pas même donné une copie. J'ai cependant observé en la ratifiant les mêmes réserves & protestations, sous lesquelles j'avois accepté la médiation du Duc, ainsi je suis encore le maître de rejeter sa sentence, puisqu'après l'avoir lue elle se trouve directement opposée à mes droits; — le Duc y prenant le titre de Vicaire Impérial, de Souverain & de Haut Seigneur de Lausanne & de son Evêque. Pour prouver que ces titres n'appartenoient point au Duc, que les Lausannois étoient sujets de leur Evêque, que celui-ci étoit Prince & Vassal de l'Empire à l'égard de son temporel, & qu'il n'avoit d'autre supérieur que l'Empereur & le Pape. Sébastien montra à l'assemblée quatorze actes ou concessions de Rois, d'Empereurs & de Papes, depuis l'an 1011, jusqu'à l'an 1510, & conclut son discours en demandant qu'on le maintint dans ces droits, & que les Lausannois renonçassent aux traités qu'ils avoient faits avec le Duc.

Benoît Raveri chargé de répondre au nom des trois Etats de Lausanne, avoua qu'il étoit très-vrai, que dans le compromis qui avoit été lu, on n'avoit regardé le Duc que comme arbitre médiateur, & point comme Seigneur; qu'on n'avoit point entendu divers articles contenus dans sa prononciation, que la crainte qu'inspiroit ses menaces avoit engagé les Lausannois à le reconnoître pour leur Seigneur Souverain, & qu'on leur avoit dit que l'Evêque & son Chapitre avoient fait la même démarche, qu'enfin on leur avoit assuré que leurs ancêtres avoient fait la même chose à l'égard des ancêtres du Duc, ce qu'on n'avoit cependant pas pu leur prouver.

Ces débats finis, la conclusion fut que l'Evêque & la Ville rejetterent unanimement la prononciation du Duc, parce qu'il avoit surpassé ses pouvoirs & qu'on avoit plus écrit que prononcé; les Lausannois renoncèrent au traité qu'ils avoient fait, & reconnurent l'Evêque pour leur seul Vicaire Impérial & pour leur Seigneur, ce qui fut fait en présence des députés de Berne, de Fribourg & de Soleure.

#### ANECDOTE ANGLAISE.

Nous voulons entre nous célébrer l'anniversaire de notre bon Roi, s'écrieront quelques jeunes Anglois, riches & magnifiques qui se trouvoient rassemblés, mais c'est une fête divine qu'il nous faut, entendez Morington, une fête céleste, nous n'épargnerons rien pour cela. Morington sourit & promit de s'en occuper; la troupe joyeuse connoissoit son goût; — elle lui donna plein pouvoir & lui remit une somme considérable pour cet objet.

La taverne fut arrêtée pour la fête, l'heure fixée,

(1) Avenches, Lucens, Lutri, Lavaux & St. Saphorin.

(2) Berne, Fribourg, Soleure.

& en quittant Morington, les jeunes gens répètent qu'ils veulent du divin, du céleste, reposez-vous sur moi, leur répond Morington.

Le jour arrive, l'assemblée se forme, elle trouve une salle mal éclairée, & pas le moindre préparatif qui annonce un souper.

Que signifie cela, s'écrioient les jeunes gens! — Vous voulez une fête divine, leur répond froidement Morington, la voici; — il ouvre en disant ces mots, la porte d'une chambre voisine, & montre à ses jeunes amis dix honnêtes bourgeois de Londres, assis à une longue table avec leurs femmes & leurs enfans, Morington avoit employé une partie de la somme destinée pour la fête, à les libérer des dettes pour lesquelles ils étoient détenus dans le Fleet, & de l'autre partie il en avoit racheté les outils nécessaires à leur profession. Vous voulez leur dit-il, un banquet céleste, voilà ceux de la Divinité, & il les instruit de l'usage qu'il avoit fait de leur argent, l'on rit, l'on s'assit entre ces honnêtes artisans, l'on mangea de deux plats, l'on but modérément; mais les larmes de joie que répandoit sur leur délivrance ces bonnes gens, le bégaiement de leur vifs reconnaissance, la joie de leur famille convertit ce modique repas dans une fête délicieuse, on assura Morington en s'en allant qu'il avoit en effet rempli l'idée qu'on se formoit d'une fête céleste, & l'on se soucrivit d'une somme pareille, pour avoir une fête dans le même genre, à l'universaire prochain.

## LETTRE A L'AUTEUR DU JOURNAL DE LAUSANNE.

M.

Rien de ce qui intéresse l'humanité ne doit être étranger à votre Journal. C'est à ce titre que j'ai l'honneur de vous adresser un épisode, extrait d'un petit poëme que le hasard a mis entre mes mains. Vous ne le lirez pas sans le plus vif intérêt, & j'espère que vous le trouverez propre à exciter dans les ames honnêtes & sensibles de vos Lecteurs de l'amour & de la pitié pour les malheureux, & de l'horreur pour les crimes qu'enfantent les révolutions. Il n'appartient qu'à des personnes, dont le cœur est desséché par l'égoïsme, ou flétri par les forfaits, de voir avec indifférence l'innocence persécutée & la vertu dans l'adversité.

C'est la malheureuse victime de l'incendie dont il est question dans le poëme manuscrit, qui rend compte elle-même des horreurs dont elle a été le témoin; elle le fait avec cette simplicité naïve & touchante, qui porte tous les caractères de la vérité. Voici ce morceau sur lequel je ne me permettrai aucune réflexion.

Oui, vous serez sensible aux horreurs de mon sort!  
Que n'ai-je mille fois plutôt souffert la mort?  
Pour des chagrins si vifs, hélas! étois-je née?  
L'amour me préparoit un heureux hymenée,  
Et le jour étoit pris ou ses vœux les plus doux,  
Alloient dans un amant me donner un écou.  
Soudain de cris confus les échos retentissent;  
Les airs en sont troublés, les vallons en mugissent,  
Et jusqu'au fond des bois, où conduit la terreur,  
Le bruit qui croit répand l'épouvante & l'horreur.  
Auprès de mon château, dans un lieu solitaire  
J'attendois le retour d'un amant & d'un père;  
Je me lève, je vois, (jour à jamais affreux!)  
Courir de toutes parts un peuple furieux:  
Il porte dans ses mains & la hache & la flamme,  
La crainte, malgré moi, s'empare de mon ame;  
Je veux fuir, on m'arrête. *Ils sont amis du Roi,*  
*Point de pitié,* dit-on; *ainsi le veut la loi.*  
Des brigands, à ces mots la troupe conjurée  
Fémit & du château force & franchit l'entrée;  
Sous leurs coups redoublés les murs sont renversés,  
Tous les meubles détruits & les toits embrasés,  
Et le feu, dont le vent redouble la furie,  
N'offre de tous côtés qu'un affreux incendie.  
Depuis ce jour mes yeux m'ont connu que les pleurs,  
Quel fut l'acharnement de mes persécuteurs!  
N'étoit-ce point assez que leur funeste rage  
De mes nobles ayeux eut détruit l'héritage,  
Devoient-ils me forcer à quitter pour toujours  
Les lieux où de ma vie a commencé le cours,  
Rien n'a pu les fléchir: les cruels! ils ignorent  
Qu'il est un Dieu vengeur des foibles qui l'implorent.  
Depuis un mois errante au milieu des forêts,  
J'exhale dans les airs d'inutiles regrets  
Tous les cœurs font de fer, ils m'ont tous repou-  
sée . . . . .  
J'ai l'honneur d'être &c.

L.

Du pied du Mont Jura, ce 10 Août 1793.

Le mot de l'Enigme du numero précédent est :  
*deffein.*

( *Le cours du change a manqué.* )

### M O R T S.

Nicolas Ruby d'Oppligen, âgé de 28 ans.  
Abraham Louis Dessel, fils mineur.  
George Ulrich Michot, fils mineur.  
Jean Henri Peneveyre, fils mineur.  
Noble Dame, née Debons, veuve de Noble Jean François  
Croulat, vivant Banneret de Bourg.  
Jeanne Louise Susanne Tzaut, fille mineure.  
Un enfant mâle venu mort au monde, de Justis Louis Corlat.  
George François Albert Goldeurhoue, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

31 A O U T 1793.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 23 minutes, & se couche à 6 heures 37 minutes.

*Suite de la littérature indienne, dernier extrait des Mémoires asiatiques, l'Anneau de Sacontala, drame en sept actes.*

L'INTRIGUE de ce drame indien dont M. Jones nous donne la traduction est très-simple: Dusmanta, Empereur de l'Inde, chassant dans une forêt sacrée, rencontre une jeune beauté nommée *Sacontala*, fille d'un Roi & d'une Nimphe des Cieux inférieurs, & remise aux soins d'un St. Hermite nommé *Cana*. Très-amoureux de cette belle personne il l'épouse; mais obligé de retourner subitement dans sa capitale, il quitte son amante en lui laissant un anneau, sur lequel son nom est gravé, & en lui disant qu'elle doit répéter chaque jour une des syllabes de ce nom, & qu'avant qu'elle aye épellé le mot Dusmanta un de ses officiers se trouvera là pour la conduire dans son palais.

Quelques jours après le départ de son amant, *Sacontala* a le malheur d'exciter la colere du *Rischi* (1), *Durbassa* pour avoir négligé envers lui quelque acte d'hospitalité, ce saint fort irascible soulage sa colere en lançant des imprécations contre la Princesse: " Puisque tu négliges, dit-il. un simple devoir de dévotion, puisse celui qui est l'objet de tes pensées, duquel ton cœur est rempli, t'oublier de la même maniere qu'un homme revenu d'une forte yvresse, oublie ce qu'il a fait & dit quand le vin maitrisoit sa raison.

La colere du *Rischi* un peu apaisée cependant, par l'intercession des Dames de la Princesse, il consent, ne pouvant anéantir sa malédiction à la modifier, en ajoutant qu'elle n'en sentirait l'influence que jusqu'au moment où le Roi la verroit.

Mais l'Empereur n'envoyoit point chercher la pauvre *Sacontala*: *Cana*, son pere adoptif, instruit par une voix celeste, non-seulement de la situation em-

barrassée où se trouvoit sa pupile, mais encore du sort illustre préparé à l'enfant qu'elle mettra au monde, se résout à la faire partir pour la cour de son époux.

Les jeunes compagnes de *Sacontala* transportées du bonheur de leur amie, préparent des charmes qui doivent en assurer la durée. *Sacontala* arrive elle-même, son contentement de rejoindre son époux, sa tristesse de quitter le séjour de son enfance, le vieillard vénérable qui en prit soin & ses tendres amies, sont exprimée dans cette scène avec autant de chaleur que de richesse d'imagination; & malgré les fictions mythologiques qui remplissent ce morceau, il respire, avec une très-bonne morale, une grande sensibilité & beaucoup de délicatesse.

Après avoir rempli toutes les cérémonies religieuses & d'étiquette usitée aux fiançailles des Hindous, *Cana* remet sa fille adoptive à deux Bramins & à la vieille *Gaudami* qui devoient l'accompagner dans ce voyage. *Sacontala*, prête à s'éloigner, se compare à un jeune *Sandal*, transporté de la colline de *Madaya* sur un terrain étranger. Rassure-toi, lui dit *Cana*, — lorsque tu fera mere de famille, femme d'un Roi, les inquiétudes occasionnées par les intrigues du monde & de la cour pourront te causer il est vrai, quelque trouble passager, mais si tu penfes solidement sur ces légers afflictions, & sur-tout lorsque ton fils (car tu en aura un) se développera devant tes yeux comme l'étoile du matin; alors tu connoitra avec certitude que le corps n'est uni que pour un tems avec l'ame, & comment pourroit-on s'affliger immodérément lorsqu'on fait que le foible lien des relations mortelles se brisera un jour.

Si *Cana* a soin de munir sa fille de bonnes instructions, une de ses jeunes compagnes met aussi le plus grand zèle à lui rappeler, qu'au cas que le Monarque l'ait oubliée, elle doit lui montrer sa bague; ce conseil réveille toutes les craintes de *Sacontala*: rassure-toi, lui dit son autre compagne, l'amour prompt à s'allarmer se forge des chimeres & tu ver-

(1) Nom donné aux Saints.

ras qu'elles n'ont aucune réalité. Ainsi consolée elle part, l'acte finit, & dans celui qui suit on la voit arriver dans le palais de Dufmanta; mais ce Prince assujetti à l'influence de la malédiction du Rischî, ne reconnoit point son amante; elle se ressouvient alors du prudent conseil de sa compagne, & voulant lui montrer son anneau, elle ne le trouve plus à son doigt; durement renvoyé par le Monarque, elle se retire fondant en pleurs. Cette bague, soustraite par quelque mauvais génie, se retrouve cependant, on l'apporte, le charme est dissipé, Dufmanta est dans le désespoir de la perte de son épouse, & tous ces courtisans fort occupés pour la retrouver, aidé de l'assistance des bons génies, on y parvient enfin. Dufmanta au comble du bonheur, a d'elle un fils que le destin a destiné pour être le plus grand héros de l'univers & le maître de la terre & des sept îles qu'elle contient, selon la cosmographie indienne.

Caldas, auteur de ce drame, vivoit dans les premiers siècles avant Jésus-Christ; on le regarde comme ayant été le restaurateur des livres indiens, composés par Balmic & par Bayas, & comme ayant rédigé les éditions qu'on a actuellement de ces livres, idée généralement établie, ainsi que la réputation de ce vénérable Barde Indien, qui est encore auteur de plusieurs autres poèmes agréables, de contes en vers & d'un petit mais excellent ouvrage sur le maître Samcrit, dans la manière de Térence.

Plusieurs des contemporains de Caldas, ainsi que d'autres poètes Hindous de notre tems, ont composé tant de tragédies, de comédies, farces & pièces en musique que tous les Pundits (1) assurent que leurs pièces de théâtre sont innombrables. Les premières recherches de M. Jones sur cet objet lui en ont fait connoître plus de trente, regardées par eux comme la fleur de leurs Natakks; ces pièces sont en vers, lorsque les dialogues sont du genre sublime, & en prose dans toutes les scènes familières. Les rôles des grands & des savans sont rendus dans le sanscrit le plus pur; mais pour ceux des femmes, ils sont écrits en präcrit, langage moins savant, plus doux, mêlé d'articulations, plus gracieuse que ne l'est la langue des Bramins, & enfin les personnes de la basse classe sont supposées s'exprimer dans le dialecte vulgaire des diverses provinces.



*Article traduit & extrait du Burger, Journal allemand qui se rédige à Berne.*

On lit le passage suivant dans un voyage fait par

(r) Docteur ou savant.

la Suisse, & dont la gazette de Gottingue donne l'analyse.

« Entre les vertus les plus généralement attribuées  
 » aux Suisses, comme faisant partie de leur caractère  
 » national, se trouvent la probité, la sincérité ou  
 » franchise; nous ne voulons pas leur disputer ces  
 » qualités, mais comment est-il possible que dans la  
 » plupart des Cantons ils se trouvent si peu d'auber-  
 » gistes, de voituriers, de bateliers auxquels on  
 » puisse se fier, & qu'ils se montrent la plupart inté-  
 » ressés à un tel excès, que si le voyageur ne jette  
 » pas l'or autour de lui comme le faisoient jadis les  
 » Anglois, il risque d'être peu considéré & mal servi,  
 » au point qu'à moins d'avoir une fortune, il ne sera  
 » bientôt plus possible de voyager en Suisse.

» Lorsque les étrangers y sont en grand nombre,  
 » les voituriers renchérissent arbitrairement & sans  
 » encourir aucune punition, le prix de leurs che-  
 » vaux, ils décident despotiquement des journées,  
 » des distances, & font payer (par exemple) le  
 » chemin de Zurich à St. Gall, qui n'est que de qua-  
 » torze heures, comme si ce voyage demandoit quatre  
 » journées; le prix qu'ils exigent pour celui de Genève  
 » à Neuchâtel, est tout aussi exorbitant & tout aussi  
 » impardonnable, la distance est de vingt-quatre  
 » heures & ils le font payer six journées. — A l'exem-  
 » ple des voituriers de la ville, les paysans habitant  
 » les contrées fréquemment visitées par les étran-  
 » gers, les vexent impitoyablement aussi-tôt qu'ils  
 » supposent qu'on ne peut se passer de leur secours,  
 » & ne se bornant pas à cet improcédé, ils y ajoutent  
 » encore une morgue insultante, en disant à  
 » ceux qui paroissent étonnés de payer plus qu'ail-  
 » leurs, *nous sommes en Suisse*. Un paysan d'Un-  
 » terlée, sachant qu'il n'y avoit de moyen de che-  
 » miner que ses chevaux & sa voiture, eut l'audace  
 » de demander cinq gros écus pour conduire un  
 » étranger jusqu'à Lauterbrun.

» On trouve encore, il est vrai, quelques hommes  
 » honnêtes & sensés parmi les aubergistes des villes,  
 » & ceux-là ont un prix égal & raisonnable pour  
 » tout le monde; mais on peut aussi en nommer dans  
 » les villes les plus considérables & dans les plus  
 » grandes auberges qui ne se font pas fait de scrupules  
 » de rançonner les étrangers d'une façon illi-  
 » cite; & ces vexations ont tellement augmentés  
 » depuis quelques années, qu'il y a beaucoup de  
 » voyageurs qui ne descendent de voiture qu'après  
 » avoir fait leur prix du déjeuner, de la table &  
 » du logement. J'ai parlé cet été à plusieurs voya-  
 » geurs qui ont payés dans les bonnes auberges pour  
 » leur dîner à table d'hôte jusqu'à 30, 40, 50 batz,  
 » là où le prix ordinaire est 15, au plus 20 batz,  
 » & nous avons payé nous-mêmes au Locle où il

33 n'y a qu'une auberge, un louis d'or à quelques  
33 sols près pour notre dîner. Si le gouvernement  
33 n'arrête bientôt une telle injustice, la Suisse, dans  
33 peu d'années, aura une si mauvaise réputation, que  
33 les voyageurs effrayés cesseront d'y venir.

Nous n'avons pu résister (dit le Journaliste Bernois de qui nous empruntons ceci) au désir de répéter en copiant ce morceau (1) des faits que nous avons déjà lus dans d'autres relations de voyages en Suisse, que nous avons souvent entendu dire, & quelquefois éprouvé nous mêmes. L'honneur & les mœurs de nos compatriotes étant attaqué par ces imputations, le vrai caractère Suisse étant obscurci par cette conduite, il nous paroît nécessaire de fixer l'attention de nos concitoyens sur les écrits & les actions qui jettent une ombre aussi fâcheuse sur notre caractère national. Puissent ceux qui se reconnoîtront dans ces tableaux éprouver un rougeur salutaire! puissent-ils comprendre le déshonneur qu'ils font à leur nation, car quelle bassesse ne dénoteroit point cette façon de penser & d'agir, & quel prix moral pourroit avoir un peuple chez lequel de tels abus seroient généralement établis.

L'égoïsme, l'intérêt propre, la mauvaise foi, sont les marques les plus certaines de la dégradation morale, & pour connoître les mœurs d'une nation, d'une ville, d'un village, il n'est pas de pierre de touche plus sûre que la bienveillance, la complaisance & la conscience qu'on y remarque envers les étrangers: tels étoient autrefois les caractères qui distinguoient nos bons ancêtres des autres nations, & qui leur attiroient la réputation & l'épithète d'honnêtes Suisses, surnom qui assurait toujours une bonne réception à celui qui le portoit.

#### ANECDOTE ANGLAISE.

\* \* Henri Carey, cousin de la Reine Elisabeth, avoit été pendant plusieurs années le favori de cette souveraine, qui étoit, comme on sait, fort sujette à se dégoûter de ses favoris, ou suivant bien des personnes de ses amans. Quoiqu'il en soit, un jour Carey se promenant d'un air profondément occupé dans les jardins du palais & sous les fenêtres de la Reine, elle l'aperçut, & lui demanda en riant à quoi peut penser un homme qui paroît ne penser à rien? Aux promesses d'une femme, à ses sermens, à ses faveurs, répondit Carey en badinant, mais avec beaucoup d'imprudence. Vous avez deviné, dit la Reine, & votre réponse est très-vraie. Elisabeth piquée de l'indiscrétion de Carey, ou peut-être ne cherchant qu'un prétexte qui lui justifiât à elle-même son indifférence,

se retira fort en colère. Quelques tems après, Carey vint supplier la Reine de lui accorder une pairie vacante, & lui rappella qu'elle la lui avoit promise. Je le fais bien, lui dit Elisabeth, mais c'étoit là une promesse de femme, & si je vous la donnois, ce seroit encore une faveur de femme. Dès ce moment, Elisabeth ne voulut plus voir Carey, ni entendre parler de lui. Il en conçut un tel chagrin qu'il en mourut.

#### Arts agréables & utiles pour la botanique.

*Moyens faciles de prendre l'empreinte & le contour d'une fleur ou feuille dans très-peu de tems sans savoir dessiner.*

Prenez une feuille de papier la plus mince que vous pourrez trouver, que vous enduirez avec de l'huile de lin ou d'olive (1) selon votre commodité, laissez cette feuille ainsi imbibée d'huile pendant quatre ou cinq jours, au bout desquels vous la passerez sur la fumée d'un flambeau, jusqu'à ce qu'elle soit toute noircie; placez sur ce papier les feuilles dont vous desirez avoir le contour, & mettez par-dessus une feuille de papier blanc d'une certaine force, cette opération étant faite, frottez avec l'anneau d'une clef bien polie la feuille de papier blanc, jusqu'à ce que vous presumiez que les feuilles réelles soient bien empreintes de la couleur noire, transportez ces dernières entre deux feuilles de papier blanc, dont vous frotterez avec une clef ou polissoir de verre celle qui est au-dessus. Les feuilles dont vous desirez l'empreinte se trouveront calquées très-distinctement sur les deux feuilles de papiers, non-seulement dans leur contour, étendue & figure, mais encore avec toutes les ramifications de leurs fibres, & leur couleur sera d'autant plus constante qu'elle est à l'huile.

*Règlement élémentaire fait entre les Moines de l'Abbaye de Romaimôtier, de l'ordre de Clugni, & leur Prieur, l'an 1513.*

On voit entr'autre dans ce règlement que les mercredi, vendredi, samedi, sont des jours maigres, ainsi que l'avant & le catême.

On prendra pour faire de la gelée sept ou huit pots de vin par jour; les jours où l'on mange de la viande, le cuisinier aprêtera douze poules, la prébende Religieuse est un miral de vin par repas, ou un pot & un quart mesure de Lausanne, avec deux miches de pain, l'une de blanc d'environ quatre livres, l'autre d'orge & de seigle d'environ quatre livres & demi.

(1) Contenu dans le Magaziz de Gottingue, année 1770.

(1) L'huile de lin vaut mieux, parce quelle se sèche au lieu que celle d'olive ne se sèche jamais.

Quand un Moine étoit malade, on devoit lui donner une miche blanche outre son ordinaire, & s'il se faisoit saigner, un miral de vin de plus que son ordinaire.

(Extrait des anciennes chroniques.)

Notice de Livres Italiens, Rome.

Di Noti Romane al sepolcre de Scipioni, ou les nuits romaines auprès des tombeaux de Scipion.

L'auteur de cet ouvrage qui prend le nom supposé de Philippe Nari, a su s'identifier dans les tems dont il parle & annonce une tête philosophique, qui s'est habituée à réfléchir sur des objets importants, & qui a les connoissances nécessaires au sujet qu'il traite; ce sont six dialogues, vrais chefs-d'œuvres dans cette sorte de composition. Les interlocuteurs principaux sont Ciceron, César, Auguste, les Catons, les Scipions & plusieurs autres personnages fameux, lesquels discutent des matieres dignes d'être approfondies, d'autant que ceux qui les traitent, dégage de tous préjugés, louent ce qui est digne de louange, & blâment ce qui mérite d'être blâmé. Les bornes de notre feuille ne nous permettent pas d'entrer dans le détail de ces différentes scènes, qui tendent à prouver, ainsi que le conclut l'auteur à la fin de son ouvrage, que la célébrité des Romains, si grande encore de nos jours, (qu'un vrai philosophe oseroit à peine élever la voix pour les juger) étoit peu fondée qu'ils ne la dûrent qu'à quelques actions d'éclat, à l'étonnante fortune qui secondoit toutes leurs entreprises; mais qu'ils étoient dans le vrai, oppresseurs par principe, destructeurs de nature, injustes, cruels, méchans, que leurs héros n'eurent que l'héroïsme de l'ambition & des fausses vertus, & qu'ils furent enfin plus grand qu'ils n'étoient bons, & plus célèbres qu'ils ne furent heureux.

Chanson imitée du hollandois.

1.

C'est dans ces lieux charmans que mon ame trop tendre,

Goûta tous les plaisirs d'un amour séducteur,  
Lieux où ma liberté cessa de se défendre,  
Qu'à vous revoir encor j'éprouve de douceur,

O doux momens des amans

Jours charmans,

Ha pourquoi vos plaisirs sont-ils si peu confians ?

2.

Heureux tems pour mon cœur que vous aviez de charmes,

J'étois le sort de troubler ces beaux jours,  
Je ne comprenois plus qu'on put verser des larmes,  
Puisqu'un regard en arrêtoit le cours,

O doux momens, des amans, bis.

3.

Mon Iris à son tour me fit bientôt connoître,  
Combien mes tendres soins avoient su la charmer;  
Son cœur indifférent ne vouloit pas de maître,  
L'amour me fit parler, & je sus l'efflammer.

O doux momens, des amans, bis.

4.

Quand transportés tous deux par un tendre délire,  
Nous voulions de l'amour depeindre les douceurs,  
Les termes les plus forts nous sembloient trop peu dire,

Nous n'en pouvions trouver de dignes de nos cœurs.

O doux momens, des amans, bis.

5.

L'un de l'autre toujours nous avions les idées,  
De ce qui lui plaisoit je me sentoie charmer,  
Nous n'avions pas besoins d'exprimer nos pensées,  
Et la même ame enfin sembloit nous animer,

O doux momens, des amans, bis.

6.

Mais quelle étoit aussi nôtre douleur extrême,  
Si pour quelques instans il falloit nous quitter,  
Iris versoit des pleurs, j'en répandois de même,  
La douleur nous étoit la force de parler,

O doux momens, des amans, bis.

7.

Près fleuris, clairs ruisseaux, bocages agréables,  
De mon bonheur passé, témoins toujours discrets;  
Plaignez-vous avec moi, vous n'êtes plus aimables,  
Et vous, tendres échos, répétez mes regrets,

O doux momens, des amans,

Jours charmans,

Ah pourquoi vos plaisirs sont-ils si peu confians ?

Le mot du Logogriphe du numero précédent, est *Canibale*.

Le mot de l'Enigme du numero précédent est, *heures*.

Le cours du change a manqué.

M O R T S.

Jeanne Susanne Salomé Séchaud, fille mineure.

Suzanne Madelaine Hülker, fille mineure.

Françoise Bander, âgée de 26 ans.

Louise Delisle, fille mineure.

Jeanne Decastel, fille mineure.

Jean Louis Lemat, fils mineur.

Jacob Daniel Portier, fils mineur.

Françoise Henseling, fille mineure.

Louise Susanne Pamblanc, fille mineure.

Louise Henriette Regamey, fille mineure.

Jeanne Madelaine Louise Thelin, fille mineure.

Jean Marc François Delisle, fils mineur.

Jeanne Claudine Bujcard, fille mineure.

Louise Samson, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

7 S E P T E M B R E 1793.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 34 minutes, & se couche à 6 heures 26 minutes.

*Les amoureux des Alpes, anecdote Suisse, traduite de l'allemand.*

J'ER<sup>0</sup> OIS dans le Grindelwald autour de Lauterbrun dont le digne Pasteur m'avoit reçu avec la cordialité la plus touchante : je n'avois point de plan fixe, j'attendois notre ami B<sup>\*\*\*</sup>. Dans une de mes petites excursions, je me trouve dans une vallée peu éloignée de Lauterbrun, j'y vois un rassemblement de jeunes gens de la paroisse, ils jouoient, dansoient, rioient, luttoient ensemble, assis sur une hauteur, je contemple ce spectacle avec satisfaction & en enviant leur gaieté.

Me proposant cependant de parcourir la montagne, je descens pour la remonter de l'autre côté; mais en tournant autour d'un bocage; une jeune fille assise sur un vieux tronc d'arbre, s'offre à ma vue. Le coude appuyé sur son genoux, une main devant les yeux, l'autre négligemment tombante l'empreinte de la douleur est répandue sur toute sa figure. Je m'arrête, je la considère; bon Dieu, me dis-je, l'inquiétude & le chagrin pénètre-t-il donc aussi dans ces vallées, séjour de l'innocence & de la simple nature?

Rappelée à elle-même par le bruit que je fais en marchant, elle lève la tête, son air pâle, son regard languissant, mais plein de douceur & de tendresse annonce, une secrète melancolie, ses yeux se fixent un instant sur moi, & prenant aussitôt une autre attitude, elle paroît vouloir me cacher l'affliction qu'elle éprouve; je m'approche d'elle, je hasarde quelques questions indifférentes, elle me répond avec honnêteté, mais le son de sa voix conservant l'accent de la douleur, indique des larmes retenues, qui, si elle étoit seule, prendroient leur essor, & lorsque je lui demande pourquoi elle ne partage point les jeux de ses compagnes, s'efforçant à sourire, elle ne peut me répondre qu'en bégayant, quelques mots découfus. Se levant enfin lentement elle rejoint la troupe joyeuse de laquelle nous étions sé-

paré. L'intérêt qu'elle m'inspire me donne cependant la plus vive curiosité d'approfondir la cause de ses peines; j'apperçois un vieillard, observateur oisif des plaisirs de la jeunesse; je m'approche de lui, je l'interroge & il m'apprend ce que je vais vous conter.

Marie (ainsi s'appelle, dit-il, cette jeune personne) est aimée d'un jeune villageois, qu'elle aime à son tour. Toujours ensemble, les jeux de leur enfance, l'habitude, le cœur, la nature, tout a contribué à former ce lien, & si les attentions de Charles, ses regards, ses serremens de mains, enfin une déclaration formelle instruisirent Marie de son amour pour elle, il put voir à son tour dans les regards pleins d'amitié de sa jeune maitresse, & par les innocentes plaisanteries ostées au village, un aveu tacite qu'elle approuvoit ses sentimens.

De ce moment le tendre Charles fut entièrement à Marie; il la suivoit comme son ombre, au jeu, à la danse, il étoit toujours à ses côtés, & quoiqu'il n'eut point de promesse formelle de la part de Marie, il lisoit dans ses yeux que la fête prochaine seroit l'époque de son bonheur.

Dans cette fête annuelle & publique en usage chez les habitans des montagnes, se contracte leur heureux mariage, & c'est là que les jeunes gens s'exerçant à des combats de luttés, obtiennent pour prix de leur victoire la main de leur amante.

Ce grand jour si impatientement attendu par l'amoureux Charles arrive enfin. Tous les habitans de la paroisse se rassemblent dans la vallée & sur la prairie. Rangés sur une ligne, les jeunes gens attendent le signal du combat, & déjà ils se mesurent des yeux avec un regard où se peint l'ardeur & le désir de la victoire.

Mais Charles se distingue entre les Athletes par son air abattu, par sa pâleur mortelle, Brûlant, d'amour, agité pendant toute la nuit, entre l'espérance & la crainte, il n'a pu se livrer aux charmes du sommeil, son tour vient de combattre, il lutte avec effort, mais terrassé trois fois par les plus foibles

adversaires, l'air rétentit d'éclats de rire répétés & prolongés, dont il est l'objet, & au milieu desquels toutes les filles déclarent qu'elles ne danseront point ce jour-là avec le foible Charles.

Le cœur de Marie est déchiré, les joues rouges brûlantes, elle baïsse les yeux, pour ne pas voir son amant hué & baffoué, chaque éclat de rire est un trait cruel qui lui perce l'ame, & lorsqu'en portant des regards mal assûre sur l'assemblée, elle aperçoit Charles, confus humilié dans un éloignement honteux du reste de la troupe, pourroit-elle se résoudre à lui donner la main dans ce moment, non, — c'est un effort au-dessus d'elle.

Cependant la danse avoit commencée, Charles s'étoit rapproché de Marie, d'un air timide & en begayant, il lui avoit demandé de danser avec lui, & la compassion qu'il lui inspiroit alloit l'emporter dans l'ame de la sensible Marie sur tous ses autres sentimens, les yeux pleins de larmes, déjà elle étoit prête à lui donner la main, au même instant un jeune homme élevant la voix, dit en riant, qu'il faut occuper Charles à leur verser à boire, parce qu'il est trop foible pour supporter la danse. Altérée par ces mots suivis d'un nouvel éclat de rire, non dit Marie, en retirant sa main, non Charles, je ne danse pas avec toi.

Quittant alors son amante, & grinçant les dents de rage, Charles s'élança contre le jeune payfan, dont le propos cruel venoit de lui ôter sa dernière consolation; il l'empoigne avec violence, une lutte s'établit entr'eux & l'amant de Marie terrassant son adversaire, le plus fort Athlète du village, avec la même facilité qu'il eut renversé un enfant, dispartoit de la vallée comme un éclair, laissant les spectateurs de sa victoire aussi étonnés que satisfaits.

Jouissant en secret & avec complaisance du triomphe de son amant, les yeux de Marie errant sur toutes les issues de la vallée, annonçoient l'espoir de son retour, & l'impatience avec laquelle elle l'attendoit; mais trompée dans son espoir, la danse lui devint insupportable, le reste du jour lui parut un siècle, & son cœur oppressé ne fut soulagé qu'aumoment où la fête finit.

Désirant avoir une occasion de passer devant la chaumière de Charles, elle recendoit quelque-unes de ses compagnes, Lauter, le pere de son amant étoit assis devant sa porte. Mais timide, angoissée, elle n'osa lui demander où étoit son fils, un triste pressentiment s'emparant de son ame elle courut chez elle pour y pleurer en liberté.

Pour la première fois depuis des années, Charles n'étoit pas dans le village, il ne vint point comme à son ordinaire, souhaiter à demi voix ou en coussant un doux repos à sa maîtresse, baignée de larmes, Marie l'attendoit à sa fenêtre, minuit sonne elle y

étoit encore, & elle s'y retrouva le lendemain-avant que le soleil dorât les sommets des glaciers; les yeux fixes sur l'entrée d'un petit bois de sapins, elle espiroit y appercevoir le jeune Lauter, qui tous les matins épiroit de cette place & pendant des heures entières le moment où la maligne Marie consentoit enfin à le remarquer, fatigué d'une vaine attente, Marie au premier rayons du soleil se trouva devant la chaumière de Lauter, n'y voyant personne, elle se retire, revient, chante d'une voix mélancolique une chanson joyeuse, & personne n'y répond; mais le vieux Lauter paroît enfin, & la pauvre Marie apprend de lui que son fils n'a pas été la nuit dans le village.

Il n'y vint pas la nuit suivante, son pere commençoit à s'inquiéter, & Marie passa dans les larmes un mois entier qui s'écoula sans qu'on entendit rien de lui, au bout de ce tems des bruits contradictoires couvrirent le village, les uns l'avoient vu à Berne, d'autres sur la route d'Allemagne & prêt à s'enrôler, & des troisiemes enfin racontaient qu'on avoit trouvé son corps près d'une avalanche & qu'on l'avoit enterré.

Pauvre Marie! cette dernière nouvelle lui ôta presque la raison, des évanouissemens successifs & la pâleur de la mort répandue sur tous ses traits faisoit craindre pour sa vie; errante comme un fantôme, elle étoit l'objet de la pitié de toute la paroisse, & quand les jeunes gens du village s'assembloient, & que les jeunes filles venoient la chercher pour leurs petites fêtes, Marie alors les larmes aux yeux, secouant la tête, s'effuyant les yeux avec son tablier, disoit à demi voix, non, laissez-moi, c'est moi qui l'ai tué. Elle vécut ainsi pendant dix mois; tout-à-coup des cris de joye se firent entendre, ils se renfermoient à chaque instant, bientôt Marie distingua son nom, celui de son amant, d'un faut elle se trouva à la fenêtre; c'étoit Charles, les jeunes gens du village, le ramenoient en triomphe, il jetta en passant un regard sur la fenêtre, mais il baissa les yeux, au même instant. Interdite, tremblante, colérée des plus vives couleurs, Marie se penchoit en avant, elle croyoit appeler Charles, & ne formoit qu'un son inarticulé. Elle voulut descendre, les jambes lui manquèrent, & il ne lui resta de force que pour remercier le ciel qui lui rendoit son amant.

(La suite au numero prochain.)



\* \* Subtilité des voleurs, conte oriental.

Le vol est très-sévèrement puni dans les Gouvernemens Orientaux; mais les châtimens n'empêchent point qu'il n'y soit très-fréquent; il est vrai qu'il s'y commet toujours avec la plus grande subtilité, comme on s'en convaincra par le recit suivant.

« Un paysan menoit à Bagdat une chèvre, il étoit monte sur l'âne, & la chèvre le suivoit, ayant une clochette au col. Trois filoux voyant passer cette petite caravanne, ne tarderent pas à la convoiter. Je gage, dit le premier, que je ravirai la chèvre de cet homme, sans qu'il s'avise jamais de me la redemander; & moi, dit le second, je lui enleveroit l'âne sur lequel il est monte. Voilà qui est bien difficile, dit le dernier, moi je veux lui ôter tous ses habits, & qu'il en soit bien aise. Le premier voleur fut à la tête du paysan à pas comptés, délie adroitement la clochette du col de la chèvre, l'attache à la queue de l'âne, & se retire avec sa proie. L'homme monté sur son âne, & qui entendoit toujours le son de la clochette, croyoit fermement être suivi par sa chèvre; au bout de quelque tems, il tourne la tête, & est bien étonné de ne plus trouver cet animal qu'il alloit vendre au marché; il en demande des nouvelles à tous les passans; le second filou s'avance, & lui dit, je viens d'appercevoir du coin de cette ruelle, un homme qui fuyoit en trainant une chèvre. Le paysan descend avec précipitation de son âne prie le filou de vouloir bien le lui garder, & se met à courir de toutes ses forces après le prétendu voleur: après avoir bien parcouru de terrain, il revient accablé de fatigué, & pour comble de malheur, il ne trouve ni son âne, ni son gardien. Nos deux filoux gagnoient au pied, chacun très-content de sa proie: le troisieme attendoit son homme au bord d'un puits, par où il devoit nécessairement passer. Le filou pousse des cris douloureux, & se plaint si amèrement, que l'homme, qui avoit perdu son âne & sa chèvre, est tenté d'accoster quelqu'un qui lui paroïssoit être bien affligé. Qu'avez-vous à vous désespérer lui dit-il, vous n'êtes sûrement pas si malheureux que moi? j'ai perdu deux animaux dont le prix devoit faire ma fortune; voilà une belle perte, reprit le filou: avez-vous comme moi, laissé tomber dans ce puits une cassette pleine de diamans, que j'étois chargé de porter au Calife; peut-être serais-je pendu, comme ravisseur. Que n'allez-vous au fond du puits, dit le paysan, chercher cette riche proie; il n'est pas profond? Hélas! je ne suis pas adroit, répliqua notre homme; j'aime mieux courir risque d'être pendu, que d'être noyé infailliblement; mais si quelqu'un vouloit me rendre ce service, je lui donnerois volontiers dix pieces d'or, le paysan remercia le prophète, qui lui présentoit une occasion si favorable de réparer la perte de son âne & de sa chèvre; promettez-moi dix pieces d'or, & je vous rapporterai votre cassette, dit-il au voleur. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait; il ôta ses habits, & descendit dans le puits avec tant de légèreté, que le voleur vit bien qu'il n'avoit que le tems d'enlever sa proie. Le paysan arrivé au fond du puits, n'y trouve point de cas-

sette; & quand il fat remonté, il ne put plus douter de son malheur: les habits, l'âne & la chèvre avoient pris un chemin différent, & leur malheureux maître regagna avec bien de la peine, un lieu où l'on voit bien couvrir sa nudité ».

—————  
*STANCE. Le danger d'être belle.*

Fatal poison de l'innocence,  
 Présent du ciel dans sa rigueur;  
 Beauté qui fit mon espérance,  
 Aujourd'hui tu fais mon malheur.

Sans toi, sans ces frivoles charmes,  
 A qui l'on vient offrir des vœux,  
 Mon cœur tranquille & sans allarmes,  
 M'eût fait passer des jours heureux.

Sans cet éclat peu nécessaire  
 A l'essence du vrai bonheur,  
 A Tircis n'ayant pas su plaire,  
 Il n'auroit pas touché mon cœur.

Heureux tems où dans la retraite  
 Je passais mes tranquilles jours,  
 Momens chéris que je regrette,  
 Ah, deviez-vous être si courts?

Dans le calme & l'indifférence,  
 Sans fuir ni chercher les plaisirs,  
 Je jouissois de l'innocence  
 Qui régnoit dans tous mes desirs.

Aux jeunes bergers du village  
 J'inspirois une tendre ardeur,  
 Mais je dédaignois un hommage  
 Qui n'intéressoit pas mon cœur.

Je croyois de ce cœur sans cesse  
 Pouvoir régler les sentimens,  
 Que je serois toujours maîtresse  
 De fuir de vains engagemens.

Dans cette trompeuse espérance  
 Je n'évitois point mon berger,  
 Une fatale expérience  
 M'apprend qu'il faut fuir le danger.

J'aime, hélas! mon cœur trop sensible,  
 De Tircis partage les feux,  
 Mais, ô grand Dieu qu'il est terrible,  
 D'aimer sans l'espoir d'être heureux.

—————

*Recette pratique en Silésie pour former du lin une espèce de coton.*

On met dans un chaudron de cuivre non étamé, un peu de lessive de sel, dans laquelle on jette une égale quantité de cendre, de bonne eau bien nette, & de chaux éteinte & passé par le tamis; après avoir fait bouillir le tout jusqu'à ce qu'il forme une bouillie légère; on y met du lin fin par lits, dont chacun doit être couvert de cendre & de chaux, jusqu'à une certaine hauteur. Le vûide laissé en haut, est ensuite rempli avec la lessive; il faut alors, remettre la chaudiere sur le feu, & la faire bouillir avec une force égale pendant dix heures, en ayant l'attention de nourrir le mélange avec de la lessive fraîche; après la cuisson, on lave le lin avec la lessive de sel froide, en le frottant dans les mains avec précaution; on le relave avec de l'eau de savon; enfin, on le blanchit avec une lessive de savon forte, d'où on ne le retire que pour l'étendre sur l'herbe comme la toile; il faut avoir soin de le retourner bien souvent & de l'arroser d'eau commune. Quand il a acquis la blancheur suffisante; il faut le laver encore avec de l'eau nette, & on le fait secher après l'avoir bien battu; au bout de 24 heures, on peut mettre ce coton artificiel sous presse & l'employer; on assure qu'une livre de lin fin, ainsi préparé, donne une livre de ce coton.



*Conditions sous lesquelles les Bourgeois de Rolle obtinrent la permission de bâtir une chapelle qui est actuellement leur église.*

Paroissiens de Perroi jusqu'à l'année 1519, les bourgeois de Rolle ayant reçu de Notre Dame Claude de S. Triviers, Baronne de Mont le Grand, la place où est actuellement leur église, avec un autel & un cimetière; ils s'adressèrent à Rodolph Benoit, Abbé de l'Isle & de S. Jean & Prieur de Perroy, pour lui demander la permission de fonder une chapelle dans cette place qui leur avoit été donnée pour cet usage, & l'Abbé en leur accordant cette permission, y mit les conditions suivantes.

1°. Qu'ils bâtiroient cette chapelle dans l'espace de quatre ans, à l'honneur de Dieu, de Jésus-Christ, de la Vierge Marie, de tous les Saints, & sur-tout du très-glorieux S. Gratus.

2°. Que dans six ans ils la fourniroient de tous les accompagnemens convenables, comme cloches, calice, bannière, chape, batifere, & qu'ils la doteroient au gré du Prieur.

Qu'enfin tous les landis ils feroient chanter une grande messe à l'honneur des trépassés.

( *Histoire de la réformation, année 1519.* )



**A A G L A É.**

Si j'avois les pinceaux de l'Albane ou du Gnide, Aglaé, je peindrois ta grace & ta beauté; J'oserois plus encor, & ma main moins timide, Fondroit dans tous tes traits la sensibilité Dont l'élan toujours pur & l'éclair & te guide.

Avec quel feu, quelles couleurs, Elle rendroit cette ame, & si belle & si pure, Qui jamais ne connut le fard de l'imposture, Et dont les sentimens si chers à tous les cœurs, Sont le plus beau des dons que t'a fait la Nature.

Mais à ce haut dessein je ne puis aspirer : Un autre plus heureux osera l'entreprendre, Et je me borne à désirer, Qu'ainsi que je te vois sa main puisse te rendre.



**C H A R A D E.**

On prononce mon premier,  
On chante mon dernier,  
On chérit mon entier.

( *Le mot au numero prochain.* )



*Occupation de l'homme.*

Un ancien Philosophe Grec Isocrate, dit, les hommes sont-ils en société ils méditent, sont-ils seuls ils desirent.



**M O R T S.**

- Jaques Louis Rouge, fils mineur.
- François Louis Isaac Hignou, fils mineur.
- Christian Herren, fils mineur.
- Marie Chateau, fille mineure.
- Un enfant mâle, mort en venant au monde, de M. Louis Mayor.
- Jean Louis Noël Barkey, fils mineur.
- Jean Charles Louis Samuel Francillon, fils mineur.
- Susanne De Castell, fille mineure.
- Jean George Corbaz, fils mineur.
- Marianne Capt, fille mineure.
- Maitre Abram Henri Pambianc, gipier de sa profession.
- Louise Pauline Marguerite Garcin, fille mineure.
- Julie François Pambianc, fille mineure.
- Madame la veuve de M. le Châtelain Gonin, née Buttex.
- Louise Waber, fille mineure.
- Susanne Corbaz, fille mineure.
- Jeanne François Pingoud, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

14 SEPTEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 46 minutes, & se couche à 6 heures 14 minutes.

*Second extrait & fin des amoureux des Alpes.*

EN ramenant Charles parmi eux, les jeunes villageois n'avoient pas ramené leur ancien compagnon, changé, méconnoissable, concentré en lui-même, muet & le regard fixe, il s'étoit laissé conduire sans proférer une parole, sans répondre à aucune de leurs questions, sans témoigner enfin le moindre intérêt pour aucun de leurs discours; cependant, lorsqu'un d'entr'eux lui raconta l'état affreux de Marie, la crainte qu'on avoit eu de la perdre & son dépérissement journalier, levant alors les yeux au ciel, & les portant ensuite sur celui qui faisoit ce récit, Charles le contemploit d'un regard fixe, mais sans répondre un seul mot. L'espoir étoit rentré dans le cœur de Marie, & son impatience de voir son amant, plus vive encore par tout ce qu'elle avoit souffert; mais elle avoit beau l'attendre, il ne revenoit pas, elle reparoissoit aux fêtes du village, & Charles ne s'y trouvoit pas, déjà plus de dix fois elle avoit, inquiète & tremblante passé devant sa maison, elle vouloit le voir, lui parler, ne fut-ce qu'une seule fois, & elle lui auroit demandé ce qu'il avoit contr'elle; ses larmes couloient à cette idée, mais Lauter ne se trouvoit nulle part, & chaque course inutile ôtoit à Marie le courage de lui parler lorsqu'elle le verroit.

Ce moment est enfin arrivé, continue le vieillard, les deux amans se virent hier dans le bois de sapins: Marie, s'écria Charles, d'un ton moitié amer, qui se changea avant la fin du mot dans la plus tendre inflexion, Marie, — étouffée par ses sanglots Marie ne pouvoit rien lui dire, il lui tendit la main, elle la prit avec vivacité & la ferra contre son cœur; Charles alors sourit, essuia les larmes qu'elle répandoit ils s'en revinrent ensemble mais ils se séparèrent sans s'être dit un seul mot.

Marie, cependant, espéroit ce matin de trouver Charles, son attente trompée, elle s'est isolée pour s'abandonner sans témoins à toute sa douleur. Tel fut le récit du vieillard; mais Marie elle-même &

son amant m'ont appris les détails; car vous jugés bien mon ami, que je cherchois à lier connoissance avec eux.

Pendant plusieurs jours je ne pus rien tirer de Charles, & lorsque je lui parlois de l'amour de Marie, de ses larmes de ses chagrins, il fourioit, pleuroit & se taisoit; si je le conjurois de dire un seul mot consolant à sa maîtresse, si je lui représentois qu'elle n'étoit que trop durement punie, il levait les yeux au ciel, mettoit sa main sur son cœur & répandoit des larmes; je ne pouvois m'éclaircir cette conduite; j'ai cru souvent que sa raison avoit souffert, d'autre fois qu'il avoit formé quelque plan secret, vous allez voir le mot de cette énigme; la grande fête de la lutte s'approchoit, lorsque j'en parlois avec Lauter, son teint prenoit le coloris de la fièvre, ses poings se fermoient, ses yeux s'enflammoient, j'attribuois au souvenir du malheur qu'il avoit éprouvé ces fortes impressions, & lorsque je lui demandois s'il s'y trouveroit cette année, un oui impétueux étoit sa seule réponse, ce grand jour arriva, vous pouvez juger si je m'y trouvois, Marie y vint pâle, triste, ses regards abatus voilé par les larmes se tournoient de tems en tems sur son amant qui étoit au milieu des jeunes gens, & Charles jettoit autour de lui un regard farouche sans jamais porter les yeux sur Marie, mais toute sa figure annonçoit la plus grande agitation.

Le combat commença, les joues de Lauter se colorèrent de la plus vive rougeur, ses yeux étinceloient, il luttoit avec le plus fort du village, il le jeta à terre avec une force, une vigueur effrayante, deux autres furent encore terrassés par lui, vous auriez dû voir le changement subit qui s'opéra dans tout son être après sa victoire, il fut inexprimable, l'expression de la rage & de la colère fit place sur sa figure à tous les traits d'un ange; il vîta vers Marie, & d'une voix triomphante, quoique mal assurée, Marie, dit-il; — à présent Marie, — veux-tu être ma femme? Marie tombe entre ses bras, il la ferra contre son sein, il la considéra,

& porte ses regards sur les spectateurs, comme s'il vouloit lire dans leurs yeux le triomphe qu'il est hors d'état d'exprimer.

Anéantie de plaisir, Marie étoit toujours dans les bras de Charles, son cœur qui avoit perdu jusqu'à l'espoir, retrouvoit son amant, ce qu'elle éprouvoit ne peut se depeindre, elle se remet enfin; l'amour répare les maux que l'amour a produit, elle n'a d'yeux, de sentiment que pour Lauter, de tendres carresses, de douces larmes soulagent ces amans, jusques-là en proie aux plus cruels soupçons. Les spectateurs se pressent autour d'eux, des cris de joye succèdent à ceux d'étonnement, l'on s'embrasse, l'on pleure, l'on sent toutes les douceurs du plus tendre amour, la scène est unique.

Les nocés se firent quelques jours après. Non, jamais je n'assisterois à des nocés pareilles, car; l'innocence, l'amour, le sentiment de l'honneur, la plus épuree délicatesse étoient les seules bases qui forment leur lien.

Lauter, devenu un autre homme, me raconta alors les raisons de sa conduite singuliere.

Econduit par Marie dans la précédente fête, il s'arracha de la plaine avec un sentiment de rage; il se sentoit déshonoré ainsi que Marie, les plus funestes idées s'emparèrent de lui; cet orage un peu calmé, il revint, fermement décidé à renoncer à Marie jusqu'au moment où la victoire lui donneroit sa main. Et si vous eussiez été vaincu, lui dis-je, — alors Marie ne m'eût jamais revu, me répondit-il : — à ces mots Marie le serrant dans ses bras, ajouta tout bas, & Marie seroit morte.

Nos lecteurs pourroient croire que nous leur donnons ici un roman au lieu d'une histoire, mais ils se tromperoient, & pour les en convaincre nous avons heureusement sous les yeux la description que fait M. Bouris des Alpes Pénines, contrée dans laquelle s'est passée cette petite histoire & qu'il a parcourue & décrite : voici ses propres mots.

“ Nous nous mimes en marche pour continuer notre route contre le Grindelvald. Dans cette partie, le ciel s'ouvroit & son abaissement apparent indiquoit que nous ne tarderions pas à voir un autre pays sous nos pieds. Lorsque nous eûmes marché quelques tems, l'un de nous s'arrêta pour nous faire observer ce qu'il venoit de découvrir à l'extrémité de notre sommité; il croyoit voir une armée rangée en bataille, nous dressâmes aussitôt nos lunettes & nous vîmes la même chose. Cette découverte nous parut fort extraordinaire, nous ne savions qu'en penser; nos conducteurs, qui auroient pu nous en dire quelque chose nous avoient qûité pour descendre à Lauterbrun; ainsi notre curiosité piquée au vif nous fit doubler le pas, & notre surprise fut encore plus

grande quand nous vîmes que cette troupe étoit mélangée de femmes : cette seconde découverte nous donna du plaisir; nous comprimés dès lors qu'une fête les rassembloit dans ce lieu; mais nous étions étonnés qu'ils eussent choisi une montagne aussi haute, aussi écartée, & que les neiges de l'hiver dernier couvroient encore en partie; nous en trouvions des semées ici & là le long de notre chemin.

Arrivés à eux, nous nous croyons tout-à-coup transportés à Corinthe, dans les plaines d'Olimpie, nous voyons plus de trois cents personnes rangées sur deux lignes, l'une d'hommes, l'autre de femmes; au milieu paroissent deux Athlètes vigoureux, qui, par des efforts redoublés, tendent mutuellement à se renverser : la vigueur & la légèreté, la force & l'adresse sont mises en œuvre dans cette lutte singuliere, & le prix du vainqueur est dans l'estime de ses compatriotes, & le plus souvent dans la possession légitime d'une jeune beauté. C'est à cette fête publique & annuelle des habitans des montagnes que se contractent les mariages heureux; c'est-là que l'amant, sous les yeux qui l'ont su charmer, cherche à mériter la possession de l'objet de sa flamme; c'est-là qu'une tendre beauté, sous la garde de ceux qui lui ont donné le jour, laisse voir l'intérêt qu'elle prend au triomphe de celui pour qui son cœur parle : quelle émotion elle éprouve! Son amant paroît-il succomber dans la lutte, elle pâlit, prend il le dessus, sa joye étincelle dans ses yeux; est-il vainqueur, un rouge modeste colore ses joues, & ce qu'elle voudroit lui dire se peint dans de tendres regards. Tels sont les objets enchanteurs qui suspendirent notre route. Eh! qui ne se seroit arrêté pour jouir de ce spectacle.

Peuple heureux! peuple fortuné! c'est chez vous qu'on retrouve enfin l'homme tel qu'il sortit des mains de la Nature, jouissant d'une constitution forte, n'ayant aucune des maladies qui affligent les peuples prétendus polices, qui les énervent & les fauchent avant le tems! Peuples qui raisonnez peu; mais qui vous laissez aller à la simple impulsion de la Nature; en suivant ses loix, vous justifiez le Créateur commun des hommes, vous montrez que, si la plupart sont devenus méconnoissables, c'est pour s'être écartés de la simplicité des mœurs des premiers tems (1).

Eivrez de la beauté du sexe, nous troublâmes leurs innocens plaisirs par notre importunité; nous ne pouvions nous empêcher de témoigner notre surprise & notre admiration; nos gestes, nos paroles indiquoient notre égarement; une de ces Nymphes attachoit sur-tout nos regards, elle le voyoit, & ses compagnes la soustroient habilement à nos recher-

(1) Il s'agit ici, non de l'état de nature brute tel qu'on travaille à le rétablir de nos jours, mais des bonnes mœurs patriarcales.

ches. Ces bonnes gens eurent pitié de nous, ils cherchoient à nous distraire, ils nous parloient de l'objet de notre voyage, ils nous menerent sur le bord de la montagne pour nous montrer d'un seul coup-d'œil toute la vallée du Grindelwald à nos pieds. Le tableau en eut magnifique; les deux glaciers qui y descendent, leurs pics, leurs pyramides de glace transparente ressembloient à des viles bâties en cristal ou en porcelaine; la plus riche culture & le plus beau verd en faisoit le fond.

=====  
*Trait de justice Turque.*

\*\* Quoique la mauvaise foi & l'injustice soit assez généralement reprochée aux Turcs, on trouve cependant chez eux des traits qu'ils citent eux-mêmes comme des exemples de désintéressement. A Smyrne, au tribunal d'un jeune Cadi, un pauvre homme réclamoit une maison qu'avoit usurpée un homme riche. Le premier étoit muni de titres, de documens pour justifier son droit: l'autre s'étoit pourvu d'un bon nombre de témoins pour les insinuer, & pour appuyer davantage leurs dépositions, il offrit un sac de cinq cents ducats au Cadi, qui l'accepta. On vint à l'audience, le pauvre exposa le fait, & produisit ses pièces; mais il n'avoit point le genre de preuve le plus décisif, le seul authentique, des témoins. Sa partie adverse insista fortement sur ce défaut légal, releva l'avantage que lui donnoit ses témoins, & pressa vivement le Cadi de prononcer en sa faveur... Le juge, après ces vives sollicitations, tira avec un grand sang froid, de dessous son sopha le sac de cinq cents ducats que lui avoit donné le riche pour le corrompre, & lui dit avec gravité: *vous vous êtes bien mal conduit dans cette affaire, ce pauvre homme manquoit de témoins pour appuyer son droit, & vous n'avez mis dans le cas d'en produire moi-même qu'un moins cinq cens*, après quoi il lui jeta son sac avec indignation, & adjugea la maison au pauvre demandeur.

=====  
**LETTRE A L'AUTEUR DU JOURNAL  
 DE LAUSANNE.**

M.

Vous avez annoncé dans le prospectus de votre Journal, que vous vous proposiez de publier des notices sur la vie & les ouvrages des hommes célèbres de tous les pays. Ce plan, dont l'exécution répandra beaucoup de variété & d'agrément dans vos feuilles, est bien vu, & ne peut qu'attacher vivement le plus grand nombre de vos Lecteurs: en général on aime avec passion à connoître la vie & les actions de l'homme de génie, on se plaît à le suivre dans sa vie privée & jusques dans le silence de son cabinet, pour

démêler le rapport de ses actions avec ses pensées; ou l'influence de ses pensées sur ses actions; on saisit avec avidité jusqu'aux moindres détails. La curiosité n'est jamais satisfaite; ses faiblesses même ne nous sont pas indifférentes: elles nous consolent de sa supériorité, en nous rappelant qu'il est homme, & souvent plus homme que nous.

J'ai l'honneur de vous adresser un essai en ce genre: il a pour objet un des plus célèbres poètes de l'antiquité, sa vie, ou plutôt l'histoire de ses pensées; car on nous a transmis peu de faits sur son compte, ne sauroit être indifférente dans un pays qui doit se glorifier à juste titre d'avoir produit en M. Gesner le seul moderne qui puisse lui être comparé.

J'ai l'honneur d'être &c.

L.

Le peu d'espace qui nous reste dans notre Feuille d'aujourd'hui, ne nous a pas permis d'y insérer la notice intéressante qui accompagne cette lettre; mais nos Lecteurs la trouveront au prochain numéro. Quoique ce morceau ne soit qu'un fragment d'un ouvrage aussi intéressant qu'instructif, on voit déjà par la manière dont l'auteur de cet essai apprécie & juge Theocrite, que son ame & ses talens le rendent un digne émule de Gesner & de ses anciens modèles.

=====  
*Le Coucou & la Linote, Fable.*

\*\* Un Coucou vain & fat, les sots le sont souvent,  
 Par un certain babil, certain ton suffisant,  
 Avoit gagné l'esprit des pies indiscrettes;  
 Il étoit aimé des chouettes;  
 Par son chant juroient les hiboux;  
 Les étourneaux, peuple de foux  
 Le lisoient, prônoient son bien dire,  
 Prenoient le coucou pour un sire;  
 Ainsi le préjugé, commun chez les mortels,  
 Souvent au faux mérite érige des autels.  
 Le petit maître ailé s'en faisoit fort accroire;  
 Pensant être un Phénix, & tout bœuffi de gloire,  
 Il jugeoit des talens divers;  
 Decidoit à tort, à travers;  
 Bref, il se fit un nom. Pour briguer son suffrage  
 Il voyoit accourir les habitans des airs:  
 Beaucoup plus que le leur il grisoit son ramage;  
 Et l'on devoit, pour bien chanter,  
 L'imiter:  
 Un linot qui de Philomèle,  
 Copioit à ravir les tons harmonieux,  
 Pousse d'un desir curieux,  
 Ou dupe, bien plutôt, du bruit que dans le monde  
 Faisoit le volatile à cent pas à la ronde  
 Parmi le peuple ailé qui vit dans les bosquets,  
 Disoit au fat: "vous qu'on admire,

„ Dont le savoir étonne ces forêts ,  
 „ J'ai du goût pour le chant , & je cherche à m'in-  
 truire ,  
 „ Je viens vous demander si j'ai fait des progrès ;  
 Concon prend un air d'importance  
 À ce discours dont il se sent flatté ,  
 Et répond avec dignité :  
 „ Chantez , l'ami , je vous donne audience.  
 Le linot aussi-tôt entonne sa chanson.  
 Mais hélas ! dès le premier ton ,  
 L'oiseau docteur hérisse son plumage ,  
 Et lui dit brusquement , tranchant du personnage :  
 „ Eh ! supprimez ce doucereux b moi :  
 „ Et donc , vous imitez le chant du rossignol . . . ”

—————  
 É N I G M E .  
 —————

Je suis un être imaginaire ,  
 Je suis beaucoup , & ne suis rien ,  
 L'un m'appelle un mal nécessaire ,  
 Et l'autre m'appelle un vrai bien :  
 Qui m'a trop , sans me satisfaire ,  
 N'est pas éloigné du tombeau ;  
 Et qui ne m'a pas au contraire  
 Perd un plaisir toujours nouveau .  
 Quand je règne avec l'abondance ,  
 Je procure bien des plaisirs ;  
 Mais si je suis chez l'indigence ,  
 J'irrite encore plus les desirs .

( Le mot au numero prochain . )

—————  
 Observation sur un très-petit insecte , tirée des annon-  
 ces d'Hannovre .  
 —————

M. Jean Auguste Ephraïm de Quedlinbourg , qui consacre ses loisirs au jardinage , avoit souvent remarqué sur les feuilles de la rose , du chardon , du noisetier , du pommier &c. de petits points noirs , qu'on regarde communément comme des piqures de vers : un microscope à plusieurs lentilles , lui a fait découvrir dans ces points des insectes d'une petitesse extrême , qu'il appelle *mincurs* , d'après M. de Reaumur , parce qu'en effet , ils semblent miner leur logement situé entre les deux écorces de la feuille : pourvu de quatorze pieds , ils ont entre tête & queue onze anneaux : celle-là est armée de deux espèces de crochets , à l'aide desquels ils vont sans cesse en avant . On distingue trois classes de ces insectes ; ceux de la première sont très-petits , & marchent toujours en droite ligne . A la fin de Juillet , ou au commencement du mois d'Août , ils s'arrêtent , comme les vers à soie , une coque , où ils se transforment en mouche , & celles-ci pondent leurs œufs &c. La deuxième classe moins petite , a beaucoup plus de rapport avec la chenille : ces vers minent tantôt droit , tantôt obliquement : après avoir resté douze ou quinze jours en-

sevelis dans leur coque , formée vers la partie inférieure de la feuille , ils se métamorphosent en petits papillons d'or & d'argent . Enfin , les mineurs de la troisième espèce , encore plus gros , & d'un blanc jaunâtre , se rassemblent ordinairement au nombre de trois ou quatre dans une même feuille , qu'ils creusent en long & en large ; ils prennent la forme de hannetons verdâtres , bleus , bruns avec des antennes rouges , ou couleur d'or .

—————  
 Recette pour le blanchissement de la toile , composé  
 par un économiste d'Hannovre .  
 —————

On met la toile crue dans une grande cuve , où on la fait fouler au pieds pendant un certain tems ; ensuite on en fait tirer l'eau trouble . On pétrit ainsi la toile jusqu'à ce que l'eau reste aussi claire qu'elle l'étoit quand on l'a versée dans la cuve . Pour savoir s'il n'y a plus de lessive adhérente à la toile , on en met un petit bout dans la bouche , & on le suce pour s'assurer si l'eau a son goût naturel . Dans ce cas-là , il n'est plus nécessaire d'en remettre ; sinon , il faut recommencer . Après cette préparation , on étend la toile comme à l'ordinaire sur l'herbe , où on la laisse pendant deux jours ; on la retourne ensuite , & on la laisse encore pendant le même espace de tems ; au bout de quatre jours , on la lessive & on la lave encore comme ci . devant ; il faut seulement observer que ce soit avec de l'eau courante , & non avec de l'eau croupie ramassée dans quelque réservoir : cela fait , on étend la toile & on la fixe sur l'herbe ; sans lui donner aucun soin , la plus grande ardeur du soleil ne peut lui nuire . La toile blanchie de cette façon dure , suivant M. Mitz , auteur de cette recette , beaucoup plus que celle qu'on a arrosée pendant longtems , & exposée aux injures de l'air .

—————  
 Le mot de la Charade du numero précédent est ,  
 ami .  
 —————

M O R T S .

Marie Susanne Laub , fille mineure .  
 Jean Louis Gaudin , fils mineur .  
 Jeanne Susanne Decastel , fille mineure .  
 Charles Emanuel Scholl , fils mineur .  
 Jean Jacques Maurice Caraby , fils mineur .  
 Jean Louis Tissot , fils mineur .  
 Jean Samuel Blanc , fils mineur .  
 Jean Louis Heizer , fils mineur .  
 Samuel François Louis Goncet , fils mineur .  
 Jean Mathys , fils mineur .  
 Gabriel Samuel Jaccard , fils mineur .  
 Françoise Veyrat , fille mineure .  
 Jeanne Françoise Amaron , fille mineure .  
 Marguerite Ansermier , femme de Marc François Bonber-  
 nay , âgée de 31 ans .

JOURNAL DE LAUSANNE.

21 SEPTEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 0 minutes, & se couche à 6 heures 0 minutes.

Notice sur la vie & les ouvrages de Théocrite.

THÉOCRITE a eu le sort de la plupart des grands hommes de l'antiquité. Non seulement on ignore les principales circonstances de sa vie, mais les Savans ne sont pas même d'accord sur le lieu de sa naissance; quelques-uns l'ont fait naître dans l'isle de Co, quelques autres dans celle de Chio, mais le plus grand nombre d'entr'eux à Syracuse, ville à jamais célèbre par son amour pour les beaux arts, & par les hommes illustres en tout genre qu'elle a produits ou accueillis dans son sein. Toute incertitude à cet égard étoit aisée à écarter. Théocrite avoit pris ce soin lui-même. « Il est, dit-il (1), un autre Théocrite de Chio, » Pour moi, qui suis l'auteur de ses poésies diverses, » je suis un des nombreux enfans de Syracuse, fils » de Praxagore & de l'illustre Philine; jamais, ajouté-t-il, comme une marque caractéristique, je ne me parai des dépouilles d'autrui ».

L'année de sa naissance n'est point connue, on fait seulement qu'il florissoit sous Hiéron le jeune, qui fut élevé sur le trône de Syracuse par le vœu unanime de ses concitoyens, la seconde année de la CXX<sup>e</sup>. Olympiade, & sous Ptolomée Philadelphie, qui succéda à son pere Soter vers la CXXII<sup>e</sup> Olympiade. Théocrite vivoit donc à la fin du troisieme siecle avant l'ère chrétienne. Voilà à quoi se réduit tout ce que nous savons sur ce poète aimable; mais nous avons l'histoire de ses pensées & de ses sentimens: cette possession est un avantage bien plus précieux.

Il paroît que Théocrite étoit né dans la pauvreté; c'est pour obtenir des secours pécuniaires qu'il adressa à Hiéron son idylle intitulée: *les graces*, dans laquelle il prend, pour le toucher, un ton bas, rampant & bien indigne d'un homme de lettres. Et comment pourroit-on l'excuser sur le portrait qu'il fait de ces aimables Divinités, & sur l'avidité qu'il leur suppose?

« Quel ami des Muses, y dit-il (1), ouvre les portes » aux graces, ou plutôt qui ne les renvoie pas les » mains vuides? Le dépit dans l'ame & les pieds » nuds, elles retournent dans leur réduit obscur, » me reprochant mille courtes infructueuses. Voyez, » les épuisées de fatigue, la tête penchée sur leurs » genoux glacés, les yeux languissamment fixés sur » un coffre vuide, assises sur de misérables sièges, » tristes & affligées de l'inutilité de leurs requêtes... » O graces! ma muse détaillée reste dans la solitude; » mais qu'on l'encourage, elle saura se presenter avec » une noble confiance ». Quelque prévenu qu'on soit en faveur de Théocrite, on est forcé de convenir qu'il a eu bien peu de cette noble fierté qui sied si bien au génie, ou que, dans son siecle, on étoit persuadé que ce ton suppliant ne dérogeoit point à sa dignité.

L'Idylle qu'il adressa à Ptolomée avoit un objet bien différent. On y voit que c'est la reconnaissance qui l'inspire, & qu'il ne loue que l'ami, le protecteur & le soutien des arts en ce Prince dont la cour étoit devenue le rendez-vous & l'asile de tout ce qu'il y avoit alors d'illustre dans les lettres. « Aucun poète, » lui disoit-il (2), ne s'est présenté aux fêtes de » Bacchus avec des vers harmonieux, qu'il n'en ait » retiré bientôt une digne récompense: aussi les interprètes des muses célèbrent-ils tes bienfaits ». Telle est la cause de son admiration pour ce Prince, & des louanges qu'il lui donne. Il y paroît moins sensible aux faveurs dont il le combla, qu'à celles qu'il ne cessoit d'accorder aux gens de lettres. Aussi s'écrit-il dans un mouvement d'enthousiasme: « salut » ô Ptolomée, je chanterai tes louanges à l'égal des » autres demi-Dieu, & si mon espoir ne m'a point » trompé, mes chants ne seront point dédaignés des » races à venir ». Cette idylle qui fait autant d'honneur au cœur qu'à l'esprit de Théocrite, est sur-tout

(1) Inscr. 22.

(1) Idyl. 16. (2) Idyl. 17.

admirable par l'art avec lequel il entremêle dans son sujet des louanges qui lui paroissent étrangères.

Théocrite fut lié d'une étroite amitié avec Nicias, médecin de Milet, il lui adressa deux de ses idylles (1), & dans un voyage qu'il fit exprès à Milet pour revoir cet ami chéri, il porta à Theugetis, sa femme, une quenouille d'ivoire, modeste présent de l'amitié, & lui offrit en même tems une idylle bien précieuse par le sentiment qui l'avoit dictée. "Puisse-je, y dit-il (2), voir à Milet le meilleur des hôtes, Nicias, favori des muses au doux langage! Puisse-je le voir! Puisse-t-il à son tour me presser dans ses bras!" Puis s'adressant à la quenouille, "quenouille d'ivoire artistement travaillée, tu vas donc passer dans les mains de l'épouse de Nicias.... Theugetis, au milieu de ses compagnes, entendra vanter sa quenouille. Sans cesse tu lui rappelleras le souvenir de son hôte, du chanteur Théocrite. En te voyant, chacun s'écriera: le présent est modique, mais qu'il a de prix, il vient d'un ami". Quelle délicatesse! quelle sensibilité tendre, douce & délicieuse dans cette finale! quand on sent, quand on exprime ainsi l'amitié, n'est-on pas digne d'avoir des amis?

Les principaux contemporains de Théocrite ont été Callimaque, poète élégiaque; Afatus, auteur du poème intitulé: *les phénomènes*, poème si estimé des anciens que Cicéron lui-même avoit pris la peine de le traduire en vers; Lycophron, l'un des sept poètes tragiques, qui composoient la pleiade, si célèbre dans ce tems-là; Moschus & Bion, poètes bucoliques & plusieurs autres. Il paroît qu'il fut particulièrement lié avec Afatus: on conjecture du moins que c'est à lui qu'il a adressé la sixième idylle, & dont il parle encore dans la septième.

Si l'on peut juger de ses inclinations d'après ses ouvrages, on doit croire que l'amour pour la solitude & la culture des lettres étoit en lui une passion dominante & presque insurmontable. Ami des muses par goût & par choix, il ne se plaisoit que dans leur aimable société: il oublioit dans leur commerce & l'injustice des hommes & les caprices de la fortune. Même à la cour de Ptolomée, il se déroboit souvent à la grandeur qui l'environnoit, pour aller jouir de lui-même sur les bords délicieux du Nil, & y chanter à l'ombre des palmiers les beautés & les richesses de la Nature. Sa muse ne cessa point d'être bergère. Aussi est-ce d'après son cœur qu'il a dit: "la (3) cigale est chère à la cigale, la fourmi à la fourmi, l'épervier à l'épervier; mes délices à moi ce sont les muses & leurs doctes chansons. O muses

"Puissez-vous remplir ma cabane de votre Divinité toute entière! Non, ni le sommeil, ni le retour subit du printemps ne sont pas aussi doux; non, les fleurs ne sont pas aussi chères à l'abeille que les muses le sont à mon cœur. Heureux le mortel à qui elles sourient! la joie régit dans son ame; il brave les charmes de Circé".

On n'est pas plus instruit sur le tems de la mort de Théocrite que sur celui de sa naissance. Quelques biographes ont écrit que de retour dans sa patrie, après le séjour qu'il avoit fait en Egypte, il eut l'imprudence d'écrire & de publier une satire contre Hieron, dont il n'avoit pas sans doute reçu l'accueil qu'il en attendoit, & que ce Prince l'en punit dans le premier mouvement de sa colère, en le faisant mourir. Nous ignorons jusqu'à quel point cette assertion est fondée; mais plusieurs auteurs qui ont fait des recherches sur Théocrite ne rapportent point ce fait. Cela ne suffit-il pas pour établir notre scepticisme.

Il ne nous reste de Théocrite que trente idylles & vingt-deux inscriptions: il y a bien de l'apparence qu'il a composé d'autres ouvrages, dont le peu que nous possédons doit nous faire vivement ressentir la perte. En effet, c'est après Homère, dont souvent même il est le rival, le modèle le plus accompli que nous offre l'antiquité. Aussi, cet homme extraordinaire seul excepté, nul des anciens ne l'a égalé pour la simplicité, le naturel, les graces & le don de peindre: On est également étonné & de la multiplicité de ses tableaux & de la variété qu'il a su y répandre. Il a possédé au plus haut degré la magie de l'art: un mot lui suffit quelquefois pour offrir une grande scène à l'imagination. Il n'excelle pas moins à rendre la force & la vérité des passions; mais il est sur-tout admirable par la douceur de ses sentimens & de ses idées, qui portent dans l'ame un charme attendrissant & toujours nouveau.

Il n'entre pas dans notre plan de multiplier les citations pour justifier le jugement que nous portons sur Théocrite: la lecture de ses idylles en fera connoître la vérité. Nous nous bornerons à quelques passages qui, de l'aveu même de ses detracteurs, sont des modèles de naïveté, de délicatesse & de grace. On trouvera-t-on en effet plus de cette douce sensibilité qui échauffe, émeut, & remue le cœur, & qui est, si je puis m'exprimer ainsi, la vie des belles ames que dans ce morceau (1). "Charmante Amaryllis, tu ne m'appelles plus en baissant la tête à l'entrée de cette grotte: tu ne me dis plus: viens, mon doux ami.... Vois ma douleur, que ne puis-je l'abeille qui bourdonne! Que ne puis-je pénétrer

(1) Les idyl. 11 & 13. (2) Idyl. 28. (3) Idyl. 9.

(1) Idyl. 3.

dans la grotte , m'infiltrer sous le lierre & la fougère qui composent sa couche délicate ! c'est à présent que je connois l'amour. L'impitoyable Dieu ! sans doute il a sucé le lait d'une lionne ; c'est dans les forêts que l'a nourri sa mère ". Ou bien que dans celui-ci (1) " quand ma belle amie paroit , par-tout le printems souit , les pres reverdissent , les mammelles de mes brebis se remplissent de lait , & mes agneaux s'engraissent. Vient-elle à s'éloigner , le berger la-guit , les campagnes se dessèchent ". Et plus bas , " royaume de Pélops , riches trésors , mon cœur ne vous envie point. Trop heureux sous ce roc , si je puis chanter assis auprès de toi , & voir nos troupeaux gagner en paissant , les bords de la mer de Sicile ". Est-il rien de si délicat que ces trois passages ? est-il rien de plus naïf que celui-ci , extrait de la même idylle. " Hier je passois avec mes génisses auprès de la grotte d'une jeune bergère aux beaux sourcils , elle me regarda , & dit deux fois : Ah ! le beau berger ! Ah ! qu'il est beau ! Je ne lui répondis pas ; je baissai les yeux & continuai ma route ". Quelle ingénuité touchante ! qu'un bel esprit épuise toutes les ressources de l'art pour rendre la même idée , il ne réussira qu'à lui faire perdre de sa grace , sans lui donner plus d'intérêt. Aussi y a-t-il cette différence entre Théocrite & un bel esprit , que le premier écrivoit d'après la nature qu'il avoit étudiée , & les douces émotions de son cœur , & que le second ne se règle que sur les modèles fictifs qu'il s'est faits. Il croit avoir atteint la perfection , s'il éblouit.

Mais , dira-t-on , Théocrite a eu des censeurs , & , qui plus est , des censeurs d'un grand mérite , qui lui ont reproché d'être souvent peu délicat , grossier même en certains endroits. Cela est vrai , & nous ne refuserons pas au principal d'entr'eux , M. de Fontenelle un titre qui lui est justement dû , celui d'avoir été un des plus beaux esprits de son tems. Mais un bel esprit peut-il être un juste appréciateur du mérite des anciens ? Une idée naïve & simple lui échappe presque toujours par cela seul qu'elle est naïve & simple : ce qui ne tient qu'au sentiment est en général perdu pour lui. Il n'est sensible qu'à des rapprochemens ingénieux , qu'à des nuances fines , à des antithèses brillantes , j'ai presque dit , à des concetti. Son cœur n'est jamais occupé ; son esprit seul est en activité. On diroit que la Nature lui a refusé ce sens intérieur , seul vrai juge des beautés du sentiment , qui les fait saisir avant même de pouvoir démêler en quoi elles consistent. Tel a été M. de Fontenelle , aussi n'a-t-il jamais goûté dans Homère , Théocrite & Virgile ce qui attache si fortement les

âmes sensibles dans les ouvrages de Racine & de Fénelon. Ce n'a point été sa faute. Cette heureuse disposition d'organes qui fait vivement sentir est un don de la Nature , que M. de Fontenelle n'avoit pas reçu. Cette privation doit bien affaiblir son autorité , lorsqu'il s'agit d'un auteur dont le principal mérite consiste dans le naturel , la simplicité , le sentiment & les graces.

Ce n'est pas que nous prétendions que Théocrite soit par-tout aussi beau que dans les passages que nous avons cités. Ce ton continu de perfection ne seroit point dans la Nature : mais il y a différens degrés de beautés. L'erreur de M. de Fontenelle est venue de ce qu'il n'a pas trouvé par-tout des beautés du premier ordre , & que , par une suite inévitable , il a méconnu celles d'un ordre inférieur. A cette première erreur il s'en est jointe une autre , c'est que pour juger Théocrite , M. de Fontenelle ne s'est pas transporté au tems où ce poète écrivoit. Les mœurs antiques & les nôtres ne se ressemblent pas plus que celles d'un Européen & d'un Indien. Il n'auroit donc pas dû le censurer sur les mœurs qu'il a peintes. Les anciens plus près de la Nature que nous , devoient l'imiter plus fidèlement , & être plus sensibles à la fidélité de cette imitation que nous ne pouvons l'être. Si M. de Fontenelle n'eut pas été entraîné par son amour pour les paradoxes , n'eut-il pas senti , que c'étoit une témérité bien condamnable que d'opposer son jugement à celui de tout ce qu'il y a eu de bons critiques , soit parmi les anciens , soit parmi les modernes : or il n'a pas pu se dissimuler que tous avoient accordé à Théocrite la préférence sur Moschus & Bion , & qu'ils l'avoient considéré comme le modèle le plus accompli , & celui qui peut nous apprendre à éviter ou le trop d'enflure qui fait perdre au genre pastoral cette grace simple & naïve qui en fait le prix , ou le trop de bassesse qui le dégrade & l'avilit.

#### A N E C D O T E D A N O I S E .

\* L'héritier de la couronne vivoit en Russie ignoré des Danois , qui ne le connoissant point , convinrent de déférer la royauté à celui qui célébreroit en plus beaux vers la mémoire du Roi défunt. Un homme d'une naissance obscure , nommé Hiara , vainqueur d'une infinité de concurrens , se vit placé sur le trône ; mais le génie qui fait des beaux vers , ne ressemble guère à celui qui fait gouverner sagement un grand Etat , & qui donne les moyens de se maintenir dans un rang pour lequel on n'est pas né. Fridlef ayant appris la mort de son pere , passe en Suède , & de-là fait informer la Noblesse Danoise de son existence , en réclamant ses droits. Les principaux Seigneurs , cédant à des représentations si justes , se déclarent pour lui.

(1) Idyll. 8.

Hiarn, cependant entreprit de conserver le trône par la faveur du peuple; il leva une armée nombreuse, & se présenta au combat; vaincu deux fois, & désespérant de rétablir les affaires il se retira dans une isle déserte de la mer Baltique, où il vécut quelque tems, oublié de tout le monde. Voyant dans sa retraite l'impossibilité de remonter par la force au rang où il s'étoit vu élevé, Hiarn eut recours à la ruse, il se déguisa, alla se présenter au service de Fridlef, on le reçut au palais, & il fut employé à faire du fel: reconnu au bout de quelque tems, & conduit devant Fridlef, ce Prince lui demanda de quelle mort il vouloit mourir? *par le duel*, répondit Hiarn, j'accepte le défi, dit Fridlef, & ayant fait apporter des armes pour Hiarn & pour lui, le combat commença, mais le poëte succombant sous les coups de son vainqueur, eut du moins la gloire de mourir en brave & de la main d'un roi. Fridlef le fit enterrer honorablement dans l'isle qui lui avoit servi de retraite, & qu'on nomme encore aujourd'hui *Hiarno*.

—————

*Life & Colin. Conte.*

\* Life & Colin, jeunes & s'aimant bien,  
Pleins de candeur, comme on l'est au bel âge,  
Désiroient fort le nœud du mariage.  
Beaucoup d'amour & peu de bien,  
En est-ce assez pour entrer en ménage?  
Life & Colin n'avoient rien davantage.  
Quoique vous en disiez, vous autres gens de cour,  
Je fais grand cas d'un tendre amour,  
Sur-tout d'un amour de village,  
Il est fidèle, honnête & sans détour.  
Quand on aime, on a du courage;  
Voilà Life & Colin usés.  
Mais dites-vous, le tems qui tout ravage  
Va briser ces nœuds chéris.  
L'amour déloge avec les ris,  
S'ils ont du pain pour tout partage.  
Il est vrai, gens du monde, & sur-tout parmi vous,  
Qui ne voyez rien de plus doux  
Que l'or, ce trompeur avantage;  
Mais Colin travailloit, & Life étoit si sage,  
Leur modération valoit mieux que Plutus,  
Et de leurs tendres soins l'estime étoit le gage.  
Le ciel bénit tant de vertus;  
La médiocrité leur échut en partage;  
C'est celui du bonheur, ils en firent usage,  
Et leurs enfans apprirent d'eux  
A vivre en paix, à faire des heureux:  
Voilà un fortuné ménage;  
Mais vous ne croyez point encore  
A ce couple charmant digne de l'âge d'or:  
Songez donc qu'il fut pauvre, & vécut au village.

—————

*Annnonce de Livre Italien. Florence, Avril 1793.*

Notre Académie Economica, connue sous le nom d'Académie de Georgosili, laquelle ne donnoit que des mémoires séparés, a commencé à en publier une collection sous le titre de *Atti-Académici*. La première partie de ces mémoires vient de paroître depuis peu chez Antoine Guiseppe Pagani, format in-8°. dédiés au grand Duc, & contenant neuf traités sur divers sujets de l'économie, précédé de l'histoire de l'académie.

—————

*Nouvelles intéressantes, extraites d'un papier anglois.  
Londres, Mars 1793.*

Le fameux sculpteur Carrari est arrivé à Rome venant de Philadelphie, & il est chargé de la part du Congrès de sculpter en marbre un bas-relief, représentant allegoriquement les treize provinces, & la statue des principaux fondateurs de la liberté américaine; on lui a donné dix ans de tems pour faire ce grand ouvrage, il reçoit par an 10000 scudi & 50000 lorsqu'il aura fini.

—————

*Lettre au Rédacteur du Journal.*

M.

Depuis quelques années, les petits papillons, connus sous le nom vulgaire de *Gerces*, se sont considérablement augmentés, ils font un dégât considérable dans tous les meubles en laine & en soie, & détruisent le crin des matelats; ce seroit Messieurs, un service bien essentiel à rendre au public, si, par votre canal on découvroit un remède pour préserver de ce fléau, les meubles intacts, & parvenir à détruire ou chasser les Gerces, des meubles qui en sont infectés. Veuillez, M., prier vos Lecteurs qui pourroient connoître un tel remède de rendre service à la société, en le publiant.

J'ai l'honneur d'être &c.

R. T.

Ce 23 Août 1793.

—————

*M O R T S.*

Jacob Sauvageat, âgé de 56 ans.  
Jean Salomon Henri Chapuis, fils mineur.  
Jean Pierre Chapuis, Citoyen de Laufanne, orfèvre, âgé de 43 ans.  
Christian Marc Regamey, fils mineur.  
Un enfant venu mort au monde.  
Jeanne Susanne Daignage, fille mineure.  
Jean Jaques Louis Blanc, fils mineur.  
Henriette Blum, fille mineure.  
Marc Elie Louis Champendal, fils mineur.  
Jeanne Françoise Catherine Champoud, fille mineure.  
Jeanne Marie Pricam, fille mineure

# JOURNAL DE LAUSANNE.

28 SEPTEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 10 minutes, & se couche à 5 heures 50 minutes.

*Article extrait du Cultivateur, sur les feuillages pour nourriture des bestiaux, par le Citoyen Cretté, cultivateur à Dugny, membre de la Société d'Agriculture.*

**R**IEN ne doit attirer davantage les regards des amis de l'agriculture que la disette des fourrages, & nous croyons faire d'autant plus de plaisir à nos agriculteurs, en leur donnant les procédés indiqués dans la feuille du cultivateur, qu'ils nous paroissent pouvoir être adoptés dans ce pays comme en France.

L'extrême sécheresse qui règne constamment depuis le commencement du printemps, ayant occasionné, dans presque toutes les campagnes, une disette énorme de fourrage, qui en a fait hausser le prix à une valeur excessive, fait craindre aux cultivateurs de ne pouvoir conserver le nombre de bestiaux nécessaires à l'agriculture. Les regains, sur la récolte desquels ils espéroient, sont desséchés & brûlés, & les pâturages n'offrent plus qu'une affreuse stérilité. Il faut donc se pourvoir contre ce fléau, lorsqu'il en est encore tems, & suppléer au défaut de nourriture ordinaire par des productions dédaignées dans des tems d'abondance, ignorées ou trop négligées dans bien des Cantons.

L'expérience m'a démontré qu'on peut retrancher des arbres les jeunes pousses, sans nuire à leur accroissement & à leur conservation, en le faisant dans des saisons convenables; ces pousses tendres, molles & flexibles, chargées de feuilles, sont une nourriture excellente pour tous les bestiaux: les moutons en sont très-avides, & c'est pour eux un aliment très-salubre & très-profitable.

L'usage de récolter les jeunes pousses des arbres exige des procédés particuliers. Je m'empresse d'en indiquer tous les détails, & d'engager les cultivateurs à les mettre en usage. Il en est peu qui n'ayent des arbres sur les terres & dans les prés qu'ils exploitent, sur-tout depuis que les loix ont envoyé les propriétaires en possession des arbres des routes.

Le tems le plus propre à l'émondage des arbres pour faire du feuillage, est le mois de Septembre, il n'y a plus de sève alors dans les arbres, & les feuilles ont acquis leur maturité, elles se fâchent plutôt qu'elles ne se dessèchent, & conservent toute leur saveur.

Presque tous les arbres sont propres à nous procurer cette ressource; il en est peu dont les bestiaux dédaignent les feuilles, lorsqu'elles sont cueillies avec soin & serrées sèchement. Ceux dont on doit faire le plus de cas, sont l'orme, le tilleul, le charme, l'ébène, le saule, le cornouiller, le faux ébénier, le mûrier, le sicomore, le noisetier, &c. &c. &c. Le chêne, le tremble, le peuplier, le bouleau, le châtaignier, le hêtre & le platane, quoiqu'un peu moins savoureux pour eux, peuvent être également employés.

Les arbres & les arbrustes épineux sont les seuls à rejeter pour faire du feuillage sec, encore peut-on en tirer parti en employant quelques précautions. L'acacia sur-tout, dont les feuilles sont à double rangs & assez multipliées, montées sur une tige mince, peuvent être détachées à la main de dessus ses branches épineuses, pour être séchées & mises en bottes: c'est un fourrage délicieux pour les agneaux, lorsqu'on veut les sevrer. Enfin il n'est pas jusqu'aux arbres fruitiers qui, après leur récolte, ne nous offrent quelques ressources en fourrage. Ceux qu'on a dessein d'arracher peuvent être privés de leurs branches sans inconvénient, lorsqu'elles sont encore chargées de toutes leurs feuilles.

Dès que la moisson est finie, je commence à procéder à cette nouvelle récolte, en mettant des ouvriers à émonder les arbres de la même manière qu'on le fait pendant l'hiver. A mesure que les branches tombent, on les fait dépécer pour mettre le gros bois de côté, & de toutes les cimes & branches feuillées, on en fait de petits tas. Si le tems est favorable dans la journée, on doit les retourner, & on peut les lier dès le soir. On reconnoit aisément le

dégré de sécheresse qu'elles doivent avoir en les tâtant à la main ; il faut bien observer de ne pas les laisser trop sécher, ce qui arrive communément lorsque le soleil est trop ardent & qu'on les laisse plusieurs jours sur terre. Il faut parer à cet inconvénient en attendant le lendemain la chute de la rosée, pour les ferrer & ne les charrier également que dans la haute matinée, autrement elles ne conserveroient plus la souplesse qui leur est nécessaire pour faire de bon fougage, elles se briseroient, & il ne resteroit que du bois. Il faut éviter de les ferrer fraîchement, parce qu'elles se moisiroient & deviendroient de nulle valeur. On lie les bottes avec des barres ou des tilles, on les place dans des granges, autour des hangars, sèchement, j'en ai conservé de cette manière plusieurs années aussi vertes que si on venoit de les cueillir sur les arbres. Les plus appétissantes & les moins chargées de bois se donnent aux bêtes à cornes, & les plus branchues aux moutons & aux brebis, qui n'en laissent jamais. Le bois qui reste dans les ratteliers après que les feuilles sont fourragées, se relient pour le service de la cuisine ou du four.

Combien avons nous de grandes avenues d'ormes, de linieres de toutes espèces de bois, de prés garnis de saules, de peupliers, de taillis qui peuvent nous procurer aujourd'hui d'immenses récoltes de feuillage dans les pays mêmes les plus arides, les arbres sont encore couverts de feuilles, & leur produit si nous voulons en profiter, nous fournira des milliers de bottes qui suppléeront à cette disette de fougage que nous éprouvons. Ne bornons donc pas nos ressources à un petit nombre de productions, lorsque de si précieuses se présentent à nous.



*Mélanges Helvétiques des années 1791, 1792, 1793, troisième volume.*

C.

Se trouve à Lausanne, chez Henri Vincent, Imprimeur-Libraire 1793.

En donnant au public, sous le titre de *Mélanges Helvétiques*, l'intéressante collection des *Etrennes Helvétiques*, les Editeurs des deux premiers volumes de ce recueil ignoroient s'ils le continueroient, dans cette incertitude ils n'y mirent point de numero. Désormais pour distinguer les différentes livraisons, ils employeront une lettre de l'alphabet, & ce troisième volume est désigné par la lettre C, la suivante par D, & ainsi de suite.

Nous ne pouvons que féliciter nos Lecteurs sur la continuation de cet utile & agréable ouvrage ; car en reproduisant sous un autre format les pièces con-

tenues dans les *Etrennes Helvétiques*, dont le succès est connu, les Editeurs les ont encore considérablement améliorées, soit par les corrections qu'ils y ont faites, soit en y ajoutant des notes qui serviront à recevoir les éclaircissements ou les détails que le texte ne peut admettre, à citer les Auteurs & les sources où ils puient ; sur-tout à faire connoître exactement le titre, la date & l'édition de plusieurs ouvrages Helvétiques rares & curieux, pour faciliter la connoissance & l'acquisition des pièces peu communes, qui peuvent intéresser tous ceux qui désirent former une bibliothèque nationale, utile, même nécessaire aux Suisses de la partie Romande, cet ouvrage est aussi intéressant pour les étrangers, tant par la variété des matières, que par le goût & le choix qui y regne.

Les différentes annonces données annuellement sur les *Etrennes Helvétiques*, par le précédent Rédacteur de notre Journal, nous dispense sans doute d'entrer dans la nomenclature des articles contenus dans le volume que nous annonçons ici. Mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'extraire quelques traits de la partie descriptive que contient le Journal, d'une course faite à pied dans la Suisse intérieure, & par lesquels nos Lecteurs étrangers verront que cette intéressante production, aussi bien écrite qu'elle est amusante & instructive, respire en outre l'amour du bien, celui de la liberté raisonnable, & le plus tendre attachement à la patrie.

L'auteur du Journal de la course à pied arrive à Morgarten, cette terre sacrée, témoin des exploits de nos ancêtres il rend hommage aux ombres des généreux guerriers des trois Cantons : les souvenirs des tems passés renaissent dans son ame enflammée. Rien, dit-il, ne reveille autant l'amour de la patrie, que la vue des lieux où nos ancêtres ont combattu pour elle, on ne peut trop multiplier les moyens de conserver d'aussi grands souvenirs. — Qu'on me permette ici, ajoute-t-il, une réflexion sur cet amour de la patrie, qu'il importe si essentiellement de conserver & de réchauffer parmi nous : c'est que rien n'est plus opposé à ce noble sentiment, que cette prétendue philanthropie universelle, que nos philosophes modernes ont mis à la mode depuis quelques années ; philanthropie qu'il ne faut point confondre avec la *bienveillance évangélique*, dont elle affecte de porter le masque. — Autrefois on aimoit tout bonnement son pays, ses loix, ses concitoyens ; maintenant on prétend qu'il faut aimer tout l'univers également. A force de chérir toutes les nations, on se trouve de la plus grande indifférence envers la sienne, & pour être citoyen du monde entier, on ne l'est plus du lieu de la naissance.

Nos ancêtres n'avoient point le cœur si vaste; ils bornoient leurs affections pour les rendre utiles; ils n'aimoient que la Suisse, & laissoient les Allemands, les François, les Italiens aimer leur pays à leur manière. — Voilà pourquoi ils étoient vraiment citoyens. C'est là, si je puis parler ainsi, l'égoïsme national, qui est aussi certainement une vertu en saine politique, que l'égoïsme individuel est un vice en saine morale: pour moi je n'ai point honte d'avouer, en qualité de Suisse, j'affectionne uniquement ma patrie; que je lui consacre tous mes travaux, que j'y rapporte tous mes vœux, que mon bonheur est intimement lié au sien, que je ne puis, ni ne veux avoir pour aucune autre nation les sentimens que j'ai pour la mienne, & que mon amour pour l'humanité, consiste à désirer que l'Anglois, l'Espagnol, le Russe, ayent de même le véritable amour de leur patrie, dans la persuasion que chaque peuple travaillant à rendre la sienne heureuse, tout ira aussi bien que possible sur la face du globe.

Le voyageur s'approche d'Ottembach, grand village Zuricois, il s'attend à y voir régner la plus grande misère, parmi les tristes marques des ravages de deux incendies, qui l'ont en grande partie consumée, l'un en 1753, l'autre, l'année dernière. Quel est mon étonnement, dit-il, de n'y trouver que des maisons neuves, & toutes les apparences de la gaieté & de l'aisance. A l'entrée du village je rencontre une nombreuse troupe de jeunes gens des deux sexes, bien habillés, & sur-tout bien joyeux qui terminoient la foirée du dimanche par divers jeux, & qui même m'invitoient hospitalièrement à partager leur récréation champêtre. Quel bon pays, ou plutôt, quel bon gouvernement, me dis-je alors, que celui où de tels malheurs sont si vite réparés, si promptement effacés. Voilà une des nombreuses preuves de fait qui demontre que nous devons rester en Suisse comme nous sommes: 15 mille florins d'Empire envoyés par la seule ville de Zurich, la première fois, & 12 mille la seconde, témoignent assez qu'un village qui a de tels Souverains a plutôt des peres que des maîtres.

*Nouvelle extraite de la gazette littéraire de Gotha, 27 Avril 1793, article Londres.*

Depuis la découverte de l'Amérique, la correspondance de l'ancien monde avec le nouveau n'étoit pas seulement exposée aux incertitudes de la mer, mais elle étoit encore abandonnée arbitrairement aux patrons des vaisseaux. Les Etats du Nord de l'Amérique ont remédié à cet inconvénient, & le Con-

grés a réglé l'expédition des postes d'une manière bien supérieure à ce qui est usité dans beaucoup d'Etats de l'Europe. C'est ce que prouvent les actes que nous avons sous les yeux, & d'après lesquels la direction des postes a été remise entre les mains d'un grand-maitre, qui possède le pouvoir absolu de présenter tous les maitres de postes subalternes, ainsi que tous les employés de ce département. Les revenus de sa charge ne font que de 3000 dollars.

Chaque négligence ou faute connue est assujettie à quelque punition; pour une valise retardée, on est puni par 100 dollars d'amende; le renchérissement d'un port coûte aussi 100 dollars; une lettre égarée ou retardée 100 dollars, & un paquet avec de l'argent ou une valise dérobée coûte la vie. Aucun des vaisseaux arrivant, n'ose s'occuper, soit à décharger ses effets, soit à quelques autres affaires avant que les lettres dont il est le porteur, n'ayent été remises au maitre de poste du lieu. Au pouvoir dont est revêtu le grand-maitre, dans l'étendue du pays se joint encore, celui de traiter avec les postes étrangères sur-tout ce qui peut accélérer la correspondance, pouvoir qui ne peut produire que d'excellens effets.

P. S. Au moment où le Rédacteur écrit ceci, on s'aperçoit déjà dans les provinces du Nord de l'Allemagne des suites avantageuses de ces nouveaux réglemens. La poste de Hambourg, ayant par un accord conclu avec la poste de Philadelphie, pris sur elle de soigner selon les règles établies la correspondance de lettres & de paquets dans le Nord de l'Amérique, de façon qu'il va actuellement depuis l'Allemagne un vaisseau de poste dans le nouveau monde, ce qui fera, l'on n'en doute pas, aussi avantageux aux sciences qu'au commerce.

*Lettres aux membres du Club, ou Société constitutionnelle établie à Londres, & qui s'intitule les Amis du Peuple, extrait de la Chronicle de S. James.*

La noble déclaration qu'a faite en chaire le président du Club Whig, quand il a dit qu'il étoit disposé à mourir sur un échafaud pour le salut de son pays, nous a pénétré d'une sincère admiration. Nous ne doutons point que les individus composant les autres sociétés, ne soient animés du même patriotisme: C'est pourquoi, je crois devoir leur suggérer, ainsi qu'à vous Messieurs, un moyen de rendre un service des plus importans à la patrie. Sans risquer que l'ignorance du peuple ne regarde comme infamante la mort, au-devant de laquelle votre zèle vous fait courir. Ce moyen, c'est, Messieurs, de vous pendre

vous-mêmes. Vous ne pouvez faire rien, qui soit plus propre à rendre le calme à l'Etat, à raffermir la paix ainsi que le bonheur; c'est alors que la source du crédit public, si malheureusement interrompue reprendra son cours; j'ose vous assurer même, qu'il n'existe pas un bon Anglois qui ne conservât le souvenir d'un tel service jusqu'à la dernière heure.

Je suis,

MILORD ET MESSIEURS,

Avec le respect & l'estime que vous méritez,  
votre sincère & chaud admirateur.

*Un digne Ecclesiastique revenu des Indes Orientales, où il avoit passé maintes années avec des Sauvages, racontoit le trait suivant à une Dame de ses amies.*

\* Un soir que je revenois de la promenade avec les gens de ma maison, nous entendimes à l'entrée d'un bois une voix plaintive: nous allâmes du côté de la voix, & nous trouvâmes couché sous un arbre un Sauvage épuisé de fatigue & de besoin. Ce vieillard paroissoit n'attendre là que la fin de ses jours, d'abord il ne voulut pas nous parler: enfin, il nous dit d'un ton plaintif, hélas! je me suis levé avant l'aurore dans l'espérance de me rendre à mon habitation: je me suis égaré, il se fait tard, les forces me manquent, & je suis contraint de rester ici. Sans doute que je serai la proie des serpens, ou des bêtes féroces, ou de mes ennemis, ma pauvre femme, mes pauvres enfans, il se desoloit: je le pria de nous accompagner. — Mais, dit-il, tu ne me connois pas — Je n'ai pas besoin de te connoître, lui répondis-je, viens: Nous l'amènâmes dans une hutte. Après qu'il eut pris de quoi réparer ses forces, je lui arrangeai un gîte près de mon lit; une toile des Indes, tendue en forme de rideau, étoit la seule cloison qui nous séparât; il se coucha, au milieu de la nuit un bruit me réveilla, je crus l'entendre se lever, la peur me saisit: j'écoutai, & je connus bientôt quelle injustice ma frayeur lui avoit faite; jamais je n'oublierai ce trait. Le Sauvage étoit à genoux en priere, & il s'exprimoit à-peu-près en ces termes: O Dieu! je te remercie d'avoir fait luire ton soleil sur ma route; je te remercie de ce qu'aucun serpent ne m'a piqué, de ce qu'aucune bête féroce n'a fondu sur moi, & de ce que mes ennemis ne m'ont pas rencontré; je te remercie de ce que ce bon étranger s'est présenté, & ma conduit dans sa hutte. O Dieu!

quand cet étranger ou ses descendans, ou ses amis voyageront, fait luire ton soleil sur leur route; garantis-les des serpens, des bêtes féroces & de leurs ennemis; si quelqu'un d'eux s'égaré & reste en chemin, fais qu'il se présente un homme aussi bon qui le mène dans sa hutte. — Telle fut sa priere. Voici celle que je fis: donne-moi, ô mon Dieu! une petite place dans ton Paradis à côté de ce Sauvage.

FABLE. L'ânon.

\* Tout est joli dans la verte jeunesse,  
Un ânon bondissant,  
Déploit dans un pré sa vive gentillesse,  
Pour l'approcher, venoit-on doucement;  
Notre espiègle aux aguets, le nez sur la prairie,  
Vous laissoit arriver, mordant l'herbe fleurie,  
Et zette, le malin parloit en gambadant.  
Voyoit-il un courrier, il alloit au-devant,  
Le sautoit des deux pieds de derrière,  
Même par fois un peu trop poliment.  
Bref, il étoit un très-aimable enfant;  
Sa mere l'admiroit, & quoique d'ordinaire,  
Une ânesse ne manque guère,  
D'amour-propre, de bonne foi,  
Elle croyoit avoir fait plus joli que soi;  
Mon fils est un cheval, il est bien davantage,  
Qui fait ce qu'il fera? que Dieu lui prête l'âge,  
Et nous verrons, les ânes d'alentour,  
Gens très-galans, & qui faisoient leur cour,  
Exagéroient encor, & la grace legere  
Et l'air vif du mignon & ne manquoit de braire,  
Qu'il étoit un Zephir, un prodige, un amour.  
Meres, sur vos enfans vous ne sauriez vous taire,  
Et votre sot babil a d'abord son effet:  
On vous l'assure, ils seront des merveilles:  
Hé! croyez-moi, l'ânon est leur portrait.  
Le Zephir devient lourd, l'amour prend des oreilles,  
Et le prodige est un bandet.

Le mot de l'Enigme du numero 37, oublié dans le numero 38, est *faim*.

M O R T S.

Jeanne Susanne Françoise Chatelan, Elle mineure.  
Jeanne fille de feu Pierre Robin, âgée de 52 ans.  
Un enfant venu mort au monde, de Jean Jacques Meillard.  
Auguste Frédéric François Macnamara, fils mineur, Anglois.

JOURNAL DE LAUSANNE.

5 OCTOBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 20 minutes, & se couche à 5 heures 40 minutes.

Notice sur la vie & les ouvrages de Bion (1).

ON n'est pas plus instruit sur les principales circonstances de la vie de Bion, que sur celles de la vie de Théocrite. L'antiquité ne nous en a laissé aucun détail propre à satisfaire notre curiosité. Nous ignorons & l'époque précise de sa naissance & la date de sa mort. En général les anciens nous ont transmis peu de monumens sur leurs grands hommes de lettres. Persuadés sans doute que leur gloire étoit uniquement fondée sur les ouvrages qu'ils laissoient après eux, lorsqu'ils n'avoient point été en même tems hommes d'État, ou que leurs opinions n'avoient point influé sur le genre humain, ils réservoient les pinceaux de l'histoire pour ceux qui avoient servi la patrie ou dans les administrations, ou dans les camps, & qui avoient bien mérité de la patrie par leurs actions. Les talens chez eux, quoique chéris & honorés, n'étoient principalement estimés & considérés que sous leur rapport à l'utilité publique. Aussi l'immortalité qu'ils accordoient, étoit elle une source d'héroïsme, & la plus douce & la plus précieuse des récompenses.

Bion naquit à Smyrne en Ionie, environ deux cents cinquante ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire, en même tems que Théocrite, ou du moins peu de tems après. Il voyagea en Sicile, cette terre natale, si je puis m'exprimer ainsi, de la poésie bucolique, genre dans lequel il acquit beaucoup de célébrité. Ses grands talens exciterent l'envie: car dans tous les tems, cette vile & basse passion s'est acharnée sur le mérite & a fait son tourment: il fut vivement persécuté, & Moschus, qui avoit été son disciple, nous apprend que, victime d'une haine implacable, il périt par le poison, sur quoi il s'écrie, " Bion! Bion! le poison vient d'abrégger tes jours: en pas-

„ fant sur tes lèvres, comment n'a-t-il pas perdu  
„ son vice & son amertume ". Ce sentiment n'honore pas moins le maître que le disciple, qui conserva toujours pour Bion, non-seulement la plus vive reconnaissance, mais encore la plus haute estime. Aussi quel éloge n'en a-t-il pas fait? " Poete aimable! A-t-il dit, quel autre désormais fera raisonner la flûte? Quel mortel audacieux osera jamais appliquer ses lèvres à tes chalumeaux? Ces organes de tes chants se souviennent encore du soufflé qui les anima".

Il ne nous reste de ce poète que neuf idylles, dont quelques-unes mêmes sont tronquées, & quelques fragmens. Le tems nous a dérobé les autres momens de sa gloire. Malgré les défauts qu'on reproche avec fondement à Bion, c'est une perte réelle: si ce n'est point précisément comme poète bucolique, c'est du moins, comme poète en général: car on ne peut pas lui contester le vrai génie poétique. Il est recommandable par les pensées, les images, les sentimens, & sur-tout par une délicatesse rare. Le seul tombeau d'Adonis lui assureroit un rang distingué parmi les favoris des muses, quoiqu'on ait raison de blâmer dans cette pièce le défaut de mouvement, l'affectation d'une douleur étudiée, & l'amour des faux brillans. Avec quel art n'y a-t-il pas enchaîné & pour ainsi dire, fondu les tableaux les plus vrais, les plus touchans & les plus douloureux? Comme il émeut & déchire le cœur par leur succession rapide & inattendue? Quelle tristesse délicieuse il fait passer dans notre ame! Il n'est aucun lecteur qui ne partage la douleur de Vénus, & à qui sa désolation n'arrache des larmes.

Comme poete moral, quels droits Bion n'a-t-il pas à nos éloges? Quelles leçons utiles ne nous a-t-il pas données dans son idylle, intitulée: *l'amour & le jeune oiselleur*; dans celle qui a pour titre: *l'écolier maître*, dans celle sur la *brièveté de la vie*; enfin dans celle qu'il adresse à Cytherée. Plus on lit les anciens, plus on se convainc & de leur supériorité

(1) Cette notice est de la même main que celle sur la vie & les ouvrages de Théocrite, & elles font l'une & l'autre des fragmens d'un ouvrage manuscrit.

fur nous dans l'art d'embellir la morale de toutes les graces de l'imagination, & de faire ainsi goûter, en le couvrant de fleurs, l'autorité d'un précepte qui effaroucheroit sans cette précaution. Le plus voluptueux des poëtes en apparence, Anacréon est admirable sur ce point. Le seul la Fontaine, parmi nous, peut le disputer aux anciens.

C'est en vain qu'on chercheroit dans Bion les scènes champêtres qui font un des charmes de Théocrite. Il ne place jamais ses personnages ni sur les bords des fontaines qu'ombragent des arbres touffus, où les bergers & les troupeaux trouvent un asile contre les ardeurs du soleil; ni dans les prairies émaillées d'un millier de fleurs d'espèce différente, où la vache trouve une nourriture abondante, & où elle étanche sa soif dans l'onde limpide & pure d'un ruisseau, qui, amoureux de ces rives chéries, y forme mille détours; ni sous des vergers enchantés où la Nature érale à pleine mains ses richesses & semble inviter à les cueillir; ni enfin sur des coteaux délicieux où la vigne se plaît à étendre ses ceps souples & flexibles, & d'où l'œil découvre dans les belles plaines qu'il embrasse les tableaux variés de la paix, de l'abondance & du bonheur, & sur les coteaux opposés les sites les plus riants & des lointains qui se confondent avec l'azur des cieux. Bion s'est frayé une autre route; il a voulu peindre d'après lui-même, & c'est dans le fond du cœur qu'il a choisi ses desseins. Aussi, sous ce rapport, est-il original? Il seroit même un excellent modèle s'il ne régnoit quelquefois dans ses compositions une affecterie qui les dépare. D'après ce caractère, nous n'avons pas besoins de dire que M. de Fontenelle fait le plus grand cas de ce poëte, & qu'il laisse appercevoir la préférence qu'il lui donne sur Théocrite, opinion qui a été bien légèrement adoptée par des personnes d'ailleurs très-estimables. Car ce dernier ne pourroit-il pas avoir moins de délicatesse que le premier, sans pour cela lui être inférieur, la délicatesse est-elle le seul caractère de la poésie pastorale? Mais encore est-il bien vrai que Bion soit plus délicat que Théocrite? Nous ne le pensons pas, & il nous seroit aisé de le prouver, si la question n'étoit pas déjà décidée par l'opinion de deux mille siècles.



*Année de livres allemands.*

*Réflexions de mon troisième voyage en Suisse, pour servir de soulagement à mon cœur affligé, & qui peut être servies aussi de consolations aux âmes mélancoliques, par Sophie de la Roche, Offenbach 1793.*

- Dans le coup-d'œil rapide que nous avons jetté sur cet ouvrage que nous ne possédons pas encore, nous avons retrouvés la touche tendre & sentimentale du célèbre auteur de *Mis Sternheim*, de *Mis Lony* & de beaucoup d'autres ouvrages lus avec délice par les âmes sensibles. Il est peu de voyageurs qui écrivent dans ce goût, & quoique nous ne doutions pas que cet ouvrage ne soit incessamment traduit en françois, nous éprouverons une vraie jouissance en le faisant connoître à nos Lecteurs aussi-tôt que nous pourrons nous le procurer. En attendant nous lui donnons ici l'extrait d'une lettre écrite par Madame de la Roche, à l'auteur des notices biographiques & historiques des poëtes allemands, & qui contient l'époque la plus intéressante de l'histoire de cette femme célèbre connue personnellement de la plupart de nos concitoyens.

« J'ai tout autant de sujet, dit-elle de me louer des bienfaits de la Nature que j'en ai de me plaindre des outrages de la fortune; mon père étoit un homme très-instruit, mais d'un caractère très-dur; ma mère étoit la douceur même, l'un ornoit mon esprit, l'autre formoit mon cœur. Mon père me donna du goût pour l'Histoire Naturelle & pour l'histoire en général; ma mère m'instruisit dans les détails du ménage, me fit destiner mes heures de loisir à des leçons de musique, de dessin, de peinture; c'est ainsi que je passois ma vie jusqu'à l'âge de 16 ans, époque où le hazard amena dans notre maison M. Bianconi, medecin du Prince d'Augsbourg, & qui est mort depuis à Rome, en qualité de Resident de la Cour de Saxe: il conçut le dessein de m'élever, & de me former d'après ses principes pour m'épouser ensuite; il m'enseignait les mathématiques, la philosophie, me fit connoître les poëtes de son pays, & m'inspira le goût des beaux arts. Il se fit aimer; mon père approuvant ce mariage l'accompagna à Bologne: mais tout fut rompu, parce qu'on exigea, que les enfants qui nauroient de ce mariage seroient tous élevés dans la religion Catholique. Bianconi voulut m'enlever; je lui déclarai que je ne le suivrois jamais sans la bénédiction paternelle, mon sort fut décidé. Bianconi se rendit à Dresde; mon père me voyant accablé de douleur, voulut effacer de mon esprit jusqu'au souvenir de cet homme. Il fallut lui apporter mes livres, mes papiers, toutes mes lettres pour les voir brûler. Quand il en vint à mes exercices de mathématiques, je tombai à ses pieds je le suppliois les larmes aux yeux, de vouloir bien épargner le fruit de mes veilles, ce fut en vain ils furent brûlés. Mon cœur se révolta, j'avois sacrifié mon amour à mon devoir, & malgré cela je me voyois maltraitée. Alors je pris la réso-

26 lution de changer de religion, & de me faire reli-  
 27 gieuse; l'Évêque auquel je m'étois adressé le fit  
 28 savoir à mes parens, qui reconnurent enfin qu'ils  
 29 s'y étoient mal pris à mon égard. Bianconi étoit  
 30 toujours à mes yeux le plus aimable des mortels,  
 31 & ne pouvant rien faire pour lui, je formois le  
 32 vœu d'enfvelir les talens que je lui devois: de  
 33 ne jamais chanter ni toucher du clavecin en pré-  
 34 sence d'un homme, pour lui faire le sacrifice de  
 35 tous les honneurs que m'auroient attirés des talens  
 36 cultivés par lui. Voilà mon ami, comment une  
 37 seule passion arrêta la marche de mes connoissan-  
 38 ces, & donna peut-être à mon caractère cette  
 39 teinte romanesque qui influa plus ou moins sur  
 40 toutes mes actions; on me mit en pension chez  
 41 le pere de Wieland, pour qu'il me fortifiât  
 42 dans une religion que j'avois manqué de quitter.  
 43 C'est là que je fis la connoissance de nôtre grand  
 44 Wieland, il me donna du goût pour la littérature  
 45 allemande; nous étions destiné l'un pour l'autre,  
 46 mais on nous sépara. J'épousai dans la suite un  
 47 homme respectable (1), plein d'esprit & de talens;  
 48 c'est lui qui m'a fait connoître la littérature françoise,  
 49 la seule qui étoit alors goûtée des gens du grand  
 50 monde".

### A N E C D O T E P E R S A N N E.

Les Persans n'ont pas encore l'arbre de la liberté,  
 mais le nom d'Arad Dirakhl, veut dire en langue  
 persanne arbre libre, nom qu'ils donnent à deux  
 arbres différens, le premier est le cypres, qui fut  
 surnommé ainsi, parce que Magnum, le plus illus-  
 tres des amans orientaux, délivra un Cypres de la  
 main d'un jardinier qui le vouloit couper, & lui en  
 paya la rançon à cause que ce cypres lui représen-  
 toit la belle taille de sa maîtresse.

Les persans nomment encore ainsi un autre arbre  
 qui est une espèce de lot, ou jujubier, dont les fleurs  
 sont blanches, & quelquefois bleues, marquées de  
 points noirs, & les fruits forts petits & par grappe,  
 dont l'amerume & la qualité venimeuse approche beau-  
 coup de celle de la colloquinte; cet arbre croit en  
 abondance dans la province de Giorgian, où on l'ap-  
 pelle aussi le poison de la terre, & c'est à cause de  
 cette mauvaise qualité qu'il est appelé l'arbre libre,  
 parce que personne n'ose y toucher pour en manger  
 les fruits dangereux.

(1) M. de la Roche, Chancelier de S. A. S. l'Electeur de Trèves.

Que ces prés, ces ruisseaux, que ces sombres bocages,  
 Où mille oiseaux divers dans leurs tendres chansons  
 Répètent de l'amour les premières leçons,  
 Que ces moutons paissant dans ces gras pâturages;  
 L'air même qu'on respire en ces paisibles lieux,  
 Que tout semble à mon cœur pur & délicieux!  
 Trop heureux animaux, quand l'amour vous inspire,  
 Vos vœux & vos soupirs sont toujours innocens!  
 Vous ne connoissez pas ces efforts impuissans,  
 Que le devoir oppose à tout ce qu'on desire,  
 Aussi tendres que vous, plus constans quelquefois.  
 Hélas! nous sommes loin d'avoir cet avantage,  
 Quoiqu'au bonheur d'aimer nous ayons tous vos  
 droits,

L'importune raison nous en défend l'usage,  
 Et sa sévérité condamnant les plaisirs,  
 Jusques au fond du cœur repousse les desirs.  
 Que dis-je! tout mortel une fois dans sa vie,  
 Par quelqu'aimable objet doit se laisser toucher,  
 Quand l'amour dans un cœur naît de la simplicité  
 Aucun effort humain ne peut l'en arracher.  
 On peut aimer; il est un sentiment intime  
 Qui répand sur nos jours l'aurore du bonheur,  
 Dont les cœurs innocens goûtent seuls la douceur,  
 Et que la liberté rend toujours légitime;  
 Mais, hélas, insensés! attendons-nous souvent,  
 Que l'amour contre nous lance un trait innocent?  
 Eblouis par Porgueil; séduit par l'avarice,  
 Par d'imprudens conseils; ou par un vain caprice;  
 Nous formons des vœux, nous prononçons des vœux  
 Qui ne peuvent avoir qu'un succès malheureux.  
 Sans consulter l'amour à ce nœud qui nous lie,  
 Nous osons engager notre foi, notre vie;  
 Mais ce Dieu fut toujours trop fier & trop jaloux  
 Pour nous laisser le choix de ces liens si doux;  
 Il fait quand notre orgueil, ou le brève ou l'offense  
 Pour mieux nous en punir différer sa vengeance,  
 Il attend à nous faire éprouver son pouvoir,  
 Que soumis aux rigueurs d'un contraire devoir,  
 Notre cœur pour aimer formé par la nature,  
 Ne puisse plus brûler d'une ardeur qui soit pure.  
 Lorsque tous nos soupirs deviennent criminels,  
 Est-ce te tems hélas! d'encenser ses autels?  
 Ah! plutôt imitons la colombe prudente,  
 Avant que d'être épouse, on la voit être amante,  
 Le choix de son époux à l'aveu de son cœur,  
 Et de ses feux constans assure le bonheur.  
 Ainsi l'amour jamais ne peut être funeste,  
 Si son ardeur s'éteint la tendre amitié reste,  
 Et l'hymen & l'amour en confondant leurs droits,  
 Sauront nous faire aimer & respecter leurs loix.

*Proclamation littéraire, St. James Chronicle.*

John Gillis, a été nommé par S. M. Britannique, à la place d'Historiographe d'Ecosse, qu'occupoit auparavant, feu le Docteur William Robertson.

*Eloge de M. Burke, relativement à son ouvrage sur la révolution Française.*

Il fut une époque dit l'Auteur du St. James Chronicle, que l'ouvrage de ce publiciste fut considéré comme une prophétie; mais on peut dire à présent que c'est une histoire. Les événemens ont prouvé que le jugement d'un seul homme est préférable à celui d'un millier de politiques peu éclairés; & dont les vues sont aussi étroites que leur génie.

*Annonce littéraire, Charlotte de Bourbon.*

H A R L E M.

Très-peu connue des étrangers, la littérature Hollandaise paroît cependant, si l'on en juge par les analyses données dans différens journaux, mériter qu'on s'applique un peu plus à la connoître. L'auteur du Roman que nous annonçons ici, connu dans tous les genres de littérature, a enrichi son pays de quelques bons romans, mérite d'autant plus grand, qu'elle étoit encore fort en arriere à cet égard. Les succès brillans qu'ont eû, son François de Hofselen & Jaqueline de Baviere, romans historiques, tous deux écrits dans le goût de l'Alcibiade de Meisner, l'ont engagé à traiter dans le même goût l'histoire de Charlotte de Bourbon, seconde épouse de Guillaume I, Prince d'Orange. Le sujet est bien choisi, d'un aussi grand intérêt national pour les Hollandois que les deux précédens, & la maniere distinguée de l'auteur se retrouve dans cette dernière production; il n'abandonne le fil historique qu'au moment, où cessant d'être intéressant il deviendroit trop monotone s'il ne passaissoit de quelques agrémens de son imagination.

Charlotte, de Bourbon, fille de Louis, Duc de Mont-Pensier, & de Jaqueline de Prie, avoient adoptés les principes alors naissans de la religion Protestante, dans lesquels étoit sa mere. Quelque belle que fut Charlotte, quelque droit qu'elle eut au bonheur d'être épouse, son pere se voyant une nombreuse famille, la destina dès sa premiere jeunesse à entrer au couvent.

Elle ne connoissoit point le monde, son cœur tran-

quille n'avoit point encore éprouvé de passion; une mere chérie obtint par sa tendresse le sacrifice qu'exigeoit son pere, elle prit le voile, mais elle resta Protestante en secret, malgré les soins que prenoit Thérèse son amie de couvent pour la ramener au catholicisme. Le cœur tendre, l'ame ardente; Thérèse; qui, avant de prendre le voile, avoit eu une inclination pour le Comte Louis de Naffau, étoit devenue de la plus sensible amante, la devote la plus enthousiaste. Elle refuse une bague, gage de la tendresse de Louis, que son frere Guillaume lui apporte, & elle meurt bientôt après, victime des combats cruels qu'elle éprouve entre la passion & sa religion. Guillaume, cependant a eu l'occasion de voir Charlotte, leurs cœurs simpachiferent bientôt, leurs bouches se permirent l'aveu de leurs sentimens, & Guillaume eut peu de peine à vaincre les foibles scrupules qu'opposoit Charlotte à sa sortie du couvent, elle le quitte & se réfugie à la cour Palatine, pour y attendre le moment de leur union; envain le pere de Charlotte, indigné contre sa fille, veut-il s'opposer à leur mariage, il ne fait qu'en accélérer l'instant, & elle vole dans les bras de son époux. Ils jouissent pendant neuf ans du plus parfait bonheur, lorsque Guillaume étant à Anvers, y est blessé par quelques assassins, le bruit de cet attentat parvint en se grossissant jusqu'à Charlotte, déjà souffrante & malade, elle expira de douleur de la mort prétendue de son époux.

Telle est l'esquisse de ce Roman historique, dans lequel les personnes remarquables de l'histoire des Pays-Bas, sont très-bien peintes, le dialogue est léger, agréable & assorti à la dignité des caractères des acteurs.

*Extrait de la gazette de littérature étrangère, de Göttinge, N°. 22.*

## M O R T S.

Jean Louis Blanc, fils mineur. 57  
 Gabriel Carraro, menuisier, âgé de 55 ans. 82  
 David Hantz-Jacob, fils mineur. 70  
 Marianne Louise Albertine Stufel, fille mineure. 70  
 Jenny Holtz, fille mineure. 63  
 Louise, veuve de Benjamin Duprax, âgée de 69 ans. 70  
 Marianne Madelaine Margot, fille mineure. 70  
 Françoise Mojonny, fille mineure. 70  
 Jean Gabriel Regamey, fils mineur. 70  
 Demoiselle Jeanne Susanne Françoise Simonin, fille mineure. 70  
 Madelaine Hantz-Jacob, fille mineure. 70  
 Jean Abram Ramuz, fils mineur. 70  
 Antoine Louis Châpuis, fils mineur. 70  
 Madelaine Augustine Ninet, fille mineure. 70  
 La veuve Jeanne Susanne Testuz, âgée de 77 ans. 70  
 Charles Elisée Boiceau, fils mineur. 70

JOURNAL DE LAUSANNE.

12 OCTOBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 32 minutes, & se couche à 5 heures 28 minutes.

*Notice biographique sur J. J. Bodmer, extraite des hommes illustres de l'Helvétie, tome I.*

ZURICH fut réputée de tous tems pour ses lumieres & par son patriotisme éclairé; il n'est point de productions originales de l'esprit, point d'opinions étrangères qui n'y aient été répandues, pendant que le reste de la Suisse étoit encore dans l'ignorance, & cette ville aussi célèbre par la quantité de beaux génies & d'auteurs connus & admirés de l'Allemagne qu'elle a produit, que par l'amour des sciences généralement répandu parmi ses concitoyens, peut avec justice être regardée comme le dépôt des lumieres helvétiques.

Le nom du Conseiller Ruger Manessé (1), s'est immortalisé, non-seulement comme Magistrat, mais encore par la protection qu'il accordoit aux Minnesingers, les Troubadours de l'Allemagne (2), attirés par lui dans sa maison & dans sa terre de Maneck; y passoient des jours heureux, & ce vertueux protecteur des muses laissa en mourant une collection qu'il avoit faite des vers choisis de plus de quarante auteurs, dont les chants pleins de sentiment, d'agrément, de hardiesse, quelquefois de majesté, sont toujours naïfs & nobles, leur langue vieillie est souvent plus harmonieuse que la nôtre; il ne manquoit pas de mot, mais de goût dans leur érudition.

C'est cependant à eux que les belles-lettres doivent leur naissance; leurs progrès furent interrompus à Zurich comme en Allemagne, lorsque les disputes scolastiques & théologiques en obscurcissant l'esprit, arrêtèrent son essort. Il étoit réservé à Bodmer d'être à Zurich & en Suisse le restaurateur de la littérature, le reformateur de la langue, de la critique & de la poésie: c'est à ces titres que nous commen-

çons par cet homme célèbre, les extraits biographiques que nous nous proposons de donner à nos lecteurs.

Bodmer reçut le jour à Zurich en 1698; son pere ministre de campagne, le destinoit à l'état ecclésiastique, pour lequel une timidité insurmontable, & l'obscurité des ouvrages dogmatiques de ce tems-là, lui inspiroit l'aversion la plus décidée; ainsi renonçant aux livres de Théologie, il s'appliqua uniquement à la lecture des auteurs grecs & latins, qu'il trouva aussi facile que les premiers lui avoient paru diffus & inintelligibles. Cependant il prenoit grand soin de dissimuler son éloignement pour l'état ecclésiastique, dans la crainte qu'on ne le détournât de ses études favorites; mais le tems de son ordination étant arrivé, il fallut se déclarer, ses craintes se réalisèrent, & son pere l'envoya à Bergame en 1717, pour y apprendre le commerce, mais son dégoût pour cet état ne tarda pas à se manifester.

Entièrement occupés de ses études, le négociant chez lequel il étoit & ses commis se moquoient de lui, en le voyant toujours entourés de livres extraordinaires pour eux, (de vieux bouquins disoient-ils) pour lesquels Bodmer donnoit jusqu'à son dernier sol. Son pere enfin lassé sans doute du peu de succès qu'avoit eu son fils, le rappella en 1719, comme étant incapable de bien faire dans le commerce.

Dès son enfance, il parut formé pour les sciences, principalement pour les belles-lettres, les métamorphoses d'Ovide avoient de bonne heure rempli son esprit d'idées poétiques; dès l'âge de 12 ans il fit ses premiers essais de vers grecs & latins.

Naturellement timide & modeste, austere dans ses principes & dans ses mœurs, chaste, tempéré, sérieux, concentré en lui-même; Bodmer dans sa jeunesse, étoit moins gai qu'il ne le fut depuis, à l'âge de 30 ans. Son penchant pour l'étude l'éloigna toujours des affaires, la chaire d'histoire helvétique étoit la seule fonction publique qui s'accordât avec son caractère & ses études, il ne pouvoit cependant

(1) Il vivoit en 1335.

(2) Nous avons parlé d'eux dans un de nos N<sup>os</sup>.

prendre sur lui-même d'adopter la méthode de l'école, d'enseigner les sciences comme un métier. Bientôt il vit sa classe presque déserte; mais le petit nombre d'écoliers qui lui restoit étoient des sujets choisis, il leur apprit à connoître le cœur humain, à fixer leur attention sur des observations historiques. L'homme sous toutes ses formes étoit toujours pour lui l'objet principal de son étude. Retenu par la haute idée qu'il se faisoit des talens que doit avoir l'historien, ainsi que par sa timidité, il s'est tenu derrière le rideau, lorsqu'en qualité d'historiographe de son pays, il a traité des sujets historiques, & il a fait paroître sur la scène ses héros en personne, de même que Haller & Rousseau, qui traitèrent la morale & la politique en forme de roman; il écrivit l'histoire en forme de drame, plus fait, il est vrai, pour la lecture, que pour la représentation; mais, où l'on rencontre des scènes très-pathétiques. Outre les sujets helvétiques, il a aussi traité d'autres sujets tirés des anciens Allemands, des Romains, des Grecs, & même de l'histoire Sainte; la plupart de ses ouvrages ont été faits dans les trente dernières années de sa vie.

Sans enfans (1), maître absolu de son tems, sa chaire & sa maison ne l'occupant que peu, ses travaux littéraires furent immenses, & si l'on ne peut nier qu'on trouve quelquefois dans ses premiers écrits de la dureté à côté de l'énergie, de la prolixité mêlée à la simplicité. Qu'enfin, préférant toujours les choses aux mots, les pensées aux expressions; il négligeât souvent l'harmonie: il n'en est pas moins vrai, que l'homme d'esprit & de goût y trouvera toujours une infinité de bonnes remarques, sur le goût, la poésie, & sur la langue maternelle, dont l'étude lui parut aussi intéressante qu'elle l'avoit autrefois été à Conrad Gesner & Leibnitz.

Mais ce qui doit lui mériter le plus notre estime, c'est que contre l'ordinaire des autres écrivains, plus il avança en âge, plus ses productions méritèrent leur célébrité, parce qu'en conservant sa touche naturelle, & sans jamais nuire à l'énergie il fut purifier son style.

Il avoit près de cinquante ans, qu'il n'avoit encore écrit en vers que ce que lui avoit inspiré la mort de son fils. Ce fut à cet âge qu'il composa ses principales poésies; animé par le génie de Milton qu'il avoit traduit (2), il se familiarisa avec la muse épique, dans un âge où d'ordinaire, les muses, ainsi que les belles rejettent les soins de la vieillesse. Le héros de Bodmer est le patriarche qui a vu périr la première

race des hommes, & qui est le père d'une seconde race. Ses matériaux, comme dans Milton & dans Klopstock, sont tirés de la classe des bons & des mauvais anges; mais il avoua souvent avec une noble franchise qu'il n'avoit pas mis son héros à des épreuves assez multipliées, & que l'Abaddonah de Klopstock, valoit mieux que toutes les idées de la Noachide.

On a beaucoup d'autres poésies de Bodmer; elles ont été recueillies en un gros volume, sous le titre de *Calliope* ou les *Apolinaires*. Sa muse aussi patriarcale que ses mœurs, choisit, toujours des patriarches pour les héros de ses poèmes (1); il traduisit aussi librement plusieurs poèmes sur des sujets mythologiques. Enfin ne se bornant pas à travailler pour sa gloire, il publia avec Breitinguer, & seul de nouvelles éditions des poésies de Canits, des meilleures poésies d'Opitz, du code poétique, dans lequel les deux Manes de Zurich avoient recueillis les poésies choisies des anciens Troubadours Souabes, avec beaucoup d'autres ouvrages dans ce genre, & lui & Breitinguer furent les premiers qui donnerent à l'Allemagne en 1721, une feuille périodique, écrite dans le goût du spectateur, & qui fait époque dans la littérature allemande par les progrès qu'elle lui fit faire.

Quoique Bodmer fut nommé membre du Sénat en 1737, cette promotion ne lui fit point ambitionner d'emploi dans la Magistrature; se nuisant à lui-même dans toute assemblée publique par sa timidité, par le défaut de geste & par le manque des expressions vulgaires; ce grand homme qui feroit ce qui lui manquoit sans en perdre courage, craignoit autant toutes les charges civiles que d'autres les recherchoient; mais il n'en fut pas moins utiles à l'État & à ses concitoyens, par son zèle infatigable, pour assurer l'exécution de ses vues bienfaisantes.

Dans les cercles limités, dans le tête à tête, il avoit le courage de dire les vérités les plus hardies à l'adversaire le plus emporté & le plus en crédit; cependant cette franchise n'avoit rien d'un entêtement cynique, sa bienveillance ardente le rendoit toujours aimable, actif & inventeur; il parla & écrivit pour se rendre utile aux siens comme aux étrangers, il mit en œuvre cent & cent ressorts pour atteindre ce but, mais jamais il n'employa que des moyens honnêtes, & quand il étoit parvenu ainsi à faire exécuter, comme par force, un plan utile, c'étoit pour lui la plus douce des jouissances.

Adversaire redoutable des ennemis de l'humanité

(1) Il avoit perdu en bas âge son fils.

(2) Il a joint à cette traduction un éloge critique.

(1) Jacob & Rachel, le retour de Jacob, Dinah & Joseph Zilla, ou la chute de l'homme dans une autre planète, ce dernier est très-original. La femme seule a péché, l'homme est resté fidèle à Dieu qui lui a donné une autre Eve.

& de sa patrie; Bodmer avoit le respect le plus sincère & le plus tendre pour la religion qui nous instruit dans la vertu, & nous console dans le malheur.

Autant il étoit sévère & inexorable, comme censeur critique, autant il étoit tolérant comme homme, selon lui, tout homme a un droit au pardon de ses fautes, par cela même qu'il est homme, & cette tolérance qui s'affoiblit d'ordinaire avec l'âge, acquit au contraire de nouvelles forces chez lui. Il dût à la vivacité de son imagination, & sur-tout à sa complaisance parfaite, la gaieté de son humeur, la facilité avec laquelle dans l'âge le plus avancé son esprit s'ouvrit à toutes les impressions quelques nouvelles qu'elles lui fussent. Son cœur pur, ses sens non émouffés rajeunissoient sa vieillesse, & ses derniers écrits à Ust, prouvent combien à l'âge de 80 ans il étoit devenu tolérant envers les chantres du vin & de l'amour.

Bodmer jouissoit toujours de la meilleure santé; mais son grand âge lui fit prendre le parti de se renfermer chez lui, sa maison devint un sanctuaire, où tous les jours les amis de la vérité, concitoyens ou étrangers se succédoient continuellement; il attira Klopstock chez lui, & son départ fut adouci par l'arrivée de Wieland, déviant les talens, le Nestor Zurichois se plaçoit à les développer, & il y avoit peu de gens de mérite à Zurich, qui n'eussent des obligations à ce pere de la jeunesse.

Se conservant toujours le même jusqu'à la fin de ses jours, M. Bodmer s'endormit paisiblement la nuit du 2 Janvier 1781, une legere fièvre & une foiblesse de poitrine l'avoit alité; peu d'heures avant sa mort Hirzel lui demanda s'il étoit bien & tranquille, pas tout-à-fait, répondit Bodmer, à moitié assoupi, j'ai là devant moi un papier que je ne puis entendre. Son testament est un monument de sa bienfaisance; il fut économe par principe, & non par avarice comme on le lui reprochoit, il pouvoit, à la vérité l'économie si loin, que comme Johnson le raconte de Pope, il écrivoit ses vers sur le blanc des lettres qu'il recevoit, mais il n'en fut pas moins généreux envers les autres, & il a fait beaucoup de bien pendant sa vie & à sa mort.

#### ANECDOTE ANGLOISE.

\* Vers la fin du siècle dernier, le célèbre Milord Moleworth, qui avoit résidé à Copenhague, en qualité d'Ambassadeur de S. M. Britannique, publia son excellent essai sur le Dannemarck. Il y traitoit un peu à l'Angloise le gouvernement arbitraire de ce

Royaume: le Monarque Danois fut offensé de cette licence, & chargea son Ministre à la Cour de Londres, d'en porter plainte à Guillaume III. Que voulez-vous que je fasse, dit ce Prince au Ministre, après que celui-ci lui eut exposé ses griefs? Sire, répondit le représentant du Roi de Danemarck, si Votre Majesté eût porté plainte à mon maître dans une semblable occasion, il vous auroit envoyé sur le champ la tête du coupable; je ne puis, ni ne veux en faire autant, répliqua Guillaume: mais si vous le désirez, j'obligerai Milord Moleworth, de rapporter dans la seconde édition de son ouvrage ce que vous venez de me dire. Le Ministre Danois, comme on se l'imagine bien, ne crut pas devoir accepter les offres du Monarque: il sentit qu'une pareille réparation ne feroit que justifier les remarques critiques dont se plaignoit son maître.

#### FABLE. Les deux Canards.

Un canard de retour d'un assez long voyage,  
Au bord de son étang trouve un de ses voisins,  
Et puis de s'embrasser ainsi que c'est l'usage;  
Qu'avez-vous vu de beau dans ces climats lointains,  
Lui dit le cazanier, dites m'en des nouvelles?  
Dans ces sauvages lieux trouve-t-on des canards.  
Ont-ils, ainsi que nous, de bien brillantes ailes,  
Notre grave maintien, & nos tons nazillards?  
J'ai vu, du l'étranger, soit dit sans vous déplaire,  
Un oiseau bien plus grand encore, & bien plus beaux;  
Très-rarement dans l'air, il habite la terre,  
Et plus souvent encore, on le trouve sur l'eau;  
Des étres emplumes c'est le plus admirable,  
Son cul long est lustré, son plumage tout blanc,  
Son regard dédaigneux. D'une aile formidable,  
On le voit s'élever & se battre le flanc;  
On prétend que sa voix est très-harmonieuse,  
Mais qu'il ne chante qu'en mourant.  
De Pline l'histoire fameuse,  
Ne le cite qu'en admirant. . . . .  
Que dites-vous, col long, blanc & brillant plumage?  
Grandes ailes, regard hautain,  
Vivant dans l'eau comme sur le rivage;  
Mais vraiment cet oiseau, pas plus tard que demain  
Je vous en ferai voir. La seule différence,  
C'est qu'ici tous les jours il fait ouïr son chant,  
Vous en verrez en abondance  
En suivant ce ruisseau quelques pas seulement.  
Dans ce même moment ils rencontrent une oie,  
Qui tout en dandinant cheminoit sur ses pieds,  
Il semble que le sort tout exprès nous l'envoie,

Voyez, n'est-ce pas là l'oïseau dont vous parliez ?  
 Dont Plinè a consacré le chant dans son histoire,  
 Et que vous admiriez avec tant de raison ;  
 Mais dit le voyageur , si j'ai bonne mémoire,  
 Cet oïseau là c'est un oïson ;  
 Tel que sur la machine ronde  
 On en trouve dans chaque coin :  
 Car d'oïson est peuplé le monde,  
 Mais d'être cigne , il est bien loin.

C'est sans doute un grand avantage,  
 De voir par ses amis son mérite exalté,  
 Mais s'ils sont ignorans que nous fait leur suffrage,  
 De celui d'un canard peut-on être flatté ?  
 Vous dont-on applaudit les piéces fugitives,  
 De vos rares talens soyez moins orgueilleux,  
 Car tel passe souvent pour cigne sur ses rives,  
 Qui ne seroit jamais qu'oïson dans d'autre lieux.

*Marie Antoinette de la Conciergerie , à Mad. Elisabeth , Héroïde , imprimée à Neuchâtel.*

L'intérêt général qu'inspire aux ames honnêtes & sensibles de tous les partis , le sort cruel de cette auguste & infortunée Reine , semble nous autoriser à annoncer ce petit ouvrage , duquel nous donnerons à nos lecteurs quelques passages très-touchans par l'expression des sentimens maternels qui déchirent son ame.

O ciel ! si contre moi j'allumai ta colère,  
 Borne enfin ton courroux , prends pitié d'une mere,  
 Du seul bien qui me reste écarte tout danger,  
 Ou fais que mon amour puisse le partager ;  
 Sorti du sang des Rois , il n'a pour sa défense  
 Que les vœux d'une mere & sa seule innocence,  
 Si tu n'est son appui je tremble pour ses jours.

Une vision consolante lui montre un ange , qui remet son fils entre les mains de Madame Elisabeth , elle dit à cette auguste sœur :

Entretien-le souvent des pleurs où je me noye,  
 Dis-lui tous les chagrins auxquels je suis en proie ;  
 Non , cache-lui plutôt l'état où je languis,  
 Il en mourroit peut-être , ... éloigné de mon fils.  
 Des maux de ses parens les horribles images,  
 N'artête point ses yeux sur ces sombres nuages,  
 Qui de mes jours en deuil noircissent l'horison,  
 Ce seroit l'abreuver d'un funeste poison ,

Qu'il ignore-mes maux , qu'il ignore mes larmes ;  
 Je n'en mourois pas moins s'il savoit mes allarmes ;  
 Qu'il vive , . . . . .

C'est Dieu qui voit les cœurs , lui seul sera mon juge,  
 Lui seul , pour m'éprouver me plonge dans les fers,  
 Mon sort est dans ses mains , je brave l'univers ;  
 Envain mes ennemis noirciront ma mémoire,  
 L'Éternel saura bien venger un jour ma gloire.



*Du danger de manger les oignons de narcisse , par M. Riem , extrait de la feuille du cultivateur.*

Un fait qui m'est personnel , va prouver combien l'ignorance peut causer de maux par ses méprises , Il s'est passé chez mon beau-frere , M. Richter , à Gureau , la cuisiniere alla dans le jardin , le 23 Avril , & en rapporta comme une primeur , un oignon de Narcisse avec sa plante , qu'elle prenoit pour un poireau , & elle le mit dans sa soupe. Ma sœur & son mari , deux enfans & mon fils mangèrent de cette soupe empoisonnée ; non-seulement ils vomirent considérablement , mais ils ressentirent encore long-tems après un malaise & des nausées. Un petit chien qui mangea de cette soupe , éprouva les mêmes accidens.

Je remarquai à cette occasion , que le narcisse & le poireau ont autant de ressemblance que le cerfeuil & la cigue , & que ce n'est pas la première fois qu'ils ont occasionnés des méprises aussi dangereuses ; il est même arrivé qu'elles ont causés la mort. On ne sauroit donc prendre trop de soin pour reconnoître bien sûrement les plantes employées dans nos cuisines.

**M O R T S.**

- Jaques Nivet , de la Corporation Française de Lausanne , âge de 87 ans.
- Jeanne Louise Boÿ , fille mineure.
- Un enfant mâle mort avant le baptême.
- Abraham Samuel Becheraz , fils mineur.
- Jeanne Henriette Sterky , veuve d'Abraham Dupont , de Genève , âgée de 44 ans.
- Louise Chapuis , fille mineure.
- François Louis Dizerens , fils mineur.
- Benjamin Ferdinand Brélaz , fils mineur.
- François Louis Brélaz , fils mineur.
- Louise Catherine Chapuis , fille mineure.
- Françoise Louise Galey , fille mineure.
- Samuel Abraham , Jean François Bourmens , fils gumeaux & mineurs.
- Marie Madeleine François Emélie Rubatel , âgée de 55 ans

JOURNAL DE LAUSANNE.

19 OCTOBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 44 minutes, & se couche à 5 heures 16 minutes.

*Notice biographique sur Gesner, extraite d'un ouvrage allemand, intitulé : les hommes célèbres de la Suisse.*

D'UNE famille déjà illustrée par Conrad Gesner, dit le Plin de l'Allemagne, & par Jean Gesner, fameux antiquaire; Salomon Gesner naquit à Zurich l'an 1710.

Cet homme célèbre dont les œuvres sont connues de quiconque n'est point tout-à-fait étranger à la littérature, n'annonçoit point dans sa jeunesse les grands talents qui se développent chez lui dans la suite, ne montrant aucune application, ni dans les écoles publiques, ni dans les leçons privées, le jeune Gesner passoit pour un nigaud entre ses camarades de jeu, ce fut un génie tardif qui se développoit de lui même, & qui fut tout par lui-même (1). Le Nestor Bodmer, l'avoit pris en amitié, comme tous les jeunes gens de Zurich, qu'il se plaisoit à former: devenu homme, & grand homme, Gesner rechercha toujours la conversation de Bodmer & le respectoit infiniment, sans être absolument lié avec lui.

L'époque de la jeunesse de Gesner étoit celle que la poésie sembloit avoir choisie pour son triomphe en Allemagne; tandis que Haller & Bodmer éclairoient le midi, Kleist & Klopstock au Nord, présentoient des modèles immortels à l'émulation des esprits privilégiés qui se devoient aux services des muses.

La liberté, la simplicité des mœurs qui régnoient en Suisse, principalement les sites pittoresques que la Nature a multipliés dans les environs de Zurich, y disposent heureusement à cultiver les muses; aussi a-t-on vu plusieurs poètes Allemands venir cultiver des fleurs poétiques sur les bords de la Limat, sur les montagnes & sur les collines de Zurich. Cette

ville de tems à autre a été le séjour de Klopstock, Kleist, Wieland &c. & à servir d'asile à ces généreux émules, qui nous rappellent l'âge d'or des Troubadours Zurichois Haloup, Manes & tant d'autres. Mais Gesner fut le frayer un chemin tout nouveau, il le sema de fleurs, & quelque familier qu'il fut avec Moschus, Bion, Théocrite, Virgile, il faut avouer qu'il fut, non-seulement le restaurateur du genre qu'il avoit choise, mais qu'il a encore créé un monde idéal, monde absolument à lui, & qu'il nous a peint avec le style des graces & le coloris du sentiment.

On croyoit autrefois que la poésie pastorale, que le monde pastoral même, étoit toujours uniforme & limité. Sous l'art créateur de Gesner, il s'étend, & sous les formes & les points de vues les plus multipliés, il se présente avec un lustre tout nouveau. Daphnis est un roman moral qui n'est point inférieur pour la finesse & l'ingénuité des caractères au Roman de Longus: il est même certain que les situations en sont plus vraies. — Erasme & Evandre, sont des drames pastoraux & édifiants qui nous frappent, par le contraste qu'ils nous font remarquer entre le monde & la nature.

Le premier navigateur joint à la philosophie & au brillant merveilleux qui y règne, tout ce qui est le plus propre à intéresser le cœur, sous la plume de Gesner, les scènes les plus horribles causent plus d'émotion que d'effroi & d'horreur, il suffit pour s'en convaincre de lire le tableau du Déluge & la mort d'Abel. Ce dernier ouvrage est vraiment une épopée qui réunit à la simplicité pastorale, le sublime de la Religion, enfin combien de variété, de nuances toujours neuves, & cependant toujours vraies dans les dialogues & dans les caractères, des personnages de ses idylles.

Ordinairement en Allemagne, lorsqu'il paroît un poète heureux par des succès, il se voit assailli d'une foule d'imitateurs, le seul Gesner en a peu vu.

C'est de tous les poètes, celui qui a été le plus traduit, soit en prose, soit en vers; mais le langage

(1) Il eut un précepteur d'un génie borné, & peu propre à le développer, mais qui n'étoit cependant ni brutal, ni inepte, comme on s'est pû à le dépeindre.

original sera difficilement atteint par les traducteurs. Les Allemands eux mêmes, si difficiles à l'égard des Suisses n'ont jamais attaqués le style de M. Gesner, jamais taxé son langage de provincialisme; il étoit en effet de la plus grande pureté, & sa prose a plus d'harmonie & de celle qui convient au genre pastoral, que n'en auroient les meilleurs vers.

Il est glorieux pour Gesner que celui d'être les François, qui sans contredit a le mieux réussi à rendre les objets présent sensibles (Diderot) se soit flatté de passer à la postérité en joignant dans un même recueil ses contes moraux aux idylles de Gesner (1); mais quelqu'admirable que soit Diderot par son talent de grouper, par l'énergie & la philosophie qui règne dans ses dialogues, on ne peut qu'admirer plus encore M. Gesner dans ses détails, ses distributions, le choix de ses sujets, l'ingenuité de sa sagesse, la chaleur, le fleur de son coloris, & sur-tout la tendre & vraie délicatesse qui pare ses écrits.

Ce ne fut qu'à l'âge de trente ans que M. Gesner se mit à la peinture, son goût pour cet art fut réveillé par la belle collection de son beau-pere (2): tous les artistes devoient lire la lettre dans laquelle M. Gesner raconte à son ami Fuesli, la maniere dont il a développé lui-même ce talent enseveli si long-tems. Comme peintre, comme graveur de paysage, il a acqui la plus grande célébrité; il étudioit ses desseins comme ses idylles, il travailloit avec une application inconcevable, & il lui falloit quelquefois des semaines entieres pour un seul tableau & une seule feuille; il employoit d'ordinaire pour cette occupation le tems qu'il passoit dans la forêt de la Sil, où par sa charge d'inspecteur des bois, il jouissoit d'une maison de campagne.

Pour ses desseins colorés, qui approchoient à s'y tromper de tableaux peints à l'huile, Gesner employoit des sucres de plantes, maniere qu'il avoit créé en quelque façon. Le parti qu'il tiroit de ce suc augmenta sa réputation & sa fortune. Aucun voyageur d'une certaine classe, aucun amateur ne venoit en Suisse qu'il ne passât par Zurich pour voir le cabinet de M. Gesner, & qu'il ne desira faire l'emplette de quelques-uns de ses ouvrages. L'almanach helvétique (3), ornée chaque année de six paysages de sa façon, eut un débit considérable, sur-tout en Allemagne.

Membre du Sénat de Zurich, Sur-Intendant des bois & forêts, M. Gesner étoit sous tous les rapports

considéré, estimé de ses compatriotes, aimé de tous les gens de bien, admiré de l'Europe entiere; il sentoit ses avantages sans les faire sentir aux autres; simple, modeste, sans afficher jamais aucune prétention, il eut été insensible à la critique, si elle avoit attaqué ses ouvrages, mais elle les respecta toujours.

Il n'aimoit pas le grand monde, & n'étoit pas fait pour lui, mais vif, animé, lorsqu'il étoit question d'arts; il étoit jovial dans la conversation, disant volontiers des bons mots, & recevant sans rancune ceux qu'on lui rendoit en échange.

Heureux dans sa famille; il vivoit dans la plus grande intimité avec sa digne épouse, qui sans être femme savante, passe pour être instruite & aimer les savans. Leurs trois enfans ajoutoit aux agrémens de leur vie domestique; l'aîné des fils est peintre né, & a déjà de la réputation, dans le genre des chevaux & batailles à la Ruggenda; le second suit la partie de la librairie, & la fille est mariée à un négociant du Canton d'Appenzel, établi & résident à Gènes.

Ce fut le 2 Mars 1788 que M. Gesner termina son heureuse & brillante carrière; le monument que ses amis ont élevé à sa mémoire sur la promenade publique de Zurich, vient d'être achevé, il a, dit-on de belles parties, mais les connoisseurs prétendent que l'ensemble n'est pas sans défaut.



*Réponse envoyée aux Rédacteurs du Journal de Laujanne, à la question proposée sur les moyens de détruire les gerces ou teignes.*

L'essence de thérebentine répandue sur un morceau de vieille laine, & renfermée dans les fourrures les meubles ou étoffes qu'on veut garantir, est un préservatif infailible contre les gerces; mais il faut le renouveler à chaque saison, parce que l'odeur s'évapore. Cette découverte est due à M. de Réaumur, qui, après les expériences les plus multipliées a trouvé que c'étoit le seul préservatif contre les teignes ou gerces, comme nous les nommons en Suisse. Mais il paroît que l'anonyme qui demande cette indication, a confondu deux insectes différens, la teigne des étoffes, laines & fourrures, ne pouvant guère s'accommoder du crin pour sa nourriture, ni pour construire l'enveloppe qui lui sert de robe quand elle change son état de chenille, contre celui de papillon. Il paroît que l'insecte qui dévore les crins est nouveau en Suisse, du moins, m'est-il parfaitement inconnu; je fais qu'on s'en plaint beaucoup à Berne, où il détruit les meubles & les anéantit en peu de tems; je ne l'ai jamais connu chez moi, & n'en ai

(1) On en a fait une magnifique édition in-4<sup>e</sup>, sous le titre de Contes Moraux & nouvelles Idylles de Diderot & Salomon Gesner à Zurich.

(2) M. Henri de Heidegger, membre du Sénat de Zurich.

(3) Qui s'imprime à Zurich, dans l'imprimerie à laquelle il s'étoit associé.

où parler que dans quelques châteaux & maisons Bernoises, où il avoit vraisemblablement été apporté dans les msables.

Il seroit digne de quelque Naturaliste d'observer, si c'est en effet le même insecte, ou s'il diffère de la teigne de la laine, & de renouveler les expériences de M. de Réaumur, pour savoir si l'essence de thé-rebentine réussiroit également pour l'un & pour l'autre, & de découvrir un moyen qui fut assuré contre un fléau qui détruit en peu d'années la maison la mieux meublée.



*Bienfaisance. A l'Auteur du Journal.*

Lausanne, ce 15 Octobre 1793.

Votre Journal, M. . . qu'on voit avec le plus grand plaisir augmenter d'intérêt tous les jours, ne pourroit qu'en acquérir plus encore, chaque fois qu'il seroit de canal de correspondance entre la fortune & la bienfaisance; je croirois donc contribuer pour ma foible part à vous faire arriver à ce but, en vous priant de publier l'avis suivant.

« Presque tous nos lecteurs de cette ville savent déjà sans doute qu'un des particuliers à qui appartenoit une des deux maisons écroulées il y a quelques jours, derrière la rue de Bourg, est un artisan honnête, laborieux, auquel cet accident, vû la minime de sa fortune, ôte tous les moyens de suffire par son travail, non-seulement au rétablissement de sa maison, mais encore à l'entretien de sa famille. En compatissant à sa situation, un particulier bienfaisant a proposé au public un moyen facile & peu dispendieux de lui alléger ce malheur, ce seroit en concourant aux *frais* ou au travail du déblaiement & du rétablissement de sa maison. Déjà, & il est bien précieux d'avoir à l'annoncer, un grand nombre de voisins, d'am's de cet infortuné, ce sont empressés à lui tendre une main fécurable pour coopérer à ce déblaiement. J'ai vû avec la plus douce emotion, le zèle, l'activité de ces ames honnêtes & sensibles; j'ai suivi leur travail, j'y ai même pris part, avec la satisfaction & l'activité qu'inspire le but d'un tel travail. Mais ce déblaiement, ce rétablissement seront long, parce que la plupart des amis, des voisins qui s'en occupent, en sont détournés pour vaquer à d'autres occupations indispensables. Pour les remplacer, on a déposé au Bureau d'Avis des cartes, au moyen desquelles ceux qui voudront concourir à ce travail volontaire sauront le jour, le matin ou l'après dîne, ou porteurs de ces cartes, ils seront reçus à travailler de concert avec

les autres ouvriers. Il est inutile d'observer combien il est facile à l'homme bienfaisant un peu aisé, ou d'envoyer son domestique pour faire au moins une demi journée de ce travail par semaine, ou de payer la minime somme de 5 batz à un journalier pour le même effet, aussi l'on ose se flatter de trouver de l'empressement à se procurer de ces cartes, dans une ville, ou de tous tems on s'est fait un devoir de la bienfaisance".

B.

Très-convaincu, ainsi que notre correspondant de l'intérêt qu'inspire à nos concitoyens le malheur d'un pere de famille, nous observerons cependant, que le moyen proposé, nous paroît plus long & moins efficace que ne le seroit le secours des personnes aisées & bienfaisantes qui voudroient, soit en se cotisant, soit individuellement, envoyer directement à cet honnête infortuné ce que leur fortune & leur bonne volonté leur permettoient de faire en sa faveur.



*Annonce utile, extraite de papiers allemands.*

On a fait en Autriche une expérience économique, qui mérite d'être annoncée par l'utilité dont elle peut être en tout pays, & qui paroît confirmer la méthode suivie par quelques cultivateurs, de faucher les blés d'hiver en automne & au printemps pour du fourage. Une forte grêle avoit ravagé les champs encore en herbe dans différentes contrées, aussitôt une partie des cultivateurs se pressèrent de redonner un labour, & de semer de nouveaux grains, d'autres se contenterent de faucher leurs champs. L'événement a justifié cette dernière méthode; car les premiers n'annoncent qu'une très-mince récolte de leur nouvelle semence, au lieu que les blés simplement fauchés ont poussés de nouveaux épis, plus beaux que n'étoient les premiers, & promettent la plus belle moisson. M. Riem, le Rédacteur de la gazette physique & économique d'où cette annonce est extraite, ajoute à ce fait l'observation, que d'après sa propre expérience, le blé hiverné ne se fauche avec avantage, que lorsque la grêle est tombée peu avant, pendant, ou immédiatement après la floraison, mais si l'on a le malheur d'être grêlé lorsque les épis ont déjà des grains, qu'alors la plante est trop énermée pour pouvoir produire d'autres épis, dans le cas contraire, si on les fauche avant la fleur, & sur-tout avant la formation de l'épi, on obtient une moisson un peu plus tardive, mais d'autant plus riche.



IDYLLE. *Le projet téméraire.*

1.

\* Je veux qu'un aimable lien  
 Flatte l'esprit, sans troubler l'ame :  
 On sent dans l'amoureuse flamme  
 Beaucoup de mal, trop peu de bien.  
 Que la sagesse nous éclaire  
 Sur le sort fait pour nous charmer ;  
 Berger, ne songeons qu'à nous plaire,  
 Ne pensons point à nous aimer.

2.

De nœuds, de brillantes couleurs,  
 J'aurai soin d'orner ta musette ;  
 Et si tu cueille quelques fleurs,  
 Tu les garderas pour Lisette.  
 Mais de tous ces plaisirs charmans  
 Ne nous faisons pas une affaire ;  
 Berger, ne songeons qu'à nous plaire,  
 Et non à devenir amans.

3.

Tu rapprocheras mon troupeau,  
 S'il s'égare dans la prairie ;  
 Et je saurai dans le hameau  
 Ramener ta brebis chérie :  
 Le plaisir de nous obliger  
 Sera notre unique salaire ;  
 Nous pouvons songer à nous plaire,  
 Mais craignons de nous engager.

4.

Si tu goûtes ce que je chante,  
 Je te redirai mes chansons ;  
 Si ta voix me paroît touchante,  
 L'écho répétera tes sons.  
 Je trouverois bien téméraire  
 Tout autre soin, tout autre objet ;  
 Nous pouvons songer à nous plaire,  
 Mais d'aimer perdons le projet.

5.

C'est ainsi que sur la fougère  
 Paroissant défendre son cœur,  
 Une tendre & simple bergère  
 Par degrés nommoit son vainqueur.  
 Du goût la preuve la plus claire,  
 C'est de vouloir faire un heureux ;  
 Lorsque l'on cherche tant à plaire,  
 On n'est pas loin d'être amoureux.

*Avis aux Souscripteurs.*

L'empressement d'un grand nombre d'Abonnés pour renouveler leurs souscriptions pour l'année prochaine, nous est un sûr garant du succès de notre Feuille, sous le nouveau format que nous avons adopté, nous osons affirmer que notre désir de mériter l'attention du public, augmentera en proportion de l'indulgence dont il voudra bien nous honorer, & l'augmentation de nos Abonnés nous paroissant une preuve du degré d'intérêt qu'acquiert notre Journal depuis les ressources nouvelles que nous nous sommes procurés ; nous n'épargnerons, ni soins, ni peine pour qu'il réponde de plus en plus à l'attente de nos Lecteurs. Le petit nombre de ceux qui ne nous ont pas encore fait savoir leurs intentions, sont priés de ne pas nous les laisser ignorer ; car nous ne pourrions faire d'envois aux personnes non disposées à se réabonner, sans dépareiller des collections ; ce qui seroit aussi désagréable que préjudiciable à nos intérêts, celles qui trouveroient cet avis trop hâif, penseront différemment lorsque nous leur aurons observé que nous avons beaucoup d'Abonnés étrangers, & que vu la distance des lieux, nous ne devons pas attendre au dernier moment.

## C H A R A D E.

Ma première moitié du beau teint d'une belle  
 Efface les vives couleurs,  
 Ma seconde autrefois d'une gloire immortelle,  
 Par ces chants couvroit le vainqueur,  
 Mon tout dans un combat instrument de carnage,  
 Chez les Suisses sur-tout est encore en usage.

( *Le mot au numero prochain.* )

## M O R T S.

George Louis Jules Holland, fils mineur.  
 Susanne Marguerite Paget, fille mineure.  
 Jean Baptiste Margot, de Ste. Croix, maçon, âgé de 46 ans.  
 Jeanne Jacqueline Madeleine Frédérique Brenner, fille mineure.  
 Jean François Pache, fils mineur.  
 Jeanne François Boiceau, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

26 OCTOBRE 1793.

Le SOLEIL se lève à 6 heures 55 minutes, & se couche à 5 heures 16 minutes.

*Le tombeau de Gsfner, extrait du musée Suisse.*

IDYLLE.

**D**ES nuits l'astre silencieux  
Lentement s'élevait derrière les montagnes ;  
Un jour doux éclairait les cieux ;  
Un calme attendrissant regnoit dans les campagnes.  
Rassemblés à la voix du sensible Almenzel  
Tous les bergers de la contrée,  
Rangé dans le vallon, en ordre solennel,  
Du chantre vertueux d'Abel  
Environnoient la tombe réverée.

**Les meres, les époux, les enfans, les vieillards.**  
Le tendre amant & la fidele amante,  
Étoient venus de toutes parts  
Pour célébrer cette fête touchante,  
Devant l'auguste monument,  
Qu'une pierre recouvre, & qu'un cipres ombrage,  
D'abord prosterné tous avec recueillement,  
De leurs pleurs, en silence, ils offrirent l'hommage,  
Ils se levèrent sur le tombeau,  
Chacun d'eux, tour à tour, va suspendre une offrande,  
L'un sa houlette, un autre son pipeau,  
La jeune fille sa guirlande.

Et cependant de lait pur & de miel  
L'autel est arrosé, le feu sacré s'allume ;  
Sa flamme brille, l'encens fume,  
En long nuage il monte vers le ciel.  
Mors les chalumeaux, les flûtes se confondent,  
Et par un chant religieux  
A leurs accords mélodieux,  
Soudain toutes les voix répondent.

CHŒUR DES BERGERS.

Repose en paix, cendre chérie,  
Au milieu de nos champs, au sein de nos vergers !  
Rappelle chaque jour à notre ame attendrie  
Le chantre des vertus, & l'ami des bergers !

LES ÉPOUX.

» Tous les cœurs, ô Gsfner ! te pleurent & te bénissent,  
Le bonheur parmi nous descendit à ta voix :  
Du chaste Hymen tu célébras les loix  
Et tu couvris de fleurs les nœuds qui nous unissent.

LES MERES.

» Cent fois la douceur de tes chants,  
De nos yeux maternels a fait couler des larmes :  
Tu peignis nos devoirs touchans,  
Et leur prêtas de nouveaux charmes.

LES AMANS.

» Tu rendis à l'amour sa naïve candeur,  
Tu paras la beauté de grace, de décence ;  
Tu conservas à l'aimable innocence  
Sa modestie & sa pudeur.

CHŒUR.

» Repose en paix, cendre chérie,  
Au milieu de nos champs, au sein de nos vergers ;  
Rappelle chaque jour à notre ame attendrie  
Le chantre des vertus & l'ami des bergers !

LES ENFANS.

Tu nous aimas aussi ; tu pris notre défense ;  
Tu ne dédaignas point de sourire à nos jeux ;  
Au goût du bien tu formas notre enfance,  
Et tu nous rendis bons en nous rendant heureux.

LES VIEILLARDS.

» Tu fu même égayer le front de la vieillesse ;  
Aux doux accens de l'allégresse  
Tu ranimas nos pas tremblans ;  
Tu fis aimer notre sagesse  
Et tévérer nos cheveux blancs.

CHŒUR.

» Repose en paix, cendre chérie,  
Au milieu de nos champs, au sein de nos vergers ;  
Rappelle chaque jour à notre ame attendrie,  
Le chantre des vertus & l'ami des bergers ».

Le chant cesse; Almanzel vers la tombe s'avance,  
 Almanzel, favori des filles d'Apollon,  
 Almanzel, de Gesner fidele nourrison:  
 On le contemple, on écoute en silence.

Appuyé sur la tombe, il rêve quelque tems:  
 Mais tout-à-coup, saisi d'un saint délire,  
 Il se relève, prend la lyre  
 Et laisse échapper ses accens:

» Que faifiez-vous, Nimphe de l'Helvétie,  
 Que faifiez-vous, Dryades & Silvains,  
 Quand des cieus pour jamais la clarté fut ravie  
 Au Théocrite des Germains?

Sur tes bords, ô Limmat, mille cris retentirent:  
 Tes flots resterent suspendus,  
 Les plaines, les côteaux, les vallons en gémissent;  
 Les arbres même s'attendrissent  
 Et baissèrent leurs fronts émus!

Il n'est plus, c'en est fait, l'ami de la nature,  
 Le voilà descendu dans la nuit du tombeau.  
 Ce chantre ravissant, cette ame douce & pure,  
 Qui d'un monde enchanteur nous traça la peinture,  
 Et s'est plut à créer un âge d'or nouveau!

Ombre chérie, ah! daigne encore m'entendre;  
 De l'amitié reçois aussi l'encens:  
 O mon maître! vois sur ta cendre  
 Couler mes pleurs reconnoissans.

C'est toi qui me sauvâ des goûts vains & futiles,  
 De la séduction, du vice corrupteur;  
 C'est toi qui m'arracha au tumulte des villes,  
 Dieux! avec quel transport sur ses rives tranquilles,  
 Je vins chercher la paix & le bonheur!

Oui, par tes manes je le jure!  
 Oui, je veux désormais, à moi-même rendu,  
 Après de tes bergers fixant ma vie obscure,  
 N'étudier que la nature  
 Et ne vanter que la vertu.

Ainsi tu consacras ton heureuse carrière  
 Aux plaisirs les plus purs, aux devoirs les plus doux,  
 Epoux fidele, tendre pere,

Ainsi tu celebras, tu fis aimer tes goûts.  
 Tes jours, Gesner! ont passés sans nuage  
 Et maintenant sous d'autres cieus,  
 Ton ombre avec les demi-dieux;  
 Des champs Eliséens habite les bocages.  
 Je crois te voir exant sous leurs ombrages;  
 Entre Tibulé, Horace, Anacréon,  
 Je crois te voir, plein d'une sainte ivresse,  
 Bénissant ton bonheur, & parler de sagesse  
 Avec l'aimable Fénelon.

Ha! dans cette retraite paisible,  
 De tes leçons encore reçois un autre prix,

Retrouves-y les cœurs sensibles,  
 Qu'à la vertu tes accens ont conquis;  
 Retrouves-y tes modestes bergeres,  
 Tes bergers bienfaisans, tes augustes vieillards  
 Que les bons fils, les bonnes meres  
 S'offrent sans cesse à tes regards;  
 Que chaque jour ces ombres fortunées,  
 Celebrant les faveurs des Dieux  
 Autour de toi, de roses couronnées,  
 Viennent redire en chœur tes chants mélodieux!

Il se tait; ô touchant prodige!  
 Le cipres agit s'incline mollement;  
 Toutes les fleurs penchent leurs tiges,  
 Et du tombeau s'échappe un doux gémissement.  
 A regret la troupe pieuse

Quitte ces lieux sacrés; elle en sort à pas lents;  
 La lune éclaire encore de ses rayons tremblans  
 Cette marche silencieuse;

Et chacun d'eux emporte, au fond de l'ame ému,  
 L'impression délicieuse,  
 Le tendre souvenir, que laissa la vertu.

Le 1 Juin 1793.

Par M. Régnier de Licge, présenté à Madame Gesner, par l'ami de M. Régnier, JEAN DUMOND.



Lettres du réformateur Bullinguer, à son fils étudiant à Strasbourg, chez Jean Buescher, extraite du musée Suisse.

Quoique cette correspondance de Bullinguer avec son fils, n'aye pas la même célébrité que celle qu'il eut avec beaucoup de Prince, de Souverains, & surtout avec l'infortunée Jeanne Grai, dont les lettres originales sont toutes conservées dans la bibliothèque à Zurich; on trouve cependant dans la correspondance familière de cet homme celebre, des traits vraiment précieux, tant par leur naïveté que par le tableau qu'il nous offre des mœurs de ces tems-là.

« J'ai reçu tes trois lettres a-la-fois, mon fils, la première, par notre ami Fridolin, rappelle à Zofingue par ses parens pour y prendre possession d'une place de maître d'école. La seconde, par le fils de notre ami Dasypodius, que j'ai invité à dîner avec son compagnon de voyage, & qui m'a infiniment plu par sa politesse; la troisième enfin, par Froschaure; tu me demande une prompte réponse, la voici; j'approuve tes exercices de logique, rhétorique, théologie, mais gardes-toi de négliger l'étude de la grammaire, sur-tout celle du grec; ne quitte point ton excellent & digne hôte, M. Buesch, & ne cherche pas de logement chez un autre savant; prends garde néanmoins de lui être incommode en quoique ce puisse être, & si ses affaires l'obligent à s'absenter de chez lui, n'en soit

pas moins appliqué à toutes tes leçons; lève-toi de bonne heure, accoutume-toi de toi-même & avec le secours de Dieu, à être actif & diligent dans tes occupations, afin qu'on n'aye pas besoin de te pousser à la besogne ainsi qu'on y pousse un esclave Egyptien. Je t'ai recommandé à mon ami Buefche, comme à un second pere, sois donc aussi docile envers lui, que le seroit un fils. Et aussitôt que tu auras lu ma lettre, dis-lui, & à sa compagne: *Monsieur & Madame, puisque la volonté de mon pere est, que je reste chez vous, ( ce qui me réjouit, ) je vous prie de bien me traiter, & je vous obéirois volontier.*

Je t'envoie une épée, tu as déjà une barete (1), & il n'est pas nécessaire que tu fasses des dépenses inutiles, où en ferois-je, s'il falloit te fournir de quoi suivre les modes & les usages de chaque nouvel endroit que tu habites, conserve les tiens avec ton costume, *une barete est une barete*, si elle n'est pas assez bonne pour toi met le chapeau par-dessus".

La propreté & l'ordre étoit des vertus dont cet homme célèbre paroît faire le plus grand cas. "Porte proprement & soigne tes habits, dit-il dans la même lettre, car tes comptes m'instruiraient si tu es propre & économe. J'ai écrit à ton patron de ne te donner que le strict nécessaire; ta maman te fait saluer, elle te recommande l'application & le bon emploi de ton tems. — Prends-garde à tes souliers & fais-les ressemeler avant qu'ils soient trop usés."

Envoies-moi une note de tes dépenses, en motivant chaque objet pour lesquels tu as employé ton argent depuis ton départ de Zurich. Jusqu'à la première lettre que tu m'écrira, je t'écrirais à Noël, peut-être plutôt; mais je veux être instruit de tout ce qui te regarde, & des progrès que tu fais dans tes études, sois appliqué, c'est le moyen d'être aimé de ton pere. Le Seigneur a appelé à lui le pere de J. Thomas Wüerts; je l'ai assisté à sa dernière heure & lui ai fermé les yeux; qu'il est bien à ce moment! Notre cousin Henri Wiederker est aussi mort. — Mon frere souffre à sa jambe. — Les soldats Suisses sont revenus bien portant de la Hollande. Porte-toi bien, n'oublie pas les règles de conduite que je t'ai donné lors de notre séparation, lis-les, & penes-y souvent, toute notre maison te salue.

Zarich, le 9 Octobre 1593.

*Au Rédacteur du Journal de Lausanne.*

Lausanne, le 13 Octobre 1793.

M.

La rue de la vendange, qui se fait le long de la

(1) Espèce de bonnet.

côte du Valais, m'a trappellé une vendange toute différente, & inconnue aux habitans de ce pays. C'est la récolte des pommes qui a lieu en Normandie; j'ose assurer qu'on est loin dans les pays vignobles de se former une idee de la richesse dont cette récolte est la source. Le plus petit particulier a un enclos de pré artificiel, planté de pommiers, qui lui fournit, non-seulement une quantité suffisante de pommes pour la boisson annuelle de sa famille; mais même souvent une assez grande quantité pour qu'il puisse, en les vendant, en tirer une somme équivalente au prix de sa location. Quant aux laboureurs, il n'est point de tout rare que du produit des pommes ils payent entièrement leurs fermages. La Normandie est une contrée que la fertilité de la terre jointe à la multiplicité des manufactures de toutes espèces, rend la plus opulente province de la France. Mais ce n'est pas ici le moment de vous entretenir de la fécondité surprenante de son sol, & de la richesse des habitans, je n'ai l'intention que de vous parler de la récolte des pommes.

Cette récolte commence vers le milieu de Septembre, & ne finit qu'à la-mi-Novembre; elle se fait ordinaire, autant qu'il est possible, par un tems sec; attenda que les fruits mouillés pourrieroient promptement. Il est d'usage qu'il y ait un homme pour gauler les arbres, deux femmes pour ramasser les pommes, & un homme pour les transporter dans une poche au grenier. La charge ordinaire est trois boisseaux. Lorsqu'on fait la récolte trop loin de la ferme, on met alors les pommes dans un tombereau, & l'on en voiture de cette maniere jusqu'à 80 boisseaux à la fois. Le grenier où l'on dépose les pommes est toujours construit sur le pressoir & le cellier, & l'on n'en met ailleurs que lorsqu'on y est contraint par l'abondance.

Il est important de remarquer que le grenier est percé en deux endroits, & c'est par ces trous que l'on fait au besoin tomber les pommes dans un grand bassin de bois, qu'on appelle *tour*. Au milieu est placé la vis, qui fait agir les deux roues avec lesquelles on broie les pommes. Les fruits sont jetés du tour dans les jattes où elles sont pilées. Un cheval est employé à faire mouvoir les roues, & deux hommes travaillent au pressoir; l'un veille à aiguillonner le cheval, à remuer les fruits, & à les porter sur un plancher de bois, élevé de trois pieds, qu'on nomme *scelle*, quand elles sont suffisamment pilées. Dessus est une autre personne qui étend les fruits pilés par couches, & chaque couche est séparée par un lit de paille longue de seigle, ou de bled. Lorsque toutes les pileses sont mises les unes sur les autres; il en résulte une masse carrée qu'on appelle *marc*. Après que le marc s'est un peu affaîlé, on place dessus une sorte de machine de bois plate, parquée de dents courtes, sur laquelle on fait descendre ensuite, par le moyen d'une

vis, un arbre énorme. On a soin cependant de ne descendre l'arbre que peu-à-peu, dans la crainte que le marc ne s'éboule. La liqueur extraite tombe dans un récipient en passant par un sas, qui arrête les matieres grossieres. Le récipient contient d'ordinaire de trois à quatre muids. Quant à la liqueur, elle est loin d'être aussi degoutante que celle extraite du raisin, parmi laquelle se trouvent les grappes qui portoient les grains : car elle offre aux yeux une couleur scarlatine, tempérée par les matieres légeres, dont elle n'est pas encore tout-à-fait dégagée. Cette liqueur est très-agréable à boire, & le pain rôti qu'on y met tremper est délicieux à manger.

Du récipient, on la transporte avec des seaux dans les tonneaux. Le trajet pour arriver au cellier est court, vû qu'il y a une porte de communication entre lui & le pressoir. La liqueur est versée du seau dans un entonnoir de bois. J'observerai que les travaux du pressoir durent quelquefois dans les années abondantes jusqu'à la fin de Février. Dans toutes les villes de la Normandie, la boisson commune est le cidre. Le petit peuple, & les domestiques des fermes, consomment ordinairement dans l'hiver une autre boisson, qu'on appelle *poiré* : c'est la liqueur extraite des poires.

J'ai cru que ces détails ne pouvoient être indifférent dans un pays où la vendange des pommes est ignorée, & c'est dans cette persuasion, que j'ai l'honneur de vous les adresser.

Je suis, &c.

P. S. Une remarque fort importante, c'est qu'en faisant bouillir les cidres & les poirées, on en fait des eaux-de-vie qui ont un grand débit dans toute la Normandie, & sur-tout dans la basse. Je puis assurer que, dans cette partie de la France, ces eaux-de-vie sont une source de richesses pour les fermiers.



*Conditions sous lesquelles Leurs Excellences de Berne, laisserent, lors de la Réformation (1), le Comte Jean de Gruyere, alors Seigneur d'Aubonne & d'Oron, en possession des biens Ecclesiastiques qui étoient dans l'étendue de sa terre, qui comprenoit une ville, & dix ou douze villages paroissiens.*

1°. Le Comte devoit pourvoir les Eglises de bons Ministres, auxquels il devoit assigner des pensions honnêtes, afin que les Eglises fussent édifiées; & il devoit en entretenir au moins deux dans sa terre s'il étoit possible.

2°. On exigea aussi qu'il seroit des pensions viagères à tous les Ecclesiastiques de cette terre, qui embrasseroient la Réformation.

3°. Qu'il en employeroit une partie au soulagement des pauvres.

4°. Que, conformément à l'édit de Réformation, chacun pourroit retirer les legs, meubles & immeubles, qu'il auroit donné à l'Eglise, ou lui, ou les siens, jusqu'à la troisieme génération en remontant.

5°. Enfin que des meubles, joyaux, argenterie qui resteroient le Comte en teroit faire des calices pour célébrer avec bienveillance la Ste. Cène. Cette concession fut faite à Aubonne le 7 Mars 1537. En conséquence de cette donation, le Comte, quoique zélé Catholique, mit incessamment la main sur les biens Ecclesiastiques de cette baronie, & non content de cela, il s'empara encore des petites confrairies qu'il y avoit dans les villages, comme si c'eussent été des biens d'Eglise; sous prétexte que leurs rentes étoient employées, en partie, à un usage superstitieux, savoir, à faire dire des messes pour les ames des confreres. Du reste, le Comte observa exactement le traité. il établit deux Ministres. Mais ce nombre ne suffisoit pas, Leurs Excellences en entretenirent un troisieme, à leurs dépens, dans cette baronie, & l'an 1542, ils firent solliciter le Comte à faire une pension à un quatrieme, jusqu'à ce qu'enfin en partie, par la piété des Seigneurs de Berne, en partie aux dépens des Barons, le nombre des Ministres de cette baronnie s'augmenta jusqu'à six.



### ANNONCE ÉCONOMIQUE.

L'augmentation du prix du savon donnant un très-grand degré d'inconvénient à la découverte faite en France, sur les qualités lixivielles du marc sauvage, nous croyons rendre un service à nos Lecteurs, en rappelant à ceux qui le savent, & en instruisant ceux qui l'ignorent, de la préparation qu'il faut donner au maron d'Inde, pour qu'il supplée, si ce n'est en tout, du moins en grande partie, au savon, dans le blanchissage du linge.

Pelez & rappez avec une rappe à sucre dans de l'eau froide les marons ils rendent un suc qui se dissout. Il faut alors le délayer dans une quantité d'eau de pluie ou de riviere, proportionnée à celle des marons, pour une vingtaine de marons on prend dix à douze pintes d'eau qu'on fait chauffer, en sorte cependant qu'on puisse y tenir la main. Cette lessive est très-propre à nettoyer & blanchir le linge & les étoffes, au point que si l'on ne peut se passer entièrement de savon pour les grandes taches, il en faudra certainement moins qu'à l'ordinaire, puisqu'on en frotera seulement les endroits où la crasse est la plus adhérente

( Extrait du Journal de Paris. )

Le mot de la Charade du numero précédent est, Hallebarde.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

2 NOVEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 8 minutes, & se couche à 4 heures 52 minutes.

*Quelle est la nature des lumieres utiles à répandre chez le peuple, pour contribuer à son vrai bonheur, à l'amélioration de son caractère moral, & de sa constitution physique.*

**D**ANS l'idée des instituteurs modernes, éclairer, instruire, former le peuple, c'est lui apprendre à raisonner surtout, c'est lui donner des idées abstraites; des connoissances spéculatives d'objets métaphisiques, qui, demandant des études incompatibles avec ses occupations & ses moyens, lui sont inutiles par-là même, & de plus très-dangereuses, soit par le dégoût qu'elles lui inspirent pour sa sphère, & l'espoir qu'elle lui donne d'en sortir, soit par les fausses notions qu'il prend, d'objets qu'il ne peut approfondir.

L'expérience nous prouve journellement combien de telles lumieres sont préjudiciables à tout ordre social; l'on ne peut douter que c'est au loin qu'on s'est donné pour les répandre, que nous devons la tourbe de ces philosophes & politiques oisifs de toutes les classes qui reformant les Etats, ne savent pas régir leur maison.

Plutôt éblouis qu'éclairés par ce faux jour, ils sont si remplis d'amour-propre de leur propre capacité, si entetés des idées nouvelles qu'ils n'ont pu approfondir, qu'ils se croyent en droit d'anéantir tout ce qui leur paroît contraire au nouveau cercle qu'on vient de leur tracer, & semblables au chien de la fable, ils abandonnent sur le rivage une nourriture assurée, pour courir après une ombre vaine que leur présente l'onde trompeuse. Loïn de nous, cependant, l'idée qu'on doit laisser le peuple, cette partie si intéressante de la société, sans instruction & sans lumieres. Mais en admettant le principe, si répété, si répandu de nos jours, qu'il faut l'éclairer & l'instruire, il nous paroît fort important de ne point se tromper sur la nature des lumieres qu'on doit lui donner, pour contribuer à son vrai bonheur, à son utilité, & à celle du grand tout composant la société.

Nous avons vu que les idées abstraites, que les connoissances spéculatives sont inutiles au peuple; parce qu'elles ne sont pas en mesure avec les relations du cercle qu'il parcourt; & qu'elles lui sont dangereuses, parce qu'elles l'en écartent sans lui procurer aucune vraie jouissance en échange, d'où il résulte que de telles lumieres ne peuvent faire son bonheur. Mais il en est d'autres généralement utiles à répandre, ce sont celles qui procurent l'amélioration des mœurs, & c'est encore l'expérience qui nous apprend, que c'est d'elles que dépendent le bonheur moral, civil & physique d'un peuple; car, dès qu'elles se dégradent, les vices forçant toutes les barrières, minent & détruisent enfin non seulement les fondemens de la société, mais aussi la félicité individuelle.

Pour parvenir à épurer les mœurs, il faut, non des raisonnemens métaphisiques, mais des vérités pratiques, morales & religieuses; qui, prenant leur force des relations multipliées & sensibles qui attachent l'homme à sa propre existence, à celui de qui il la tient, & à son semblable, peuvent être comprises par l'ignorant, comme par le savant.

L'instruction ne pouvant durer long-tems pour l'homme de travail, & toute autre étude que celle de ses travaux finissant pour lui, du moment où ses forces physiques ont acquis leur développement, il faudroit dans l'éducation, soit particulière, soit publique, s'occuper beaucoup moins de son esprit que de son cœur & de sa raison, & profiter du peu de tems qu'on a, pour lui inculquer les vertus & les connoissances pratiques, absolument nécessaires à la sphère où il est placé.

Ainsi, lorsque le paysan & l'homme de profession ont de la rectitude dans le sens, lorsqu'ils possèdent les qualités qui constituent l'honnête homme & le Chrétien, & qu'ils sentent les avantages qu'elles leur procurent, ils sont heureux, & rendent heureux ceux qui les entourent; & s'ils joignent à ces vertus l'activité & les connoissances nécessaires à leurs travaux, qui, loin de les en détourner, les leur rendent plus faciles, plus

importants & plus chers, ils possèdent alors avec toutes les jouissances de la sphère qu'ils occupent, une considération plus réelle & plus distinguée, par l'utilité dont ils sont à la société, que n'est celle qu'on croit leur procurer par une oisive orgueilleuse, suite nécessaire des fautes lumineuses qu'on leur prodigue de nos jours. De ces principes incontestables il résulte donc, que si ceux qui veulent éclairer le peuple, se proposent en effet son utilité & son bonheur pour but, ils s'attacheront uniquement à lui procurer les connoissances relatives aux besoins & aux vertus de sa sphère, & ils chercheront à lui inspirer le sentiment du bien & de l'ordre par leurs exemples autant que par leurs instructions.



*Deuxième lettre de Bullinger à son fils.*

« J'ai reçu ta dernière lettre avant la première, & je te rends la justice que tu'es exact à me répondre. J'espère que tu continueras, à quoi je t'exhorte, ainsi qu'à soigner ton écriture, qu'elle soit nette & distincte, afin que je puisse par elle juger de tes progrès dans tes études.

Je ne doute pas que tu ne sois aussi bien chez mon ami que tu serois chez moi; mais souviens-toi d'en agir avec lui & sa femme, comme si tu étois leur fils.

Je n'ai pu avoir le nouveau testament grec de Lyon, & je ne fais trop si je pourrois te l'envoyer à présent, à moins que je ne l'obtienne de quelque ami, en prodigant quelqu'autre livre; cependant tu en auras un, & ce sera ton étrenne. Le ciel te bénisse, mon ami, en corps & en ame, & te donne un bon commencement d'année, c'est notre vœu à tous. Mais sois craignant Dieu, attentif à la prière, modéré, saint, d'une vie sans tache, regarde comme perdu, chacun des momens que tu n'emploies point à l'étude: tout est bien chez nous, excepté mes mauvaises têtes. Notre Marguerite a donné un fils à Lavater, il s'appelle Felix, Dieu le bénisse.

Quant à ce qui concerne tes autres livres, achete les oraisons de Cicéron, & étudie-les journallement en prenant garde de ne pas les salir. Ton patron m'a promis d'acheter pour son comote les ouvrages volumineux. Je fais qu'il a un dictionnaire latin & qu'il te le prêtera; mais ayes-en soin & n'y fais pas de taches.

J'ai reçu tes comptes, je n'y trouve pas d'observation à faire, sinon que tu payes un demi-batz pour te faire raser dans la boutique d'un barbier, tandis qu'ici, je ne paye non plus qu'un demi-batz & le barbier vient chez moi. Il ne faut pas que

tu dépenses rien pour cet article, tu n'es encore qu'un écolier. Envoie moi tes comptes tous les deux mois, je les garde tous. Six batz nous ont paru un salaire bien fort pour les bateliers, & ta mere ne pouvoit revenir de sa surprise en lisant dans ta lettre la crainte où tu es de manquer de souliers cet hyver. Quoi, seroit-il possible, devrois-je donc t'en faire faire à chaque nouvelan une paire de neufs? Il y a environ quinze semaines que tu es parti de chez nous, tu as pris trois paires de souliers neufs, des gris & des noirs; si ces trois paires ne fussent pas, il t'en faudra donc encore au moins trois autres avant la fin de l'an, ce qui seroit six paires de souliers par année, pendant qu'il ne m'en faut à moi que deux paires: je crois pourtant, mon fils, que tu es un composé de chair, & non de fer; sans doute que tu t'es trompé dans ce passage de ta lettre, je veux le croire au moins,

J'envoie à ton patron un fromage choisi, présente-le lui de ma part comme une étrenne de nouvelan, en y ajoutant les complimens de toute la famille, & dis-lui en ton propre nom tout ce qui se doit en cas pareil. J'écris à Madame Bœsch, en lui envoyant une belle médaille d'argent, il n'est donc pas besoin que tu leur donnes rien; car, & le fromage & la médaille sont envoyés à ton occasion, quoi qu'il leur soit en même tems un gage de mon amitié pour eux. — Salue tes amis en mon nom, exhorte-les de ma part à s'appliquer dans leurs études, portes-toi bien toute la maison te salue, particulièrement ta mere & Jacob Sprungli, dernièrement élu Bourguemestre & Président de tribu.

Zurich, Décembre 1553.



*Notice sur la ville de Toulon, article communiqué.*

La ville de Toulon commande toute la Méditerranée, & le commerce du Levant devient inmanquablement le partage de quiconque l'a en son pouvoir; ses remparts sont le boulevard de la Provence, & son port est le plus sûr de l'Europe. L'arsenal est un des plus vastes & des mieux fournis qu'il y ait dans le monde. Quant aux fortifications, Toulon est d'excellentes du côté de terre, quoi qu'elles ne soient pas du premier rang. La ville est entourée de montagnes couvertes de forêts, ce qui rend l'approche par terre fort difficile, une petite troupe de soldats peut à deux lieues de la ville arrêter une puissante armée sur la route de Marseille, qui joint celle d'Aix à Cuges. Cette route se continue jusqu'à Oulivoules.

Il est aussi facile de fermer le passage en faisant rouler dans le chemin des parties de rocher du haut des montagnes qui le dominant. Le fort de la Malgue, duquel il faut être maître pour pouvoir attaquer Toulon, a été construit pendant la dernière guerre, & est défendu par soixante piéces de canon & une garnison de mille hommes.

Le port de Toulon est presque environné par deux moles, longs chacun de 700 pas, puisqu'ils ne laissent qu'un passage fort étroit. Il est bordé d'un quai superbe, pavé en brique; près de l'arsenal, d'un côté du quai, sont toutes les choses nécessaires pour gréer les vaisseaux. Toulon a un Evêque, la Cathédrale est riche & magnifique. Il y a une école pour l'instruction des officiers de marine & pour l'enseignement de la tactique militaire. En un mot cette place est défendue au Nord par de hautes montagnes, au midi par la rade, occupée maintenant par les Anglois, à l'Ouest, par les gorges d'Oulkioules, à l'Est, par la mer & le fort de la Malgue; & si l'on ajoute à tous ces moyens de défense, la facilité de jetter des vivres, des munitions & des troupes fraîches dans la place, il paroît, que tant qu'on est maître de la mer, Toulon est imprenable. Il fut assiégé en 1707 par le Prince Eugene & le Duc de Savoie, qui levèrent le siège au bout de trois semaines, après s'être rendus maîtres de quelques ouvrages avancés. L'importance dont est cette place pour tout le Midi de la France, se conçoit, si l'on réfléchit que la Provence vivoit les deux tiers de l'année des blés qu'on y importoit de la Sicile & des côtes de la Barbarie.

La méthode la plus simple & la plus facile pour apprendre à lire aux enfans, 1793, se trouve chez M. Dufournex, Libraire.

Quelque lassitude qu'on éprouve sur toutes les nouveautés inventées, sous prétexte de faciliter l'instruction aux enfans, il nous paroît que la méthode indiquée dans le petit ouvrage que nous annonçons, a en effet plusieurs avantages sur celles qui l'ont précédée.

L'auteur apprend aux enfans à prononcer les lettres selon le son naturel qu'elles ont en lisant, il leur épargne l'ennuyeux épélagé, la fatigante routine de répéter toujours la même chose, & il les conduit à la lecture à l'aide de principes simples, qui sont le résultat de l'étude du mécanisme des langues, de la comparaison des différentes méthodes, & d'une expérience de plus de trente ans, dans plusieurs pays où celle-ci est pratiquée.

On offre dans une bonne maison du Pays-de-Vaud de recevoir des jeunes Seigneurs qui desiroient apprendre le François & se former à l'usage du monde.

On les accepteroit avec ou sans gouverneur, ils recevroient dans la maison des leçons de langue par règles, des leçons d'histoire, de géographie, de sphère, de mathématiques, & s'ils le desiroient, quelques principes de fortifications & de tactique.

L'on s'engage à leur donner tous les conseils & directions qui peuvent être utiles à la jeunesse, soit pour les mœurs, la santé ou la dépense, & à veiller sur leur conduite autant que les parens pourroient le désirer. Ils auroient une société agréable dans la maison & dans la ville, & point dispendieuse, où la simplicité qui y règne.

Le prix de la pension, pour la nourriture, logement, lumière, feu, & les leçons ci exprimées, sera pour chaque maître de six louis neufs, valant 16 livres de Suisse, ou 11 florins d'Empire par mois, & l'on aura encore pour ce prix le service domestique indispensable dans la maison.

On peut s'adresser pour de plus amples renseignements en tout genre, à l'Auteur du Journal de Lausanne, en observant d'affranchir les lettres.

Bienne, le 18 Octobre 1793.

M.

J'ignoreis qu'il existât une feuille littéraire à Lausanne, & qu'elle fut sur-tout rédigée avec autant d'intérêt. Le hasard ayant fait tomber sous ma main votre N<sup>o</sup>. 41. chez un de mes amis qui m'avoit prié de passer avec lui quelques jours à la campagne, le plaisir que je trouvai à le lire, m'inspira la curiosité de voir les précédens. Je me fais très-bon gré d'avoir eu cette idée, attendu la satisfaction extrême avec laquelle je les ai lus. Parmi les articles qui m'ont le plus frappé, j'ai distingué dans le N<sup>o</sup>. 13. une traduction en vers, par M. de Lally Tolendal, du monologue de Caton, tiré de la mort de Caton, par Addison. Les vers de M. de Lally sont pleins d'harmonie, & réunissent la précision à la fidélité qu'on est en droit d'exiger de tout traducteur. L'auteur de *Régulus*, M. Dozat, nous avoit déjà donné un monologue de Caton; mais le monologue de Dozat est plutôt une imitation qu'une traduction. Comme rien n'est, à mon sens, plus propre à former le goût que les comparaisons qu'on fait des sujets du même genre, traités par différens auteurs, j'ai l'honneur

de vous adresser une copie du monologue de Caton par Dorat, & j'aime à croire que vos Lecteurs le liront avec plaisir.

J'ai l'honneur d'être

*Votre Abonné.*

N. B. Je vous prie, M., de recevoir ma souscription pour l'année prochaine, & d'être persuadée que j'eusse été plutôt au rang de vos Abonnés, si j'avois moins tard connu votre Journal.

*Monologue de Caton.*

Oui, l'ame est immortelle, oui, tu dis vrai, Platon,  
Cet instinct est dans nous plus fort que la raison;  
De-là naissent en moi ces mouvemens rapides,  
Ces élans inquiets vers des biens plus solides.  
D'où vient que sur ce globe, où règne un vaste deuil,  
L'homme tremble & recule à l'aspect du cercueil?  
Prête à voir se briser sa demeure fragile,  
L'ame alors se debat, cherche un plus sûr asyle,  
Se ramasse en soi-même, & semble en ce moment  
Lutter contre la mort par l'effroi du néant.  
Fuyez systèmes vains, que mon esprit abjure;  
On ne se meprend point au cri de la nature,  
Ce sentiment profond est gravé de sa main,  
Un Dieu m'a donné l'être, un Dieu vit dans mon sein;  
Ma haine pour Cesar & le prouve & l'atteste.  
Ce Dieu seul me soutient, tout me quitte; il me reste,  
Et repète à mon cœur plein de securite:  
" Ton partage, ô mortel! est l'immortalité!"  
Elle m'attend... Frappons... Tout le veut... Qui  
m'arrête?

Quelles noires vapeurs s'amassent sur ma tête?  
Ciel! l'Eternité s'ouvre, & dans ma sombre horreur,  
Je n'ose en mesurer l'immense profondeur...  
Rassure toi, Caton, & franchis ce passage;  
Redouté du coupable, il est l'espoir du sage.  
Eh! qui peut m'allarmer? s'il est un être au cieus,  
Il fera le vengeur des mortels vertueux:  
Meurs, il est tems: Cesar, que le destin féconde,  
César est le tyran, & de Rome, & du monde.  
Tout rampe, tout fléchit, sous le joug du vainqueur,  
Meurs: la terre est esclave, il n'est plus de bonheur.  
O Romains avilis, Romains que je déteste,  
Je vais donc me sauver de votre aspect funeste!  
Poignard, unique bien qu'on ne m'ait point ôté,  
En déchirant mon sein... rends-moi la liberté.  
Les ans interrompent la brillante carrière  
De ces corps suspendus pour verser la lumière;  
L'astre du jour, caché sous un crépe sanglant,  
Epaissira la nuit sur l'univers tremblant;  
Tout sentira des tems l'atteinte inévitable;

Toi seule tu seras toujours inaltérable  
Mon ame! image auguste où l'Eternel s'est peint;  
Invisible flambeau, qu'aucun souffle n'éteint,  
Parmi le choc des airs & le fracas des ondes,  
La poudre des tombeaux & la cendre des mondes,  
Tu verras t'élevant sur des ailes de feu,  
Les élémens rentrer dans le sein de ton Dieu.

DORAT.

*Extrait de Stettler.*

L'année 1291, fut une année si abondante dans le pays Allemand, & les commestibles furent à si bon marché à Basle, qu'on y achetoit une demi mesure de froment pour trois ou quatre plappert (1), ce qui, selon le taux auquel on fixa cette monnaie en 1477, faisoit six ou huit cruches; on donnoit aussi six mesures de vin pour un pfening, qui selon la même évaluation étoit la dix-huitième partie d'un plappert. Mais cette grande abondance fut suivie, l'année d'après, d'une grande disette, & toutes les denrées monterent à un point si incroyable, qu'un sac de froment se vendoit à Basle 3 livres. La chronique de cette ville nous apprend qu'un de ses bourgeois, nommé *der Teuffel*, ou le Diable, ayant acheté pendant l'année d'abondance cent boisseaux de froment du Prieur de St. Alban, & les ayant revendus à 3 liv. sa conscience lui reprochant le gain immense qu'il avoit fait, il employa pour la tranquilliser cet argent à bâtir la chapelle de St. Osvalt.

(1) Nous avons cherché ce que cette monnaie pouvoit valoir alors, sans le trouver; mais Stettler nous apprend que l'année 1477, deux cruches valotent un plappert.

*M O R T S.*

Rose Lane, fille mineure.  
Jean Jacques Frollard, fils mineur.  
Jeanne Du errut, femme du Sr. Théodore Duret, d'Etagnieres, âgée de 65 ans.  
André N. Eneguer, fils mineur.  
Françoise Jeanne Louise Lavanchy, fille mineure.  
Jean François Louis Antoine Gruffel, fils mineur.  
Sr. Benjamin Blanchet, de Lutry, âgé de 57 ans.  
Un enfant mâle mort avant le baptême.  
Jean Henri Dizerens, fils mineur.  
Un enfant mâle, venu mort au monde.  
Jeanne Louise Regamey, fille mineure  
Jean Daniel Stokly, de Gausen Mos, Paroisse de Wahlren, Bailiage de Schwartzembourg, âgé 48 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

9 NOVEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 16 minutes, & se couche à 4 heures 44 minutes.

*Philis, & Cloé, Idylle de M. Gessner.*

PHILIS.

CLOÉ, toujours ce panier à ton bras!

CLOÉ.

Où, ma Philis, à tout je le préfère.  
Contre tout un troupeau je ne changerois pas  
Ce joli panier. La bergere,  
Parlant ainsi, tendrement regardoit  
Son cher panier, & sourioit.

PHILIS.

En quoi si fort peut-il te plaire?...  
On peut le deviner, je crois, bien aisément.  
Et ta rougeur... On comprend ce langage.

CLOÉ.

Ma rougeur! . . . .

PHILIS.

On diroit, Cloé, que ton visage  
Est éclairé dans cet instant  
Des rayons du soleil couchant.

CLOÉ.

Ce panier... Mais... je vais te dire...

Ici la bergere soupire,  
C'est un présent que m'a fait Amintas.  
Chère Philis. n'en parle pas...  
Tout exprès il l'a fait lui-même.  
Ce beau berger est d'une adresse extrême:  
Comme il a bien mélangé les couleurs,  
Le blanc, le verd, & le rouge des fleurs.  
Petit panier, ah que je t'aime!  
Ce que je mets dedans a pour moi plus de prix:  
Il embellit & l'osillet & la rose;  
Au fruit il donne un goût exquis.  
Philis... Je voudrois... & je n'ose...  
Mais pourrois-je me refuser  
À ce plaisir flatteur de te dire?...

Tu sauras tout; souvent je m'amuse à baiser  
Ce panier que tu vois, mais ne va pas en rire,  
Amintas est de ce hameau  
Le meilleur des bergers, il en est le plus beau.

PHILIS.

Je connois ce panier; Cloé, je l'ai vu faire,  
En travaillant Amintas lui parloit,  
Et j'entendis ce qu'il disoit.  
Mais Alexis qui m'a su plaire,  
Est pour le moins tout aussi beau que lui.  
Et sa voix... Je voudrois que tu pusses l'entendre.  
Ah! la belle chanson qu'il chantoit aujourd'hui!  
Je vais la répéter, & je veux te l'apprendre.

CLOÉ.

Mais au panier que disoit Amintas?  
De le savoir je meurs d'envie.

PHILIS.

Il lui disoit... Tu le sauras  
Quand ma chanson sera finie.

CLOÉ.

Est-elle longue?

PHILIS.

Ecoute seulement.

« Je sens un doux plaisir, quand le soleil couchant  
» Vers la colline éclaire mon visage,  
» Mais j'en ressens bien davantage,  
» Lorsque tu daignes, ma Philis,  
» M'accorder un tendre souris,  
» Quand je vois tes beaux yeux où l'amour étincelle.  
» Après la moisson la plus belle,  
» Les moissonneurs se retirent joyeux,  
» Alors qu'ils emportent chez eux,  
» Des présens de Cérés, la dernière javelle;  
» Mais j'éprouve un plaisir bien plus vif que le leur;  
» Lorsque le soir, pour prix de mon ardeur,  
» En recourant dans ma chaumière,  
» J'emporte le doux souvenir

» D'un baiser enchanteur que je viens de cueillir  
» Sur la bouche de ma bergere. »  
C'est la chanson que chantoit *Alexis*.

C L O É.

Elle est charmante; mais, *Philis*,  
De grace, apprends - moi, je te prie,  
Ce qu'*Amintas* disoit à mon panier?

P H I L I S.

Allis près d'un étang, au fond de la prairie,  
Ses doigts entrelaçoient l'osier,  
Et le berger disoit. . . .

C L O É.

Eh bien, pourquoi te taire ?

P H I L I S.

*Philis* poursuivit en riant,  
Et le berger disoit : « je veux faire présent,  
» De ce panier à *Cloé* ma bergere,  
» Dont le fourire est si charmant.  
» En gardant son troupeau sur la verte fougere,  
» Elle m'a salué d'un ton si gracieux !  
» Vers moi d'un air si doux elle a tourné les yeux !  
» De ce regard touchant la force enchanteresse  
» Fait palpiter mon cœur, le plonge dans l'yvrresse.  
» O vous que j'entrelace, osier ne rompez pas ;  
» Je vous destine à l'aimable bergere,  
» Bientôt vous pendrez à son bras.  
» Heureux, si vous pouvez lui plaire !  
» Heureux, si l'on vous voit souvent à son côté ! »  
Il dit; le panier s'acheve :  
Et de son ouvrage enchanté,  
Tout joyeux, *Amintas* se lève.

C L O É.

Je cours au pied du côteau :  
Tous les soirs il va conduire  
En cet endroit son troupeau.  
Ma *Philis*, je vais lui dire :  
» Regarde, cher *Amintas*,  
» J'ai ton panier à mon bras. »



*Découverte intéressante pour les arts.*

Une lettre de Rome annonce, que par les directions du Chevalier *Hamilton*, on a découvert l'ancienne ville municipale de *Sabie*, dont les auteurs Romains ont si souvent fait mention dans leurs écrits. Les ruines n'en sont point aussi profondes que celles de *Pompeia* & d'*Herculanum*, & l'on a déjà dès les premières fouilles, trouvé beaucoup de statues de bas-reliefs, de bains, d'ustensiles, d'inscriptions;

des quelles un savant Italien s'occupe, dans la vue d'en donner une notice très-détaillée au public, amateur de ces découvertes.

(Extrait de la gazette littéraire de Gotha, du 22 Mai 1793.)



*Procédé de peinture moins dispendieux que la peinture à huile, par Alexis Cadet de Vaux.*

L'huile coute 40 sols, & la colle 3 livres; enforte que peindre, c'est ce ruiner.

Un de mes voisins est venu me faire ses doléances, sur la nécessité où il est de faire peindre tous les intérieurs d'une maison qu'il vient de repare: je le laissai tranquillement m'exhiber ses chers devis & finir sa jérémiade. Quinze jours avant cette visite, je m'étois occupé de cet objet, non pour moi; mais je crus utile de chercher pour autrui le moyen de suppléer à la détrempe, & j'y suis parvenu au-delà de mon attente. En conséquence je conduisis mon homme à une pièce où j'avois fait mes essais. Je le fis juger de ma peinture; il la crut peinture à l'huile, & en effet, je ne connois pas de détrempe qui ait cette solidité. Quand je lui annonçai que cette peinture revenoit à trois ou quatre fois la toise, il demeura stupéfait: voici la recette.

- Prenez, plâtre . . . . . 4 onces.
- . . . Blanc d'Espagne . . . . . 6
- . . . Chaux éteinte . . . . . 10
- . . . Deux blancs d'œufs.
- . . . Lait écremé, deux pintes, mesure de vin.

On passe le plâtre au tamis de soie. Le mélange fait, on l'agite & on le separe en deux moitiés, dans l'une desquelles on ajoute une chopine de lait écramé; cette moitié est destinée aux premières couches, qui doivent être plus minces; la seconde, moitié plus épaisse, sert donc à la seconde couche. On ajoute du charbon pulvérisé, si on veut peindre en gris; de l'ocre, si on veut peindre en jaune, &c.

La colle animale est indissoluble dans l'eau; elle attire l'humidité, & ne résiste conséquemment pas dans les lieux bas & humides; elle y fermente & y aigrit, tandis que, dans les tems secs, elle fendille, s'écaille & tombe (accident auquel l'encaustique est sur-tout très-sujet.) Dans les degels, la peinture à la colle se délave & coule.

La partie caseuse du lait, au contraire, est une colle indissoluble dans l'eau, du moment où elle s'est séparée du *serum*. Elle n'attire pas l'humidité de l'air & n'a pas la sécheresse de la colle, enforte que la partie caseuse n'a aucun des inconvéniens des colles animales.

La causticité & la division extrême de la chaux

éteinte m'ont engagé à la préférer, comme bafe du mélange.

Le plâtre, fi folide par lui-même, le devient infiniment davantage uni à la chaux.

On fait que le blanc-d'œuf & la chaux éteinte font un excellent lut chimique.

Je ne crois pas que le lait employé à peindre foit chose nouvelle; il me semble qu'il a été indiqué à cet ufage, mais non pas comme moyen de fuppléer à la détrempe. Cependant, tel est l'avantage de ce genre d'encolage fur la détrempe, qu'à prix égal je donnerois au lait la préférence fur la colle de Flandre, de Paris, enfin fur toute colle animale, à moins qu'on n'y applique un vernis, & ce n'est plus un simple encolage.

La spatule que j'ai employée pour agiter les fubftances terreufes & les tenir fufpendues dans le liquide, tandis que je l'employois, a trempé pendant trois jours dans l'eau, fans que j'aie pu parvenir à le nettoyer; il m'a fallu l'arracher avec un éclat de vitre.

Cette tenacité m'a fait naître l'idée d'employer mon procédé à l'extérieur & d'en peindre une porte expofée aux injures du temps; mais je crus devoir y ajouter de l'huile, pour remplacer la partie butyreufe dont je m'étois privé en employant le lait écramé. J'ai donc ajouté, fur la pinte de lait, une once d'huile de noix, dont la chaux a fur le champ formé la combinaison, & j'ai une peinture que je prétends égale à la peinture à l'huile. Voici bientôt fix femaines qu'elle est appliquée, elle n'a fouffert aucune altération. En employant le lait non écramé, l'addition de l'huile devient fuperflue.

Je n'indique pas ce procédé pour être littéralement fuivi; on peut le varier; on peut effayer d'un peu de chaux de plomb, de pâte d'amandes blanches paffée à un tamis fin, laquelle unie au blanc-d'œuf, fait un des luts les plus folides. Mais toujours est-il vrai que le procédé fimple que j'indique, fupplée de la manière la plus économique à la peinture en détrempe, & je me crois fondé d'ajouter à la peinture à l'huile.

Dans un moment où la rareté & le prix des objets de premiere néceffité font tels que l'histoire ne nous en fournit pas le type, j'ai cru utile de publier ce procédé; car peindre n'est pas toujours affaire de luxe; la propreté, la falubrité & la confervation des édifices y font intéreffées.

Je ne crois pas que ce procédé ait l'approbation des vitriers, peintres, doreurs verniffeurs ruraux. J'ai fait dire au mien de venir voir une peinture qui ne venoit pas à plus de 3 ou 4 fols la toife, & dont je lui donnerois le procédé. L'amour-propre a été plus fort que l'intérêt; il n'a pas daigné répondre à

mon invitation, & voilà comme les arts font paralifés par ceux-là même à qui le dépôt en est confié.

### De la Réformation en Suisse.

\* Tous les mémoires fur les tems de la réformation de ce pays, prouvent qu'elle s'exécuta fans une goutte de fang répandu, excepté celui d'un miniftre affaffiné à Romont près de Morgex, l'année 1537, attentat que Leurs Excellences punirent févèrement; mais en défendant d'exercer la Religion Romaine dans leurs Etats, les Seigneurs de Berne ne voulurent contraindre perfonne à embraffer la réformation par force, & contre les mouvemens de leur confcience; ainfi, tous ceux qui ne pouvoient s'accommoder du changement qui fe faifoit dans la religion de leur patrie, & qui fouhaiterent de fe retirer, eurent la liberté de le faire. Plusieus Prêtres & Moines quitterent le pays & forent s'établir ailleurs. En fe returant, ils eurent Pentiere liberté d'emporter leurs biens avec eux, ou de le laiffer au pays s'ils trouvoient que cela leur convint mieux. Ceux qui prenoient ce dernier parti, pouvoient aller & venir par le pays d'année en année pour y recevoir leurs rentes, ou recueillir les fruits de leurs fonds, fans que perfonne les inquiétât. Les Religieufes de Belle-Vaux, dont le Monaftere étoit à un quart de lieue au-deffus de Lausanne, refufoient d'embrasser la réformation, on les laiffa une année entiere tranquille dans leur maifon; mais le 13 Novembre 1537, le Confeil de Lausanne trouva convenable de les faire venir en ville & leur y assigna un logement commode pour y demeurer toutes enfemble, avec une penfion honorable en argent & en denrees. L'année fuyvante 1538, au commencement d'Avril, on leur en joignit de quitter l'habit de leur ordre; elles demanderent un nouveau délai jufqu'à la St. Jean. Le Confeil le refufa; mais on leur augmenta leur penfion. Et comme elles ne furent pas contentes de cette augmentation, le 12 Octobre 1540, on y ajouta encore vingt-quatre mefures de froment & 10 florins par an pour toutes enfemble; enfin dans les années 1541 & 1544, on les habilla toutes de neuf aux dépens de la ville.

*Vita del cavaliere Giovanni Pickler intagliatore in Pietre fine, publiée par G. J. de Reff, célèbre par fes connoiffances dans les beaux-arts.*

Rome, 1792.

L'art de tailler & graver fur pierre, fort ancien.

d'origine, étoit si fort oublié au commencement de ce siècle prêt à finir, qu'entre les artistes qui le pratiquoient, il y en avoit peu qui connussent tous les outils nécessaires à sa perfection. Antoine Pickler, natif du Tirol, pere du Chevalier Pickler, dont il est question dans cette notice biographique imprimée à Rome, fut le restaurateur de cet art si estimé & si cultivé des anciens Grecs & des Romains. Son fils naquit à Rome l'année 1734. Les leçons de son pere & ses propres talens lui firent faire les progrès les plus rapides, & bientôt ses gravures & ses bas-reliefs méritèrent une place à côté des plus beaux restes des anciens. Il n'avoit pas encore vingt ans, & déjà les brocanteurs de Rome recherchoient avec avidité ses ouvrages, & les vendoient comme de vrais antiques. Trop honnête pour vouloir parvenir à la célébrité ou à la fortune par cette charlatannerie, le jeune Pickler, aussi-tôt qu'il s'en aperçut marqua toutes les pierres qu'il avoit gravées avec un chiffre choisi & connu, précaution par laquelle il acquit une célébrité aussi méritée qu'étendue.

Joseph II, dinant à Villa Medicis, lors de son voyage en Italie; M. Pickler vouloit sans être remarqué se procurer un portrait en bas-relief de ce Monarque, & Joseph s'en étant aperçu, le fit appeler le jour suivant, & lui proposa de s'établir à Vienne; mais le digne artiste refusa cet offre avantageux, ne voulant point quitter son pere alors très-avance en âge, ni se séparer de sa nombreuse famille. Ces motifs touchants furent sentis de l'Empereur, qui en se rendant à ses raisons, lui donna cependant le titre de graveur Impérial, & l'éleva au grade de Chevalier.

Désiré en Angleterre comme il l'avoit été à Vienne, M. Pickler aussi bon époux qu'il étoit bon fils & bon pere, refusa les avantages considérables qu'on lui offroit dans cette isle, par condescendance pour sa femme qui ne pouvoit se résoudre à quitter l'Italie, & il mourut l'année 1791 à Rome, où il avoit toujours demeuré, & où il a été aussi regretté de ses amis, que ses ouvrages sont distingués de tous les connoisseurs dans l'art qu'il pratiquoit.



*Anecdote Croate, extraite d'un Journal François de l'année 1775.*

Il s'est passé dans une ville de Croatie, une scène touchante pendant le dernier voyage de l'Empereur.

Les habitans assemblés autour de leur Souverain, témoignoiient leur satisfaction par des cris que l'amour & la joie inspiroient. Lorsqu'au milieu des acclamations, on entendit un homme qui pleuroit, c'étoit un soldat qui, pendant la dernière guerre avoit reçu un coup de feu qui l'avoit privé de la vue; il pouvoit la multitude pour se faire un passage, & il disoit, en répandant des larmes, que s'il ne pouvoit voir l'Empereur, comme les autres, il desiroit au moins de le toucher. Un officier, ayant entendu ces plaintes, en fit part à l'Empereur, qui envoya chercher l'aveugle, lui présenta ses deux mains, que celui-ci prit sans façon, serra dans les siennes, & qu'il bailla en les mouillant de ses larmes, pendant que l'Empereur lui parloit familièrement & avec bonté; le soldat les abandonna enfin; & après les avoir baissées de nouveau; maintenant, lui dit-il dans son langage rustique, *je regrette encore la vue pour un moment, je vous verrois, & je priois le ciel de m'ôter tout-à-coup une vie inutile à votre service, & de me laisser dans l'excès de la joie dont mon cœur est pénétré.* L'Empereur se sentit ému lui-même; il avoit déjà donné ordre de remettre une somme à l'aveugle, & de lui fixer une pension annuelle qui le fit souvenir des services qu'il avoit rendus à l'Etat. Un Empereur représenté dans cette situation; Louis XVI entouré de Ministres intègres & éclairés, s'occupant du bonheur de ses sujets; Gustave recevant d'une vieille payzanne une lettre dont il veut bien se charger pour la remettre à son adresse à Stockholm; Catherine au milieu d'une foule de prisonniers, devenus libres, dont elle vient de payer les dettes; quel spectacle consolant pour l'humanité!



M O R T S.

Demoiselle Marie Perronet, de Château-d'Ex, âgée de 58 ans.

Jeanne Louise François Hennard, fille mineure.

Sr. Antoine Meynaud, de la Corporation François, âgé de 79 ans.

Agathe Léonore Becker, fille mineure.

Marianne Rieckly, fille mineure.



JOURNAL DE LAUSANNE.

16 NOVEMBRE 1793.

Le SOLBEIL se leve à 7 heures 26 minutes, & se couche à 4 heures 34 minutes.

*Notice sur Wieland, extraite des caractères des poètes les plus distingués de l'Allemagne.*

QUOI qu'on connoisse en France & dans les pays étrangers le nom de cet homme célèbre, dont le génie enrichit encore journellement la littérature allemande, les traits sous lesquels il est dépeint dans quelques ouvrages françois (1), donnent une idée si imparfaite de lui & de ses ouvrages, que nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en leur donnant une notice plus fidèle de cet homme célèbre, ami de Bodmer, & dont cet illustre vieillard disoit dans une lettre qu'il écrivit au Doyen Meyer : "Wieland a l'ame d'un patriarche, la profondeur de Leibnits, le génie poétique de Klopstock. La Providence s'a favorisé au-delà de mes espérances en m'envoyant dans ma vieillesse ce jeune homme, qui a toute la sagesse d'un vieillard; je le retiens drai chez moi le plus long-tems possible". Wieland séjourna en Suisse depuis 1753 jusqu'en 1759. A Berne, où il passa une année, il se lia avec Julie Bondely & Marianne Fels, deux femmes également distinguées par l'esprit & par le cœur. De son propre aveu il dut beaucoup à son séjour en Suisse, & à la bonne compagnie qu'il y vit. M. Wieland est né le 2 Septembre 1733 à Biberac, petite ville Impériale, d'une bonne famille. Son pere, Ministre Protestant, dirigea sa premiere éducation: dès sa huitieme année, il venoit puiser de la chaleur dans la lecture de Cornelius Népos; à treize ans il sentoit mieux Virgile & Horace que ses maîtres. De douze à quatorze ans, il composa une infinité de vers allemands & latins, qui étoient, si l'on veut l'en croire, pitoyables. A quatorze ans il fut envoyé à l'école de Klosterbergue, près de Magdebourg, sous la conduite de l'Abbé Steinmetz, homme devôt jusqu'au

fanatisme; il fit des progrès rapides dans les études, & il composa un petit traité qui faillit à lui attirer des affaires dans l'école (1), il la quitta; & après un séjour d'une année à Erfurt, il revint dans la maison paternelle.

Il y trouva Sophie de Guttermann, jeune fille des plus aimables, célèbre depuis par ses ouvrages, sous le nom de Madame de la Roche. En la voyant, il aimait pour la premiere fois, & ses premiers ouvrages nous dépeignent le caractère de son amour; c'étoit une flamme pure & sainte. Le cœur plein de son amante, il offrit des hommages à sa divinité, & c'étoit à elle qu'il consacroit ses hymnes.

En 1550, le sort sépara les deux amans: le pere de Wieland le destinoit à être juriconsulte, il l'envoya à Tubingue; mais au lieu d'y étudier le droit, il composa dans l'espace d'une année & demi ses premiers écrits poétiques.

Le poëme de la nature des choses avoit fait beaucoup de sensation, sur-tout en Suisse, où il lui procura l'amitié de deux hommes respectables, Breitinger & Blarer, qui dans la suite lui rendirent de grands services. Il s'attacha à Bodmer, en lui envoyant son Arminius; Bodmer l'attira à Zurich; ces deux hommes célèbres travailloient dans la même chambre. Wieland y composa des poëmes tirés de l'histoire des Patriarches; on distingue sur-tout son Abraham éprouvé. Il publia la même année plusieurs écrits polemiques sur l'amélioration du goût.

La sagesse & la vertu que respiroient les écrits de Wieland lui servirent par tout de recommandation; il entra en 1754, en qualité de gouverneur, dans la maison de M. Oltz, négociant à Zurich, dont les deux fils furent ses élèves. De 1755 à 1762, il publia plusieurs ouvrages avec une édition de toutes

(1) Le cabinet des Fées vol. 36, 37. Bibliothèque universelle des Romains, Janvier 1775, Mars 1782, Mai 1781, Août 1789.

(1) Il cherchoit à démontrer dans ce traité, comment Vénus avoit pu sortir du sein de l'onde, & comment l'univers auroit pu de lui-même sortir des éléments.

ses œuvres poétiques en trois volumes; on y distingue Cyrus, poëme héroïque, où l'auteur paroît être devenu Xénophon ou Platon.

En 1760, Wieland remplit dans sa patrie la charge de sénateur; bientôt après celle de directeur de la chancellerie qu'il occupa jusqu'en 1779.

Pour se délasser de ses occupations, il composa plusieurs ouvrages. La traduction de Schakspear, qu'il commença en 1762, fut achevée en 1768: en 1764, il écrivit les aventures de Don Silvia de Rosalva, roman comique, défiguré par de misérables traductions au point qu'on n'y reconnoît pas le but de l'auteur, qui étoit de terrasser la superstition: en 1766, il publia les contes comiques. On peut dire, que c'est la chronique scandaleuse de l'Olimpe.

Dans sa jeunesse, la muse de Wieland fut une vestale, & elle devient une Ninon de l'Enclos sur ses vieux jours; il explique lui-même ce phénomène dans l'histoire d'Agathon, publiée en 1766. Ce roman, qui est lu avec le même intérêt par la jeune fille & par le philosophe, & qui est écrit avec la voluptueuse chaleur d'un Crébillon, renferme un excellent système de bonheur.

C'est par degrés que Wieland passa du platonisme à la dévotion, & que de celle-ci, il se rapprocha de la terre.

Le séjour qu'il fit à Biberac fut d'abord mêlé de quelques désagrémens; mais dans la suite il acquit la confiance de ses concitoyens, & il fut généralement regretté lorsque son ami, le Baron de Groschlag, lui procura la première chaire de Professeur à l'Université d'Erford, avec le titre de Conseiller de Régence: il passa trois années fort agréablement à Erford, où il reprit l'étude de la littérature allemande, qui lui étoit devenue indifférente, au point que son ami Riedel lui apprit, comme une nouveauté, la réputation qu'il s'étoit faite en Allemagne par son Agathon & son Musarion.

En 1762, il fut invité à la Cour de Weimar: la Duchesse régnante, nièce du Grand Frédéric, Princesse des plus distinguées, lui remit l'éducation des Princes ses fils; il s'en occupa pendant trois ans, & au bout de ce tems, il obtint une pension qui le mit en état de vivre dans un doux loisir, & de consacrer le reste de ses jours à ses amis & aux lettres.

Il s'est marié en 1765: sa femme, qui est d'une bonne maison d'Augsbourg, possède toutes les vertus de son sexe sans en avoir les défauts.

« Depuis vingt-deux ans que je la possède, dit Wieland, je n'ai pas souhaité un instant de n'être pas marié. Son existence est si intimement liée à la mienne, que je ne saurois rester éloigné d'elle huit jours seulement, sans éprouver des sentimens ana-

logues. au *Heimlich* des Suisses; de treize enfans qu'elle m'a donné, il y en a dix en vie, tous aimables, tous brillans de la sante du corps & de l'ame; ils font avec la mere le bonheur de ma vie. Peu de gens sont, comme moi, faits pour les plaisirs domestiques; peu de gens ont éprouvé ces plaisirs dans un si haut degré.

» Dans mes anciennes amours il n'y avoit que trop d'illusion, mais pour le vrai bonheur, je ne le connois que depuis que je suis marié. Je suis naturellement un peu sujet à l'humeur; mais à cela près, ce qu'on appelle un homme simple & uni. C'est un trait marqué de mon caractère d'être exempt de jalouse & d'envie, d'aimer passionnément les talens & le merite, mais d'être presque trop indifférent pour la gloire'.

M. Wieland possède le genie le plus universel, le plus fertile: il prend avec une facilité singulière des formes toujours nouvelles, toujours plus agréables, il réussit dans les genres les plus difficiles. La forme sous laquelle il se montre semble toujours être la seule qui lui convienne. Il est poëte dans toute la force du terme. Peu d'auteurs Allemands ont plus écrit que Wieland, & en tout genre: presque tous ses ouvrages ont eu du succès.

En 1776, il écrivit les Dialogues de Diogène de Sinope, dans lesquels les anecdotes les plus piquantes répandent du jour sur le système de ce célèbre cinique; la même année parurent les mémoires pour servir à l'histoire secrète du cœur & de l'esprit, ouvrage qui contient les remarques les plus profondes sur les penchans de l'homme, appuyé de preuves tirées de l'histoire.

Il publia en 1771, le *Nouvel Amadis*, histoire de chevalerie.

En 1772, le *Miroir d'or*, roman politique, & trois opéra.

En 1773, il commença à publier son *Mercure*; cet ouvrage périodique, qui continue encore, est un riche magasin de piéces intéressantes en prose & en vers: en 1776, il mit au jour un roman opéra.

En 1780, il publia *Oberon*: ce conte de Fée peut marcher de pair avec tout ce que l'épopée peut fournir de sublime. C'est un poëme rempli d'inventions hardies, de situations variées, des vers les plus harmonieux; ce sujet est tiré d'un ancien roman de chevalerie: intitulé *Huon de Bordeaux*, que le Comte de Tressan a inséré en extraits dans la bibliothèque des romans.

En 1780, Wieland publia une nouvelle édition, augmentée des *Abdérites*; il y trace sous le costume Grec un portrait satyrique des loix, mœurs & goût des Allemands.

» Nous ne pouvons entrer dans de plus grands dé-

taiss. Pour complaire aux vœux de la nation; il s'occupera peut-être bientôt d'une belle édition de tous ses ouvrages.



*Pensées diverses sur différentes opinions, reçues dans la société, sixième édition revue & augmentée, se trouve à Lausanne chez L. Luquiens, Libraire 1793.*

Le nombre d'éditions qu'a eu cet ouvrage nous dispense d'en faire les éloges, & le titre annonce qu'on ne peut en faire l'analyse; ainsi en renvoyant nos Lecteurs à l'ouvrage même, nous nous bornerons à lui présenter quelques-unes des pensées qui nous ont paru d'un intérêt général.

### *De la politesse.*

La politesse fait une des principales parties de l'usage du grand monde. Rendre ce que l'on se doit à soi-même, exige autant de justice dans l'esprit que de délicatesse dans le sentiment.

\* \* \*

L'éducation donne le langage de la politesse, l'esprit en donne le sentiment.

\* \* \*

La politesse protectrice offense, la politesse affectée déplaît, la politesse cérémonieuse importune, la politesse trop générale ou trop uniforme ne peut flatter; on doit de la politesse à tout le monde; mais les nuances doivent en être variées: si l'on y vouloit réfléchir, on trouveroit mille ressources dans le maintien, dans le ton, dans les expressions sur-tout qui satisferoit à ce que l'on doit, soit à ses supérieurs, soit à ses égaux, soit aux personnes que l'on voit rarement, soit à celles que l'on voit d'habitude, sans confondre les degrés de respect, d'estime, d'affection, & sans compromettre la vérité....

### *De l'honnêteté.*

L'honnêteté est aussi supérieure à la politesse, que l'ame est supérieure à l'esprit. L'honnêteté n'est autre chose qu'une probité portée jusqu'à la délicatesse: la véritable honnêteté est dans le cœur. C'est un sentiment exempt d'intérêt & de coquetterie qui nous donne le désir de contenter & de servir, non-seulement les personnes avec lesquelles nous vivons, mais encore celles avec lesquelles nous avons des relations de société ou d'affaires.

L'honnêteté rend désintéressé, prévenant, affable, exact à sa parole, fidèle à ses engagements.

Il est une foule de devoirs qui ne sont sentis &

remplis que par les ames délicates. Les ames communes s'en tiennent aux devoirs d'usage & de bien-séance: leurs procédés se bornent à leurs vues aussi réservées que leur sentiment. Les devoirs nobles & intéressans de l'amitié ou de la reconnaissance, sont trop au-dessus d'eux pour qu'ils s'en avisent. . . .

La probité s'arrête aux devoirs de justice: l'honnêteté va beaucoup au-delà. La probité se renferme ordinairement dans les affaires d'intérêt; l'honnêteté s'étend sur tout procédé quelconque. L'homme de probité paye ce qu'il doit au terme prescrit: l'homme honnête fait le prévenant. L'homme de probité n'empiète sur les droits de personne; l'homme honnête cède souvent les siens. L'homme de probité n'opprime point l'innocent; l'homme honnête défend l'innocent qu'on opprime. Il y a peut-être plus de distance entre l'homme honnête & l'homme de probité, qu'il n'y en a entre le fripon & l'homme de probité. Combien de façons de nuire dont l'homme de probité ne se met pas en peine? On porte sur soi des odeurs violentes, dont quantité de gens sont réellement incommodés; on se lève, on se couche au-dessus de la tête d'une personne dont les heures ne sont pas les mêmes, sans prendre la moindre précaution, on tolère que des valets pensent des chevaux à quatre heures du matin, fendent du bois, battent des sièges, crient, sifflent, chantent sous les fenêtres de ses voisins. Autant vaudroit-il cependant donner un demi grain d'arsenic à un homme, chaque semaine, que d'interrompre sans pitié habituellement son sommeil.

L'homme honnête est attentif sur tous ces objets, ses enfans, ses valets, ses bêtes, rien de ce qui lui appartient n'incommodé les autres. . . La distinction qu'il met dans la politesse & dans ses attentions est tellement fine & mesurée qu'elle ne peut être remarquée que par celui qui en est l'objet.

L'honnêteté a tant de droits sur les cœurs, que l'écorce en est même séduisante. Car bien des gens qui n'ont de l'honnêteté que les apparences, par cela seul ont les plus grands succès dans le monde. On peut distinguer ces apparences en trois parties. L'honnêteté du maintien, l'honnêteté des manières, l'honnêteté du propos. . . . .



*Extrait des nouvelles lettres Suisses sur divers sujets, & sur-tout sur les affaires présentes de l'Europe, ouvrage imprimé à Amsterdam en 1746.*

L'Europe est dans une crise des plus violentes. Heureusement nous n'avons point à craindre d'en être attaqués. Notre pays est trop ingrat, & sous un ciel-

trop dur pour qu'il excite l'envie de nous en arracher quelque portion. En tout cas, ce ne seroit pas une entreprise facile. La nature nous a fortifié, vous ne l'ignorez pas, par une chaîne de montagnes, où une poignée de soldats arrêteroit de nombreuses armées. D'ailleurs, des hommes accoutumés à se faire tuer de sang froid pour la cause d'autrui, je veux dire sans autre motif que l'intérêt & l'ardeur guerrière qui leur est naturelle, sauroient bien apparemment mourir pour leurs propres foyers. Mais je le répète, les Suisses n'ont rien à craindre. Spectateurs tranquilles des troubles qui nous environnent; mais attentifs toutefois à les empêcher de se communiquer chez nous, nous raisonnons sans passion sur ce que la renommée nous apprend. Le fruit de nos raisonnemens est de bénir le ciel de l'heureux gouvernement sous lequel nous vivons, & leur terme de gémir sur les maux que la guerre entraîne après elle. Voyez les pages 1, 2 & 3 de l'ouvrage cité ci-dessus.

═══════════

*FABLE. La pomme & la rose.*

\* A l'ombre d'un pommier, un rosier prit croissance.  
 Au retour du printemps, leurs rameaux enlaffés,  
 Confondant leurs boutons, frêle & douce espérance,  
 Par le souffle des vents se voyoient caressés.  
 Près d'un api modeste, une charmante rose,  
 Sur l'arrière saison, vint d'hazard à fleurir;  
 Au matin qui la vit éclore,  
 Son calice entr'ouvert invita le plaisir;  
 L'aurore la baigna de ses plus pures larmes;  
 La pourpre orna son sein, un Dieu s'y reposa:  
 On peut sentir l'orgueil avec bien moins de charmes;  
 Aussi la belle fleur commit ce péché-là.  
 " Osés-tu bien à moi te comparer, dit-elle  
 A l'humble fruit qui l'approchoit?  
 » Sais-tu bien qui je suis? vois combien je suis belle;  
 » Je suis reine des fleurs, c'est ainsi qu'on m'appelle;  
 » J'ai Flore pour rivale, & j'ai fixé Zéphir."  
 » Moi, répondit le fruit, je tâche de mûrir;  
 » L'intention, sans doute, à tes yeux, est nouvelle;  
 » Mais toi, reine des fleurs, si tu le veux enfin,  
 » Nos droits seront jugés remettons à demain".

La rose y consentit. L'orgueil est téméraire;  
 Et malgré l'esprit de parti,  
 Qui pouvoit lui valoir un tribunal contraire,  
 Le discret & prudent api  
 Vit juger les Zéphirs, sans se mettre en colère.

Le jeune arcopage, au sein des airs porté,  
 Vola prendre séance au lever de l'aurore;

Les Zéphirs vont bien vite! ah! pourquoi la beauté  
 Passe-t-elle plus vite, encore?  
 Ces juges si galans, dans leur nouvelle cour,  
 Plus que d'autres cent fois, rigides se montrèrent;  
 Voyant la fleur fanée, en chœur ils s'écrièrent:  
 Belles roses, roses d'amour!  
 Vous avez mille attraits, mais ils durent un jour.

Laissons à la beauté son emblème ordinaire;  
 La rose est son image, on en est convenu:  
 Mais sans vouloir prêcher une morale austère,  
 Accordons une fois la pomme à la vertu.

═══════════

*Anecdote extraite de Stettler.*

Les Suisses ayant conclu dans l'année 1477, plusieurs traités avec divers Princes de l'Empire, Marguerite, Comtesse de Wirtemberg profita de cette favorable occasion, pour demander aux Bernois de lui rendre un superbe livre de prières, qui avoit appartenu au Duc de Bourgogne, & que ce Prince avoit perdu lors de sa défaite par les Suisses.

═══════════

*C H A R A D E.*

Mon premier est un instrument,  
 Mon second se fait plaisamment;  
 Mon tout orne un appartement.  
 (Le mot au numero prochain.)

═══════════

A V I S.

M. David Bourdillon le jeune à Genève, étant chargé par un ami de s'informer des domaines qu'il y a à vendre dans le Pays-de-Vaud, prie les propriétaires qui déürent vendre, de lui faire passer le dévis bien détaillé de leur domaine, avec les prix & le rapport, aussi précis que possible.

═══════════

M O R T S.

M. Samuel Dupont, Vulliamoz, Maisonneur forain, & Membre du Conseil des Soixante de cette Ville, âgé de 73 ans.  
 M. Louis Poudret, Bourgeois & Membre du Conseil des Deux-Cent de cette Ville, âgé de 66 ans.  
 Jeanne Françoise Decastel, fille mineure.  
 Jeanne Marie Edoit, âgée de 48 ans.  
 François Gaspard Rey, fils mineur.  
 Louise Susanne Chapuis, fille mineure.

JOURNAL DE LAUSANNE.

23 NOVEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 34 minutes, & se couche à 4 heures 26 minutes.

*Esquisse d'un petit catéchisme de santé, écrit en allemand, ajouté au catéchisme de religion à l'usage des églises & écoles de la Comté de Schaubrugg-Lippe. Composé sur le plan donné par S. A. S. Madame la Princesse Douairière, Tutrice Régente de Schaubrugg-Lippe, née Landgravt de Hesse Philipsthal.*

NOUS avons dit dans un de nos précédens numéros, que si toutes les lumières ne sont pas également avancées pour le peuple, si même les lumières spéculatives peuvent lui être dangereuses, il n'en est pas ainsi de celles qui roulent sur des objets pratiques, physiques & moraux; car, vû l'union intime du corps avec l'ame, l'accord des facultés physiques & morales est absolument nécessaire aux vertus comme au bonheur de l'homme, de quelque classe qu'il soit. C'est sur ce principe qu'est écrit l'ouvrage que nous annonçons ici. La Princesse éclairée & bienfaisante qui en a donné le plan, avoit été aussi frappée qu'assurée du peu d'effet qu'avoient produit ses soins maternels, pour préserver & sauver ses sujets d'une dysenterie très-épidémique, qui s'épandue dans ses Etats pendant l'automne de 1792, faisoit le plus terrible ravage dans la campagne. Rencontrant chez tous les paysans une ignorance totale, une insouciance absolue & des préjuges funestes, sur ce qui concerne les soins physiques qu'ils se devoient pour leur vie, leur santé & celle de leurs enfans; elle forma le projet, aussi sage que nouveau en Allemagne, d'éveiller l'attention du paysan sur ces objets importans, & de s'attacher particulièrement (en ajoutant au catéchisme de religion un catéchisme de santé) à éclairer la génération future, à la prémunir dès sa première jeunesse contre les maux occasionnés dans les villages, par la négligence d'un côté, & de l'autre, par les préjugés établis en faveur des remèdes indiqués par la superstition ou par le charlatanisme, & à lui donner enfin de la confiance & de l'activité à recourir au médecin, dans tous les cas où les

méthodes & les préservatifs qu'on lui enseigne pour fortifier sa santé, ou éviter les maladies, seroient insuffisans.

Ce petit ouvrage est partagé en vingt-quatre sections, précédées d'une courte introduction sur le bonheur attaché à une bonne constitution physique, & sur la nécessité religieuse & morale de veiller à ce qu'elle ne soit pas altérée.

Après avoir développé dans la première section tout ce qui constitue les caractères de la santé, l'auteur dans les sections suivantes fait entrer le catéchiste & le paysan dans les détails des soins qu'on doit avoir sur cet objet envers les enfans & soi-même; détails qui comprennent la qualité de l'air, la propreté, toutes les parties de l'habillement, la nourriture, les diverses boissons, le tabac, les soins à prendre pour la salubrité de leur habitation, & les précautions à employer contre les accidens journaliers que peuvent occasionner le froid ou les orages.

Vient ensuite une section sur le travail, dans laquelle il est considéré sous ses divers rapports, & qui finit la première partie de ce catéchisme.

Les maladies, les médecines, les médecins, sont les objets traités dans la première section de la seconde partie: on y déduit les raisons qui nécessitent l'appel d'un médecin, les caractères qui constituent les charlatans, les opérateurs, & qui résultent des funestes suites de leurs remèdes; on n'y admet de remèdes domestiques que l'eau & l'air. Les pensées universelles y sont représentées sous leur vrai point de vue, & après avoir établi qu'il faut recourir au médecin pour les maux internes, au chirurgien, pour les accidens de son ressort; que les médecines doivent se prendre dans les pharmacies assujetties à l'inspection du gouvernement; l'auteur donne l'idée d'un emploi connu dans tous les Etats de l'Allemagne, sous le titre de *Land-physicus*, médecin rural nommé par le gouvernement pour veiller sur les habitans de la campagne, & que sa charge oblige de par-

courir les villages où règnent des maladies épidémiques, à soigner ceux qui en sont atteints, & à se rendre en suite par tout où on l'appelle. Le régime à suivre dans les maladies, particulièrement dans les fièvres chaudes ou putrides, & autres dans ce genre, la nature des soins qu'on leur doit, les maladies, dites petite- verole, rougeole, dysenterie, remplissent les sections suivantes : après quoi vient le régime à tenir dans les convalescences, & enfin les précautions à prendre pour rendre les écoles aussi saines qu'elles le sont peu d'ordinaire, soit par le local, soit par la mal-propreté & la négligence de ceux qui les tiennent.

Tel est le plan général de cet ouvrage destiné à l'usage & pour l'utilité du peuple, auquel la simplicité & la netteté du dialogue répond. Et malgré quelques légers critiques, son succès en Allemagne a été si complet, si prodigieux, que depuis Pâque 1792, jusqu'au mois de Septembre de la même année, il s'en est fait cinq éditions, & qu'il s'en est débité plus de 8 000 exemplaires dans les diverses contrées de l'Allemagne, où il a été introduit dans la plupart des écoles.

Pour mettre nos Lecteurs à même de se former une idée de la méthode & du ton employé dans ce petit ouvrage, que nous nous proposons de traduire en entier, nous leur donnerons ici

### *La Section II, qui traite de la dysenterie.*

D. Quelle est la saison dans laquelle on est le plus exposé à la dysenterie ?

R. L'Automne.

D. Cette maladie est-elle grave & dangereuse ?

R. Oui, elle est même mortelle, si elle est mal traitée.

D. Sont-ce les fruits qui l'occasionnent ?

R. Non, des fruits mûrs, doux, fondans, sur-tout les raisins, sont plutôt des preservatifs contre elle.

D. Par quelles précautions peut-on éviter cette maladie ?

R. Il en est plusieurs : il faut par exemple éviter les refroidissemens subits. Le blé nouveau doit être sec & mûr avant qu'on en fasse du pain, & ce pain doit être bien cuit ; il ne faut pas le manger frais ; il faut éviter aussi de manger des pommes de terre avant qu'elles aient atteint leur maturité. Quant aux légumes, souvent altérés par les malignes influences des brouillards, pluies ou rosées, il faut les nettoyer avec soin avant de les employer ; enfin, il faut manger beaucoup de fruits mûrs, & sur tout des raisins.

D. Vous venez de me détailler les précautions à prendre pour éviter la dysenterie, qui est occasion-

née par des humeurs acres, putrides, qui siègent dans l'estomac & dans les intestins ; mais lorsqu'on sent déjà les symptômes de ces dispositions, croyez-vous qu'il soit facile d'arrêter la diarrhée qui en est une suite ?

R. Non, il faut bien s'en garder, on renfermeroit par-là le mal dans le corps, & il deviendroit mortel : il faut au contraire, évacuer les humeurs dès les commencemens, soit par des purgations, soit par des vomitifs.

D. Quelles sont donc les nourritures & les boissons qu'il faut éviter lorsque la dysenterie s'annonce ?

R. Toutes celles qui peuvent arrêter les évacuations, comme par exemple, les graisses de mouton, l'huile d'olive, le vin, l'eau-de-vie (1).

D. La dysenterie est contagieuse, vous le savez ; par quelles précautions ceux qui servent les malades peuvent-ils s'en garantir ?

R. Ils doivent observer la plus grande propreté autour du malade, entretenir sans cesse un air pur & frais dans la chambre ; ses évacuations doivent être emportées au moment, jetées dans un creux profond & soigneusement enterrées.

D. A-t-on besoin d'un medecin pour cette maladie ?

R. Dans toutes les maladies il faut un medecin, à plus forte raison pour celle-ci, qui est toujours très-dangereuse quand elle est mal traitée.



### *Anecdote sur Bodmer & Wieland.*

Très-affligé du départ de Klopstock qui venoit de le quitter, Bodmer fut consolé par une visite de Wieland, les deux muses patriarcales se rencontrèrent dans la même chambre. Quelque naïf & dion que fût le caractère de Bodmer, il employa une ruse, à la verité innocente, pour obtenir sur un de ses ouvrages qui n'étoit pas imprimé, le jugement impartial de Wieland, il s'adressa à un jeune homme, ami de celui-ci qui lui presenta le poëme de Zilla, en manuscrit, comme l'ouvrage d'un auteur absolument ignoré. Tandis que Wieland dévoroit cet ouvrage, assis devant une table, Bodmer étoit assis devant une autre dans la même chambre. Qu'on juge de son plaisir, en entendant son ami interrompre souvent la lecture pour éclater en eloges les plus flatteurs. — Bodmer se tenoit à l'écart pour ne pas

(1) Nous ignorons si les paysans de notre pays recourent à ces palliatifs, mais si l'on veut répandre cet ouvrage, il faudroit y mettre ceux qu'ils emploient.

se trahir. — Wieland, le soir se trouvant en compagnie, rendit compte du manuscrit dont il cita quelques passages, — soit tout de bon, soit plaisanterie, ses amis vinrent à bout de lui persuader que ses éloges étoient mal fondés. De retour à la maison, il fallut avec colère le manuscrit qui étoit sur la table, — & en présence de Bodmer, il le jeta derrière la porte, bien mécontent d'avoir ainsi prodigué mal-à-propos ses applaudissemens : Bodmer se contenta d'en rire en particulier.

De pareilles choses lui arriverent plus d'une fois : la première édition de la Noachide avoit paru sans nom d'auteur. Un des amis de Bodmer, critique célèbre, bien éloigné de savoir qu'il en fût l'auteur, lui envoya de Berne le manuscrit d'une critique très-sévère du poëme, en le priant de la faire imprimer au plutôt ; Bodmer, sans perdre de tems, prêta la main comme un autre Atistide à celui qui vouloit publier sa condamnation. Dès que l'autre eut reconnu l'auteur, il fut vivement touché de son procédé, & fit tous ses efforts pour arrêter l'impression de sa critique.

Une autre fois, un savant avoit obtenu de Bodmer la communication de sa correspondance suivie & fort intéressante sur la politique & la philosophie, avec le Docteur Zoellwege; on ne sait par quel hasard ces papiers précieux se trouverent chez un épicier; mais l'effet du même hasard voulut que Bodmer en reçût quelques feuilles. Il ne perdit pas de tems, & se rendit chez l'épicier qui lui remit heureusement des cahiers entiers : Bodmer se félicita d'avoir retrouvé ce trésor, mais il ne témoigna jamais à son ami le moindre ressentiment de sa négligence.

## ANNONCE DE LIVRES.

*De l'éducation morale des enfans sans nom d'auteur, se trouve à Lausanne, chez Louis Luquens, Libraire 1793.*

Les facultés physiques & morales étant intimement liées, notre caractère dépend beaucoup de notre tempérament; c'est sur ces principes reconnus, que l'auteur de cette petite brochure établit les premiers soins physiques qu'on doit donner à des enfans. Après les avoir développés d'une façon aussi claire que concise, il passe au second point de la première éducation, le soin de former leur raison même dans les plus tendres années.

L'impression que fait sur un enfant les objets des sens est, dit l'auteur, toute la raison dans les premières années. Il prescrit la manière dont on doit s'y

prendre pour donner; si l'on peut s'exprimer ainsi, la forme à cette faculté de sentir, & aux desirs naturels des enfans, & pour reprimer les inclinations dépravées qui; le germe étant dans le cœur, se manifestent dès leur bas âge; inclinations, dont les principales sont, l'entêtement, la colère, l'avidité & l'esprit de vengeance.

Parcourant ensuite les méthodes communes, l'auteur trouve qu'on crée trop tôt pour les enfans un monde à leur usage, un monde de bagatelles & de jouets. Il détaille les ressources des nourrices & des bonnes, pour amuser, calmer, consoler, ou faire valoir & admirer ces petites créatures; il en démontre le ridicule, le danger, & établit qu'un des défauts les plus communs dans l'éducation ordinaire, c'est de laisser les enfans trop longtems entre les mains des nourrices & des bonnes, & de n'attacher point assez d'importance aux deux ou trois premières années de l'enfance.

Passant ensuite aux règles à suivre dans les premières instructions; soit quant à leur nature, soit quant à la manière de les donner l'auteur finit par la première partie de ce petit ouvrage.

Dans la seconde, qui traite de l'éducation qu'on doit donner aux jeunes gens qui sont sortis de l'enfance; l'auteur exige que l'instituteur, chargé du soin de donner plus d'étendue aux connoissances de l'enfant qui commence à réfléchir, s'attache à l'instruire de manière que les premières impressions du spectacle de la nature soient en même tems des sentimens de religion & de plaisir.

Nous regrettons que les bornes de notre Feuille nous empêchent de nous étendre sur les objets importants que parcourt l'auteur; & nous renvoyons nos Lecteurs à l'ouvrage même, dans lequel, avec la plupart des principes établis par les méthodes nouvelles, ils trouveront des idées d'autant plus saines, que sans négliger les facultés de l'esprit, l'auteur s'attache plus encore à tout ce qui tient au cœur, au caractère, aux sentimens religieux & moraux; & qu'il paroît observer avec soin, de ne donner que des principes généraux, susceptibles de s'adapter dans la pratique à toutes les sphères, & à tous les sujets qu'on pourroit rencontrer, mérite rare dans ces sortes de livres.

*Etrennes champêtres pour l'an 1794, sans nom d'auteur, se trouve à Lausanne chez Henri Vincent, Imprimeur Libraire.*

Jeunes encore & trop modestes pour se nommer, les auteurs des *Etrennes champêtres*, présentent au public, sous le titre d'*Etrennes*, les premiers essais

de leur plume , précédés d'un almanach pour l'année 1794 , & d'un avant-propos , suivi d'une note , par laquelle l'un des auteurs de ce petit recueil nous apprend que des cinq piéces qu'il contient , celles intitulées , *les Souvenirs de ma jeunesse : ah ! que n'est-il vrai ! Est un fragment d'une course à la Motte* , sont de lui ; & que les deux autres piéces qui ont pour titre : *promenade d'automne , Est course à Suctet* , ont été faites par un de ses amis.

Quelques simples que soient les événemens qui composent les Souvenirs de ma jeunesse , & la Promenade d'automne , ces deux petits romans , ainsi que les trois autres piéces , se lisent avec intérêt , parce que tout l'ouvrage est écrit avec sensibilité , chaleur , & qu'il est rempli de descriptions pittoresques , qui annoncent de l'imagination & un talent digne d'encouragement ; ainsi nous ne doutons point que le public n'accorde plus que de l'indulgence à ces premiers essais. Mais l'intérêt que nous prions aux succès des auteurs de ce petit ouvrage , nous fait espérer qu'en avançant dans la carrière qu'ils viennent de s'ouvrir , l'expérience & la réflexion leur feront éviter toutes declamations aussi injustes que dangereuses contre l'ordre établi dans la société ; & qu'ils s'apercevront que le ton sentimental , éloigné de la nature & de la vraie sensibilité , affoiblit l'intérêt loin d'augmenter.

Nous observerons encore que , quelque louables que soient de nos jours l'enthousiasme & l'exaltation qui ont le peuple pour objet , il faut cependant éviter en peignant ses vertus , sa capacité & ses mœurs , de leur donner des tournures qui tiennent à une éducation qu'il ne reçut jamais , ou de lui faire développer des vertus que sa situation lui permet rarement de mettre en pratique ; ces invraisemblances donnent aux éloges qu'on lui accorde l'air du sarcasme plutôt que celui de la vérité.

En nous rappelant le plaisir que nous avons éprouvé à la lecture de ce petit ouvrage , nous nous rapprocherions peut-être la sévérité de nos observations , si le talent qu'il décèle chez ses auteurs , & l'opinion que nous avons de leurs travaux futurs , n'avoient guidé notre franchise.

## ANNONCE LITTÉRAIRE.

*Hambourg.* Le fameux Klopstock , s'occupe actuellement d'un excellent ouvrage , destiné à n'être publié qu'après sa mort. Il a pour titre , *monumens* . Ces monumens sont historiques , & écrits à sa manière en style très-concis.

## Vers à Zélis.

Point vous suffit d'avoir gentil minois,  
De beaux yeux noirs , un attrayant corsage,  
Vous y joignez les graces du bel âge,  
Main faite au tour , & de fort jolis doigts.  
L'amour , di-on , pique contre sa mère,  
Dans son dépit le plut à les former.  
Depuis ce tems , la reine de Cythère  
A Cupidon n'a voulu pardonner.  
Assurement son fils est très-coupable,  
A son infçu d'avoir ravi les lis ,  
Le tendre azur , qu'aux regards éblouis  
Vous exposez d'un air si raisonnable.  
Au moins encor si le dieu des plaisirs  
De tendres feux eût embrasé votre ame ?  
Mais ne savez qu'inspirer des desirs,  
Et point-du-tout ne sentez douce flamme.  
C'est trop long-tems mal user des trefors  
Dont vous combla le fils de Cythère ;  
Aimez , Zélis : pour ce vous êtes née.  
Ah ! c'est trop tôt vous mettre au rang des morts !

Par un François.



## A V I S.

M. David Bourdillon le jeune à Genève , étant chargé par un ami de s'informer des domaines qu'il y a à vendre dans le Pays-de-Vaud , prie les propriétaires qui desireroient vendre de lui faire passer le devis bien détaillé de leur domaine , avec les prix & le rapport , aussi précis que possible.



## C H A R A D E.

Mon premier autrefois honoroit le vainqueur ;  
Chacun de mon second veut décorer son cœur,  
Et mon tout perd son existence  
Dans le sein de celui qui lui donne naissance.  
( *Le mot au numero prochain.* )



Le mot de la Charade du numero précédent , est *Corniche*.

## M O R T S.

Jean Louis Stroudel , fils mineur.  
Jean Henri Delaperry , Citoyen de Lausanne , âgé de 76 ans.  
Louise Françoise Blanc , fille mineure.  
Abram Louis Petit-Pierre , âgé de 64 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

30 NOVEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 41 minutes, & se couche à 4 heures 19 minutes.

Notice sur la vie & les ouvrages de Moschus.

NOUS avons encore moins de détails sur la vie de Moschus que sur celle de Théocrite & de Bion. Nous savons seulement qu'il naquit en Sicile, & qu'il fut le disciple & l'ami de Bion. Suidas dit encore qu'il fut lié avec Aristarque. Il faut nous résoudre à ignorer les autres circonstances de sa vie. Ses ouvrages ne nous fournissent aucun éclaircissement.

Il ne nous reste de lui que six idylles : mais elles lui assurent un rang distingué parmi les poètes dont la Grèce s'enorgueillit. Moins brillant que son maître, il a néanmoins autant d'art. Varié, facile, ingénieux, il attache, il séduit, il entraîne le lecteur par un charme secret & irrésistible. Il a un caractère à lui. Malgré ses défauts, on l'aime. Son extrême délicatesse fait qu'on lui pardonne de laisser trop apercevoir l'art qui règne dans ses ouvrages. C'est un peintre habile, mais trop soigné, trop recherché. Ses desseins sont hardis, ses conceptions vastes & son coloris brillant; mais après l'avoir examiné, on désire quelque chose de plus naturel. M. l'abbé Batteux en a porté le même jugement : ce qui donne lieu à une réflexion importante. . . . .

Ceux qui ont écrit sur la nature de la poésie pastorale l'ont définie : *l'imitation champêtre, représentée avec tous ses charmes possibles*. D'où ils ont conclu avec raison que le lieu de la scène est à la campagne, que les acteurs en sont des bergers ou des villageois, & que le style, les sentimens & les images ne doivent point s'élever au-dessus de leur condition. Or ces auteurs ne font-ils pas un peu en contradiction avec eux-mêmes dans les éloges qu'ils donnent à Bion & à Moschus, considérés comme poètes bucoliques : car comme poètes en général, ils ont un mérite qu'on ne pourroit leur contester sans injustice.

Si ces critiques avoient donné une autre définition de la poésie pastorale, s'ils l'avoient considérée, ainsi

que Fontenelle, le P. Rapin & (1) Pope, comme une image de ce qu'on appelle *l'âge d'or*, on ne pourroit trouver rien à redire au jugement qu'ils ont porté; il seroit exact. Ils auroient entendu aux rois, qui étoient alors pasteurs eux-mêmes, la sphère d'un genre qu'ils ont borné à l'humble, mais heureuse condition des habitans de la campagne. Ils auroient pu admirer & louer avec fondement des sentimens élevés, un style noble & soutenu, des images grandes & fortes, des situations périlleuses & difficiles, les chefs-d'œuvres des arts, des descriptions pompeuses. . . . Parce que tout cela auroit convenu aux personnages que le poète auroit mis sur la scène, par leur rang, leur éducation, & leur élévation au-dessus des autres hommes.

Mais ils sont bien éloignés d'avoir sur ce genre les mêmes idées que M. de Fontenelle. Ils veulent que la simplicité & la naïveté soient l'ame des bergeries; ils aiment des descriptions champêtres, des sentimens doux, des images & des comparaisons tirées des objets de la nature; ils ne désirent, en les lisant, que d'être mollement agités & légèrement émus. Leur suffrage n'est qu'à ce prix; que louent-ils donc, V. G. dans l'idylle de Moschus, intitulée : *Mégare & Alcmène*, ou dans son *Europe*? Est-ce la scène? Elle est dans un palais où tout annonce la grandeur, du moins en partie. Les acteurs? ce sont des Princesses, des Héros & des Dieux. Le style? il est noble, élevé, soutenu. Tel en un mot qu'il convient à des personnes de haute condition qui ont reçu une éducation conforme à leur rang. Les sentimens? Ils portent sur des situations inconnues parmi les bergers? Les images? Elles n'ont aucun rapport à la vie pastorale.

M. l'Abbé Batteux a senti la difficulté. Aussi cet

(1) If we would copy nature, it may be useful to take this idea along with us that pastoral is an image of what they call *The golden age*, so that we are not to describe our shepherds, as shepherds at this day really are, but as they may be conceived then to have been. Pope's disc. on past.

habile, on ne peut pas lui enlever, dit-il, le mérite de trois excellens poëtes de son genre, & d'aucun d'eux ne peut être regardé comme un modèle aux deux autres. Le Docteur Blair auroit dû l'insérer. Après avoir développé, avec beaucoup de justice & de vérité, la nature des caractères de la poésie pastorale, il n'auroit pas dû comparer Bion & Moschus à Théocrite, & leur en avoir donné, pour ainsi dire, la préférence sur lui; en se bornant à dire, que s'ils sont au-dessous de Théocrite pour la simplicité, ils l'emportent sur lui pour la partie du sentiment & de la délicatesse. "we have a few remains, dit-il (1), of our two great poets in the pastoral style, Moschus and Bion, which has a very considerable merit; and if they want the simplicity of Theocritus, excel him in tenderness and delicacy." N'est ce point une injustice de comparer ces deux poëtes à Théocrite sous le même rapport, & de ne trouver dans ce dernier d'autre supériorité que celle de la simplicité? Qu'on lise avec attention Théocrite, & l'on verra jusqu'à quel point la partialité, ou même l'amour pour les opinions de quelques modernes littérateurs François, ont égaté le jugement de Blair. Pour nous, fidèles aux vrais principes du goût, en admirant néanmoins dans Bion & Moschus des beautés du premier ordre, nous persistons dans notre préférence pour Théocrite, & nous adoptons les conseils de la muse pastorale dans l'idylle, intitulée: *les Poëtes Bucoliques*.

Moschus, avec trop d'art, embellit la nature.  
 Trop de soin dans Bion dépare ses attraits;  
 Crains de leur ressembler, & d'une main plus sûre  
 Saisis-toi de pindeaux moins brillans & plus vrais.

(Du même auteur que les notices sur Théocrite & Bion.)



Relation donnée par M. Turner de son entrevue avec Teshoolama, dans le Monastere de Terpalang, renfermée dans une lettre écrite de Patna le 3 Mars 1784, par M. Turner, à l'honorable Gouverneur Général des établissemens Anglois dans l'Inde.

(Extrait des recherches asiatiques.)

Souverain temporel & spirituel du Thibet, Royaume d'Asie, & chef absolu de toute la hiérarchie des Prêtres des Tartares asiatiques dans la Tartarie Chinoise; le Grand Lama infiniment plus révééré en Asie que ne l'est le Pape en Europe, est regardé comme

un être divin. Il tient le premier rang dans le Royaume de Tenguï par la vénération qu'on lui porte, qui est telle que les Princes Tartares ne lui parlent qu'à genoux; l'Empereur de la Chine reçoit ses Ambassadeurs, & lui en envoie avec des présents considérables, & l'on vient de toute la Tartarie, même de l'Indostan, lui offrir hommage & adoration, qu'ils recoivent sans se dérober, sans se lever pour personne, se contentant de poser la main sur la tête de ses adorateurs agenouillés devant lui, & après ces cérémonies il accorde la remission de ses péchés.

C'est lui qui confère les différens grades, qui décide despotiquement tous les points de foi sur lesquels les Lamas inférieurs proposent être divisés. Il accorde différens pouvoirs & dignités à ceux de ces Lamas, qui l'entourent, mais dans ce grand nombre, il n'en admet que 200 au rang de ses disciples ou de ses favoris privilégiés, & ces 200 vivent dans les honneurs & l'opulence par la foule d'adorateurs & de disciples qu'ils reçoivent de toutes parts.

Lorsque le grand Lama vient à mourir, on est persuadé qu'il renaît dans un autre corps, & qu'il ne s'agit que de trouver celui dans lequel il a bien voulu se régénérer; c'est d'ordinaire dans celui de quelque jeune Lama privilégié, qu'on entendit secrètement après de lui, & qu'il a désigné pour être son successeur.

C'étoit au moment de cette régénération, prétend-  
 que M. Turner fut envoyé de la part des Anglois pour féliciter le jeune Lama sur sa naissance, & qu'il eut avec le merveilleux enfant, âgé alors seulement de dix-huit mois, l'entrevue dont il donne la relation: "ayant reçu, dit-il, la permission, le 4 Décembre 1783, de faire ma visite dans la matinée à Teshoo-Lama, je le trouvai gracieusement assis sur un mus nud (1); son pere & sa mere étoient à sa gauche, & à sa droite les officiers destinés au service de sa personne. Le pere du Lama nous avoit obtenu la permission de paroître dans le costume anglois.

"J'avançois & selon l'usage je présentois au Lama un mouchoir blanc, en remettant dans ses mains le fil de perle & de corail dont le Gouverneur Anglois lui faisoit hommage, & pendant ce tems on déposa devant lui les autres choses que nous étions chargés de lui remettre.

"Ayant ensuite rempli la cérémonie de l'échange du mouchoir avec le pere & la mere du jeune Lama, nous nous assimes à sa droite.

(1) Fils de coussins, élevée à quatre pieds de terre, & recouverte sur le sommet d'étoffe de soie brodée; les côtés en sont décorés de piéces de soie pendantes depuis le coin supérieur jusqu'en bas.

Une multitude de personnes chargées de m'escorter, furent admises en sa présence, & reçurent la permission de lui rendre leurs hommages; l'enfant Lama se tourna vers eux, & les reçut d'un air enjoué, & ses yeux exprimoient du plaisir à les voir. Son père s'adressant alors à moi dans la langue du Thibet (qui me fut expliquée par mon interprète) il me dit que d'ordinaire Teshoo-Lama passoit au lit toute cette partie de la matinée, mais qu'il s'étoit ce jour-là levé de fort bonne heure, & qu'on n'avoit pu l'engager à prolonger ses regards, parce que, les députés Anglois étant arrivés, il ne pouvoit dormir.

Pendant tout le tems que dura l'audience, j'observai que les yeux du Lama se détournent rarement de nous, & lorsque nos tasses à-thé furent vuides, il parut mal à son aise, il agitoit sa tête, fronçoit les sourcils, & ne sachant pas encore parler, il fit du bruit jusqu'à ce qu'elles fussent remplies; il prit ensuite une coupe d'or remplie de confitures & de différens caramels, & étendant son bras, il fit signe à ses serviteurs de me la donner, après quoi il en fit autant pour M. Saunders qui étoit avec moi.

Quoique le Lama ne soit encore qu'un enfant, & qu'il ne parle point encore, j'étois dans la nécessité de lui faire un compliment de la part du Gouvernement; & je lui dis que celui-ci, en recevant la nouvelle de sa mort en Chine, avoit éprouvé le plus violent chagrin, & n'avoit pu se consoler de son absence sur la terre, que lorsque le nuage qui le cachoit aux yeux des mortels, s'étant dissipé, il avoit pris la régénération, laquelle, si possible, lui causoit encore un degré de joie plus considérable que n'avoit été celui de sa douleur; qu'il souhaitoit qu'il pût longtemps illuminer la terre par sa présence, & qu'il espéroit que la bonne intelligence qui avoit toujours subsisté entre eux, loin de diminuer, s'accroîtroit chaque jour, & qu'en continuant sa faveur à nos compatriotes, il y auroit la communication la plus étendue entre les devots & les sujets de la nation Angloise. Pendant ma harangue, la petite créature étoit ses regards sur moi avec l'air de la plus grande attention à mon discours, faisant de la tête comme s'il comprenoit & approuvoit chaque mot; mais sans pouvoir répondre. Ses parents dans l'admiration de la conduite de leur enfant, le regardoient avec l'expression de la plus vive tendresse; mais lui ne regardoit que nous. Silencieux & calme, il ne paroissoit point dirigé par ses parens, & sa conduite paroissoit si naturelle qu'on ne pouvoit supposer qu'il fut dirigé par eux. Les disciples & devots du Lama commencerent à arriver en grand nombre pour lui rendre leurs hommages, mais très-peu d'entr'eux furent admis dans ce

moment; ceux qui viennent estiment que c'est la plus grande félicité de le voir, même à travers les rideaux, & de pouvoir lui rendre hommage avant qu'il se retire. Il vint ce jour-là beaucoup de Tartares Calmoucs pour faire leur dévotion, & apporter leurs offrandes. Nous les vîmes, en sortant, à l'entrée de la place en front du palais, chacun leur bonnet sur la tête, leurs mains élevées à la hauteur de la face; ils restèrent environ une heure & demie dans cette attitude; les yeux fixés sur l'appel du Lama, l'angoisse & l'attente peinte sur leurs physionomies; mais il nous parut qu'ils furent enfin admis; car, tous ensemble agiterent leurs bras, serrés jusqu'alors contre leurs têtes, & faisant divers mouvemens, ils se jetterent à genoux la face contre terre. Ce qu'ils répéterent neuf fois, après quoi ils s'avancèrent avec leurs offrandes, consistant en or & argent & en productions de leur pays. Enfin ils se retirèrent très-satisfaits, & nous apprîmes que ces offrandes faites ainsi sont très-fréquentes, & constituent une des principales sources des richesses du Lama.



*Anecdote du commencement de la réformation, année 1518.*

Quelques membres de la Bourgeoisie de Berne, qui avoient une dévotion particulière à Ste. Anne, mère de la Ste. Vierge, avoient établi une confrérie à son honneur, & après lui avoir érigé des autels, dressé des statues, cette confrérie pria le Roi de France d'ordonner à l'Abbé de l'Isle de la Soûne de Lyon, de leur faire part des reliques de la Sainte qu'il possédoit dans son couvent. Un Chevalier Bernois, nommé Albert de Stein, chargé de la commission, s'adressa au gardien de ce couvent. Celui-ci, en lui remettant un crâne bien enveloppé dans une piece de soie, lui dit, que c'étoit la tête de Ste. Anne. Albert, enchanté de posséder un si grand trésor, l'apporta avec beaucoup de mystère à Lausanne; l'Evêque reçut cette relique sacrée avec toutes les cérémonies d'usage, & lui-même accompagna Albert & la relique à Berne, où le Clergé, la Bourgeoisie, le Conseil se rendirent en procession solennelle à la porte de la ville, pour y recevoir cet auguste dépôt; on le plaça dans l'église des Dominicains (1), sur l'autel de Ste. Anne, & la confrérie s'acquitta de toutes les cérémonies pieuses usitées en pareil cas: Treillis-précieux; cierges, offrandes, indulgences accordées par l'Evêque de Lausanne, rien

(1) A présent l'Eglise Française.

ne fut oublié. Le Chevalier de Stein, tout glorieux de sa merveilleuse acquisition, donna pour le service de cette relique, & pour les habits & ornemens de la messe, du beau velours rouge brodé. Mais comme les individus pieux & riches de la confrérie se proposoient d'aller encore plus loin dans les actes de leur dévotion envers la relique, l'Abbé du couvent qui la leur avoit fournie, les avertit qu'ils ne possédoient qu'un crâne ordinaire tiré du cimetiere de son couvent, ajoutant dans sa lettre, qu'il avoit puni l'imposteur qui le leur avoit donné. Cet avis, en dissipant la confrérie, ne lui laissa d'autres fruits de son zèle que les railleries de ceux qui, moins dupes qu'elle, n'avoient point ajouté foi à la relique.

(Chronique de Stettler, p. 376.)

\* FABLE. Le pêcheur & le carpeau.

Un homme à la ligne pêchoit ;  
C'est un métier de patience,  
Mais chacun a son goût, & le sien l'attachoit  
Sur les bords d'un ruisseau, d'un lac, d'une rivière :  
Il y passoit souvent une journée entiere  
A jeter aux poissons de perfides appas,  
Que les poissons ne goboient pas.  
C'étoit du tems perdu, de la peine de reste,  
Tous évitoient l'amorce, ou gardoient la maison  
Il sembloit, en un mot, que le courroux céleste ;  
Eût maudit le pêcheur, la ligne & l'hameçon :  
Et notre homme le soir s'en alloit les mains vuides.  
Un autre eût planté là, tout net,  
Goujon, carpillon & brochet,  
Avec leurs demeures humides ;  
Mais l'accueil du peuple muet  
Ne pouvoit rebuter le sire.  
Il revenoit dès le matin,  
Espérant toujours qu'à la fin,  
Il pourroit avoir de quoi fricre.  
Dans le piège, en effet, vient donner un carpeau ;  
Le pêcheur tout joyeux le retire de l'eau.  
Il trouve carpeau de taille assez honnête ;  
Il le reprend, le retourne & de queue & de tête :  
Mon ami du carpeau fois le bien attrappé,  
Nous nous verrons, dit-il, à l'heure du soupé ;  
C'est sur toi que je fonde aujourd'hui ma cuisine.  
Carpillon, peu flatté de la fête du soir,  
Frétille, glisse, rentre au liquide manoir,  
Et laisse le soupeur faisant fort forte mine.  
Tout intriguant peut s'appliquer ce trait :  
Il poursuit la faveur, à grand peine il l'attrape ;  
Dès qu'il en croit jouir, elle glisse, s'échappe,  
Et le laisse en proie au regret.

Anecdote singuliere, extraite des papiers Allemands :

M. Wichmann, médecin de la Cour de Hanovre, a eu l'occasion de faire des observations remarquables sur les effets de la frayeur chez une jeune fille de quatorze ans. Une bouteille tombée de la table, lui donna une si violente émotion, qu'on s'aperçut au moment même des altérations suivantes. Dans les premiers huit jours, tous les objets lui paroissent bleus ; le moindre bruit, une main passée rapidement devant ses yeux la faisoit ressauter, & lui contractoit les nerfs. Elle perdit la mémoire à un tel point, que sans donner d'ailleurs aucune marque de dérangement dans l'esprit, elle ne pouvoit trouver les mots les plus simples & de l'usage le plus journalier, ni lire en François ou en allemand, deux langues qui lui étoient également familières, sans la plus grande peine. Ce changement subit, plus remarquable encore dans l'écriture, étoit au point, qu'il lui falloit les plus grands efforts, seulement pour tracer un mot monosyllabe, & elle n'en venoit point à bout sans y mêler des lettres étrangères ; celle qu'elle employoit le plus étoit un r. Elle en mettoit à chaque finale de syllabe. Désirant suivre cette singuliere maladie, le Docteur lui faisoit écrire chaque jour un billet ; les deux premiers furent écrits d'une maniere indéchiffable, & sans suite ; il n'y avoit que les noms de ceux qu'elle voyoit. Peu à peu la lettre R devint moins fréquente, & à mesure que la malade écrivoit mieux, les mots lui revenoient en parlant. Au bout de six semaines, tous ces symptômes singuliers disparurent & elle fut rétablie. Le Docteur n'a employé pour cette cure, d'autre remède que les fleurs de zinc avec la marguerite blanche.

Avis à nos Souscripteurs.

La négligence de quelques-uns de nos Abonnés, quoiqu'en très-petit nombre, à nous faire connoître leurs intentions pour l'année prochaine, nous oblige de leur réitérer l'invitation que nous leur avons faite dans un de nos précédens numeros. MM. les Libraires, qui ont reçu des abonnemens, sont aussi priés de nous faire passer la liste exacte de leurs souscripteurs avant le 15 Décembre. Dans le cas contraire, on ne pourroit nous rendre responsables du retard dans les envois.

M O R T S.

Jeanne Elisabeth Baudet, fille mineure.  
François Elise Henriette Forel, fille mineure.  
Marc Henri Samuel Bujard, fils mineur.  
Louis Emanuel Wagnon, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

7 DÉCEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 47 minutes, & se couche à 4 heures 13 minutes.

*Moyens oratoires employés à la tribune de la Convention Nationale. Extrait d'un nouvel ouvrage, intitulé: les préjugés détruits, par F. H. le Quinio, membre de la Convention, N. L. & habitant du globe.*

„ J'y monte à la tribune; j'atteinis l'orateur & j'observe avec vous. Appeller à soi par de grands mouvemens & des cris; frapper son auditoire par des gestes bien développés; le séduire par des phrases pompeuses & sonores; abonder en mots; y semer quelquefois des raisons; faire en un mot, pour tromper, le declamateur ou le charlatan, ce qui n'est qu'une même chose; mais ce n'est là que l'intrigue ordinaire, & même celle de l'homme de bien, si l'homme de bien peut être orateur.

„ Mais appeler plus particulièrement l'attention par le sarcasme & la méchanceté qui fixent toujours les ris & l'attention du vulgaire; calomnier ceux contre lesquels on parle; se créer des fantômes pour les combattre; supposer des dangers qui n'existent pas; dénoncer pour être applaudi; vomir l'injure à ceux qui veulent discuter contre nous; s'armer d'ironies perfides & de basses personalities; mentir avec audace; accuser une partie des representans; désigner un côté comme ami, l'autre comme ennemi de la chose publique; flatter la multitude & la tromper grossièrement; placer tout le peuple Français dans les tribunes, qui peuvent contenir, en se pressant, jusqu'à neuf cents hommes, la plupart de Paris, & le plus souvent les mêmes; leur adresser la parole, & mandier leurs applaudissemens par de grands mots; & toujours en prononçant le mot peuple, alors qu'on se tourne vers ces tribunes, & qu'on les dirige comme l'aimant qui attire & qui dirige vers lui plusieurs pointes de fer mobiles, tel est encore le métier de l'homme qui parle, & c'est le second degré de l'intrigue oratoire.

„ Avoit quelques gens apostés & semés dans les tribunes, pour ouvrir les applaudissemens quand on

parle, & les huées quand on est contredit par un homme qui a la folle prétention de vouloir dire la vérité; se conférer avec quelques orateurs de même système que soi; se coaliser, se distribuer les rôles; convenir de l'ordre dans lequel on fera succéder les discours, afin de mieux tromper les auditeurs par une suite graduée de raisonnemens & d'erreurs calculées; se disperser dans la foule, & se répandre çà & là sur les bancs pour battre des mains & pour forcer aux applaudissemens un grand nombre de machines qui battent sans savoir; & parce qu'ils sont à côté des battans, ou parce que l'orateur est de leur bord; se donner même des antagonistes de convention, & des armes de raisonnemens évidemment faux & choquans avec rudesse & grossièreté, pour masquer le vice de ceux qu'on emploie soi-même, & pour faire passer son opinion: tel est, à-peu-près, le complément de cet art perfide avec lequel on trompe & l'on régit les fots, & que tous les fots, c'est-à-dire, tout l'univers admire.

„ Quittons enfin cette tribune aux harangues, tant de fois devenue le théâtre odieux de la médisance & de l'imposture, de l'ambition & de la folie, de l'imprudance & de l'orgueil, & suivons l'intrigue jusque sur les bancs.

„ Plus d'une fois aussi j'ai vu là des partis, de vraies coteries, crier contre ou crier pour, selon les vues & le système de l'homme qui parle; interrompre à chaque instant l'orateur qui déplaît, pour le déconcerter & le chasser de la tribune; forcer au silence celui qui réclame la parole, si l'on présume qu'il doit contredire l'opinion qu'on embrasse, maintenir la parole de force à celui qui satisfait; s'élever contre le président & le taxer d'injustice, alors qu'il veut mettre aux voix; supposer que l'épreuve est douteuse alors même qu'elle est évidente; en réclamer une seconde, afin de gagner des votans; se diffuser sur les bancs, dans la salle, pour grossir en apparence, le nombre des levés, & tromper l'œil du président...

„ Si l'épreuve ne passe pas encore telle qu'on

la veut; c'est alors qu'il faut, toujours en la supposant douteuse, quoiqu'on sache le contraire, exiger l'appel nominal & tenir une liste des votans, afin de la donner à l'impression; de marquer comme scelerats, & de voter à la proscription ceux d'un avis contraire; intimider par cette crainte, ceux qui n'osent pas dire ce qu'ils pensent; leur faire charger de votation, & tâcher d'emporter, de force & par cette fourberie detestable, un décret que la liberté d'opinion n'auroit peut être pas procuré.

» Appeler lâchement les huées des tribunes sur le parti qui s'oppose, ou du moins les soutenir par son exemple; apporter une opinion formée dans un cercle de députés, dans une société politique particulière, ou dans telle autre que ce soit, réclamer qu'on s'occupe d'un objet lorsqu'on sent l'opinion publique préparée; le rejeter lorsque le public semble n'en plus vouloir; mettre une grande activité pour demander la discussion qu'on exige: l'éloigner alors qu'elle cesse de convenir; lorsqu'on la propose, alléguer des objets plus pressans, afin de l'écarter de manière à le faire enfin oublier totalement.

» Tel est quelquefois le tableau de cette assemblée, que les hommes éloignés croient toujours si majestueuse & si franche, & que tous les peuples de l'Europe admirent (1).



*Lettre d'un cultivateur Anglois, sur les pommes-de-terre qui tiennent lieu de pain.*

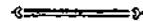
Je suis un fermier de Stafford; j'ai 400 liv. de redevance annuelle à payer, & vingt-trois personnes à nourrir dans ma maison; & comme ma fortune est bien mince, quoique ma ferme soit forte, je n'ai rien de mieux à faire que de tâcher de soutenir ma maison nombreuse avec le moins de dépense que faire se peut. Voici comment je m'y prends: (& par ce moyen j'ai nourri tout mon monde depuis quelques années avec fort peu ou point du tout de pain de blé, excepté ce qu'on emploie dans certaines occasions particulières, comme quand il vient des visites à la maison, & autres semblables.) Je fais planter tous les ans quatre acres de terre en pommes-de-terre, qui nous tiennent lieu de blé à tous égards: car nous en faisons des puddings & des pâtés, nous en faisons bouillir & rôtir pour en faire une espèce de pain, & même nous les trouvons encore meilleures que votre pain: car, outre que le goût en est encore plus doux, il ne s'y trouve point d'alun, ni aucune sorte de mauvaise drogue détrempée, comme vous en avez à la ville dans votre pain. Je conserve mes pommes-de-terre toute l'année, & elles sont toujours bonnes à manger; & voici comment je les pré-

serve de la gelée pendant l'hiver. Je ne les fais récolter que vers la Saint Michel; car j'ai remarqué que quand on le fait plus tôt, elles ne réussissent pas si bien. Si-tôt qu'elles sont sorties de terre, je les mets dans des trous que j'ai creusés en terre à environ trois pieds de profondeur. Quand les trous sont pleins, je mets par-dessus d'abord un peu de fougère de pois, ensuite un peu de fumier de cheval tout nouveau, & enfin je repans par-dessus le tout la même terre qu'on a tirée du trou en le creusant, & on bat bien le tout pour raffermir la terre; par ce moyen les pommes-de-terre se conservent très-bien toute l'année.

Dans ma famille j'ai attention qu'il y en ait toujours de cuites dans la maison, & le matin nos gens mangent du lait & des pommes-de-terre; à dîner, ils ont ordinairement du lard ou du bœuf séché & des pommes-de-terre; & pour le souper, nous écrasons nos pommes-de-terre, & nous y ajoutons du lait & du sel pour faire un pudding. Quelquefois pour changer, nous avons des pommes-de-terre fricassées dans la graisse qui provient du lard ou du bœuf qu'on a fait rôtir, & qui est tombée dans la lechefrite ou dans la poêle, & nous faisons aussi des pâtés avec des pommes-de-terre & du mouton, ou quelque autre viande. Grâces à Dieu, il n'y a guère de gens qui soient plus vigoureux, ni qui jouissent d'une meilleure santé que tout mon monde.

Vous pouvez, si vous le jugez à propos, communiquer cette méthode au public, par le moyen de vos papiers, & vous pouvez compter sur l'exacte vérité de tout ce que je vous marque ici.

J'ai l'honneur d'être &c.



\* *Anecdote Danoise, sur les effets de la musique.*

Quelques nombreuses & respectables que soient les autorités d'après lesquelles on a rapporté l'anecdote qu'on va lire, nous n'avons garde cependant d'engager la vérité: si le fait est exact, il prouve merveilleusement la puissance jadis attribuée à la musique grecque, & tout ce que l'on dit de ses effets sur les esprits. Cette musique grecque dont on a tant parlé, & que personne ne connoit, étoit sans doute florissante chez les Danois; puisqu'en 1104, sous le règne d'Eric III, dit le Bon, un joueur de harpe se vantoit, dit-on, d'exciter dans ces auditeurs toutes les passions qu'il voudroit leur inspirer, & d'aliéner même leur raison pour un tems. Le roi curieux de voir un pareil effet, ordonna si précisément au musicien d'effectuer sa promesse, que ne pouvant défabéir, il prit les précautions les plus sages pour empêcher qu'il n'arrivât rien de funeste; il fit écarter les armes & tout ce qui pouvoit blesser, & fit placer des

(1) Du moins on le croit ainsi à Paris.

hommes hors de portée de la harpe, pour venir calmer le désordre qu'il prevoit au moment où le bruit les avertiroit d'entrer. Tout étant ainsi disposé; le musicien debuta par un air qui pénétra les auditeurs d'une profonde tristesse, il les fit passer successivement, & par degrés insensibles, de ce sentiment à une joie excessive, de-la à la fureur & à la rage.

Au bruit que firent les assistants, les gens du dehors entrent, brisent la harpe, se faisaient des farieux, les tiennent. Le roi échappe, & trouve par malheur une épée sur son passage, s'en saisit, & tue quatre hommes, avant de revenir à son bon sens. La douleur qu'il en conçut le porta à expier ce crime de la cruauté, en faisant vœu de visiter les saints lieux; fureur du tems, infiniment plus saine aux Princes & aux peuples, que le délire passager dont il avoit été saisi. Rien ne put le détourner de cette bizarre résolution. Il partit avec la Reine Bolthide son épouse, qu'il avoit répudiée, & qui, par attachement pour lui, voulut l'accompagner; il mourut dans l'isle de Chypre, où le regret de sa perte fit mourir Bolthide de douleur.



*Anecdote du tems de la Réformation, année 1526.*

Depuis la fondation de la ville de Berne; l'église paroissiale, aujourd'hui la grande église, payoit annuellement un gros tribut à l'Evêque de Lausanne, & ce tribut étoit réglé dans l'année 1526, à 112 écus d'or. Cette redevance considérable pesant trop aux Chanoines, ils se plainquirent à la Seigneurie de Berne de l'obligation où ils étoient de devoir la payer, & celle-ci leur défendit de l'acquiescer à l'avenir, jusqu'à ce que l'Evêque eût prouvé par quel droit elle lui étoit due, donnant en même tems avis à l'Evêque, le 27 Janvier 1527 de leur résolution, ils lui firent plusieurs termes pour produire ses titres, aussi anciens que la ville même; mais dont l'histoire avoit seule conservé le souvenir, & elle nous apprend que Bertholde V, ayant bâti Berne dans un endroit qui ressortissoit de la paroisse de Kurts, il fallut obtenir de Roger, Evêque de Lausanne, qui en étoit le Seigneur, la permission d'en détacher cette ville, & d'y bâtir une église paroissiale, permission que Roger fit payer chèrement, exigeant que l'église & la ville de Berne s'engageassent par un traité perpétuel, à payer annuellement à l'Evêque de Lausanne un tribut de 22 marcs d'argent. Mais Sébastien, étant trop ignorant pour savoir l'histoire, & ses ancêtres, sans doute, trop négligents pour conserver leurs titres, il ne put en produire aucun, ainsi cette redevance cessa dès ce moment.



ANNONCE LITTÉRAIRE.

Londres.

*Stopkam 1792, Fortnigher Ramble to the lakes in Westmoreland Lancashire & Comberland, in-8°.*

Les contrées du Nord de l'Angleterre, sont si écartées du chemin des voyageurs ordinaires, sur-tout de celui des voyageurs étrangers; que les beautés pittoresques de ces contrées Angloises-Suisses, ne sont point connues comme elles mériteroient de l'être. Les Anglois en conviennent eux-mêmes, & plus qu'autrefois, ils les prennent pour but de leurs voyages; & ces contrées du Nord paroissent même être devenues une mode. On suit avec plaisir l'auteur dans son excursion, son style aisé & léger, ses descriptions naturelles sans être négligées, donnent à ses récits le plus grand intérêt, & font naître chez le lecteur un désir secret de voir par lui-même la nature telle qu'elle existe dans ces belles contrées. Qu'on se représente des vallées agréables, des scènes romantiques des Alpes, des prairies émaillées & fertiles, des parcs rians; le rivage pittoresque de la mer, & tout ce qui peut rendre un paysage ravissant; vu, & décrit par un homme qui sent, compare, observe & contemple ce qui s'offre à sa vue, & dont la tête, le cœur, le caractère sont également bons, & l'on aura une idée de ce petit, mais intéressant ouvrage.



\* *FABLE. Le cheval, le bœuf, le mouton & l'âne.*

Quatre animaux divers, & d'instinct & de nom,  
Dom Courfier, à l'humeur altière;  
Robin mouton, le débonnaire,  
Tête froide, le bœuf, & maître Aliboron,  
Mourant de fin parmi les joncs d'un marécage,  
Convoient un gras pâturage,  
Qu'en vain ils côtoyoient de près,  
Et dont Martin bâton leur défendoit l'accès;  
Tous quatre dévorioient des yeux l'herbe fleurie.  
Mais Martin, d'en goûter faisoit passer l'envie;  
Robin, tremblant comme un mouton,  
En songeant au danger, oublioit la diserte.  
Dom Courfier, pour ses faits, prôné dans la gazette,  
Perdoit tout son courage à l'aspect du bâton;  
Le bœuf, après mûre réflexion,  
Abandonnoit ses projets de conquête.  
Tandis qu'ils ruminioient, l'intrépide gilson,  
Sans tant travailler de la tête,  
Du gardien terrible affronta le courroux;  
On a beau le frapper, on ne peut s'en défaire,  
Le ladre sans pudeur, avance sous les coups;  
D'un saut victorieux il franchit la barrière;  
Et le voilà dans l'herbe enfin jusqu'aux genoux;

Se vautrant, gambadant & broutant sans rancune.  
 Ses discrets compagnons le poursuivoient en vain,  
 De leurs regards jaloux : „ amis, dit le rouffin,  
 „ Voilà comme l'on fait fortune. ”

### ANNONCE DE LIVRES ALLEMANDS.

*Leipzig. Cours complet de physique, mis à la portée des jeunes gens, & contenu dans une collection de lettres adressées à un jeune Seigneur, par Michel Hube, Professeur à Warsovie. Premier volume, 1793, in-8°. avec figures.*

Ainsi que l'ont fait avant lui les Eulers, les Bush & d'autres savans renommés; M. Hube, cherche à rendre compréhensible & agréable aux jeunes gens les principes les plus scientifiques de la physique; mais allant plus loin que ses prédécesseurs, il entreprend de donner à ses Lecteurs une instruction complète sur cette science, sans y faire entrer les problèmes & calculs mathématiques. Très-grand mathématicien lui-même, on ne peut soupçonner qu'il adopte cette méthode par ignorance, ou par l'embarras de ne pouvoir démontrer mathématiquement les principes abstraits de la physique, mais uniquement, parce que selon son plan, son ouvrage ne doit servir qu'à l'instruction de lecteurs qui, ignorant les mathématiques, seroient rebutés s'ils y en trouvoient.

L'auteur avertit dans sa préface, qu'il commencera son cours par les objets qui tombent sous les sens, ou la physique particulière, réservant la physique générale, ou les propriétés des corps & les loix du mouvement pour la fin de son cours, parce qu'il est convaincu que cette méthode rend la science plus facile, puisqu'on n'en vient aux principes abstraits, qu'après avoir posé les principes concrets, & c'est par cette raison qu'il commence son cours d'Histoire naturelle, là où les autres instituteurs le finissent.

Le premier volume de cet ouvrage comprend les lettres, divisées en deux sections principales, dont la première traite de la terre, la seconde de l'atmosphère. On trouve dans celle-ci des idées, qui s'écartent de celles généralement reçues dans les autres systèmes. Selon M. Hube, la pression de l'eau sur les vaisseaux, n'est pas seulement une suite de sa pesanteur, mais aussi de son élasticité; l'élasticité des corps, particulièrement de l'air, est trop souvent confondue avec leur compression, ou condensation; de-là vient qu'à l'égard de l'eau qui ne se condense jamais, on perd souvent de vue la propriété élastique, d'où M. Hube conclut que les principes Hydrostatiques devoient être démontrés d'une autre manière que ne l'ont fait jusqu'ici les plus grands mathématiciens, dans sa doctrine sur les phénomènes élastiques. M. Hube admet deux différentes causes

d'électricité, auxquelles il attribue toutes les dissolutions, les précipitations, & toutes les attractions des parties homogènes, & selon lui, il n'existe en général dans la nature que deux causes essentielles & différentes d'attraction, la gravité & l'électricité par répulsion; mais, malgré ces observations & beaucoup d'autres semées çà & là dans cet ouvrage, & que les bornes de notre Feuille ne nous permettent pas d'indiquer, on se tromperoit, en supposant que le contenu de ces lettres est polémique. L'on y remarque au contraire la plus grande attention chez l'auteur à éviter toutes discussions savantes, & s'éloigner des anciens systèmes: c'est par conviction, & si par conviction, il avance des idées nouvelles, c'est tout naturellement, & en poursuivant l'exposition de la nature. La plus grande partie de ce volume est rempli de récits, de faits physiques incontestablement démontrés, mais, qui par de nouvelles observations, dont M. Hube les accompagne, acquerront un grand degré d'intérêt, même aux yeux des savans en physique.

(Extrait de la gazette littéraire universelle de Jena.  
 N<sup>o</sup>. 170, Juin 1773.)

#### Avis à nos Souscripteurs.

La négligence de quelques-uns de nos Abonnés, quoiqu'en très-petit nombre, à nous faire connoître leurs intentions pour l'année prochaine, nous oblige de leur réitérer l'invitation que nous leur avons faite dans un de nos précédens numeros. MM. les Libraires, qui ont reçu des abonnemens, sont aussi priés de nous faire passer la liste exacte de leurs souscripteurs avant le 15 Décembre. Dans le cas contraire, on ne pourroit nous rendre responsables du retard dans les envois.

Le mot de la Charade du numero passé est, *Charbon*.

#### A V I S.

M. David Bourdillon le jeune à Genève, étant chargé par un ami de s'informer des domaines qu'il y a à vendre dans le Pays-de-Vaud, prie les propriétaires qui desireroient vendre de lui faire passer le devis bien détaillé de leur domaine, avec les prix & le rapport, aussi précis que possible.

#### M O R T S.

Anne Girardet, veuve de Samuel Meretray.  
 Alexandre Louis Schuttel, fils mineur.  
 Jeanne Susanne Mogeon, fille mineure.  
 Nicole Dame Jeanne Françoise Gignillet, veuve de Noble & Généreux George De Polier, en son vivant Colonel au service de Hanovre.  
 M. Jean Etienne Cuenoud, âgé de 60 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

14. DÉCEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 50 minutes, & se couche à 4 heures 10 minutes.

*Description des mœurs des Allemands & Suisses, & de la manière dont les étrangers étoient reçus par les aubergistes du XVI<sup>e</sup> siècle. (Extrait des colloques d'Érasme, musé Suisse.*

« LORSQU'ON arrive, personne ne vous salue pour éviter les apparences de vouloir s'attirer des chalans, ce qui dans leur opinion seroit une bassesse indigne de la gravité allemande. Après avoir long-tems frappé & appelé; quelqu'un de la maison passe sa tête au travers d'un guichet pratiqué dans la fenêtre (1), à-peu-près comme une tortue-se montre hors de son écaille. Vous demandez alors si on donne à loger: son silence est un signe favorable; demande-t-on où est l'écurie, il vous la montre de la main, & vous êtes le maître d'arranger votre cheval à votre fantaisie, aucun valet ne vous prêtant du secours. Cependant si l'auberge est accréditée, le valet vous mène à l'écurie, mais il a grand soin de marquer la plus mauvaise place pour votre cheval, réservant les autres pour les voyageurs qu'ils attendent, particulièrement pour la noblesse.

Si l'on se plaint, on vous répond sans hésiter, cherchez une autre auberge. C'est avec peine qu'on obtient un peu de foin dans les villes, encore faut-il le payer presque aussi cher que l'avoine. Lorsqu'on a soigné son cheval, on entre dans la chambre commune avec ses bottes, sa crotte, son paquet, on se déshabille des pieds à la tête; si l'on est mouillé, on fait sécher son linge, ses habits à un fourneau entouré de bancs, sur lesquels on s'assied pour le sécher soi-même; si l'on arrive après dîner, il faut attendre jusqu'au soir pour avoir à manger; car pour s'épargner la peine, ils ne dressent le repas que lorsqu'ils supposent que tout le monde est arrivé, de façon

qu'on se trouve quelquefois quatre-vingt ou quatre-vingt-dix dans la même chambre pêle-mêle, piétons, cavaliers, marchands, bateliers, charetiers, garçons, femmes, sains ou malades; l'un se peigne, l'autre s'essuie, le troisième nettoie ses bottes ou ses foulriers: toutes les odeurs, toutes les exhalaisons se font sentir, & la confusion du langage rappelle assez l'idée qu'on se forme de celle qui régnoit à la Tour-de-Babel.

S'il se trouve parmi cette foule un passager distingué des autres par son habillement, la gueule béante, ils le contemplent des pieds à la tête, comme on contemple un monstre de l'Afrique, & quoiqu'à table ils le retournent encore pour le regarder, oubliant de boire & le manger dans cette occupation.

On n'ose rien demander lorsque l'heure indue fait supposer qu'il n'arrivera plus personne. Un vieux valet à barbe grise, tête rasée, sale & mal-propre dans ses vêtements, & avec un air rébarbatif, entre dans la chambre, compte les passagers. Plus il y en a, plus on chauffe le poêle; car chez eux, c'est un des points principaux d'une bonne réception que de mettre les voyageurs dans une étuve. Si quelqu'un, peu accoutumé au bain chaud, veut, pour ne pas étouffer, ouvrir une fenêtre, on vous oblige de la refermer aussitôt. Vous plaignez-vous? Vous recevez la réponse ordinaire, cherchez une autre auberge.

Le vieux Ganymède rentre, couvre chaque table d'un linge qui pourroit servir à des voiles de vaisseau, on compte au moins huit personnes à chaque table; ceux qui connoissent les usages du pays s'assoient selon leur fantaisie; car on ne fait aucune distinction. Riches, pauvres, maîtres, valets, tout est mêlé lorsqu'on est assis: le vieux serviteur revient, compte encore les convives, ressort & apporte des assiettes & des cuillieres de bois, puis du pain, après quoi on passe environ une heure à attendre les mets, sans que personne ose rien demander; le vin arrive, Dieu quel vin! Par son acreté & sa subtilité, il seroit digne des sophistes. Otez-vous en de-

(1) L'interrogation allemande est *was ist das?* Et les Français dans la dernière guerre donnerent à ces guichets le nom de *was ist das*, qui a passé ensuite à cette petite glace de chaise ou de voiture, qu'on appelloit à Paris le *was ist das*.

mander d'autre ? Ils vous regardent de travers. Répétez-vous votre demande ? Alors ils vous répondent, nous avons logé tant de Comtes & de Margraves, dont aucun ne s'est plaint ; vous pouvez chercher un autre auberge si vous n'êtes pas content. Les plats arrivent enfin, une soupe au bouillon ou au poids en carême, puis une seconde soupe, après laquelle viennent des viandes ou du poisson rechauffé, puis de la bouillie, après laquelle on apporte un plat plus consistant. La première faim appaisée, arrive du poisson assez passable, qu'on a grand soin d'enlever bientôt. Chaque mouvement est réglé, le tems d'être à table mesuré & fixé ; ce seroit une indécence impardonnable que de vouloir faire ôter un plat. L'hôte arrive enfin, il n'est ni mieux mis, ni plus propre que son valet ; mais avec lui arrive du meilleur vin, & ceux qui boivent beaucoup sont distingués des autres, le vin se payant à part.

Le bruit qui se fait alors est inexprimable : des bouffons de métier tiennent le dessus de la conversation. Leurs chants, leurs propos, leurs sauts & leur lazzi amusent la tourbe bruyante, il est incroyable à quel point ces êtres là sont accueillis des Suisses & des Allemands. Le repas finit enfin par du fromage : & lorsqu'il est tems de se lever, le valet arrive avec une assiette vide, sur laquelle sont traces en craye force cercles & demi cercles, il la pose sur la table en gardant un sombre silence ; ceux qui comprennent le but de cette cérémonie sont les premiers à payer leur écot. Il observe ceux qui satisfont, & lorsque chacun a payé, s'il ne manque rien, il fait un signe avec la tête. Les gens prudents se gardent bien de faire quelque objection, sans quoi ils s'entendroient dire : quel homme êtes-vous ? Vous ne payez pas plus que les autres. La même contrainte & la même gêne que vous avez éprouvées pendant le repas, vous l'éprouvez encore pour le gîte de la nuit ; car fatigué ou non, il faut attendre que tout le monde se couche, on montre alors à chacun le gîte qu'il doit occuper ; c'est des chambres sans autre meuble qu'un lit, dont les draps sont aussi grossiers que les napes, & tout aussi sales. Les chevaux ne sont pas mieux traités que les hommes ; il est cependant quelques endroits où l'on est un peu mieux reçu. Quoique, depuis cette description, les choses aient bien changé, soit en Suisse, soit en Allemagne, on rencontre cependant encore dans l'un & dans l'autre pays des lieux où l'on retrouve quelques nuances bien affaiblies de cet ancien tableau ; mais peut-être n'est-il pas éloigné de se renouveler, vu les progrès que font à la fin de ce siècle des principes, dont les conséquences doivent nécessairement amener le retour à la barbarie & à la grossièreté des mœurs, que de plus vrayes lumières avoient heureusement civilisées.

## ANNONCE DE LIVRES ANGLAIS.

*Londres & Edimbourg. Esquisse de la vie de John Law de Lauriston.*

Le nom de Law est si connu, que nous supposons que ceux de nos Lecteurs qui ne pourront se procurer cet ouvrage, venent avec plaisir l'extrait que nous donnons ici des traits les plus marquans de la vie de cet homme, aussi singulier & extraordinaire par son esprit & son caractère, qu'il fut célèbre par les maux qu'il causa à la France.

Né à Edimbourg l'an 1671, son pere banquier, le laissa en mourant possesseur de la belle terre de Lawristen : par l'application du jeune Law à étudier le commerce, il acquit des lumières peu communes dans cette science, sans se priver néanmoins des plaisirs de son âge, & des agrémens que lui procuroit sa belle figure qui lui avoit attiré le surnom de Beau Law, & qui lui donnoit des droits dans son idée à l'élégance qu'il affectoit. Il vint à Londres en 1694, où admis dans les meilleures sociétés, il y fut extrêmement goûté des femmes. Cet avantage lui coua cher, par une affaire d'honneur qu'il eut pour une d'elles, & dans laquelle il tua son adversaire. Les parens de celui-ci, demandant vengeance, il fut enfermé à Newgate ; mais, la procédure prenant une tournure peu favorable pour lui, il eut le bonheur de s'échapper de sa prison, & il revint à Edimbourg en 1700. De retour dans sa patrie, il écrivit un projet pour l'érection d'une chambre de commerce, établissement par lequel il prétendoit relever les manufactures & le commerce dans ce Royaume. Quelque espoir qu'il fondât sur ce plan, il fut rejeté, mais il lui acquit cependant beaucoup d'admirateurs & admis dans la classe la plus distinguée, encouragé par leur protection, il proposa en 1705 un autre projet, pour remédier à la rareté du numéraire. Quelque plausible qu'il fût, le Parlement Ecoissois ne voulut point en entendre parler. Rebuté & chagrin du peu d'attention qu'on donnoit à ses propositions, M. Law quitta sa patrie, & soit qu'il voulût se perfectionner dans le commerce, soit qu'il eût d'autres vues, il se rendit en Hollande ; de-là il passa à Bruxelles, où il gagna des sommes prodigieuses au jeu. Nanti de cette fortune, il vint à Paris, où il présenta un projet sur les finances au Ministre Desmarets ; mais Louis XIV. refusant avec sagesse d'employer un étranger, Law quitta Paris en 1714, promenant çà & là son inquiétude & son projet, & gagnant par-tout des sommes considérables au jeu. Il vint à Turin, où il présenta à Victor Amédée, un projet pour aggrandir ses Etats. Ce prudent Monarque refusant cet offre, sous prétexte qu'il n'étoit point assez riche pour une

telle entreprise ; Law se vit encore obligé d'attendre quelques momens plus favorables à l'ambition qu'il avoit de jouer un rôle dans l'Europe ; car il paroit par ses diverses tentatives que le théâtre lui étoit assez égal. Il revint à Paris à la mort de Louis XIV : le Régent ébloui des offres qu'il lui fit, le déclara Conseiller d'Etat. Le moment étoit propice pour les vues de Law : les dettes laissées par Louis XIV, le commerce ruiné, menaçoient la France d'une banqueroute. Law secondé par son frère & quelques autres, établit sa première banque, si bien calculée selon l'auteur de cette biographie, que si l'on avoit suivi en entier son projet, la France eut été à jamais riche & florissante. De 1716 à 1720, où Law fut déclaré Contrôleur-Général des finances : tout le monde fut agioteur, & Law *l'idolâtrie de la nation*. Toute l'Europe connoit la fin & les revers du rôle brillant qu'il avoit joué. Objet de la fureur du peuple comme il l'avoit été de son amour, il fut obligé de fuir, ne conservant de ses immenses richesses que ses appointemens de Conseiller d'Etat. Il se rendit à Rome, où il fut accueilli du prétendant ; il passa de-là à Venise, en Allemagne, à Copenhague ; mais invité par le Ministère Anglois, il revint à Londres, où il fut présenté à Georges & accueilli de tous les grands de la Cour. Mais les Whigs mécontents des honneurs qu'il recevoit, l'accusèrent d'être le perturbateur du repos d'un pays voisin, un traître à sa patrie, un Jacobite, enfin un apostat de la foi de ses pères. Entouré des ses amis il parut à la barre, & se justifia de ces imputations. De retour à Venise, où il se rendit l'année 1722, il y mourut l'an 1729, dans la cinquante-huitième année de son âge.



#### *Anecdote sur la subtilité de l'esprit des Arabes.*

Trois frères Arabes, de la famille d'Adnau, s'étant mis en voyage pour voir le pays, firent rencontre d'un Chamelier, qui leur demanda s'ils n'avoient point vu un chameau qui s'étoit égaré sur le chemin qu'ils tenoient. L'aîné d'entr'eux demanda au Chamelier, s'il n'étoit pas borgne ? " Oui, lui répondit-il ". Le second frère ajouta : " il lui manque une dent sur le devant " ; & ceci se trouvant vrai, le troisième frère dit : " je parierois qu'il est boiteux ".

Le Chamelier, entendant ceci, ne douta plus qu'ils ne l'eussent vu, & les pria de lui dire où il étoit ? Ses frères lui dirent : " suivez le chemin que nous tenons ". Le Chamelier leur obéit, & le suivit sans rien trouver. Après quelque tems, ils lui dirent : " il est chargé de bled ". Ils ajoutèrent, peu après : " il porte de l'huile d'un côté, & du miel de l'autre ".

Le Chamelier réitéra ses instances, & les pressa de lui découvrir le lieu où ils l'avoient vu.

Ce fut alors que ses trois frères lui jurèrent, non-seulement qu'ils ne l'avoient point vu, mais qu'ils n'avoient entendu parler de son chameau qu'à lui-même.

Après plusieurs contestations il les mit en justice, & on les emprisonna. Le Juge s'apercevant que c'étoient des gens de qualité, les fit sortir de prison, & les envoya au Roi du pays, qui les reçut fort bien, & les logea dans son palais, où il les régaloit de tout ce qu'il y avoit de plus délicieux dans le pays.

Un jour dans l'entretien qu'il eut avec eux, il leur demanda comment ils savoient tant de choses de ce chameau sans l'avoir jamais vu ? Ils répondirent : " Nous avons vu que, dans le chemin qu'il a tenu, " l'herbe & les chardons étoient broutés d'un côté, " sans qu'il parût rien mangé de l'autre. Cela nous a fait juger qu'il étoit borgne. Nous avons aussi remarqué que dans les herbes qu'il a broutées, il en est resté au défaut de la dent ; & à la piste de ses pieds, qu'il paroissoit en avoir trainé un ; c'est ce qui nous a fait dire qu'il lui manquoit une dent, & qu'il étoit boiteux. Les mêmes pistes nous ont appris qu'il étoit extrêmement chargé & que ce ne pouvoit être que de grain : car ses deux pieds de devant étoient imprimés fort près de ceux de derrière. Quand à l'huile & au miel, nous nous en sommes aperçus par les fourmis & les mouches qui s'étoient amassées de côté & d'autre du chemin, dans les lieux où il pouvoit être tombé quelques gouttes de ces deux liqueurs : par les fourmis, nous avons conjecturé le côté de l'huile ; & par les mouches, celui du miel ".



*Lettre adressée par M. Bronet, aux auteurs du British Magasin sur l'efficacité des carottes sauvages dans les affections pierreuses.*

On a eu raison, Messieurs, de dire que les choses les plus communes sont toujours les meilleures : je vais vous en fournir une preuve. Attaqué depuis plusieurs années de douleurs néphrétiques très-violentes, j'avois inutilement épuisé tous les remèdes connus, & fatigué les connoissances de nos plus célèbres médecins. J'entendis par hasard parler des bons effets que les carottes sauvages avoient opérés sur M. le Doyen de Kaldare, & instruit du grand soulagement que ce simple avoit procuré à M. Butier écuyer, j'usai de ce remède ; mais les savonneux & les lexiviels caustiques avoient si fort affoibli mon estomac, qu'il ne me fut pas possible de prendre en infusion des ca-

rottes sauvages. Je priai M. T., chimiste habile & connu, de m'extraire de la semence de ce simple, une huile essentielle; je mis ensuite deux onces de cette huile avec une pinte d'esprit de miel, préparé par la distillation d'un quart d'eau-de-vie de France, mêlée avec deux livres de miel; j'ajoutai à cette potion six cuillerées de jus de cerises, & deux cuillerées de miel; je pris alors quatre fois par jour une tasse d'infusion de carottes sauvages, dans laquelle je mettois trois cuillerées du mélange dont je viens de parler. Je me trouve, on ne peut pas mieux de ce remède; ma santé s'est non-seulement rétablie, mais encore devenue beaucoup plus vigoureuse qu'elle ne l'a jamais été. Bien des gens ignorent ce remède, & je crois devoir le leur indiquer par la voie de votre Journal.

=====  
*Annonce littéraire, extraite d'un papier Anglois.*

Londres.

William Jones, président de la société des sciences établie à Bengale, a cherché dans son troisième discours publié dans les mémoires asiatiques, à prouver avec son érudition ordinaire que les Arabes, les Indiens, les Tartares, quelques différens qu'ils soient entr'eux, sont tous originaires de la province d'Iran ou Perse, dans un sens plus étendu, & qu'ainsi c'est là qu'il faut chercher le vrai berceau de la population, des connoissances, & des arts qui se sont répandus de-là en tout sens sur le reste de la terre.

Ceux qui connoissent les charmans rêves de M. Bailly, lorsqu'il n'étoit encore que l'estimable auteur du monde atlantique, en déplorant ce qu'il est devenu depuis, rapprocheront avec plaisir ces deux systèmes différens.

=====  
*Le pere & le fils, Conte Oriental.*

\* \* \* Sous l'œil d'un pere, un jeune homme Persan,  
 A sa famille réunie,  
 Lisoit le divin alcoran.

Bientôt la lecture bénie

Endormit tout, esclaves, freres & sœurs;

Tout, excepté le pere & le lecteur.

O Mahomet! quelle conduite impie!

Dit le fils au pere attentif;

Pour moi je ne dors point, & mon esprit actif

N'insulte point aux sources de la vie.

Mon fils, l'excuse leur sommeil,

Lui répond aussi tôt le pere,

Depuis long-tems le coucher du soleil,

Dans l'affoupissement plonge la Perse entière;

D'ailleurs, j'aimerois mieux te voir

Dormir comme eux à la priere,

Que tirer vanite de remplir ton devoir.

=====  
*Le veau d'or, Epigramme par M. Daydè.*

Dans un cercle on traitoit de la métempsychose,

Damis, soutenant cette cause,

Dit: je fus jadis le veau d'or,

Messieurs, & c'est chose très-sûre,

Le souvenir m'en reste encor.

Vous n'avez, lui dit-on, perdu que la dorure.

=====  
*Méthode pour affiner & blanchir le lin, extraite des papiers économiques allemands.*

Pour donner au lin & au chanvre une finesse presqu'égalé à celle de la soie, on met dans un chaudron un peu de paille, sur laquelle on étend un linge pour servir de lit au lin ou au chanvre, que l'on couvre ensuite d'un autre linge, sur lequel on met un lit de cendre de saule, on recommence le même procédé, que l'on continue à proportion de la capacité du vase, de maniere que le chanvre ou le lin soit toujours entre deux linges, & couvert de cendres de saule; on verse sur le tout une lessive, composée moitié de cendre de saule, moitié de chaux; après avoir laissé écouler, pendant deux heures cette lessive, on en verse une nouvelle, & ainsi de suite pendant douze heures. Après cette opération, on retire le lin ou le chanvre & on le fait secher; après cela on le lave, & on le fait secher encore une fois avant de l'affiner.

=====  
*ERRATA, pour l'annonce du livre allemand, intitulé: Cours de physique, contenue dans le N<sup>o</sup>. 49.*

Pag 196, deuxième colonne, ligne 5, & l'électricité par repulsion, lisez l'électricité.

Et s'éloigner des anciens systèmes, lisez, & à s'éloigner.

C'est par conviction, & si par conviction, cette répétition est fautive, lisez, & si par conviction.

Qui par de, lisez, qui par les nouvelles observations

=====  
**M O R T S.**

Rodolph Schoop, fils mineur.

Albert Corbaz, fils mineur.

Louise Fontannaz, femme de maitre Jean Strubin, âgée de 37 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

21 DÉCEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 51 minutes, & se couche à 4 heures 9 minutes.

*Anecdotes traduites de l'Allemand, & qui répandent du jour sur le caractère & la façon de penser d'un homme célèbre dans le XVI<sup>e</sup> siècle.*

CONRAD Pellican, dont il est question dans cette anecdote, fut le restaurateur de la littérature Hébraïque en Allemagne & en Suisse, où cette étude étoit tellement négligée des Théologiens dans ces tems d'ignorance, que si, entendre le Grec, exposoit aux soupçons d'hérésie, savoir l'Hébreu, c'étoit être hérétique. Né à Rusebuch en Alsace, Pellican, Professeur à Zurich de langue hébraïque, dont il étoit devenu bourgeois, mourut en 1556. Il avoit assisté à la dispute de religion tenue à Berne avant la Réformation, & acquis une grande réputation par sa science & ses lumières sur l'Écriture Sainte.

Un jeune Ecclésiastique des Pays-Bas, nommé Camphen, qui étudioit à Zurich, avoit été son pensionnaire & son disciple: il apprit à son retour dans sa patrie la fautive nouvelle de la mort de cet homme célèbre, & écrivit aussi-rôt à son fils la lettre de condoléance que nous donnons ici à nos Lecteurs, d'autant plus intéressante, qu'en nous traçant un tableau de l'excellence du caractère de cet homme illustre; elle renferme des traits précieux sur le genre de vie infatigable des savans de ce tems-là.

« J'ai appris d'un de mes amis, écrit Camphen, que Dieu nous a enlevé notre respectable pere Conrad Pellican; si certe triste nouvelle est vraie, quel regret, quel deuil plus légitime que le nôtre, non pas pour lui, mais pour nous-mêmes! Où trouverons-nous son égal en piété? A quel point il portoit son amour pour l'Être Suprême, sa tendresse pour son prochain, pour les étrangers, pour ceux sur-tout qui se trouvoient dans l'abandon? Quelle modération, quelle douceur, quel calme dans son esprit! Oui, je m'en souviens, me disoit-il un jour, si l'on m'enlevait ma maison, mes biens, tout ce que je possède, j'ignore si je pourrais m'en affiger. En rassemblant tous les instans de ma vie, j'ai à peine éprouvé trois

jours de tristesse, pour de colère, jamais. Il disoit vrai, & feu mon ami Rhenau avoit raison, lorsqu'il me dit à mon départ pour Zurich, en voyant le vieux Pellican, tu verras un être angélique.

Si nous considérons encore la force de son génie, son zèle infatigable au travail & sa profonde science, quelle perte que la nôtre!

Il fut le premier qui, ayant appris l'hébreu sans maître, répandit en Allemagne le goût de cette étude: il y fit de tels progrès qu'il fut en état d'écrire une grammaire & un dictionnaire hébraïque, duquel Beuchling lui-même a tiré beaucoup d'utilité. Il fut aussi le premier à éclairer notre Eglise par un commentaire sur la Bible, duquel beaucoup d'autres ont, par la grace du St. Esprit, puisé la lumière & la vérité: & quelle peine ne s'est-il pas donné pour la traduction des Rabins? J'étois souvent surpris, comment un vieillard de quatre-vingt ans pouvoit supporter la diversité & le poids de tant de travaux. Tu le fais cependant, malgré cet âge avancé, il alloit tous les matins au sermon de cinq heures, entendre Swalter ou Bullinger, & écrivant ces sermons pendant qu'on les débitoit, il les donna à des pauvres Curés de campagne. De-là revenant chez lui, il étudioit dès six heures du matin jusqu'au dîner, & depuis ce repas jusqu'à six heures du soir; recommençant ensuite après le souper, il prolongeoit ses études bien avant dans la nuit. Il étoit en un mot toujours avec ses livres, excepté les momens qu'il donnoit à ses amis pour reprendre quelques forces.

Qu'ils étoient agréables les momens où il nous racontoit les histoires du vieux tems, qu'il avoit toutes gravées dans sa mémoire! Ce souvenir me recrée, & je sens plus vivement sa perte chaque fois, lorsque je me rappelle le bonheur que j'ai eu d'être pendant une demi-année son compagnon de table & de chambre. Il n'est donc point étonnant que tous ceux qui l'ont connu comme nous, le pleurent; mais, si nous pensons à son bonheur présent, si nous nous disons qu'il est à l'abri de toutes les peines, de toutes les

souffrances de la vie, qu'il est auprès de notre Sauveur, qu'il a si fidèlement servi; alors nous ne pouvons que nous réjouir. Console-toi donc mon frère, & si tu veux prouver ton amour pour le défunt, & mériter la bienveillance du céleste séjour qu'il habite; tâche de lui ressembler sur la terre par ta crainte pour Dieu, ta vertu, tes sciences. Qu'on voye chez toi la même douceur, la même bienveillance, bonté & modestie, par lesquelles il se faisoit aimer de son prochain.

Je te recommande ta belle-mère, ta pieuse épouse, qui par sa tendresse pour toi, te tient lieu de mère: fais-la de ma part; ma femme me charge de mille choses pour tous ceux qui m'aimoient. Renvoie-moi la bible hébraïque que j'envoyai, il y a quatre ans, à ton père, & qu'il aura sans doute enrichie de ses notes (1).



*PROSPECTUS d'une suite de petits traités élémentaires pour l'éducation.*

Il n'est personne, dans le nombre des hommes voués à l'éducation, à qui le désir de la perfectionner n'ait inspiré de nouvelles idées sur les moyens d'y parvenir. De-là sont nés ces vers artificiels, ces abrégés & même ces jeux de dez ou de cartes, & plusieurs autres inventions qui conduisent aux connoissances utiles par l'attrait de l'amusement.

Certainement, les inventeurs mêmes de ces jeux ont été guidés par les motifs les plus louables, & l'attrait puérile, qui semble accompagner leurs travaux, ne peut empêcher de reconnoître qu'ils ont su profiter du penchant du cœur humain vers le plaisir; aussi plusieurs jeunes gens ont ils à se louer de cette méthode, & je la crois utile, en ce qu'elle donne des connoissances qui n'excèdent point la portée des jeunes esprits.

Mais, comme il ne suffit pas que ces notions soient entrées dans la mémoire, & que, de plus, il est essentiel qu'elles y soient fixées sans confusion; comme il faut que l'esprit les y trouve quand il sera formé, & que la réflexion les y digère à loisir, pour l'avantage de l'individu & de la société générale: il est nécessaire de maintenir ces notions, dans une jeune tête, après les y avoir placées, & par conséquent,

(1) Camphen la lui avoit envoyée en 1550, & lui avoit écrit, mets en note ce que tu croiras m'être utile dans la sainte littérature, mets en note à la marge, la racine des mots, & écris leur sens propre entre les lignes, afin que je reçoive après ta mort cette bible avec intérêt, & comme un présent de ton amour paternel, plus précieux pour moi que de l'or & de l'argent.

il faut continuer le même genre d'action, à qui sont dus les premiers succès.

Il faudroit donc avoir plusieurs livres élémentaires graduellement plus forts les uns que les autres, & tellement disposés, par l'augmentation des détails, qu'ils fussent comme des anneaux contigus de la même chaîne, ou comme des degrés immédiatement supérieurs à celui que l'élève vient de monter.

Car, s'il arrive, comme nous le voyons tous les jours, que du cours élémentaire le plus simple, l'élève passe, tout de suite, aux livres écrits pour des esprits robustes, n'est-il pas à craindre que sa foiblesse ne puisse faire un aussi grand pas, & qu'il ne trouve, dans ce qu'on lui a déjà fait apprendre, aucun secours suffisant pour ce qu'il veut apprendre par lui-même, faute d'un rapprochement convenable entre les anciennes & les nouvelles leçons?

Il y a donc pour les jeunes élèves, dans cette méthode, un intervalle pénible que je me propose de remplir; de telle sorte qu'ayant commencé l'instruction, par des moyens aussi faciles que les jeux & même plus simples, je puisse faire succéder un second traité au premier. A ce nouveau traité plus étendu que le premier, succédera immédiatement un troisième qui sera lui-même, s'il le faut, remplacé par un quatrième, où les difficultés seront proportionnées aux progrès de l'esprit, comme l'on fait des habits successivement plus longs aux jeunes gens, dont la taille croît avec l'âge.

Au reste, toutes les sciences pourroient être traitées, dans ce genre, par des maîtres qui les posséderoient; mais c'est assez pour moi de donner les élémens de quelques-unes, comme, de l'art de raisonner de l'histoire, de l'histoire naturelle, de la grammaire & de la géographie, dont je pourrai parler successivement, si le Public goûte mon projet. Alors, me livrant avec plus de courage à mon travail, je n'en serai que plus satisfait, si quelqu'un vient perfectionner cette méthode, parce que ce sera un avantage de plus, que j'aurai procuré à la jeunesse studieuse, pour laquelle j'ai travaillé.

N. B. L'auteur de ce prospectus est un Prêtre Français, âgé de cinquante-quatre ans, Docteur dans les Universités, & membre de deux Académies, qui donnera des leçons sur le plan qu'il annonce. Les personnes qui voudront en prendre, pourront s'adresser à M. le Professeur Lanteiras, ou à M. l'Avocat Porta, qui auront la bonté de donner les éclaircissemens nécessaires.



*Annonce économique.*

Nous avons annoncé dans notre N°. 43, la décou-

verte utile de l'usage des marons d'Inde, pour remplacer le savon; cette dernière d'entrée devenant chaque jour plus chère, nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs de revenir encore une fois sur cet objet, & de leur communiquer les expériences faites depuis peu dans cette ville, & les procédés qui peuvent faciliter l'usage d'un fruit regardé jusqu'à présent à-peu-près comme inutile.

La recette que nous avons copiée, indiquoit de peler & raper le maron pour le réduire en farine; ce procédé très-long & assez difficile, peut être remplacé par un autre plus aisé. Il faut commencer par étendre les marons, après les avoir recueillis, dans un endroit aéré, comme on le fait pour les noix. Lorsqu'ils seront un peu séchés, on les dépouillera facilement de leur écorce brune; alors on coupera le blanc du maron en tranches aussi fines que possible pour s'en servir dans l'occasion. On pourroit aussi les envoyer au moulin, lorsqu'ils seroient bien secs & pelés, ce qui seroit plus commode pour en faire & garder une provision un peu considérable, lorsqu'on veut blanchir quelque étoffe que ce soit, linges, toiles de coton, indiennes, mouffelines, soies, étoffes de laine. On verse de l'eau chaude sur ces marons coupés ou concassés, dont on met la quantité nécessaire pour que l'eau soit bien savonneuse au toucher; lorsqu'elle sera chargée de la partie huileuse, savonneuse du maron, on la transfèrera à travers un linge, pour que les morceaux de marons ne gâtent pas ce qu'on veut nettoyer; puis on le mettra tremper pendant douze heures au moins; ensuite on le bat dedans; comme dans de l'eau de savon, sans s'effrayer d'une teinte un peu verdâtre qui paroîtra d'abord, & qui dispa-roît entièrement en le rinçant, ce qu'il faut faire avec soin & à plusieurs eaux, jusqu'à ce que le linge ou l'étoffe soit parfaitement nettoyée. Cette méthode a réussi parfaitement: du linge jauni & noirci par la fumée, est devenu de la plus grande blancheur sans avoir été mis à la lessive, sans savon du tout, & uniquement avec le maron; mais la plus grande utilité est pour les robes peintes, cotonnes & étoffes de soie ou de laine, qu'on peut laver de cette manière absolument à froid, & sans les déteindre du tout, ce qui est impossible avec le savon. Enfin, le hasard a fait découvrir que cette pâte de marons, après avoir servi au blanchissage, peut encore nourrir la volaille; des poules en ont mangé avec avidité, & sans en être du tout incommodées. Elle peut aussi remplacer les amandes pour la pâte des mains, & pour ces deux derniers usages, il vaut mieux qu'elle ait déjà passé par plusieurs eaux & servi au blanchissage. Il est donc bien à désirer, & que l'on cultive le maronier d'Inde, qui commençoit à passer de mode, & que l'on recueille avec soin son

fruit qui ne manque jamais, & qui deviendra d'une grande utilité, si, comme nous n'en doutons pas, il peut servir à ces différens usages. La préparation du savon, telle que nous venons de l'indiquer, peut encore être une ressource & une occupation pour des pauvres gens qui les vendroient, prêts à s'en servir, à ceux qui n'en ont pas, ou qui craindroient cet embarras. Enfin, sous tous les rapports possibles, nous croyons très-essentiel de ne pas négliger cette découverte, confirmée à présent par une expérience que nous pouvons garantir.



*ROMANCE anglaise, traduite de Mallet, par M. Guilbert.*

Dans un vallon finueux, que domine un bois touffu, on rencontre une humble chaumière, asyle joyeux de la fanté & de l'innocence.

Là demuroit la belle Emma: ses charmes s'épanouissoient sous les yeux d'une mère dont, avant sa mort, l'unique désir étoit de voir sa fille heureuse.

La nature avoit animé ses joues du plus doux incarnat; l'aurore, dans le mois de Mai, ne colore point au matin l'orient de couleurs plus riantes.

Que l'orgueil & la grandeur ne méprisent plus la beauté simple, qui charme les campagnes. Le soleil, qui par ses rayons fait étinceler le diamant, fait aussi ressortir la blancheur du lis.

Emma, par sa seule présence, faisoit naître l'amour dans l'ame des jeunes villageois, & desespéroit son sexe. Tous l'avoient pour une merveille, & pourtant elle ignoroit qu'elle étoit belle.

Le hasard conduisit près d'elle Edwin, l'honneur des bergers. Son ame étoit sans artifice & son cœur sensible se peignoit dans ses tendres regards.

Tous deux brûlèrent aussi tôt des mêmes flammes, & se l'avouèrent à l'instant; car leurs cœurs ne formoient aucun désir que la pudeur dût cacher.

Que d'heures délicieuses l'amour leur fit couler dans l'ivresse du sentiment! mais la félicité s'évanouit bientôt, quand la fortune en est jalouse.

Edwin avoit une sœur: image de l'envie, faire du mal étoit son plaisir suprême. Les plus noirs artifices furent par elle habilement combinés pour le malheur de nos amans.

L'argent étoit l'idole du père d'Edwin. Etranger à la pitié aussi bien qu'à l'amour, son cœur étoit insensible à l'égal du rocher dont on tira ces trésors.

Il avoit, sans les désapprouver, vu long-tems leurs feux ; mais son front , armé de toute la severité paternelle, les condamna tout-à-coup.

Diverses passions alors se disputèrent le cœur d'Edwin. Guerre cruelle ! Il n'osoit défobéir, & ne pouvoit, d'un autre côté, triompher de sa flamme.

Réduit à ne plus voir la sensible Emma, il se glissoit souvent le long d'une haie d'aubépine, afin d'épier un coup-d'œil ; quelquefois il remarquoit avec soin la trace de ses pas.

Souvent, au milieu de la nuit, tems propre à entretenir la douleur, il erroit dans les plaines arides & immenses de Stainemore : c'est-là qu'il adoucissoit ses peines en gémissant sous un ombrage, qu'éclairait foiblement la lune.

Une pâleur mortelle a décoloré ses joues, dont l'amour relevoit autrefois les charmes : c'est ainsi que des roses, frappées du souffle brûlant du nord, se flétrissent en naissant,

Ah ! je vois ses parens en proie aux remords se pencher sur son lit mortel : ils fatiguent le ciel de leurs vaines prières & se livrent sans fruit à la tristesse.

« C'en est fait, leur dit Edwin : mais, si la pitié peut émuvoir vos ames, souffrez que mes yeux, prêts de s'éteindre, voyent encore une fois l'objet de ma flamme constante ».

Emma entre ; Emma prend doucement la main défaillante d'Edwin & la baigne de ses pleurs. C'est ainsi que la rosée matinale mouille la pâle primeverre.

Mais, hélas ! sa sœur (c'étoit une sœur barbare ; ) empêche Emma de prononcer ces paroles efficaces : « cher Edwin, vis pour moi ».

Emma désespérée s'en retourne durant l'air piquant de la nuit, & traverse le cimetière. Le cri sinistre du hibout retentit à son oreille ; elle croit entendre un hymne funéraire en l'honneur de son amant.

La nuit devient plus obscure, & son imagination effrayée lui peint, à travers les ténèbres, l'ombre de son cher Edwin. Elle croit la voir errer sur chaque buisson ; chaque son, qu'elle entend, lui semble un soupir échappé de sa bouche.

Seule, tremblante, elle a parcouru le vallon peuplé de phantômes ; mais tout-à-coup une cloche lugubre frappe d'un son fatal l'air qui le porte à son oreille.

A peine est-elle arrivée à pas incertains à la porte où l'attend sa mère courbée sous le poids des ans,

qu'elle s'écrie d'une voix entre-coupée de sanglots : « Il n'est plus ! . . . Je ne verrai plus jamais son visage angélique ! . . . »

« Je sens, je sens mon cœur qui se brise ; il bat à coups redoublés. . . . » Sa tête alors échappe à ses bras défaillans : elle frissonne, soupire & meurt.



\* \* \* *Les incertitudes.*

Sur les épines de la vie,  
On dit qu'il faut semer des fleurs ;  
Et sur cela l'on s'étudie  
À régler à sa fantaisie  
Ses habitudes & ses mœurs.  
D'abord de la monotonie,  
Pour éviter la pesanteur ;  
Voilà ma jeunesse étourdie,  
Qui se sauve comme un voleur,  
Dans les bras de femme jolie.  
La retraite aussi bien choisie,  
Au goût des hommes fait honneur.  
Déjà le char de la folie  
Emportant les vœux & le cœur,  
Dans les espaces de l'erreur  
Promène la philosophie.  
Le bel âge est bientôt passé.  
Il est tems d'être raisonnable,  
C'est le mot : il est plus sensé  
Que la chose n'est praticable ;  
On n'en est pas plus avancé.  
Le rang, les honneurs, la richesse,  
Tourmentent le cœur mécontent.  
On couroit après la sagesse,  
On est plus fol qu'auparavant.  
Il est un bon expédient :  
Prenons bien vite une maîtresse,  
Nous serons sages à présent,  
Nous le serons certainement ;  
Car déjà notre enchanteresse  
A fait choix d'un nouvel amant.  
Que devenir donc ma Sophie,  
Dans cette malheureuse vie ?  
Ne nait-on que pour la douleur ?  
Vas, je suis las de mon malheur,  
Je t'adorois ; je me marie :  
Je vais encor changer d'erreur.



*Avis important.*

Les personnes, dont l'abonnement expire à la fin de Décembre, sont priées de renouveler leur souscription avant le premier de Janvier, si elles ont le désir de continuer à recevoir notre Journal.

JOURNAL DE LAUSANNE.

28 DÉCEMBRE 1793.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 50 minutes, & se couche à 4 heures 10 minutes.

*Esprit & savoir, allégorie, extraite du Rembler.*

**E**SPRIT & science, tous deux enfans d'Apollon, étoient issus de deux mères différentes. Né d'Euphrosine, *Esprit* lui ressembloit par son enjouement & sa vivacité. Et *Science* tenoit de *Sophie* sa mère la gravité & la prudence qui la caractérise.

Les mères étant rivales, les deux enfans furent élevés dès leur berceau dans un éloignement réciproque. Tous les moyens possibles de leur inspirer de la haine & du mépris l'un pour l'autre furent mis en usage, & quoi qu'Apollon, qui prévoyoit les mauvais effets de leur mésintelligence, s'attachât à les rapprocher en partageant également ses faveurs à tous deux, son impartialité & sa bonté furent sans effet; l'animosité maternelle profondément enracinée chez les enfans, s'étoit amalgamée avec leurs premières idées, & se fortifioit à chaque moment, & à chaque occasion qui se présentoit de la mettre au jour. Dès qu'ils furent en âge d'être admis chez les autres divinités, *Esprit* n'entretenoit Vénus à sa toilette qu'en fingant la solennelle gravité de *Science*, & celle-ci, pour divertir Minerve à son métier, lui racontoit quelques traits d'étourderie & d'ignorance de son rival.

Croissant ainsi avec une haine sans cesse aiguillonnée par ceux auxquels les deux mères avoient remis le soin de l'entretenir & de l'augmenter, les deux rivaux brûloient d'envie d'être admis à la table de Jupiter: non pas tant par ambition, que par l'espoir d'exclure son rival des prétentions qu'ils formoient à une considération exclusive, & pour arrêter les progrès de l'influence que chacun d'eux supposoit n'avoir été acquise par l'autre qu'au moyen de bas artifices, ou de fausses apparences.

Le jour vint enfin où tous deux furent reçus avec les solennités d'usage dans la classe des divinités supérieures, & où il leur fut permis de goûter du nectar versé par les mains d'Hébé. De ce moment la concorde perdit son autorité à la table de Jupiter; les deux rivaux, fiers de leur nouvelle dignité, excités

par les applaudissemens alternatifs que chacun d'eux recevoit de leurs divins collègues, se fatiguoient mutuellement par les attaques continuelles qu'ils se livroient & dans lesquelles ils avoient chacun à leur tour un succès parfaitement égal. Il est à remarquer cependant, qu'au commencement de chaque nouveau débat, *Esprit* avoit l'avantage, & qu'à chaque nouvelle faillie qui lui échappoit, toute l'assemblée éclatoit, selon l'expression d'Homère, d'un rire inextinguible. Mais *Science* réservoir ses forces jusqu'au moment où les bruyans applaudissemens que s'attiroit *Esprit*, commençoient à s'apaiser; & que la langueur dont est toujours suivie une violente explosion de joye, annonça le calme nécessaire à l'attention non interrompue. Reprenant alors sa défense, elle déconcertoit son antagoniste par le rapprochement des diverses objections qu'il lui avoit faites, & en prouvant qu'ayant peu approfondi la matière, son opinion ne pouvoit être de poids, elle dissipoit ainsi graduellement les préjugés de ses auditeurs, étonnés eux-mêmes de s'être laissés éblouir. L'assemblée se levait enfin, remplie de la plus grande vénération pour *Science*, mais sans pouvoir se défendre d'une amitié plus forte encore pour *Esprit*.

Leur conduite pour captiver les suffrages étoit aussi opposée que l'étoient les sentimens qu'ils inspiroient: *Esprit* étoit hardi, téméraire, *Science* prudente & avisée. *Esprit* ne connoissoit de vice que la stupidité, il répondoit avant d'avoir compris, de peur que la vivacité de la conception ne fût mise en doute; *Science* ne craignoit d'autre blâme que celui de l'erreux, & s'arrêtoit souvent là où il n'y avoit aucune difficulté, de peur que quelque insidieux sophisme ne voilât le mensonge. *Esprit* embrouilloit la dispute par la rapidité & la confusion de ses argumens; *Science* fatiguoit ses auditeurs avec des distinctions sans fin, & en prouvant ce que personne ne nieoit, elle prolongeoit la dispute sans en tirer avantage. Dans l'espoir de briller, *Esprit* s'aventuroit à avancer bien des choses sans les examiner, & réussissoit sou-

vent au-delà de sa propre attente en suivant une idée heureuse. *Science* rejettoit au contraire chaque nouvelle notion, dans la crainte d'être entraînée par des conséquences qu'elle ne pouvoit prévoir, & souvent sa prudence en l'empêchant de presser les avantages qu'elle auroit pu obtenir, lui ôtoit celui de subjuguier son adversaire. L'un & l'autre avoit des préjugés & des préventions qui fournissoient matière à leurs attaques respectives.

La nouveauté étant la favorite de l'*Esprit*, tout ce qui étoit nouveau étoit précieux pour lui. *Science* au contraire chérissant l'antiquité, respectoit tout ce qui étoit ancien. *Esprit* divertissant ceux qu'il ne pouvoit convaincre, aspiroit rarement à ce dernier avantage. Mais *Science* soutenoit ses opinions avec tant de vérité, qu'en décidant contre elle, on se souvenoit avec admiration des argumens qu'elle avoit employés.

L'un & l'autre, dans l'espoir d'obtenir la victoire en se servant des armes de son rival, quitoit souvent leur caractère propre : alors l'on voyoit *Esprit* labourant un fillogisme, & *Science* se tordant les traits pour plaisanter ; mais se trahissant bientôt eux-mêmes, parce que le sérieux d'*Esprit* étoit sans dignité, & la plaisanterie de *Science* sans vivacité, ils ne gagnaient à cette ruse qu'un surcroît de mépris l'un pour l'autre.

Les altercations continuelles de ces deux divinités, devinrent enfin si importantes, que l'Olympe fut divisée entr'elles ; la gracieuse, l'enjouée *Venus* protégeant *Esprit*, lui donna pour son cortège le sourire & la plaisanterie, & elle lui permit de danser avec les grâces. *Science* continua d'être favorite de *Minerve*, d'habiter son palais qu'elle ne quitoit jamais, sans avoir à sa suite les austères vertus, chasteté, tempérance, force & travail.

*Esprit* habitant avec *Malignité* eut d'elle un fils naturel, nommé *Satyre*, qui le suivoit toujours, ayant un carquois rempli de flèches empoisonnées qu'il décochoit souvent contre *Science*, pendant que celle-ci étoit plongée dans d'abstraites recherches, ou s'occupoit à donner des instructions à ses disciples. Mais sa protectrice, *Minerve*, envoyant la *Critique* à son secours ; celle-ci, soit en détournant les flèches de *Satyre*, soit en les lui renvoyant à lui-même, en rompit toutes les pointes.

Pendant long-tems *Jupiter*, spectateur tranquille des disputes de ces deux divinités, s'irrita enfin des atteintes sans cesse renouvelées qu'elles portoient à la paix, qui régnoit avant elles dans le céleste séjour, & pour la rétablir, il les envoya sur la terre où *Esprit* & *Science* descendirent, apportant avec eux dans le terrestre séjour leurs animosités & leurs anciennes querelles. Mais ils n'y furent pas long-tems sans avoir tous deux de zélés sectateurs. *Esprit* par sa gaieté captiva la jeunesse, *Science* par son poids influa sur l'âge mûr.

On vit bientôt les effets de leurs divers pouvoirs. Des théâtres furent construits pour recevoir *Esprit*, les collèges devinrent la résidence de *Science* ; chaque parti s'attacha à surpasser l'autre en magnificence, ainsi qu'à étendre son empire, de façon qu'en entrant dans le monde, il étoit nécessaire de se déterminer pour l'une ou pour l'autre de ces divinités, & qu'aucun de ceux qui avoient embrassé l'un des partis, ne pouvoit espérer les faveurs de l'autre.

Il y eut cependant une classe de mortels, desquels *Esprit* & *Science* étoient également abandonnés ; c'étoient les dévôts de *Plutus* ; il étoit rare que la gaieté d'*Esprit* leur arrachât un sourire, & que l'éloquence de *Science* s'attrât leur attention.

*Esprit* & *Science* pour se venger de ce mépris, animoient leurs sectateurs contre ceux de *Plutus* ; mais les forces employées par eux dans ces expéditions trahissoient souvent leur confiance, & au mépris des ordres qu'ils avoient reçus, ils flattoient les riches en public, pendant qu'ils les dédaignoient dans leurs cœurs ; & lorsqu'ils avoient par cette tricherie obtenu les faveurs de *Plutus*, ils affectoient un air de supériorité sur ceux qui restoit fidèles au service d'*Esprit* & de *Science*.

Dégoûtés par ces fréquentes désertions, les deux divinités, demandèrent en même tems à *Jupiter* d'être rappelées dans leur patrie. *Jupiter* tonna, & tous deux s'empresant de répondre à la faveur qu'il leur accorde ; *Esprit* prit son élan vers le ciel ; mais n'ayant pas la vue assez longue pour parcourir l'espace immense de la voûte éthérée, il s'égara dans le chemin : *Science* le connoissoit, mais manquant de vigueur, il ne put prendre qu'un demi-vol, & tous deux à la fois retombèrent sur la terre. Après plusieurs efforts inutiles, convaincus l'un & l'autre de la nécessité de leur union, ils se donnèrent la main, reprurent leur vol, & *Science* soulevé par la vigueur d'*Esprit*, *Esprit* guidé par la perspicacité de *Science*, ils atteignirent les demeures de *Jupiter*, & furent si contents l'un de l'autre, qu'après ce voyage ils vécurent dans une intimité parfaite. *Esprit* persuada à *Science* de se lier avec les grâces, *Science* engagea *Esprit* au service des vertus. Ils devinrent tous deux les favoris de toutes les divinités ; chaque banquet étoit embelli de leur présence. Ils furent enfin unis par l'ordre de *Jupiter*, & ils eurent une nombreuse progéniture d'arts & de sciences.



Ancienne méthode Russe, pratiquée par le Czar Pierre, contre les progrès du luxe, extraite & traduite du *Burger, Journal*.

Le Czar Pierre, aussi attentif sur l'économie intérieure de son vaste Empire, qu'il l'étoit à l'égard de

système politique général, s'abaissoit à des observations qui eussent paru minutieuses à tout autre qu'à lui. Remarquant entre autres, que plusieurs Seigneurs de la Cour faisoient une dépense, qui d'après son calcul; n'étoit pas en mesure avec leurs revenus, il fit appeler un jour un de ces Seigneurs dans son cabinet, & lui demanda fort amicalement, combien lui coutoit par an l'entretien de sa maison? Le Russe, qui n'avoit peut-être de sa vie pensé à cet objet, s'excusa sur son ignorance, & demanda la permission de faire appeler son maître d'hôtel, qui sans aucun doute pourroit à l'instant satisfaire Sa Majesté; ce ne fais donc pas, reprit l'Empereur, ce dont tu as besoin par an? Mais voyons, si nous ne pourrions pas en faire le compte à quelques cents roubles près, nous trouverons, j'espère, la somme. Il fallut que le courtisan s'assit auprès de la table de l'Empereur: celui-ci commença à calculer, à quoi montoit ses dépenses en chevaux, domestiques, garderobe, festins &c. & Pierre mettant tout au plus bas, il en résulta une somme qui effraya le Russe, sans qu'il pût contester d'un mot le calcul.

Voyons à présent à quoi montent tes revenus, reprit l'Empereur, assez au fait de cet article. Le Russe fit à son tour son calcul; mais il eut beau additionner chaque petite somme, il ne put jamais arriver à la moitié de celle qu'il dépensoit. Un regard de l'Empereur l'avertit qu'il falloit chercher des excuses, mais Pierre ne lui en laissa pas le tems. Malheureux, lui dit-il, ainsi, ou tu me trompes, ou tu vexes mes vassaux: le saisissant au même moment par les cheveux, il le punit sur le moment à sa manière, & si rudement que le Russe pouvoit à peine se tenir. Va, lui dit le Czar, l'expédition finie, faire rendre compte à ton maître d'hôtel de la même manière; mais apprenez tous deux qu'on ne doit pas plus dépenser qu'on n'a de revenus, & que ceux qui font figure aux dépens de leur maître, ou d'autres honnêtes gens, sont des frippons, tout aussi punissables que le voleur qui vole ma caisse ou celle du public, & que nos loix condamnent aux galères. L'histoire raconte, qu'après cette aventure il se passa une grande réforme dans toutes les maisons qui n'avoient pas envie de rendre compte au Czar de leur dépense & de leur revenu.



*Lettre de M. DEVELAY, Suffragant de la chaire de mathématiques de Lausanne, à M. PICTET, Professeur de Philosophie à Genève.*

On a dit, Monsieur, que cet hyver, malgré les circonstances, vous donneriez un cours de physique: un de ces cours que vous savez rendre si intéressans; & qu'on a tant de plaisir à suivre.

Ils ont bien vite passé ces momens heureux, ces

instans de délices, où je m'enrichissais du trésor de vos connoissances, dans ce musée charmant, dont je garderai toujours le souvenir.

C'est vous, Monsieur, qui avez assuré mes premiers pas dans la carrière honorable des sciences. Devenu plus fort, je me hasarde à marcher seul à présent; & peut-être à mon tour, pourrai-je aussi servir de guide... Ah! que Lausanne devienne bientôt l'émule de Genève! pour les sciences & pour l'instruction! Alors, j'aurai l'espérance de rendre aux autres un peu de ces jouissances que vous avez si bien su me procurer.

Pour contribuer, autant qu'il m'est possible, à l'avancement de cette époque, je viens de faire l'acquisition du célèbre cabinet de physique de M. *Socin* de Basle; & j'ai annoncé que je commencerais les premiers jours de Janvier un cours de physique expérimentale, qui durerait environ quatre mois, à cinq leçons par semaine (1).

Dans ce cours, destiné aux personnes de l'un & l'autre sexe, on ne suivra ni l'abbé *Nollet*, ni *S'Gravesande*, ni *Sigaud*, ni *Briffon*. Mécontent de la marche accoutumée, j'ai dû travailler sur un autre plan, pour éviter le défaut trop commun de supposer connu des personnes à qui l'on s'adresse, ce qu'on ne leur a pas encore expliqué.

Je traiterai d'abord de l'eau, considérée comme liquide en repos; & cela, pour faciliter l'étude de l'air, ce fluide subtil, au milieu duquel nous vivons, & qui influe dans un grand nombre d'expériences.

L'air viendra donc après l'eau; & me fournira l'occasion d'examiner l'impenétrabilité des corps, la porosité, la cohésion. Le reste suivra dans cet ordre. Un mot des trois règnes. Les principes de la minéralogie & de la chimie. La divisibilité.

La découverte des gaz, & leurs propriétés.

Le feu; & en même tems la congélation, la fusion, l'évaporation.

Expériences & théorie de Mrs. *Morveau*, *Lavoisier*, *Bertholet* & *Fourcroy*. Nouvelle nomenclature.

La respiration, à cause de son analogie avec la combustion; & par occasion, la circulation du sang, & une esquisse physiologique du corps humain.

Les sens; entre autres, l'ouïe & l'acoustique, ou science des sons, la vue & l'optique.

Ayant dit un mot, dans les principes de minéralogie des propriétés de l'aimant, & de l'ambre jaune, on reprend ici ces propriétés; & l'on traite l'aimant & l'électricité. Les loix du mouvement, & l'inertie des corps. La mécanique, l'hydrolique.

(1) M. le Professeur *Struve*, connu dans tout le monde savant, vient d'ouvrir un cours d'histoire naturelle, & un cours de chimie, qui seront sans doute recherchés, comme ils méritent de l'être. On sait, d'ailleurs, que M. le Professeur *François* enseigne aussi la physique & l'histoire naturelle.

Enfin, le système de M. le Sage de Genève, sur la gravitation universelle, la cohésion, les affinités &c.

Vous approuverez cette marche, vous Monsieur, qui avez dit, dans votre excellent traité du feu : on a enfin senti que ce n'étoit point par le tronc, mais par les branches qu'il fallait attaquer l'arbre de la science.

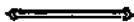
Elle plaira à ceux qui ont lu avec intérêt, dans le N°. 49 du Journal de Lausanne, l'annonce du cours de physique de M. Hube, Professeur à Warsovie.

Elle pourra satisfaire enfin tous les bons esprits qui suivront mon cours, ou qui le liront imprimé (1). C'est pour eux seuls que je travaille : je n'écris pas, je ne démontre pas pour d'autres.

Il est tems, Monsieur, de finir cette lettre ; mais, si vous y consentez, je vous ferai part, au premier moment de loisir, d'une nouvelle expérience hydrostatique, qui trouvera place dans mon cours, & qui contredit une ancienne expérience du même genre, sans cesse répétée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lausanne, le 13 Décembre 1793.



Lettre à l'Auteur du Journal.

Lausanne, le 13 Décembre 1793.

Tandis que la plupart des peuples qui nous environnent, violemment agités par la discussion des intérêts politiques, laissent languir, ou éteindre le flambeau des sciences, ces filles de la paix & du bonheur viennent briller parmi nous. — M. Struve, Professeur honoraire de notre Académie, dont les connoissances étendues sont justement appréciées des Savans, s'est proposé de consacrer à l'instruction publique, celles qu'il possède sur l'Histoire Naturelle & la Chymie, en ouvrant deux cours sur ces belles sciences. — Le premier a commencé le 25 du courant, & durera quatre mois, qui seront employés à examiner les principaux objets des trois règnes de la Nature, à en étudier les caractères, les rapports nombreux avec nos besoins & nos plaisirs. — Le second, auquel il est intimement lié, offrira, s'il a lieu, (ce qui dépend des souscripteurs,) la suite intéressante & variée des expériences qui font connoître la nature & les propriétés des divers corps qui sont l'objet de l'Histoire Naturelle, l'application qu'on fait de la chymie à l'agriculture, à la médecine, aux arts utiles & agréables.

J'ai l'honneur d'être avec une considération particulière, &c.

(1) J'espère publier bientôt cet ouvrage, ou du moins, les premières parties de cet ouvrage.

J'espère aussi mettre au jour, dans peu de tems, une arithmétique élémentaire & analytique ; & par la suite un cours de mathématiques, & un cours de logique.

Tableau du tems, imité de l'Anglais.

Comment peindre avec vérité.

Le tems dans sa rapidité :

C'est une flèche dans la nue,

Que poursuit en vain la vuc,

C'est un oiseau dans son trajet,

C'est la navette dans son jet,

C'est l'éclair pendant l'orage,

C'est l'arc-en-ciel sur le nuage,

C'est un vaisseau fendant les mers,

C'est l'aigle planant dans les airs,

C'est un cerf à fort de sa course,

C'est un torrent suivant sa source,

C'est ce moment de la nuit

Qui fait place au jour qui suit,

C'est le courant d'une rivière,

C'est un ombre passagère,

C'est un tableau vif & riant

Qui se détruit en le touchant,

C'est un soupir, c'est un songe,

Mais qui l'emploie le prolonge.



LOGOGRAPHIE.

Ma première moitié, dans Rome maintefois,

D'un conquérant heureux constata la victoire ;

J'étois le prix de ses exploits ;

Mais je suis aujourd'hui bien d'échu de ma gloire,

Et l'on se sert de moi pour les plus vils exploits :

Ma seconde partie importune, volatile,

Mon seul talent se compte au nombre des défauts,

Mon tout concourt souvent sous une main habile,

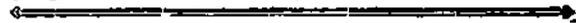
Avec d'autres secours à guérir bien des maux.

(Le mot au numero prochain.)



Avis à nos Souscripteurs.

Dans le précédent numero, le mot important, a été mis par erreur en titre de l'avis, mais il nous est essentiel cependant, que nos Souscripteurs veuillent se déclarer en payant d'avance, vù l'embaras où nous serions sans cela, pour les envois du nouveau Journal, qui paroître le 1 Janvier 1794.



M O R T S.

M. Benjamin Boutan, fils mineur.

M. Claude Joseph Robin, âgé de 46 ans.

Un enfant venu mort au monde.

David Alder, âgé de 40 ans.

Françoise Choux, fille mineure.

Françoise Esther Mouton, fille mineure.

Jaques César Borel de Genève, âgé de 78 ans.

Henriette Goley, fille mineure.

François Antoine Hausler, fils mineur.

Dame Anne Foulquier, veuve de M. Jean Moïse Friquet,

âgée de 82 ans.

François Louis Peneveyres, citoyen de Lausanne, âgé de 64 ans.



